NAPOLÉON ET L'EMPIRE

RACONTÉS PAR LE THÉATRE

L. Vallet

L.-HENRY LECOMTE

NAPOLÉON
ET L'EMPIRE

RACONTÉS PAR LE THÉATRE

1797-1899

Dessin inédit de **L. VALLET**

PARIS
LIBRAIRIE JULES RAUX
185, RUE SAINT-ANTOINE
Et chez l'Auteur, 10, rue du Dôme

1900

Tous droits réservés.

49695
18/2/01

PQ
591
N3L4

AUX MEMBRES MILITANTS

DE

« LA PATRIE FRANÇAISE »

est sympathiquement dédiée
cette histoire nouvelle du plus grand des Nationalistes

PRÉFACE

En mai 1871, quelques mois après les succès profitables, sinon glorieux, remportés par l'Allemagne sur nos soldats mal dirigés, la bande hétéroclite qui, sous le nom de Commune, déshonorait Paris et rêvait de mener la France, eut l'ingénieuse idée de jeter bas la colonne élevée, sur la place Vendôme, en l'honneur de Napoléon et de sa Grande-Armée. C'était offrir à nos ennemis la satisfaction qu'ils n'avaient pu se donner eux-mêmes lors de la Restauration. Bien que le second empire eût fait au souvenir du premier un tort considérable, que Sedan fût un Waterloo sans grandeur et que Willemshoë ne rappelât que vaguement Sainte-Hélène, la chute de la Colonne retentit douloureusement dans tous les cœurs français. Humilier le passé resplendissant devant

le présent lamentable était une action à la fois sotte et vile. N'eût-il pas été logique, au contraire, de chercher dans ce passé la consolation des heures affligeantes, l'espérance d'un avenir réparateur ? Or, dans l'histoire, quel homme, mieux que Napoléon, personnifie l'audace, la vaillance, la magnanimité, les vertus guerrières inhérentes à la race gauloise. La France, sauvée par lui des fanges révolutionnaires, dut à son génie d'être, pendant quinze ans, respectée au dehors, florissante au dedans ; ce sont là des choses qu'il y aurait folie à contester et dont on entretiendrait pieusement la mémoire si les passions politiques permettaient, chez nous, cette justice qui est souvent une habileté : la reconnaissance. Napoléon, que l'étranger admire en dépit de ses rancunes, devait, comme bien d'autres, subir les injures des avocassiers de nos jours. La Colonne réédifiée n'empêcha point, contre le soldat illustre, une campagne de dénigrement inspirée surtout par la peur d'un troisième empire ; elle dura des années, après lesquelles la réaction se fit, intelligente et sincèrement réparatrice.

En constatant que cette République longtemps prônée, désirée comme un régime idéal, le gouvernement de tous pour tous, n'était, en réalité, que la collection des abus monarchiques exploi-

tés sans pudeur par une minorité vénale, intolérante, rétive aux grandes idées comme au progrès, et baissant pavillon devant les arrogances de toute nation rivale, les Français ont jugé que la fin du XIX^ème^ siècle offrait, avec son début, un pénible contraste, et qu'après tout leurs pères n'avaient point trop payé, d'un peu de tyrannie, leur prospérité matérielle et l'honneur de parler en maîtres aux plus fiers potentats. De là, la curiosité sympathique qui, depuis dix années, émeut à nouveau les intelligences en faveur du héros qui n'eut d'égal à aucune date, chez aucun peuple, curiosité que les écrivains de tous rangs se font une loi de satisfaire.

Nous apportons une note nouvelle dans ce concert patriotique, l'inventaire impartial des manifestations théâtrales faites pour ou contre l'Empereur et son règne.

Notre livre raconte et juge :

Les pièces représentées ou seulement imprimées en France, de 1797 au 31 décembre 1899, dans lesquelles figure Napoléon, l'une ou l'autre des impératrices, le roi de Rome, un membre quelconque de la famille Bonaparte ;

les pièces jouées ou éditées, entre les mêmes dates, à propos des batailles livrées par Napoléon ou ses maréchaux, des traités signés à leur suite,

de tous les événements de la vie ou du règne de l'Empereur ;

les pièces enfin qui, bien que faites à côté de l'histoire, donnent une idée vraie des hommes ou des mœurs de l'époque impériale.

Tous ces ouvrages, au nombre de *cinq cent quatre-vingt-seize*, sont classés dans l'ordre chronologique et reliés par de courtes notices retraçant à grands traits la légende Napoléonienne. Nous en croyons la collection complète ; du moins n'avons-nous reculé devant aucune recherche pour vérifier ou parfaire les renseignements épars dans divers livres. On aura une idée des résultats obtenus par ce fait qu'alors que Théodore Muret, dans son *Histoire par le théâtre*, si souvent copiée, donne *trois* à-propos sur le 18 brumaire, nous en mentionnons *neuf* sur le même sujet.

Une table alphabétique permet de trouver sans effort les pièces auxquelles on s'intéresse, tandis que des notes bibliographiques renseignent l'amateur désireux de grouper, d'après nous, les œuvres composant la version dramatisée des événements les plus brillants de notre histoire.

Ce groupement n'existe, à vrai dire, nulle part. La Bibliothèque Nationale offre, dans la division théâtrale comme dans les autres, des lacunes dont ne s'étonnent plus les travailleurs qui savent

avec quelle négligence sont faits, en province surtout, les dépôts ordonnés par la loi. Les collections particulières, qui pourraient remédier au désordre toléré par des fonctionnaires bénévoles, ne sont pas toujours abordables ; la plus importante d'entre elles s'est heureusement ouverte pour nous. Nous voulons parler de la précieuse bibliothèque cédée par Francisque jeune à la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques et qui, trop longtemps négligée, a été récemment mise en ordre par le très actif et le très obligeant contrôleur général Edouard Pélicier : nous lui devons, en la circonstance, plus d'une intéressante découverte.

Parmi les pièces de divers genres énumérées dans notre livre, celles représentées pendant le premier empire nous paraissent surtout mériter l'attention du lecteur. Elles ont, en effet, sur les autres, l'avantage de reproduire et commenter les idées de Napoléon sur divers sujets. Esprit universel, organisateur par essence, l'Empereur avait compris l'influence des spectacles sur l'esprit des foules. Il s'informait des répertoires, réprimait toute intempérance de langage, veillant, de son palais ou des champs de batailles, à ce que le théâtre dît simplement ce qu'avait besoin de savoir le peuple pour comprendre ou pressentir ses

décisions. C'est ainsi que nombre d'ouvrages exposent clairement les points fondamentaux de sa politique extérieure : l'alliance franco-russe, l'affaiblissement de la puissance anglaise.

L'alliance de la France avec la Russie s'est faite, il y a quelques années, sous la pression de l'opinion publique, et tout indique comme prochaine la déchéance de la nation qui s'est, par son mercantilisme, ses cruautés, sa politique perfide, rendue odieuse à tous ceux que possède l'idée de justice et qui pratiquent la religion d'humanité. Appuyée sur un bras fidèle, délivrée de la plus haineuse des rivales, la France reprendra vite le rang que lui assigne sa mission civilisatrice. Ainsi s'affirmeront, après un siècle, la clairvoyance géniale, l'ardent patriotisme de Napoléon ; ainsi sera vengé, entre autres crimes, le lent assassinat du grand homme coupable d'avoir cru l'Angleterre susceptible de générosité à l'égard d'un vaincu.

NAPOLÉON

ET

L'EMPIRE

RACONTÉS PAR LE THÉATRE

Né à Ajaccio le 15 août 1769, Napoléon Bonaparte entra en 1779, par la protection du comte de Marbeuf, gouverneur de la Corse, à l'école militaire de Brienne; cinq ans plus tard il passa à l'école militaire de Paris, où il se perfectionna dans les mathématiques. Nommé le 1er septembre 1785 sous-lieutenant d'artillerie au régiment de La Fère, il devint capitaine en second le 6 février 1792, capitaine commandant le 8 mars, chef de bataillon le 19 octobre de la même année. On sait la part glorieuse qu'il eut, en cette qualité, à la reprise de Toulon livré par perfidie aux escadres anglo-espagnoles; les nombreuses pièces représentées ou publiées sur ce fait d'armes taisent pourtant

son nom pour couvrir de lauriers, avec un touchant ensemble, le général Dugommier et les représentants du peuple. Bonaparte gagna, à sa belle conduite le titre de général de brigade dans l'armée d'Italie ; le 9 thermidor l'en dépouilla, comme accusé de terrorisme. Il vivait à Paris, pauvre et nul, songeant à passer en Turquie, quand le 12 vendémiaire an IV (4 octobre 1795) les sections parisiennes se mirent en révolte contre la Convention. Barras, nommé général de l'armée de l'intérieur et qui avait pu apprécier les talents militaires de Bonaparte, le demanda pour commandant en second. Les dispositions habiles du jeune officier assurèrent, le lendemain 13 vendémiaire, la défaite rapide des insurgés ; on l'en récompensa le même mois, en lui rendant son grade de général de division, bientôt remplacé par celui de général en chef de l'armée de l'intérieur. C'est à la même époque qu il épousa Joséphine de la Pagerie, veuve d'Alexandre de Beauharnais et amie de Barras, dont le cadeau de noces fut la nomination de Bonaparte au commandement en chef de l'armée d'Italie, compromise par l'impéritie de Schérer (23 février 1796) : il avait alors vingt-six ans. Dès lors l'espoir de la France reposa sur cet homme à la taille grêle, aux joues caves, dont les victoires multipliées allaient attirer l'attention du monde; dès lors aussi le théâtre, suivant et servant l'opinion publique, s'empara de son nom,

puis de ses traits, des gloires et des malheurs de sa vie, pour composer du tout un poème dont cent ans n'ont épuisé ni l'intérêt ni le succès.

La campagne d'Italie, célèbre par les victoires de Montenotte, Millesimo, Dego, Mondovi, remportées sur les Piémontais, par les batailles de Lodi, Borghetto, Salo, Lonato, Castiglione, Bassano, Arcole, Rivoli, la Favorite, Neumarkt, gagnées sur les Autrichiens, et par la prise de Mantoue, donna à la France la Savoie, Nice, et la rive gauche du Rhin. Quatre ouvrages dramatiques présentèrent au public quelques particularités de l'expédition, en payant au vainqueur de Beaulieu, de Wurmser et de l'archiduc Charles, un naturel tribut d'admiration.

Théâtre d'Emulation, 22 pluviôse an V (10 février 1797) : *La Bataille de Roverbella, ou Buonaparte en Italie*, fait historique en 1 acte, par Villard.

Le père d'Hermance a promis sa fille à Kreusner, capitaine de hussards autrichiens, mais, la nouvelle de sa mort s'étant répandue, Hermance est pressée par son père d'épouser Vallienne, capitaine de dragons français. Les deux armées sont en présence; bientôt le canon se fait entendre, une bataille se livre, et la victoire reste aux Français. Vallienne s'est conduit dans cette rencontre avec intrépidité et a fait prisonnier Kreusner, dont la valeur avait mis en question le sort des armées. Il apprend alors qu'Hermance, fiancée à Kreusner, entend rester fidèle à cet amour, et sa générosité le porte à sacrifier son bonheur à celui des amants. Le général Bonaparte, qui survient, reconnaît Vallienne dont il a

remarqué la valeur et veut le nommer général de brigade, mais le dragon demande pour toute récompense que Kreusner soit autorisé à rester avec son père et son amante.

La donnée de cet ouvrage était froide, son dénouement médiocre. Quelques jolis couplets lui valurent un succès modéré. *(Non imprimé.)*

Théâtre Molière, 5 ventôse an V (23 février 1797) : *La Reddition de Mantoue*, comédie en un a., par ***.

Après la bataille de Roverbella, le général Buonaparte veut s'emparer de la ville de Mantoue. Il envoie Stiglitz, capitaine autrichien qu'il a fait prisonnier, au général Wurmser pour l'engager à négocier, mais ce dernier s'y refuse. Buonaparte donne alors le signal de l'attaque, et Mantoue capitule. Les troupes françaises entrent dans la ville, Wurmser remet son épée à Buonaparte qui le prie de la garder, les habitants de Mantoue offrent au général français une couronne de lauriers qu'il partage avec son courageux ennemi, et Stiglitz recouvre sa liberté.

Pièce sans action, mal exécutée et défavorablement accueillie. (*Non imprimée.*)

Ambigu, 9 ventôse an V (27 février 1797) : *La Prise de Mantoue, ou les Français en cantonnement*, vaudeville en 2 actes, par J. B. Hapdé.

L'évêque de Mantoue retient chez lui Célina, jeune fille dont il est amoureux et qu'il a déguisée en abbé de sa suite. Frédérick, capitaine français, aime Célina et est aimé d'elle. Au moment où il lui exprime son amour, on bat la générale ;

l'évêque promet dix mille livres et la main d'une jeune fille au Français qui se distinguera le plus dans la prise de Mantoue. C'est Frédérick que chacun remarque pour sa valeur; il invoque la promesse de l'évêque, touche la somme et choisit pour sa femme le soi-disant abbé, au grand dépit de l'évêque, stupéfait de voir sa ruse découverte.

Ce vaudeville écrit en douze heures par Hapdé, alors âgé de seize ans, manquait de vraisemblance et n'eut pas grand succès. (*Non imprimé.*)

Le Pape allant en guerre, ou les Français à Rome, comédie en 2 actes, par C...x.

Avant de commençer les hostilités contre Rome, Bonaparte a écrit au cardinal Matei pour le prier d'éclairer Pie VI sur les dangers que lui peut attirer son attitude intransigeante vis-à-vis du Directoire. Matei remplit sa mission, mais le cardinal Maury, tout-puissant sur l'esprit du pape, prône la politique de résistance et la guerre est déclarée. Le pape, en conséquence, convoque et harangue ses cohortes, composées de mercenaires et de frocards. La couardise de ces derniers indigne les soldats qui, suivant le conseil d'un des leurs, s'insurgent et enchaînent pape, cardinaux et moines. Quand le général français pénètre dans Rome, il n'a qu'à féliciter ses alliés imprévus. Mais Pie VI se désole d'avoir perdu sa tiare et les émoluments énormes qui en dépendent. Vains regrets. Obéissant aux ordres du Directoire, Bonaparte fait aux vaincus grâce de la vie, mais pape, cardinaux et moines seront transportés dans une île déserte de l'Océan indien, où ils devront racheter par le travail une existence jusque-là oisive et criminelle.

Scènes fantaisistes, style outré, tout fait de

cette pièce, dont l'auteur n'est nommé dans aucune bibliographie, une chose sans valeur.

A ces essais, médiocrement heureux, s'ajoutèrent bientôt nombre de comédies motivées par la signature, à Léoben, des préliminaires de paix entre la France et l'Autriche (18 avril 1797).

Théâtre de la Cité, 6 floréal an V (25 avril 1797) : *Les Bruits de paix*, comédie en 1 acte, mêlée de vaudevilles et d'airs nouveaux, par Aude et Tissot.

Verseuil, par prudence, a ordonné à Derville de s'éloigner jusqu'à la paix, époque à laquelle il consent à le marier avec Sophie, sa fille. Celle-ci est aimée d'un nommé Duroc, agioteur et partisan de la guerre, mais elle le repousse, et, quand Derville vient annoncer la signature des préliminaires de paix, Verseuil, malgré les protestations de Duroc, unit Sophie à son amant.

Ouvrage sans talent, applaudi en raison de l'événement qu'il célébrait, mais qu'on n'a pas publié.

Théâtre d'Emulation, 11 floréal an V (30 avril 1797) : *La Paix, ou la Maison des honnêtes gens*, comédie en 1 acte, mêlée de chants et de danses, par ***.

Les journaux du temps ne donnent aucun détail sur cette comédie jouée peu de fois, et qui n'est pas imprimée.

Théâtre des Jeunes-Artistes, 14 floréal an V (3 mai 1797) : *La Paix*, divertissement-vaudeville en 1 acte, par Martainville.

Deux officiers, l'un Français et l'autre Autrichien, recherchent en mariage Juliette et Louise, filles de Vocman. L'Autrichien a entendu dire au Français qu'il aimait la fille de Vocman, il s'imagine que c'est sa maîtresse et propose à son soi-disant rival une rencontre. On les sépare, ils s'expliquent, et, reconnaissant leur erreur, se jurent une amitié éternelle. Juliette et Louise sont aimées d'un nommé Dévorant, fournisseur, qui ne sait encore laquelle préférer. Il n'est pas longtemps dans son incertitude ; la signature de la paix est annoncée par le bruit du canon, les jeunes filles choisissent pour époux les deux officiers, et chacun, sauf Dévorant, se réjouit de l'importante nouvelle.

Pièce agréable et gaie, bien accueillie, et qu'on reprit au même théâtre le 13 brumaire an VI. *(Non imprimée.)*

Théâtre de la Cité, 15 floréal an V (4 mai 1797) : *La Nouvelle Cacophonie, ou Faites donc aussi la paix*, impromptu pacifique en 1 acte, mêlé de vaudevilles, par Armand Gouffé.

Mathurin, assis dans une guinguette, y boit à la santé des vainqueurs de l'Allemagne avec un entrain que lui reproche sa femme. Lajoie, violon et chanteur des rues, survient pour célébrer en couplets les exploits de nos soldats et la paix signée par Bonaparte. A ses patriotiques flonflons répondent, de divers points de la salle, des exclamations poussées par un fournisseur, une poissarde, un rentier et un Jacobin. Le garçon du cabaret, Claudin, s'interpose alors, conseillant aux Français d'oublier leurs discordes et de signer entre eux la paix comme ils l'ont fait avec les étrangers. On écoute ses

avis, et la pièce finit par une ronde invitant à la concorde tous les bons citoyens.

A-propos intéressant surtout par les couplets visant Bonaparte, et dont voici le plus original :

Il est bien pis que c't' Annibal
Si vanté dans l'histoire,
C'est tout au plus si son cheval
Pouvait suivre sa gloire!
Vingt villes n'ont pu l'esquiver,
Et s'il entra cheux elles,
Faut qu'la victoir', pour arriver,
L'ait porté sur ses ailes.

Théâtre de Valenciennes, 20 floréal an V (9 mai 1797) : *L'Entrevue de Buonaparte et du Prince Charles*, fait historique en 1 acte, par J. E. M. Raclet.

La scène se passe dans la Carinthie, entre personnages militaires. Mis en présence de Buonaparte, le prince Charles convient avec lui d'arrêter les hostilités. Puis les généraux se saluent et vont prendre chacun le commandement de leurs troupes. Dès qu'ils sont à leur poste, un coup de tonnerre se fait entendre et la Paix, tenant d'une main un rameau d'olivier, de l'autre les drapeaux des deux nations, descend sur un nuage. — Pourquoi m'aviez-vous bannie de votre sein, dit-elle aux assistants silencieux,

Peuples Français et Germaniques,
Cessez d'être des ennemis ;
Ayez des Rois, des Républiques,
Surtout soyez toujours amis.
. . . . . .
O vous, nos amis et nos frères,
Qui désirez depuis longtemps

Le prompt retour de vos enfants,
Bientôt ils vont revoir leurs pères,
Mais, s'ils ont vaincu tous les rois,
Ce n'est pas pour avoir des maîtres ;
Ils feront respecter les lois,
Et sauront contenir les traîtres.

Nous devons à l'obligeance de M. J. Lecat, bibliothécaire de Valenciennes, l'analyse de cette pièce qui manque aux collections publiques ou privées de la capitale. Dans ses intéressantes *Recherches*, publiées en 1816, le bibliophile Hécart dit que cet à-propos, sans valeur littéraire, fut représenté par des amateurs dramatiques ; M^lle^ Duchesnois, alors débutante, y joua la Paix avec noblesse et sensibilité.

Ambigu, 23 floréal au V (12 mai 1797) : *L'Amour et la Paix*, vaudeville en 1 acte , par Bizet et Hector Chaussier.

Claudine, mère de Babet, refuse d'unir Robert à sa fille, parce qu'il est soldat à l'armée d'Italie et a porté les armes contre le pape. Le père de Robert cherche à la convaincre qu'elle a tort d'être ainsi aveugle dans ses opinions religieuses ; elle se range de son avis, mais n'en persiste pas moins à ne point vouloir de son fils pour gendre. Robert, pour éprouver la fidélité de Babet, envoie à Claudine deux Autrichiens qu'il a faits prisonniers et qui annoncent sa mort. Claudine se réjouit, Babet est désolée ; mais l'épreuve cesse bientôt, Robert vient jurer à Babet qu'il l'adore, Claudine consent au mariage, et la paix qu'on proclame livre chacun à la joie.

De très jolis couplets firent applaudir cet ou-

vrage, dont on blâma pourtant les détails et qui ne fut pas publié.

Odéon, 29 floréal V (18 mai 1797). — Le Directoire, les ministres, les généraux d'armée et les députés se rassemblèrent ce jour-là, au théâtre de l'Odéon, pour célébrer dans une fête civique la reconnaissance due aux guerriers qui procuraient à la France, par tant de victoires, les bienfaits de la paix. Des guirlandes de fleurs, des drapeaux, des lauriers, des branches d'olivier relevaient partout la décoration de la salle. Un banquet fut servi, puis des chants adressés aux représentants du peuple et aux généraux retentirent. De couplets écrits par Félix Nogaret sur l'air de *la Bonne Aventure,* extrayons ceux-ci, spécialement consacrés au victorieux Bonaparte :

Que dites-vous, Alvinzy,
Du vainqueur d'Arcole,
Chassant l'aigle devant lui
Jusqu'en Carniole ?
Puis traversant le Muker
Le contraindre avec le fer
A rentrer dans Vienne, ô gué !
A rentrer dans Vienne.

Ce nouveau Bellérophon,
Fils de la victoire,
Ne s'avance que par bond
Aux champs de la gloire ;
Il s'en allait chaque nuit,
Débusquant Charlot du lit,
Occuper sa place, ô gué !
Occuper sa place.

Ces vers ne sont pas d'une facture irréprochable, mais on ne saurait contester la sincérité de l'admiration qu'ils expriment.

Etait non moins sincère l'enthousiasme de l'auteur-imprimeur Sobry qui offrait, à la même date, sa tragédie de *Thémistocle* à Bonaparte, général des armées françaises, en ces termes plus qu'engageants : — « Citoyens, je te dédie la tragédie de *Thémistocle*, non comme on dédiait, sous l'ancien régime, un livre à un personnage important, mais comme Cicéron, Sénèque et Pline adressaient leurs Traités à leurs amis; et je rétablis, par cette communication, l'alliance ancienne et nécessaire des lettres et des armes. Je te dis mille choses dans cette pièce; je t'en fais dire infiniment par tous ceux qui la liront; je t'en fais dire davantage par toi-même à tous tant que nous sommes de Français. Les éloges sont si froids et si déplacés quand on s'estime hautement ! cependant il faut se communiquer cette estime : c'est un besoin pour tous. Eh bien ! voilà un intermédiaire qui va remplir parfaitement cette tâche entre nous : c'est la pièce de *Thémistocle*; lisons-la et tout ce que tu sens sera exprimé, tout ce que tes actions et ton caractère inspirent sera éprouvé et senti. » — Le fâcheux de l'histoire est que cette tragédie aux vertus si multiples et offerte avec tant de pompe était un antique ouvrage du jésuite Follard, que Sudre n'avait eu

que la peine d'adapter à ses patriotiques sentiments.

Ambigu, 1er prairial an V (20 mai 1797): *Le Prisonnier d'Olmutz, ou le Dévouement conjugal*, drame en 1 acte, par P. A. Préfontaine.

Lafayette, captif à Olmutz depuis cinq années, n'a pour consolations que la présence de sa femme, de sa fille, et la pitié d'un geôlier compatissant. Un instant Madame Lafayette songe au suicide, mais le prisonnier relève son courage et tous supportent avec dignité une infortune à laquelle le traité de paix entre l'Empereur et la France met enfin un terme. Le général Bonaparte, suivi de deux aides-de-camp, vient lui-même annoncer à Lafayette sa mise en liberté. Le prisonnier d'Olmutz jure de consacrer ses forces et son âme à la patrie qui ne l'a pas oublié et, serrant la main de Bonaparte, félicite en ces termes son libérateur :

Jeune héros chéri de Mars et de Bellone,
Toi qui donnes à la France une honorable paix,
L'Italie a cueilli les fleurs de la couronne
Que t'offre la patrie, — et tu vas désormais
Compter par tes lauriers les heureux que tu fais.

Simple comme sujet, ce drame est écrit dans un style emphatique qui ne l'empêcha pas de réussir.

Gap, an V: *La Victoire et la Paix*, comédie en 2 actes, par un membre de la Société Dramatique de Gap (Jean-Pierre Ducolombier).

Nous n'avons, malgré nos recherches, pu trouver cet ouvrage, indiqué dans le catalogue

Soleinne, et conçu, sans doute, dans le même esprit que les précédents.

Le 17 octobre, un traité signé à Campo-Formio rendit définitive la paix espérée depuis Léoben, en assurant à la France des avantages considérables. Il y eut, dans les théâtres, recrudescence d'à-propos louangeurs pour celui qu'on appela désormais l'*Italique*.

Vaudeville, 7 brumaire an VI (28 octobre 1797) : *Le Pari*, divertissement en 1 acte, prose et vaudevilles, par Desfontaines, Barré, Radet, Desprez et Deschamps.

La scène se passe dans le jardin des Eaux de Passy. Dubreuil, médecin de l'établissement, a prêté mille écus à Jobin, père de Caroline qu'il aime. Jobin, qui connaît le fournisseur Boursier et le sait riche, lui destine sa fille. Il pense d'ailleurs s'acquitter aisément envers Dubreuil en pariant avec lui que la paix ne sera pas signée avant un mois. Ce mois va finir quand la pièce commence. Boursier arrive bientôt de Paris, annonçant la continuation de la guerre. C'est pour Dubreuil la perte de sa créance et de Caroline. Mais Boursier paraît justement suspect à quelques personnages; ils attendent la confirmation de son dire, et bien leur en prend : un crieur de feuilles publiques ne tarde pas à paraître, annonçant et vendant la nouvelle officielle de la paix signée entre l'Empereur et la République Française. Boursier, à peu près ruiné, ne peut aider Jobin à solder sa gageure; Dubreuil heureusement est de bonne composition, il s'estime heureux en recevant la main de Caroline, et, tandis que Boursier désolé va cacher sa honte, les personnages de la pièce et les habitants de Passy entonnent des couplets en l'honneur de la paix et de ceux qui l'ont conquise.

Des scènes agréables, de jolis couplets valurent un succès à cet ouvrage, dont les auteurs abandonnèrent leurs droits aux directeurs de Paris et des départements. On y chante en différents endroits Bonaparte et son armée. Citons quatre vers dits par un crieur public, sur l'air *En revenant de Bâle en Suisse*, et qui renseignent sur la façon dont quelques-uns prononçaient alors le nom du jeune vainqueur :

J'ai crié plus d'une ment'rie,
Mais aujourd'hui croyez-moi, car
Ma nouvelle vient d'l'Italie,
Et c'qui vient d'là nous vient d'*Bonn'part*.

Les auteurs envoyèrent à Bonaparte un exemplaire de leur pièce, orné de ce couplet :

Partout on vante tes succès,
Partout on vante ton courage,
Le Vaudeville né Français
T'apporte son petit hommage.
D'une bluette sur la paix
Accepte l'offrande modeste :
Nos cœurs ont dicté ces couplets,
Nous n'avons pas beaucoup dit, mais
La France te dira le reste.

Théâtre Feydeau, 11 brumaire an VI (1er novembre 1797) : *Hymne sur la Paix*, par la citoyenne Pipelet, musique de Méhul.

Cet hymne, chanté par Darius et chaleureuse-

ment accueilli, contenait, sur Bonaparte, la strophe suivante :

Gloire au vainqueur de l'Italie !
Gloire au héros de l'univers !
Il fait d'une même patrie
Dépendre cent peuples divers.
Vous qu'immortalisa l'histoire,
Cédez à ce jeune Français :
Vous combattiez pour la victoire,
Il a combattu pour la paix.

Théâtre de la République, 13 brumaire an VI (3 novembre 1797) : *La Paix*, comédie en 2 actes, en vers, suivie d'un divertissement, par Aude.

Valcourt aime Henriette, fille de Verseuil, et est aimé d'elle, mais son caractère bouillant lui fait chercher querelle au fournisseur Duroc, son rival, dans la maison même de Verseuil, et celui-ci lui en garde rancune. Un ami, Vendermon, s'interpose et Valcourt va rentrer en grâce quand il renouvelle son incartade. Verseuil est, cette fois, plus mécontent encore, mais la paix espérée lui ramène son fils Armand, nommé sous-lieutenant à la suite d'une action d'éclat, et le jeune officier demande pour récompense le pardon de Valcourt. Verseuil, attendri, ouvre ses bras au coupable, et les amants s'épousent, au grand dépit du fournisseur berné.

L'intrigue de cet ouvrage est simple, l'auteur l'avoue par ces mots : « Le canon fit mon plan, et l'olivier ma pièce. » Il est agréable néanmoins, facilement écrit, et méritait les bravos qu'il obtint.

Ambigu, 13 brumaire an VI (3 novembre 1797): *La Paix, ou les Amants réunis*, comédie en 1 acte, par Mittié fils.

Lise Firmin dont le fiancé, Valence, fait partie de l'armée d'Italie, est en butte aux poursuites de Damis, aristocrate riche, que protège sa mère. M. Firmin, moins sensible à la fortune qu'au mérite, entend tenir la parole qu'il a donnée à Valence; quand celui-ci revient, honoré du titre de général de brigade et porteur des dépêches de Bonaparte annonçant la paix, c'est avec joie qu'il l'unit à Lise, en jouissant de la déconvenue de Damis.

Bons sentiments, exprimés dans un style imagé, que les spectateurs et la presse accueillirent favorablement.

Délassements-Comiques, 13 brumaire an VI (3 novembre 1797): *La Paix*, pièce en 1 acte, par ***.

Madame Mathieu veut marier sa fille Lucette à Brigandeau, fournisseur, qui a gagné des sommes énormes depuis la Révolution; M. Mathieu la destine à Belmont qui, au contraire, a perdu toute sa fortune. Le fournisseur a trop de raisons de désirer la continuation de la guerre pour croire à la paix, que tous les autres personnages souhaitent sincèrement. Le canon décide la question, et ce n'est pas à la satisfaction de Brigandeau; Madame Mathieu l'abandonne et Lucette épouse Belmont.

Succès de circonstance. (*Non imprimé.*)

Théâtre Feydeau, 17 brumaire an VI (7 novembre 1797): *L'Heureuse Nouvelle*, opéra impromptu en 1 acte, par Saint-Just et Longchamps, musique de Boïeldieu.

Rondon, marchand de draps, a promis sa fille Adèle à Firmin, jeune volontaire ; mais celui-ci doit rejoindre l'armée d'Italie, et cela fait réfléchir Rondon, qui finit par donner Adèle au fournisseur Rapace, à condition toutefois que la guerre continue. Au moment où la jeune fille, malgré sa résistance, va devenir Madame Rapace, le canon retentit, annonçant la paix. Le fournisseur, déçu dans ses rêves de fortune et d'amour, abandonne la place, et Firmin épouse Adèle.

Peu d'invention, mais de jolis détails que la musique mit heureusement en valeur.

Théâtre de la Cité, 17 brumaire an VI (7 novembre 1797) : *La Fête de la Paix*, pièce en 1 acte, par ***.

Dufour, soldat, voudrait épouser Denise, fille de Madame Thomas, dont il est aimé, mais la mère refuse de consentir à cette union parce que Dufour n'a point de fortune. En vain la bonne-maman de Denise parle-t-elle pour sa petite-fille et son amant, Madame Thomas ne veut rien entendre. Robert, municipal, de qui Dufour réclame les bons offices auprès d'elle, ne réussit d'abord pas mieux à la persuader ; il offre enfin cinquante louis pour la dot du jeune homme ; ce dernier trait a raison de la résistance de M^me^ Thomas qui, sans accepter l'argent, consent à unir Dufour et Denise.

A-propos modeste comme son succès. (*Non imprimé.*)

Variétés-Amusantes, 25 brumaire an VI (15 novembre 1797) : *Le Pied de nez, ou la Nouvelle de la Paix*, comédie en 1 acte, par Dusaulchoix.

André a demandé la main de Rose à Madame Riquet sa mère, mais celle-ci ne veut consentir au mariage qu'après la conclusion de la paix. Rose tremble pour son fiancé, elle est entretenue dans ses inquiétudes par Bertholin, royaliste amoureux d'elle, et qui espère l'épouser en lui persuadant que l'armée française est prisonnière et qu'André n'existe plus. Mais le canon résonne, André vient lui-même confirmer l'heureuse nouvelle de la paix et s'unit à Rose, au grand chagrin de Bertholin, que l'on oblige à tambouriner la paix dans tout le village.

Demi-réussite. (*Non imprimé.*)

Odéon, 26 brumaire an VI (16 novembre 1797): *le Mariage à la paix*, comédie en 1 acte, par Gamas.

Gercourt a promis Sophie, sa fille, au jeune Dorval, mais à la condition que leur mariage n'aura lieu qu'à la paix. L'amoureux souffre d'un délai dont le terme est si vague ; il est de plus inquiet du côté de son père dont il redoute les reproches parce qu'il a contracté des dettes et n'a pas regardé les œuvres de Plutarque dont l'étude lui était prescrite. Dorval père en effet, blâme son fils de sa négligence, il lui fait ouvrir le Plutarque à l'article Socrate, et le jeune homme y trouve le consentement de son père à l'union projetée avec Sophie, ainsi qu'un billet de 2,000 écus. Pour comble, le canon se fait entendre, la paix est annoncée, et Gercourt donne sa fille à Dorval.

Donnée médiocre, développée sans art ni style, succès contesté. (*Non imprimé.*)

Théâtre des Jeunes-Artistes, 26 brumaire an VI (16 novembre 1797): *Les Trois Nouvelles*, comédie en 1 acte, par Gabiot.

Julienne, fille de Mathurin, a trois amoureux : Victor, Félix et Blaise ; tous trois conviennent également au père et à la mère, un seul plaît à la fille, Victor, mais trop timide pour le déclarer, Julienne prie son père de choisir lui-même. Pour sortir d'embarras, Mathurin promet sa fille à celui des soupirants qui lui apportera la meilleure nouvelle. Félix apprend à Mathurin le gain d'un procès ; Blaise achète au colporteur tous ses journaux, non dans l'espoir d'apporter de bonnes nouvelles mais pour n'en point laisser aux autres ; Victor, qui paraît le dernier, annonce la conclusion de la paix, ses rivaux reconnaissent qu'il a l'avantage, et Julienne devient son épouse.

A-propos suffisant, bien accueilli. (*Non imprimé.*)

Quimper, brumaire an VI : *Le Retour du Soldat de l'armée d'Italie, ou la Fête de la Paix au village*, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, par J. G. M. Legal-Lalande.

A la nouvelle de la paix, le maréchal Martin a fermé sa boutique pour aller boire avec le cordonnier Simon, son voisin. Mais Madame Martin ne partage pas l'allégresse de son mari ; l'esprit faussé par la lecture des journaux que lui prête un vieux curé, elle hait la République, et, quand son fils Alexis revient de l'armée d'Italie, elle refuse de lui ouvrir sa maison. Heureusement la dame de l'ancien château est bonne citoyenne ; c'est à elle que Jeannette, amoureuse d'Alexis, s'adresse pour faire revenir la mère injuste à de bons sentiments. La démarche tentée par l'ex-châtelaine a l'effet souhaité, Madame Martin désabusée ouvre ses bras à Alexis, et ce dernier épouse Jeannette au milieu de la satisfaction générale.

Cet ouvrage, qui ne fut pas représenté, est conduit avec quelque mérite. Le héros d'Italie, que l'auteur nomme Buonaparté, y a sa juste part d'éloges.

Théâtre des Jeunes-Artistes, 3 frimaire an VI (23 novembre 1797) : *L'Épée, ou le Général et ses Soldats*, comédie-vaudeville en 1 acte, par ***.

Le général Bonaparte remet à ses soldats l'épée que vient de lui envoyer l'empereur d'Autriche. Telle est la dernière scène de cet ouvrage, dont tout le reste consiste dans l'éloge du héros, mis dans la bouche d'un caporal et de son capitaine.

Nous devons nous borner, d'après les journaux, à cette courte analyse d'une œuvre non publiée.

Théâtre de Lille, 15 frimaire an VI (5 décembre 1797) : *La Paix et l'Amour*, comédie-divertissement en 1 acte, par V. Dejouy, musique de Frédéric Le Mière.

Le fournisseur Omnivore pense épouser Eliza, fille de Prospère, riche manufacturier; il se rabattrait au besoin sur Pulchérie, fille de Sémonville, noble ruiné par la Révolution qui n'en est pas moins le plus philosophe des hommes, mais Pulchérie aime Victor, fils de Prospère, depuis longtemps à l'armée. Le père et l'amoureuse désirent la paix, ainsi que tous les personnages, à l'exception du fournisseur habitué à pêcher en eau trouble. Or, tandis qu'il s'évertue à prédire la continuation de la guerre, un courrier arrive, annonçant la conclusion de la paix et le retour de Victor. Ce dernier ne tarde pas à paraître ; il a conquis un grade, et, pour prix de

sa valeur, reçoit la main de Pulchérie, pendant qu'Omnivore, repoussé avec mépris par Eliza, va porter ailleurs sa fortune mal acquise.

Cette pièce s'élève, comme facture, au-dessus de celles que nous avons analysées jusqu'ici ; prose et couplets y sont particulièrement soignés et méritaient plus qu'un succès local.

Le jour même où le théâtre de Lille donnait *la Paix et l'Amour*, Bonaparte rentrait à Paris, excitant la curiosité et la sympathie générales. Les théâtres n'eurent garde de négliger cette occasion de manifestations certaines de succès. Le Vaudeville d'abord ajouta à sa pièce sur la paix les couplets suivants, chantés par divers personnages et sur différents timbres :

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

LE DOCTEUR

Goûtons les plaisirs les plus purs,
Notre attente est enfin remplie :
Oui, Buonaparte est dans nos murs,
Gloire au vainqueur de l'Italie !
Après tant de brillants travaux
Que l'Europe entière publie,
Puisse-t-il jouir du repos
Qu'il vient de rendre à sa patrie !

UN SOLDAT

Tant de hauts faits avant trente ans,
Pour bien des gens c'est un problème,

Car enfin, messieurs les savants,
Vous qui comptez comme Barême,
Avec moi calculez un peu
Les batailles par lui gagnées,
Et vous lui trouverez, morbleu,
Plus de triomphes que d'années.

AIR : *de l'Officier de fortune.*

UN BATELIER

Y veut encor servir la France,
C'est à présent l'tour des Anglais
Qui s'croient à l'abri d'sa vaillance
R'tranchés derrier leux Pas d'Calais ;
Ces chiens d'Anglais, pleins d'épouvante,
L'verront franchir ce pas hardi,
Comm' les All'mands, bouche béante,
L'ont vu passer le pont d'Lodi.

CAROLINE

Ici par l'ignorante audace
Des monuments furent brisés,
Buonaparte met à leur place
Des chefs-d'œuvre non moins prisés.
Heureux de consoler la terre,
C'est vraiment sous ses étendards
Que la déesse de la guerre
Est aussi celle des Beaux-Arts.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

LA COMÉDIENNE DUVAL, *une branche de laurier à la main.*

En échange de l'olivier
Qu'apporte sa main triomphante,
Qu'il daigne accepter ce laurier
De notre main reconnaissante ;

Mais qui de nous ira porter
Ce tribut qu'on doit à sa gloire?
C'est à moi de le présenter,
Amis, je m'appelle Victoire !

Puis des pièces apparurent, à Paris ou dans les départements, racontant la campagne écoulée, prodiguant à Bonaparte les éloges directs ou voilés, et proclamant la nécessité de nouveaux exploits. Les négociations entamées à Lille pour la paix avec l'Angleterre venaient, en effet, d'être rompues, la haine de l'Anglais était dans tous les cœurs, un arrêté du Directoire avait ordonné la formation d'une *armée d'Angleterre* sous le commandement du vainqueur de l'Italie, et les cris de : *La guerre ! Mort à la perfide Albion !* retentissaient journellement dans les endroits publics.

Théâtre de Nancy, 24 frimaire an VI (14 décembre 1797) : *La Paix, ou le Triomphe de l'Humanité*, fait historique en 2 actes, mêlé de chants, par Guivard, musique de Jadin.

La scène se passe en Italie, dans les environs de San-Formio. Dindino, jeune Italien fat et lâche, poursuit de ses galanteries la paysanne Victorina qui les accueille avec indifférence. Sur ces entrefaites, Théodore, soldat français, chargé par le général Bonaparte de porter de l'argent à une famille malheureuse, est surpris, au passage d'un gué, par une crue subite ; il va périr quand Victorina, qui a vainement fait appel au courage de Dindino, témoin comme elle de l'accident, se précipite dans la rivière et en retire le Français. Théodore aime bientôt celle qui lui a sauvé la vie ; quand la paix se signe entre la France et l'Autriche, Bona-

parte. instruit du dévouement de Victorina, lui décerne une médaille d'honneur et la marie à Théodore, au grand dépit de Dindino qui s'expatrie.

Intéressante anecdote, racontée à travers des discours patriotiques et des évolutions guerrières. Elle se termine par une fête montrant la Paix, le Commerce et l'Abondance aux côtés du général en chef de l'armée d'Italie, dans la bouche duquel l'auteur place alors ce médiocre couplet :

Ce jour est celui de ma vie
Dont le triomphe est plus flatteur,
Par nos succès, ô ma Patrie,
Tu vas jouir du vrai bonheur.
Puisse à jamais la République
Etre chère à tous les Français !
Que la prospérité publique
Fasse crier : Vive la Paix !

Théâtre Feydeau, 25 frimaire an VI (15 décembre 1797) : *Le Pont de Lodi*, opéra en 1 acte, par Delrieu, musique de Méhul.

Le pêcheur Paolo, rentrant dans la chaumière où il a laissé Corinne, sa jeune femme, est mis en joue par une sentinelle allemande ; tremblant, il se glisse chez lui et presse Corinne d'abandonner leur demeure. Ils fuient au bruit du canon des Français attaquant Lodi, quand le commandant du fort les arrête. Il aime Corinne et lui propose le fort pour asile ; sur son refus il la fait enlever et va la suivre, au moment où le chef de l'état-major français apparaît et le somme de rendre le fort et le pont. Colère du commandant, qui jure de s'ensevelir sous les ruines de la place. Le général français, ins-

truit de cette résolution, consulte son conseil. Le pont, bien que couvert de canons, est attaqué avec impétuosité et emporté à la baïonnette. Pendant que le général poursuit les Autrichiens au-delà du pont, le chef d'état-major attaque le fort. Paolo monte un des premiers à la brèche, et sauve Corinne qui allait devenir la proie des flammes. Le général, après avoir embrassé le chef et donné des éloges à toute l'armée, fait Paolo capitaine et ordonne une fête en l'honneur de la glorieuse journée.

Ce mélange d'amourette et de faits militaires parut malhabile, et la pièce, en dépit d'une décoration très belle, d'un spectacle brillant et d'une musique agréable, eut peu de succès. (*Non imprimée.*)

Délassements-Comiques, 30 frimaire an VI (20 décembre 1797) : *Le Retour du Guerrier*, fait historique en 1 acte, par ***.

Le titre seul de cet ouvrage nous est connu.

Théâtre de la Cité-Variétés, 4 nivôse an VI (24 décembre 1797) : *Descente en Angleterre*, prophétie en 2 actes, par Mittié, musique de Rochefort.

La scène se passe à Douvres. Alphonse, jeune Français prisonnier de guerre, s'est échappé de sa prison et réfugié chez le tavernier Fergusson dont la fille, Clémentina, le met dans un souterrain où, pendant quinze jours, elle le visite et le nourrit en cachette. Fergusson se doute de la chose, mais il n'en est point fâché, étant au nombre des conjurés anglais qui ont résolu de secouer le joug pesant dont Pitt et ses agents les accablent. Mais parmi ces conjurés se glisse un

traître, Murai, et ce traître fait prendre par les soldats de Pitt Fergusson et tous ses amis. Clémentine et Alphonse, qui se sont juré un éternel amour, unissent leurs efforts pour délivrer Fergusson, mais Alphonse est arrêté lui-même, et sa pauvre amoureuse ne peut que s'adresser au colonel Houssey, chef des partisans de Fox qui appellent de tous leurs vœux l'invasion des Français. Ces derniers ne tardent pas à paraître. Un général d'abord débarque en chaloupe, puis un vaisseau pénètre dans le port de Douvres, et de nombreuses embarcations amènent des hommes pendant que des bateaux plats bombardent la place. Le fort est enlevé, Murai mis à mort, Fergusson et Alphonse délivrés, et le général français, après avoir rendu hommage à la bravoure de ceux qu'il vient de vaincre, annonce que Bonaparte a effectué une descente générale et que l'Ecosse et l'Irlande soulevées ont réuni leurs forces à celles de la République Française. C'est dans Londres qu'il faut châtier le cabinet de Saint-James, c'est vers Londres que les phalanges républicaines se dirigent au pas redoublé.

La donnée de cette pièce est naïve et son style affligeant, mais un souffle patriotique l'anime, qui explique le succès qu'elle obtint.

Théâtre du Marais, 10 nivôse an VI (30 décembre 1797) : *Le Présent du Gouvernement aux Guerriers pacificateurs*, comédie en 1 acte, en vers, mêlée de vaudevilles, par Aude et Leroi-Neufvillette.

Trois galants font la cour à Orphise, veuve riche et charmante. Dorval, père d'Orphise et patriote ardent, imagine entre les rivaux Eraste, Dalincour et Sourdinoi un concours d'un nouveau genre. Il leur présente un plan figurant un carré dont trois côtés seulement sont tracés tandis que le quatrième

reste vide. Celui des amoureux qui comblera la lacune en donnant du tout l'explication politique la plus claire recevra, pour prix de sa clairvoyance, la femme désirée. C'est comme de raison l'amant préféré, Dalincour, qui résout le problème. Les trois côtés tracés représentent les nations unies avec la France, le quatrième marque la place que l'Angleterre, bon gré mal gré, devra prendre afin que la République assure au monde la paix universelle. Le soin de finir le carré, c'est le présent que le gouvernement réserve aux héros d'Italie.

L'amour de la République et la haine de l'Anglais caractérisent cet acte écrit avec facilité, et qui fut chaudement accueilli.

Théâtre de la République, 20 nivôse an VI (9 janvier 1798) : *Scipion l'Africain*, trait historique en 1 acte, avec prologue, par Sauvigny.

Le prologue est une conversation entre un marchand de la rue Saint-Denis, qui vient au spectacle, et un des acteurs jouant dans la pièce, dans laquelle l'auteur déclare que cette pièce est d'un nouveau genre. Quant à l'ouvrage, il n'a guère qu'une scène rappelant le trait de Scipion empêchant la noblesse d'abandonner Rome. Mais il présente un parallèle assez heureux entre Scipion et Bonaparte ; il fut aisé de reconnaître ce dernier, le public fit de nombreuses applications et souligna surtout de bravos ce passage non équivoque :

Et c'est à vingt-huit ans
Qu'il a presque effacé nos plus grands conquérants !

Théâtre de Nantes, 25 nivôse an VI (14 janvier 1798) : *Scène lyrique, à l'occasion du traité de paix signé à Campo-Formio*, par *** (Blanchard de la Musse), musique de Saint-Amand.

Les Grâces et les Ris forment devant le temple de la Paix des danses légères. Des guerriers accompagnés de peuple viennent s'unir à leurs jeux. On les engage à déposer leurs armes, mais le soldat républicain ne peut rester inactif tant que la France aura un ennemi à combattre. Ils cèdent cependant aux prières du peuple. Un cortège se forme, composé de prêtresses de la paix et de guerriers enlacés de guirlandes; les génies des arts portent en triomphe le buste de Bonaparte et des boucliers sur lesquels sont représentés les généraux illustres. Au milieu de chants et de danses célébrant le Scipion français, le Génie de la France descend du ciel sur un nuage resplendissant de lumière et assure au peuple une paix aussi durable que glorieuse. A mesure qu'il disparaît, le temple de la Gloire s'élève majestueusement. On aperçoit sous la coupole Bonaparte qui dépose sur la tête des généraux de l'armée d'Italie les couronnes dont la déesse de la Gloire ceint son front, répartissant ainsi sur chacun de ses compagnons un rayon de son immortalité. Un cri universel de : *Vive la République!* termine l'apothéose.

Variétés-Montansier, 27 nivôse an VI (16 janvier 1798) : *Le Cri de vengeance contre les Anglais,* drame en 1 acte, par Dorvigny.

Durval est sur le point de marier sa fille avec Valcourt quand on vient lui annoncer que son fils est rentré dans le port avec une frégate anglaise qu'il a capturée. Bientôt arrive Durval fils, avec le capitaine anglais, son prisonnier. Il remet à Valcourt une lettre dans laquelle son frère lui fait le récit des maux affreux où sont plongés les Français prisonniers en Angleterre; il lui apprend de plus le refus qu'a fait le gouvernement anglais de payer les prisonniers passé l'époque du 22 pluviôse. Tous les esprits s'exaltent à la lecture de cette nouvelle; Valcourt veut différer son mariage et offre 10,000 livres pour secourir les malheureux Français;

tous les assistants offrent également diverses sommes selon leurs moyens; le capitaine anglais, irrité contre son propre gouvernement, se tue, et chacun fait serment de tirer vengeance des cruels insulaires.

Cette pièce flattait trop le sentiment général pour n'être pas applaudie, mais elle resta manuscrite.

Théâtre d'Emulation, 27 nivôse an VI (16 janvier 1798) : *Le Général chez le Charbonnier*, opéra-comique en 1 acte, par Destival et Martainville.

L'arrivée du général apportant la ratification du traité de paix est proclamée à son de trompe dans un village. Parmi les jeunes gens rassemblés est Félix, amant de Suzanne, fille du charbonnier Robert. Deux officiers de la suite du général prient bientôt Félix de leur indiquer une auberge, il les conduit dans la meilleure de l'endroit, mais pendant son absence Dumont, jeune homme fort riche et maître du château voisin, fait enlever Suzanne. Félix délivre sa fiancée et poursuit les ravisseurs. Cependant Bonaparte arrive, gardant l'incognito. Le froid et la pluie lui font chercher un asile; il frappe à la porte du charbonnier Robert et accepte le frugal repas qu'on lui offre, repas qu'interrompt Dumont venant d'un air suffisant demander Suzanne en mariage. Le général, toujours inconnu de ses hôtes, abaisse l'arrogance du jeune châtelain et va se retirer, quand les officiers de sa suite, qui l'ont vainement attendu dans le village, pénètrent chez Robert. Bonaparte, enfin connu, veut châtier Dumont, mais le bon charbonnier parle en faveur du coupable qui, pardonné, promet de ne plus rien tenter contre le bonheur des amants qu'on marie.

Le rôle du général, bien tracé, fit le succès de l'œuvre, abondante en couplets heureux. Citons le plus applaudi. En sortant de table, Bonaparte veut payer sa part de dépense ; le charbonnier refuse et dit :

Quant à la carte d'votr' souper,
C'est à votr' retour d'Angleterre,
Qu'au devant d'vous je veux aller.
Pour en réclamer le salaire;
Je n'crains pas qu'vous m'en fassiez tort,
Ni qu'de votr' mémoire all' s'écarte,
Car il ne vous est pas encor
Arrivé de perdre la carte.

Non imprimé.

Ambigu, 3 pluviôse an VI (22 janvier 1798): *L'Emprunt contre l'Angleterre*, pièce en 1 acte, par Dorvigny.

Un officier municipal, chargé par sa section de percevoir l'impôt destiné à soutenir la guerre contre les Anglais, est vainement sollicité par son fils et sa fille d'y contribuer aussi en quelque chose. Les deux jeunes gens se sont retirés quand un négociant se présente et offre 3,000 livres pour les frais de la guerre. Un fort de la Halle lui succède et sacrifie 60 livres qu'il aurait employées à l'achat de liqueurs qui lui font perdre son temps et battre sa femme. Une coquette souscrit 50 louis, et est remplacée par un portefaix qui a trouvé un portefeuille et abandonne à la patrie les cent écus qu'on lui alloue en récompense. Enfin un militaire apporte 10 louis produits par la vente d'armes enlevées à un colonel allemand, en se promettant bien de grossir sa cotisation des dépouilles d'un général anglais. Tant d'empressement entraîne

l'officier municipal, qui souscrit à son tour et marie sa fille à un patriote, ardent ennemi des Anglais.

Succès de circonstance. (*Non imprimé.*)

Théâtre de la Cité-Variétés, 5 pluviôse an VI (24 janvier 1798) : *Le Dîner d'un Héros*, trait historique en 1 acte, avec spectacle, musique, chants et danses, par Rouhier-Deschamps et Armand Gouffé.

Le général en chef de l'armée d'Italie a signé le matin la paix avec l'Autriche. Son épouse Sophie vient le rejoindre. Elle tremble pour lui, que menacent le hasard des combats et la fureur des partis. L'Italien Francesco, homme de confiance du général, est justement surpris en conversation secrète avec un moine déguisé en militaire, et qui lui offre une somme considérable pour mettre du poison dans le verre de son maître. Francesco refuse d'abord, puis l'intérêt d'une part, la peur des châtiments éternels dont on le menace de l'autre, le font se résoudre au crime. Sophie cependant a prévenu son époux; quand Francesco lui présente à boire, Bonaparte le regarde fixement et le prie de se justifier du soupçon qui pèse sur lui. Francesco éperdu demande grâce; le général lui fait compter une année de ses gages et le congédie, puis, comme chacun s'empresse d'admirer le sang-froid et la générosité du héros, ce dernier boit à la République, à la paix, et offre à ses hôtes un ballet militaire entremêlé de couplets où l'Angleterre n'est point épargnée.

Sujet bien choisi, bien traité, justement applaudi.

Vaudeville, 5 pluviôse an VI (24 janvier 1798): *La Fin du*

monde, ou la Comète, comédie-parade en 1 acte, par Barré, Radet, Desfontaines, Duant, Bourgueil et Desfougerais.

Nous ne mentionnons ce vaudeville que pour en extraire le couplet chanté par Arlequin, au sujet de la planète qui parut le jour de la rentrée de Bonaparte à Paris :

Le jour où Bonaparte apportait la nouvelle
Que la paix terminait une guerre cruelle,
Vénus dans son éclat parut au haut des cieux:
Quand Mars est en chemin, Vénus le suit des yeux.

Théâtre des Jeunes-Artistes, 22 pluviôse an VI (10 février 1798) : *L'Embarquement de Brest*, pièce en 1 acte, mêlée de chants, par Caillot et Sauvigny.

Les Anglais menaçant Brest entretiennent dans cette ville des liaisons avec un officier anglais d'origine mais au service de la France. Celui-ci doit faire évader tous les prisonniers de sa nation, mais un de ces derniers découvre tout au général français qui fait arrêter le traître, le livre à la rigueur des lois et donne le signal de l'embarquement.

Tableau intéressant par son animation; on l'accueillit avec chaleur, mais nul libraire ne l'édita.

Théâtre de Nantes, pluviôse an VI (février 1798) : *Le Départ des Français pour l'Angleterre*, pièce en 1 acte, par Julien Sevin.

La scène se passe dans un village situé sur nos côtes. Les habitants érigent un arc-de-triomphe rustique en l'honneur de l'armée d'Italie et de son général qui est attendu, avec

une des dernières divisions de l'armée d'Angleterre. Le Scipion français arrivé, le père Vincent lui présente l'amant de sa fille, le jeune Lucas qui brûle, lui aussi, d'aller combattre les Anglais et venger sa patrie. C'est à son ardeur qu'on doit l'invention de l'arc-de-triomphe dont Bonaparte accepte le favorable augure. Le général place Lucas parmi les braves qu'il commande, les harangue éloquemment et, pendant que les villageois chantent les triomphes de nos armées, les guerriers, après diverses évolutions, se rendent à leurs vaisseaux qui partent au bruit d'acclamations patriotiques.

Non imprimé.

Théâtre de Bordeaux, ventôse an VI (février 1798) : *Buonaparte*, ou *la Bataille d'Arcole*, pièce en 1 acte, par D'Aumale-Corsenville.

Roberti, vieillard italien, occupe une maison voisine d'Arcole. Il a recueilli et élevé Auguste, jeune Français né sur les bords de la Gironde. Félicia, sa fille, aime Auguste et en est aimée. Auguste, qui n'a point oublié sa patrie et brûle de la servir, s'est joint à l'armée de Buonaparte. Il a perdu ses armes dans le dernier combat et est venu en demander d'autres à Roberti. En vain Félicia s'efforce-t-elle de le retenir, la gloire l'appelle, il n'écoute que sa voix. Mais Auguste ne retourne pas seul au champ d'honneur; Roberti, méprisant son grand âge et les périls, s'arme et part avec lui, laissant sa fille aux soins d'un serviteur simple et peureux. Bientôt le canon gronde; les Autrichiens arrivent au pont de Lodi, s'y retranchent et s'apprêtent à disputer le passage aux Français. Buonaparte paraît soudain, il harangue son armée qui semble hésiter; le général saisit alors un drapeau et fond sur l'ennemi; l'armée se précipite après lui, emporte les redoutes

et plante ses étendards sur le pont. Cependant les Autrichiens, en fuyant, ont mis le feu à la maison de Roberti ; Félicia va périr ; Auguste s'élance, arrache son amante aux flammes et reçoit du héros les éloges dus à son courrage. Le peuple accourt rendre hommage à Buonaparte, et une fête champêtre célèbre le triomphe de nos armes.

Intrigue faible, style négligé, chose médiocre au total, reçue froidement et non publiée.

Rouen, théâtre des Arts, ventôse an VI (mars 1798) : *Les Fêtes de Mars et de Vénus*, ballet-pantomime en 1 acte, par Hus.

Après quelques entrées de danse, le fond du théâtre s'ouvre tout à coup, présentant le pont d'Arcole gardé par les Autrichiens. Les Français qui les attaquent sont d'abord repoussés, mais le général Bonaparte arrive avec un régiment des guides ; il prend l'étendard des mains d'Augereau, court sur le pont et l'y plante malgré le feu des ennemis. Mars et Vénus se rendent au devant du vainqueur, Bonaparte est élevé sur un pavois et, au même instant, la Victoire et la Paix, descendant du ciel, couronnent le héros à qui toutes les troupes présentent les armes. — Un nouveau changement à vue découvre un port de mer avec une escadre française. Bonaparte fait ses adieux à Mars, la gloire de venger la République l'appelle. Il se met à la tête des troupes, défile et va s'embarquer. La Victoire et la Paix, élevées dans l'air planent sur son vaisseau, l'escadre part et la toile tombe.

Non imprimé.

Variétés, 19 germinal an VI (8 avril 1798) : *Les Prisonniers Français en Angleterre*, opéra en 2 actes, par Dognon et Rébory, musique de Foignet.

Les soldats français, prisonniers en Angleterre, sont victimes de la barbarie du geôlier Varton qui s'ingénie à inventer pour eux des vexations et des tortures. Clarice, fille de Varton, aime un des prisonniers, Florival, et cet amour la rend compatissante; c'est à elle que les malheureux doivent quelques vivres et quelques consolations. Un parti anglais cependant s'est formé pour renverser la tyrannie de Pitt; un des conjurés, Campley, pénètre dans le cachot des prisonniers pour leur apprendre que la France envoie à leur secours une puissante armée et préparer leur évasion, mais Varton surprend son projet, tient par une fusillade les Français en respect, et conduit Campley enchaîné au commandant anglais. Déguisée en vivandière, Clarice fait boire aux soldats chargés de surveiller Campley une liqueur qui les endort et permet au conjuré de recouvrer sa liberté assez tôt pour qu'il puisse délivrer les prisonniers français et se jeter à leur tête sur les insulaires, qui ont peine déjà à soutenir le vigoureux assaut de l'armée française débarquée à l'improviste. Les Anglais sont battus, le général en chef français, instruit de la belle conduite de Clarice fait, à sa prière, grâce au cruel Valton et promet de renverser les prisons, pour élever sur leurs ruines une colonne proclamant l'infamie du ministère anglais.

Traduisant les espoirs et les vœux des républicains français, cette pièce fut chaudement accueillie; les auteurs la dédièrent au général Bonaparte en ces termes significatifs :

Jeune héros, la terreur des Anglais,
Daigne jeter les yeux sur cet ouvrage,
Et l'accueillir comme le faible hommage
Qu'à tes vertus présentent des Français.
De nos soldats plongés dans la misère
Nous présentons les tourments trop nombreux,
Et te montrer des Français malheureux
C'est t'indiquer ce qu'il te reste à faire.

Moulins-sur-Allier, 19 germinal an VI (8 avril 1798): *Triomphe de la Raison et des Armées républicaines*, pièce en 3 actes, par Alexandre Quesnay.

Cet ouvrage, comédie ou opéra, ne fut que répété publiquement à Moulins. L'auteur qui espérait le faire jouer à Paris, n'ayant publié que les couplets et les indications nécessaires à ses nombreux figurants, nous avons le regret de ne pouvoir donner l'analyse d'une production originale jusqu'à la singularité. Bonaparte y jouait un rôle que, par bonheur, les notes imprimées dessinent suffisamment : — « En Buonaparte, dit l'auteur dans une préface adressée aux jeunes citoyens qu'il avait transformés en bergers, reconnaissez les généraux des républiques, que la vertueuse et modeste valeur met presque au-dessus de l'espèce humaine. Non plus que Mars, il ne doit exciter votre admiration que par son zèle et son activité à vous défendre, et jamais vous ne l'encenserez en sa présence; d'ailleurs la simplicité de son costume vous empêchera de le reconnaître. » — C'est donc en redingote boutonnée, en bottes et le chapeau non galonné que Bonaparte, au troisième acte, monte, pour observer une flotte anglaise, sur un tronc d'arbre que des nuages enveloppent tout à coup. Inquiets de la disparition du général, Berthier et ses soldats invoquent Mars, qui descend de l'Olympe et pose en passant une couronne de lauriers sur la tête de Bonaparte

continuant sa course vers le ciel. C'est en vers alors que les personnages en scène s'adressent au dieu de la guerre; ces vers et la réponse de Mars sont trop curieux pour que nous résistions au plaisir d'une citation :

Grand Dieu, ton éclat, ton tonnerre
Nous éblouit, mais sans terreur,
Dis-nous qu'est devenu le père
De la liberté défenseur?
Punis l'insolent britannique,
Purge nos mers de ces forbans.
Le héros de la République
Est-il du nombre des vivants?

MARS, *montrant une étoile qui paraît.*

Bonaparte l'Italique, le voilà : de sa souche il vous observera mieux.

LE CHŒUR :

Bonaparte l'Italique
Est aux astres étincelants.

Et Mars remonte dans l'Empyrée, où l'attend sans doute son héros préféré.

La pièce, avons-nous dit, est singulière; elle l'est à ce point que l'auteur, prenant l'avance sur la critique, déclare, dans une note dernière, que la crainte de passer pour fou est la moindre de ses inquiétudes. Elle est, de plus, fort rare et ne figure pas dans ce merveilleux inventaire qui s'appelle le Catalogue de la bibliothèque de Soleinne.

Théâtre de la République et des Arts (Opéra), 18 floréal an

VI (7 mai 1798) : *Le Chant des Vengeances*, mélodrame en 1 acte, par Rouget de Lisle.

Dans une spacieuse caserne, tapissée de drapeaux pris à l'ennemi, des trophées d'armes sont érigés à la mémoire des généraux morts à la guerre. Des jeunes filles chantent à la Paix un hymne que leurs compagnes égaient de danses mais qu'interrompent bientôt des bruits belliqueux. Une foule de guerriers entrent pêle-mêle sur la scène ; à leur tête sont quatre bardes qui entonnent des strophes appelant sur le brigand de la Tamise la colère des Français, strophes terminées par cette objurgation patriotique :

Vainqueurs d'Hunscoot de Wissembourg,
Héros de Fleurus et d'Arcole,
Triomphateurs du Capitole,
De Quiberon, de Luxembourg,
Vous tous, fils de la République,
Sous les drapeaux de *l'Italique*
Joignez vos saints ressentiments,
Sûrs, malgré les flots, les tempêtes,
D'atteindre les coupables têtes
Que vont dévouer nos serments.

Au bruit du canon signalant l'arrivée de Bonaparte, les guerriers défilent alors sur l'air du *Chant du Départ*, tandis que les citoyens jettent des fleurs sur leur passage.

L'effet de cette poésie passionnée, mêlée à toute la pompe d'un spectacle militaire, eût été grand sans doute, si l'on en avait fait distribuer le programme dans la salle ; faute de cette précaution la plupart des spectateurs comprirent peu l'intention du poète-compositeur, et accueillirent assez froidement son œuvre.

Paris, an VI: *Le Vatican, ou la Mort du général Duphot*, tragédie en 5 actes (par Grosley).

Bien qu'ayant fait la paix avec la France, le Vatican n'a point renoncé à l'espoir d'une revanche. Sous l'apparence d'une révolution tentée par des Romains pour établir chez eux la République, il fomente une émeute dans laquelle il a soin de compromettre des Français que leur ambassadeur, Joseph Bonaparte, désavoue et condamne. Bientôt les insurgés assiègent l'ambassade française; Bonaparte et le général Duphot, payant de leurs personnes, se précipitent au milieu des envahisseurs, mais Duphot est assassiné, et son corps, mutilé par un prêtre, excite la rage des Français et le désespoir d'Adélaïde, belle-sœur de Bonaparte, qui devait, le lendemain même, être la femme du général. Environné de périls et d'outrages, Bonaparte prend alors la résolution de quitter Rome qu'Adélaïde maudit avec énergie, et où il ne reviendra que lorsque la France aura vengé Duphot en détruisant la tyrannie papale.

Ouvrage assez obscur, où quelques beaux vers apparaissent au milieu de médiocres tirades. Nous le mentionnons parce que le frère de Bonaparte y figure, et qu'il met en scène un événement qui fut une des causes déterminantes de la seconde campagne d'Italie.

Jugeant la descente en Angleterre rêvée par le gouvernement et le pays inexécutable avant un long temps, Bonaparte voulait lui substituer une expédition en Egypte dans le but de punir les Mamelucks des avanies infligées à notre commerce et de ruiner la puissance anglaise en conquérant les Indes et en faisant de la Méditerranée un lac fran-

çais. Ce projet, soumis au Directoire et longtemps combattu, fut enfin adopté : le 19 mai 1798, Bonaparte quittait Toulon pour commencer une campagne signalée par la prise de Malte, les victoires d'Alexandrie, de Chébreïss, des Pyramides, du Caire, de Sédinam, d'El-Arish, de Gaza, Cophtos, Bardis, Girgeh, Gémeich, Kayoun, Caïffa, Nazareth, Cana, Mont-Thabor et Aboukir, victoires que son échec devant Saint-Jean-d'Acre devait stériliser et qui n'eurent, dans les théâtres de France, qu'un insuffisant écho.

Théâtre de la Cité, 21 messidor an VI (9 juillet 1798): *Le Départ du Général Français de l'île de Malte*, fait historique en 1 acte, par ***.

Bonaparte, après avoir rendu la liberté à Malte, se dispose à partir. Le vieillard Rémy, ami des Français, brûle de revoir son fils qui sert dans la flotte. Le général lui cache pendant deux jours l'arrivée de ce fils, dans la crainte qu'il ne succombe à l'excès de sa joie, puis il le rend à ses embrassements, et, donnant le signal du départ, les emmène tous deux, aux acclamations des habitants qui, groupés sur les rochers, font des vœux pour le succès de son entreprise.

L'éloge de Bonaparte, le rôle intéressant du vieillard Rémy et la beauté des décorations obtinrent tous les suffrages, mais l'auteur ne fut pas nommé et sa pièce resta manuscrite.

Théâtre de Bordeaux, 1798: *Bonaparte à Malte*, pièce en 1 acte, par Dorde, musique de Mengozzi.

Une bibliographie bordelaise donne le titre de cette œuvre non publiée et sur laquelle tout détail fait défaut.

Théâtre de la République et des Arts (Opéra), 4e jour complémentaire de l'an VI (20 septembre 1798) : *Les Français en Angleterre*, opéra en 2 actes, par Saulnier, musique de Kalkbrenner.

La scène se passe en Angleterre, sur les bords de la Manche. Amélie, fille du philosophe Moncklar, aime Seimour, fils du général Wilson, mais Moncklar et Wilson sont ennemis politiques, car le premier prêche aux Anglais la révolte contre ceux qui l'oppriment, et le second met son honneur à obéir aux ordres du gouvernement, quels que soient ces ordres. La division des pères empêche le bonheur des enfants ; le philosophe défend à sa fille de parler à Seimour, et ce dernier reçoit du général l'ordre d'éviter Amélie. Wilson ne s'en tient pas là ; Moncklar ayant osé flétrir publiquement le ministère et faire des vœux pour le succès des armes françaises, il le fait arrêter, avec ses partisans. Cependant les Français ne tardent pas à débarquer en Angleterre ; Moncklar, mis en liberté par le général français, s'informe auprès de lui du sort réservé à sa patrie : — « Elle sera libre » lui est-il répondu. Cette décision généreuse touche Wilson qui, abandonnant ses patrons, fait bon accueil aux vainqueurs et se réconcilie avec Moncklar. Amélie épouse Seimour, et les Français, escortés d'Anglais avides de liberté, marchent sur Londres.

C'est, à peu de chose près, la donnée de la « prophétie » de Mitié. Développée sans grand talent, son côté politique pouvait seul la bien faire ac-

cueillir. Nous l'enregistrons à la date donnée par Castil-Blaze dans son *Histoire de l'Académie de musique*, bien qu'aucun journal du temps ne confirme cette indication.

Barcelone, 1799, *La Descente de Bonaparte en Egypte ou la Conquête d'Alexandrie*, ballet-tragi-pantomime en 4 actes, par Pascal Bruneti.

Almet a promis au jeune Azor la main de sa fille Rosana, mais le gouverneur d'Alexandrie, séduit par la beauté de cette dernière, veut l'avoir en sa possession. Sur le refus du père et de la fille, il les fait enfermer dans un souterrain où ils languissent, lorsqu'on signale la flotte française. Le gouverneur donne les ordres pour repousser l'ennemi et se met lui-même à la tête des défenseurs d'Alexandrie, mais rien ne résiste à la valeur française, et Bonaparte pénètre en vainqueur dans la ville, quand Azor se jette à ses pieds, raconte la barbarie de son rival et demande pour Rosana la liberté qu'ont déjà reçue tous les autres prisonniers. Bonaparte l'embrasse, promet de s'intéresser à son amour, et fait son entrée dans Alexandrie, où il prend possession de l'appartement du gouverneur.

Au moment où, resté seul avec Berthier, Bonaparte étudie des cartes géographiques, une voix plaintive frappe ses oreilles; il écoute attentivement, découvre d'où partent les plaintes, lève la pierre qui ferme un cachot, et, l'épée à la main, descend dans le souterrain que le gouverneur a donné comme prison à Rosana et à son père. Bonaparte délivre les malheureux, qu'il réunit à Azor, reproche au gouverneur sa tyrannie, et, pour le punir, ordonne que les amants soient unis le jour même dans la grande mosquée. Furieux, le gouverneur soudoie quelques musulmans, force les portes de la mos-

quée, et attaque Bonaparte. Les Français se défendent de leur mieux, mais ils sont en péril quand Rosana, défendant à la fois son amant et son libérateur, saisit un pistolet et étend le gouverneur à ses pieds. La mort du tyran fait cesser la lutte, l'allégresse remplace la terreur, et tout finit par un quadrille.

Ce ballet représenté en 1799, sur le théâtre public de Barcelone, le jour de la Saint-Louis, fête de la reine d'Espagne, fut traduit par Cailhava, lu à l'Institut National, classe Littérature et Beaux-Arts, le 8 pluviôse an VIII (28 janvier 1800), et publié avec un avant-propos dans lequel le traducteur s'étonna justement de ce que, pour fêter leur souveraine et son patron jadis roi, les habitants de Barcelone, sous les yeux de l'Inquisition, n'aient trouvé rien de mieux que de célébrer les victoires d'une armée républicaine.

Paris, an VII: *Zélis et Valcour, ou Bonaparte au Caire*, opéra en 1 acte (par Laus de Boissy).

Zélis, esclave du pacha Aboubokir, résiste aux désirs de son maître parce qu'elle a vu, dans les jardins du palais, Valcour, prisonnier français, dont elle est tombée amoureuse. Avec l'aide de la juive Mendès, elle parvient à avoir avec le Français un entretien au cours duquel les deux jeunes gens se jurent une éternelle tendresse. Aboubokir les surprend et veut livrer Valcour aux bourreaux. Zélis réclame le même sort que son amant, et le pacha furieux va l'exaucer, quand Bonaparte paraît avec une suite nombreuse : les Mamelouks ont été battus et la France est maîtresse du Caire. Bonaparte, qui confirme Aboubokir dans ses pouvoirs, demande au nom

de l'humanité que tous les Français prisonniers au Caire soient mis en liberté. Valcour s'engage immédiatement dans l'armée de Bonaparte, mais il réclame de ce dernier la faveur de s'unir à Zélis. Le général, ayant juré de respecter les lois musulmanes, ne peut que prier Aboubokir de rendre libre l'intéressante Zélis; le pacha, désireux de plaire au vainqueur y consent, Valcour épouse Zélis, et une fête donnée à Bonaparte termine la chose.

Cette pièce, imprimée à la fin d'un ouvrage intitulé « *Bonaparte au Caire, ou Mémoires sur l'Expédition de ce général en Egypte*, par un des savants embarqués sur la flotte française », était destinée au théâtre de la République et des Arts (Opéra). Elle n'y fut point représentée, bien qu'elle soit intéressante et écrite avec un certain talent. Bonaparte y parle, y chante en soldat, en homme bienfaisant, et les Arabes qu'il séduit ont raison d'invoquer au dénouement le ciel en sa faveur, dans ces quatre vers plusieurs fois répétés:

Que le glaive de Bonaparte
Soit toujours l'arbitre du sort,
Et que le grand prophète écarte
Loin de lui l'ange de la mort!

Les nouvelles que Bonaparte reçut après Aboukir, et qui représentaient la France comme battue par l'étranger et menacée par l'anarchie, le déterminèrent à quitter l'Egypte. Il s'embarqua secrètement le 23 août 1799, et, après une pénible traversée de quarante-cinq jours, débarqua le 8 octobre

à Fréjus, d'où il partit immédiatement pour Paris. Son retour fut triomphal. En Corse, où le vent l'avait poussé, l'île entière était accourue au devant du célèbre compatriote ; à Fréjus, la population avait envahi ses vaisseaux, rendant impossible l'application des lois sanitaires ; dans toutes les villes que sa voiture traversa, l'enthousiasme fut au comble. A Lyon, où il arriva le 21 vendémiaire an VIII (13 octobre 1799), le théâtre des Célestins représenta en sa présence *le Retour du héros, ou Bonaparte à Lyon*, divertissement en un acte de B. Bonnet-Bonneville, composé, appris et joué en dix-huit heures, et sur lequel malheureusement les détails manquent. A Paris où, sauf par les Directeurs inquiets, sa présence était unanimement désirée, l'effet de son retour fut plus considérable encore. Nous en trouvons la trace dans quatre pièces, plus sympathiques que méritoires.

Théâtre Molière, 28 vendémiaire an VIII (20 octobre 1799) : *Le Retour à l'Espérance, ou l'Arrivée du général Bonaparte*, pièce en 1 acte, mêlée de vaudevilles et d'évolutions militaires, par ***.

Maurice, fiancé de Justine, a suivi Bonaparte en Egypte. Doublet, procureur, profite de son absence pour demander Justine en mariage, promettant, s'il l'obtient, d'abandonner une forte créance qu'il possède sur le père de la jeune fille. Tout à coup le canon se fait entendre, on annonce l'arrivée en France du général Bonaparte. Maurice le précède, il embrasse Justine, solde Doublet, et Bonaparte paraît pour unir

les deux amoureux. On exécute ensuite devant le général des évolutions militaires, et l'on chante à sa gloire des couplets bien sentis.

Donnée puérile, assez bien traitée, dont on applaudit les auteurs sans vouloir les connaître. (*Non imprimé.*)

Rouen, théâtre des Arts, 30 vendémiaire an VIII (22 octobre 1799) : *L'Heureux Retour*, divertissement en 1 acte, mêlé de vaudevilles, par ***.

A-propos non imprimé, mais dont on devine le fond et la forme. Le même théâtre avait, sept jours auparavant, fêté l'arrivée de Bonaparte par des vers frénétiquement applaudis.

Gaîté, 4 brumaire an VIII (26 octobre 1799) : *Le Héros de retour d'Egypte*, pièce en 1 acte, par Hippolyte et Destival.

C'est *le Général chez le Charbonnier*, représenté le 27 nivôse an VI au même théâtre (alors théâtre d'Emulation), avec des changements dictés par les circonstances, et des couplets ajoutés où la louange se donnait libre carrière.

Théâtre des Victoires-Nationales, 8 brumaire an VIII (30 octobre 1799) : *Les Nouvellistes de Pantin, ou le Retour inattendu*, pièce en 1 acte, par Désaugiers, Gamas et Jacquelin.

Le royaliste Pincemaille, habitant de Pantin, pense que la République ne peut plus remporter de victoires; dans cette idée il promet d'accorder sa fille au fils du juge de paix de Pantin, à la première nouvelle d'un succès obtenu par les armes françaises. Le canon qui retentit fait espérer à Pincemaille que la contre-révolution s'opère à Paris; il est pe-

naud en apprenant que les républicains ont battu la Russie et que Bonaparte est arrivé d'Egypte. Force lui est de tenir sa parole et d'assister aux réjouissances que motivent les deux événements.

Quoique favorablement accueillie, cette pièce ne fut point publiée.

Les appréhensions des Directeurs devaient être bientôt justifiées par les événements. Le 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), un mois à peine après sa rentrée à Paris, Bonaparte, encouragé par l'opinion publique et se prévalant des scissions du Directoire, renversait ce gouvernement, aussitôt remplacé par un Consulat provisoire où il figurait aux côtés de Sieyès et de Roger-Ducos. Cet acte d'audace, qualifié plus tard d'attentat, souleva, quand il se produisit, plus d'approbations que de colères; nous trouvons l'écho du sentiment général dans neuf pièces représentées sur les théâtres de divers ordres.

Théâtre des Jeunes-Artistes, 21 brumaire an VIII (12 novembre 1799) : *Le Premier Rayon de soleil*, bluette en 1 acte, par Saint-Victor.

Un général chéri (Bonaparte) passe pour mort, et on lui a élevé un mausolée que des ennemis veulent renverser. Le général, de retour, monte sur le mausolée, et les ennemis terrifiés se prosternent à sa vue.

Allusion transparente et chaudement applaudie. (*Non imprimée.*)

Opéra-Comique-National, 22 brumaire an VIII (13 novembre 1799) : *Les Mariniers de Saint-Cloud*, impromptu en 1 acte, par C. A. B. Sewrin.

Réunis dans une guinguette de Saint-Cloud, des mariniers fêtent le 18 brumaire en buvant et en chantant les louanges du héros qui l'a fait. Cela contrarie certain factieux, nommé Noiraud, qui essaie de troubler la joie populaire par des discours dont la foule se rit, si bien que l'orateur disparaît, furieux, en oubliant de payer sa dépense. Cela ne touche guère le cabaretier Jérôme, qui met à la disposition des mariniers le meilleur de ses vins pour boire à la paix que chacun souhaite, parce qu'elle garantira l'affermissement de la République. Les danses succèdent aux libations, et tous les assistants célèbrent le bonheur de la France, débarrassée des brouillons et des exploiteurs.

Cet impromptu vaut surtout par les sentiments qu'il reflète. Représenté le 22 brumaire avec un succès retentissant, il fut, par ordre supérieur, suspendu après la deuxième représentation ; permis à nouveau le 28 du même mois, il reparut avec des modifications qui ne lui firent aucun tort vis-à-vis du public. Usant d'un autre procédé, le ministre de la police écrivit alors aux administrateurs de l'Opéra-Comique-National la lettre suivante :

La révolution du 18 brumaire, citoyens, ne ressemble à aucune de celles qui l'ont précédée : elle n'aura point de réaction, c'est la résolution du gouvernement. Si les factions persécutent lorsqu'elles obtiennent l'une sur l'autre quelque léger avantage, la République, lorsqu'elle les écrase toutes, triomphe avec générosité.

Une pièce intitulée *les Mariniers de Saint-Cloud* a été jouée sur votre théâtre. L'intention en est louable sans doute, mais trop de détails rappellent amèrement d'anciens souvenirs qu'il faut effacer. Quand toutes les passions doivent se taire devant la loi, quand nous devons immoler au désir de la paix intérieure tous nos ressentiments et que la volonté de le faire est fortement exprimée par le peuple et par ses magistrats, quand ils en donnent le touchant exemple, il n'est permis à personne de contrarier ce vœu. Vous obéirez, citoyens, et j'augure assez bien de votre patriotisme pour croire que vous ferez, sans que je vous en donne l'ordre, le sacrifice de votre pièce, puisque la tranquillité publique vous l'impose.

Que répondre à cela? S'exécuter était la seule chose à faire : *les Mariniers de Saint-Cloud* disparurent pour toujours de l'affiche.

Vaudeville, 23 brumaire an VIII (14 novembre 1799) : *La Girouette de Saint-Cloud*, impromptu en 1 acte, mêlé de vaudevilles, par Barré, Radet, Desfontaines, Bourgueuil, Maurice (Seguier) et Emmanuel Dupaty.

La Girouette de Saint-Cloud, tel est le surnom que les habitants de ce pays ont donné au traiteur Tourniquet, qui a plusieurs fois changé d'opinion et d'enseigne. Pour le moment il se dit patriote, plus patriote que les meilleurs patriotes, et, comme tel, trouve un peu tiède Thomas Tranche-Montagne, grenadier du corps législatif, fils du marinier Dupont, à qui le gouvernement a confié le maniement des filets de Saint-Cloud ; aussi ajourne-t-il le mariage convenu entre ce Thomas et sa fille Constance. D'ailleurs des événements d'importance se préparent à Saint-Cloud, et Tourniquet se guidera sur eux pour renouer ou rompre avec le grenadier. Les nouvelles

contradictoires se succèdent, faisant prendre à Tourniquet les résolutions les plus opposées. On apprend enfin que Bonaparte a mis à la porte les bavards et les faiseurs de l'assemblée; Thomas, qui a protégé les jours du général, passe à l'état de héros, Tourniquet lui donne sa fille, et prend pour enseigne définitive : *A l'Espérance de la paix.*

L'intérêt de cette pièce est dans les traits mordants décochés aux incapables, aux coquins politiques, et dans les éloges enthousiastes adressés à Bonaparte pour son énergie; le couplet suivant donnera bien le ton de ces derniers:

La fuite en Egypte jadis
Conserva le sauveur des hommes,
Pourtant quelques malins esprits
En doutent au siècle où nous sommes,
Mais un fait bien sûr en ce jour,
Du vieux miracle quoi qu'on pense,
C'est que de l'Egypte un retour
Ramène un sauveur à la France.

Théâtre des Troubadours, 23 brumaire an VIII (14 novembre 1799) : *La Journée de Saint-Cloud, ou le Dix-neuf brumaire*, divertissement-vaudeville en 1 acte, par Léger, Chazet et Armand Gouffé.

Le soldat Sans-Façon, revenant d'Egypte, est accueilli avec transport par le marchand de vins patriote La Pinte, qui lui destine sa fille Adèle. Mais un certain Girouette, mercier, qui a épousé tour à tour les opinions les plus extrêmes, convoite Adèle; pour l'obtenir il a fait porter Sans-Façon sur la liste des émigrés, et taxer La Pinte à 3,000 francs pour sa part dans l'emprunt forcé. Sans-Façon n'a qu'à se présenter pour être rayé; La Pinte, moins heureux, ne sait

trop comment verser la somme, dont Girouette offre de le faire dégrever en échange de la main d'Adèle. Il n'en refuse pas moins avec indignation l'idée d'avoir Girouette pour gendre, et serait pour cela sans doute victime de quelque mauvais tour du mercier, si les événements politiques ne tournaient à la satisfaction des gens honnêtes. Les parlementaires, brusqués par Bonaparte, fuient en déroute; Sans-Façon, qui a sauvé la vie du général, reçoit la main d'Adèle, et Girouette accepte comme toujours les faits accomplis.

Annoncée d'abord sous ce titre: *la Pêche aux Jacobins*, *la Journée de Saint-Cloud*, comme le précédent ouvrage avec lequel elle a beaucoup d'analogie, contient d'amères critiques des vaincus et le panégyrique du vainqueur. Le couplet final résume ce double esprit:

Ce changement très imprévu
Sans réplique à tous vous le prouve :
Le bien qu'on fait tôt ou tard se retrouve,
Le mal qu'on fait tôt ou tard est rendu.
Mes amis, dans ce jour prospère,
La Providence n'a pas tort :
Aux grands faiseurs du dix-huit fructidor,
On devait le dix-huit brumaire.

Ambigu, 25 brumaire an VIII (16 novembre 1799) : *La Journée de Saint-Cloud*, pièce en 1 acte, par ***.

Les conseils sont à Saint-Cloud; Bonaparte mandé par les Cinq Cents n'échappe qu'avec peine, chez eux, aux coups dirigés contre lui. Un grenadier qui le sauve est chaudement félicité, et reçoit comme récompense la main d'une jeune fille dont il est amoureux depuis longtemps.

A-propos conçu sur le même plan que les précédents; il parut un peu froid et ne dut son succès qu'à la circonstance. (*Non imprimé.*)

Gaité, 28 brumaire an VIII (19 novembre 1799) : *La Nouvelle Pupille*, bluette allégorique en 1 acte, par Charles Armand, Châteauvieux et Hector Chaussier.

Les biens de la jeune Francia sont confiés à la tutelle de Lebon, qui s'est associé L'Ancien et Lejeune. Ce dernier s'est déjà beaucoup enrichi des dépouilles de la pupille, mais Lodi, guerrier fameux qu'on avait éloigné, revient pour tout réparer. Lejeune veut enlever Francia. Lodi accourt et fait arrêter le ravisseur.

Allusion piquante, que le public saisit avec une évidente satisfaction. (*Non imprimé.*)

Théâtre de Bordeaux, 28 brumaire an VIII (19 novembre 1799) : *Assassinat de Bonaparte, ou la Journée de Saint-Cloud*, pièce en 1 acte, par D'Aumale de Corsanville.

Professeur à l'Ecole centrale de Bordeaux, l'auteur s'avisa de faire jouer sa pièce, malgré la défense du ministre de la police. Cette représentation fut l'occasion d'un grand tumulte, au milieu duquel un commissaire de police fut presque assommé. C'est tout ce que nous pouvons dire de cet ouvrage, dans lequel l'acteur Lequin jouait Bonaparte, Lafitte Murat, Dumontey Lucien, Pascal Aréna, et qui ne fut ni imprimé ni raconté dans les publications locales.

Deux ouvrages sur lesquels nous manquons également de détails cloront la liste des à-propos

consacrés au 18 brumaire : *la Journée de Saint-Cloud, ou les Projets à vau-l'eau*, vaudeville en 1 acte, par Désaugiers, Gamas et Jacquelin, représenté sur le théâtre des Victoires-Nationales le 29 brumaire an VIII (20 novembre 1799), et *Jocrisse à Saint-Cloud*, vaudeville en 1 acte, par ***, donné au théâtre des Jeunes-Artistes le 30 brumaire (21 novembre). Tous deux, sans doute, eurent le succès de circonstance rêvé, succès bien fugitif car, s'en référant à la lettre écrite aux directeurs de l'Opéra-Comique, la police interdit bientôt toute manifestation relative à un événement dont certains personnages avaient lieu d'être moins satisfaits que le peuple.

Au Consulat provisoire formé après Brumaire succéda un Consulat définitif composé de Bonaparte, Cambacérès et Lebrun. Dans ce triumvirat, Bonaparte devait naturellement prendre le pas sur des collègues que ne recommandaient ni le génie ni la gloire. Nommé Premier Consul par la constitution promulguée le 24 frimaire an VIII (15 décembre 1799), le général, après nombre de réformes intérieures couronnées par la pacification de la Vendée, essaya d'établir des relations amicales entre la France et l'Angleterre d'abord, entre la France et l'Autriche ensuite. L'Angleterre répondit par un refus formel, l'Autriche par des arguments que le canon seul pouvait réfuter. Force fut donc à Bonaparte d'entreprendre contre

l'empereur d'Allemagne cette campagne merveilleuse commencée par le passage du Mont Saint-Bernard et terminée par la victoire de Marengo, qui rendit l'Italie à la France (14 juin 1800).

Ces faits d'armes eurent à Paris et dans les départements un retentissement énorme; les théâtres ne négligèrent pas de s'en emparer pour porter à leur comble l'admiration et la joie populaires.

Deux pièces d'abord apparurent, dont les titres seuls nous sont parvenus : *la Bataille de Marengo, ou la Conquête de l'Italie*, fait historique en 1 acte, d'un auteur non nommé, joué à Paris, sur le théâtre de la Cité-Variétés, le 8 messidor an VIII (27 juin 1800), et *la Victoire de Marengo*, divertissement en 1 acte, par B. Bonnet-Bonneville, représenté sur le théâtre des Célestins, à Lyon, le lendemain 9 messidor, en la présence du vainqueur même de Mélas, entré dans la ville sous des arcs-de-triomphe. Des ouvrages de différents genres suivirent, sur lesquels nous avons la chance d'être plus amplement documenté.

Théâtre des Troubadours, 12 messidor an VIII (1er juillet 1800): *La Nouvelle inattendue, ou la Reprise de l'Italie*, vaudeville-impromptu en 1 acte, par Bonel.

La scène se passe à Marseille. — Ruiné par de malheureuses circonstances, le négociant Durmer a des créanciers qui le menacent de la prison. Le colonel Linval, son beau-frère, a

pourtant chargé l'homme d'affaires Surinville de lui venir en aide, mais Surinville qui rêve d'épouser Julie, fille de Durmer, laisse ce dernier dans l'embarras pour le mettre dans l'alternative de le prendre pour gendre ou de subir une captivité. Julie est fiancée à Lélio, italien que son pays a proscrit en raison de sa sympathie pour la France, au service de laquelle il a reçu une blessure; quand elle apprend la triste situation de Durmer, elle se déclare cependant prête au sacrifice que Surinville exige; Lélio l'approuve, non sans chagrin, et la jeune fille va sauver son père au prix de son bonheur, lorsqu'un colonel de dragons demande à parler à Durmer. C'est Linval, qui apporte la nouvelle inattendue de la reprise de l'Italie par Bonaparte. Il est fort étonné de la tristesse qui règne chez le négociant, se fait tout raconter, et, saisi d'indignation, chasse le perfide Surinville. Durmer est délivré de ses embarras, Lélio, rentré dans ses biens par suite des succès de Bonaparte, épouse Julie, et tous les personnages, après avoir donné un regret à Desaix, mort à la gloire, célèbrent la nouvelle qui leur donne l'espoir de la paix.

Ce cadre est peu de chose, mais il est rempli d'une façon très agréable, et de jolis couplets y célèbrent dignement notre armée. Citons celui-ci, qui répond aux sourdes menées dont Bonaparte était déjà l'objet :

Je sais bien que la calomnie
Cherche à distiller son poison
Sur le héros dont le génie
N'écoute rien que la raison;
En vain aux projets qu'elle cache
Elle voudrait s'abandonner,
La chenille à l'arbre s'attache
Sans jamais le déraciner.

La Nouvelle inattendue eut, chose extraordinaire, deux représentations en une heure. Le second consul Cambacérès arrivait aux Troubadours au moment où l'on allait chanter le couplet au public. Les cris : « *La pièce! la pièce! Une seconde représentation de la pièce!* » se firent entendre, et les acteurs, secondant de leur zèle les vœux du public, recommencèrent par égard pour le collègue de Bonaparte.

Cité-Variétés, 14 messidor an VIII (3 juillet 1800): *Bientôt la paix, ou la Voiture cassée* impromptu-vaudeville en 1 acte, par Hector Chaussier, Cammaille Saint-Aubin, Décour et Saint-Victor.

L'accident arrivé au Premier Consul, passant le pont de Montereau, fournit le fond de cette bluette, écrite dans une nuit, et dont les couplets à la louange de Bonaparte faisaient à peu près tout le mérite. (*Non imprimé.*)

Vaudeville, 15 messidor an VIII (4 juillet 1800): *La Pièce curieuse, ou Petit tableau d'un grand événement*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Barré, Radet et Desfontaines.

Un homme montre gratuitement la lanterne magique aux passants. De jeunes enfants conduits par leur précepteur demandent à jouir de ce spectacle. Leur mentor s'y refuse d'abord, mais, en apprenant que c'est la reprise de l'Italie qu'on fait voir, il se prête à leur désir. Cinq tableaux s'offrent alors successivement aux regards des spectateurs. Le premier représente l'armée de réserve partant de Dijon; on voit dans le second les Français gravir le mont Saint-Bernard; la bataille de Marengo forme le troisième; Desaix mourant dans les bras de ses compagnons auxquels il a préparé la victoire

est le sujet du quatrième, et le cinquième est l'image heureuse des Français rentrant dans leurs foyers. Une ronde termine la pièce qui, par son sujet et la façon dont il était traité, obtint un double succès.

Non imprimé.

Gaîté, 20 messidor an VIII (9 juillet 1800): *Paris illuminé, ou le Retour de Marengo*, impromptu-vaudeville en 1 acte, par Servières et Dubois.

Madame L'Eclipse promet la main de sa fille à M. Ténèbre, à condition qu'il n'illuminera point en réjouissance des victoires françaises. Mais Francœur, mari de Madame L'Eclipse, revient de l'armée du Rhin; en l'absence de sa femme et de M. Ténèbre, il fait illuminer leurs fenêtres, et achève de les punir en donnant sa fille à Valcourt, jeune officier qui arrive avec des dépêches de l'armée d'Italie.

Les couplets dont abondait cet ouvrage furent applaudis, un surtout où Valcour parlant du Premier Consul et des dangers auxquels il s'exposait, terminait par ces vers :

Il avait pour parer les coups
Le bouclier de la victoire.

Non imprimé.

Le 21 messidor an VIII (10 juillet 1800), le jury de l'Opéra, alors dénommé Théâtre des Arts, reçut *le Triomphe de Camille*, poème en 1 acte, par Année Gersin et P. A. Viellard, qui plus exactement eût pu être intitulé : *le Triomphe de Bona-*

parte. C'est, en effet, sous le pseudonyme du héros romain, le héros français qu'on y célèbre, et pour qu'on ne pût douter des faits dont les auteurs s'inspiraient, ils mirent dans la bouche de Décius, frappé dans le combat, les paroles mêmes de Desaix, tombé à Marengo. Mais, bien qu'admis à l'unanimité, *le Triomphe de Camille* ne vit point les feux de la rampe, et cela nous dispense d'une analyse qu'il faudrait emprunter aux chroniques de Rome.

Ambigu, 27 messidor an VIII (16 juillet 1800) : *Les Macaronis,* vaudeville en 1 acte, par Bernard-Valville.

Le docteur Tortoni, habitant de Tortone, chargé de soigner les Français malades et prisonniers, entend le bruit du canon et espère que les nôtres seront repoussés loin de sa ville. Dans cette pensée, il veut se régaler d'un plat de macaroni. Un grenadier français, couvert de la capote d'un Piémontais resté sur le champ de bataille, survient dans cet endroit, qu'il a quitté à regret lors de l'évacuation de l'Italie. Il y est rappelé par l'espoir de profiter encore de la table du docteur Tortoni, et plus encore par le désir de retrouver Félix, son ami, prisonnier de guerre. Il se présente au docteur qui, le prenant pour un Piémontais victorieux, lui sert son macaroni. Pendant que le soldat dévore, Tortoni va rendre visite à Félix, convalescent dans la maison voisine et lui annonce la défaite prétendue de Bonaparte; mais il est bien surpris, à son retour, de trouver un grenadier français qui leur apprend la victoire de Marengo, la reprise de Tortone, et de voir Félix, guéri par cette bonne nouvelle, s'élancer dans les bras de son ami.

Allusions heureuses, jolis couplets, succès. (*Non imprimé.*)

Vaudeville, 2 fructidor an VIII (20 août 1800) : *Les Avant-Postes, ou l'Armistice*, vaudeville anecdotique en 1 acte, par Vial, Andras et Nioche de Tournay.

Les avant-postes français et autrichiens sont en présence. Désireux de connaître par lui-même la position de l'ennemi, le général français cherche un déguisement pour exécuter son projet, quand le meunier allemand Georges Harttmann, venu pour vendre son blé, se présente. Le général grise Georges, lui prend ses habits et part, laissant le meunier endormi sous sa capote galonnée. Une patrouille autrichienne rencontre l'officier qu'elle prend pour Georges, tandis que ce dernier, pris pour le général, est fait prisonnier, au grand chagrin de Charlotte sa fiancée; mais un bruit de trompette retentit, et un parlementaire français vient annoncer la conclusion d'un armistice. Georges, devenu libre, épouse Charlotte que dote le général, et les Allemands boivent avec les Français à la paix définitive.

Impromptu sans valeur, que nous mentionnons pour les couplets chantés par divers personnages à la gloire de Bonaparte, héros d'Egypte et d'Italie.

Vérone, an VIII : *Le Berceau de Virgile, ou les Bergers de Mantoue*, intermède, par J. Louis Brad.

Tandis que le canon gronde, les bergers Tircis et Tityre pleurent, sur les bords du Mincio, le malheur de leur pays, dévasté par la guerre. L'un et l'autre ont perdu leurs amis.

leurs parents, et leurs maîtresses enlevées par des guerriers farouches. Polémon et Néris, couple venu d'un village voisin apporter au berceau de Virgile des fleurs, des fruits et du laitage, essaient de les consoler, quand un soldat paraît soudain. Sa vue effraie les bergers, mais il les rassure et leur annonce que, grâce au héros Bonaparte, la paix est signée. Joie des bergers, qui se change en bonheur quand ils apprennent que leurs maîtresses sont saines et sauves. L'armée française défile bientôt avec des palmes, et les paysans chantent, à la gloire de Virgile, des strophes auxquelles répondent, des nuées, Apollon et les Muses.

Poétique à-propos, dans lequel l'auteur célèbre à maintes reprises Bonaparte, à qui l'œuvre est dédiée en ces termes :

Nouveau Titus, ô toi qui fais du monde
Et les délices et l'amour,
Toi dont en France on bénit chaque jour
Le nom par qui notre bonheur se fonde,
Permets que des bergers t'expriment à leur tour
Leur reconnaissance profonde.
De l'habitant des champs la simple et douce voix
Pour toi ne peut être étrangère,
Car on t'aime sous la chaumière
Comme on t'admire chez les rois.

Rouen, théâtre de la République, 10 vendémiaire, an IX (2 octobre 1800): *Les Préliminaires de la paix*, impromptu-vaudeville en 1 acte, par Dumas et Maurice, artistes de ce théâtre,

Ce vaudeville, non imprimé et dont nous ignorons l'intrigue, eut un succès complet. Quelques jours après l'attentat de la rue Nicaise, un des auteurs, Maurice, y ajouta trois couplets, parmi lesquels celui-ci, à l'adresse du Premier Consul miraculeusement préservé :

Poursuis ta brillante carrière,
Terrasse l'Anglais insolent;
Sur lui dirige ton tonnerre:
Qu'il périsse ou cède à l'instant.
Favorisé de la victoire
D'Albion punis les forfaits,
Et dans les fastes de la gloire
Ton nom se grave pour jamais.

Théâtre de Brest, 14 pluviôse an IX (3 février 1801): *Les Nouveaux Bruits de paix, ou la Fête de village*, comédie en 1 acte, mêlée de chants, par Magol.

Au bruit de la générale battue par ordre du propriétaire Monval, tous les habitants d'un village quittent les champs dans la crainte de quelque malheur; ils sont agréablement surpris quand Monval leur donne connaissance d'une lettre de son fils Victor, qui relate les derniers succès de l'armée du Rhin et la signature d'un armistice, prélude de la paix définitive. Bientôt Victor lui-même arrive, suivi de deux compagnons d'armes, comme lui nés dans le village. On les accueille avec des transports que partage Lise, amoureuse de Victor. Monval qui s'est, pour un coin de terre, brouillé avec Dumont, père de Lise, veut que la paix avec l'Allemagne soit le signal d'un rapprochement entre son ancien ami et lui; il va trouver Dumont, l'embrasse, et demande pour Victor la main de Lise. Elle lui est accordée, et le mariage se conclut, avec des couplets où l'on célèbre les douceurs de la paix.

Bien que l'œuvre soit surtout écrite à la louange de Moreau, général en chef de l'armée du Rhin, elle n'en exalte pas moins Bonaparte comme homme de gouvernement, et c'est à ce titre que nous l'enregistrons.

Le 26 décembre 1800, la Russie, la Suède et le Danemark avaient adhéré, contre l'Angleterre, à la déclaration des neutres, admise déjà par l'Amérique. Le 9 février 1801, un traité, signé à Lunéville par Joseph Bonaparte et M. de Cobentzel, termina la guerre avec l'Allemagne, en concédant pour la seconde fois à la France la rive gauche du Rhin, avec une situation dominante en Italie. Paris, à cette nouvelle, illumina spontanément, et les théâtres se chargèrent d'exprimer au Premier Consul la reconnaissance de tous pour l'heureux résultat de ses victoires et de sa politique.

Vaudeville, 29 pluviôse an IX (18 février 1801) : *Enfin, nous y voilà !* divertissement en 1 acte, par les auteurs des *Dîners du Vaudeville* (Barré, Radet, Desfontaines, Demautort, Despréaux, Mercier-Dupaty et Laujon).

Les femmes de Nanterre assiègent le magister pour envoyer des nouvelles à leurs époux ou à leurs amants soldats. Seule Joséphine, fille de Germain, ne sait où adresser ses lettres à Victor qu'elle aime et qui, depuis quatre mois, n'a pas donné signe de vie. Germain, qui ne veut marier sa fille qu'à la paix a, chaque fois qu'il a été question d'un traité, choisi un mari à Joséphine. Après l'avoir promise à l'écrivain Plumoison, puis au fournisseur Mincet, il la destine maintenant au pâtissier Simonnet, que la jeune fille ne peut voir en face. Mais voici que Victor revient au pays et que des bruits de paix circulent à nouveau. Sur ce, Plumoison, Mincet et Simonnet accourent sommer Germain de tenir sa parole. Germain compte sur sa fille pour le tirer d'embarras, mais Joséphine déclare repousser uniformément les trois candi-

dats : — « Puisque c'est la paix qui décide ce mariage, dit alors Germain, je donne ma fille à celui qui a le plus fait pour amener l'événement. » — Plumoison vante aussitôt ses livres, Mincet ses fournitures et Simonnet son humeur antibelliqueuse; Victor les met tous d'accord en se présentant comme quatrième prétendant. Il s'est distingué à l'armée, et le sabre d'honneur qu'un adjudant général lui vient décerner en est la preuve convaincante. Du coup Germain doit se rendre, il unit Joséphine à Victor, et tous les personnages chantent les bienfaits de la paix définitivement proclamée.

Applaudie le 28 pluviôse, à la fête donnée par le ministre des relations extérieures, cette pièce reçut, le lendemain, même accueil des spectateurs du Vaudeville. Elle est bien tracée, amusante, et contient des couplets où Bonaparte a sa large part d'hommages sympathiques, sans que pourtant son nom soit prononcé.

Théâtre Montansier-Variétés, 29 pluviôse an IX (18 février 1801) : *La Guinguette, ou Réjouissances pour la Paix*, comédie en 1 acte, en vaudevilles, par M.-P.-J.- A. Borrel et P. Villiers.

La Treille, patron d'une guinguette, veut marier sa fille Georgette au maréchal-de-logis des guides Courchamp, mais sa femme préfère pour gendre Frivolet, sot mieux partagé sous le rapport de la fortune. La Pointe, invalide, frère de La Treille, met les époux d'accord en dotant Courchamp, et ce dernier reçoit la main de Georgette, au milieu des réjouissances organisées à l'occasion de la paix.

Bagatelle assez gaie où, comme dans le précédent ouvrage, Bonaparte est loué sans être

nommé, et qui fut dédiée au général Duroc, aide-de-camp du Premier Consul, en ces termes :

Les auteurs de cet à-propos
Veulent l'offrir, dans leur ivresse,
Au compagnon, à l'ami d'un héros,
Ils le mettent à votre adresse.

Théâtre de la Cité, 29 pluviôse an IX (18 février 1801) : *Le Jeune Russe, ou la Paix*, comédie en 1 acte, par ***.

Bazile, père de Colette, a reçu chez lui un jeune Russe qui se prend à aimer sa fille et en est payé de retour. Bazile, mis au courant de la situation, promet d'unir les amoureux dès que la paix sera faite entre la France et la Russie. Le canon ne tarde pas à proclamer cette bonne nouvelle, et le mariage projeté se célèbre.

Parmi les couplets en l'honneur du Premier Consul, chantés à la fin de cette comédie, il faut en signaler un exprimant le désir que les descendants du héros se multiplient jusqu'à ce qu'on puisse prendre la lune avec les dents. (*Non imprimé.*)

Théâtre des Troubadours, 29 pluviôse an IX (18 février 1801) : *La Paix, ou Il était temps*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Désaugiers et Jacquelin.

Thérèse a trois amoureux, Blaise, Bastien et Dusecq. Bastien n'est pas vieux et laid comme Dusecq et a plus d'esprit que Blaise, le choix de la jeune fille n'est donc pas douteux. La mère de Thérèse n'a pas les mêmes raisons pour se décider, mais, ne penchant pour aucun des prétendants, elle promet la main de sa fille à Blaise, si l'Angleterre fait la

première la paix avec la France; c'est Bastien qui deviendra l'époux de Thérèse, si l'Autriche traite d'abord; quant à Dusecq, il fait généreusement dépendre son bonheur de la paix générale. Blaise, en attendant, veut s'assurer du cœur de sa maîtresse, elle le plaisante de façon à lui donner des doutes. Enfin, le tambour bat, annonçant la nouvelle attendue. Bastien, voulant éprouver Thérèse, feint d'être instruit que la paix est faite avec l'Angleterre; le désespoir de son amante dissipe les craintes qu'il avait conçues, et la joie renaît dans le cœur de Thérèse quand elle apprend que l'Autriche a, la première, signé la paix.

Donnée suffisante ; quelques scènes bien faites et de bons couplets firent réussir l'ouvrage. (*Non imprimé.*)

Théâtre des Jeunes-Elèves, 29 pluviôse an IX (18 février 1801) : *Respirons!* comédie en 1 acte, mêlée de vaudevilles, par René Perin.

Pauline, fille d'Armand, est fiancée à Saint-Léger, officier de dragons, qui revient de l'armée apportant la nouvelle de la paix. Le soldat glorieux et l'amante fidèle s'épousent, et chacun célèbre gaîment la fin de la guerre.

Bluette inoffensive, qui dut à la circonstance une ombre de succès.

Théâtre Feydeau, 30 pluviôse au IX (19 février 1801) : *Le Chansonnier de la paix*, impromptu en 1 acte et en vaudevilles, par R. C. Guilbert-Pixérécourt, Lambert et Pillon.

La scène représente le café et la rotonde du Palais du Tribunat. Là se rassemblent divers particuliers et ensuite la foule, dans l'intention d'entendre le marchand de chansons

Lajoie et son associé Crin-Crin chanter des couplets sur la paix. Crin-Crin aime Suzon, fille de Lajoie, mais celui-ci refuse de le prendre pour gendre tant qu'il n'aura pas obtenu la faveur du public. Crin-Crin s'est bien promis de se distinguer ce jour-là, il y parvient à un tel point que les spectateurs ravis somment Lajoie de l'en récompenser. Crin-Crin épouse Suzon, reçoit pour nom de guerre celui de *Chansonnier de la Paix*, et l'horoscope de la France, tiré par une diseuse de bonne aventure, finit la pièce.

Amusant tableau, où les bons couplets fourmillent, et qui obtint un franc succès.

Rouen, théâtre des Arts, 5 ventôse an IX (24 février 1801) : *Encore un pas de fait, ou la Paix avec l'Empire*, à-propos en 1 acte, prose et vaudevilles, par Thénard, artiste de ce théâtre.

Ce vaudeville eut du succès, mais on ne l'a pas imprimé et nous n'en connaissons aucun compte-rendu.

Théâtre des Victoires, 11 ventôse an IX (2 mars 1801) : *La Paix, ou le Retour du bon fils*, vaudeville-impromptu en 1 acte, par B. Dupont-de-Lille.

Guillaume et Simone, sa femme, attendent impatiemment la fin de la guerre, qui doit leur ramener Albert, le meilleur des fils. Juliette ne la désire pas moins, car Albert est son fiancé. Enfin luit le jour espéré : Albert, devenu capitaine, reparaît dans le pays qui l'a vu naître. Un général, qui l'y rencontre, reconnaît en lui le soldat qui lui a jadis sauvé la vie et a disparu sans vouloir se nommer ; il lui offre un portefeuille, et Albert, après avoir mis ses parents à l'abri du besoin, épouse Juliette au milieu de l'allégresse générale.

Bien conçu et bien écrit ce vaudeville, représenté par les acteurs du théâtre des Jeunes-Artistes, fut applaudi avec justice.

Théâtre de Douai, 12 ventôse an IX (3 mars 1801) : *Les Préliminaires de paix, ou les Amants réunis*, comédie en 3 actes et en vaudevilles, par Courtois.

La scène se passe dans un bourg voisin d'un port de la Flandre Maritime. Cadichon, jeune paysan niais et poltron, doit épouser Nicette, orpheline élevée par son grand-père Mathurin. Nicette aime Félix, parti pour l'armée, mais ce Félix n'a depuis six mois donné aucune nouvelle, et, la grande tante de l'orpheline a eu l'imprudence de remettre, à l'oncle de Cadichon, un écrit stipulant en cas de non-mariage le paiement de 3,000 livres. Espérant pourtant revoir celui qu'elle aime, Nicette imagine de recouvrer sa liberté en faisant croire à Cadichon que la paix est signée; le paysan, qui ne se mariait que pour éviter la conscription, juge alors ce projet inutile et déchire l'engagement redouté de Nicette. Or il se trouve que l'orpheline, en croyant débiter un mensonge, n'a fait que dire la vérité; la paix est réellement signée entre la France et l'Allemagne; Félix qui était prisonnier, libéré par ce traité, revient au village, et, comme le Premier Consul l'a fait commandant pour prix d'une action d'éclat, Mathurin, nommé maire le jour même, l'unit à sa petite-fille.

Sujet intéressant, bien traité, et dans lequel l'éloge de Bonaparte, guerrier et législateur, n'est pas oublié.

Théâtre Favart, 19 ventôse an IX (10 mars 1801) : *L'Es-*

quisse d'un grand tableau, ou le Café de la Réunion, vaudeville en 1 acte, par Dieulafoy et Longchamps.

Lefranc (la France), maître d'un café bien achalandé, a pour commis Germain (l'Allemagne) et Jones (l'Angleterre), qui ont mis dans leurs intérêts un garçon nommé Jacob. Lefranc a reçu chez lui Mademoiselle Gique, pupille de Germain, laquelle s'est soustraite à l'autorité de son tuteur pour chercher asile dans la maison de celui qu'elle regarde comme son beau-père futur, car elle est aimée de Léon, fils de Lefranc, parti pour un long voyage.

Germain, Jones et Jacob se concertent pour enlever la belle Gique (la Belgique); Léon, revenu à propos, sauve sa maîtresse et veut forcer Germain à lui donner sa pupille. Enfermé chez lui, le tuteur promet, mais diffère toujours. Impatienté de ces lenteurs, l'amoureux envoie Morin (Moreau) à l'assaut de la maison de Germain qui, poursuivi jusqu'au dernier étage, capitule et signe la paix.

Recueil d'allusions triviales et de mauvais calembours, que de jolis couplets ne sauvèrent point d'une chute complète. (*Non imprimé.*)

Ambigu, 30 ventôse an IX (21 mars 1801): *L'Artémise française, ou les Heureux effets de la paix*, comédie en 1 acte avec un divertissement, par Mme Belfort.

Bien qu'adorant sa femme, le colonel Vermancourt n'a pu résister à l'appel de la France menacée; il a pris du service avec le jeune Rainville, fiancé de sa fille Rosalie. Blessés tous deux à la bataille d'Arcole et faits prisonniers, ils ne peuvent donner aucune nouvelle à leurs familles; on les croit morts et Madame Vermancourt, inconsolable, fait exécuter en cire l'image de son époux, qu'elle va tous les jours arroser

de ses larmes. Or la paix faite entre la France et l'Allemagne rend la liberté au colonel et à son ami, qui ont toutes les peines du monde à retrouver Madame Vermancourt et Rosalie, cachées sous de faux noms à la campagne. En apprenant par quel artifice la prétendue veuve essaie de calmer ses regrets, Rainville a l'idée de remplacer l'effigie du mari par le mari lui-même. Quand Madame Vermancourt rend au mannequin sa visite quotidienne, elle est stupéfaite de voir ce mannequin s'animer, et tombe évanouie dans les bras de son époux qui la ranime par ses caresses. Rainville épouse Rosalie, et les habitants du pays, portant en triomphe le buste de Bonaparte, célèbrent par des chants et des danses la paix due au jeune héros.

Fable attendrissante et bien conduite qui obtint un réel succès. Citons, parmi les couplets du divertissement final, ces vers chantés à Bonaparte par Vermancourt ressuscité :

Reçois aujourd'hui, de la France,
Ces lauriers qui te sont bien dus,
Ils sont la juste récompense
De tes exploits, de tes vertus.
Nos neveux, lisant dans l'histoire
Ce qu'on te vit exécuter,
Auront de la peine à le croire,
Et plus encor à t'imiter.

Gaîté, 30 ventôse an IX (21 mars 1801) : *La Paix, ou le Retour*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Bignon.

Deux jeunes gens sont partis ensemble pour l'armée. L'un est tambour dans le bataillon où son camarade, déjà sergent, parvient bientôt, par une action d'éclat, au rang de chef de

brigade. La paix annoncée, le corps revient dans ses foyers. Le tambour, qui le précède, cherche à obtenir la main d'une jeune fille qui aime son camarade, en lui racontant que celui-ci est infidèle, mais l'arrivée du jeune officier déjoue le plan du fourbe, qui assiste avec dépit au bonheur des amants.

Succès. (*Non imprimé.*)

Théâtre Favart, 5 germinal an IX (26 mars 1801) : *Désirée, ou la Paix du village*, allégorie en 1 acte, en vaudevilles, par Gaugiran-Nanteuil, Moras et Etienne.

Trident, procureur, non content d'avoir suscité entre le village de Terre-Ferme et le propriétaire Delaigle un procès injuste, veut encore ruiner les habitants en leur défendant de pêcher dans le canal entourant sa maison. Lefranc, maire énergique, défend les intérêts de ses administrés, fait mettre un embargo sur les barques de Trident, l'oblige à renoncer à ses prétentions, et termine par un bon traité ce différend qui désolait le village. L'union de Désirée, fille de Lefranc, avec Charles, frère de Delaigle, est le résultat de cette paix qu'on célèbre par de nombreux couplets.

Il faut à Lefranc substituer Bonaparte, à Trident l'Angleterre, aux autres personnages des noms de souverains ou de pays, pour s'intéresser à cette allégorie, plus abondante que limpide. On la devait représenter au Théâtre-Français le 27 ventôse, mais en raison de son genre, tenant plus du vaudeville que de la comédie, le ministre de l'intérieur la défendit. Les auteurs en gardèrent rancune et prirent à partie, dans un prologue, le Vau-

deville qui riposta par un épilogue assez vif. Nous n'insisterons pas sur cet incident, intéressant pour l'histoire des théâtres plus que pour la biographie de Bonaparte, à qui *Désirée* est dédiée en ces termes :

De la Paix, général, en vous faisant hommage,
Nous croyons acquitter une dette d'honneur ;
C'est tout bonnement un ouvrage
Que nous rendons à son auteur.

L'Heureuse Journée, bluette en 1 acte, mêlée de vaudevilles, par Champeaux, adjudant-commandant, employé à l'état-major général des 1re et 15e divisions, à Paris, représentée le 10 germinal an IX (31 mars 1801) sur divers théâtres, pour la fête de la proclamation de la paix.

Bien que ce soit l'anniversaire de sa naissance, Julie Guillemain est triste, car sa mère a décidé de la marier ce jour-là à Fatentout, jeune homme à la mode qu'elle ne peut souffrir. Elle préfère de beaucoup Firmin, à qui son père l'a jadis promise, mais ce Firmin est allé chercher le consentement du général Darvaux, oncle de Julie, et la lenteur qu'il met à revenir peut devenir funeste. Mme Guillemain, de son côté, a écrit à son frère pour demander son approbation à l'union qu'elle projette ; Darvaux, à qui la paix a créé des loisirs, apporte lui-même sa réponse : Firmin, qu'il a gardé quelque temps à l'armée, lui a sauvé la vie, et c'est à ce courageux garçon qu'il réserve la main de sa nièce. Guillemain l'approuve, et sa femme ne sait trop que faire, quand l'homme de confiance de Darvaux reconnaît, dans Fatentout, un ancien camarade qui l'a dépouillé jadis et que cette révélation met en fuite. Julie épouse Firmin, et la journée finit plus heureusement qu'on ne le pouvait croire.

Malgré l'indication de son titre, nous ne croyons pas que cette pièce ait été jouée. Elle le méritait cependant par son sujet bien choisi, des scènes agréables et des couplets bien tournés.

Toulouse, 18 germinal an IX (8 avril 1801) : *Les Préliminaires et la Ratification*, comédie en vaudeville, ornée de spectacle, par ***.

Le fournisseur Agiot courtise Fanchette, fille d'un vieux caporal qui trouve plus honorable d'avoir pour gendre un soldat; c'est donc au jeune dragon Julien qu'il promet Fanchette, mettant pour condition que le mariage sera célébré à la signature de la paix. La bataille de Marengo amène un armistice bientôt suivi de préliminaires qui font décider les fiançailles des jeunes gens; la paix enfin est définitivement conclue, et Julien devient la mari de Fanchette, aux lueurs d'un feu d'artifice tiré pour fêter nos soldats et leur vaillant général.

De gais épisodes et de jolis couplets agrémentent cet ouvrage, représenté par une société d'amateurs, et dans lequel Bonaparte est loué pour les faits accomplis et pour les grandes choses qu'on attend encore de son génie.

Théâtre de Douai, germinal an IX (avril 1801) : *Le Retour de la paix*, divertissement allégorique en 1 acte et en vaudevilles, par Courtois.

On prépare dans le bourg la fête de la paix. Catastrophe, que chacun méprise, croit l'occasion bonne pour se réhabiliter dans l'esprit de ses concitoyens ; il rédige à cet effet un

discours rimé qu'il charge Cadichon, son neveu, de lire en public, mais, craignant que la cérémonie ne soit troublée par un débarquement des Anglais, il compose en même temps des stances dédiées au duc d'Yorck. La fête a lieu sans encombre; au moment voulu, Cadichon tire de sa poche les œuvres de son oncle, mais au lieu d'exhiber celle qui congratule les Français, il lit imprudemment les premières lignes de celle qui félicite le héros d'Albion. On hue le lecteur, on le chasse ainsi que son oncle, et l'on célèbre sans eux, devant les bustes de Bonaparte et de Moreau, la fête patriotique.

Suite des *Préliminaires de paix* donnés par Courtois au même théâtre, le 12 ventôse précédent, cette bluette est terminée par un divertissement dans lequel figurent l'Amour et la déesse de la Paix. Moreau reçoit là les éloges dus à sa valeur guerrière, mais c'est à Bonaparte que vont surtout les hommages reconnaissants de l'auteur douaisien.

Marseille, Théâtre-Français et Italien, 1er floréal an IX (21 avril 1801) : *Heureux Retour, ou la Paix*, comédie en 2 actes, mêlée de vaudevilles, par Hilarion Audibert.

Germeuil, fils de Mathurin, riche fermier de Saint-Cloud, écrit de l'armée à son père que la paix est prochaine. Cela ne fait pas le bonheur du jeune fat Florval et du meunier Jolyot, qui tous deux font la cour à Lise, fiancée de Germeuil. Mais, tandis que Jolyot emploie pour se faire aimer des moyens honnêtes, Florval se résout à user de violence. Sous l'habit d'un soldat il appelle Lise, qui, croyant avoir affaire à Germeuil, sort avec empressement de chez elle. Florval la saisit et va l'enlever, quand Germeuil lui-même apparaît et châtie l'impudent. Il apporte la nouvelle officielle de

la conclusion de la paix, et reçoit, comme récompense, la main de Lise et les bénédictions de tous les habitants.

L'auteur, dans sa préface, confesse n'avoir pas quinze ans ; on doit donc excuser la faiblesse de sa donnée et les négligences de son style. Il obtint néanmoins un succès que constate sa dédicace au Premier Consul, dont plus de dix couplets célèbrent les vertus militaires et gouvernementales.

3o floréal an IX (20 mai 1801) : *Le Lac au père Guillaume, ou la Querelle de famille*, prologue allégorique en 1 acte, représenté par les élèves de l'Ecole de Pont-le-Voy, membres du Lycée d'émulation, sur le théâtre de la dite Ecole, suivi d'un ballet, par un membre du Lycée.

Dieudonné a pu rétablir l'harmonie entre Charles, Frédéric, Paul et Tell, membres d'une famille jusque-là divisée par un procès. Or Guillaume, chef de cette famille, est mort en décidant que ses héritiers jouiraient en commun du lac immense baignant ses propriétés, ce qui n'empêche pas certain Georges d'avoir bâti, au milieu de ce lac, une maison, de laquelle il empêche ses voisins d'aborder sur l'une et l'autre côtes. Dieudonné tente encore auprès de l'audacieux une démarche conciliante, mais, pendant qu'il parlemente avec un ami de Georges, celui-ci fait saisir toutes les barques attachées au rivage. Du coup Dieudonné menace d'interdire à l'indélicat personnage tout accès sur la terre. Georges, effrayé par la perspective d'un blocus général, confesse alors ses torts et rend aux intéressés la libre jouissance du lac. On s'embrasse, on signe la paix, et un ballet se danse, à la fin duquel on chante des couplets louangeant Bonaparte et l'in-

vitant à punir les insulaires qui prétendent s'arroger le trident de Neptune.

Allégorie sans originalité ni style, bonne tout juste pour le milieu familial où elle prit naissance.

Riom, an IX-1801 : *Le Mariage de Mars et d'Astrée*, divertissement allégorique sur le retour de la paix. par ***.

Nous ne pouvons que signaler, d'après un bibliographe, cet ouvrage introuvable.

L'armistice signé le 1er octobre 1801, entre la France et l'Angleterre, ne fut pas accueilli avec moins de satisfaction. Le 11 vendémiaire an X (3 octobre 1801), on chanta sur divers théâtres des couplets inspirés par l'événement. Citons celui du Vaudeville qui reprit, pour la circonstance, *Enfin nous y voilà*, représenté le 29 pluviôse précédent :

Entendez-vous l'airain qui sonne,
Ce bruit si cher à nos soldats
Les guidant aux champs de Bellone,
C'était le signal des combats ;
Mais grâce au héros qui désarme
Tous les ennemis des Français,
Ce n'est plus le canon d'alarme,
C'est la trompette de la paix.

Rouen, théâtre de la République, 16 vendémiaire an X (8 octobre 1801) : *Le Café de la Paix, ou la Fin d'une bataille*, vaudeville-à-propos en 1 acte, par Bellement, artiste de ce théâtre.

Représenté quatre jours après l'annonce à Rouen du traité fait à Londres, ce vaudeville fut reçu avec des applaudissements unanimes. Nous n'en connaissons que quelques couplets, parmi lesquels nous choisissons, comme d'habitude, celui qui se rapporte directement au personnage raconté dans notre livre :

Enfant chéri de la victoire
Qui ne comptes que des succès,
Pour mettre le comble à ta gloire
Tu viens nous apporter la paix ;
De vingt peuples longtemps arbitre,
Partout on te nommait vainqueur,
Mais tu préfères à ce titre
Celui de pacificateur.

Gaîté, 18 vendémiaire an X (10 octobre 1801) : *Elle est faite, ou les Paris*, vaudeville en 1 acte, par Servières.

Un vieil égoïste a parié mille écus avec sa voisine que la paix ne se fera pas, et l'on publie la paix dans le village; il a parié que Victor, mort à l'armée suivant lui, ne reparaîtrait plus, et c'est contre Victor lui-même qu'il parie. Il perd donc sa double gageure, mais il s'en console en chantant les douceurs de la paix.

Quelques jolis couplets firent applaudir cet à-propos. (*Non imprimé.*)

Théâtre Feydeau, 19 vendémiaire an X (11 octobre 1810) : On reprend à ce théâtre *le Chansonnier de la Paix*, joué pour la première fois le 30

pluviôse an IX, en y ajoutant des couplets, dont celui-ci, consacré au Premier Consul, parut le plus heureux:

Partout sa valeur aux Français
Du bonheur ouvrit la carrière,
Longtemps du bruit de ses succès
Il a rempli l'Europe entière;
Sa gloire aux faits les plus vantés
Joint des titres plus méritoires,
Car il signe autant de traités
Qu'il a remporté de victoires.

Paris, an X: *Le Prisonnier à Londres, ou les Préliminaires de paix*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Boutard et Bouchot.

Officier français prisonnier de guerre, Léon a été recueilli par le négociant Happy, qui l'emploie dans sa maison de Londres. Léon est intelligent, aimable, il plaît à Fanny, fille de son hôte. Happy voit avec plaisir l'affection naissante des jeunes gens; Madame Happy, plus pratique, aimerait mieux donner sa fille à Burne, vieux mais riche spéculateur. Des négociations ont lieu entre la France et l'Angleterre pour le rétablissement de la paix ; Burne, qui croit à la continuation de la guerre, risque tous ses capitaux dans une opération basée sur cette idée ; Léon, de son côté, désire d'autant plus la fin des hostilités qu'il vient d'être compris dans un échange de prisonniers, et doit conséquemment quitter l'Angleterre. C'est, par bonheur, la solution pacifique qui l'emporte; Burne se ruine, Léon épouse Fanny, et les Happy profitent de l'occasion pour visiter la France qui a leurs sympathies et leur admiration.

Agréable sujet, traité avec talent, et qui seul,

parmi les à-propos de l'époque, met en scène des Anglais exprimant de bons sentiments pour la France et chantant les louanges du consul Bonaparte.

Flessingue, an X : *Les Préliminaires de paix, ou le Conscrit Français en Hollande*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Mérard de Saint-Just.

La scène se passe dans une petite ville de Hollande. Linval, conscrit français, épris de la jolie hollandaise Rose, s'introduit chez le négociant Van Derwal, son père, comme maître de musique. Il a bientôt fait la conquête de Rose, mais, n'osant avouer sa ruse à Derwal, il prie son père, établi en France, de demander pour lui sa maîtresse. Le père, au lieu d'écrire, fait le voyage de Hollande, et Derwal a le plaisir de reconnaître en lui M. de la Clatrière, négociant nantais avec lequel il a traité jadis d'agréables et lucratives affaires. La connaissance renouée, le Hollandais accorde volontiers la main de Rose à Linval, qui est riche et de bonne famille, mais, Linval étant militaire, Derwal ne veut célébrer le mariage qu'à la paix avec l'Angleterre. Les préliminaires de cette paix viennent heureusement d'être signés à Londres; la nouvelle, qui en est bientôt répandue, comble de joie les amants qu'on marie, tandis que les citoyens français ou bataves crient avec reconnaissance : *Vive Bonaparte!*

Pièce agréable, qu'ont ignorée nombre de bibliographes.

Le Portugal, la Porte, Alger, Tunis et la Bavière suivirent bientôt l'exemple de l'Angleterre; puis Talleyrand et M. de Markoff établirent de

droit, entre la France et la Russie, une paix qui existait de fait depuis un certain temps. Le 19 vendémiaire an X (11 octobre 1801), on annonçait dans les théâtres cet heureux événement, et Bonel, un des auteurs de *la Guinguette*, improvisait à Montansier les vers suivants:

Amis, on a signé la paix
Entre la Russie et la France,
Deux héros veulent pour jamais
De nous éloigner la souffrance;
De leurs sentiments généreux
Rien ne doit ici nous surprendre,
Quand il faut faire des heureux
Les grands hommes savent s'entendre.

Les manifestations théâtrales continuèrent, pour atteindre leur apogée le 18 brumaire, jour où fut donnée, à Paris et dans les départements, une grande fête célébrant la paix générale.

Théâtre Molière, 20 vendémiaire an X (12 octobre 1801) : *La Paix*, comédie en 1 acte, en vers, par Hyacinthe Dorvo, avec un divertissement par Martelly.

Germeuil aime Julie, belle et riche veuve. Il ne se presse pourtant pas de demander sa main. C'est que la plus grande partie de sa fortune est placée en Angleterre, et qu'en cas de guerre avec cette puissance il pourrait être considérablement appauvri et soupçonné, par suite, de rechercher Julie par intérêt. A côté de ces personnages vivent Durfort, ancien capitaine de corsaire, qui, lui, souhaite la guerre avec l'Anglais, et une intrigante parisienne, Alix, qui soutire à Durfort de l'argent en le flattant de l'espoir d'un comman-

dement maritime. La paix entre le Premier Consul et Londres dénoue la pièce. Alix démasquée retourne à Paris, Durfort oublie sa déconvenue pour se féliciter du bien général. Germeuil qui se décide enfin à parler épouse Julie, et tout finit par un divertissement.

Sujet favorable, traité en bon style, et bien accueilli du public.

Vaudeville, 22 vendémiaire an X (14 octobre 1801) : *La Paix dans la Manche*, vaudeville en 1 acte, par Barré et Radet.

Un jeune officier anglais qui, étant prisonnier de guerre à Saint-Valéry, a aimé passionnément Agathe, quitte pendant une nuit la flotte anglaise pour débarquer dans le voisinage de la maison où repose sa maîtresse. Il est déguisé en matelot, ayant eu soin de laisser son uniforme d'officier dans le canot qui l'a amené. Cet uniforme est découvert par les habitants qui cherchent l'insulaire, le trouvent et vont le conduire en prison quand le canon gronde. La paix est faite, et l'officier anglais peut épouser Agathe.

Bluette assez faible, dont les auteurs ne furent pas nommés, et qui resta manuscrite.

Théâtre Louvois, 27 vendémiaire an X (19 octobre 1801) : *Le Café d'une petite ville*, comédie en 1 acte, en vers, par Aude.

Chez Froment, cafetier d'une petite ville, se réunissent Giraudin, Gobemouche, Durand, épicier, Dalbain et Palmier, poète gascon. Dalbain qui aime Lise, fille de Froment, a pour rival Durand, méchant homme dont le plaisir est de pronostiquer les plus fâcheux événements. Tout le monde désirant la paix, il soutient, lui, que la guerre loin de finir

va reprendre de plus belle ; il appuie son dire sur une lettre venant de Calais et qui ne laisse aucun doute sur la continuation des hostilités ; cette lettre a été écrite par Dalbain, désireux de berner son rival en l'entraînant dans des spéculations ruineuses. Le naïf Durand fait des provisions de canelle et de sucre qui lui restent pour compte, car la paix se décide, et Froment, dont le fils revient officier, marie Lise à Dalbain, pendant que Giraudin s'extasie et que Palmier achève pour la paix des vers qu'il avait commencés pour la guerre.

A-propos sans éclat, rimé faiblement, mais que la circonstance fit applaudir.

Théâtre des Jeunes-Artistes, 27 vendémiaire an X (19 octobre 1801) : *Il ne partira pas*, vaudeville en 1 acte, par B. de Rougemont.

Un jeune homme aimé de Victoire, jolie villageoise, a deux rivaux qui comptent sur son prochain départ, car il est de la conscription ; mais l'événement déjoue leur espoir, un vieux militaire apporte la nouvelle de la paix, et les jeunes amants sont unis.

Bagatelle contenant d'assez jolis couplets. (*Non imprimée.*)

Théâtre Louvois, 28 vendémiaire an X (20 octobre 1801) : On chante, dans *le Café d'une petite ville*, ce couplet de Picard, l'auteur-acteur :

Celui qui nous donne la paix,
Comme il fit bien la guerre !
Sur lui déjà force couplets,
Mais il en reste à faire ;

Au diable nous nous donnions,
Il revient, nous respirons,
Il fait changer la danse,
Par lui chez nous plus de discord,
Il règle la cadence
Et nous voilà d'accord.

Au théâtre Molière, le même jour, Aude intercale, dans *les Trois Sultanes*, deux couplets relatifs à la paix et contenant l'éloge du Premier Consul et du Grand-Seigneur.

Théâtre de la Société Olympique, 17 brumaire an X (8 novembre 1801): *La Paix*, cantate à six voix, par Alexandre d'Azzia, musique adaptée de différents auteurs.

Neptune se plaint de Bonaparte qui, protégé par Mars, veut envahir l'Angleterre placée sous sa protection. Leur division va plonger le monde dans de nouveaux malheurs. La Paix, alarmée des maux qui menacent l'humanité, porte sa plainte aux pieds de Jupiter. Le maître de l'Olympe se rend à ses prières; par son ordre la Paix, Minerve et Cérès descendent sur la terre pour apaiser la querelle des dieux. A leur voix Neptune dépose son trident, Mars sa lance, et la Paix unit dans la sienne les mains des ennemis réconciliés.

Bonnes intentions mal traduites, dont l'effet fut médiocre.

Rouen, théâtre de la République, 18 brumaire an X (9 novembre 1801) : *Le Dix-huit brumaire*, tableau allégorique orné de danses, marches et combats, par Dumas et Maurice, artistes de ce théâtre.

Fait à l'occasion de la paix et représenté le jour de la fête célébrée dans toute la France en l'honneur de cet événement, ce tableau obtint le succès que méritaient les sentiments patriotiques exprimés par les auteurs. (*Non imprimé.*)

Gaîté, 22 brumaire an X (13 novembre 1801) : *Les Bienfaits de la paix*, vaudeville en 1 acte, par ***.

Nous ne connaissons aucun compte-rendu de cette pièce, restée manuscrite.

Valenciennes, an X : *La Paix et l'Hymen, ou le Guerrier récompensé*, comédie en 1 acte, mêlée de vaudevilles, par Auguste Cambronne.

Cette comédie, jouée par des Amateurs Dramatiques, et que le bibliophile Hécart dit marquée du sceau de la médiocrité, n'existe ni dans les bibliothèques de Paris ni dans celle de Valenciennes.

Paris, an X-(1801) : *Le Triomphe de la Paix, ou les Fêtes de Marseille*, ouvrage national en 3 parties, par B. Bonnet-Bonneville.

Un Triomphe, un Hommage et un Divertissement composent les trois parties de cette pièce à spectacle où, de pantomimes et de danses, émergent quelques scènes dialoguées entre gens de divers pays qui jurent à la France une amitié éternelle.

Nous ne croyons pas qu'elle ait été représentée, bien que l'auteur l'eût, dans cet espoir, dédiée à ses compatriotes marseillais.

Bordeaux. 1801 : *La Paix, ou le Triomphe de Mars*, comédie allégorique en 1 acte, en vers libres, mêlée de chant, par Maurin, artiste du Grand-Théâtre.

Le théâtre représente l'Olympe. La Paix se plaint à Vénus de Mars qui, depuis dix années, n'a cessé de combattre. Au plus fort de ses lamentations, Mercure paraît pour annoncer la fin de la guerre et le retour de Mars victorieux. On a fait tant de fois courir cette nouvelle que la Paix doute encore. Minerve survient, précédant l'Amour vêtu d'un costume militaire, et confirme le dire de Mercure, tandis que Jupiter convoque tout l'Olympe pour faire accueil au héros. Il arrive enfin, couronné de lauriers qu'il offre à Vénus. Les dieux se livrent à la joie, et la Paix, à qui Jupiter a remis une branche d'olivier, quitte l'Olympe pour aller sur la terre exercer son empire.

Mars n'est là que le pseudonyme de Bonaparte, à qui la pièce est longuement dédiée, et que l'auteur célèbre, en vers et en couplets, avec plus de bonne volonté que de talent.

Grenoble, 1801 : *La Paix, ou le Mariage de Rosine*, opéra-vaudeville en 1 acte, par Auguste Bardel.

Le titre dit le sujet de cet à-propos imprimé, mais que ne possède aucune de nos bibliothèques.

Nice, an X : *Le Valétudinaire de Paris à Nice*, comédie dramatique en 3 actes, par G. (Godineau).

Le rentier parisien Destours, malade, s'est rendu, avec sa gouvernante Lisette, à Nice, où il espère rétablir sa santé. Il trouve là l'ancien commandant d'armes De Saint-Pol qui, sur la recommandation d'un ami commun, lui fait le plus gracieux accueil. M. de Saint-Pol refuse à son neveu l'autorisation d'épouser Mademoiselle de Saint-Amand qu'il aime et qui est sans fortune ; ce refus plonge le jeune homme dans un désespoir qui le porte au suicide. La Fleur, valet du commandant, informé des sinistres projets de l'amoureux, en fait confidence à Lisette qu'il courtise, en la priant d'intéresser son maître à ce drame de famille. Destours a bon cœur, il s'émeut au récit que lui fait Lisette et parle à M. de Saint-Pol avec tant de chaleur que le commandant consent à unir son neveu à Mademoiselle de Saint-Amand et à doter le jeune ménage. Récompensés de leur intervention, Lafleur et Lisette s'épouseront le même jour, apportant en ménage deux mille écus donnés par leurs maîtres qu'ils s'engagent à ne point quitter.

L'auteur n'a pu qu'à l'aide de redites et d'indigestes tirades délayer en trois actes cette maigre donnée ; l'œuvre a donc peu de valeur littéraire, nous l'indiquons néanmoins parce que les personnages y chantent, à chaque scène, les louanges de Bonaparte, qu'ils déclarent regarder sur la terre comme le bon Dieu dans le ciel. Au dénouement même, le musicien-chanteur Garat, quittant la table où tous fêtent les mariages décidés, entonne un hymne qui n'a pas moins de vingt-et-une strophes, et dans lequel toute la carrière de Bonaparte est retracée en vers chaleureux mais aussi médiocres que cette invocation qui les termine :

France, des nations sois à jamais l'exemple,
Sois le modèle heureux que l'univers contemple :
Et vous, grand Dieu, donnez au héros les longs jours
Que lui peut prodiguer la nature en son cours !

Le 21 nivôse an X (11 janvier 1802) le Premier Consul se rendit à Lyon, pour présider les séances de la Consulta chargée d'élaborer la constitution de la nouvelle République Cisalpine. On l'y reçut avec un enthousiasme qui ne fit que s'accroître pendant les dix-sept jours qu'il passa dans la seconde ville de France. Nombre de vers et de couplets parurent alors dans les feuilles publiques, ou furent dits dans des fêtes offertes au Consul ou à Madame Bonaparte. Le théâtre ne pouvait que se prêter aux manifestations reconnaissantes des Lyonnais, il le fit par deux fois avec les œuvres suivantes.

Grand-Théâtre de Lyon, 1er pluviôse an X (21 janvier 1802) : *Mars au Parnasse, ou la Paix partout*, comédie en 1 acte, en vers libres, ornée de chants et de danses, par A. Amar-Durivier, musique de L. Jadin.

Revenant au Parnasse après une absence très prolongée, Apollon est à la fois surpris et indigné de l'anarchie qui règne dans son empire. Les Muses, affranchies de toutes règles, méconnaissent leur maître ; seul Momus lui fait quelque accueil. C'est au dieu des flonflons qu'Apollon confie le soin de recevoir Mars, avec lequel il vient de faire alliance ; mais les Muses reviennent bientôt à de bons sentiments, et ce sont elles qui accueillent, dans le temple de la gloire, Mars triomphant qu'Apollon guide par la main.

Allégorie ingénieuse, développée en jolis vers, mais dont plusieurs scènes, trop obscures, ne furent point saisies. Sa représentation, donnée en présence de Madame Bonaparte, de ministres et de généraux, fut néanmoins heureuse, le public ayant surtout à cœur de fêter le Consul et les personnages associés à son œuvre.

Le 7 pluviôse (27 janvier) l'acteur Massin lisait, au même théâtre, une ode de Laurence, intitulée *le Temps ramenant la Paix* et célébrant le héros pacificateur qui, sanctifiant la victoire, avait fermé le temple de Janus. Elle fut chaudement applaudie, et parut presque entière dans *le Journal de Lyon et du Midi*, moniteur attentif des faits et gestes du visiteur et des transports des visités.

Paris, 1802 : *Les Hommes comme il y en a peu, ou les Préparatifs*, comédie en 3 actes, par F. P. D. (Déveille).

La scène se passe à Lyon, où la visite du Premier Consul est attendue. Occupé dans la cour de l'Hôtel-de-Ville à la réparation d'une statue abîmée pendant la période révolutionnaire, le sculpteur Rottoko se plaint à sa femme d'un usurier qui l'exploite avec âpreté. Le riche bourgeois Petetit-Tantet entend cette conversation et, pour venir en aide à l'artiste, lui commande un buste en marbre de Bonaparte, en lui versant 150 louis d'avance. Surprise et reconnaissance des époux, qui tombent aux pieds de l'amateur généreux.

Le peintre Verdange, chargé de tracer sur la toile une inscription du grammairien Voitoud se querelle, dans le même endroit, avec celui-ci. Au fort de leur dispute une échelle se renverse sur Voitoud et sur l'apprenti de Verdange

qui pousse les hauts cris. Le peintre alors raconte à l'académicien l'histoire du pauvre garçon, dont le père a fini sur la guillotine. Voitoud s'attendrit et adopte l'orphelin, en remerciant Verdange de la bonne action qu'il lui a donné l'occasion d'accomplir.

Forlis, qui doit épouser Mademoiselle Delisse, se présente à l'Hôtel-de-Ville avec sa fiancée pour faire aux autorités municipales les déclarations exigées par la loi. Un personnage mystérieux sollicite, sans se faire connaître, l'honneur d'être le chevalier de la future. Cette prétention fait naître chez Forlis des soupçons qui se dissipent quand on reconnaît dans l'intrus Durand, fils d'un ancien ami de Forlis père, accouru pour rendre à ce dernier 30.000 livres payées jadis en trop à Durand père.

Toutes les vertus renaissent à Lyon depuis l'avénement au pouvoir de Bonaparte, chargé par la Providence de réparer les crimes et les misères de la Révolution ; telle est la conclusion de ces scènes décousues que suit un « Cantatif de la reconnaissance de Lyon à Bonaparte, acte hymnique d'opéra en vers héroïques ». — Le tout dédié à très haut, très puissant et bien-aimé Premier Consul Bonaparte, fut envoyé par l'auteur aux Lyonnais qui, malgré cette galanterie, négligèrent de représenter la pièce et d'exécuter le Cantatif mis en musique par Sismulter Romain, compositeur digne du poète.

La paix d'Amiens, qui confirma, le 25 mars 1802, le traité fait à Londres six mois auparavant, fut sur nos scènes l'objet de deux ouvrages.

Vaudeville, 12 germinal an X (2 avril 1802), *le Congé, ou la Fête du vieux soldat*, divertissement en 1 acte, mêlé de vaudevilles, par Tournay et Vial.

Francœur, jeune grenadier français en garnison à Cologne, s'éprend là de Georgette, fille de l'aubergiste anglais Goodman. Georgette répond à l'amour de Francœur, mais Goodman a promis sa fille à l'allemand Tunderton, s'engageant par écrit à payer mille écus s'il manque à sa promesse. Le père de Francœur, Bonneval, gros marchand voyageur, arrive à Cologne le jour même où les amis de Goodman, vieux soldat, célèbrent sa fête. Le négociant a fait pour son fils choix d'une jolie parisienne, mais le grenadier est trop épris de Georgette pour renoncer à elle. Bonneval, que cette constance attendrit, paie le dédit promis à Tunderton, donne Georgette à Francœur qui reçoit son congé par suite de la paix faite avec l'Angleterre, et tous les personnages fêtent, en même temps, la bonne nouvelle et l'union qui en est résultée.

Donnée banale, médiocrement traitée ; demi-succès.

Variétés Nationales et Etrangères, 26 messidor an X (15 juillet 1802) : *L'Anglais à Paris, ou la Paix de 1802*, vaudeville en 1 acte, par ***.

Le titre seul de cet ouvrage nous est connu.

L'importance des résultats acquis par la valeur et les talents politiques de Bonaparte frappait alors tous les esprits. L'idée bientôt fut exprimée de le récompenser de ses services en lui continuant, sa vie entière, le pouvoir qu'il n'avait reçu que

pour dix années. Un vote public eut lieu sur cette question, que résolut par l'affirmative la presque totalité des suffrages exprimés ; le 17 thermidor an X (5 août 1802), un sénatus-consulte formula en loi le vœu général : Bonaparte était désormais *consul à vie*, avec le droit de désigner son successeur. Dix jours après fut célébré, pour la première fois, l'anniversaire de la naissance du Premier Consul, dont le prénom « Napoléon » figura dès lors dans les actes publics.

La récompense nationale accordée à Napoléon Bonaparte n'était point faite pour ralentir le zèle des auteurs dramatiques, zèle dont nous enregistrerons, à leurs dates, les manifestations plus ou moins réussies.

Prytanée de Saint-Cyr, 28 thermidor an X (16 août 1802): *La Fêtes de la Paix, ou les Elèves de Saint-Cyr à Marengo*, scène héroïque, en vers, par Crouzet.

En compagnie de son ami Théophile, Agathis, élève de Saint-Cyr, parcourt le champ de bataille de Marengo, pour essayer d'y retrouver les restes de son père, mort en héros. Procida, vieillard dont les fils sont tombés dans le même combat, conduit les jeunes gens à l'endroit où Desaix, environné de braves, reçut le coup mortel. Près de la pierre élevée en souvenir de ce fatal événement, le glaive d'Agathis soulève la poignée d'un sabre caché dans la terre, il reconnaît cette arme pour avoir été donnée par le Premier Consul à son père, et jure de se conduire de façon à mériter pareille récompense. Le canon se fait entendre; ce bruit, qu'Agathis croit d'abord être le signal de nouveaux combats, annonce au

contraire la paix faite avec toutes les puissances; force est donc aux jeunes gens d'ajourner leurs projets belliqueux et de prendre, avec Procida, part aux réjouissances organisées en l'honneur du Consul et de ses victoires.

Grands sentiments, exprimés en vers un peu emphatiques. Cette scène, représentée à une distribution de prix présidée par le conseiller d'État Rœderer, ne pouvait qu'obtenir des applaudissements.

La Normandie étant alors taxée de royalisme, le Premier Consul résolut de s'y transporter pour juger lui-même de la véracité de cette accusation. Il employa quinze jours de brumaire an XI (octobre-novembre 1802) à ce voyage, dans lequel l'accompagnait Madame Bonaparte, et qui dissipa toutes les craintes en lui montrant la Normandie prospère et animée du meilleur esprit.

Rouen, où il resta cinq jours, est la seule ville qui fit à Bonaparte la galanterie d'à-propos. Une demoiselle Frascara, directrice d'une troupe d'acrobates, composa d'abord *la Descente de Bonaparte en Egypte*, fait historique et réel, pantomime en un acte, qui, représentée au théâtre de la République le 23 brumaire (14 novembre) fit admirer l'adresse, l'aplomb et la beauté de l'auteur, sans mériter l'honneur de l'impression. Puis apparut un personnage rouennais, qui avait pris à tâche de tirer des événements de son temps des choses qu'il croyait être des pièces de théâtre et qu'il signait

« Ferrand, ci-devant artiste du théâtre des Arts de Rouen et de celui du Havre, membre de l'Athénée d'Evreux, écuyer de Fancony, favori d'Apollon et premier disciple de Molière ». Ce Ferrand était une espèce de mendiant, qui entrait dans les maisons riches pour offrir des poésies ; on lui donnait quelques sous, il ripostait par un impromptu, prenant l'aumône pour le juste salaire de son talent. Cette monomanie le conduisit à faire une soixantaine d'ouvrages, aujourd'hui fort rares, dont quelques-uns, rentrant dans notre cadre, seront analysés par nous de façon à donner de l'homme et de sa valeur littéraire l'idée la plus exacte.

Rouen, an XI : *La Revue de l'an XI par le Premier Consul à Rouen et au Havre*, opéra-vaudeville en 2 actes, par Ferrand, homme de lettres.

Le Premier Consul, allant au Havre, traverse Rouen où un comte, dont on ne dit pas le nom, le salue et lui offre une collation, interrompue par la remise de divers placets, à l'issue de laquelle Bonaparte remonte en voiture. Eugénie, fille du comte, aime Dorval, qui est à l'armée; mais le père, songeant que Dorval pourrait bien ne pas revenir, offre à sa fille un autre prétendant, Duranville, premier poète du nouveau siècle (qu'on nous dit, en divers endroits, n'être autre que Ferrand, auteur du *Savetier de Péronne* et de dix-sept autres pièces de théâtre). Duranville fait sa cour, entremêlée d'impromptus en vers et en couplets, mais Dorval revenant sain et sauf force à la retraite l'auteur qui reparaît au dénouement pour demander, dans une dernière improvisation, l'indulgence des spectateurs.

Sentiments vulgaires, exprimés dans un style grotesque particulier à l'auteur, et dont nous donnerons, par suite, de curieux spécimens.

Porte-Saint-Martin, 28 germinal an XI (18 avril 1803): *La Bataille des Pyramides, ou Zanoubé et Floricourt*, opéra-mélodrame en 4 actes, par le général Thuring, musique de Tomméoni.

L'Egyptien Moustapha destine au farouche Ibrahim, lieutenant de Mourat-Bey, sa fille Zanoubé, qui aime le jeune négociant français Floricourt, et que ce projet désespère. N'écoutant que son cœur, Floricourt fait enlever Zanoubé par des Arabes qu'il paie, mais Ibrahim, versant aux ravisseurs une somme plus forte, reprend la jeune fille qu'il voue, ainsi que Floricourt, au dernier supplice. L'arrivée des troupes françaises sauve les deux amants; les Mamelucks vaincus fuient sans avoir pu exécuter les ordres d'Ibrahim, que la mort punit de sa barbarie. Floricourt et Zanoubé s'épousent, et les soldats, mêlés au peuple, célèbrent par des danses la défaite des tyrans de l'Egypte.

Mélodrame banal, dont le dénouement seul nous intéresse. On y voyait, au son d'une musique religieuse, descendre du ciel un nuage chargé de Génies, pendant que l'Espérance annonçait qu'un héros puissant allait quitter le séjour des immortels pour donner la paix à l'Europe. Le tonnerre grondait alors, et la lettre B, initiale de Bonaparte, le libérateur attendu, resplendissait aux acclamations des peuples prosternés.

Théâtre de Metz, 27 thermidor an XI (15 août 1803) : *L'Anniversaire d'un grand homme*, pièce en 1 acte, par ***.

Nous n'avons pas le compte-rendu de cet ouvrage qui, le premier, célébra l'anniversaire de la naissance de Napoléon Bonaparte et que, malgré son succès, on n'a pas imprimé. A la sortie du théâtre, on organisa un bal public, terminé par un feu d'artifice dont la pièce principale représensait, au milieu d'un trophée d'armes, le Premier Consul couronné par le génie de la France.

En ce même mois de thermidor, le Tivoli parisien donna *la Bataille de Marengo* et *le Pont d'Arcole*, simulacres de combats, manifestations pyrotechniques accueillies avec enthousiasme. Le Théâtre-Olympique, moins heureux, put à peine achever *Joséphine d'Amiens, ou l'Arrivée du Héros dans cette ville*, représentation grotesque où l'on ne put démêler que l'intention des auteurs de rendre hommage à Bonaparte, dont ils couronnaient le buste de lauriers. (*Non imprimés.*)

La paix d'Amiens, si favorable à deux grands peuples, n'eut pourtant pas longue durée; les hostilités recommencèrent, un an plus tard, par suite de la mauvaise foi des Anglais, obstinés à garder l'île de Malte, qu'ils avaient promis d'évacuer. Bonaparte était, en politique, la loyauté même ; il conçut alors contre l'Angleterre un patriotique courroux : l'humilier, la détruire, devint à partir de ce jour la passion de sa vie. Un pro-

jet de descente fut immédiatement formé, et le Premier Consul, accompagné de Madame Bonaparte, fit sur les côtes de la Manche un voyage d'études, qu'il prolongea jusqu'en Belgique.

A Gand, que Bonaparte et Joséphine virent d'abord, les artistes de la Comédie-Française, mandés pour la circonstance, jouèrent devant eux, le 14 juillet 1803, *Cinna* et *le Legs*. Il reste de l'officielle visite un souvenir intitulé *Recueil d'inscriptions et pièces de vers, faites à l'occasion du voyage du Premier Consul dans le département de l'Escaut*, et dans lequel nous relèverons deux choses : un dialogue mêlé de chant, ajouté à l'opéra d'*Une folie* représenté le 16 juillet, et terminé par cet air de bravoure :

Champs d'Arcole, champs de Lodi,
Gravez au temple de mémoire
Le nom de ce héros par Minerve chéri,
Jours de triomphe, jours de gloire!
Du bruit de ses exploits la terre a retenti,
De sa valeur l'éclat nous environne,
Mais c'est encor trop peu pour lui:
Contre la Discorde et Bellone
Il nous accorde son appui,
Et son plus beau triomphe est la paix qu'il nous donne.

Puis une pièce allégorique en vers : *la Liberté des mers*, d'un auteur inconnu, et qui probablement ne fut point jouée.

La Tamise, qui se plaint à Borée de la haine que sem-

blent lui porter l'Escaut et la Lys et qu'elle impute à la Seine, son ennemie, reçoit de son interlocuteur des conseils de sagesse qu'elle repousse avec dédain. Elle essaie en vain d'amadouer les deux fleuves qui résistent à ses avances, quand la Seine elle-même lui vient offrir la paix; la Tamise s'y refuse avec rage, mais Mercure lui ordonne, au nom de Jupiter, de retourner dans son île. Elle s'y rend en jurant une guerre acharnée à la Seine et à ses alliées, que Mercure réconforte en leur promettant, contre ces menaces, la protection de celui qui a cimenté l'union de l'Escaut avec la Lys, du héros Bonaparte dont chacun acclame la venue.

Désirat, secrétaire du préfet de Gand, fit hommage en outre, au Premier Consul, d'un divertissement en vaudevilles, *le Tribut des cœurs*, qui ne fut pas représenté, et dont l'analyse serait peu intéressante.

A Anvers, où Bonaparte et Joséphine entrèrent le 18 juillet 1803, les commerçants donnèrent, le surlendemain 20, à leur intention, une fête splendide dans le local de la Bourse, transformé à cet effet. On y avait dressé un théâtre, sur lequel fut représenté l'impromptu suivant:

La Bonne Nouvelle, ou le Bouquet à Bonaparte, vaudeville en 1 acte, par F. Curmer.

Dorsan, riche particulier, a l'habitude de donner tous les ans une fête; il veut cette fois l'organiser en l'honneur du Premier Consul. Ce projet enchanterait sa fille Adèle si le militaire Valsin, qu'elle aime, y devait prendre part. A point nommé Valsin reparaît, embrasse son amante, et l'heureuse

famille, entourée d'invités, met tout son zèle à célébrer Bonaparte et sa gracieuse épouse.

Il n'y a pas là grand effort d'imagination, et les détails relèvent peu l'indigence du sujet; quant au style il est belge, comme le prouveront ces vers, les meilleurs de la ronde obligée:

Héros tant renommés de la Grèce et de Rome,
Dont les antiques faits ont frappé l'univers,
Bonaparte a paru! c'est pour vous un revers,
Car entre tous les grands il est le plus grand homme!

Bonaparte et sa compagne, entrés à Bruxelles le 21 juillet, assistèrent le 27, au théâtre de la Monnaie, à une représentation de *Britannicus* donnée par la Comédie-Française, à l'issue de laquelle le commerce leur offrit, dans la salle du Grand-Concert, une fête splendide. *L'Arrivée du héros*, scène lyrique par Verteuil, musique de Pauvels, résumée dans ces vers:

Célébrons à l'envi l'idole des Français,
Et répétons sans cesse: Ah! qu'il vive à jamais!

fut exécutée dans cette solennité, qu'un bal et un souper couronnèrent.

Le lendemain 28, Jouy, alors chef de la première division à la Préfecture, fit jouer au même théâtre, devant les voyageurs, *la Joyeuse entrée*, comédie en un acte, que nous avons vainement cherchée dans les bibliothèques.

Liège espérait, après Bruxelles, la visite du Premier Consul; de graves affaires le rappelant à Paris, il remit à plus tard l'inspection des provinces du Rhin. Cette détermination contraria les autorités, plus encore les artistes du théâtre, qui avaient préparé une pièce qu'ils ne purent représenter, mais qu'on livra à l'impression pour témoigner au moins de leur réel bon vouloir.

Le Génie Français, ou Amour et Reconnaissance, impromptu épisodique en 1 acte, mêlé de vaudevilles, et terminé par un Hymne à grand orchestre, Ballet et Feu d'artifice, par Fournera Saint-Franc et Moliny, artistes du théâtre de Liège, musique de Vauclin, ballets de Seigne.

On attend à Liège la visite du Premier Consul. Le Génie Français, qui le précède, convoque les talents dignes de célébrer l'illustre voyageur. Un musicien, un peintre, un poète, un artificier, une poissarde, ont successivement audience du Génie qui discute leurs plans, fait adopter les siens, et organise, avec le concours de tous, une réception où le bon goût s'allie à l'enthousiasme.

Donnée favorable, développée par des gens de métier en une langue suffisante, et qui sans doute eût obtenu le plus brillant succès.

Les préparatifs de guerre continuaient en France, approuvés par le sentiment public dont les journaux et les théâtres se faisaient, par ordre, l'utile écho.

Paris, 20 fructidor an XI (7 septembre 1803) : *Les Brevets, ou le Départ des élèves de Saint-Cyr pour l'armée*, scène en vers, par Crouzet.

Anciens élèves de Saint-Cyr, Théophile et Agathis veulent, entre deux campagnes, revoir l'asile où leur enfance a reçu de patriotiques leçons. Les camarades qu'ils embrassent reçoivent au moment même leurs brevets et partent avec eux, pour Cherbourg ou Calais, avec la ferme résolution de donner aux Anglais une leçon sévère.

Représentée à la distribution des prix du Prytanée, cette scène, comme celle que nous avons racontée à la date du 28 thermidor an X, est à la fois un cours de patriotisme pour les élèves et un recueil de louanges au Consul Bonaparte, protecteur de l'institution, et dont dépendent le bonheur et la gloire de la France.

Variétés, 25 frimaire an XII (17 décembre 1803) : *Georges le taquin, ou le Brasseur de l'île des Cygnes*, divertissement allégorique mêlé de vaudevilles, par Tissot et A. Martainville.

Depuis que Georges, brasseur anglais, s'est établi dans l'île des Cygnes, il est parvenu à soulever, entre ses voisins, des querelles dont ses intérêts profitent. Cependant, malgré ses menées, les villages divisés font la paix ; Georges lui-même signe au traité, mais avec l'intention formelle de manquer à sa parole. Il se prétend, en effet, maître de la rivière, vole tout ce qui lui convient, et met le comble à ses méfaits en enlevant Malthe, jeune marchande d'oranges qu'il convoite depuis longtemps. Tout cela s'est passé en l'absence de François, armurier et militaire qui a déjà souvent rossé l'Anglais, et qui revient au moment même où les villageois

se désolent. François, garçon résolu, fait monter dans des barques tous les hommes valides qui traversent la rivière, débarquent sur l'île des Cygnes, battent les Anglais et font Georges prisonnier. Malthe, par suite, retourne à son maître, et le brasseur, condamné à ne pas sortir de son île, promet de respecter les propriétés d'autrui, à condition que François et les siens ne lui feront plus de visite.

Transparente allusion, chaudement applaudie.

Théâtre Louvois, 2 nivôse an XII (24 décembre 1803) : *La Flottille*, pièce en 1 acte, en vers, mêlée de chants, par Gaugiran-Nanteuil.

Une flottille, sortie d'un des ports français, doit relâcher sur un des points de la côte. Les paysans se font un plaisir de fêter les braves militaires qui savent les défendre et se promettent de les faire

Boire avec les maris, danser avec les femmes.

La flottille arrive, en effet. Un seul bâtiment, écarté par la tempête, n'a pu rejoindre les autres, mais il ne tarde point à revenir. Loquace, un des soldats qui le montaient, rapporte que, jeté sur les côtes d'Angleterre, il a dû soutenir, contre un vaisseau de cette nation, un long combat dont il est sorti vainqueur. Parmi les prisonniers faits par les nôtres sont un notaire et son fils, volontaires malgré eux, à qui le général rend la liberté pendant que les soldats, mêlés aux paysans, célèbrent leur premier succès maritime.

Plan nul, mais beaucoup de mouvement, de gaîté, d'esprit sans prétention, et d'allusions faciles àsaisir. (*Non imprimé.*)

Ambigu, 20 nivôse an XII (11 janvier 1804) : *Les Volontaires anglais, ou la Démission forcée,* folie-vaudeville en 1 acte, par Bonel et Jorre fils.

La scène se passe dans un village, sur la côte d'Angleterre. Georges, maître d'une tabagie, a quitté son établissement pour s'improviser colonel des volontaires anglais ; ces volontaires au nombre de sept, et la plupart infirmes, manœuvrent avec une gaucherie qui fait rire Ernestine, fille du brasseur irlandais Williams que Georges a vainement tenté d'enrôler. Par malheur Williams a promis Ernestine à Patrice, fils de l'Anglais, cela sous peine d'un dédit que le brasseur n'est pas en mesure de payer. Ernestine préférerait de beaucoup épouser Auguste, jeune homme d'origine française qui l'adore : elle imagine de s'habiller en colonel français et de se présenter sous ce costume aux volontaires qui, pris de peur, se cachent et finissent par se rendre après s'être engagés par écrit à ne plus servir contre la France. Ernestine alors se fait reconnaître, obtient l'annulation du dédit qui liait son père, et épouse Auguste tandis que Georges, deux fois battu, retourne à sa tabagie.

Pièce de circonstance, dans laquelle la couardise et la mauvaise foi des Anglais sont flétries, pendant que la valeur et la modération de Bonaparte reçoivent, en prose et en couplets, de significatifs éloges.

Vaudeville, 23 nivôse an XII (14 janvier 1804) : *La Tapisserie de la reine Mathilde,* comédie en 1 acte, mêlée de vaudevilles, par Barré, Radet et Desfontaines.

En l'absence du roi Guillaume, occupé à préparer une descente en Angleterre, la reine Mathilde et ses femmes

brodent une tapisserie retraçant les exploits du héros. Ce travail intéresse un jeune garçon du nom de Raymond, qu'un ermite élève sans vouloir dire à personne le nom de ses parents. Mathilde cependant croit retrouver dans les traits de Raymond ceux d'une personne chère, et ce jugement est soudain appuyé par la vue d'un portrait confié par Guillaume au mystérieux enfant. Ce portrait est celui d'une femme que le roi a aimée avant de connaître Mathilde et qui est morte en devenant mère : Raymond sans doute est le fils né de cet amour. L'ermite confirme bientôt le fait ; Mathilde émue embrasse Raymond, le fiance à sa cousine Claire, et, comme des courriers apportent la nouvelle de l'heureux débarquement de Guillaume sur la terre anglaise, l'enfant, qui a soif de gloire, part avec les messagers pour aller accomplir, sous les yeux de son père, ses premiers faits d'armes.

Guillaume ne fut qu'un précurseur de Bonaparte, telle est la pensée dominante de l'ouvrage, résumée clairement dans ce couplet du vaudeville final :

Il est des siècles éclatants
Où l'on voit un grand homme
Que sur tous on renomme,
Tel fut Guillaume dans son temps.
A l'Angleterre
Il fit la guerre ;
En Angleterre
Il descendit, prit terre ;
C'était en mil soixante et tant.
Nous pourrions bien en voir autant :
Oui, sur les pas de notre conquérant,
Nos braves militaires
Feront comme nos pères.

Théâtre-Français, 14 pluviôse an XII (4 février 1804) : *Guillaume-le-Conquérant*, drame historique en 5 actes, par Alexandre Duval.

Edouard, en mourant, a désigné pour son successeur au trône d'Angleterre Guillaume, duc de Normandie. Ce choix contrarie le comte Harold, qui vise à la couronne anglaise. Sur les conseils de la perfide Géta, sa mère, il vient à la cour de Guillaume, lui jure fidélité, obtient la main d'Elgive sa fille, et enmène cette dernière à Londres où les accompagne la duchesse Mathilde, épouse de Guillaume. Là le comte, levant le masque, accepte le trône que lui offrent les pairs d'Angleterre et veut contraindre Elgive à devenir sa femme. Sur le refus de la jeune fille et les protestations de Mathilde qui revendique hautement les droits de son époux, Harold déclare les deux femmes prisonnières. Guillaume, cependant, ne soupçonne pas la perfidie du comte ; le noble anglais Edwin, qui aime Elgive, la lui révèle. Furieux et attristé, le duc fait immédiatement ses préparatifs de guerre et traverse la mer pour aller conquérir la couronne et sauver sa famille. Edwin l'y précède et, feignant de servir les projets de Harold, veille sur celle qu'il aime et sur la duchesse. C'est à Hastings que les troupes de Guillaume joignent celles de Harold et les battent. L'usurpateur trouve la mort dans le combat, Géta est exilée, et Guillaume, reconnu par tous comme roi d'Angleterre, unit sa fille au brave Edwin qui l'a sauvée.

Des longueurs, des invraisemblances compromirent le succès de ce drame, écrit par l'auteur sur la demande de son frère, chef du bureau des Beaux-Arts. Il eut la surprise de voir sa pièce défendue le lendemain de la représentation, sans bien connaître la raison de cette mesure désagréa-

ble. Elle ne fut imprimée que dix-huit ans plus tard, dans ses *Œuvres complètes*, avec une préface assez aigre dans laquelle Duval expose, contre Napoléon, un grief autre que l'interdiction de *Guillaume*. Il avait, en effet, écrit, à l'occasion de la fête du Premier Consul, une comédie en un acte qui fut représentée à la Malmaison au milieu des bravos, sans que Bonaparte comprît l'auteur dans les récompenses distribuées à l'occasion de cette solennité. Duval par malheur, ne donne ni l'analyse ni le titre de la comédie faite sur commande, comme *Guillaume*, et qui, pas plus que lui, n'enrichit l'auteur complaisant.

Saint-Quentin, an XII : *La Gloire et l'Amour, ou l'Anglais vaincu*, comédie en 1 acte, mêlée de vaudevilles, par Cambronne-Petit, négociant.

Sur l'ordre du Premier Consul, l'officier Blinval et deux de ses amis ont traversé la Manche pour débarquer à Porchester et y prendre des renseignements propres à faciliter la descente résolue de l'armée française. Or, à Porchester même, Blinval, fait prisonnier trois ans auparavant, a connu et aimé Amélie, fille de l'émigré français Desainville, qu'il a quittée par devoir quand la guerre entre la France et l'Angleterre a recommencé. Sa patriotique mission remplie, l'officier songe à son amour ; il retrouve Amélie, mais elle est à la veille d'épouser le riche Pouding, colonel des volontaires anglais. Le retour de Blinval enchante Amélie, et Desainville rompt l'union projetée pour donner sa fille au Français. Cela ne fait pas l'affaire de Pouding, qui essaie de se débarrasser de son rival en lui tirant à l'improviste un

coup de pistolet ; Blinval riposte par un coup d'épée qui tue le traître. Desainville, que cet événement pourrait compromettre, se décide alors à retourner en France; il s'embarque avec les officiers qui emmènent prisonnier un Anglais ridicule : Amélie et Blinval s'épouseront dans leur patrie.

Anecdote banale, médiocrement traitée; elle fut représentée, sur le théâtre de Valenciennes, quelque temps après sa publication.

Rouen, an XII : *Le Triomphe de la Vertu, ou l'Innocence opprimée*, fait historique arrivé aux généraux français Bonaparte et Berthier, mélodrame en vers libres et en prose, en 2 actes, orné d'un sonnet en l'honneur du Premier Consul sur son avénement au trône de l'Empire français, par Ferrand, homme de lettres.

Ally-Pacha, gouverneur d'Alexandrie, voudrait, pour en faire l'ornement de son sérail, Amélie, fille du banquier français Dormesson. Il s'introduit chez ce dernier sous le déguisement d'un maître de musique et se déclare à la jeune fille ; mais Dormesson, qui le surprend aux genoux d'Amélie, fond sur lui, l'épée à la main. Le gouverneur, furieux, fait enlever le père et la fille qu'on jette dans une basse-fosse. Bonaparte, qui a conquis la ville, se présente le même jour, en compagnie de Berthier, pour louer un logement dans une maison meublée ayant vue sur la mer. A peine y sont-ils installés que des gémissements se font entendre. Bien qu'on les ait avertis que des revenants hantaient la maison, les généraux sans s'émouvoir font des recherches, enfoncent une porte, et trouvent Dormesson évanoui dans les bras d'Amélie. On délivre les malheureux, qui racontent la barbarie du gouverneur, et Bonaparte, jurant de punir le coupable, se félicite d'avoir pu secourir l'innocence.

C'est, à peu de chose près, *la Descente de Bonaparte en Egypte*, représentée à Barcelone, en 1799, mais combien ce sujet, traité par Ferrand, gagne en originalité. Nous en donnerons une idée en transcrivant la poésie imprimée à la fin de la pièce, et que l'auteur appelle ingénument *Sonnet* :

Sur le bord d'un ruisseau, près d'une rivière,
Assis le long de l'eau, faisant ma prière,
Remarquant dans les airs tous les astres du temps,
Qui nous promettent un jour de grands événements ;
Très souvent dans la nuit, en prenant mon repos,
Apollon me réveille, mes yeux à demi clos,
Favori du Parnasse, quand tu peux travailler,
Il n'est pas encore temps, mon fils, de sommeiller.
Quelquefois le sommeil vient fermer ma paupière,
Quand le soleil des loups me prête sa lumière,
Si le Premier Consul ne fût venu soudain,
Nous étions à la veille de mourir de faim ;
Il était temps, grand Dieu ! qu'un ange consolateur
Nous l'envoyât en France, pour être notre Empereur ;
Il a toujours cherché à nous donner la paix,
En répandant sur nous ces dons et ces bienfaits.

Le complot royaliste dénoué par l'enlèvement du duc d'Enghien, le suicide de Pichegru et l'exécution de Georges Cadoudal ramena, vers cette époque, les esprits à l'idée monarchique. Obéissant à l'unanime vœu du peuple, le Sénat proclama, le 18 mai 1804, Napoléon Bonaparte empereur des Français. Le nouveau César alla bientôt à Ostende visiter le camp établi dans cette ville, sous le com-

mandement du maréchal Davout. Déjà le maréchal avait fait écrire par C.-G. Etienne, inspecteur des fourrages, un divertissement militaire pour fêter l'amiral hollandais Werhuell, débarqué à Ostende après avoir intrépidement traversé les lignes anglaises. Cet ouvrage intitulé *Une Matinée du camp, ou les Petits bateaux* n'était, ainsi que *la Fête d'Oudenbourg* composée par le même auteur pour l'arrivée de Bernadotte, qu'une succession de scènes épisodiques sans lien, terminées par le couronnement du buste de l'Empereur ; tous deux eurent assez de succès pour que Davout songeât, lors de la visite du souverain, à commander à Etienne un troisième impromptu.

Bruges, 23 thermidor an XII (11 août 1804) : *Une Journée au camp de Bruges*, à-propos militaire en 1 acte, par C. G. Etienne.

Des soldats français et saxons se livrant au plaisir font la rencontre d'un de leurs anciens camarades, Théodore, qu'une blessure grave a forcé de quitter le service et qui s'est retiré à Bruges, chez son père. L'invalide occupe ses loisirs à lire la vie de Bonaparte, qu'il appelle le guide du soldat, mais il est amoureux d'une fille jolie et sage, Marguerite, qu'il désespère d'avoir pour femme. L'Empereur, en effet, vient de marquer son avénement en constituant des dots aux jeunes garçons et aux jeunes filles les plus recommandables de chaque canton ; nul doute que Marguerite ne soit désignée par la voix générale, tandis que lui se croit indigne du même honneur. Les soldats, à qui Théodore fait confidence de son chagrin, jurent de s'employer pour lui et tiennent si bien parole que l'invalide et la belle fille, tous

deux dotés par l'Empereur, s'épousent aux applaudissements du camp et du village.

Des personnages bien tracés, de jolies scènes épisodiques soutiennent cette intrigue un peu frêle mais bien choisie. Le succès de l'ouvrage fut considérable; l'Empereur, loué avec goût et mesure, se déclara particulièrement satisfait, et, se faisant présenter l'auteur, le recommanda au ministre Maret. Ce fut l'origine de la fortune d'Etienne, fortune que des jalousies littéraires lui devaient faire expier au moment des *Deux Gendres*.

Le jour même où le théâtre d'Ostende fêtait Napoléon, Joséphine, revenant de Plombières, assistait, au théâtre d'Aix-la-Chapelle, à une représentation du *Collatéral* et de *Marton et Frontin*, joués par les acteurs de la Comédie-Française. On avait ajouté au *Collatéral* une petite scène commandée par la circonstance, et terminée par des couplets dont le dernier surtout fut applaudi :

Du peuple auquel elle est si chère
Napoléon est le soutien,
Et pour la France, je l'espère,
Leur double voyage est un bien.
La gloire à son époux destine
Sur les eaux un trajet certain,
Ici les eaux pour Joséphine
De la santé sont le chemin.

D'Ostende l'Empereur se rendit à Boulogne,

pour y inspecter la flottille et distribuer solennellement à l'armée les croix de la Légion d'honneur ; d'où l'à-propos suivant.

Théâtre de Boulogne-sur-Mer, 27 thermidor an XII (15 août 1804) : *L'Hommage impromptu*, intermède mêlé de chants, etc., par Lupard-Dercy.

La scène est à Boulogne, où l'on attend Napoléon. M. Ambroise, propriétaire de l'endroit, sa femme, leurs voisins et leurs amis, se réunissent pour dresser un autel qu'on couvre de fleurs, et sur lequel chacun renouvelle son serment de fidélité, en invoquant Dieu pour le monarque, espoir de ses sujets.

Tableau plutôt que pièce, mais tableau bien tracé et que de jolis couplets agrémentent.

Prytanée de Saint-Cyr, fructidor an XII (août 1804) : *Scipion consul*, drame héroïque en 1 acte, par A. V. Arnault.

Abandonnant à l'improviste les rives du Tage, Scipion rentre à Rome le jour même où le peuple élit un nouveau consul. Il revient avec le projet arrêté de ruiner les Carthaginois, en portant la guerre à Carthage même. Le Sénat adopte ce plan avec enthousiasme, et, pour enlever aux rivaux de Scipion tout sujet de récrimination, décide de confier le commandement de la grande entreprise à celui que le peuple choisira pour consul. C'est Scipion que les suffrages désignent, et c'est à lui que le Sénat remet le soin de venger Rome en enlevant à sa rivale l'empire des mers.

Ecrit à l'occasion de la descente projetée en An-

gleterre et reçu au Théâtre-Français, ce drame ne put y être joué, les événements ayant marché plus vite que la plume de l'auteur. On le recueillit, sur la demande d'un ministre, au Prytanée, dont les élèves le jouèrent avec talent, en faisant ressortir les allusions que le poète n'avait pas ménagées.

La mort de l'amiral Latouche-Tréville ajournant, pour la seconde fois, l'expédition en Angleterre, l'Empereur voulut, à défaut d'une éclatante victoire, frapper les esprits par le plus imposant des spectacles. Le 2 décembre 1804, le pape Pie VII, venu exprès de Rome, le sacrait dans la cathédrale de Paris, au milieu d'acclamations enthousiastes. L'auguste cérémonie eut, dans la gent dramatique, les échos suivants.

Variétés-Montansier, 7 frimaire an XIII (28 novembre 1804) : *Mylord Go, ou le Dix-huit brumaire,* tableau impromptu en 1 acte, mêlé de vaudevilles, par Désaugiers.

Le laboureur Thomas, père de Lise, et l'invalide Lavaleur, père de Charles, ont choisi, pour unir leurs enfants, le jour de l'avénement au trône de Bonaparte. Un berceau de feuillage, entouré d'inscriptions de victoires et recouvrant le buste du héros, attend les futurs époux. Charles, qui fait partie de l'armée de Boulogne, paraît bientôt ; il a, dans la dernière affaire, pris un Anglais qu'il amène pour servir de divertissement aux siens. Cet Anglais, Mylord Go, est un personnage peureux, grotesque et fat, qui tombe amoureux de Lise, et, berné, par elle, s'enfuit au coup de canon qu'il

prend pour le signal d'une bataille. C'est le triomphe de Napoléon que ce bruit annonce, et Charles reçoit la main de Lise, au milieu des acclamations du village. Go, qui s'était caché dans un sac de farine, reparaît pour apprendre que Lise, dont il croyait avoir fait la conquête, est l'épouse de Charles : — « Ah ! dit-il avec désespoir, on gravera bientôt sur ma tombe : *ci gît Go.* » — Sur ce calembour on oblige l'Anglais à danser la gigue, et tout finit par des couplets.

Amusant à-propos, qui prenait le public par ses deux faibles, la haine de l'Angleterre et l'admiration du nouvel empereur, célébré par des vers comme les suivants :

Il va, par un serment guerrier,
S'engager, avec le ciel même,
A se consacrer tout entier
Au bonheur du peuple qui l'aime.
Le ciel recevra ses serments,
Sa foi ne peut qu'être sincère,
Puisqu'il remplit depuis dix ans
La promesse qu'il va nous faire.

Théâtre des Jeunes-Elèves, 12 frimaire an XIII (3 décembre 1804) : *La Rosière impériale*, vaudeville en 1 acte, par Picard, employé.

Dolban, Belge expatrié, doit son rappel aux bienfaits de Napoléon. Par reconnaissance il veut, à l'exemple de nombreux maires, couronner et doter, au nom de l'Empereur, la fille la plus vertueuse. Son choix se fixe sur Jeannette, jeune personne qui soutient ses parents octogénaires avec le produit de son travail, et il la marie à Sylvain, militaire qu'elle aime et qui mérite, lui, la récompense due au courage.

Bluette où l'on remarqua des couplets à la gloire de Napoléon. (*Non imprimée.*)

Théâtre de Gand, 12 frimaire an XIII (3 décembre 1804) : *Les Dots, ou la Fête du 11 frimaire,* opéra en 1 acte, par Jean Roelandts, musique de Charles Hanssens.

Parmi les dons de joyeux avénement faits par Napoléon à ses peuples, était la dotation de nombreux couples; c'est ce détail qu'avait fixé l'auteur gantois dans un à-propos applaudi à son heure, introuvable aujourd'hui.

Courtrai, 23 frimaire an XIII (14 décembre 1804) : *Le Mariage inattendu*, comédie en 1 acte, mêlée de chants et de danses, par Le Pesqueur-Conjon.

La scène se passe dans un village de la Flandre. Richard, gros fermier, a résolu de célébrer, par une fête, le couronnement de Napoléon. Tous ses parents et voisins contribuent à l'exécution du programme que le magister a rédigé, et qui comporte le mariage impromptu d'Annette, fille de Richard, avec Colin, fils du propriétaire Guillot. Les jeunes gens s'aiment, mais le fermier n'a point consulté sa femme en décidant de les unir, et Madame Richard, jalouse de son autorité, tempête quand elle apprend la nouvelle. A la prière de son fils, revenu de l'armée avec un grade, elle s'apaise pourtant; la fête se célèbre, et, quand le buste de l'Empereur a reçu les couronnes de chêne et de laurier qu'on lui destine, Richard, prenant par la main Annette et Colin, unit devant tous les amoureux aussi surpris que satisfaits.

Un hasard a mis en notre possession le manuscrit de cette pièce, non publiée. Elle est assez médiocre et n'intéresse que par les sentiments patriotiques dont témoigne l'auteur, en prose et en couplets comme celui-ci :

Le représentant sur la terre
D'un Dieu bon, d'un Dieu créateur,
Rend par une huile salutaire
Napoléon l'oint du Seigneur ;
Un peuple généreux, fidèle,
Lui donne un sceptre mérité,
Dans cet heureux jour avec zèle,
Jurons-lui tous fidélité.

Salle Olympique, 6 nivôse an XIII (27 décembre 1804) : *Trasibule*, cantate scénique, par A. L. Beaunier, musique de Berton.

Le peuple d'Athènes, en proie à l'anarchie, adresse à Minerve de ferventes prières. L'oracle du destin consulté leur annonce l'arrivée d'un sauveur ; c'est Trasibule que la voix générale désigne pour ce grand rôle, mais il est en Egypte où le couronne la victoire. Soudain, contre l'attente des Grecs, Trasibule reparaît ; protégé par la fortune et Mars, il a quitté le rivage du Nil pour mettre un terme aux maux de sa patrie. Athènes tout entière l'accueille avec transport, le sénat lui confie le pouvoir suprême et, tandis que Trasibule, placé sous le péristyle du temple de Minerve, reçoit les vœux du peuple, des soldats, des artistes et des prêtres, la déesse elle-même descend de l'Olympe pour étendre sur le héros une main protectrice.

Trasibule, c'est Napoléon, et plusieurs vers du dithyrambe final le disent sans ambages. L'œuvre

de Beaunier et Berton devait être exécutée au cours de la fête donnée par l'Hôtel-de-Ville de Paris aux souverains, le 16 décembre, mais telle était l'affluence des spectateurs que l'orchestre placé hors du monument ne put entrer dans la salle du concert pour se réunir aux musiciens qui l'attendaient. La cantate destinée à l'Hôtel-de-Ville fut chantée quelques jours plus tard, à la salle Olympique, en présence de l'Empereur, dans la fête offerte aux princes français par les officiers généraux de terre et de mer.

Paris, an XIII-1804: *Quelques Scènes Françaises*, avec allégories, pantomimes, danses et chœurs, par Cizos, ex-membre du Tribunal criminel de la Gironde.

Le gascon Craquignac courtise Lucette, mais celle-ci repousse son hommage; elle aime Alexis, neveu du magister, depuis dix ans soldat, mais qui n'a pas cessé de donner de ses nouvelles et qu'elle espère épouser à la paix. Justement l'armée d'Italie traverse le village; Alexis, qui en fait partie, s'échappe pour embrasser Lucette en l'appelant sa femme; cela déplaît à Craquignac qui, bien que gascon, est brave et provoque son rival. Alexis, se mettant en garde, tire le sabre d'honneur que lui a mérité sa belle conduite; Craquignac ne peut lutter à armes égales, il s'excuse auprès d'Alexis, renonce à Lucette, et, comme on annonce la guerre avec l'Angleterre, les rivaux réconciliés s'engagent dans la nouvelle armée.

Nous ne donnons là que la pièce proprement dite; elle ne tient guère que le tiers de l'ouvrage

qui retrace, en différentes pantomimes dialoguées, l'histoire de la France de 1789 à 1804, et la carrière aussi rapide que brillante du héros que va récompenser le rang suprême. Présentées à l'Opéra et à la Porte-Saint-Martin, pour être exécutées le jour du couronnement de Napoléon, *les Scènes Françaises* furent refusées par l'un et l'autre de ces théâtres, et l'auteur ne put que les imprimer comme un sincère hommage à celui qu'environnaient le respect et l'admiration de l'Europe.

Un drame lyrique en 3 actes : *le Triomphe des vertus*, par A. F. Rozen, ouvrit littérairement l'année 1805. Jeanne d'Anjou, reine de Naples, est l'héroïne de cet ouvrage écrit pour la fête de l'Impératrice, et que nous nous dispenserons d'analyser, sa préface seule révélant chez l'auteur l'intention de célébrer les vertus, l'esprit et la beauté de Joséphine.

Les événements devaient bientôt fournir aux écrivains l'occasion de manifestations plus claires et plus intéressantes. Tandis que Napoléon préparait sa descente en Angleterre, toutes les puissances du continent formaient contre la France une coalition nouvelle. Renonçant à frapper les Anglais chez eux, l'Empereur tourna ses forces contre le continent. Parti de Paris le 24 septembre, il entrait en vainqueur dans Vienne le 12 novembre, et écrasait le 2 décembre, à Austerlitz, les for-

ces combinées de la Russie et de l'Autriche. Ulm, la prise de Vienne, la victoire d'Austerlitz bientôt baptisée bataille des trois Empereurs, la paix de Presbourg enfin qui clôtura dignement la campagne, étaient des sujets trop favorables pour ne point tenter la verve des poètes et des vaudevillistes ; ils les chantèrent gaiement, abondamment, et furent, quand ils le méritaient, récompensés de leur patriotisme.

Boulogne-sur-Mer, 29 thermidor an XIII (17 août 1805) : *Le Vaudeville au camp de Boulogne*, prologue-impromptu, par Barré, Radet et Desfontaines.

Le cabaretier Tristan se désole de ne voir point de pratiques. Un vieux soldat, Sans-Peur, en buvant bouteille à ses frais, lui donne l'espoir d'un meilleur avenir. Effectivement le trompette Victor accourt annoncer la venue d'une troupe de bons vivants et de jolies femmes décidés à prendre gîte chez le cabaretier qui, sur le conseil de Victor, change son nom de Tristan pour celui plus engageant de Grégoire. Les arrivants ne sont autres que Fanchon la vielleuse, le Père La Joie, le Vaudeville et des acteurs venus de Paris à Boulogne, où leur présence était désirée. On rit alors, on boit, et l'on prélude par des flonflons aux chants de victoire que chacun espère bientôt entonner.

Cet amusant à-propos porte pour dédicace le couplet suivant, à S. M. l'Empereur et Roi :

Le Vaudeville vient au camp,
Pour lui c'est un jour de conquête ;
Par un bonheur encor plus grand
Il arrive au jour de ta fête :

Permets-lui de mêler ses chants
A ceux de tes guerriers fidèles,
Et de joindre une fleur des champs
A ta couronne d'immortelles.

Le 3 brumaire an XIV (25 octobre 1805), on chante au Vaudeville, sur l'air du *Pas redoublé*, des couplets sur les premiers succès de nos soldats : « Qui sait, disait l'auteur anonyme, se vantant de suivre à la piste les héros français,

Qui peut savoir si quelque jour
Dans leur ardeur guerrière,
Ils n'iront pas à Pétersbourg
Planter notre bannière?
Ils sont en route, et connaît-on
Danger qui les arrête,
Quand ils ont de Napoléon
Et le bras et la tête? »

Lyon, théâtre des Célestins, 2 frimaire an XIV (23 novembre 1805) : *L'Epousera-t-il? ou la Prise de Vienne,* impromptu en 1 acte, mêlé de vaudevilles, par M. B. (Bié) et F. P. (Pitt).

Duclinquant, négociant d'Auteuil, qui a des obligations au bourgeois Médéric, voudrait bien lui donner sa fille Célestine, mais celle-ci aime le militaire Félix et ne veut pas d'autre époux. Duclinquant ne sait à quoi se résoudre quand Médéric, qui se croit sûr du contraire, promet d'abandonner ses droits si l'armée française entre à Vienne. C'est, naturellement, ce qui se produit, et Félix épouse Célestine, au grand dépit de Médéric.

Agréable pièce, semée de jolis couplets, comme celui-ci, chanté par Félix :

Quand Napoléon nous conduit,
C'est toujours à la gloire ;
N'est-on pas certain avec lui
D'une prompte victoire?
Tout ce qu'il veut il le fait,
Et d'avance il nous disait :
« Avant que je revienne,
Je vous promets
Brillants succès,
Et ce sera dans Vienne
Que je ferai la paix. »

Le 9 frimaire an XIV (30 novembre 1805), le théâtre Montansier ajoute, au *Pont des Arts*, une scène en réjouissance de la prise de Vienne.

Le lendemain 10 frimaire (1er décembre 1805), le Vaudeville, qui a emprunté *Mylord Go* au théâtre Montansier, y joint des couplets sur le même événement.

Le 13 frimaire (4 décembre), au théâtre de la Vieille Rue du Temple, Armand Séville et E. F. Varez font chanter, après *l'Intrigue de carrefour*, dont le dernier mot est *adresse*, un vaudeville terminé par ce couplet sur l'air du *Jockey :*

Vive l'Empereur des Français,
Chantons ce héros plein de gloire,
Mais comment l'atteindre jamais
Sur le chemin de la victoire ?
Amis, pour plus de sûreté,
Offrons, dans l'ardeur qui nous presse,
Nos vœux à l'immortalité :
Nous aurons trouvé son adresse.

Théâtre de la Cité, 14 frimaire an XIV (5 décembre 1805) : *La Prise de Vienne*, vaudeville en 1 acte, par B. de Rougemont.

Un vieux caporal autrichien, faisant des recrues sur la place de Vienne, enrôle un jeune soldat, amoureux de sa fille. Mais la belle allemande a déjà donné son cœur au hussard français Victor, et c'est du triomphe de la Grande-Armée qu'elle attend le bonheur. Son espérance n'est pas trompée ; Victor entre un des premiers dans Vienne, et le vieil autrichien, qu'éblouit la valeur française, donne au hussard la main de sa fille.

Peu d'idées, mais des traits d'esprit et de bons couplets qu'on applaudit chaleureusement.
(*Non imprimé.*)

Rouen, an II de l'Empire Français : *La Prise de Vienne, ou l'Ecrivain public*, impromptu en vers libres et en prose, avec plusieurs vaudevilles et calembours très intéressants, par Ferrand, homme de lettres.

Dumont, écrivain public de Vienne, reçoit dans sa boutique un ouvrier gris, qui lui fait rédiger une demande d'argent, puis une Madame Saint-Eustache, vivandière, qui lui commande cent cartes d'invitation à une fête. Cette dernière cliente marie ensuite sa fille à Nicaise, clerc de Dumont.

Quel rapport ces scènes d'intérieur peuvent-elles avoir avec la prise de Vienne ? Ferrand seul eût été capable de le dire, et il a gardé son secret. Par distraction, sans doute, la chose n'étant pas gênante pour un homme habitué à tourner les difficultés qu'il ne pouvait vaincre. Dans ses pièces, en

effet, les incidents se suivent sans lien ni raison, les personnages entrent ou sortent à leur guise ; quand l'auteur craint de s'embarrasser dans quelque période : « Allons, dit-il, Monsieur — ou Madame — un couplet ! » — et le fredon sauveur résonne.

Le 21 frimaire an XIV (12 décembre 1805), on chante au Théâtre-Français les deux couplets suivants dus, l'un à Dugazon, l'autre à Bellin.

Olmutz atteste la gloire
Et la valeur des Français,
Nos neveux ne pourront croire
A leurs étonnants succès,
Mais au temple de mémoire
Mars aura gravé le nom
Du héros Napoléon.

O jour fameux dans l'histoire,
Trois successeurs des Césars
Cherchent la même victoire,
Courent les mêmes hasards ;
Mais si, dans les champs de gloire,
Trois sont venus, trois ont vu,
Le vrai César a vaincu.

Le 30 frimaire (21 décembre), représentation gratuite au Vaudeville, au cours de laquelle sont dits des couplets écrits par Barré, Radet et Desfontaines, sur l'air *J'ons un curé patriote*, et terminés par celui-ci :

Comment chanter le grand homme,
L'immortel Napoléon ?

Mais il suffit qu'on le nomme,
Son éloge est dans son nom;
Toute louange aujourd'hui
Serait au-dessous de lui.
Mes amis, à jamais,
Chantons ses brillants succès,
Vive l'Empereur des Français!

Théâtre du Palais-Variétés, 7 nivôse an XIV (28 décembre 1805) : *La Bataille des trois Empereurs*, mélodrame en 2 actes, par F. D. Léon.

Le baron de Ludolff, major autrichien, ayant été fait prisonnier et conduit en France, sa fille Sophie, âgée de quinze ans, l'y a rejoint pour essayer d'abréger sa captivité. Elle y parvient avec l'aide d'un jeune officier français, Charles Dupré, qu'elle épouse en secret le jour même où son père recouvre la liberté. Mais Ludolff, à qui Sophie se confesse bientôt, maudit les jeunes époux et exige, pour leur pardonner, qu'ils ne se revoient qu'après sa mort. Charles et Sophie tiennent cet engagement pendant huit années, mais Sophie, dont le père est devenu général, commandant le fort de Porlitz, apprend un jour que des dragons français se sont battus près du lieu qu'elle habite et qu'un colonel y a perdu la vie; or, Charles Dupré est colonel dans ce corps. Affolée d'inquiétude, Sophie prend les habits d'un paysan et se rend sur le champ de bataille, où elle a le bonheur de trouver Charles abandonné, mais vivant encore; elle le panse et le ramène chez son père, en attendant la possibilité de lui faire rejoindre les Français. Si prudente que soit Sophie, Ludolff s'aperçoit bientôt que quelque chose d'anormal se passe dans la citadelle, il découvre la présence de Charles et maudit de nouveau sa fille, mais le colonel a eu le temps de s'évader pour regagner le camp français où tous le fêtent. Sophie, que Ludolff fait sortir de Porlitz qui doit être attaqué, rejoint son

époux. La bataille générale s'engage. Le fort, bien que vaillamment défendu, est pris, et Ludolff s'attend à subir le sort des vaincus lorsque Napoléon, par égard pour les bons services de Charles Dupré, consent à traiter son beau-père en Français. Touché de cette magnanimité, Ludolff pardonne à ses enfants qui l'embrassent, tandis que l'armée française célèbre, avec l'anniversaire du couronnement de Napoléon, la victoire qui porte dans nos annales le nom d'Austerlitz, ou Bataille des trois Empereurs.

Il y a du sentiment, de l'intérêt, dans cet ouvrage qui, malgré ses invraisemblances, valut un succès à l'auteur, modestement chargé d'un rôle secondaire.

Chartres, décembre 1805 : *Une Nuit d'Ulm*, tableau historique en 1 acte, par E. M. G. L. D. (Lesage), artiste dramatique.

Enfermé dans Ulm, le général autrichien Mack ne sait quel parti prendre, quand un parlementaire français vient le sommer de rendre cette place, sous peine de voir la garnison passée au fil de l'épée. Le prince de Lichteinstein, qui a déjà rempli plusieurs missions auprès de Napoléon, se rend au camp de ce dernier pour tâcher d'obtenir que les troupes autrichiennes retournent dans leur pays avec armes et bagages; l'Empereur n'accorde cette faveur qu'aux officiers, les sous-officiers et soldats devant être prisonniers de guerre. Force est bien à Mack d'accepter la loi du vainqueur, et les Autrichiens défilent devant Napoléon, à qui des femmes viennent offrir une couronne de laurier.

C'est bien là, dans son émouvante simplicité, la page historique annoncée. N'osant prêter son

style à l'Empereur, l'auteur lui a mis dans la bouche le texte même de ses proclamations à l'armée; Napoléon, par suite, débite des tirades assez longues, mais qu'on ne peut taxer d'invraisemblance. Acceptée d'abord par le maire de Chartres pour être jouée sur le théâtre municipal, *Une nuit d'Ulm* fut défendue la veille de la représentation, et l'auteur la publia pour prouver que cette interdiction n'avait été provoquée par aucune indiscrétion ni inconséquence de sa part.

Strasbourg, 1805 : *Divertissement*, en prose et vaudeville, par ***.

La famille de M. de Verseuil, installée devant une lanterne magique, s'égaie de tableaux représentant les victoires passées des Français quand un courrier survient, apportant la nouvelle de la défaite totale des Autrichiens. On célèbre ce succès par des chants auxquels contribue le bailli du village, et M. de Verseuil résume, dans ce bouquet rimé, le sentiment de l'assistance .

Chantons ce triomphe nouveau,
Qu'à nos succès tout applaudisse,
Combien ce jour doit être beau
Pour notre auguste Impératrice !
Le nom de *Grand* à son époux
Est donné par la renommée,
Et Joséphine est pour nous tous
Joséphine la bien-aimée !

Représentée dans une fête particulière, comme suite des *Petits Savoyards*, cette improvisation ne

pouvait satisfaire qu'un public indulgent par devoir.

1805 : *Le Retour de la Paix en France*, vaudeville en 1 acte, par C.-J. Burgaud.

De Clairval, petit-maître suranné, fait la cour à Mademoiselle Louise, qui lui préfère le jeune Beaufort, depuis quelque temps à l'armée. Un camarade de ce dernier apporte la nouvelle d'une paix à laquelle Clairval refuse de croire, mais Mars et Minerve paraissent pour affirmer l'événement, et la Paix elle-même descend du ciel, certaine du bon accueil qui l'attend. Puis Beaufort revient de l'armée; il a reçu un coup de sabre qui le défigure en attestant sa valeur; Louise, amante fidèle et bonne patriote, ne l'en aime que davantage, et l'épouse au nez de Clairval déconfit.

Faite à l'occasion de la paix d'Amiens et représentée sur les théâtres de Calais, d'Arras et de Bruxelles, cette pièce de peu d'intrigue contient de jolis détails et des couplets où le César français est célébré en assez bons termes : exemple celui-ci, chanté par Minerve :

Enfant chéri de la victoire,
Bonaparte, jeune héros,
Toi qui vis constamment la gloire
Suivre tes guerriers, tes drapeaux,
De ma main reçois la couronne,
Prix immortel d'un front vainqueur,
Elle est due à celui qui donne
Au monde la paix, le bonheur.

Le Retour de la Paix n'est imprimé que dans

les *Mélanges de littérature*, publiés par l'auteur en 1834.

Citons, sur le même sujet, *la Guerre pour la paix, ou les Cinq Chansonniers dans l'embarras*, vaudeville en 1 acte par Marandon et Migneret, et *le Vingt-six brumaire, ou le Bulletin de la Grande Armée*, vaudeville en 1 acte, par Marandon, Migneret, Châteauvieux et Lepénitent, tous deux représentés à Bordeaux en 1805, non publiés, et sur lesquels nous manquent les renseignements.

Saint-Lô, janvier 1806 : *Le Triomphe de Camille*, intermède en 1 acte.

C'est, avec des modifications importantes, la pièce de Gersin et Viellard dont nous avons parlé à la date du 21 messidor an VIII; cette seconde version ne fut pas plus représentée que la première.

Théâtre de Boulogne-sur-Mer, 5 janvier 1806 : *La Bataille d'Austerlitz, ou le Soldat français tel qu'il est*, vaudeville en 1 acte, par J. B. W. (Willeminet).

Les Français et les Russes sont aux prises à Austerlitz. Dans un hameau voisin du champ de bataille, un jeune cultivateur, Linorf, se désole; les Russes ont dévasté ses biens, et il tremble que Koloski, père de Joannah qu'il aime, refuse désormais de l'unir à sa fille. Cependant le bruit du canon cesse, on apprend que les Français sont vainqueurs, et tous les paysans se précipitent pour les féliciter. Sur la scène déserte arrivent alors le sergent La Valeur et le cons-

crit Sans-Quartier, porteurs d'une valise que le second a prise sur le cadavre d'un colonel russe et dont ils se mettent à partager le contenu. Pendant cette opération, Linorf cause avec Joannah, qui s'efforce en vain de le réconforter en l'assurant de son amour. Sans-Quartier, surprenant l'entretien, fait sans mot dire trois parts de la prise et dit à Linorf, qui s'en étonne, que le troisième lot réparera les torts de la fortune vis-à-vis de l'amoureux désolé. Il tient parole, donne cent pièces d'or à Linorf, et, comme ce dernier, Joannah, Koloski lui-même le remercient de sa générosité : « — Vous ne me devez rien pour cela, répond-il, c'est le colonel russe qui, n'ayant peut-être de sa vie fait une bonne action, veut bien me charger de lui mériter le Purgatoire après sa mort. »

Ce vaudeville a de la bonne humeur, du trait, et réussit d'une façon complète. Des nombreux couplets qu'il contient, nous détacherons celui-ci, terminant le tableau de la grande bataille :

Napoléon, es-tu content
Si ta fidèle armée
Du Sacre et du Couronnement
Fête bien la journée ?
Crois qu'en France il n'est pas un cœur
Qui, plein de ton image,
Pour ta gloire et pour ton bonheur
N'essayât davantage.

La Bataille d'Austerlitz est dédiée, en deux couplets, au maréchal Brune « ami du Grand Napoléon. »

Porte-Saint-Martin, 8 janvier 1806 : *Le Dénouement im-*

promptu, vaudeville en 1 acte, suivi d'un divertissement, par Le Craig.

Deux poètes de caractères différents ont l'habitude de se réunir chez Fricoteau, patron de guinguette, pour travailler à leurs ouvrages. L'un, jovial, écrit pour les théâtres ; l'autre, larmoyant, s'est voué au genre élégiaque. Jovial touche à la fin d'une pièce dont le dénouement l'embarrasse, il ordonne un déjeuner et propose une répétition. Fricoteau y consent et voici ce qu'on représente. — Mathurin, paysan, a pour fille Pauline que le sot et laid Nicaise recherche en mariage. Ce Nicaise déplaît à Pauline, qui aime de tout son cœur le jeune et beau Frédéric. Malheureusement Frédéric est allemand et prisonnier de guerre, et Mathurin ne sait que décider... — Ici un militaire interrompt la répétition en fournissant à Jovial le dénouement qu'il rêve. Ce soldat, en effet, arrive de la Grande-Armée et annonce que la paix est conclue. Frédéric, libéré, se marie avec Pauline et un divertissement clôt la pièce.

Ouvrage de second ordre, succès de circonstance.

Rouen, théâtre des Arts, 15 janvier 1806 : *Le Rendez-vous au Temple de la Paix, ou la Suite de la Bataille d'Austerlitz*, pièce en 1 acte, par ***, musique de Mées.

Aucun renseignement sur cette pièce, dont le compositeur avait donné, le 1er du même mois, une symphonie militaire à grand orchestre, *la Bataille d'Austerlitz*, avec un énorme succès.

Théâtre des Nouveaux-Troubadours, 18 janvier 1806 : *Le*

Dernier bulletin, ou la Paix, impromptu en 1 acte, mêlé de vaudevilles, par Armand Séville, Léopold et Darrodes-Lillebonne.

Julie, fille de l'aubergiste Latonne, aime Saint-Preux, mais celui-ci est à l'armée et Riquiqui, filleul de Latonne, courtise la jeune fille avec l'espoir que Saint-Preux ne reparaîtra pas au village. Latonne, chez qui se lisent les bulletins de la Grande-Armée, a pour pensionnaire un officier autrichien, prisonnier, qui soupire non moins que Julie après la fin de la guerre. Un dernier bulletin apporte enfin l'heureuse nouvelle ; Saint-Preux, fait sous-lieutenant, revient pour épouser Julie, et l'Autrichien regagne son pays, pendant que pleurniche Riquiqui désolé.

Donnée suffisante, développée avec talent, à l'aide de couplets nombreux et bien tournés : succès.

Théâtre de Boulogne-sur-Mer, 22 janvier 1806 : *Le Bienfait récompensé, ou la Suite de la Bataille d'Austerlitz*, vaudeville en 1 acte, par J. B. W. (Willemenet).

Sans-Quartier est l'ami de Linorf et de Joannah, mariés par suite du riche cadeau qu'il leur a fait. Sa générosité lui vaut en outre l'amour de Julia, jeune orpheline que le paysan Colas poursuit en vain de sa passion niaise. Mais voici qu'on annonce la reprise des hostilités et, conséquemment, le départ des Français d'Austerlitz : Colas se réjouit de la nouvelle, et Julia s'en désole. Elle est heureusement bientôt démentie ; Sans-Quartier, nommé sergent, épouse l'orpheline, et le camp tout entier prend part à la cérémonie, qui devient ainsi la fête de la paix.

Epilogue de la pièce représentée au même théâtre le 3 janvier précédent, *le Bienfait récompensé*

vaut moins que *la Bataille d'Austerlitz*, qu'il continue, et n'eut pas la même réussite.

Théâtre des Jeunes-Elèves, 23 janvier 1806 : *La Paix*, vaudeville impromptu en 1 acte, par Aude neveu et Eugène (Décour).

Dorbin et Verseuil se sont promis d'unir leurs enfants ; mais, par suite de mauvais placements, Dorbin perd la moitié de sa fortune, et Verseuil, qui craint de faire le malheur de sa fille Amélie, promet cette dernière au colonel du régiment où Dubois fils sert depuis cinq années. Cela se fait par correspondance, et Verseuil ne connaît pas plus son futur gendre que celui-ci ne connaît Amélie. Cependant le canon résonne, annonçant la paix et l'arrivée de ceux qui l'ont conquise. Dorbin fils est parmi les vainqueurs. Après avoir embrassé son père et Amélie, il somme Verseuil de tenir sa parole. Verseuil, embarrassé, est obligé de dire ce qu'il a fait et le motif qui l'a porté à ne plus vouloir du jeune homme ; sa surprise est grande quand il apprend que le colonel avec lequel il a traité n'est autre que Dorbin lui-même, et que celui-ci possède assez d'argent pour rétablir la fortune de son père. Les projets d'autrefois sont repris, Dorbin épouse Amélie et chacun chante, avec la paix, celui que chérit la victoire.

Ce sujet, peu vraisemblable, est traité tour à tour avec sentiment et gaîté. Quant aux couplets qui l'agrémentent, un de ceux qui célèbrent les prodiges accomplis par Napoléon nous renseignera sur leur esprit et leur facture :

Jamais Alexandre le Grand
Ne fit de miracles semblables,

Jamais Henri le conquérant
Ne fit tant d'exploits remarquables ;
Turenne, Bayard et Condé
S'illustrèrent en cent années,
Quand droit à l'immortalité
Le héros court en deux journées.

Lyon, Théâtre des Elèves Dramatiques, 27 janvier 1806 : *La Bataille d'Austerlitz, ou la Mémorable Journée des trois Empereurs*, à-propos en 2 actes, mêlé de vaudevilles, orné de marches et évolutions militaires, par Antoine Galland.

La scène se passe au village de Godding, en Moravie. Julien, fils d'Ulrick, doit épouser Colette, fille de Peters; mais Ulrick, qui a peur des batailles, ne veut célébrer le mariage qu'à la paix, et songe à fuir le pays qu'on lui a dit menacé d'une invasion française. Les événements ne lui laissent pas le temps d'exécuter son projet. Les troupes allemandes et russes, poursuivies par les Français, surgissent de tous côtés, et une bataille décisive s'engage à Austerlitz, proche de Godding. Les nôtres sont vainqueurs, et la paix qui s'ensuit assure l'union des jeunes gens.

La pièce, éparpillée en épisodes disparates, n'est cependant pas mauvaise; des couplets bien tracés en augmentent l'intérêt, exemple :

Lisez les annales du monde,
Suivez de près les grands guerriers,
Voyez-les sur terre et sur l'onde,
Combien ont terni leurs lauriers ;
D'autres ont souillé leur mémoire
Par plus d'un trait de cruauté,
Mais Bonaparte à la victoire
Fait présider l'humanité.

Rouen, an II de l'Empire Français : *La Bataille d'Austerlitz, ou la Journée mémorable des trois Empereurs*, mélodrame en 1 acte, mêlé de vaudevilles, par Ferrand, homme de lettres, ci-devant artiste du Théâtre des Arts et du Théâtre-Français, à Rouen, et de celui du Havre.

Deux soldats russes, échappés au désastre d'Austerlitz, complotent de pénétrer dans la ferme du père Blondel, cultivateur, pour le voler et enlever sa fille Thérèse ; mais Saint-Amour, soldat français, entend leur conversation, se poste près de la ferme, tue l'un des bandits et sauve la jeune fille. Blondel, mis au courant de l'événement, offre de l'argent à Saint-Amour ; sur le refus du soldat, il lui propose la main de Thérèse que le Français accepte avec plaisir. La noce est aussitôt célébrée, et Napoléon, informé du courageux trait de Saint-Amour, lui donne son congé.

Cela n'a, comme on voit, que des rapports bien vagues avec la « Journée des trois Empereurs ». L'auteur, du reste, affirme là l'ineptie dont ses ouvrages antérieurs l'avaient fait convaincre.

Strasbourg, 1806 : *La Journée des trois Empereurs, ou la Bataille d'Austerlitz*, mélodrame en 3 actes, par Jean-Marie-David Mermet, médecin de l'état-major général, musique de Charles Dumonchau.

Un officier russe a sauvé la vie des paysans moraves dans la grange desquels Napoléon a établi son quartier-général. Fait prisonnier à la bataille d'Austerlitz, ce Russe est conduit à l'Empereur qui, instruit de son acte de dévouement, le met en liberté et le marie à la fille du Morave, qu'il dote généreusement.

Cette amourette n'est qu'un incident de la pièce,

où les événements historiques sont groupés avec autant de prolixité que d'exactitude, et qui constitue, par cela même, l'éloge réussi des soldats français et de leur chef inimitable.

Paris, 1806 : *La Journée d'Austerlitz, ou la Bataille des trois Empereurs*, drame historique en 2 actes, en vers, par De Charbonnières, ancien officier de cavalerie, ex-secrétaire général de l'administration du Piémont, et de la garde d'honneur de l'Empereur.

Voilà, certainement, l'œuvre la meilleure qu'ait inspirée la victoire fameuse d'Austerlitz. Plein d'enthousiasme pour son sujet, l'auteur s'est bien gardé de le défigurer par l'addition de scènes fantaisistes ; les faits y parlent seuls, dans la majesté simple de l'histoire. Au premier acte les préparatifs du combat, la feinte retraite des nôtres expliquée, la visite d'Olgorouki offrant la paix à des conditions inacceptables, Napoléon enfin, après la distribution des rôles à chacun des maréchaux, haranguant les troupes qui lui promettent, pour l'anniversaire de son couronnement, la plus belle des fêtes. Au deuxième acte, après la victoire, la joie des soldats et les remerciements du chef, l'empereur François venant demander la paix au vainqueur, le message de Walhubert mourant, et l'adoption par Napoléon de tous les orphelins faits par la guerre. Tout cela présenté dans un style élevé parfois, limpide toujours, digne des personnages et du louable but visé par le poète.

Riom, 1806 : *La Bataille d'Austerlitz*, poème dramatique en 3 actes, par Reymond, premier adjoint au maire d'Issoire.

Dolban, officier de la garde impériale, s'étonne du retard que Napoléon met à attaquer les troupes réunies de Russie et d'Autriche, et surtout du mouvement de recul que les nôtres ont fait par ordre de leur chef. Va-t-on, pour la première fois, fuir devant l'ennemi? Berthier, major-général de la Grande-Armée, rassure le jeune homme. La retraite des Français a pour but d'attirer leurs adversaires hors du camp retranché qu'on n'aurait pu forcer sans de grands sacrifices. D'ailleurs Napoléon veut, avant la bataille, offrir la paix aux empereurs alliés; s'ils refusent, une défaite terrible les en punira. Dolban se réjouit de voir ses craintes dissipées; il rêve, à la faveur du combat imminent, s'emparer d'un drapeau ennemi, c'est la condition qu'un vétéran a mise à son mariage avec la jeune fille qu'il adore. Tout se passe comme le maréchal Berthier l'a prédit. La démarche pacifique de Napoléon est sans résultat, la lutte s'engage; mais la garde impériale reste en réserve, cela désole Dolban qui, violant la consigne, se précipite dans les rangs ennemis, où il enlève l'étendard exigé. Napoléon est trop heureux du résultat de la journée pour punir le jeune homme, il lui fait présent du drapeau conquis, et l'armée tout entière fête la victoire, gage à peu près certain d'une paix générale.

Napoléon tient le principal rôle dans cet ouvrage, plus national que poétique. L'auteur a la prudence de ne lui prêter aucun sentiment, aucune pensée ne se trouvant pas dans les bulletins, mais il a bien fallu rimer ses discours, et ce travail affaiblit, en la surchargeant d'inutilités, la langue rapide et claire du héros. Voici, par exemple, la fin de la

harangue que, pour clore la pièce, Napoléon adresse aux soldats triomphants :

Le printemps doit vous voir autour de mon palais.
Mes mains vous offriront à l'amour des Français.
Là, vous serez l'objet et l'ornement des fêtes :
L'olive et le laurier couronneront vos têtes.
Quand vous aurez goûté des plaisirs si parfaits,
Nous tournerons nos pas vers l'île des forfaits,
Nous irons châtier ces fiers tyrans des ondes,
Nous rendrons le commerce et la paix aux deux mondes :
Et mon règne, illustré par de si grands destins,
Fera dater de lui le bonheur des humains.

Ah ! que le vainqueur d'Austerlitz parlait mieux en prose !

Théâtre-Français, 1er février 1806 : *Les Français dans le Tyrol*, fait historique en 1 acte, par J. N. Bouilly.

Après la capitulation d'Ulm, les Français continuant leur marche victorieuse pénètrent dans le Tyrol, sans que le comte d'Arminsthal, gouverneur de l'arsenal d'Inspruck, se mette en état de défense. Il est en effet persuadé que les merveilles qu'on raconte des soldats de Napoléon sont exagérées, et que rien ne menace la ville dont il a la responsabilité. Mais bientôt le canon se fait entendre, la citadelle est attaquée et prise en quelques instants. Florainval, officier français, pénètre dans l'arsenal qui contient des munitions considérables et des drapeaux enlevés au 76e de ligne qu'on s'empresse de reprendre. Florainval trouve, dans une des galeries, plusieurs officiers autrichiens blessés devant Ulm, auxquels la femme du gouverneur donne des soins ; reconnaissant parmi eux le major de Rheimberg à qui il a sauvé

la vie, et Ernest son frère, qui est aimé d'Amélie, nièce de d'Arminsthal, il satisfait aux épanchements de son cœur et rappelle à ses soldats les paroles sublimes de l'Empereur : « Respect au courage malheureux. » — En ce moment on annonce l'entrée de Napoléon à Vienne ; la rapidité de tant de victoires étonne tous ceux qui sont présents ; Florainval y voit le présage d'une paix générale, les cœurs se confondent, et Amélie donne sa main à Ernest qui répète avec les Français : « *Vive Napoléon!* »

Cet acte, mélodrame plutôt que comédie, réussit complètement. Il n'est pas sans défaut pourtant, mais l'auteur désarma toute censure par ce couplet final, mis dans la bouche de Mademoiselle Contat, chargée du rôle de la comtesse :

Comment, dans une bagatelle,
Tracer nos rapides succès?
Messieurs, n'y voyez que le zèle
Et les sentiments d'un Français ;
Il est aisé de se convaincre,
Qu'avec Napoléon le Grand,
Pour peindre comme il a su vaincre,
Il fallait écrire en courant.

Théâtre Molière, 2 février 1806 : *Le Vainqueur d'Austerlitz*, ou *le Retour du Héros*, divertissement, pièce en 1 acte, par Pelletier et Frédéric (Dupetit-Méré), musique de Tobi.

Le général Gustave, à qui l'on doit la victoire d'Austerlitz, revient, la paix signée, dans son château où sa femme, ses serviteurs et les gens du pays l'accueillent avec le plus vif enthousiasme.

Voilà tout le sujet de cette pièce, composée de

scènes épisodiques plus ou moins réussies. Où les auteurs disent Gustave, il faut entendre Napoléon. Ce n'est pas un héros fictif qu'exalte le couplet suivant :

Lorsque ce général habile
Conduit les siens à l'ennemi,
Il sait combattre comme Achille,
Mais ne peut mourir comme lui.
L'univers entier le renomme,
La Parque, triste déité,
Doit respecter les jours de l'homme
Qui vit pour l'immortalité.

Et c'est à Joséphine que vont, sans ambiguïté, ces lignes aimables :

Toujours le malheureux près d'elle,
Voit mettre un terme à sa douleur,
Adoucir sa peine cruelle,
Est un devoir cher à son cœur;
Elle soulage l'indigence
En faisant le bonheur de tous,
Et, par sa douce bienfaisance,
Elle est digne de son époux.

Théâtre des Jeunes-Comédiens, 3 février 1806 : *Le Retour de l'Empereur*, bluette en 1 acte, par ***.

Napoléon triomphant était rentré, le 26 janvier, à Paris. Fait pour célébrer cet événement, l'ouvrage représenté par les Jeunes-Comédiens fut naturellement applaudi. Il n'est pas imprimé pourtant, et nous n'en connaissons ni la donnée ni l'auteur.

Opéra, 4 février 1806 : *Intermède*, pour le retour de S. M. l'Empereur et Roi, par Esménard, musique de Steibelt, ballets de Gardel.

La scène représente la plate-forme du Pont-Neuf. Des canons placés debout, de distance en distance, forment une espèce de colonnade ornée de guirlandes et d'inscriptions, surmontée de drapeaux pris sur l'ennemi et de lances qui soutiennent une superbe tente. A travers cette colonnade on découvre la Seine et les ponts. Un peuple immense vole au-devant de l'Empereur dont le retour est annoncé ; des chants et des danses manifestent la joie des Parisiens. Au son d'une marche guerrière, les élèves des écoles militaires accourent au-devant du vainqueur d'Austerlitz et de ses soldats ; des pelotons de toutes les armes arrivent aussi dans cette enceinte qui est le rendez-vous commun. Un général chante alors quelques strophes ; des groupes de différentes nations étrangères se forment, un maire de Paris exprime les vœux et les sentiments de tous, et des danses mêlées à des évolutions militaires terminent l'intermède.

La présence de l'Empereur et de l'Impératrice fit de ce spectacle une longue ovation, et le poète vit couper par de fréquents vivats les strophes composées en l'honneur du héros et que résume celle-ci :

Mais qui peut, dans son vol rapide,
Suivre aux champs du soleil l'oiseau de Jupiter !
Qui peut du héros qui nous guide,
Mesurer la pensée et repousser le fer !
Monarque sans rivaux, conquérant sans modèles,
Chaque jour, à son nom, cent peuples sont émus ;
D'Ulm et de Marengo les palmes immortelles
S'inclinent tout à coup devant celles d'Olmutz.

Vaudeville, 4 février 1806 : *Les Deux n'en font qu'un*, comédie en 1 acte, mêlée de vaudevilles, suivie d'un divertissement à l'occasion de la paix, par Barré, Radet et Desfontaines.

Un mauvais sujet, Léon, a disparu depuis cinq années du village situé près de Meaux, qu'il attristait par ses désordres. Malgré sa fâcheuse conduite, il avait su trouver le chemin du cœur d'Appoline, fille de M. Dumont qui, restée fidèle à son amour, refuse entre autres partis un corsaire célèbre, Sabord, lui offrant par correspondance sa main avec cinq cent mille francs. Léon, de son côté, aime Appoline, c'est pour la revoir qu'il revient au pays. Répudiant sa vie passée, il fait au maire Clément confidence de son repentir et de l'espoir qui le ramène; Clément, qui a connu le père de Léon, veut bien plaider la cause de ce dernier auprès d'Appoline, mais la jeune fille, tout en laissant voir son amour, se refuse au pardon. Cependant, par suite de la paix, les jeunes gens que la conscription avait pris reviennent au village. Parmi eux sont le capitaine Alphonse, frère d'Appoline, et le sous-lieutenant Eugène, fils de Clément. Eugène a sauvé les jours d'Alphonse, et ce dernier espère bien que sa sœur paiera la dette de reconnaissance contractée par la famille. Appoline pourtant s'y refuse; Eugène, que son père a mis au courant, ne peut blâmer la fidélité gardée à Léon, il regrette seulement que celui-ci, au lieu de mener une existence inutile au pays, n'ait pas comme tant d'autres embrassé la carrière des armes. Or si Léon ne s'est pas fait soldat, il n'en a pas moins servi la patrie; c'est lui qui, sous le nom de Sabord, a comme corsaire infligé aux Anglais des pertes cruelles et conquis sur eux une énorme fortune. Cette révélation aplanit les obstacles, et Léon Sabord obtient la main de celle qu'il aime.

Très jolie pièce, menée avec esprit et quelque sentiment. Le vaudeville qui la termine célèbre,

comme de raison, les exploits accomplis par Napoléon en moins d'un trimestre, et conclut par l'aveu suivant :

A l'amant de la victoire
Nous consacrons nos couplets,
Mais nous laissons à l'histoire
A détailler ses hauts faits :
Avant qu'ici notre voix
Eût chanté tous ses exploits,
Nous chanterions plus de trois mois.

Théâtre-Montansier, 4 février 1806 : Reprise de *La Guinguette*, avec couplets nouveaux qu'on n'a point publiés.

Théâtre de l'Impératrice (Odéon), 5 février 1806 : *Le Nouveau Réveil d'Epiménide*, comédie épisodique en 1 acte, par Etienne et Gaugiran-Nanteuil.

Epiménide, bourgeois de Paris, s'est endormi chez le médecin Moranville, son ami, pendant l'été de l'an VIII et se réveille au cœur de l'hiver de 1806. Le médecin a bien recommandé à son domestique de ne donner, le cas échéant, aucune nouvelle à Epiménide, mais un perruquier bavard dit quelques mots qui surexcitent la curiosité du bourgeois. Il se précipite dans la rue, où des étonnements sans nombre l'attendent. Le calendrier républicain est aboli, les temples rouverts, des travaux importants ont transformé la ville, tout enfin atteste une autorité assez forte pour réparer les fautes du passé en préparant l'avenir. Epiménide, ébahi, revient chez Moranville où l'attendent Ernestine, fille du médecin, qu'il n'a connue qu'enfant, et son propre neveu, Valmont, lieutenant jadis, maintenant colonel, qui revient triomphant de la Grande-Armée. Ernestine aime Valmont, mais elle est promise au fournisseur Legras, dont chaque campagne ar-

rondit la fortune et l'embonpoint; la dernière guerre, cependant, a été si vivement menée qu'il n'a pu même atteindre nos soldats. Rompu de fatigue, il se sent incapable de contracter mariage et renonce à Ernestine qui épouse Valmont, tandis qu'Epiménide se voit expliquer les prodiges accomplis en six années par ce seul fait que Bonaparte est devenu Napoléon.

Comédie ingénieuse, où les progrès réalisés par le Premier Consul et l'Empereur sont constatés et loués d'une façon très agréable. Les applaudissements du public répondirent à la pensée patriotique des auteurs, et l'impératrice Joséphine envoya à Etienne, comme témoignage de sa satisfaction, une bague enrichie de diamants.

Gaîté, 5 février 1806: *Lady Vapora, ou l'Anglaise à Pantin*, vaudeville en 1 acte, à l'occasion de la paix, par Armand Gouffé et Villiers.

Lady Vapora est de ce petit nombre d'êtres sceptiques ou moroses qui refusent de croire aux triomphes ou paraissent toujours affligés de les apprendre. On remarqua, dans cette bluette sans prétention, des traits d'esprit et des couplets agréables; elle n'est pas imprimée et nous n'en connaissons aucun extrait.

Opéra-Comique, 8 février 1806: *La Prise de Passaw*, fait historique en 2 actes, par Dupaty, musique de Nicolo.

Un officier de santé français est chargé par son général

de marcher toujours en avant de l'armée, pour préparer des logements aux blessés et requérir des médicaments. Nos victoires sont tellement rapides que les Autrichiens terrifiés n'osent plus défendre aucun poste et ne cessent de battre en retraite. L'officier de santé, gascon et ne doutant de rien, se présente étourdiment aux portes de Passaw et demande à parler au commandant. Admis dans la salle du conseil, il explique l'objet de sa mission et annonce, d'un ton assez burlesque, l'arrivée des troupes françaises. Le commandant, surpris de cette audace, s'imagine d'abord que le gascon a perdu l'esprit et s'amuse à le faire jaser; mais les Français approchent effectivement, la garnison autrichienne reçoit l'ordre d'évacuer Passaw sans résistance. A peine est-elle retirée que le bourgmestre du lieu vient apporter les clefs de la ville A qui les remet-il? Au gascon qui s'empare à lui seul d'une place forte sans avoir même tiré sa lancette.

De l'esprit dans le dialogue, de charmants airs dans la partition, firent accueillir avec indulgence cet à-propos, non publié.

Porte-Saint-Martin, 8 février 1806 : *La Prise de Passaw, ou le Médecin conquérant*, vaudeville en 1 acte, avec un divertissement pour la paix, par ***.

Même sujet que celui du précédent ouvrage. On l'écouta avec une impatience bruyante, qui força les acteurs à sauter deux ou trois scènes pour arriver au divertissement. Un changement à vue offrit alors un spectacle magnifique. Dans le fond du théâtre s'élevait un riche portique brillamment illuminé ; au milieu du fronton était représenté Napoléon revêtu de la toge impériale et couronné

par la victoire ; au-dessus, trente médaillons au moins rappelaient les noms d'autant de batailles gagnées par l'Empereur. Dans les frises, on lisait :

> Il sait tenir les promesses qu'il donne,
> Et l'olivier ceint sa double couronne.
>
> Gloire au Héros! Honneur à ses guerriers!
> Compter ses jours, c'est compter ses lauriers.

Cette pièce n'a pas eu les honneurs de l'impression.

Théâtre-Français, 26 février 1806 : *Le Politique en défaut*, comédie en 1 acte, en vers, par Chazet et Sewrin.

Caroline, jeune orpheline élevée par Madame de Saint-Yve, aime Paul, fils de sa protectrice, mais Paul est à l'armée depuis trois mois et Madame de Saint-Yve, ignorant l'amour de Caroline, lui offre comme époux D'Hermilly, vieux et riche politique dont la prétention est de régler, de son cabinet, les affaires d'Etat et de prédire tous les événements. Inquiète sur le sort de son fils, Madame de Saint-Yve voudrait ne célébrer le mariage qu'à son retour, mais D'Hermilly, estimant que la guerre avec l'Autriche durera longtemps encore, demande à signer son contrat le soir même. Pendant qu'il court chez son notaire, le vieux serviteur qui a suivi Paul à l'armée revient pour annoncer les succès persistants des nôtres et la paix glorieuse qui en résulte. Paul paraît bientôt lui-même avec les insignes du grade honorable qu'il a conquis, mais la joie de son retour est empoisonnée par la nouvelle du mariage de Caroline qu'on ne peut lui cacher. Madame de Saint-Yve ne veut le malheur ni de son fils ni de sa pupille, elle essaie de rompre avec D'Hermilly, qui refuse d'accorder le délai de six semaines

qu'elle sollicite et ne consent à attendre que trois jours Paul qui, selon lui, ne pourra revenir en France avant plusieurs mois. Il est bien surpris quand ce Paul, qu'il croit loin, apparaît à ses yeux pour le prier de lui céder ses droits sur Caroline qu'il aime et dont il est aimé. Malgré ses ridicules, D'Ilermilly est galant homme, il écoute la voix de la raison, met la main de Caroline dans celle de Paul, et un vaudeville termine la pièce.

Des scènes agréables, des vers alertes et de jolis couplets assurèrent le succès de cet ouvrage, hommage discret au héros d'Austerlitz et à ses troupes vaillantes.

Théâtre des Jeunes-Elèves, septembre 1806 : *Le Triomphe d'Alcide à Athènes,* drame héroïque en 2 actes, mêlé de chants et de danses, par A. A. F. Pillon et P. L. Moline, musique de Bianchi.

Alcide vainqueur, précédé de la Renommée, va rentrer dans Athènes où le peuple se dispose à l'accueillir avec des transports d'enthousiasme. Mais, tandis que la Justice et la Reconnaissance offrent un sacrifice à Minerve, Junon, qui n'a point abdiqué sa haine contre Alcide, menace d'engloutir le triomphateur dans les gouffres de la mer. Invoqué par Minerve, Jupiter descend dans un nuage pour détourner l'effet de la colère de son épouse, reçoit lui-même le héros débarqué sain et sauf, l'embrasse, lui pose sur la tête la couronne de l'immortalité, l'unit à Hébé et l'admet au rang des dieux dans l'Olympe.

Alcide, c'est Napoléon. Certains vers et certaines notes de ce drame ne laissent à ce sujet aucun doute, aussi fut-il reçu avec une faveur que

la pompe du spectacle justifiait plus que le style ampoulé des auteurs.

Rouen, an II de l'Empire Français : *La Reddition de Gaëte, ou la Défaite des Anglais et Napolitains*, tragédie en 3 actes, en vers libres, par Olivier Ferrand.

Masséna, assiégeant Gaëte, somme la ville de se rendre; le commandant napolitain s'y refuse, l'assaut est donné et les Français vainqueurs, généreux envers les vaincus, leur laissent la liberté, à la seule condition de ne plus porter les armes contre la France.

Travail grotesque comme plan, développé en 250 vers de diverses longueurs, et dont nous donnerons, sans commentaire, la tirade-conclusion :

Voici donc cette place et ce fort redoutable
Que Ferdinand disait à jamais imprenable :
L'Armée Napoléon a fait bien plus fort,
Il a pris la ville, la place et le fort.
Allons remercier la sainte Providence
De ce que Gaëte soit soumise à la France.

Paris, 1806 : *Le Triomphe des armées françaises*, pièce héroïque en 1 acte, en vers, ornée de combats et d'évolutions militaires, par Tissot.

Charles, sergent français, aime Justine, fille d'Albert et d'Alix, cantiniers bavarois, mais une infraction légère à la discipline le fait casser de son grade, et Alix ne veut de lui comme gendre que lorsqu'il sera réhabilité par une action d'éclat. Austerlitz lui fournit l'occasion qu'il n'a garde de laisser échapper. Redevenu sergent et décoré de la main de

Napoléon. Charles rentre en grâce auprès d'Alix et s'unit à Justine.

Des conversations entre généraux français, autrichiens et anglais occupent les trois quarts de cet ouvrage, écrit facilement mais sans originalité.

Paris, 1806 : *Le Retour d'Astrée, ou l'Apothéose d'Alcide*, intermède, par D. Baillot, bibliothécaire de Versailles.

Des guerriers barbares pénètrent dans le temple de la déesse Astrée et renversent sa statue qu'ils remplacent par celle de la Discorde. Les prêtres se refusant à sacrifier à la funeste idole vont être massacrés, quand un grand bruit se fait entendre, ce sont les compagnons d'Alcide qui repoussent les barbares et délivrent les lévites fidèles. Bientôt Alcide s'avance sur un char de triomphe, il abat la statue de la Discorde et purifie le temple souillé. Astrée descend alors du ciel et se place elle-même sur le piédestal où était sa statue. A sa voix l'Olympe s'ouvre et Alcide, mis au rang des dieux, y monte aux acclamations du peuple.

Les barbares vaincus sont les Allemands, et, sous le nom d'Alcide, l'auteur encense Napoléon en vers sans envolée, mais corrects et d'une suffisante transparence.

Strasbourg, 1806 : *Le Journaliste, ou la Fête à l'impromptu*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Tolmer-Vallier.

Le journaliste Dumont et Saint-Val, son ami, ont mis au jeu cinquante louis pour celui des deux qui, le premier, célébrera dignement la bataille d'Austerlitz et la paix qui en

est résultée. La seule condition est que la fête doit être donnée chez Dumont; or, le journaliste habite une maison qui avant lui appartenait à un rentier ami des plaisirs, le salon s'y prête aux changements à vue, et un machiniste payé par Saint-Val se charge de lui faire gagner son pari. Pendant qu'une troupe de comédiens stylée par le machiniste entre chez Dumont, sous différents costumes, pour faire dans son journal des annonces plus ou moins sérieuses, le machiniste prend ses dispositions; au signal de Saint-Val le salon de Dumont se transforme en palais dans lequel, orné de lauriers et éclairé par des lustres, apparaît le buste de l'Empereur. Dumont s'avoue vaincu, Saint-Val empoche l'enjeu, et la pièce finit par une ronde dans laquelle Napoléon et ses soldats victorieux sont tour à tour célébrés.

Sujet passable, que des scènes épisodiques agrémentent, mais dont aucun couplet ne mérite citation.

Le traité de Presbourg n'avait réconcilié que la France et l'Autriche; la Russie, restée à l'écart, trouva bientôt moyen de former contre Napoléon une coalition comprenant la Prusse, l'Angleterre et la Suède. Résultats : batailles d'Iéna et d'Auerstedt gagnées sur les Prussiens, entrée triomphale de l'Empereur à Berlin (27 octobre 1806); victoires d'Eylau et de Friedland remportées sur les Russes, entrevue d'Alexandre et de Napoléon, traité de Tilsitt enfin, entraînant l'adhésion de la Russie et de la Prusse au blocus continental imaginé par l'Empereur contre l'Angleterre, sa grande ennemie 8 juillet 1807).

Les événements de cette campagne furent pour les théâtres la meilleure des aubaines. Le 30 octobre 1806, on chantait au Vaudeville, sur l'air *A la papa*, une ronde résumant, en style familier, les premiers succès obtenus; puis des à-propos de mérites divers apparurent.

Théâtre Montansier, 1er novembre 1806 : *Le Chemin de Berlin, ou Halte militaire,* divertissement impromptu, mêlé de vaudevilles, par Sewrin et Chazet.

La scène est au village de Cronnak, sur les frontières de la Saxe. Badin, goujat dans l'armée française, aime Nanette, jeune vivandière qui désirerait un mari plus brave. Mais, en traversant les lignes pour aller prendre des nouvelles du cantinier Guillaume, père de Nanette, Badin trouve moyen de faire un prussien prisonnier; il passe du coup soldat et Nanette, que son action courageuse intéresse, promet de l'épouser à Berlin.

Bagatelle assez gaie, qui eut un succès de circonstance.

Opéra, 9 novembre 1806 : *Chant de victoire* en l'honneur de Napoléon, empereur et roi, et des exploits de la Grande-Armée, par Dupuy des Islets, musique de Persuis.

Hymne d'un ton simple mais animé et rapide, musique bien adaptée au sujet. Son exécution fut entourée d'une pompe martiale, évolutions guerrières et marches triomphales. Citons une strophe, pour donner la mesure de l'œuvre :

Favori du Destin, dès qu'il vient à paraître,
Tout semble avec orgueil se ranger sous sa loi.
Et le peuple français, guidé par un tel maître,
Sera toujours le Peuple-Roi.
Vive Napoléon, nouveau Mars des Français,
Honneur aux compagnons de ses brillants succès!

Paris, 30 novembre 1806, *Les Français à Erfurth*, comédie-vaudeville en 1 acte, par ***.

Venu en Prusse pour y recueillir un héritage, le français Germain habite, avec sa fille Suzanne, un hameau situé à quelques lieues d'Erfurth. Un journaliste prussien, Klotz, convaincu que la guerre entre la France et la Prusse se terminera à la gloire de cette dernière, demande pour son neveu la main de Suzanne. La jeune fille a donné son cœur à l'officier français Justin contre lequel, sans le connaître, Germain a quelques préventions, et elle entend n'épouser que son compatriote. Les prévisions de Klotz d'ailleurs sont démenties par les faits, la France bat la Prusse, et Justin lui-même vient apprendre à Germain le succès de nos armes. Le jeune homme est aimable autant que vaillant, il plaît à Germain, et épouse sa fille, au grand dépit de l'oncle et du neveu prussiens.

Bluette sans originalité, médiocrement écrite, que n'accueillit aucun théâtre.

Vaudeville, 15 novembre 1806 : *Le Rêve, ou la Colonne de Rosback*, divertissement en prose et en vaudevilles, par Barré, Radet et Desfontaines.

Le bailli d'un petit village de la Franconie destine sa nièce Thérèse à l'officier prussien Blome, en congé de convalescence ; la jeune fille, française comme Madame Warner, sa

mère, préfère de beaucoup Ernest, officier français dont elle reçoit fréquemment des nouvelles. Madame Warner approuve Thérèse, mais elle a des obligations au bailli et ne peut contrarier ouvertement le projet du bonhomme. Blome, qui a été blessé dans une rencontre avec les Français, prétend cependant que ces derniers, plusieurs fois battus déjà, ne pourront tenir contre les troupes prussiennes. Madame Warner n'est pas de son avis ; elle rêve souvent, et l'un de ces songes, auxquels elle croit fermement, lui a montré les Français vainqueurs transportant à Paris la colonne de Rosback. Le bailli, à qui Madame Warner le confie, trouve ce rêve tellement fou qu'il s'engage, en cas de réalisation, à congédier Blome pour marier Thérèse à Ernest. Justement ce dernier fait parvenir à Thérèse une lettre qui contredit singulièrement les assertions de Blome. Au lieu d'être battus, les Français ont gagné plusieurs victoires, et rien désormais ne leur pourra faire obstacle. Des Saxons, que l'on croit d'abord vainqueurs et qui avouent n'être que prisonniers, confirment la nouvelle des succès de Napoléon. Ernest, porteur d'un message pour Paris, paraît bientôt lui-même, précédé de soldats portant l'épée, la ceinture et le cordon de l'Aigle Noire qui ornaient le tombeau du Grand Frédéric ; ce trophée suivra dans la capitale la colonne de Rosback, enlevée par les nôtres. La colonne de Rosback ! voilà le rêve de Madame Warner réalisé, et le bailli mis en demeure d'unir Ernest et Thérèse. Il s'exécute d'autant plus volontiers que Blome, furieux de la défaite des siens, quitte le village où, sans le regretter, on célèbre par des chansons les nouvelles victoires françaises.

Pièce de circonstance, dont les détails ingénieux et les couplets bien écrits furent, comme ils le méritaient, chaudement et longtemps applaudis. Citons ces vers sur le vainqueur de la Prusse :

De Frédéric il a saisi l'épée,
Il la conserve, il a bien ses raisons :
Cette arme-là, solidement trempée,
Vaut à ses yeux plus que des millions.
Nos combattants, pour se mettre en campagne,
Feront briller trois lames de renom,
Puisqu'ils auront celles de Charlemagne,
De Frédéric et de Napoléon.

Brunswick, 2 décembre 1806 : *Un Quart d'heure du calife Haroun le Grand, empereur des Croyants*, pièce en 1 acte, par Madame Aurore Bursay.

Le calife Haroun fait son entrée dans une province de Syrie, et le cheik Mouzafer se dispose à assister avec ses deux filles aînées à ce beau spectacle. Zulika, fille cadette de Mouzafer, doit garder la maison ; cela est loin de lui plaire, car elle a pour le souverain autant d'admiration que de tendresse. Elle se résigne pourtant à obéir à son père en tenant société à Zoraïde, veuve d'un officier tué au service du calife ; mais, tandis qu'on l'attend sur la route de Damas, l'empereur, surpris par un orage, se réfugie avec son lieutenant dans la maison gardée par Zulika. Celle-ci accueille avec grâce les étrangers qui gardent l'incognito mais que Zoraïde ne tarde pas à reconnaître. Haroun relève paternellement les deux femmes prosternées à ses pieds ; apprenant que Zoraïde est sans ressources, il promet de se charger de son sort, dote Zulika, et rejoint ses soldats qui viennent de lui gagner encore une bataille.

Sous le nom de Haroun, c'est Napoléon qui est là mis en scène. Pour qu'on n'en puisse douter, l'auteur place dans la bouche de l'Empereur des Croyants ces mots qu'on sait avoir été dits par

l'Empereur français : « Je n'ai jamais mis pied à terre pour un orage, j'avais le pressentiment qu'une bonne action m'attendait ici ». — La pièce, représentée à Brunswick par la société française dramatique ou lyrique dont Madame Bursay était directrice, fut imprimée dans cette ville en 1806, et rééditée à Paris, le 1er avril 1813, à cinquante exemplaires non vendus.

Théâtre Français, 1er janvier 1807. — Au lieu des gaîtés qu'ils avaient coutume d'offrir aux spectateurs en guise d'étrennes, les artistes de ce théâtre représentent *Agamemnon* et *Minuit*, en intercalant dans cette dernière pièce une scène ornée de couplets chantés par Mademoiselle Mézérai, et dont voici les plus intéressants :

Honneur au monarque guerrier
Qui de l'Etat guide les rênes,
Et tous les ans, pour nos étrennes,
Nous présente un nouveau laurier.
Du haut de son char de victoire
Il reçoit nos tributs d'amour,
A minuit, comme au point du jour,
Nous aimons à chanter sa gloire.

Monarque et soldat à la fois,
A sa valeur il s'abandonne,
Il relève l'éclat du trône
Par son génie et ses exploits.
Aux cris terribles de Bellone
Bravant le plus affreux séjour,
A minuit, comme au point du jour,
Partout la gloire la couronne.

Opéra, 2 janvier 1807 : *L'Inauguration du temple de la Victoire*, intermède mêlé de chants et de danses, par Baour-Lormian, musique de Lesueur et Persuis, ballet de Gardel.

Tandis que des poètes se disposent à chanter les travaux de la France, un héraut appelle aux armes les enfants de la gloire. Bientôt vainqueurs ils reviennent, et le temple de la Victoire s'ouvre pour les accueillir, pendant que Clio et les Muses gravent sur des tables d'or, d'argent et d'airain, les noms des braves morts pour la patrie.

Spectacle à la fois pompeux et charmant, qui produisit une impression profonde.

Paris, janvier 1807 : *Départ de Berlin du 2e corps d'armée pour la Pologne*, vaudeville en 1 acte, par l'auteur des *Caprices de la fortune* et du *Joueur dans son ménage*.

Pendant que le maréchal français, gouverneur de Berlin, prépare le départ de ses troupes pour la Pologne, il apprend le mariage secret de l'officier de hussards Hippolyte avec une jolie Allemande nommée Jenny. Approuvant cette union, il nomme capitaine Hippolyte qui s'est distingué dans plusieurs combats, et ouvre à Jenny les portes de son palais, où elle restera jusqu'au retour de son mari, compris dans la nouvelle expédition.

Tel est le fond de cette pièce, qui n'est guère qu'un recueil de conversations entre des personnages de nationalités diverses, jugeant Napoléon ou le louant dans un style plus allemand que français.

Paris, 1807 : *L'Impromptu de Neuilly*, divertissement en 1 acte, par A. de Chazet, musique de Spontini.

L'impératrice Joséphine, se rendant à la Malmaison, doit traverser Neuilly. M. de Blémont, maire du pays, a l'heureuse idée de promettre une dot de 3,000 francs à celle des pensionnaires de la maison d'orphelines qui aura trouvé le plus sûr moyen de plaire à la souveraine. Trois sœurs concourent pour ce prix; l'une, Betsi, met en musique des couplets consacrés à l'impératrice; la seconde, Annette, peint son portrait; la troisième, Justine, à qui l'on n'a donné aucun talent, ne peut compter que sur sa gentillesse. Les deux premières ont pour amoureux Marc de l'Impromptu et Saint-Clair qui se croient l'un et l'autre assurés du succès; Victor, amant de Justine, n'ose espérer comme eux; c'est sa maîtresse pourtant qu'on couronne, car si Betsi est excellente musicienne, si Annette peint à ravir, Justine aide de sa bourse et de son travail une paysanne qui révèle à tous les bienfaits reçus, et cette bonne action paraît au maire le meilleur titre à la sympathie de l'Impératrice. Justine dotée épouse Victor, et l'on chante en chœur les vertus de celle dont la grâce captive tous les Français.

Agréable ouvrage, semé de très jolis couplets que celui-ci résume :

Sous les traits de Napoléon
Le Dieu des guerriers se devine,
Si la bonté portait un nom
On l'appellerait Joséphine.

Il fut représenté à la Malmaison, le 18 mars 1807, par ces acteurs sensationnels : la Princesse Pauline, Madame de La Valette, Madame de Ré-

musat, Madame de Nanzouty, le général Junot, MM. d'Angrosse, de Villeneuve et Germain.

Le Vaudeville, le 27 juin 1807, ajoute à *l'Ile de la Mégalanthropogénésie* le couplet suivant :

D'Austerlitz le combat d'Eylau
Retrace le jour mémorable,
Et Friedland de Marengo
Est l'anniversaire honorable ;
Or chaque jour de chaque mois
Amenant de telles affaires,
De nos Français, je le prévois,
Dans peu de temps tous les exploits
Seront des anniversaires.

Les Variétés, le même jour, chantent, à la fin du *Panorama de Momus :*

Fêtons ce jour où la victoire
Prouve à nos ennemis jaloux
Que pour nous au champ de la gloire
Elle est exacte au rendez-vous.
Au jour dit, à l'heure nommée,
Elle revient fidèlement
R'li, r'lan,
Lauriers en main, mèche allumée
Et r'lan tan plan, tambour battant.

Au Vaudeville, le 8 juillet 1807, on chante encore, dans *le Rêve, ou la Colonne de Rosback* :

Bellone à la voix d'un héros
Vient de suspendre ses ravages ;
Des guerriers trop longtemps rivaux
Du Niémen bordent les rivages,

Deux grands rois devenus amis
Se sont embrassés sur son onde :
L'instant qui les a réunis
A fixé les destins du monde.

Napoléon vainqueur rentra, le 27 juillet, dans Paris qui l'attendait impatiemment et qu'il avait quitté depuis près d'une année. Le soir même on chantait à l'Opéra-Comique une *Cantate* de A. L. Beaunier, musique de H. M. Berton, accueillie avec des transports justifiés par ces vers :

Tressaille de plaisir, ô cité souveraine!
Napoléon, par son peuple attendu,
Revoit en ce beau jour les rives de la Seine :
Tressaille de plaisir, ton héros t'est rendu!

Il revient triomphant, en géant il s'avance,
Le monde entier l'admire et l'envie à la France ;
Il nous gouverne en père, il nous défend en roi :
Heureux le peuple appelé sous sa loi!

Le retour de l'Empereur, la présence de ses troupes invincibles, devaient inspirer nombre d'auteurs, à Paris et dans les provinces.

Opéra-Comique. 30 juillet 1807 : *L'Opera au village, ou la Fête impromptu*, divertissement en 1 acte, par Sewrin, musique de Solié.

Un maréchal de l'Empire revient, à la paix, dans sa terre où l'attendent avec impatience sa fille Sophie et le colonel Saint-Léon, son futur gendre. Dupont, intendant du maréchal, a composé, pour la circonstance, un opéra pour l'exé-

cution duquel il transforme en dieux et déesses les villageois que le zèle électrise. La pièce est représentée, malgré les variations qu'y introduisent quelques paysans évincés, et, au dénouement, renforcé des tambours et trompettes de soldats convoqués par Saint-Léon, ce dernier reçoit la main de Sophie, tandis que tous les personnages adressent à Napoléon, dont le buste apparaît sur un char de triomphe, l'expression de leur reconnaissance enthousiaste.

Peu de fond, mais détails amusants et couplets agréables qui valaient un succès et l'obtinrent.

Vaudeville, 30 juillet 1807 : *L'Hôtel de la Paix, rue de la Victoire, à Paris*, comédie-vaudeville en 1 acte, suivie d'un divertissement de circonstance, par Barré, Radet, Desfontaines et Dieulafoi.

Dans la rue de la Victoire, habitée jadis par Bonaparte, l'aubergiste Robert a fondé un établissement qu'il a baptisé *Hôtel de la Paix*, dans l'espérance d'y recevoir des représentants de toutes les nations. Il n'a que deux locataires quand la pièce commence, le comte de Mircoff, officier russe prisonnier de guerre, et Madame Derville, veuve d'un officier français, mais il a inondé de prospectus les quatre parties du monde et il compte sur la paix pour faire sa fortune et doter sa fille Justine. Cette paix ne doit pas être prochaine si l'on en croit le sceptique allemand Saint-Germain ; les Français cependant battent les Russes dans toutes les rencontres, ce qui désole Mircoff comme patriote et comme amoureux de Madame Derville à laquelle il n'ose se déclarer. Certain neveu de Robert, Fanfan, parti deux ans auparavant à l'armée, reparaît tout à coup chez son oncle ; de conscrit ridicule il est devenu beau soldat et s'est couvert de

gloire sous le nom de Sans-Quartier. Il apporte de bonnes nouvelles que les événements confirment bientôt. Le canon, en effet, proclame la paix entre la France et la Russie ; des voyageurs allemands, polonais, danois, affluent chez Robert, Mircoff épouse Madame Derville, Sans-Quartier Justine, et Saint-Germain lui-même rend hommage au grand homme qui vient une fois encore de forcer ses ennemis à l'admiration.

Cette pièce, dont l'idée est heureuse et qui contient de gais détails, fut beaucoup applaudie. De très jolis couplets y célèbrent les Français et leur chef en rendant justice à leurs adversaires. Citons celui-ci, inspiré par l'espoir d'une alliance durable entre deux nations faites pour s'estimer :

De la Néva, de la Seine,
La paix rapproche les flots ;
En vain l'intrigue et la haine
Avaient armé deux héros.
Napoléon, Alexandre,
De l'Anglais trompent l'espoir :
Deux grands hommes pour s'entendre
N'ont besoin que de se voir.

Théâtre de l'Impératrice, 31 juillet 1807 : *Un Dîner par victoire*, divertissement en 1 acte, en vers, par Désaugiers.

La scène se passe dans un village près de Verdun. Dumont, ancien marin, célèbre par un dîner chaque victoire de l'armée française ; ces victoires se sont tellement multipliées en quatre mois, que des six mille francs qui constituent ses revenus il ne lui reste rien pour payer le repas commandé en l'honneur de la paix de Dantzick. L'Anglais Jack, prison-

nier de guerre, pourrait tirer Dumont d'embarras ; il est riche, aime Sophie, fille du marin, et la poursuit de ses galanteries sottes. Sophie, promise au colonel Edouard qui fait partie de l'armée de Napoléon, ne peut souffrir l'Anglais et se garde bien de lui confier la gêne de son père. Celui-ci est d'autant plus contrarié que Marcellin, père d'Edouard, lui vient apprendre la victoire de Friedland et le retour prochain de son fils, double raison de maintenir le festin projeté. Jack cependant conçoit l'idée, pour supplanter Edouard, d'annoncer à Sophie la mort de son prétendu ; il vient raconter ce malheur supposé aux amis réunis pour fêter Edouard, revenu en parfaite santé. On feint de croire à la nouvelle, et Edouard lui-même exhorte Dumont à accueillir la demande que fait Jack de la main de Sophie, à la condition cependant que l'Anglais offrira à toute l'assistance un superbe repas. Jack accepte avec joie, et Dumont voit solder par lui le menu qu'il craignait de laisser pour compte. Un sergent, qui salue à haute voix Edouard en lui apportant un message, apprend à Jack qu'il est la risée de ceux qu'il croyait duper ; il se fâche et provoque son rival qui n'est pas homme à reculer, mais Dumont s'interpose, et tout le village célèbre, avec le mariage de Sophie, la paix entre la Russie et la France, dont le message remis à Edouard contient la nouvelle.

Joli sujet, traité en excellent style avec esprit et bonne humeur: succès.

Théâtre des Jeunes-Artistes, 1er août 1807 : *La Famille des guerriers*, divertissement en 1 acte, mêlé de vaudevilles, par Maxime de Redon.

Cette famille est celle du fermier Guillaume, dont les quatre fils ont pris du service dans l'armée ou dans la marine.

Le courage des jeunes gens a fait impression sur les quatre nièces du propriétaire Rock, bon bourgeois qui a le défaut de se refuser à croire aux prodiges accomplis par nos soldats. Quant on annonce la trève conclue entre la France et la Russie, il conteste la nouvelle et se croit si sûr de son fait qu'il promet, en cas de confirmation, de donner aux fils de Guillaume ses quatre nièces qu'il leur a jusque là refusées. Ce n'est pas seulement une trève qu'ont signée les deux empereurs, mais une belle et bonne paix, et Rock, qui ne peut plus douter, est obligé de consentir aux quatre unions qui se célèbrent à grand renfort de chants et de danses.

La donnée de cet ouvrage n'est pas bien originale, mais elle est développée avec verve, et de jolis couplets l'agrémentent. Citons celui-ci, chanté par un des fils Guillaume à la fin d'un récit de la campagne à laquelle il vient de prendre part :

Notre Empereur n'a qu'à parler,
Rien ne résiste à sa puissance.
En valeur peut-on l'égaler?
Vit-on jamais plus de clémence?
En tous temps du séjour des dieux
Les routes lui seront connues :
N'est-on pas sûr d'aller aux cieux
Lorsque chacun vous porte aux nues?

Rouen, théâtre des Arts, 2 août 1807 : *La Paix*, divertissement épisodique en vers libres, par Goujet et Bonnetty père, musique de Mées.

Non imprimé et sans compte-rendu.

Ambigu, 4 août 1807 : *La Gaîté française, ou Il nous l'avait promis*, divertissement, par René Périn et Michel B. de Rougemont.

La scène se passe à la Râpée, où les bateliers célèbrent la publication de la paix. La joie est générale : pour la rendre plus complète encore, on voudrait bien revoir deux jeunes gens qui ont servi dans la guerre précédente. Ils arrivent, et c'est une fête pour toute la Râpée. Ils ont mérité par leur conduite des distinctions honorables. Le père de l'un est un vieillard très peu disposé à croire aux brillantes destinées de la France ; ce n'est qu'après en être bien assuré et en retrouvant son fils maréchal des logis qu'il abjure sa manie de douter de tout et qu'il partage l'allégresse de ses compatriotes.

Applaudie pour son à-propos et de bons couplets, cette pièce ne fut pas imprimée.

Théâtre des Jeunes-Elèves, 6 août 1807 : *Monsieur Blome, ou la Suite de la Colonne de Rosback*, divertissement en 1 acte, par Th. Baudouin et Th. Méné.

Dépité de s'être vu enlever par l'officier français Ernest la femme qu'il convoitait, le prussien Blome a quitté l'Allemagne pour aller habiter un village aux frontières de Russie. Là il fait connaissance de Petrowitz, sous-officier de cosaques invalide, et de sa fille Natalie dont les attraits le subjuguent. Mais un lieutenant français blessé, Edmond, loge chez Petrowitz, et Natalie a pour lui tant d'attentions délicates que de la reconnaissance Edmond bientôt passe à l'amour. Cela est loin d'affliger Natalie, mais vexe Blome qui craint de voir se renouveler sa mésaventure. L'événement justifie ses appréhensions : la paix se fait entre la Russie et la France.

Edmond, qui est le frère d'Ernest, épouse Natalie, et tous les personnages chantent Napoléon et ses nouveaux succès.

Le faire des auteurs relève peu la banalité de cette donnée, un demi-succès les paya largement.

Gaîté, 8 août 1807, *la Paix, ou l'Heureux retour,* vaudeville en 1 acte, par Belle aîné et P. Ledoux.

Juliette, fille du paysan Mathurin, aime son cousin Julien qui est à l'armée. Mathurin, ignorant cet amour, a promis Juliette au vieux magister Gaspard, en prenant l'engagement écrit de payer 6.000 livres au cas où il manquerait à sa parole. La paix signée entre la France et la Russie, Julien revient au pays, et Juliette fait éclater tant de joie à sa vue que Mathurin se repent vivement de l'imprudence qu'il a commise. Heureusement Julien a pour camarade le sergent La Valeur, qui lui donne l'idée de berner son rival. On fait croire à Gaspard que Juliette, désolée de l'hymen qui la menaçait, est tombée malade au point de donner des craintes pour sa vie ; Gaspard, ému du malheur qu'il a causé, rend à Mathurin le fatal dédit qu'on déchire, et Julien épouse Juliette instantanément guérie.

De la gaîté, suffisamment d'esprit, firent applaudir cette bluette, ornée de couplets à la louange de l'Empereur et de l'Impératrice. Citons celui-ci, où est exprimé un vœu qu'on a tout lieu de croire sincère :

Ah ! puisse encor longtemps la France
Posséder un tel Empereur :
Napoléon par sa puissance
Saura captiver le bonheur.

Vous qui lui donnez la victoire
Pour rendre les Français heureux,
Puissiez-vous le faire, grands dieux,
Vivre autant que vivra sa gloire!

Théâtre de l'Impératrice, 10 août 1807 : *Le Mariage des grenadiers, ou l'Auberge de Munich*, comédie épisodique en 1 acte, par L. B. Picard.

Dans une auberge de Munich, tenue par la veuve Phlips et sa nièce Lisbeth, s'est installé Coupanville, sorte de pique-assiette obligeant, spirituel, qui vise en même temps la main de Lisbeth et celle de sa tante, car l'établissement seul le captive. Par malheur pour ses projets Lisbeth aime le grenadier français Jolicœur, et Madame Philips n'a pas oublié Sanschagrin, grenadier aussi, qu'elle a connu à Kehl dix ans auparavant. La paix étant faite entre Napoléon et Alexandre, Jolicœur, en congé de semestre, revient à Munich; il n'est pas seul, et le camarade qu'il amène est précisément Sanschagrin, aimé de la veuve. Par suite de cette rencontre, Lisbeth épouse Jolicœur, Madame Phlips Sanschagrin, et Coupanville se résigne, son couvert restant mis à la table des nouveaux maîtres.

Des personnages épisodiques, bien observés, donnent de l'intérêt à cette intrigue légère. Un divertissement, chanté et dansé devant le buste de Napoléon, clôt la pièce, célébrant tour à tour l'armée, Napoléon et Joséphine. Citons un couplet de cette ronde, agréable autant que louangeuse :

Pour rétablir de la France
Et l'empire et la splendeur,

Il nous fallait la puissance
D'un héros législateur;
Il fallait de l'Allemagne
Et le vainqueur et l'appui;
Enfin, plus que Charlemagne :
Nous l'avons trouvé, c'est lui.

Porte-Sainte-Martin, 11 août 1807 : *La Fête de Saint-Cloud*, vaudeville en 1 acte, par Décour et Aude neveu.

Plan et intrigue nuls, mais de l'esprit, de la gaîté et des couplets heureux, parmi lesquels on distingua celui-ci :

Enfin l'calme et l'abondance
Vont renaître parmi nous,
Et du bonheur de la France
Je n'aurons plus de jaloux.
J'n'aurions plus d'enn'mis sur terre,
Si z'un beau jour tout à coup,
J'pouvions prendre l'Angleterre
Dans les filets de Saint-Cloud.

Non imprimé.

Nantes, Grand-Théâtre, 13 août 1807 : *Le Prisonnier de vingt-quatre heures, ou l'Amour, la Victoire et la Paix*, vaudeville en 1 acte, par M. J. Boullault, professeur de langues latine et française.

Florville, attaché à l'ambassade française de Berlin, a connu dans cette ville Mademoiselle Olivia dont il s'est fait aimer. La guerre contraignant Florville, capitaine de hussards, à rejoindre son régiment, sépare les amoureux. Mais, blessé près du Niémen et fait prisonnier par les Russes, le

capitaine est confié à la garde de Madame Hermennzer, qui est précisément la tante d'Olivia. Bien que certain milord Blokus poursuive la belle, celle-ci garde son cœur à Florville qui ne peut que bénir son infortune, car la paix le délivre au bout de vingt-quatre heures et lui permet d'épouser Olivia.

Point d'invention et peu de style, succès de localité.

Variétés, 14 août 1807 : *Les Bateliers du Niémen*, vaudeville en 1 acte, suivi d'un divertissement, par Moreau, Francis et Désaugiers.

Pierre Gaillard, maître charpentier cosmopolite, vient d'achever le radeau qui doit, sur le Niémen, servir à l'entrevue des empereurs de France et de Russie. Sa fille Lise, courtisée par Robinet, marchand de coco, lui préfère La Valeur, soldat français que la guerre a longtemps éloigné d'elle, mais qui revient maréchal des logis et plus épris que jamais. Indépendamment de Lise, Gaillard a six garçons, bateliers vigoureux qui traversent souvent la rivière pour faire la cour aux six filles de la mère Ricoff, vivandière de l'armée russe. Ce sont les Gaillard, choisis par acclamation, qui mènent au radeau la barque de Napoléon. L'impériale entrevue, en assurant la paix du monde, va faire le bonheur de tous nos personnages. Napoléon et Alexandre se sont à peine donné l'accolade que tous les témoins de ce fait les imitent ; par suite La Valeur épouse Lise, les six bateliers les six vivandières, et des libations, d'où la marchandise de Robinet est sévèrement exclue, attestent et augmentent la satisfaction générale.

Cet à-propos, dont la première représentation

fut donnée gratis, est amusant, bien conduit, et orné de couplets réussis, que résume le suivant, écrit, avec vingt autres, à la louange du héros français :

Tout cède à son heureuse étoile.
Par lui le vaisseau de l'Etat
Aujourd'hui vogue à pleine voile
Et brille d'un nouvel éclat.
Son seul génie est la boussole
Qui le fait maîtriser le sort;
Et devant lui la gloire vole
Pour mener sa barque à bon port.

Prytanée militaire français, 17 août 1807 : *Fortunas, ou le Nouveau D'Assas à la prise de l'île sous Dantzick*, drame héroïque en 1 acte, en vers, par Crouzet, directeur des études du Prytanée, représenté à la distribution des Prix de cet établissement.

La scène se passe dans la nuit du 6 au 7 mai 1807. Chargé de contribuer à la prise de l'île située sous Dantzick, le capitaine Avy envoie Fortunas, chasseur du 12e régiment d'infanterie, en reconnaissance. Brûlant de se signaler, Cléophile, camarade de Fortunas, sollicite en vain l'honneur de le suivre; Avy le retient et lui confie la garde de l'étendard pour lequel Cléophile jure de donner sa vie. L'attaque commence avant que Fortunas ait reparu. Avy, à la tête de sa compagnie abritée par des arbres, entend soudain les pas d'une troupe en marche; ignorant s'il a devant lui des alliés ou des ennemis, il fait à tout hasard mettre les arrivants en joue : — « Ne tirez pas, nous sommes Français! » dit une voix. — « Non; tirez, capitaine, ce sont des Russes! » crie une autre voix qu'Avy reconnaît pour celle de Fortunas. Les coups de feu partent, décimant les Russes et atteignant Fortunas qui, malgré sa blessure, fait prisonnier un officier

russe porteur de l'étendard français mutilé et sans aigle. Pour que cet étendard soit entre les mains de l'ennemi, il faut que Cléophile ait perdu la vie. Fortunas, pour s'en assurer, se fait conduire par son captif à l'endroit où le trophée est tombé entre ses mains. Le corps de Cléophile gît là, percé de trente coups mortels, mais la main du jeune homme, crispée sur sa poitrine, y tient intacte l'aigle qu'il a sauvée en tenant son serment, et qu'on replace avec des cris de joie à la hampe du drapeau reconquis.

Ce drame, écrit pour célébrer la gloire des jeunes héros et les mérites de l'école militaire où ils recevaient des leçons d'honneur et de patriotisme, témoigne évidemment de sentiments très louables ; mais l'exécution en est faible, le style médiocre, et rien ne le différencie sensiblement des pièces de circonstance.

Opéra, 23 octobre 1807 : *Le Triomphe de Trajan*, tragédie lyrique en 3 actes, par Esménard, musique de Lesueur et Persuis, ballets de Gardel.

Vainqueur pour la seconde fois des Daces, Trajan rentre à Rome où le Sénat lui décerne une palme, le surnom de Dacique et les honneurs d'une journée. Décébale, fils du dernier roi Dace, fait prisonnier, doit assister au triomphe de son vainqueur et subir aussitôt le dernier supplice. Il retrouve à Rome Sigismar, prince Dace précédemment vaincu, et père d'Elfride, princesse qui lui est promise. Bien qu'on l'ait adopté pour Romain, Sigismar n'a pas oublié sa patrie et brûle de venger ses défaites. Il a su préparer, parmi les prisonniers Daces, une révolte qui doit éclater au premier signal de Décébale, averti par un billet du prince. Au moment, en

effet, où Trajan monte au Capitole, les Daces se révoltent, et Décébale, armé d'un poignard, se précipite sur le triomphateur. Les deux princes, enchaînés, sont conduits devant le César, qui demande les preuves de leur culpabilité. On lui remet la lettre de Sigismar à Décébale; Trajan la livre aux flammes, et, n'ayant plus de preuve, refuse de condamner. Touchés de tant de magnanimité, Sigismar et Décébale se jettent aux genoux du César qui les fait libres, leur rend leurs Etats et unit Décébale à Elfride.

Trajan et Napoléon se confondent dans le personnage principal de cette œuvre, d'une versification harmonieuse, et qui, montée avec un luxe intelligent, eut cent représentations et devint la pièce officielle de l'Académie Impériale de musique.

Bordeaux, 1807 : *Le Retour de Trajan, ou Rome triomphante*, intermède en 2 actes, en vers, par Mademoiselle Stéphanie-Aline Despréaux, (Louis-Marie-Philistin Lalanne), musique de Charles Boscha fils.

On attend à Rome Trajan, vainqueur des Daces, quand Pline le jeune, consul et prince du Sénat, vient annoncer à l'impératrice Plautine que le César, forcé de châtier un roi, ennemi de la paix, suspend son retour. La nouvelle est inexacte. Laissant à un général le soin de punir le rebelle, Trajan fait dans Rome, sur un char de triomphe, la plus superbe des entrées.

Pour cette pièce, comme pour la précédente, Trajan et Napoléon ont tour à tour posé devant l'auteur qui, malgré ses seize ans et son pseu-

donyme féminin, a célébré virilement ce héros à deux faces. Mais, séparé par deux cents lieues de son compositeur, âgé lui de dix-huit années, le poète arriva trop tard pour espérer la représentation de son œuvre, publiée par suite avec une dédicace au grand-duc de Berg.

Vaudeville, 24 novembre 1807 : *Le Retour, ou Ils arrivent*, divertissement en vaudevilles, par B. de Rougemont.

Durand, bourgeois de Paris, a l'habitude de marier une de ses filles chaque fois que se produit un événement heureux pour la France. Six ont été placées en semblable occurrence, et des trois qui lui restent il voudrait en établir au moins une à l'occasion du retour des armées françaises. Benjamin Doucet, jeune homme ridicule, qui a failli jadis épouser chacune des sœurs parties, épouserait bien une des sœurs présentes, mais ces demoiselles ont elles-mêmes fait leur choix, et Durand est tout étonné de se voir présenter, comme gendres, un soldat russe, un soldat prussien, un soldat autrichien, tous trois prisonniers de guerre et qui, en épousant des Françaises, entendent ne servir désormais que la France. Ravi d'être fidèle à sa coutume, Durand embrasse ses filles, serre les mains de leurs futurs, et les trois mariages ont lieu au bruit des tambours précédant nos soldats parés de fleurs et de couronnes.

Amusant à-propos, dont les couplets, chose importante, sont ingénieux et bien écrits. Exemple celui-ci, formulant un conseil aux rimeurs de tous ordres :

Le peuple, dans son ivresse,
Aime à chanter nos succès,

Mais, soit caprice ou paresse,
Le peuple ne lit jamais.
Remplissons
De flons-flons
Le rivage de la Seine,
Pour que le peuple l'apprenne,
Mettons l'histoire en chansons.

Varsovie, 2 décembre 1807 : *L'Anniversaire du couronnement de S. M. l'Empereur Napoléon, ou les Deux Mariages*, vaudeville en 1 acte, par Pichon, secrétaire à l'état-major général du 3e corps d'armée.

Schaniaski, gentilhomme polonais, doit marier sa fille Tekla avec le capitaine français Florinval le jour anniversaire du couronnement de Napoléon, à condition pourtant que Schaniaski fils sera, pour cette date, revenu d'une mission qu'il remplit à Constantinople. Le jour venu, Tulinski, compagnon de voyage de Schaniaski fils, vient annoncer que ce dernier ne reparaîtra pas avant deux semaines. Florinval se désespère et la famille cherche à le consoler, quand celui qu'on n'attendait plus se présente à l'improviste; il a voulu faire aux siens une surprise, et Tulinski l'y a aidé par son mensonge. La joie renaît dans la famille polonaise, Florinval épouse Tekla, une cousine de celle-ci devient la femme de Tulinski, et des couplets célèbrent en même temps l'anniversaire et les mariages qu'il a produits.

Jouée par des amateurs à une fête donnée par le maréchal Davout, et qu'honoraient de leur présence le roi de Saxe, la reine et la princesse Auguste, cette piécette fait tour à tour l'éloge de l'Empereur français et des Majestés saxonnes. Voici l'un des couplets consacrés au premier, dont la Pologne était déjà l'amie :

L'Anglais le hait, mais il l'estime,
Le monde admire sa valeur,
Il est l'épouvantail du crime,
De la vertu le défenseur.
Grand dans la paix, grand dans la guerre,
Ses alliés trouvent en lui
Leur protecteur et leur appui,
Et la France un dieu tutélaire.

Cirque-Olympique, 28 décembre 1807 : *La Lanterne de Diogène*, pantomime équestre formant quatre petits tableaux de quatre grands siècles, par J. G. A. Cuvelier.

Désirant trouver l'homme que ne lui donnent ni son pays ni son temps, Diogène consulte l'oracle de Delphes pour savoir où vit l'objet de sa recherche. La Pythie lui conseille de descendre dans les siècles à venir, et quatre épisodes de ces siècles apparaissent devant le philosophe. C'est d'abord l'entrée triomphale d'Alexandre le Grand dans Babylone, puis une manifestation de la clémence d'Auguste, puis Charlemagne présidant le Champ de Mai, près d'Aix-la-Chapelle. Dirigeant sa lanterne sur ces conquérants, Diogène croit successivement trouver dans chacun d'eux l'homme qu'il rêve, mais le livre des destins, s'ouvrant à un signal du chef des prêtres, accuse Alexandre de l'incendie de Persépolis, Auguste de proscriptions et Charlemagne du partage de son empire. Un quatrième tableau paraît alors, il représente l'inauguration de la statue équestre de Napoléon le Grand, environnée des Muses, des Arts, du Commerce, de l'Abondance, de la Victoire et de la Paix; Diogène anxieux court ouvrir le livre des destins, les pages en sont blanches, sans aucune tache, et l'ami de la sagesse, soufflant sa lanterne, se prosterne devant la statue du plus grand des héros.

Représentée pour l'ouverture du Cirque-Olym-

pique, cette pantomime, développant une idée indiquée déjà, à Paris et en province, dans des tableaux lumineux exposés sur la voie publique, réussit brillamment, grâce à la pompe du spectacle et aux évolutions militaires qui l'animaient.

Gap, 1807 : *La Paix amenant le bonheur*, comédie en 1 acte, mêlée de vaudevilles, par C. C*** (Cyrus Colomb).

La scène se passe dans une ville frontière. Marcof, officier russe prisonnier de guerre, a été recueilli, avec son valet Burlow, par Blinval, ancien capitaine français. Blinval a pour fille Julie, dont Marcof tombe amoureux, tandis que Burlow s'éprend de Lisette, suivante de Julie. Blinval est trop patriote pour donner sa fille à un ennemi de l'Empereur, mais la paix se fait à Tilsitt entre la France et la Russie, et Blinval fils, officier d'ordonnance de Napoléon qui en apporte la nouvelle, reconnaît dans Marcof un homme auquel il doit la vie. Julie acquitte la dette de son frère en épousant Marcof, Burlow épouse Lisette, et les six personnages chantent, à tour de rôle, la gloire de Napoléon et le bonheur que leur assure la paix.

Agréable bluette, dont nous détachons ce couplet à la louange du souverain :

Amis pour boire à ses hauts faits
Unissons nos cœurs et nos verres ;
Buvons à cet ange de paix,
Buvons à ce foudre de guerre ;
Que son grand nom, vainqueur des temps,
Remplisse toutes les histoires,
Et qu'il vive autant d'heureux ans
Qu'il compte d'illustres victoires.

Gap, 1807 : *L'Heureuse Nouvelle*, comédie en 3 actes, par R*** (Ruelle), de Sens.

Nous n'avons pu trouver cette pièce, indiquée dans le catalogue Soleinne et faite sans doute, comme la précédente, à l'occasion du traité de Tilsitt.

Rouen, 1807 : *La Paix avec les puissances du Nord*, impromptu en vers libres et en prose, avec des couplets analogues, par Olivier Ferrand.

Conversations en forme de scènes entre divers personnages, parmi lesquels l'auteur sous le titre de maire d'un village. Recueil de phrases décousues et ineptes, couronné dignement par ces *vers* au public :

Heureux si cette pièce m'attire votre faveur ;
A faire cet ouvrage je n'ai mis que quatre heures.
En attendant d'abord la paix universelle,
Pour notre Empereur adressons nos vœux au ciel.

Gand, 1807 : *Milord Biftec, ou les Traités de Tilsitt*, vaudeville impromptu en 1 acte, par F...y (Ferrary).

La scène est à Francfort, dans un hôtel où l'anglais Biftec s'est installé pour rédiger, à l'adresse de son gouvernement, des dépêches plus ou moins véridiques. Il est aidé, dans cette besogne, par Grimm, gazetier-allemand dont la mauvaise foi n'a d'égale que sa gloutonnerie. Frontin, valet de l'officier français Blainville, pour berner les deux personnages, imagine de leur raconter que l'armée française vient d'être battue et que son maître est prisonnier sur parole du

Russe qui l'accompagne. Biftec et Grimm s'empressent de transmettre la nouvelle à Londres, mais comme ils demandent des détails à Blainville, ce dernier, entrant dans le projet de Frontin, déclare qu'il ne parlera qu'à table. Biftec s'empresse de commander un repas délicieux, que les Français affamés ont bientôt fait disparaître. Au dessert, alors que Biftec et Grimm tendent avidement l'oreille, Blainville déclare la vérité, à savoir que les Français ont vaincu la Russie et que des traités de paix ont été signés à Tilsitt entre Napoléon, le roi de Prusse et l'empereur Alexandre. Biftec, désolé, quitte le continent, tandis que Blainville, au milieu des habitants rassemblés par la nouvelle de la paix, chante Napoléon, dont la fête tombe ce jour-là.

Episode amusant, parsemé de jolis couplets à la louange du héros. Citons, entre autres, celui-ci, formulant un vœu qui certes était alors au fond de tous les cœurs français :

Le plus grand bien que l'Eternel
Puisse faire au monde, à sa gloire,
Serait de le rendre immortel,
Comme le sera sa mémoire.

Cirque-Olympique, 9 mars 1808 : *Les Français en Pologne*, scènes équestres et militaires, par J. G. A. Cuvelier.

La scène se passe aux confins de la Prusse ducale, les 7 et 8 février 1807. Barman, fils du bailli prussien, courtise la polonaise Théodora, mais celle-ci, fiancée depuis longtemps à son compatriote Odiusko, repousse l'amoureux qui, pour se venger, persécute les Polonais et sert tantôt de guide tantôt d'espion aux Russes, leurs ennemis. Cependant les Français, qui occupent les environs, ne tardent pas à paraître, chassant devant eux les troupes russes et prussiennes. Théodora,

échappée à divers dangers, fait avec Odiusko le coup de feu aux côtés des nôtres; le général français l'en félicite et, pendant qu'une balle fait justice du traître Barman, les Polonais fraternisent avec les libérateurs de leur pays.

Dans une courte préface l'auteur qui, en qualité de capitaine de cavalerie, avait assisté aux événements célébrés par sa pantomime, s'excuse de n'y avoir point fait paraître l'Empereur, en ces termes modestes : « Il ne fut permis qu'à Apelles de peindre Alexandre, c'est assez dire pourquoi je n'ai pas eu la téméraire audace de présenter le héros au milieu des combats que son génie a dirigés. » — Et vraiment ce héros eût fait triste figure au milieu d'amourettes traversées d'escarmouches plus ou moins motivées. Succès, comme de raison.

19 mars 1808 : *L'Heureux Jour, ou le 19 Mars*, comédie en 1 acte, mêlée de vaudevilles, par ***.

Bertrand, maître d'école de Nanterre, est prié, par divers paysans et paysannes, de préparer des souhaits et des compliments pour une Sainte-Joséphine qu'on souhaite le lendemain 19 mars. Parmi les paysannes est Célestine, fille de Dumont, qui doit épouser Charles, aspirant de marine, né comme elle un 19 mars, mais au dernier moment Dumont, se ravisant, trouve que Charles n'a pas assez de fortune et propose sa fille au riche mais grotesque Lolo Dubourg, que Célestine refuse avec indignation. L'idée vient alors à Charles d'aller solliciter la Joséphine que tout le village se dispose à fêter; il fait rédiger par Bertrand un mémoire éta-

blissant ses droits sur une prise anglaise qu'on lui voudrait contester, et porte lui-même sa requête qui a le plus heureux succès. Obéissant au désir de celle que chacun vénère, Dumont rompt avec Lolo, marie Célestine avec Charles, et tous les personnages entonnent une ronde où sont célébrés les bienfaits de la châtelaine, qui n'est autre que l'Impératrice.

Joué à la Malmaison, à l'occasion de la Sainte-Joséphine, ce médiocre ouvrage, dont nous avons trouvé le manuscrit, n'eut pas les honneurs de l'impression.

Les provinces du Midi reçurent, de juin à août 1808, la visite de Napoléon; d'où les deux pièces suivantes.

Bayonne, 1808 : *Le Héros à Bayonne*, comédie en 1 acte, mêlée de vaudevilles, par Lano, professeur commercial.

On attend l'Empereur à Bayonne, et, pour fêter le héros, les pensionnaires de Jovial, propriétaire de l'hôtel Napoléon, organisent un banquet auquel s'invitent des négociants espagnols et des soldats français. On cause, on célèbre en prose ou en couplets le monarque espéré, et la joie de tous est au comble quand, au dénouement, le fils de Jovial, courrier, annonce que l'Empereur est arrivé. Jovial, que sa femme vient de rendre père d'un gros garçon, lui donne le nom de l'auguste visiteur, et tous les assistants se mettent à table en chantant un vaudeville dont les couplets ont pour refrain :

Vive le fils de la victoire!
Vive le père de la paix!

Production banale. Elle a sans doute été repré-

sentée, car la brochure indique une distribution complète des rôles, mais nous ne saurions dire à quelle date, et si ce fut sur le théâtre de la ville ou sur une scène particulière.

Bordeaux, Grand-Théâtre, 1808 : *Nous allons le voir, ou la Répétition générale d'une grande fête*, hommage impromptu en 6 scènes, mêlées de chants, par J. Ernest de Clonard, officier d'administration de la marine, musique de Dauprat.

L'Empereur ayant annoncé sa visite à Bordeaux, les habitants s'évertuent à préparer une réception digne de lui. Cinq jeunes gens surtout, Armand, architecte, Lebrun, sculpteur, Monval, peintre, Alphonse, poète, et Frédérick, musicien, luttent d'ingéniosité pour trouver quelque hommage émouvant. Indépendamment du patriotisme, un appât puissant stimule leur zèle; M. Dubreuil, homme riche et ami des arts, a promis sa fille Emilie à celui qui offrirait à Napoléon le témoignage le plus brillant de la reconnaissance publique. Ils mettent le meilleur de leur talent, Lebrun dans un buste de l'Empereur, Monval dans un tableau de la bataille d'Eylau, Alphonse dans un poème épique sur les deux dernières campagnes, Frédérick dans une ouverture militaire. Armand, qui sait être en possession du cœur d'Emilie, a confectionné, lui, un superbe arc de triomphe. C'est ce dernier travail que désigne l'admiration générale et que Dubreuil récompense par le don de sa fille.

Bon sujet, bien traité, justement applaudi.

Les lieutenants de Napoléon combattaient alors en Espagne, mais cette guerre entreprise contre toute raison et, disons-le, contre toute justice,

était loin d'apporter à l'Empereur les satisfactions rêvées. On ne l'en fêtait pas moins dans Paris, mais, résolu à ne laisser entamer par rien son prestige militaire, il se mit lui-même à la tête des troupes opérant dans la Péninsule. Bien qu'aidés par l'Angleterre, les Espagnols furent alors vaincus, et les incidents de cette campagne difficile devinrent le sujet de nouveaux ouvrages dramatiques.

Paris, 1808 : *La Veille d'une grande fête*, hommage en 1 acte, en vers mêlés de couplets, par Aude neveu et Décour.

La veille du 15 août, anniversaire et fête de Napoléon, Mercure, par ordre d'Apollon, descend de l'Olympe sur la terre où trois tableaux successifs frappent sa vue.

1er dans un village. Mathurin, père de trois filles, veut marier l'une d'elles à Finassot, mais les deux autres réclament pour époux André et Delorme, qu'elles aiment en secret. Mathurin les remet à la Saint-Martin. Par bonheur pour elles, un riche habitant les dote à condition qu'on les marie le jour même, et les trois noces sont célébrées à grand renfort de cris et de chansons.

2e dans un camp. Des militaires, parmi lesquels Labrèche, vieux soldat, et Fusillac, vieux sergent, boivent à la cantine en compagnie du tambour-major La Baguette. Le colonel Sainville survient, décore au nom de l'Empereur Labrèche et Fusillac, tandis que La Baguette, moins fier mais plus heureux, épouse Louise, vivandière qu'il aime.

3e dans un château. Dubreuil réunit chez lui la fleur des habitants du pays qui tous s'évertuent à chanter les bienfaits de l'Empire. La fille de Dubreuil, Sophie, épouse le colonel Sainville, et, tandis qu'on couronne le buste de Napoléon,

Mercure apparaît, félicite de leur zèle les personnages groupés des trois parties, et remonte dans l'Olympe faire au maître des dieux le récit des fêtes célébrées sur la terre.

Ingénieux et bon ouvrage, que nous louerions sans réserve si les auteurs, un peu trop économes, n'avaient reproduit là divers couplets chantés déjà dans leurs pièces antérieures. Il ne fut point représenté, bien qu'il le méritât autant et plus que d'autres.

Paris, 1808 : *Le Tableau du Couronnement*, pièce de circonstance, mêlée de vaudevilles et précédée d'un prologue, par Bonvoisin et Achille P*** (Poriquet).

Fille de Cassandre, Colombine, courtisée par Gilles et par Arlequin, prendrait volontiers ce dernier pour mari ; mais, grand amateur de peinture, Cassandre déclare ne vouloir pour gendre qu'un faiseur de tableaux. Pour conquérir celle qu'il aime, Arlequin entre comme élève chez l'illustre David, et acquiert bientôt assez de talent pour peindre un portrait de Colombine que Gilles lui dérobe. Cependant David vient de terminer son tableau du Couronnement, qui excite l'admiration générale ; Cassandre, désireux de le voir, n'a pu contenter son envie que les obstacles ne font qu'augmenter ; aussi accepte-t-il avec joie l'offre que lui fait Arlequin de l'introduire à la Sorbonne où le chef-d'œuvre est exposé. Ce bon office dispose favorablement Cassandre qui, apprenant par Gilles qu'Arlequin manie le pinceau, ne met plus d'obstacle au bonheur de sa fille et de l'amoureux.

Cette pièce écrite pour la fête du peintre David, abondamment loué dans le dialogue et les cou-

plets, célèbre en différents endroits le héros que l'artiste a représenté sur sa toile immortelle; la chose allait d'elle-même, et les auteurs unissent avec raison le peintre à son modèle dans ce vœu formulé, à la scène finale, par tous les personnages: « Que David vive autant que ses tableaux, Napoléon autant que ses victoires! »

Théâtre de Valenciennes, 1808 : *La Belle Espagnole, ou les Deux Ermites blancs*, tableau équestre en 1 action, orné de combats, mine et explosion de pont, par ***.

Mimodrame tiré du 14e bulletin officiel de l'armée d'Espagne, caractéristique pour les mœurs de l'époque. « Un vieux général, retiré du service et âgé de quatre-vingts ans, était dans sa maison à Madrid, près de la rue d'Alcala. Un officier français y entre et s'y loge avec sa troupe. Ce respectable vieillard paraît devant cet officier, tenant une jeune fille par la main, et lui dit : « Je suis un vieux soldat, je connais les droits et la licence de la guerre. Voilà ma fille; je lui donne 900.000 livres de dot; sauvez-lui l'honneur et soyez son époux ». — Le jeune officier prend le vieillard, sa famille et sa maison sous sa protection. »

On verra ce fait raconté dans trois œuvres encore.

Cirque-Olympique, 7 septembre 1808 : *La Bataille d'Aboukir*,

ou les Arabes du désert, action militaire en 2 parties, par Cuvelier et Augustin Hapdé.

Derville, officier de chasseurs français, sa femme Célestine et son fils Adolphe, harassés tous trois de fatigue, cherchent asile, à l'entrée du désert, dans une maison grossière appartenant à l'égyptien Horeb, qui ne leur donne asile que contre argent comptant. Tiger-Bold, officier supérieur anglais qui, sous un déguisement, parcourt le pays pour exciter les Turcs contre les Français, arrive à son tour chez Horeb. Pendant que Derville, attiré par le bruit d'un combat, laisse sa femme à l'Egyptien pour aller rejoindre son régiment, Tiger aperçoit Célestine, la trouve belle et projette d'en faire sa victime. Des soldats anglais qui surviennent l'aideront à exécuter son projet. En vain Derville, appuyé par quelques-uns des nôtres, reparaît pour protéger sa famille, Turcs et Anglais réunis le séparent d'elle, et, quoique battus, enlèvent la femme et le fils du Français qui, dangereusement blessé, ne peut poursuivre les ravisseurs.

Il les retrouve à soixante-dix lieues de là, près d'Aboukir. Ernestine et Adolphe, enfermés dans une tour délabrée, sont à la merci de Tiger, qui somme la mère de choisir entre le déshonneur et la mort de son fils. Au moment où Adolphe va être précipité de la tour sur les baïonnettes des soldats anglais, des troupes françaises accourent. Un combat s'engage; plusieurs fois repoussés, les nôtres se rendent néanmoins maîtres de la forteresse d'Aboukir, et Derville presse enfin dans ses bras sa femme et son fils, sauvés miraculeusement de l'explosion allumée dans la tour par Tiger qui, fait prisonnier, se brûle la cervelle.

Ce n'est pas une pièce, mais une succession de tableaux ayant pour but de retracer une portion des faits glorieux à l'actif des vainqueurs de

l'Egypte, et dont le mouvement et l'intérêt ne sauraient être contestés.

Théâtre de Reims, 18 septembre 1808 : *L'Arrivée des troupes françaises, ou Il était temps*, comédie en 1 acte, mêlée de vaudevilles, par De Calon.

Les habitants de Betheny, village champenois, se disposent à fêter les troupes se rendant en Espagne. Angélique seule ne partage pas l'allégresse générale ; elle aime un jeune militaire, Blinval, qui a logé chez ses parents après la guerre d'Allemagne, et son père, Dubreuil, veut lui faire épouser, le jour même, un imbécile très riche nommé Jeannot. Heureusement, parmi les soldats que reçoit Betheny, figure Blinval, qu'un billet de logement conduit juste chez Dubreuil. Il est officier, décoré de la légion d'honneur, et, toujours épris d'Angélique, la demande en mariage. Dubreuil, qui ne voulait Jeannot pour gendre qu'en raison de sa fortune, se laisse émouvoir quand il apprend que Blinval a pour oncle un célibataire richissime et très vieux ; il renvoie Jeannot et marie Angélique à Blinval.

Œuvre de second ordre, où nous relèverons ce couplet, prouvant qu'en faisant fête à nos soldats les provinciaux obéissaient parfois à un mot d'ordre autant qu'à leur inspiration propre :

Napoléon, qui des Français
Connaît l'ardeur que rien n'arrête,
Veut que chaque ville vous fête
Pour récompenser vos succès.
Ce héros dignement présage
Que s'il fait, valeureux guerriers,
Couvrir de fleurs votre passage,
Vous y sèmerez des lauriers
A votre retour de voyage.

Bordeaux, Grand-Théâtre, 13 octobre 1808 : *Le Chansonnier de la Grande-Armée*, divertissement impromptu, mêlé de vaudevilles, par J. Ernest (de Clonard).

La Grande-Armée doit traverser un village des environs de Bordeaux. L'aubergiste La Joie, dont le fils, Sans-Quartier, est sergent dans cette armée, lui veut faire, ainsi qu'à ses compagnons un chaleureux accueil. Sous des tonnelles décorées des noms d'Austerlitz, Iéna, Eylau, Friedland, de jolies filles et de bons vins attendent nos soldats. La Joie a pour fille Babet et pour ami le vigneron Bontemps, père de Crin-Crin, musicien et rimeur de talent. Crin-Crin aime Babet et la demande en mariage ; on la lui accorde à la seule condition qu'il composera une chanson à la gloire des héros attendus ; il se met aussitôt à l'œuvre, et ses couplets très réussis sont chantés par lui, par La Joie, Bontemps et Babet à Sans-Quartier que fête tout le village.

Pas de pièce, mais des détails amusants et de jolis couplets : succès.

Paris, 1808 : *Le Siège de Pavie, ou la Gloire de Charlemagne*, tragédie en 5 actes, par Marie-Jacques-Armand Boïeldieu, avocat.

Les troupes de Charlemagne qui assiègent Paris ont subi, en l'absence de leur chef, un échec dont Adalgise, fils de Didier roi des Lombards, se félicite. Il aime Irène, impératrice d'Orient, et celle-ci le flatte de l'espoir d'obtenir sa main avec sa couronne. L'ambition d'Irène est pourtant d'épouser Charlemagne, et Adalgise n'est qu'un instrument entre ses mains habiles. Le monarque français revenu offre la paix aux Lombards qui, prenant son humanité pour de la crainte, lui répondent avec hauteur ; il fait alors donner tous ses soldats et emporte Pavie d'assaut. Les Grecs d'Irène ont

secondé les Français et l'impératrice, poursuivant son projet, conseille à Adalgise et à son allié, le saxon Witikin, d'assassiner le vainqueur. L'amour arme la main d'Adalgise, mais, quand elle le voit bien décidé au crime, Irène le dénonce à Charlemagne qui livre le coupable au conseil souverain. On le condamne à mort ainsi que Witikin, mais ses protestations émeuvent l'Empereur qui, dans un dernier entretien, acquiert les preuves de la perfidie d'Irène. Furieuse de se voir démasquée, l'impératrice fait attaquer les Français par les Grecs ; grâce à Witikin ces derniers sont vaincus, Irène prend la fuite, et Charlemagne répare noblement son erreur en rendant à Witikin la Saxe qu'il a conquise et en nommant Adalgise vice-roi des Lombards.

Œuvre de trame obscure et de médiocre style. C'est Napoléon qui posa pour le portrait de Charlemagne, et l'auteur n'a pas caché son projet d'allusion dans les réflexions préliminaires sur sa tragédie, publiée à peu d'exemplaires comme *pièce nationale.*

Rouen, 1808 : *L'Espagne régénérée*, fait historique en vers libres et en prose, en 1 acte, mêlé de vaudevilles, par Ferrant.

Nouvelles conversations sans lien, sans intérêt, et rédigées dans ce style baroque dont nous avons donné et dont nous donnerons encore plusieurs échantillons. L'auteur a changé l'orthographe de son nom, en conservant soigneusement des procédés qui le satisfaisaient à défaut du public.

Théâtre de Caen, 5 janvier 1809 : *La Prise de Madrid*, im-

promptu-vaudeville en 1 acte, par Bonel, sous-lieutenant, porte-drapeau de la Garde d'honneur à pied.

L'armée française menace Madrid, au grand chagrin de Don Carlos, ex-général espagnol, et de sa fille Isabelle, dont Florval, officier français, a su gagner la tendresse. Des considérations de famille ont porté Don Carlos à promettre jadis la main d'Isabelle au fils d'un de ses amis, Don Zapaka, sous peine d'un dédit de 60.000 livres. Zapaka, qui d'écolier de Salamanque est devenu capitaine d'un régiment destiné à repousser les Français, vient bientôt demander l'exécution de l'engagement de Don Carlos. C'est un bellâtre prétentieux et poltron qui déplaît au père autant qu'à la fille. Florval, qu'un message auprès de la Junte amène dans Madrid, assure Isabelle et Carlos de la protection française. Elle ne leur est pas inutile. La Junte, en effet, repoussant tout accommodement, les Français attaquent la ville et s'en rendent maîtres. Un soldat aviné rencontre Isabelle et va l'outrager, quand Florval survenant châtie le coupable. Reste Zapaka, que sa couardise a fait chercher asile chez Don Carlos. Moitié par menaces, moitié par persuasion, Florval amène le pseudo-capitaine à rendre à Don Carlos l'engagement qui liait ce dernier : dès que la paix sera signée, l'officier français deviendra l'époux d'Isabelle.

Conduit avec un patriotique entrain, ce vaudeville eut le succès de circonstance visé par l'auteur, demandé à grands cris par le public et couvert d'applaudissements.

Cirque-Olympique, 14 janvier 1809 : *La Belle Espagnole, ou l'Entrée triomphale des Français à Madrid*, scènes équestres, militaires et historiques en 3 parties, par J. G. A. Cuvelier.

Saint-Alme, commandant français, a pris sous sa protection Don Alvarès, ancien officier-général espagnol, et sa fille Rosina qu'il a pu arracher aux insultes de spadassins et dont la beauté l'a séduit. Don Tartuffos, familier de l'Inquisition, poursuit la belle enfant de son amour et les Français de sa haine. Des bandits groupés par lui attaquent la maison du commandant, la brûlent, massacrent les Français et font Saint-Alme prisonnier. Déguisée en duègne, Rosina pénètre près du commandant, le réconforte et l'aide à recouvrer sa liberté. Au même instant nos troupes entrent dans Madrid, tuant ou chassant les insurgés. Don Alvarès, inquiet pour Rosina, rédige un écrit promettant 900.000 francs et la main de sa fille au généreux Français qui la sauvera du déshonneur. Ce Français est naturellement Saint-Alme qui refuse l'argent, accepte la belle, et la conduit ainsi que son père au quartier-général. Les Espagnols ont essayé d'abord de tenir tête aux nôtres, mais ils capitulent bientôt : Tartuffos est tué, et, pendant que ses troupes entrent triomphalement dans Madrid, l'Empereur amnistie les coupables.

La tente impériale apparaît seule dans cet ouvrage, et l'auteur s'en excuse par l'étroitesse de son cadre et la faiblesse de ses pinceaux. Il n'en obtint pas moins des bravos chaleureux.

Luxembourg et Paris, 1809 : *L'Entrée des Français à Madrid,* drame en 1 acte, en vers, par Grosley.

Don Alvar, vieux général espagnol, vit avec sa fille Honorine à Madrid, qu'il refuse de quitter, bien que les Français l'assiègent et que ses serviteurs lui signalent les dangers qu'une défaite pourrait avoir pour sa fille et lui. Elvire, sœur de Don Alvar, qui le vient visiter, n'est pas plus heureuse d'abord, dans ses conseils de fuite, que ne l'ont été la

gouvernante et le valet de chambre, mais elle fait un si terrible tableau de la situation que le vieillard consent à quitter Madrid avec elle. Il est trop tard, les Français sont entrés en maîtres dans la ville et un officier se présente chez Don Alvar qui, obéissant à une inspiration soudaine, lui offre sa fortune et sa fille à la seule condition de sauver l'honneur de celle-ci. L'officier, ébloui de ce double bonheur, n'en veut pas jouir sans y avoir des droits autres que ceux de la conquête, il assure Don Alvar de sa protection, et tous les personnages célèbrent la magnanimité de Napoléon qui pardonne aux Espagnols et n'apporte aux habitants de Madrid qu'une paix honorable.

Version malhabile et faiblement rimée du trait mis en scène dans *La Belle Espagnole* de Valenciennes et dans celle de Paris.

Rouen, 1809 : *Les Evénements de l'Espagne, ou la Prise de Madrid par les Français*, pièce tragi-comique, en vers libres et en prose, en 2 actes, mêlée de vaudevilles curieux analogues, par Ferrant, de Rouen.

Au milieu des conversations décousues qui sont le fort — ou le faible — de l'auteur, un officier français, suivi de quatre soldats, pénètre dans une maison de Madrid où gémissent un ancien général et sa fille Hortense. Le vieil Espagnol tombe aux pieds du Français, lui disant :

Voyez à vos genoux un vieillard de Castille,
Retiré à Madrid avec sa chère fille :
Au nom de Dieu, monsieur, sauvez-nous donc la vie
Ou faites-nous conduire dans une autre patrie.
Ma fille en mariage aura neuf cent mille francs,
Elle hérite de moi, n'ayant qu'elle d'enfants :
Ah ! si sa main, monsieur, peut faire votre affaire,
J'envoie dans ce moment prévenir le notaire.

L'OFFICIER.

Amis, relevez-vous, gardez cette maison;
Vous êtes maintenant sous ma protection.
Le premier qui viendrait pour troubler votre sort,
Recevrait de mes mains par mon épée la mort.

LE VIEILLARD.

De vos bontés, monsieur, je suis reconnaissant,
Allez dans la cuisine faire rafraîchir vos gens.
Tu vois, ma chère Hortense, ton sort sera bien doux,
Quand tu auras demain monsieur pour ton époux.

L'OFFICIER.

Allons, mademoiselle, vous faites mon bonheur,
Et ce bienfait sera connu de l'Empereur.

Le notaire, averti, se présente, fait signer le contrat, et...

Et voilà la pièce, très demandée par les habitants, dit une note de l'auteur mettant son œuvre à la disposition des directeurs du Théâtre des Arts, qui dédaignèrent cette offre généreuse. D'autres que nous peuvent les en blâmer.

L'embarras que causait à Napoléon la guerre d'Espagne parut à l'Autriche une occasion de prendre sa revanche des échecs plusieurs fois subis. L'Angleterre devint son alliée naturelle dans la campagne qu'elle entreprit alors et dont l'Empereur jura de la punir sévèrement. Il tint parole en la battant le 19 avril 1809 à Tengen, à Abensberg le 20, à Eckmühl le 22, à Ratisbonne, à

Essling (22 mai), à Raab (14 juin), à Wagram enfin, la plus grande bataille que Napoléon eût encore livrée (6 juillet). Un traité signé à Vienne, le 14 octobre, rétablit la paix en enlevant à l'empereur François les provinces illyriennes, soit quatre millions de sujets.

Victoires et traité furent, selon l'usage, exploités au théâtre.

Variétés, 11 mai 1809 : *Le Caporal Schlag, ou la Ferme de Muldorf*, pièce en 1 acte, mêlée de couplets, par Sewrin et Chazet.

Goudmann, propriétaire de la ferme de Muldorf, en Bavière, a pour fille Lisbeth, dont les attraits ont subjugué Schlag, caporal autrichien peureux et sot, qui préserve la ferme de toute réquisition dans l'espoir d'attendrir ainsi celle qu'il aime. Mais Lisbeth a donné son cœur à Victor, lieutenant français, et celui-ci, qui vient de prendre part à la victoire de Ratisbonne, ne tarde pas à venir réclamer ses droits. Les quelques miliciens commandés par Schlag essaient de résister, mais leur chef même donne l'exemple de la désertion et tous s'enfuient. Lisbeth épouse Victor, et Schlag, qu'on retrouve sous les habits d'un voiturier, est très heureux d'être employé, en cette qualité, par l'ennemi qu'il méprisait.

Ouvrage rempli de détails amusants et souvent spirituels, que le public accueillit avec une faveur marquée.

Le 16 mai 1809, à la représentation gratuite

donnée au Vaudeville, comme à tous les théâtres de Paris, on chanta, sur l'air *V'là c'que c'est qu' d'aller au bois*, une *Histoire véritable et remarquable de la nouvelle guerre d'Allemagne, mise en chanson par Nicolas Pierre Jolibois, poète chansonnier suivant l'armée.* Cette scène, où le patois parlé alterne avec les vers, avait pour auteurs Barré, Radet et Desfontaines ; elle fut reçue chaleureusement, et toute la salle cria *Vive l'Empereur !* à la fin de ce dernier couplet redemandé :

En tout pays toujours vainqueur,
V'là c'que c'est que notre Emp'reur,
Il récompense la valeur,
C'est du militaire
L'exemple et le père,
Aussi nous crions Viv' l'Emp'reur,
V'là c'que c'est que l'cri du cœur.

Rouen, 1809 : *Le Passage du Danube, ou la Déroute inattendue des Autrichiens*, fait historique en vers libres et en prose, par Ferrand de Rouen, ci-devant artiste du Théâtre des Arts de Rouen et de celui du Havre, membre de l'Athénée d'Evreux, écuyer de M. Francony.

Rencontre, sur un pont situé sur le Danube, d'un général français et d'un général autrichien qui se saluent et engagent le colloque suivant :

LE GÉNÉRAL AUTRICHIEN.

Pourriez-vous, Monsieur, nous procurer ce pont,
Pour l'armée du prince Charles avec ses canons ?

LE GÉNÉRAL FRANÇAIS.

Votre proposition, Monsieur, ne convient pas.
Pour passer sur ce pont, vous n'y passerez pas;
Et si vous ne sortez avec votre armée,
Je les fais tous passer au fil de l'épée.

Sur ce le combat s'engage, les Autrichiens vaincus s'enfuient, et un cultivateur célèbre, avec sa femme, la victoire de Napoléon.

Production ridicule, que suivirent bientôt deux œuvres de même valeur.

Rouen, 1889 : *La Reprise de Vienne par l'Empereur, ou l'Allemagne reconquise par les Français*, mélodrame historique en 3 actes, en vers libres et en prose, mêlé de vaudevilles, par Ferrand.

Le général français somme Vienne d'ouvrir ses portes; au refus du gouverneur, il fait donner l'assaut, s'empare de la ville, et des couplets terminent la pièce.

L'auteur manque décidément de variété dans l'agencement de ses œuvres ; quant à son faire, il reste le même et pour cause. Citons la seule scène où Napoléon figure, pour s'informer au prince de Neufchâtel des résultats de la bataille :

LE GÉNÉRAL PRINCE DE NEUFCHATEL.

Sire, dans ce moment la victoire est à nous,
L'armée autrichienne est tombée sous nos coups.

L'EMPEREUR.

L'Autriche a-t-elle perdu beaucoup de son armée ?

LE PRINCE.

Les trois quarts au moins sont avec les trépassés.
Et le reste de Vienne s'est sauvé au plus vite;
Le duc de Montebello est à leur poursuite.

L'EMPEREUR.

Savez-vous si j'ai perdu beaucoup de soldats?

LE PRINCE.

La liste n'est pas faite, et je ne le sais pas.

Ils sortent.

« Cette pièce, Messieurs, m'a donné bien du mal », dit, après le couplet final, l'auteur qu'on aurait tort de croire sur parole, car il ajoute :

N'empêche pas de faire la prise du Portugal,

et adresse au public cet appel bien senti :

Si cette pièce, Messieurs, a votre approbation,
Ayez des égards pour mes frais d'impression.

Rouen, 1809 : *La Reprise de Varsovie, capitale de la Pologne par l'Empereur Napoléon, ou la Fuite des Autrichiens de ce royaume*, comédie en 2 actes, en vers libres et prose, mêlée de vaudevilles, par Ferrand.

Conversations, en Pologne, entre divers personnages, parmi lesquels l'auteur se range pour nous apprendre ce qu'il entend par calembour et nous donner, sur son bagage littéraire, un bon renseignement. A son apparition dans Vienne, un soldat lui demande :

Qui vous amène, Monsieur, ici, dans cette ville,
Surtout dans le moment qu'elle n'est pas tranquille?

L'AUTEUR.

Sans doute, vous voulez dire tous les habitants.

LE SOLDAT.

C'est un des calembours du célèbre Ferrand.
Ce poète a commencé à cinquante ans passés,
Et nous avons de lui trente-deux pièces imprimées.

Trente-deux ! Rien, fort heureusement, ne nous oblige à les analyser, ni même à les lire.

Variétés, 23 octobre 1809 : *La Paix*, divertissement en vaudevilles, par B. de Rougemont.

Désireux de se marier, le traiteur Fricoteau convoite une des trois nièces de sa voisine Germaine; celles-ci ont donné leur amour l'une au chasseur Lavaleur, l'autre au cuirassier Latulipe, la dernière au sergent Firmin. Or ces trois guerriers, rendus libres par la paix signée entre la France et l'Allemagne, reviennent au village; reçus à bras ouverts par leurs maîtresses, ils les épousent, et Fricoteau se console de sa triple déconvenue en pensant que les repas de noces seront servis par lui.

Des détails amusants et de jolis couplets firent applaudir cet à-propos.

Lyon, Grand-Théâtre, 31 octobre 1809 : *La Paix en ménage*, allégorie en 1 acte, en vers, mêlée de couplets, par Maurin.

La scène se passe aux frontières de l'Allemagne. Descendant du ciel par ordre de Jupiter pour mettre fin à la cam-

pagne d'Autriche, la Paix rencontre le jardinier Blaise qui, apprenant le nom de cette belle dame, la prie de rétablir l'union dans son ménage, troublé par la mauvaise humeur constante de sa femme Cateau. Déférant à ce vœu, la Paix touche Cateau de son rameau d'olivier, et l'épouse de Blaise devient aussi aimable qu'elle était acariâtre. Un baron allemand, patron de Blaise et partisan de la guerre à outrance, subit aussi l'influence heureuse de la déesse, qui remonte au ciel pendant que les villageois chantent ses bienfaits.

Sujet sans originalité, traité d'une façon médiocre. L'auteur, qui jouait le rôle du baron allemand, fit reprendre, à Metz, son ouvrage légèrement modifié.

Odéon, 19 novembre 1809 : *Le Cafe politique*, comédie en 1 acte, en vers, par Aude.

C'est, avec quelques changements, *le Café d'une petite ville*, comédie donnée par le même auteur au théâtre Louvois, le 27 vendémiaire an X, et que nous avons racontée à cette date.

Gaîté, 20 novembre 1809, *La Paix, ou la Soirée d'une guinguette*, divertissement en 1 acte, par Brazier et Frédéric Dupetit-Méré.

L'Obus, sergent de canonniers à l'armée d'Allemagne, aime Fanchette, fille du traiteur Fricandeau, et a su lui plaire. La mère est dans les intérêts des deux amants, mais le père destine sa fille à Sans-Chagrin, vieil invalide. Au moment où Fricandeau presse les fiançailles, arrive L'Obus, précédé de l'annonce de la paix. Sans-Chagrin se retire de-

vant son heureux rival, et le traiteur consent à unir le canonnier à Fanchette.

D'agréables couplets firent le succès de cette bluette, non imprimée.

Ambigu, 22 novembre 1809 : *Le Retour d'Autriche*, vaudeville en 1 acte, par René Périn.

Michaud et Mathurine attendent leurs fils Victor et Jules, qui sont à l'armée. Victor aime Sophie, fille de Mathurine, mais celle-ci veut pour gendre Tire-au-Vol, garde-chasse vieux et riche. L'arrivée des deux militaires change les dispositions de Mathurine ; Victor a sauvé la vie à Jules, la reconnaissance l'emporte sur l'intérêt dans le cœur de la mère, et Sophie épouse Victor.

Des rôles plaisants et de bons couplets valurent des applaudissements à cet impromptu dont les vers suivants, consacrés au couple impérial, ont seuls été recueillis :

Par les qualités de son cœur,
Par ses vertus, par sa vaillance,
Il relève encor la splendeur
Du trône où l'a placé la France ;
Et près de lui, dans leur bonté,
Les dieux comblant notre espérance,
Ont, sous les traits de la beauté,
Placé la douce bienfaisance.

Opéra, 26 décembre 1809 : *La Fête de Mars*, divertissement-pantomime en 1 acte, par Gardel, musique de Kreutzer

Des artistes, des négociants, des cultivateurs rendent paisiblement hommage à leurs divinités. Un bruit horrible se fait soudain entendre, c'est la Discorde qui cause ce tumulte; elle fait sortir du sein de la terre des soldats armés qui menacent de mettre tout à feu et à sang. Les femmes, les enfants et les vieillards implorent la protection divine, le ciel s'entr'ouvre et le dieu Mars descend sur la terre pour punir les audacieux qui troublent la paix; à son appel une quantité de guerriers envahit le théâtre, Mars les arme, leur fait faire des évolutions et marche avec eux au combat. Les troupes de la Discorde fuient lâchement, la déesse furieuse brise les statues des dieux, mais l'armée de Mars reparaît et châtie la Discorde. Mercure annonce alors que Jupiter va paraître; on célèbre le triomphe de Mars, le tonnerre gronde, le ciel s'ouvre laissant voir les divinités de l'Olympe, et un divertissement commence, à la fin duquel Mars rejoint dans les nues le maître du tonnerre.

Allégorie assez obscure, que saisit néanmoins la bonne volonté du public, et dont un brillant spectacle assura le succès.

Paris, 1809 : *Les Bourgeoises parisiennes, ou la Fête de la paix*, pièce en 1 acte, en vers, par E. J. D.

Désireuses d'assister au concert donné dans le jardin des Tuileries, Hortense et Bélise, bourgeoises de Paris, s'y rendent à l'insu de leurs époux. Parvenues après de dangereuses bousculades à l'endroit désiré, elles écoutent le chant de paix entonné par des artistes, puis regagnent en hâte leur domicile pour préparer le repas conjugal.

Saynète inoffensive, que relèvent quelques vers

à l'adresse de Napoléon ou de ses armées redoutables.

Une autorisation ministérielle permit à cette époque d'utiliser la Porte-Saint-Martin, fermée par le décret d'août 1807. Elle rouvrit sous le nom de Théâtre des Jeux Gymniques, le 1er janvier 1810, pour s'adonner presque exclusivement, pendant deux années, à la mise en scène des hauts faits accomplis par l'Empereur et ses capitaines.

Théâtre des Jeux Gymniques, 6 janvier 1810 : *Le Siège de Dantzick*, tableaux militaires et historiques, par Augustin Hapdé.

Sommé de rendre Dantzick, le général Kalkreut s'y refuse ; les Français alors donnent l'assaut et emportent la place.

Scènes d'espionnage, mines, contre-mines, combats, bombardement, tous les incidents d'un siège se succèdent dans ces tableaux-pantomimes qui semblèrent mal conçus et n'obtinrent qu'un succès modéré.

Jeux Gymniques, 18 janvier 1810 : *Le Passage du Mont Saint-Bernard*, tableaux historiques à grand spectacle, par Augustin Hapdé, précédés de *La France et l'Italie au pied des Alpes*, prologue en vers, par Joseph Aude.

L'Italie, pleurant sa prospérité perdue, apprend du Génie de la France le retour de celui qui l'avait jadis affranchie et qui vient la sauver encore. Le théâtre change alors pour re-

présenter une partie du Mont Saint-Bernard. Les frères hospitaliers s'occupent à dégager les chemins de la neige qui les couvre. Des militaires viennent annoncer l'approche de l'armée française, on les emmène à l'hospice. Des paysans et des paysannes paraissent ensuite, porteurs de provisions que leur prennent des maraudeurs autrichiens. Parmi les paysannes qu'ils retiennent se trouve Zimeline, jeune fille d'un rare courage ; elle s'empare de deux pistolets, et fait trembler les assaillants jusqu'au moment où les soldats accueillis dans l'hospice accourent et les arrêtent. Valentin, l'un de ces braves, reconnaît dans Zimeline sa maîtresse, quand un détachement de tirailleurs ennemis survient ; un combat s'engage entre les Autrichiens, les Français et Zimeline qui, armée d'un sabre, fait des prodiges de valeur, mais elle est désarmée et Valentin blessé. Au moment où le vainqueur de Zimeline l'entraîne vers la montagne, une avalanche se détache et roule dans un précipice la jeune héroïne ; la cloche du secours sonne à l'hospice, des frères portant des cordages et de longues perches se mettent à l'œuvre, un compagnon de Valentin descend dans le précipice et reparaît avec Zimeline, qu'on transporte avec Valentin à l'hospice. Soudain la fusillade retentit, des Français poursuivent les tirailleurs autrichiens et s'emparent de tous les défilés. Bientôt arrive l'armée française, à laquelle les hospitaliers distribuent des vivres. Le général en chef, instruit de la bravoure de Valentin, le fait sous-lieutenant et dote Zimeline, dont la main lui est accordée. Le passage du Saint-Bernard s'exécute ensuite, et, tandis que la Victoire plane sur l'armée, la France et l'Italie reparaissent, unies par une branche de laurier.

Spectacle intéressant, mouvementé, et que récompensèrent de vifs applaudissements. On dit que l'Empereur, curieux de l'accueil fait à son Sosie,

assista dans une loge grillée à l'une des représentations de cet ouvrage; il ne pouvait qu'en être satisfait.

Jeux Gymniques, 24 mars 1810 : *Le Pont d'Arcole,* tableaux historiques en 1 action, à grand spectacle, par Augustin Hapdé et Delatoulinière.

Edouard, hussard français prisonnier de guerre, s'évade et se réfugie dans une auberge tenue par Antonio dont la fille Rosa, qui l'aime, le cache dans un buffet. Des officiers russes, survenant, demandent des rafraîchissements ; Antonio, pour les satisfaire, ouvre le meuble où est Edouard, et ce dernier retombe au pouvoir de l'ennemi. Mais on ne le prend pas seul ; une loi punit de mort quiconque donne asile à un Français ; Antonio et Rosa sont, en conséquence, menés avec Edouard au camp russe, où Suwarow ordonne de les passer par les armes. La sentence va s'exécuter, quand le bruit du canon trouble les Russes. On enferme Edouard, Rosa et Antonio dans une maison attenant presque au pont d'Arcole, et des dispositions sont prises pour repousser l'attaque des Français. Cette attaque commence bientôt, des boulets mettent le feu dans la maison où les prisonniers sont gardés à vue ; quelques Français les sauvent et Edouard, saisissant une arme, se jette dans la mêlée. Les Français cependant repoussent les Russes jusqu'à la tête du pont, mais, ne pouvant passer outre, ils vont reculer lorsque le général en chef saisit un drapeau, s'élance à travers le feu, et entraîne à sa suite les troupes que cet élan rend victorieuses.

Reconstitution émouvante d'une action d'éclat popularisée par la gravure, on l'accueillit par des bravos.

Le traité de Vienne avait, en quelque sorte, mis l'Autriche à la merci de Napoléon. Apprenant que ce dernier, désolé de n'avoir point d'enfant, songeait à divorcer avec Joséphine, l'empereur François lui offrit la main d'une de ses filles. Napoléon avait, dans le même but, fait des démarches auprès de la cour de Russie ; il se heurta là à des objections, à des lenteurs qui l'irritèrent et le portèrent à accueillir les avances de son nouvel allié. Joséphine fut répudiée, le 15 décembre 1809, au milieu de larmes versées par deux époux qui, bien que s'aimant toujours, se sacrifiaient à la raison d'Etat. Le 1er avril 1810, Napoléon épousait civilement, à Saint-Cloud, l'archiduchesse Marie-Louise. Le mariage religieux eut lieu le lendemain, au palais des Tuileries, avec une pompe vraiment impériale. Marie-Louise était belle, mais d'une insuffisance intellectuelle et d'une sécheresse de cœur dont elle devait, aux mauvais jours, donner des preuves affligeantes. Le peuple l'acclama pour faire plaisir à son héros, mais sa croyance était qu'en répudiant Joséphine Napoléon perdait le talisman qui l'avait jusqu'alors protégé contre les revers de fortune. La superstition populaire devait être justifiée par les événements, mais, en 1810, bien osé eût été celui qui aurait publiquement refusé ses hommages à la nouvelle Impératrice. Les auteurs dramatiques ne sont point des héros ; ils le prouvèrent une fois de plus en

brûlant, devant l'astre levant, l'encens utilisé déjà pour l'astre éclipsé.

Variétés, 24 mars 1810 : *Les Réjouissances Autrichiennes*, divertissement en 1 acte, mêlé de couplets, par Sewrin.

La scène se passe à Tulln, village à deux lieues de Vienne. Laissé pour mort sur le champ de bataille, l'officier français Blinville a été recueilli, soigné, par le fermier Fritz et sa fille Marie. Il en ressent pour cette dernière une reconnaissance bientôt changée en un plus tendre sentiment. La paix se fait entre la France et l'Autriche, et l'empereur François donne sa fille Marie-Louise à Napoléon. Tulln est sur le chemin que suit l'archiduchesse pour se rendre à Paris, et Sottmann, magistrat du village, a composé des vers que les jeunes filles, stylées péniblement, diront sur son passage. On apprend bientôt que trois de ces jeunes filles seront dotées par la princesse, nul doute que la vertueuse Marie ne soit comprise dans les élues ; cela donne à Sottmann l'idée de demander la main de la fille de Fritz qui lui rit au nez. Le magister, dépité, se promet bien de disposer contre Marie de toute son influence. Il est encouragé dans ce projet par Blinville, qui se charge seul de récompenser Fritz et sa fille. Marie n'est point dotée par l'archiduchesse, mais Blinville déclare son amour et offre à la jeune fermière un nom et une fortune que l'on s'empresse d'accepter.

On vante, dans cet à-propos, les vertus de la future impératrice, dans laquelle on aimait à voir une compagne digne du héros qui l'avait choisie :

Son rang, ses bienfaits,
Son cœur, ses attraits,
Doivent désormais

La rendre bien chère
A tous les Français.
Oui, tous l'aimeront,
Tous la béniront!
Sa gloire première,
Son plus doux plaisir,
Son plus grand désir
Sera de leur plaire!

disait entre autres choses l'auteur, et le public de crier *bis*, comme si Marie-Louise faisait, par son mariage, acte d'amour pour la France.

Ambigu, 27 mars 1810 : *Le Mariage de La Valeur*, vaudeville allégorique en 1 acte, par A. Desprez.

La Valeur, jeune militaire, aime Juliette, fille de M. l'Allemand, propriétaire, mais un procès d'intérêt divise ce dernier et Madame La France, mère de l'amoureux. L'Anglais Bifteck entretient de son mieux la mauvaise harmonie entre les deux familles. Le fleuriste Olivier s'ingénie, au contraire, pour amener une entente. Grâce à ses bons soins, l'Anglais est démasqué, l'Allemand et La France se réconcilient, et la Valeur épouse Juliette, au moment même où l'on annonce le mariage de Napoléon avec Marie-Louise, ce qui permet aux personnages de célébrer, le verre en main, les deux unions.

Jolie bluette, récompensée par le succès.

Théâtre de l'Impératrice, 29 mars 1810 : *Le Marché aux Fleurs*, divertissement en vers, par T. M. Du Mersan, précédé d'un *Dialogue*, en vers, par Planard, employé aux Archives du Conseil d'Etat.

Le directeur de l'Odéon est dans son cabinet. Un lieutenant allemand y pénètre et lui demande un service. Dans un pays qu'il a traversé en même temps que l'archiduchesse d'Autriche, l'enthousiasme des habitants a été tel que lui, touché, n'a pu s'empêcher d'offrir à tous un excellent repas ; mais cette libéralité mit à sec sa bourse. L'impresario l'interrompt pour lui offrir la sienne ; ce n'est pas cela que veut l'Allemand, il désire simplement un billet pour la pièce que l'Odéon doit jouer le soir même, et dans laquelle la princesse allemande sera chantée en guise de bienvenue. Le directeur, flatté de cette requête et des bons sentiments du lieutenant, l'invite à dîner, le place dans sa loge... et l'à-propos commence.

Lavaleur, invalide, a pour fils Lafrance, prisonnier de guerre en Autriche, et à qui le jardinier allemand Goutmann a promis la main de sa fille Louise. Mais un certain marchand d'oiseaux, nommé Rossignol, comble depuis quelque temps le dit Goutmann de présents auxquels l'Allemand n'est pas insensible ; aussi consent-il à lui donner Louise le jour où Napoléon épousera l'archiduchesse, si Lafrance n'est pas revenu ce jour-là pour réclamer ses droits. La paix heureusement fait libre à temps l'amoureux militaire, dont la jardinière Javotte et le batelier Laviron ont amicalement servi les intérêts, et Goutmann ne peut qu'unir Louise et Lafrance au milieu des transports qu'excite, dans le marché aux fleurs, l'érection du buste de la nouvelle Impératrice.

Ce tableau populaire eût été mieux placé sur quelque scène du boulevard qu'au théâtre de l'Impératrice, mais, le sujet accepté, nul mieux que Dumersan ne le pouvait traiter avec l'observation, la verve et la gaîté qu'il comporte. Gaîté poussée jusqu'à la grivoiserie, comme dans le couplet suivant :

L'Emp'reur comblant nos souhaits,
Pour le bonheur des Français
S'marie exprès;
Et de c't' hymen-là,
Dans neuf mois à la ronde,
Tout l' monde
Verra
Qu'il se s'ra
Tiré d'ça
A la papa.

Gaîté, 30 mars 1810 : *Les Trois Moulins*, divertissement allégorique en 1 acte, mêlé de chants et de danses, par Guilbert-Pixérécourt et Dubois.

Entre les moulins du français La Gloire et de l'allemand François, l'ex-corsaire anglais La Fusée occupe un bateau-moulin rempli de matières explosibles. C'est La Fusée qui entretient entre ses deux voisins une animosité dont ses intérêts profitent. François s'est aperçu que les conseils de l'Anglais lui valaient moins de gains que de pertes ; il termine à l'amiable un procès pendant entre La Gloire et lui ; pour cimenter l'union des deux familles, La France, fils de La Gloire, épousera Louise, fille de François. Cet arrangement contrarie La Fusée qui bombarde les moulins des nouveaux alliés, mais ceux-ci, unissant leurs efforts, submergent le bateau de l'Anglais, qui disparaît avec des cris de rage.

Allusion transparente, qui flattait trop l'esprit public pour n'être pas chaudement applaudie.

A l'Académie impériale de Musique, on chante, le 1er avril, les strophes suivantes, mises en musique par Berton :

Paris, noble cité, que l'univers contemple,
Quel heureux jour s'apprête encor pour toi.
Tes remparts étonnés vont devenir un temple
Pour l'hymen de ton roi.

Dans tes murs vont s'unir la beauté, la victoire.
Qui les enchaînera? C'est l'amour et la gloire!
Aux cris de la victoire unis donc en ce jour
Des chants d'hymen, de bonheur et d'amour.

Cité noble! ô Paris! de tes rois fille aînée,
Tu devras une mère à ce doux hyménée!
Aux cris de la victoire unis donc en ce jour
Des chants d'hymen, de bonheur et d'amour.

De myrthes, de lauriers une éternelle chaîne,
Va de tes murs heureux s'étendre jusqu'à Vienne!
Aux cris de la victoire unis donc en ce jour
Des chants d'hymen, de bonheur et d'amour.

L'Opéra-Comique offre, le même jour, au public une strophe de Désaugiers prédisant la naissance d'un enfant radieux, issu de l'hymen qu'on célèbre, et ces couplets, du même, sur l'air : *Vive le vin, vive l'amour !*

Chantons, amis, chantons en chœur
Le nouveau bienfait du vainqueur,
Du chef, du père de la France.
Il est le dieu de la vaillance,
Quand il faut ou vaincre ou mourir,
Et lorsque son bras doit punir
Il est le dieu de la clémence.

Soldats, qui loin de vos drapeaux
Cherchez un coupable repos,
Partout la mort vous environne;

Déjà l'espoir vous abandonne
La loi prononce votre arrêt,
C'est fait de vous!... César paraît,
Il peut vous perdre, il vous pardonne.

Séchez vos pleurs, mères, époux,
D'un pardon si grand et si doux,
Avec nous bénissez les charmes,
Un héros finit vos alarmes.
Au plaisir livrez votre cœur,
Il n'est plus permis qu'au bonheur
De retrouver encor des larmes.

Vaudeville, 1er avril 1810 : *Le Meunier et le Chansonnier*, vaudeville en 1 acte, suivi d'un divertissement, par Barré, Radet et Desfontaines.

Robert, meunier d'un village de Bavière, et sa fille Nancy aiment beaucoup les Français. Le grenadier Francœur a surtout inspiré un tendre penchant à Nancy ; elle s'y est attachée après lui avoir sauvé la vie, aidée de son père, pendant la dernière campagne. Mais depuis longtemps Francœur n'a point donné de ses nouvelles, et la jeune fille craint de ne plus le revoir. Le garde-moulin Farineck cherche à profiter du silence de Francœur pour obtenir la main de Nancy qui ne peut le souffrir. Pour se la rendre plus favorable, Farineck fait écrire par le chansonnier Scribantout une lettre annonçant à Francœur que Nancy est mariée ; il dicte ensuite au même complaisant une seconde lettre où Francœur prévient Nancy qu'il est l'époux d'une Milanaise, mais, au lieu de faire ce qu'on lui demande, Scribantout découvre à Robert la perfidie du sournois. Les choses en sont là quand Francœur, chargé de veiller à la sûreté du pays, reparaît à la tête d'un détachement ; il protège Robert que des maraudeurs voudraient pressurer, mais il croit Nancy infidèle et

la traite avec froideur. Bientôt cependant Robert le désabuse, les deux amants s'épousent, au grand chagrin de Farineck, et un divertissement fête, en même temps que ce mariage, l'heureuse union de la France avec l'Autriche.

Pièce agréable et applaudie, moins pourtant que le divertissement où l'on distingue, entre dix couplets, celui-ci :

De deux pays divisés trop longtemps,
Les écussons ici sont joints ensemble;
Tous deux brillants et de gloire éclatants,
Sous l'olivier le myrthe les rassemble.
En dépit du jaloux Anglais,
Par les nœuds les plus respectables
Et sous l'égide de la paix,
Deux grands Etats sont pour jamais,
Oui pour jamais inséparables.

Jeux Gymniques, 1er avril 1810 : *L'Union de Mars et de Flore, ou les Bosquets de lauriers,* tableaux allégoriques à grand spectacle, par Augustin Hapdé, précédés d'un prologue, mêlé de couplets, par Brazier et Théodore Maillard.

Marguerite, jeune allemande venue à Paris pour assister aux fêtes du mariage de Napoléon, doit épouser le garçon de café Carafon ; mais Marguerite, qui trouve Carafon bête et aime le canonnier Labombe, veut obliger son futur à rompre lui-même l'union projetée. Pour y parvenir, elle s'habille en canonnier, se donne pour Labombe, et offre à Carafon le choix entre un duel et son renoncement à la main de Marguerite. Le garçon, qui n'est pas brave, opte pour le second parti, mais Marguerite veut davantage et, sous le vêtement d'une bouquetière, elle sollicite le consentement de Carafon à son mariage avec Labombe. Carafon, croyant se

venger ainsi de celle qui l'a dédaigné, fait ce qu'on lui demande; il n'a pas plus tôt prononcé que Marguerite se fait reconnaître. Deux fois berné, Carafon prend la chose avec philosophie, et conduit Marguerite au théâtre des Jeux Gymniques, où sont mis en action les tableaux qui suivent.

Sur un lit de fleurs, balancé par les Grâces, Flore sommeille et Morphée étend sur elle ses pavots. Des sons belliqueux se font entendre ; Morphée craint qu'ils n'éveillent Flore, il enveloppe de nuages le lit de la déesse et le fait disparaître. Soudain arrivent des soldats que Mars envoie cueillir des lauriers; des nymphes s'empressent de les satisfaire, ils sortent au son de la trompette de la Renommée. Ce bruit réveille Flore ; elle paraît, suivie de son cortège, et voit avec dépit ses glorieux buissons dépouillés. Au son d'une fanfare, la Victoire s'avance presque aussitôt et demande à Flore de nouveaux lauriers. La déesse répond que Mars les a tous cueillis, et que la terre n'en peut produire assez pour lui. Un buisson cependant reste intact, mais il est réservé pour la paix générale, on le refuse à la Victoire dépitée. La Discorde alors sort des entrailles de la terre, secoue son brandon, et, passant à plusieurs reprises entre Flore et la Victoire, excite par degré les déesses, si bien que la Victoire sort pour envoyer Mars s'emparer des bouquets de Flore. Celle-ci consulte l'oracle du destin, qui lui promet l'Amour comme défenseur. L'Amour paraît au même instant, et fait avancer son armée composée de petits Cupidons habillés en grenadiers hongrois. Mars, précédé par la Victoire et suivi de nombreux guerriers, marche bientôt à la conquête des bosquets, mais une grille en or s'élève, séparant Flore et ses défenseurs de la troupe de Mars. L'Amour atteint d'une flèche Mars, qui demande une suspension d'armes. La Paix descend alors du ciel, et conduit Flore auprès de Mars. Celui-ci, frappé des grâces de son ennemie, lui offre de partager sa puissance; Flore accepte : le dieu de la

guerre et la déesse des fleurs, désormais unis, cultiveront ensemble les myrthes et les lauriers. Le théâtre change, représentant le temple de la Paix, entouré de montagnes sur lesquelles des Français et des Autrichiens se jurent amitié, et un divertissement termine le spectacle.

Nous avons raconté longuement cet ouvrage offrant une allégorie ingénieuse et vraiment poétique ; il excita chez les spectateurs un véritable enthousiasme et reçut de la presse d'unanimes éloges.

Interrompons notre inventaire dramatique pour reproduire un curieux document. C'est le « Programme des jeux, spectacles, concerts, etc., exécutés aux Champs-Elysées le 2 avril 1810, à l'occasion du Mariage de S. M. l'Empereur ». Intéressant par sa forme naïve, il nous renseigne en outre sur la façon dont le gouvernement d'alors comprenait les réjouissances populaires.

(A 2 heures, tous les Jeux seront en activité.)

CARRÉ DES JEUX.

Théâtre des Sauteurs et force d'Hercule.
Idem. Danseurs de corde, Voltige sur la corde.
Théâtre du Spectacle de M. *Olivier*.
Théâtre des vues pittoresques et mécaniques et Fantoccinis de M. *Dupont*.
Théâtre des Ombres impalpables.
8 Jeux de Bagues.
2 Tape-culs.
2 Casse-Cou.
1 Oiseau égyptien.
2 Mâts de Cocagne.
2 Jeux du dragon.

6 Orchestres de danse.
1 Orchestre d'harmonie, composé de 180 musiciens.

PROGRAMME DU CONCERT.

1° Ouverture et entr'acte d'Henri IV.
2° Air des Africains.
3° Walse de la reine de Prusse.
4° Bataille d'Austerlitz, de M. *Guébaüer.*
5° Ouverture en pot-pourri, de *Bévard.*
6° *Idem,* de Titus.
7° *Idem,* de la Caravane.
8° *Idem,* de M. *Catel.*
9° Bataille de Friedland, de M. *Frichs.*

Troupes de Chanteurs, composées de :

M. *Déville,* pensionnaire de l'Académie Impériale de Musique;
MM. Mayer et son épouse;
Un Italien.
Scènes bouffonnes, par le *Grimacier* de Ferrare.
Musique ambulante de *Logier.*
25 Chanteurs chantant les chansons du Gouvernement.
1 Troupe de Savoyards avec leurs musettes.

A 6 et à 8 heures.

Ascension de corde tendue, par Madame *Forioso.*
Musique ambulante et fanfare.

CARRÉ MARIGNY.

Théâtre des Sauteurs.
Idem. Danseurs de corde.
Théâtre du Spectacle, de M. Préjean.
Théâtre de M. *Lauranzo-Frederici.*
Théâtre de M. Séraphin, composé de Fantoccinis italiens.
Feux Pyriques et Ombres chinoises.
1 Mât de Cocagne.
1 Mât de Dragon.
4 Jeux de Bagues.
3 Orchestres.
Scènes bouffonnes par le *Grimacier* Frantisé Castalet, ou Marionnettes à coups de bâton, avec Ombres chinoises.
2 Tape-culs.
2 Musiques ambulantes avec Chanteurs, troupe de Savoyards avec leurs Musettes.
Chanteurs chantant les chansons du Gouvernement.

A 6 et à 8 heures.

Ascension à corde tendue, par M. Godeau jeune.
Musique ambulante.

CARRÉ DE LA POMPE, ou Ledoyen.

2 Orchestres de Contredanses.
2 Jeux de Bagues.
1 Tape-cul.
1 Casse-cou.
1 Balançoire.
Musique ambulante.
Chanteurs du Gouvernement.

CARRÉ DE LAITERIE, ou Café des Ambassadeurs.

2 Orchestres de danse.
2 Jeux de Bagues.
1 Tape-cul.
Musique.
Chanteurs du Gouvernement.
Musique et Chanteurs.

CARRÉ DE L'ÉLYSÉE BOURBON.

3 Jeux de Bagues.
Musique.
Fanfares.

Il est question, dans cette nomenclature, de divers théâtres installés au carré Marigny ; c'est sur l'un de ces théâtres que fut représentée, par la troupe du Cirque-Olympique, la pièce suivante, où seule parlait la poudre, et qui convenait à la circonstance et au public spécial qui la fêtait :

Le Génie de la Paix, ou la France et l'Autriche réunies, fête-pantomime militaire et allégorique, par ***.

L'armée française et l'armée autrichienne sont prêtes à en venir aux mains, quand des officiers de l'une et de l'autre nations accourent pour annoncer la paix. Soldats et généraux fraternisent. La Discorde et l'Envie voient avec colère ce spectacle, elles courent aux rives d'Albion pour en ramener l'élite des guerriers insulaires. La lutte s'engage entre les soutiens du Léopard et les défenseurs des deux aigles. Les Anglais vaincus prennent la fuite, des chants de victoire annoncent le triomphe des aigles, et la Discorde frémissante retourne dans les enfers. Une princesse charmante, sous les traits d'Hébé, paraît alors sur des nuages; elle s'unit à Mars, sous l'égide de Minerve, et le temple de l'immortalité, portant à son frontispice les armes groupées de France et d'Autriche, s'élève dans les airs; sous ses portiques lumineux on distingue les portraits de Marie-Louise et de Napoléon unis par le Génie de la paix. Le tambour bat, la trompette sonne, le canon gronde et de rapides manœuvres terminent l'ouvrage.

Il y eut, le 3 avril, spectacle gratis à tous les théâtres de la capitale. Nombre de couplets furent chantés alors; certains, le Théâtre-Français entre autres, allèrent jusqu'à la scène épisodique; scènes et couplets furent et ne pouvaient être accueillis que par des bravos.

Des à-propos confondant le présent agréable et le passé glorieux de Napoléon se succédèrent, à Paris ou en province, pendant toute l'année.

Lyon, Grand-Théâtre, 6 avril 1810 : *L'Union de deux Empires, ou l'Auguste Alliance*, comédie en 1 acte, en vers, suivie d'un divertissement, par Aude.

Dorval, riche particulier de Lyon, ouvre entre Valsain et Dormeuil, ses amis, un concours pour célébrer, en couplets tableaux ou vers, l'union des empires français et allemand. Celui qui accomplira le mieux cette tâche recevra comme prix la main de Sophie, fille de Dorval, avec trente mille écus. Dormeuil, prétentieux et poncif, entreprend aussitôt un vaste poème dont la mythologie fournit les éléments; Valsain, aimé de Sophie, dédaigne la fiction et, au moment fixé, soumet à Dorval ce distique :

> Le léopard n'a plus d'asile que sur l'onde,
> Les deux aigles unis fixent le sort du monde.

Si court qu'il soit, le travail de Valsain remporte les suffrages, et son mariage avec Sophie est décidé au bruit des cris de joie motivés par le retour de Henri, fils de Dorval, qui revient d'Allemagne capitaine et décoré, et des acclamations frénétiques saluant les bustes de Napoléon et de Marie-Louise.

Plus de mots que d'idées, de mouvement que de style. Une pompeuse mise en scène aida l'auteur à obtenir le succès espéré.

Cirque-Olympique, 14 avril 1810 : *Le Passage du pont de Lodi*, action mémorable en 1 partie, par Franconi cadet.

La scène est à Lodi, où les armées française et autrichienne sont en présence. Carly, habitant de la ville, a promis Lauretti, sa fille, à Jacquetty, riche imbécile, mais Lauretti préfère Frédéric, fifre au service autrichien. Sur l'ordre du général en chef de réunir des hommes et des voitures pour le transport des blessés, le caporal Frichter, père de Frédéric, enrôle le rival de son fils qui paiera par mille avanies la préférence de Carly. Sur ces entrefaites Domini-

que, prisonnier français, échappe à ceux qui le conduisent et demande asile à Lauretti ; celle-ci le repousse d'abord, puis s'attendrissant lui ouvre sa maison. Il en repart sous des habits de femme. Son uniforme, trouvé chez Lauretti, fait arrêter la jeune fille et son père. Cependant les Français et les Autrichiens en viennent aux mains. Les premiers essaient de passer le pont de Lodi ; on les repousse à deux reprises, mais leur général en chef se place au premier rang et les entraîne : Lodi est pris et l'armée autrichienne battue. Dominique, qui a sauvé la vie à Carly et à sa fille et pris un étendard ennemi, demande, pour toute récompense, la liberté de Frédéric, fait à son tour prisonnier. On la lui accorde et Carly, revenu à de bons sentiments, unit le fifre à celle qu'il aime.

Au moment où chacun célébrait l'intime union de la France avec l'Autriche, l'idée de rappeler une des défaites infligées par la première à la seconde était au moins singulière. Il ne paraît pas cependant que nul personnage officiel s'en soit formalisé, ni que le public ait accueilli, par autre chose que des applaudissements, les horions distribués aux phalanges tudesques.

Bordeaux, 23 avril 1810 : *Une Fête de village, ou Des bienfaits pour tout le monde*, divertissement-impromptu en 1 acte, en vaudevilles, par J. Ernest (de Clonard).

La scène se passe dans un village, près de Paris. Gaillardet, maître d'une guinguette, a fait orner et illuminer son établissement en l'honneur du mariage de l'Empereur avec Marie-Louise. Il compte épouser ce jour-là Madame Jacynthe, jardinière fleuriste, et marier Louise, fille de cette der-

nière, avec son propre fils Victor. Deux choses cependant attristent nos personnages : Félix, fils de Madame Jacynthe, a pris la fuite pour échapper à la conscription, et Résol, maître de musique, boute-en-train de toutes les fêtes du hameau, est en prison pour dettes. La clémence impériale, qui gracie les réfractaires et les débiteurs de l'Etat, permet à Félix repentant d'endosser l'habit militaire, à Résol de tenir son emploi, à tous deux de prendre activement part aux réjouissances motivées par l'union souveraine et les mariages unissant les familles de Gaillardet et de Madame Jacynthe : il y a donc, ce jour-là, du bonheur pour tout le monde.

Très bon sujet, traité avec un vrai talent. Le rôle de Résol, tracé de verve, y est surtout plein d'intérêt. *Une Fête de village*, jouée le même soir sur les deux théâtres de Bordeaux, obtint, dans l'un et dans l'autre, le même grand succès.

Paris, 1810 : *Le Jardinier de Schœnbrunn, ou le Bouquet de noces*, divertissement en 1 acte, par Chazet.

Cette pièce représentée chez le duc de Feltre, le 21 juin 1810, en présence des souverains, fut éditée par l'Imprimerie Impériale ; elle n'existe pourtant dans aucune bibliothèque, et force nous est de n'enregistrer que son titre.

Paris, 1810 : *L'Hercule Gaulois*, opéra-ballet en 3 actes, par G. de B... (Beaumont.)

Jalouse de l'amour de Jupiter pour son fils Hercule, la

Discorde trouve des alliés dans Pluton et Neptune. Jupiter, après avoir châtié les démons ameutés par les deux rebelles, donne à ceux-ci connaissance du Livre des Destins, annonçant pour Hercule en Gaule les plus brillants succès et de souveraines récompenses. Neptune et Pluton restent inébranlables dans leurs projets de vengeance, mais Minerve remet à Vénus le soin de rétablir la Paix dans l'Olympe. Par les soins de la belle déesse, l'Amour va troubler le cœur d'Hercule, puis celui d'Eglé que Jupiter lui destine. En vain la Discorde s'efforce d'effrayer la jeune vierge, le Temps dissipe ses alarmes, et Hercule devient l'heureux époux d'Eglé.

Ce poème, d'une mythologie assez obscure, avait été accueilli par l'Académie impériale de musique, mais Napoléon régla lui-même les fêtes données à la nouvelle Impératrice, et *l'Hercule Gaulois* n'eut pas l'honneur d'être compris dans le programme.

Paris, 1810 : *Les Couronnes*, divertissement-féerie, par De Beaunoir.

Le prince Victor, fils de la fée Félicianne et souverain de l'île des Lauriers, après avoir reçu de son peuple la couronne de laurier comme vainqueur, celle d'olivier comme pacificateur, celle d'immortelles comme législateur, est transporté dans un parterre enchanté, pour y choisir la fleur qui doit former sa quatrième couronne et assurer son bonheur en faisant celui de la Terre. Parmi les fleurs émaillant ce jardin, trois se font remarquer : la perce-neige, la jacinthe et la rose. Le génie Léopardo, prince des Iles-Noires, ennemi mortel de Victor, sait que le rosier cache, par suite d'un enchantement, la princesse Loysia; chaque fois que le prince

s'approche des jacinthes et des perce-neige, une musique agréable semble l'inviter à les cueillir, tandis que des sons terribles le repoussent du rosier. Victor, accoutumé à braver les obstacles, se détermine en faveur de la rose; à peine l'a-t-il cueillie que la princesse Loysia paraît et lui tend la main. Léopardo furieux s'abîme dans la terre, Victor et Loysia, conduits à l'autel de l'hymen, y échangent leurs serments, et le peuple fête, par des chœurs d'allégresse, une alliance qui assure la paix au monde.

Allégorie sans grande originalité, que n'accueillit aucun théâtre.

Paris, 1810 : *Hermann et Thusnelda*, scène lyrique, par Millevoye.

A l'extrémité de la forêt de Chérusca, des bardes et des druides invoquent les dieux pour la victoire d'Hermann, le héros germain, en guerre avec Rome. La jeune Thusnelda se défend de mêler sa voix aux leurs; son père Sigismar combat contre Hermann qu'elle aime, et ce malheur la désespère. Ses compagnes essaient de la réconforter en lui donnant l'espoir d'un dénouement favorable. Les dieux, en effet, écoutent les prières des druides; Hermann et Sigismar se réconcilient, et la main de Thusnelda devient le gage d'une paix durable.

Fonds historique adapté aux circonstances avec un certain talent par l'auteur, qui espérait avec raison que le nom d'un héros germain aurait quelque intérêt pour la souveraine donnée par la Germanie à la France.

Bruxelles, 1810 : *L'Hommage de la Dyle*, compliment allégorique et lyrique, à l'occasion du mariage de LL. MM. Napoléon, empereur des Français, avec Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, par J. B. D. Q. (Quetelet).

La scène se passe dans les jardins de Schoonenberg, département de la Dyle. Minerve y prépare des réjouissances en l'honneur du mariage de Napoléon et de Marie-Louise. Mars, puis Thémis et la Vertu prennent part à cette fête, que la Flatterie et la Discorde essaient de troubler en se mêlant, sous des déguisements, au peuple en joie. Minerve reconnaît les fâcheuses déesses, les chasse, et l'Amour apporte une couronne qu'on sépare pour orner les bustes de l'Empereur et de l'impératrice au bruit des acclamations générales.

Donnée puérile que ne relève pas l'exécution, car les vers de l'auteur bruxellois sont incorrects parfois, médiocres constamment.

Théâtre de Versailles, 5 mai 1810 : *L'Heureux Jour, ou les Cinq Mariages*, opéra-comique en 1 acte, par D. Baillot, musique de Heudier, ballet de Robillon jeune.

La scène se passe dans un village situé près de Bayonne. M. de Myrol, ancien officier-général et maire de l'endroit, a résolu de doter trois jeunes filles et de les marier le jour même où Napoléon épousera Marie-Louise. Il trouve aisément les trois couples auxquels il aurait bien voulu ajouter son propre fils Firmin qu'il sait aimer Thérèse, petite-fille d'un cultivateur jadis soldat, et sa nièce Clémence, fiancée du colonel Saint-Romain. Le colonel et Firmin sont à l'armée, mais, instruits du désir de M. de Myrol, ils demandent une permission et arrivent juste au jour fixé pour la cérémo-

nie. Les cinq mariages sont célébrés par le maire à qui l'Empereur, instruit du bien fait par lui dans son village, envoie la croix d'honneur, et la pièce finit par une gaie farandole.

Sujet agréable, bien traité, et qui ne pouvait qu'enchanter les spectateurs des représentations gratuites données en réjouissance des noces impériales.

Rouen, théâtre des Arts, 31 mai 1810 : *L'Impromptu du cœur*, divertissement en 1 acte, prose mêlée de vaudevilles, par C.-P.-D. Gouget, artiste du théâtre.

Cet ouvrage, dont le succès fut très grand, fit partie d'un spectacle offert par la ville de Rouen à Napoléon et à Marie-Louise, spectacle qui comprenait en outre un *Hommage* aux deux augustes visiteurs, et une *Cantate* par Armand Gouffé, musique de Vacher. *L'Impromptu* n'est pas imprimé, et nous n'en connaissons que des couplets trop semblables à ceux chantés en pareil cas pour que nous les donnions ici.

Variétés, 9 juin 1810 : *Les Fêtes Françaises, ou Paris en miniature*, divertissement en 1 acte, par B. de Rougemont et Gentil.

Franville, seigneur de village, enthousiasmé par le mariage de l'Empereur français avec l'archiduchesse d'Autriche, veut reproduire, dans son château, les fêtes de Paris, dont il a le programme. Joûtes, loteries de vivres, jeux, danses et spectacles seront successivement offerts aux gens

de l'endroit. Parmi ces derniers est Madame Michel, mère de Lucette, qu'elle prétend marier à Bridois, vieillard ridicule mais riche. Lucette, qui aime le courrier l'Oiseau, se plaint à Franville de la tyrannie de sa mère ; le châtelain promet de l'unir à celui qu'elle aime. Mais Madame Michel ne veut pas manquer à l'engagement pris par elle vis-à-vis de Bridois. On convient, pour lever la difficulté, de donner Lucette à celui des prétendants qui remportera le prix de tous les jeux. Bridois, oubliant ses soixante ans, tente de grimper au mât de cocagne, de joûter avec l'Oiseau, de quarante ans plus jeune, et de mettre le feu au dragon. Tombé, trempé et brûlé, il a le chagrin de voir l'Oiseau, trois fois triomphant, recevoir pour récompense la main de Lucette, dotée par Franville.

Complément des *Réjouissances Autrichiennes*, représentées au même théâtre le 24 mars, *les Fêtes Françaises* sont le tableau réussi des joies populaires dont l'impériale union fut le signal. Les couplets y abondent, ingénieux et tournés comme celui-ci :

Heureux monarque, à tes brillants succès
La France doit l'éclat qui l'environne,
Pour le bonheur de tes nombreux sujets
Tu fais asseoir la vertu sur le trône.
O toi qui règnes dans les cieux,
Rends sa félicité complète,
Et toi, l'objet de tous ses vœux,
Louise, en le rendant heureux,
De la France acquitte la dette.

Vaudeville, 9 juin 1810 : *Monsieur Durelief, ou Petite revue des embellissements de Paris*, en 1 acte, prose et vaudevilles, par Barré, Radet et Desfontaines.

La scène se passe dans un bourg situé à quelques milles de Paris. L'architecte Durelief ne veut marier sa fille Victorine au peintre Ferdinand que dans deux années, il consent cependant à célébrer de suite le mariage si Ferdinand lui prouve qu'il manque quelque chose au plan dressé par lui et dans lequel il se flatte de n'avoir omis aucun des embellissements de Paris. Les invités de Durelief s'extasient sur la beauté et la fidélité de son travail, mais, au plus fort de leurs éloges, Ferdinand fait paraître au fond du théâtre une figure allégorique représentant la ville de Paris, tenant le portrait de l'impératrice Marie-Louise, avec cette inscription : « Voilà mon plus bel ornement. » Durelief avoue sa défaite, Ferdinand épouse Victorine, et tous les acteurs chantent les beautés de la capitale et les vertus de Marie-Louise.

Cadre spirituel, bien rempli, et que de très agréables couplets firent applaudir.

Paris, 1810 : *La Fête de Meudon,* divertissement en 1 acte, mêlé de vaudevilles et de musique nouvelle, par Emmanuel Dupaty.

La scène se passe au château de la reine Marguerite, sœur de François Ier. L'invalide Antoine, jardinier de la reine, refuse de marier son fils Lucas à la paysanne Babet, parce que celle-ci n'a pas une dot suffisante. Il estime d'ailleurs que le service du pays doit passer avant celui de Cupidon, et que Lucas a pour devoir de suivre le roi qui vient de quitter Paris pour voler sans doute à quelque victoire nouvelle. Lucas, touché par le raisonnement de son père, se décide à prendre du service, mais il revient bientôt, annonçant que François Ier, loin de partir en guerre, est allé au-devant de la princesse allemande que Charles-Quint donne

en mariage à son ancien ennemi. La reine Marguerite, instruite de l'événement, a déjà pris la résolution de recevoir les nouveanx époux d'une façon superbe. Mandés par elle, Clément Marot, Ronsard et Rabelais composeront des vers auxquels elle joindra l'effort de sa propre muse ; une chasse aux flambeaux, dont Bayard donne l'idée, complétera la fête, terminée par le couronnement d'une jeune fille dotée par Marguerite. C'est Babet qui reçoit le prix offert à la vertu et au dévouement filial; Antoine, qui n'a plus d'objection à faire, l'unit à Lucas, et la pièce finit par des couplets fêtant le monarque qui allie au grand cœur de François Ier le bras puissant de Charlemagne.

Composé pour la fête donnée à Neuilly en juin 1810, cet ouvrage, où passé et présent s'entremêlent, est assez ingénieux et écrit en bon style.

Odéon, 14 juin 1810 : *Le Mariage de Charlemagne*, tableau historique en 1 acte, en vers, par B. de Rougemont.

La princesse Hildegarde, fille du duc de Suèves, fiancée à Charlemagne, est en chemin pour se rendre auprès du glorieux époux qui lui est destiné. Elle est attendue, à quinze lieues d'Aix-la-Chapelle, dans le château du comte Theuderic, où elle doit se reposer. Charlemagne, déguisé, arrive dans ce château avant la princesse, et obtient d'elle une entrevue, en se donnant comme envoyé de l'Empereur. Enchanté des grâces et des sentiments de la princesse, Charlemagne se fait connaître, récompense les services de Theuderic en emmenant son fils et en dotant sa fille, puis tous les assistants célèbrent l'union qui promet d'assurer, en même temps que le bonheur de Charlemagne, celui de ses sujets.

Pleine d'allusions transparentes, cette pièce,

agréablement écrite, eut le succès que commandait son à-propos.

Gaîté, 16 juin 1810 : *Les Lauriers-Rose, ou le Tribut du village,* impromptu en 1 acte, mêlé de couplets, par J. B. Dubois.

Un hameau situé près de Rouen espère la visite du couple impérial et se prépare activement à le bien recevoir. Coup-de-Feu, jeune militaire à jambe de bois, désigné comme bénéficiaire de la dot mise par l'Empereur à la disposition de la municipalité, a l'intention de choisir comme épouse Edmonde, fille du jardinier Bellefleur ; mais Edmonde, tout en acceptant Coup-de-Feu dont la blessure l'intéresse, ne peut s'empêcher de faire voir l'affection qu'elle éprouve pour Edouard, jeune homme élevé chez le patron de son père. L'invalide n'est point égoïste ; comme on donne pour certaine la visite des souverains, il déclare céder Edmonde à Edouard, à condition que ce dernier trouvera quelque invention heureuse pour fêter les augustes visiteurs. Edouard, stimulé par cette promesse, imagine de faire habiller ses villageois en gardes nationaux, et de les ranger autour d'un autel surmonté des bustes de Napoléon et de Marie-Louise, entourés de lauriers-rose dérobés aux statues des grands hommes. On trouve son idée charmante et la main d'Edmonde l'en récompense. Mais, déconvenue cruelle, un officier accourt prévenir le maire que Leurs Majestés ne pourront traverser le village. On le prie de transmettre aux souverains les regrets populaires, et c'est devant le messager que se donne la fête destinée à ses puissants maîtres.

Donnée favorable, bien traitée et semée de jolis couplets. Exemple :

Que de souverains sur la terre,
Fidèles à leur dignité,

N'ont pu, dans une humble chaumière,
Oublier leur autorité.
On ne peut pas, heureux temps où nous sommes,
En dire autant de l'Empereur :
Dans un palais, c'est le plus grand des hommes,
Dans un hameau, c'est le meilleur.

Jeux Gymniques, 7 juillet 1810 : *L'Apothéose du duc de Montebello,* tableaux à grand spectacle, précédés d'une *Pompe Funèbre* mêlée de chants, par Augustin Hapdé, musique choisie dans les chefs-d'œuvre de Pergolèse, Mozart, Haydn, etc., hymne et strophes par Bizet.

Un cortège de jeunes filles, d'enfants, de vieillards tenant des couronnes et des branches de cyprès, défile, en compagnie de nombreux soldats, au pied d'un monument surmonté d'un magnifique lit de repos sur lequel est le duc de Montebello. Des chants retentissent, puis une marche militaire et une décharge générale de toutes les armes. Deux colonnes de nuages au milieu desquelles plane un génie, enveloppent alors le lit et l'enlèvent dans l'espace. — Le théâtre change et représente une partie des Champs-Elysées. Kléber, Desaix, Joubert, Dugommier et d'autres généraux, morts comme le duc pour leur patrie, accueillent avec joie le nouveau venu dont l'immortalité grave le nom dans son temple, et tout finit par un divertissement.

Jeux Gymniques, 21 juillet 1810 : *L'Arsenal d'Inspruck, ou les Drapeaux du 76e de ligne,* fait historique, à grand spectacle, par Augustin Hapdé et Latoulinière.

Ernest, porte-drapeau du 76e de ligne, aime la jeune tyrolienne Maria, mais le père de celle-ci ne veut consentir au mariage des amants que lorsqu'Ernest aura reconquis l'étendard confié à sa garde. Cet étendard et d'autres appartenant à la même demi-brigade sont suspendus aux voû-

tes de l'arsenal d'Inspruck, d'où les Français brûlent de les arracher. Maria, craignant qu'Ernest commette, pour l'obtenir, quelque acte de folie, trouve moyen de se glisser dans les rangs français; faite prisonnière elle est conduite à l'arsenal, reconnue et condamnée à mort. L'attaque des troupes françaises fait ajourner l'exécution. Confiée à la garde de quelques soldats autrichiens, Maria profite de leur distraction pour s'emparer d'un des drapeaux du 76e, et se cache au milieu d'un trophée. Pendant ce temps l'arsenal est envahi par les nôtres; Ernest, qui lutte contre un officier ennemi pour lui arracher son drapeau, va succomber peut-être, quand Maria, de sa cachette, tue d'un coup de fusil l'étranger. Le 76e pénètre alors de tous côtés dans l'arsenal et ressaisit avec transport ses étendards, pendant qu'Ernest et Maria sont présentés au maréchal d'empire qui les unit.

Tableaux intéressants, accueillis par des applaudissements chaleureux.

Odéon, 14 août 1810 : *La Fête impromptu*, divertissement en 1 acte, mêlé de vaudevilles, par B. de Rougemont.

Legros, aubergiste dans un village près de Nancy, a deux filles qui aiment, l'une Ferdinand, soldat allemand prisonnier de guerre, l'autre Victor, sergent français. La paix avec l'Allemagne étant signée, Victor et Ferdinand arrivent chez Legros pour lui demander la main de leurs maîtresses. L'aubergiste, qui est veuf et rêve d'épouser sa cousine Pétronille, est tout étonné d'entendre celle-ci mettre pour condition à leur union son consentement au mariage de ses filles avec les deux soldats. Les futurs étant braves et beaux garçons, Legros les accepte avec plaisir, et, comme des voyageurs descendus chez lui se plaignent de ne pouvoir, par la faute de leurs postillons, arriver à Paris assez tôt pour assister à la

fête de Napoléon, l'aubergiste organise dans son jardin une répétition de cette fête où les chants et les danses alternent, et à laquelle prennent part tous les personnages, heureux de célébrer le monarque glorieux et chéri.

Sujet agréable, que firent réussir des scènes assez gaies et de bons couplets.

Théâtre impérial de Saint-Cloud, 26 août 1810 : *La Fête du Château*, bouquet en vaudevilles, par A. de Chazet.

M. de Valmont, propriétaire d'Auteuil, a résolu, pour bien célébrer la fête de l'Impératrice, de doter celle des filles du village qui, portant le nom de Louise, possédera un des talents de la souveraine. La jeune française Louise se présente d'abord, elle a fait de l'illustre princesse un portrait qui séduit les juges, mais l'italienne Luigia, excellente musicienne, arrive pour lui disputer le prix, puis l'allemande Louisa qui, elle, peint et chante et a le privilège d'être née dans le même pays que l'Impératrice. Le choix étant difficile, M. de Valmont se résout à doter les trois concurrentes, et la pièce finit par des couplets.

Composé par ordre de l'Empereur et représenté pour la fête de l'Impératrice par les premiers acteurs du Théâtre-Français, de Feydeau, du Vaudeville et de l'Opéra-Bouffon, cet acte, d'ailleurs amusant et semé de jolis couplets, ne pouvait qu'être bruyamment applaudi.

Jeux Gymniques, 24 septembre 1810 : *L'Homme du destin*, tableaux historiques et allégoriques en 5 actions, par Augustin Hapdé, précédés du *Conseil des Dieux*, intermède en vers, mêlé de chants, par B. de Rougemont.

Réuni par les soins de Mercure, le conseil des dieux apprend de Jupiter qu'il est temps de donner au monde un homme renouvelant les exploits des héros. Invités à choisir parmi Charlemagne, Trajan, Alexandre et Achille le personnage qu'il convient de ressusciter, les dieux se partagent en quatre partis d'égale importance. Le maître de l'Olympe, perplexe, en appelle au Destin. Ce dernier consulte son livre et prononce l'arrêt suivant : « Ils vivront tous dans un seul. » — Un vaisseau apparaît, sur lequel plane le génie de la France, il porte le prédestiné dont l'histoire alors se déroule en trois parties distinctes. La conquête de l'Egypte, la victoire des Pyramides, et plusieurs épisodes rattachés à l'action principale passent d'abord sous les yeux des spectateurs. Le passage des Alpes, la bataille de Marengo, les arts régénérés, les témoignages de l'amour reconnaissant des peuples, offrent ensuite le tableau des campagnes d'Italie. Le héros soumettant le Nord par sa valeur et sa générosité, sa visite au tombeau du grand Frédéric, l'entrevue sur le Niémen, la réconciliation de la France avec l'Autriche et l'hymen qui suivit composent la troisième partie de l'ouvrage, couronné par les fêtes célébrant la paix et le bonheur des peuples.

L'intérêt des sujets, la beauté des décorations, le luxe de la mise en scène ne pouvaient qu'assurer un succès dont la durée, pourtant, ne répondit pas à l'espoir de l'auteur.

Les deux tiers à peu près de la première partie de *l'Homme du Destin* furent représentés le 10 octobre suivant, au même théâtre, sous ce titre : *Les Pyramides d'Egypte*, tableaux militaires et historiques.

Théâtre des Jeux Gymniques, 12 octobre 1810 : *La Colonne de Rosbach*, tableaux militaires et historiques en 1 acte, précédés de *la Fermière prussienne*, prologue-vaudeville, par Augustin Hapdé.

Nous n'avons pu trouver aucun compte-rendu de cet ouvrage, non imprimé, et qui fut froidement accueilli.

Le 20 mars 1811, Napoléon vit se réaliser le principal de ses vœux: il obtint de la Providence un héritier direct de sa race. La naissance de ce fils, qu'on appela Roi de Rome, excita dans la France entière une émotion considérable. On trouve les traces de ce sentiment joyeux dans plus de 170 ouvrages, composés par des auteurs de tous ordres que 88. 400 francs de gratifications récompensèrent. Les auteurs dramatiques tinrent la tête de ce bataillon de thuriféraires; en gens de précaution, ils avaient préparé des bluettes s'adaptant à la naissance d'un garçon ou d'une fille et purent, grâce à cette ingéniosité, célébrer l'événement le jour même où il se produisit.

Variétés, 20 mars 1811 : *La Bonne nouvelle, ou le Premier arrivé*, vaudeville en 1 acte, par Gentil.

La scène se passe dans une forteresse frontière entre l'Autriche et la France, dont M. Hertzberg est le commandant. Le sous-lieutenant Saint-Phar, enfermé pour diverses peccadilles dans la forteresse, y a vu Constance, fille d'Hertzberg, est devenu amoureux d'elle, et, mis en liberté, n'a rien

de plus pressé que de se faire arrêter de nouveau pour être encore près de la belle. Mais sa ruse, au contraire, nuit à ses intérêts amoureux. Le gouverneur, en effet, a promis la main de sa fille à celui des prétendants qui lui apporterait le premier la nouvelle de l'accouchement de Marie-Louise; comment savoir cette nouvelle sans recouvrer sa liberté? Certain perruquier gascon, Trottillac, qui s'est pris d'amitié pour Saint-Phar, tire ce dernier d'embarras. Il fait croire à Wilson, officier anglais épris de Constance, que celle-ci, amoureuse de Saint-Phar, a donné rendez-vous au Français qui, le cœur plein d'une autre femme, se gardera bien de s'y rendre : que Wilson prenne les vêtements de Saint-Phar, il le remplacera près de Constance. L'Anglais accepte avec empressement, et fait avec son rival échange de coiffure et d'habit. Or, dans la poche de Wilson, est l'ordre de sortie que vient de lui remettre Hertzberg; Saint-Phar s'en sert pour redevenir libre, et c'est lui qui apporte au commandant la nouvelle de la naissance du Roi de Rome. Hertzberg, tenant parole, unit Constance à Saint-Phar, pendant que Wilson ôte avec dépit l'uniforme français qui ne lui a point porté chance.

Cet amusant sujet, traité avec adresse, plut au public, s'associant de cœur à ces vœux du vaudevilliste en faveur du nouveau-né:

Qu'il vive jusqu'au plus grand âge
Auprès de ses nobles parents;
Souhaitons-lui pour héritage
Leurs traits, leurs vertus, leurs talents;
Que dans tous les temps la souffrance
S'éloigne à son moindre désir;
Qu'il soit bercé par l'espérance
Et réveillé par le plaisir!

Paris, 1811 : *Scènes lyriques sur la naissance de S. M. François-Charles-Joseph-Napoléon, roi de Rome*, par Louis Boisson de Quency, entreposeur de la Régie impériale des Tabacs.

La sirène Parténope dispute à Piéride, fille du roi de Macédoine, l'honneur de célébrer Marie-Louise et l'enfant qu'elle vient de donner à la France ; Euterpe prétend à son tour avoir seule mission de le faire ; Orphée les met d'accord en les invitant à chanter ensemble : tous quatre vantent alors la gloire et les vertus de la famille impériale. Apollon quitte l'Olympe pour prendre part à ce concert, auquel Mars apporte le renfort de cohortes guerrières, et toutes les voix se fondent dans un chœur d'admiration et de reconnaissance.

Ces scènes, écrites pour un concert de société qui devait avoir lieu le 20 mars 1811, ne brillent ni par l'invention ni par la forme ; c'est de la poésie de fonctionnaire.

Le 20 mars, le théâtre des Jeux Gymniques chante, de Martainville, six couplets terminés par celui-ci :

De la France acquittons la dette,
Filles, garçons, mariez-vous ;
Pour que la fête soit complète
Réveillez-vous, anciens époux.
C'est le triomphe d'Hyménée
Qu'annonce aujourd'hui le canon,
Belles, songez que cette année
Chaque épouse à Napoléon
Doit un garçon.

Le lendemain 21, on dit, sur le théâtre de l'Impératrice, une « Chanson en forme de dialogue

entre deux grenadiers de l'armée d'Espagne », par Dumaniant. De cette chanson, qui a sept couplets, citons le troisième :

J'ai lu qu'on voyait autrefois,
Au temps de la magie,
Pour douer les fils des grands rois
Venir plus d'un Génie.
Pour rendre cet enfant parfait,
On ne rêverait guère,
Et chaque protecteur dirait :
Qu'il ressemble à son père.

Vaudeville, 21 mars 1811 : *La Nouvelle télégraphique*, vaudeville en 1 acte, par Barré, Radet et Desfontaines.

La Jante, charron, et Madame Wagner, fermière, ont chacun un fils et une fille. Les quatre jeunes gens s'aiment, et les parents consentiraient à leurs mariages s'il ne fallait donner deux dots à la fois. On convient de célébrer une des unions le jour de la naissance de l'enfant impérial; mais l'Etourneau, beau-frère de La Jante et employé du télégraphe, a pitié de l'impatience des amoureux, il les fait s'épouser secrètement tous les quatre, se réservant de fournir, en temps voulu, la dot qui manque. Ce l'Etourneau, d'ailleurs, est un plaisant, qui, sous un déguisement, s'est fait passer pour le sorcier Bellastronomico et doit, en cette qualité, révéler aux habitants des Islettes, où la scène se passe, le sexe de l'enfant attendu. La foule est grande autour de son estrade; l'Etourneau, qui a pu saisir le sens d'une dépêche transmise par lui le matin, annonce en toute sécurité que Marie-Louise est mère d'un garçon. La Jante et Madame Wagner apprennent ensuite du prétendu sorcier que leurs enfants se sont mariés sans le leur dire; ils veulent s'en fâ-

cher, quand l'Etourneau, se dévoilant, prend la responsabilité des choses et se déclare prêt à verser la dot absente. Pardonner est ce qu'ont de mieux à faire les parents bernés, ils s'y résignent, et tout finit par des chants et des danses autour d'uu berceau suspendu à des lauriers et à des myrthes entourés de roses.

Les auteurs de ce gai vaudeville avaient fait, la veille déjà, chanter au même théâtre des couplets célébrant, sur un ton familier, la naissance du Roi de Rome. Couplets et pièce reçurent des applaudissements mérités.

Ambigu, 21 mars 1811 : *L'Espoir réalisé, ou la Suite du Mariage de La Valeur*, pièce allégorique mêlée de couplets en 1 acte, par A. Desprez.

Un an s'est écoulé depuis le mariage de La Valeur avec Juliette, et l'on attend la naissance d'un enfant qui viendra compléter le bonheur du jeune ménage. Bifteck, l'Anglais, a été relégué dans l'île des Cygnes ; il s'en échappe pour venir aux nouvelles, est reconnu, et serait maltraité si l'enfant attendu ne venait en cet instant au monde. Comment nommer ce rejeton de La Valeur ? — Cherchons dans les noms de son père, dit un personnage :

C'est Achille dans un combat,
Mais bientôt, quelle différence,
S'agit-il du bien de l'Etat
Il est Nestor pour la prudence,
De lui tout le peuple enchanté
Le nomme Titus, il est juste,
Puis Antonin pour la bonté,
Enfin pour la clémence Auguste.

On se décide à le baptiser l'Espérance. La Valeur, au comble de la joie, dote la fille d'Olivier, la marie, et la pièce finit par une ronde aussi gaîment dansée que chantée. — Succès.

Le 22 mars on chante, au Théâtre-Français, des couplets de Moreau, dont voici le début :

Sujets du grand Napoléon,
Peuple à son roi fidèle,
Le ciel te donne un rejeton
D'une tige si belle.
Entre tous les peuples fameux
Tu dois avoir la pomme,
Et s'il en est un plus heureux,
Je l'irai dire à Rome.

Le même jour l'Odéon célèbre, par de nouveaux couplets dus à B. de Rougemont, la naissance du Roi de Rome :

Enfin le sort comble nos vœux,
Du prince objet de notre hommage,
Louise a, dans ce jour heureux,
Multiplié la noble image.
Pour l'annoncer plus promptement
De toutes parts le canon gronde,
La naissance de cet enfant
Va faire du bruit dans le monde.

Opéra-Comique, 23 mars 1811 : *Le Berceau*, divertissement en 1 acte, par R. C. Guilbert-Pixérécourt.

Les habitants d'un hameau français attendent la naissance du premier enfant de leur seigneur M. des Abeilles, officier de génie, qu'ils aiment et admirent. En réjouissance de cet

événement ils ornent de fleurs un joli berceau et vont l'offrir au châtelain. Le colonel allemand Franckmann, père de Madame des Abeilles, met le comble à la joie des paysans en promettant de choisir chez eux la nourrice de l'enfant, si c'est un garçon toutefois, car une fille devrait avoir une nourrice allemande. Victoire, femme du brave La France, a l'idée de se présenter à Franckmann en Picarde, puis en paysanne hongroise; sous ces deux aspects elle plaît au colonel qui la retient pour le fils ou la fille à naître. En agissant ainsi, Victoire a pour but de réconcilier son frère Froment avec le canonnier invalide Labombe. Froment a, par inadvertance, encloué le canon avec lequel Labombe projetait d'annoncer la délivrance de Madame des Abeilles, et l'invalide furieux a juré que le maladroit n'épouserait pas sa fille Suzanne, qu'il aime et dont il est aimé. C'est la naissance d'un garçon qu'une artillerie autre que celle de Labombe annonce, et qu'on accueille avec des transports d'allégresse; Victoire entre en fonction, et Labombe, par égard pour elle, pardonne à Froment qui a réparé sa faute en se faisant soldat.

Agréable impromptu, qu'égaie le personnage épisodique d'un vieil original qui depuis quarante ans attend un héritier, et qui prend pour sa femme et lui les hommages à l'adresse de M. et M^me^ des Abeilles. Le couplet suivant, tirant l'horoscope de l'enfant impérial, fut particulièrement applaudi :

Voilà l'héritier d'un grand homme,
Qui va, sur deux trônes assis,
Relever l'Empire de Rome,
Affermir celui de Paris.
Dieu tout-puissant, quel prix tu lui décernes!
Il joindra, tels sont ses destins,
A la grandeur de nos Français modernes
La gloire des anciens Romains.

Gaîté, 23 mars 1811 : *La Ruche céleste, ou le Secret de l'Hymen*, pièce en 1 acte, mêlée de couplets et de danses, par J. B. Dubois.

Bonnefoi, habitant de l'île des Curieux, refuse de marier Françoise, sa fille, à Victor, fils de Brigitte, sa vieille voisine, parce que Victor n'a pas une dot égale à celle de Françoise, et surtout parce qu'il réserve sa fille pour celui qui, le premier, révélera le sexe de l'enfant que la reine des Curieux va mettre au monde. Françoise, désolée, invoque si gentiment la protection des dieux que Mercure descend du ciel pour écouter ses plaintes. Il supprime le premier obstacle séparant les amants en augmentant par quelques tours de passe-passe le pécule de Victor, mais il ne peut révéler le secret renfermé dans la Ruche céleste et que Jupiter connaît seul. La première invocation de Françoise a trop bien réussi pour qu'elle n'en risque pas une seconde. Minerve et l'Amour apparaissent cette fois, portant la ruche mystérieuse qui, sur l'ordre de Jupiter, s'ouvre tout à coup laissant voir, sur un tapis d'hermine, le fils né de la reine. Victor, qui a rempli les deux conditions imposées par Bonnefoi, reçoit la main de Françoise, et tous les habitants de l'île fêtent, par des chants et des danses, l'héritier des souverains.

Mélange de rêve et de réalité, cet ouvrage, plus attrayant par les détails que par le fond, eut un succès incontesté.

Théâtre-Français, 25 mars 1811 : *L'Heureuse gageure*, divertissement en 1 acte, en vers libres, par Désaugiers.

La scène se passe dans un village près de Paris. La fermière Alix, jeune veuve, annonce, sur la foi d'un songe, que l'enfant attendu par la France sera une princesse. Son voi-

sin Thibault, agriculteur, a rêvé, lui, le contraire. Un pari s'engage, l'une mettant au jeu son champ de blé contre le clos de vigne de l'autre. C'est Thibault qui gagne, mais, ayant trop bon cœur pour ruiner sa voisine, il lui offre sa main. Madame Alix croit plus sage d'unir sa fille au fils de Thibault qui l'aime, l'agriculteur y consent, et un vaudeville chante les louanges du couple impérial et du nouveau-né.

Peu d'invention, mais des vers alertes et de jolis couplets ; exemple :

Illustre fils de la Victoire,
Reçois notre encens et nos vœux ;
Tu seras l'amour et la gloire
De ton siècle et de nos neveux.
Déjà bénissant ta naissance,
Nous voyons à tes lois soumis,
Dans le berceau de ton enfance,
Le tombeau de nos ennemis.

Odéon, 26 mars 1811 : *L'Olympe, Vienne, Paris et Rome*, à-propos en vers, par B. de Rougemont.

Minerve, Mars et l'Amour s'entretiennent, dans l'Olympe, de l'enfant qu'attendent le couple impérial et le monde. Quel sera le sexe de cet enfant? Se faisant l'écho de tous les Français, les dieux vont demander à Jupiter de donner un fils au héros. — Dans un appartement de Vienne, deux jeunes Français courtisent deux Allemandes, tous quatre s'entretenant de l'événement attendu, et souhaitant la venue d'un garçon qui serait le signal de l'union qu'ils désirent. — Le Roi de Rome vient de naître ; des femmes, qui se disputaient sur une place de Paris, s'apaisent et s'embrassent au bruit du canon qui proclame la bonne nouvelle. — A Rome, un poète et un peintre se félicitent de l'heureux événement. Enfin un

palais superbe s'élève, dans lequel le Roi de Rome, assis sur un trône qu'entourent Mars, Minerve, Apollon, Thémis et l'Amour, reçoit les hommages et les vœux de tous les personnages.

Succession de scènes sans lien, mais écrites avec facilité, dans un esprit que résume ce couplet chanté devant l'image du nouveau prince:

De lauriers couvrons son berceau,
De respect entourons sa mère,
Et qu'au ciel d'un éclat nouveau
Brille l'étoile de son père.
De nos cœurs dissipant l'effroi
Que, dans sa sagesse profonde,
Dieu rend un jour ce jeune roi
Le plus vieux monarque du monde.

Cirque-Olympique, 26 mars 1811 : *L'Enfant de Mars et de Flore, ou le Camp de Cythère*, scènes allégoriques, par Augustin Hapdé.

L'Amour et l'Hymen, avec leur aimable cortège, font sentinelle aux portes du pavillon de Flore. Lucine, placée sur un nuage dominant le faîte de l'édifice, veille attentivement. Bientôt paraît Europe qui, escortée des nations, vient joindre ses vœux et ses hommages à ceux de la troupe immortelle. Un coup de tonnerre se fait entendre, Lucine disparaît, les buissons de roses et les lilas s'ouvrent et l'on voit, dans l'intérieur du temple, Flore accompagnée des Grâces, berçant un enfant beau comme le jour. A un signe de Mercure, la Renommée traverse les airs, portant ces mots sur la draperie de sa trompette : *Mars a un fils*. Les petits bataillons de l'Amour viennent saluer l'enfant qui annonce des dispositions prématurées en s'emparant du fer d'un soldat. Pour

satisfaire à ses désirs, Vulcain, d'après l'ordre de Jupiter, commande aux Cyclopes de forger un casque et une lance pour le fils de Mars. L'enfant, muni de ses armes, fait éclater les plus vifs transports et contemple avec ravissement les évolutions qui se font autour de lui. Au même instant Jupiter descend, escorté de toutes les divinités qui s'approchent du berceau. Hébé verse au fils de Mars le nectar et lui transmet l'immortalité, Hercule le touche et lui donne la force, Minerve la sagesse, Apollon le goût des arts, Thémis la justice. Puis Mars, Flore, les Grâces, les Nymphes et l'enfant, porté sur un pavois orné de drapeaux, remontent dans l'Olympe.

Allégorie délicate, pleine de rapprochements heureux, compris et applaudis avec enthousiasme.

Académie Impériale de musique, 27 mars 1811 : *Le Triomphe du Mois de Mars, ou le Berceau d'Achille*, opéra-ballet, tableau allégorique, par Emmanuel Dupaty, musique de Kreutzer, ballets de Gardel.

L'année ayant, par les soins de l'Aurore, convoqué les saisons, invite celles-ci à montrer les richesses que leur doit la terre ; celle qui l'emportera par l'éclat de ses dons recevra le précieux gage dont les dieux ont fait l'année dépositaire. Quatre tableaux paraissent alors successivement : le Printemps, avec ses fleurs et ses jeux, au milieu desquels Mars jette la note guerrière ; l'Eté, qui ramène les prés, les fruits et les moissons ; l'Automne, avec ses chasses et ses vendanges ; l'Hiver enfin, dont les rigueurs reposent la terre en lui préparant une nouvelle fécondité. Entre tant de beautés et de bienfaits l'année ne sait auquel des mois donner la palme, c'est-à-dire confier le berceau semé d'abeilles d'or que l'Espérance descend du ciel. Mars, qui couvre le ber-

ceau de lauriers, lui paraît seul avoir la majesté nécessaire pour garder contre tous le présent céleste; c'est donc Mars qui reçoit le prix et la couronne. En allant déposer cette couronne sur le berceau, Mars en tire un bouclier et une épée sur laquelle les dieux ont écrit ces mots : *Armes d'Achille*. Un fils de héros va donc naître? Le tonnerre, en effet, annonce la venue d'un second Achille, et de la terre monte un chœur d'allégresse auquel répond du ciel le plus doux des concerts.

Fable ingénieuse, qu'on eût voulu plus largement conçue, mais dont les allusions furent saisies avec empressement et récompensées par des bravos.

Théâtre des Jeux Forains, 30 mars 1811 : *Le Conseil des fées*, prologue-vaudeville, suivi du *Berceau céleste, ou les Vœux de Rome*, scènes à grand spectacle, par Frédéric Dupetit-Méré, musique de Lanusse.

Dans une enceinte formée par les nuages, les fées Grognon et Tant-Pis déblatèrent contre les mortels qui les négligent; la fée Tant-Mieux les en blâme, soutenant que jamais les arts n'ont été plus prospères, en France surtout. Le génie Léopard, pour qui le bonheur des autres est un supplice, annonce en gémissant aux fées que malgré ses efforts la paix règne en Europe. La Renommée, sonnant de la trompette, interrompt Léopard; elle apporte la nouvelle de l'apparition d'un prince, né de Mars pour assurer le bonheur du monde. Léopard excite Grognon et Tant-Pis à punir l'enfant né sans leur permission, mais ses crimes ont lassé les dieux qui le font disparaître au milieu des flammes, tandis que les fées repentantes se décident à partager la joie qu'elles voulaient d'abord troubler. — Le théâtre change, représen-

tant un autel où les Romains offrent un sacrifice à Jupiter Olympien. Soudain la terre tremble, la foudre gronde, et un génie traverse les airs portant l'inscription suivante : « La gloire de Rome est perdue ». Mais l'Hymen descend de l'Olympe et réconforte les Romains en leur annonçant que Mars et Vénus leur donneront un roi. Le peuple exprime alors le désir que ce roi soit glorieux, pacifique, ami des arts et généreux. Le nom de Napoléon, qui résume toutes ces vertus, apparaît alors en caractères lumineux, et la France présente aux Romains un riche berceau contenant celui sur qui reposent la gloire de Rome et le bonheur de l'univers.

Les jolis couplets semés dans la première partie de cet ouvrage, le brillant spectacle développé dans la seconde, tout fut couvert d'applaudissements.

Opéra-Comique, 31 mars 1811 : *La Fête du village, ou l'Heureux militaire*, divertissement en 1 acte, par C. G. Etienne, musique de Nicolo.

Le seigneur d'un village, général distingué, vient d'avoir un fils; la joie qu'en ressentent les habitants redouble quand on apprend la naissance du Roi de Rome. Le fils du garde-chasse aime la fille du concierge, mais le garde a été congédié, et le concierge, brave militaire, ne veut point s'allier à une famille mal vue de son seigneur. L'amant désolé recourt à la clémence de celui-ci, auquel il demande en même temps l'honneur de servir la patrie; le seigneur ne refuse rien au bon fils, au courageux volontaire, il lui promet en outre la main de celle qu'il aime après la première campagne qu'on fera courte et bonne.

Cette légère intrigue amenait un divertissement,

sorte de bal masqué où les acteurs paraissaient en marchandes de chansons, élèves de lycées, montreurs d'optiques, grimaciers, etc. Tous entonnaient un vaudeville en l'honneur du petit prince, dont la venue semblait un gage de paix et de bonheur. Citons le plus applaudi de ces couplets, recueillis par *le Journal de l'Empire* :

Les peuples portent leurs hommages
Au jeune héritier des Césars;
Déjà, comme les anciens Mages,
Les rois viennent de toutes parts;
Ils désirent de sa naissance
Contempler l'auguste tableau,
Et c'est l'étoile de la France
Qui les guide vers son berceau.

La Fête du village, malgré son succès, ne fut pas imprimée; elle ne figure même pas dans les *Œuvres complètes d'Etienne*, où prirent place cependant plusieurs pièces inédites.

Théâtre de Bordeaux, 31 mars 1811 : *Le Canon et les Cloches, ou l'Heureux Carillon*, vaudeville en 1 acte, par Vsannaz et***.

Le destin de ce vaudeville qu'on n'a pas imprimé, fut assez malheureux; on le joua au milieu d'un tapage imputable aux acteurs qui, n'ayant eu que vingt-quatre heures pour apprendre leurs rôles, les tinrent en dépit du bon sens.

Deux à-propos furent représentés en outre à

Bordeaux, vers la même époque : *la Fête impromptu*, vaudeville en 1 acte, par Beauderette, et *le Petit Tambour*, comédie-vaudeville en 1 acte, par E. de Clonard. Qu'étaient ces pièces, dont nous trouvons l'indication dans une bibliographie locale ? Nous ne saurions le dire, car elles sont, comme celle de Vsanaz, demeurées manuscrites.

Même impossibilité pour *la Naissance du Fils de Charlemagne*, jouée au Havre, et dont l'auteur est inconnu.

Théâtre des Jeux Gymniques, 1er avril 1811 : *L'Enfant d'Hercule, ou les Deux Temples*, tableaux mythologiques et allégoriques en 2 actions, par J. G. A. Cuvelier, précédés de *L'Auteur et sa servante*, prologue en vaudevilles, par Désaugiers.

Saint-Ange, auteur dramatique, veut composer une pièce pour la naissance du premier enfant impérial ; l'ignorance où il est du sexe de cet enfant rend sa tâche difficile. Jeannette, servante de Saint-Ange, a grande confiance aux cartes, elle les consulte et annonce à son maître que l'Impératrice accouchera d'une fille. L'imagination de l'auteur travaille, il va prendre la plume quand Jeannette, qui a recommencé sa consultation, lui donne cette fois comme certaine la naissance d'un garçon. Saint-Ange, rendu perplexe par ce second horoscope, l'est bien plus encore lorsque Jeannette reparaît pour prédire définitivement la venue d'une princesse. Le canon, en retentissant plus de vingt-et-une fois, tire l'auteur d'embarras : c'est un garçon dont Marie-Louise a fait présent à la France. Mais le temps manque désormais à Saint-Ange pour écrire un ouvrage, si court qu'il soit; sur le

conseil de Jeannette, il se décide à faire, pour le théâtre des Jeux Gymniques, une pantomime, et c'est l'*Enfant d'Hercule* que sa verve imagine.

Hercule, escorté de sa suite, vient frapper à la porte du temple de Lucine; il en demande l'entrée pour Hébé, sa compagne chérie. Lucine accueille la requête du demi-dieu, et donne asile à la jeune femme. Mais l'Envie, agitant ses serpents, accourt, suivie de furies, et veut livrer aux flammes le temple qu'habite Hébé; Hercule et ses guerriers s'élancent sur les mégères, les châtient et les poursuivent dans les entrailles de la terre. Là une messagère des dieux, Iris, paraît devant Hercule pour lui annoncer la naissance d'un fils et lui montrer le chemin de l'Olympe où il est attendu. C'est dans le temple de la gloire que Jupiter et sa cour présentent à Hercule le berceau de son fils, auquel les dieux donnent la force, la bonté et les vertus propres à faire en même temps l'éclat de son règne et le bonheur de ses sujets.

Le prologue, tout d'esprit, et l'ouvrage, tout de spectacle, contiennent des couplets bien tracés célébrant à l'envi l'enfant impérial et ses augustes parents. Citons celui-ci, où la louange prend un tour assez original :

Comblant enfin d'la France entière
Et l'espérance et le bonheur,
Un enfant d'son père et d'sa mère
Va nous r'tracer l'esprit et le l'cœur.
Pour l'Emp'reur, malgré son envie,
De c't'enfant l'sexe est un secret...
C'est la première fois d'sa vie
Qu'il n'a pas su ce qu'il faisait.

Vaudeville, 10 avril 1811 : *L'Officier de quinze ans*, divertissement en 1 acte, par Alissan de Chazet.

Comme tous les Français, le comte et la comtesse de Valmont attendent avec impatience la venue de l'enfant de Napoléon. Le comte a parié pour un garçon, la comtesse pour une fille ; tous deux ont chargé Dumont, précepteur de leur fils Adolphe, d'écrire un à-propos sur l'enfant, quel que soit son sexe. De son côté Adolphe qui, malgré ses quinze ans, a des instincts très belliqueux, enrégimente les gardes-chasse de son père, dont il s'improvise officier, pour leur faire exécuter une parade militaire. C'est le domestique du comte qu'on a envoyé à Paris pour connaître plus tôt la grande nouvelle, il revient harassé mais joyeux, annonçant à tous la naissance d'un prince. Valmont, que l'événement transporte, fait à tous ses fermiers remise d'une année de bail, dote une jeune fille, puis des chants, des danses et des jeux unissent, dans le même enthousiasme, les villageois et leurs seigneurs.

Peu de pièce, mais des détails agréables et de jolis couplets. Nous donnerons celui que l'auteur fit chanter, au lever du rideau, pour excuser l'apparition tardive de son œuvre :

Fêter le fils d'un héros,
Vingt jours après sa naissance!
Les malins diront, je pense,
Ce n'est plus un à-propos,
De cet arrêt, moi, j'appelle,
Car le doux tribut du zèle,
L'hommage d'un cœur fidèle,
Des sentiments purs et vrais,
Sont toujours de circonstance :
C'est le seul bouquet en France
Qui ne se fane jamais.

Théâtre de Versailles, avril 1811 : *L'Oracle du Destin, ou le*

Présent des Dieux, ballet allégorique en 4 actions, par Robillon jeune, musique de Heudier.

Assemblés par Jupiter dans le temple du Destin, les dieux apprennent de ce dernier qu'un rejeton sorti des aigles réunis détruira la domination que le Léopard a trop longtemps exercée sur les mers. Ils s'empressent de combler de leurs dons ce prédestiné, mais la Discorde les avertit que leurs efforts seront vains s'ils n'obtiennent le concours de Neptune. Jupiter délègue en conséquence Vénus, l'Amour et les Grâces vers le maître des ondes. Celui-ci, dévoué à Albion, rejette d'abord la demande que lui fait Vénus de protéger le génie de la France; mais Vénus, après avoir communiqué l'arrêt du Destin, use envers Neptune de telles séductions qu'elle le fait consentir à abandonner l'Angleterre pour favoriser sa rivale. Neptune, de plus, accompagne Vénus aux jardins de Flore, où l'enfant adopté des dieux doit voir la lumière. Il naît d'un rosier, et, nimbé d'une flamme divine, s'élève au-dessus des mortels, tandis que la Renommée proclame cette légende : « *Il étonnera l'univers.* »

Amphigouri mythologique, inspiré des à-propos parisiens, et largement récompensé par un succès local.

Paris, 1811 : *Cent un coup de canon, ou le Signal désiré*, divertissement mêlé de couplets, par F. Mayeur.

Vincent, jeune paysan, aime Juliette, fille du maréchal-ferrant Thibaut, mais ce dernier le refuse pour gendre parce qu'il n'est point riche. Cependant Vincent apporte le premier au village la nouvelle de l'heureux accouchement de Marie-Louise : les paysans, que l'événement enchante, veulent récompenser Vincent; ils somment Thibaut de lui donner sa

fille, le menaçant, en cas de refus, de le dénoncer comme mécontent de la naissance du Roi de Rome. Thibaut, pris de peur, consent à ce qu'on lui demande, et Vincent épouse Juliette en bénissant le nouveau-né.

Ouvrage médiocre. L'auteur prétend qu'il fut représenté dans divers départements, sans dire lesquels ni à quelles dates.

Paris, 1811 : *Le Rappel des dieux, ou le Conseil céleste*, scènes héroïques en vers, par J. Dusaulchoy et P. J. Charrin.

Jupiter a chassé de l'Olympe Mars, accusé par les humains de répandre partout l'épouvante et la mort, l'Amour coupable de perfidies, l'Hymen dont le despotisme boudeur n'épargne personne, Apollon qui a laissé la barbarie porter aux arts le dernier coup, Junon enfin, trop altière et trop jalouse au gré de son époux. Mercure vient un jour plaider la cause des exilés; il apprend au maître des dieux que les exploits de Mars ont changé les destins des mortels, que l'Amour fléchissant le vainqueur a fait tomber de ses mains les foudres guerrières, que l'Hymen se faisant attrayant devient souvent pour les humains la source du bonheur, qu'Apollon a régénéré les arts, et que Junon-Lucine a donné à l'heureux Mars et à sa noble épouse un fils par qui refleurira la splendeur de Rome. Jupiter, ému de ces nouvelles, consent à revoir les exilés qui, venant de France, lui racontent les merveilles accomplies par eux dans ce pays. Les merveilles sont nombreuses, le récit éloquent; Jupiter pardonne, et tous les dieux couvrent de bénédictions le berceau de l'enfant-roi dont le monde attend son bonheur et sa gloire.

Allégorie ingénieuse, écrite en vers suffisants, mais que ne recueillit aucun théâtre.

Paris, 1811 : *Le Retour du ballon, ou la Dot des Dieux*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Savin-Dumoni, avocat, chef à l'Administration des Douanes.

Faits prisonniers pendant la guerre d'Allemagne Merviel, maréchal-de-logis de dragons, et Folville, sergent d'infanterie, reviennent dans le village qu'ils ont quitté, cinq ans auparavant, pour retrouver fidèles Juliette et Louise qu'ils aiment, et prendre part aux réjouissances organisées en l'honneur de la naissance du Roi de Rome. Folville est décoré, Merviel ne l'est pas parce qu'on l'a cru mort, mais son colonel qu'il retrouve lui promet la récompense due à sa valeur. En attendant, le maire du pays dote les deux militaires et les marie à leurs amantes. Pendant les réjouissances qui suivent, on entend une voix dans les nues : c'est Blaise, l'aéronaute parti de Paris le 21 mars pour annoncer à tous l'heureuse nouvelle. Descendu de son ballon, avec l'aide des villageois, il prétend que les vents l'ont porté jusqu'à l'Olympe, où les dieux et déesses ont rempli un coffret des dons offerts par eux à l'héritier de la couronne de France. On ouvre le coffret pour en tirer successivement le sceptre de Jupiter, la balance de Thémis, le casque et l'égide de Minerve, l'armure de Mars, la lyre d'Apollon, le trident de Neptune, — et les chants reprennent pour remercier les dieux et célébrer leur filleul.

Cet à-propos, très ordinaire, eût sur une scène sérieuse produit sans doute médiocre effet ; représenté dans un théâtre de société, par des employés du gouvernement, il obtint le succès de famille que ne marchandent jamais les fonctionnaires à leurs collègues.

Théâtre de l'Impératrice, 21 avril 1811 : *Corneille au Capitole*, scènes héroïques, par J. Aude.

Guidé par Lucine vers les remparts de Rome, Romulus n'ose franchir les portes de la ville qu'il a fondée, par crainte de n'y rencontrer que des ruines. Sa conductrice le rassure en lui apprenant qu'un héros français a rendu son éclat et sa prospérité à la cité des Césars. Romulus bénit le bienfaiteur de sa patrie et fait des vœux pour lui. A cette voix reconnaissante se mêlent les mâles accents d'un poète descendant du Capitole et que Lucine nomme à Romulus; c'est Corneille, qui célèbre avec enthousiasme les bienfaits dont Napoléon comble la France et l'Italie. Et, comme le peuple acclame le César français et l'héritier que les dieux viennent de lui donner, Romulus et Corneille, montés sur le char de Lucine, se dirigent vers les bords de la Seine, pour admirer le nouveau roi de Rome régénérée.

Il y a, dans ces scènes écrites à propos du rétablissement de Marie-Louise, plus de zèle que de talent, plus de lyrisme que d'idées ; on les applaudit par patriotisme.

Le baptême du Roi de Rome eut lieu le 9 juin 1811, à Notre-Dame. A l'issue de la cérémonie superbement ordonnée, l'Empereur, prenant l'enfant des bras de sa gouvernante, l'éleva au-dessus de sa tête, le présentant ainsi à l'assistance avec une émotion qui devint générale. Paris en joie se pressait sur les places couvertes des dons offerts par le souverain, et l'Hôtel-de-Ville offrit au peuple le spectacle curieux de Napoléon, couronne en tête, environné de rois et de princes, prenant pu-

bliquement son repas, comme les anciens empereurs germaniques.

Cette fête, la dernière, hélas ! qui devait réjouir l'Empereur et son peuple, eut au théâtre de nombreux échos.

Gaîté, 6 juin 1811 : *Les Dragées, ou le Confiseur du Grand-Monarque*, impromptu en 1 acte, mêlé de couplets, par J. B. Dubois.

Diablotin, confiseur du Grand-Monarque, à Meudon, a promis par écrit sa fille Angélique à l'anglais Toutsucre, dont il ignorait la nationalité. Angélique aime l'Espérance, élève du Prytanée, qui vient d'obtenir le prix de poésie latine en célébrant le Roi de Rome. Diablotin, bon patriote, ne blâme pas cette préférence et se déclare prêt à donner Angélique à l'Espérance, si ce dernier obtient de Toutsucre l'annulation de la promesse imprudemment souscrite. L'Anglais, trouvant Angélique un peu jeune, s'est absenté un an pour la laisser grandir; il revient le jour même où l'on célèbre le baptême de l'enfant du seigneur du village. Cela donne à l'Espérance et au perruquier gascon Lahoupe, qu'il a mis dans ses intérêts, l'idée de duper Toutsucre, d'ailleurs peu malin. On lui fait croire qu'en son absence Angélique s'est mariée secrètement, et que c'est le fruit de cette union clandestine qu'on baptise. L'Anglais, furieux, jure de faire usage de l'engagement de Diablotin, mais l'Espérance lui donne à choisir entre la restitution de l'écrit et un duel au pistolet; prudent comme tous ses compatriotes, Toutsucre rend la promesse; il apprend alors qu'on l'a berné, mais ses récriminations font rire Diablotin, qui marie sans retard l'Espérance et sa fille.

La pièce est ingénieuse, gaie, conduite avec habileté. Il est bien entendu que, par le baptême du soi-disant fils du seigneur de Meudon, qu'on célèbre au cours de l'ouvrage, il faut entendre le baptême de l'impérial enfant qui paraît, à la scène dernière, sur un autel entouré de monarques, pour recevoir, dans une série de couplets, les hommages et les vœux de tous les personnages.

Variétés, 7 juin 1811 : *Les Nouvelles réjouissances, ou l'Impromptu de Nanterre*, vaudeville en 1 acte, par Sewrin.

Un riche colonel habitant Nanterre veut, à l'occasion du baptême de l'enfant impérial, régaler tout le village ; il promet en outre une dot à la jeune Rose, à condition qu'elle épousera un militaire du pays. Le pays compte deux soldats, mais ils sont invalides et Rose, qui aime le jardinier Bruno, se soucie peu de ces glorieux débris. L'un d'eux, le père La Brèche, se montre, malgré sa jambe de bois, ardent à soutenir ses droits, mais il est moins méchant qu'il le paraît, car, après s'être amusé des frayeurs des jeunes gens, il les unit, et l'on chante des couplets où l'événement du jour est célébré avec esprit et enthousiasme.

Succès. (*Non imprimé.*)

Ambigu, 7 juin 1811 : *Le Jardin d'Olivier, ou le Jour des relevailles*, bouquet-vaudeville en 1 acte, par A. Desprez.

Les amis de La Valeur et de Juliette se réunissent dans le jardin d'Olivier pour fêter les relevailles de la mère et le baptême de l'enfant. On offre des fleurs à Juliette, on chante,

on boit, on danse — et voilà toute la pièce, accueillie néanmoins favorablement.

Vaudeville, 8 juin 1811 : *Le Retour de Paris*, suite de *la Nouvelle télégraphique*, vaudeville en 1 acte, par Barré, Piis et Radet.

Après avoir marié Didier et Agathe, l'Etourneau projette d'unir le père de l'un avec la mère de l'autre. Didier conduit sa femme à Paris, pour y voir les fêtes des relevailles de l'Impératrice; il la perd et revient seul dans son village où Agathe ne tarde pas à le rejoindre. Leur séparation a causé quelques brouilleries, mais ils se raccommodent et contribuent eux-mêmes à l'union désirée par leur oncle l'Etourneau.

Intrigue presque nulle, mais bons couplets de circonstance justement applaudis. (*Non imprimée.*)

Cirque-Olympique, 8 juin 1811 : *Achille plongé dans le Styx, ou l'Oracle de Calchas*, scènes allégoriques, par Augustin Hapdé.

Pélée et Thétis, souverains de Thessalie, vont consulter l'oracle de Mégare sur l'avenir d'Achille, leur fils. Le devin Calchas répond que cet enfant est réservé aux plus hautes destinées, mais qu'il faut le plonger dans le Styx pour le rendre invulnérable. La permission de Jupiter est nécessaire pour pénétrer dans le Tartare, le maître des dieux l'accorde à Pélée et Thétis. Ceux-ci, guidés par Mercure, descendent aux enfers; Thétis saisit Achille par le talon et le plonge dans le Styx. — « Il sera le premier héros du monde, il soutiendra la gloire de son père, » prononce alors un nouvel oracle. En attendant, Achille est confié au centaure Chiron, chargé de l'élever en le nourrissant de moelle de lion.

L'idée de cette fiction parut heureuse, et le public lui fit un éclatant succès.

Jeux Gymniques, 8 juin 1811 : *L'Asile du Silence, ou Gloire et Sagesse*, mimologue et tableau allégorique en 1 acte, par J. G. A. Cuvelier.

Diis-Par, jeune fils d'Hercule et d'Hébé, étudie dans une caverne avec Mentor, qui lui a imposé la loi du silence. Sur un mouvement emporté de l'élève, le maître le livre à la solitude. Deux pauvres s'approchent alors du jeune homme, qui les secourt généreusement. Mentor, témoin de la charité de Diis-Par, lui pardonne et lui fait reconnaître dans les pauvres son père et sa mère. Les parents, qui ont voulu éprouver le cœur de leur fils, veulent également juger ses travaux. Sous leurs yeux Diis-Par apprend le maniement des armes, le métier de forgeron, l'art de la lyre. Puis le Destin le déclare assez grand pour suivre seul son étoile. Avant de le quitter Mentor désire, à son tour, éprouver son élève. Le jeune prince, après avoir résisté aux tentations de la paresse et de la gourmandise, se défend vaillamment contre un lion furieux et le tue. Mentor, à ce moment, se fait connaître; c'est Minerve qui, sous ses traits, était l'institutrice de Diis-Par. Elle lui met sur le front la couronne de fer, et la scène, changeant, représente une place de Rome, où le peuple reconnaît pour roi et acclame Diis-Par, que la Déesse protectrice de la cité place sur un trône porté par deux colonnes d'or sur lesquelles on lit : *Sagesse* et *Force*.

Escomptant un avenir que chacun désirait glorieux et prospère, cette allégorie remporta les suffrages de tous les spectateurs.

A Rouen, le 8 juin 1811, entre les deux pièces

composant le spectacle gratis donné par ordre à l'occasion du baptême du Roi de Rome, on chante des couplets de Gouget, qui déjà avait célébré, par des vers impromptus, la naissance de l'impérial enfant. Citons celui-ci, où l'auteur trouve moyen de louer en même temps le nouveau-né et ses parents augustes :

Fils tant désiré du grand homme
Qui doit te léguer ses vertus,
Ta naissance promet à Rome
Le règne d'un autre Titus.
Minerve voulant que l'on dise :
C'est un Télémaque nouveau,
Sous les traits chéris de Louise
Ne quitte jamais ton berceau.

Bruxelles, théâtre de la Monnaie, 11 juin 1811 : *Naissance et Convalescence*, comédie en 1 acte, en vers, par Rosambeau et Defrénoy.

Production toute d'actualité, qu'on n'a pas imprimée, et dont les vers suivants ont seuls survécu :

Du palais des Césars s'entr'ouvre le portique,
Le fils gravit déjà le Capitole antique ;
Le Tibre à son aspect en son cours arrêté,
Gonfle ses flots, l'admire, et coule avec fierté.
Ainsi le roi des rois, dans la ville éternelle,
Des héros perpétue une race immortelle,
Qui toujours révérée en ce vaste univers
Viendra donner des lois à cent peuples divers.

Citons, pour terminer la longue nomenclature des pièces motivées par la naissance ou le baptême du fils de Napoléon : *Scène lyrique en l'honneur de LL. MM. impériales et royales et du Roi de Rome*, par P. Villiers, musique de Plantade, et *Scènes héroï-mythologiques à l'occasion de la naissance du Roi de Rome*, par***, ouvrages mentionnés dans Soleinne comme imprimés en 1811, et qui n'existent dans aucune bibliothèque parisienne.

Paris, 1811 : *La Grande famille, ou la France en miniature,* divertissement en 1 acte et en vaudevilles, par Alissan de Chazet.

Le théâtre représente une grande maison de Versailles, portant sur sa façade l'enseigne suivante : *Hôtel de l'Empire*. Le chevalier de Saint-Romain, client de cet hôtel d'où l'on peut voir à l'aise le château, retient la maison entière pour lui et ses amis. Il paie à cet effet trois mille francs à l'aubergiste Le Franc, et lui remet la même somme pour un souper de trente couverts. Le Franc, enchanté, promet de fermer sa porte à toute personne étrangère à la société de Saint-Romain, mais une famille alsacienne se présente qu'il ne sait comment congédier, puis des paysans picards, trois jeunes provençales en costumes, deux gascons, un normand et deux cauchoises. Tous ces gens ont fait un pénible voyage pour assister à la fête de l'Impératrice; Le Franc et sa femme, renonçant à les expulser, se décident à rompre le marché qui les lie à Saint-Romain. Celui-ci veut d'abord défendre son droit, mais tous les personnages, l'entourant, expriment des sentiments si patriotiques que le chevalier les groupe lui-même dans le jardin où la souveraine pourra voir réunis les représentants des quatre parties de l'Empire.

Composé par ordre de l'Empereur, pour la fête de Marie-Louise, et représenté sur le théâtre de Trianon le 25 août 1811, ce divertissement est ingénieux et bien traité. Voici le plus original des couplets qui le terminent et qui célèbrent les vertus ou la bonté de la seconde Impératrice :

Si je répète que Louise
Dès longtemps règne sur les cœurs,
Et si je dis qu'on se dispute
A qui la chérira le plus,
Si je dis qu'elle craint l'éloge
Qu'elle sait si bien mériter,
Mon couplet n'aura pas de rime
Mais il sera plein de raison.

La paix, sous Napoléon, n'était ordinairement qu'un repos entre deux guerres. La Russie résistant à ses exigences au sujet du blocus continental, l'Empereur, à la tête de 600.000 hommes, franchit le Niémen pour la contraindre à l'obéissance. Cette campagne, commencée en juin 1812, fut d'abord heureuse pour nos armes, et Napoléon vainqueur entra dans Moscou le 15 sptembre; mais, dès le lendemain, les Russes allumaient dans cette ville un terrible incendie, contraignant les Français démoralisés à battre en retraite.

La guerre avec la Russie n'avait jamais été populaire en France. Napoléon en sortit diminué aux yeux du pays, qui n'oublia jamais le désastre imputable à sa politique impérieuse, désastre chiffré par 300.000 morts et 100.000 prisonniers. Il

ne faut donc pas s'étonner qu'au milieu d'événements comme cet échec et l'audacieuse conspiration du général Malet, le théâtre de 1812 ne nous offre que des à-propos clairsemés et souvent incolores.

Cirque-Olympique, 8 août 1812 : *Les Trois Aigles, ou les Mariages lithuaniens*, pantomime historique et militaire en 2 actes, par Cuvelier et Franconi jeune.

Miclowitz, grand bailli russe, aime Stéphana, fille de la comtesse lithuanienne Zamoska, et la demande en mariage. Stéphana repousse avec mépris Miclowitz, ainsi que les officiers Ikanoff et Ronoffzo qui lui déclarent leur amour; elle aime Lowinski, capitaine de cavalerie polonaise, pour qui elle a brodé un étendard. Attaqué par les trois amants refusés, Lowinski se défend vaillamment, quand des paysans lithuaniens le secourent; ils se sont armés au bruit de l'arrivée de troupes françaises en Lithuanie. Les Français, en effet, paraissent bientôt et, aidés des Polonais, battent les Russes et leur enlèvent leur aigle. Lowinski s'est distingué par sa bravoure, il reçoit des mains du général français la croix d'honneur et épouse Stéphana, en même temps que s'unissent deux couples dotés par l'assemblée des seigneurs. Le théâtre change alors et représente une campagne fleurie, ornée d'un arc de triomphe sous lequel apparaît la statue équestre de Napoléon-le-Grand; à ses côtés sont les statues en pied de Casimir, Sigismond, Sobieski et Stanislas, roi de Pologne; devant ce groupe héroïque des guerriers placent, entre l'aigle française et l'aigle de Pologne, l'aigle russe, trophée de victoire, et un divertissement termine la pièce.

Inspirée par l'entrée des Français en Pologne,

cette pantomime à spectacle dut à sa décoration finale la meilleure part de son succès.

Le 15 août 1812, fête de l'Empereur, on lit à l'Odéon des stances de Aude, on chante aux Variétés une ronde grivoise, au Vaudeville ce couplet vivement applaudi:

Malgré la récolte abondante,
L'été chez nous n'est pas brûlant,
Mais sur sa tiédeur étonnante
Voici, moi, mon raisonnement :
Si la saison est refroidie,
C'est que pour la mettre en défaut
Notre soleil est en Russie,
Et, morbleu, c'est là qu'il fait chaud !

Théâtre de Lille, 10 octobre 1812 : *Les Avant-postes français, ou l'Armée en Russie*, tableau militaire impromptu en 1 acte, par Duverger et Pradelle.

La donnée de cette pièce, non publiée, nous est inconnue.

Ambigu, 17 novembre 1812 : *Romanowski, ou les Polonais dans la Russie-Blanche*, mélodrame en 3 actes, par Duperche et Louis (Bilderberck).

Prisonniers des Russes, les Polonais endurent, dans la Russie-Blanche, des supplices dont ils décident de s'affranchir par la révolte. Ils choisissent pour chef le plus noble d'entre eux, Romanowski, qui jure de consacrer à leur salut tout son dévouement. Romanowski aime Afanasia, polonaise et pupille du gouverneur auquel il est soumis; il a pour rival

malheureux le bulgare Vladimir qui, par jalousie, dénonce au gouverneur le complot de ceux dont il partage la captivité, et accuse ensuite Romanowski de cette délation. Un moment égarés par le traître, les Polonais, éclairés par Afanasia, punissent Vladimir et prennent les armes. Les troupes françaises arrivent au même instant, se joignent aux révoltés et battent les Russes. Romanowski épouse Afanasia, et les Polonais chantent les louanges de Napoléon qui les a pour jamais affranchis.

Ce mélodrame, intéressant et flatteur pour l'espoir des patriotes, obtint un brillant succès.

Théâtre de Caen, novembre 1812 : *La Bataille de Wagram, ou l'Apothéose du Duc de Montebello,* tableaux militaires, par ***.

« Cette pièce, dit *le Journal du Calvados*, a inspiré aux spectateurs le plus grand intérêt. Parmi les personnages illustres qu'elle présentait à l'admiration publique, on a aperçu avec la plus vive émotion l'image animée du monarque auguste dont le génie plane sur la France, au moment où ce guerrier invincible conduit notre armée glorieuse vers les rives de la Néva. Les transports que cet heureux prestige a fait naître sont impossibles à décrire, la salle a retenti d'applaudissements nombreux et des cris répétés de : Vive l'Empereur! »

(*Non imprimé.*)

Variétés, 1er décembre 1812 : *La Famille Moscovite,* fait historique en 1 acte, mêlé de couplets, par Désaugiers.

Chassé de Moscou par l'incendie qu'ont allumé ses com-

patriotes, le russe Ovinski prend la fuite avec sa femme Sobieska qui porte dans ses bras un fils à la mamelle. Trois enfants de différents âges ont été séparés d'eux par les événements. Les deux époux rencontrent des soldats français qui s'empressent de les secourir. La peur ayant tari le lait de la pauvre mère, les nôtres, attendris, se cotisent pour acheter une chèvre et lui en faire présent. Bientôt la famille entière est réunie au camp français; le colonel reconnaît dans Ovinski un brave homme qui, pendant une campagne précédente, l'a recueilli blessé, et soigné avec le concours d'une jolie fille dont il est tombé amoureux; il offre sa main à son ancienne garde-malade, mais Ovinski est patriote et ne veut pas pour gendre un ennemi de la Russie : on ajourne à la paix l'hymen projeté, et chacun fait des vœux pour que l'heureux événement se fasse attendre le moins possible.

Intéressante anecdote, traitée avec talent, et dans laquelle figure, en plus d'un endroit, l'éloge de Napoléon, loué pour sa générosité autant que pour sa valeur dans des couplets comme celui-ci :

De son bras que la France implore
La valeur comble notre espoir,
Mais il croit n'avoir fait encore
Que la moitié de son devoir.
Son cœur lui dit : « Des lauriers de la guerre
S'il est beau de se couronner,
Celui-là seul mérite la victoire
Qui sait la faire pardonner. »

Paris, 1812 : *Une Soirée de Fontainebleau*, divertissement, proverbe et prologue en 1 acte (par Valade).

Le baron de Saint-Gérens voulant donner, dans sa maison

de Fontainebleau, une fête en l'honneur de l'Empereur et de l'Impératrice, est aidé dans ce projet par sa famille, l'abbé de Miclencourt, le gascon Policrac et le directeur d'une troupe foraine. Les uns font des couplets, les autres les chantent, et l'on couronne le buste de Napoléon au milieu de l'enthousiasme général.

Ecrit d'abord à l'occasion de la naissance du Roi de Rome et destiné ensuite à célébrer l'anniversaire du couronnement de Napoléon, cet à-propos aggrave par la médiocrité d'exécution la faiblesse de sa donnée. C'est, d'après l'aveu même de l'auteur, « une œuvre de sentiment dans laquelle l'esprit n'a pas eu le temps d'intervenir ».

L'année 1813, prise en entier par la campagne d'Allemagne, ne grossit notre livre que d'une pièce étrangère aux faits politiques.

Rouen, théâtre des Arts, 3 septembre 1813 : *Les Poètes en voyage, ou le Bouquet impromptu*, vaudeville en 1 acte, par Chazet et Désaugiers.

Dans un village près de Rouen, de vieilles paysannes et leurs filles se préparent à fêter l'arrivée d'une personne qui n'est pas nommée mais qu'elles déclarent digne de l'admiration et de l'amour du peuple entier. Leur joie bruyante trouble Melcour et Florval, rimeurs et coupletiers qui ont fui la ville pour caresser plus aisément les muses. L'événement dont ils s'inspirent est précisément celui qui met le pays en rumeur; aussi, dès que leur profession est connue, sont-ils en butte aux sollicitations d'hommes et de femmes désirant, celui-ci un discours, celle-là un couplet. Deux jeunes

paysannes, Marie et Louise, qui se marient ce jour-là, sont particulièrement tenaces; en échange de baisers qui troublent un moment leurs fiancés, les poètes leur donnent une chanson bien tournée que tous les personnages entonnent et qui célèbre l'auguste visiteuse, son époux à l'armée, et l'enfant que son jeune âge retient dans la capitale.

Fait à l'occasion du passage de Marie-Louise à Caen et joué en sa présence, cet à-propos sans invention, sans sel et sans gaîté, produisit un effet différent de celui qu'attendaient les auteurs. L'Impératrice fut si mécontente de ce ramassis de fades éloges qu'elle menaça de se retirer si l'on chantait un couplet de plus. La chose n'en fut pas moins imprimée et récompensée par une gratification de 3.000 francs.

Aux guerres de conquête succède, en 1814, la guerre défensive. Battu après avoir été si longtemps victorieux, Napoléon voit s'unir contre lui les souverains qu'il a tant de fois humiliés. Les alliés entrent en France: Wellington par les Pyrénées, Schwartzenberg par la Suisse, Blücher par le Rhin, Bernadotte par le Nord. Alors s'engage, entre l'Empereur et l'Europe, un duel terrible pour lequel les forces vives de la France sont mises en réquisition ; tout ce qui peut tenir une arme court aux frontières. La fièvre générale a sa répercussion dans les théâtres.

Le 25 janvier 1814, Napoléon quitte Paris pour

aller prendre le commandement de l'armée nationale. Désaugiers aussitôt broche, sur l'air du *Premier Pas*, des couplets que l'on chante sur diverses scènes, et dont voici la conclusion :

Il reviendra, le fils de la victoire,
A répondu le ciel qui l'inspira,
Il l'a juré, tout vous dit de le croire...
Oui, ramené par la paix et la gloire,
Il reviendra!

Puis des pièces apparaissent, destinées à surexciter, par le tableau des gloires passées, l'amour de la patrie et la haine des envahisseurs.

Opéra, 1er février 1814 : *L'Oriflamme*, opéra en 1 acte, par Etienne et Baour-Lormian, musique de Méhul, Paër, Berton et Kreutzer, ballets de Gardel.

La scène se passe dans les environs de Poitiers. Nazir, jeune villageois, et Amasie son amante vont s'unir aux pieds des autels, quand un paysan accourt en désordre pour annoncer que les Sarrasins s'avancent, brûlant et tuant tout sur leur passage. Cette nouvelle change en deuil la fête commencée. Un chevalier portant l'oriflamme de Charles-Martel apparaît bientôt, et appelle aux armes les enfants de la France. Nazir et tous les villageois se font soldats et suivent aux champs de la gloire le chevalier et son magique étendard.

Action simple, mais noble et touchante, dont le succès fut considérable.

Les petits théâtres s'empressèrent de suivre

l'exemple de la scène impériale. On vit successivement : au Cirque-Olympique, *le Maréchal de Villars, ou la Bataille de Denain* (3 février) ; aux Variétés, *Jeanne Hachette, ou le Siège de Beauvais* (5 février); à l'Ambigu, *Philippe-Auguste à Bouvines, ou la Valeur française* (7 février); à la Gaîté, *Charles Martel, ou la France sauvée* (9 février); cela pendant que la Comédie-Française reprenait, avec un soin particulier, *le Siège de Calais,* du vénérable De Belloy.

Ces mélodrames, chaudement accueillis, ont avec notre sujet un rapport trop indirect pour que leur mention ne soit pas suffisante; bornons-nous donc à l'analyse des productions nées spécialement des circonstances.

Vaudeville, 4 février 1814 : *Le Cosaque au village*, scène préliminaire, par Barré, Desfontaines et Radet.

Un cosaque arrive comme parlementaire dans un village et, en échange des belles proclamations qu'il y distribue, il met la main sur les tasses d'argent, sur les croix d'or, sur tous les objets portatifs qu'il trouve à sa convenance. Comme ces emprunts ne sont pas compris dans la mission dont il est chargé, les paysans fouillent le parlementaire et, le traitant comme un pillard, le font prisonnier en se préparant à recevoir à coups de fusil ses fâcheux camarades.

On ne reçut pas sans opposition cet épisode, mal traité, et qui n'était que la préface de la pièce suivante.

Vaudeville, 5 février 1814 : *L'Honnête cosaque, ou Croyez ça et buvez de l'eau*, vaudeville en 1 acte, par Désaugiers.

Informé de la prochaine arrivée de l'ennemi, le maire d'une petite commune dont on tait le nom est allé chercher des renforts dans le voisinage. En partant il a laissé ses pouvoirs à Prudentin, le premier propriétaire du pays, pensant que le désir de conserver sa fortune lui donnerait du courage. Mais Prudentin, avare autant que riche, est prêt à toutes les lâchetés pour éviter le pillage de ses biens. Comme père, il défend à sa fille Adèle d'avoir le moindre entretien avec le colonel Saint-Remy qu'elle aime, et, comme magistrat, il s'oppose à ce qu'on commette aucune hostilité envers les arrivants, sous peine d'être regardé comme traître au pays. Malgré les représentations du colonel, l'avis de Prudentin l'emporte. Bientôt une vingtaine de cosaques pénètrent dans le village et pillent de la cave au grenier la maison de Prudentin. Saint-Remy, à la tête du renfort attendu, fait prisonniers les cosaques; puni de sa faute et sentant la nécessité d'avoir un militaire chez lui pour défendre le reste de ses biens, Prudentin accorde à Saint-Remy la main de sa fille. — « Moi qui croyais les cosaques si honnêtes! s'écrie-t-il lamentablement. — Oui, lui répond un personnage, croyez ça et buvez de l'eau! »

Plus heureux que son prologue, cet à-propos spirituel et gai reçut l'accueil le plus favorable. — Ni l'un ni l'autre des deux actes n'est pourtant imprimé.

Gaîté, 9 février 1814 : *Monsieur Caponin*, à-propos en 1 acte, mêlé de couplets, par Alexandre Guesdon.

Caponin, riche habitant de Belleville, craignant que les

cosaques ne le ruinent, vend sa maison, ses meubles, son bois, son vin, et quitte pendant la nuit le poste où on l'a placé en sentinelle perdue, pour enlever le produit de sa vente auquel il joint, par distraction, la dot de sa nièce dont il est le tuteur. Cette nièce, espiègle et résolue, veut donner à son oncle une leçon profitable. Déguisée en cosaque elle effraie Caponin par un triple hourra, lui prend son précieux bagage et le laisse en proie aux plus douloureuses réflexions. La joie chez l'avare succède au désespoir quand il apprend la ruse de sa nièce, et il rentre chez lui corrigé de sa peur ridicule.

Des scènes amusantes et de jolis couplets firent applaudir cette bluette, donnée comme prologue de *Charles Martel,* et non publiée.

Odéon, 14 février 1814 : *Les Héroïnes de Belfort,* fait historique en 1 acte, par Henri Simon et Maréchal.

La plupart des habitants de Belfort sont sortis en armes pour secourir leurs voisins attaqués par l'ennemi; il ne reste dans la ville que quelques hommes et beaucoup de femmes. Les hommes sont : Lavaleur, invalide mutilé, Thomas, ancien procureur, Sans-Quartier, brigadier de gendarmerie, Eugène, jeune peintre, et Farinet, pâtissier niais et poltron. Les trois derniers sont amoureux de Lisbeth, petite-fille de Lavaleur, mais le père ne veut la marier qu'à un militaire et il a promis de la donner à celui qui aura le plus vaillamment combattu pour la délivrance de son pays. L'ennemi arrive aux portes de Belfort; un parlementaire somme Lavaleur de se rendre, l'invalide répond par un refus énergique, et, comme on lui fait observer qu'il n'y a pas de troupes pour défendre la place, il montre avec aplomb les femmes qui ont revêtu des habits de gardes nationaux et portent les armes

préparées pour leurs maris ou leurs amants. Le parlementaire se retire en menaçant ceux qu'il n'a pu intimider et l'attaque commence. Les femmes conduites par Madame Thomas, plus brave que son mari, défendent vaillamment le rempart sur lequel Lavaleur s'est fait attacher. Eugène, par bonheur peut faire rentrer dans la ville les habitants qui s'en étaient éloignés; l'ennemi vaincu prend la fuite, et Eugène obtient la main de Lisbeth.

Cette pièce mettant en scène, avec chaleur et gaîté, un récent événement militaire, fut recue avec enthousiasme; on ne l'a néanmoins pas imprimée.

Le 13 mars, on chante en chœur, à l'Opéra, une ronde de Dupaty dédiée à la garde nationale de Paris, et terminée par ces couplets, sur l'air aimé du *Premier Pas* :

Garde-la bien, cette reine chérie
Dont un héros t'a rendu le gardien;
L'honneur français, ton cœur et ta patrie,
Ton Dieu, ton roi, tout à la fois te crie :
Garde-la bien!

Gardons-le bien, l'enfant dont la puissance
A nos enfants doit servir de soutien!
Repose en paix, noble espoir de la France!
Et nous, amis, dans l'ombre et le silence...
Gardons-le bien!

Objurgations inutiles. Le génie militaire de Napoléon n'a jamais été plus complet, mais la fortune cesse de lui sourire ; tandis qu'il bat les alliés en

diverses rencontres, Marmont et Mortier capitulent à Paris (31 mars). L'Empereur abdique alors et part pour l'île d'Elbe.

La chute de Napoléon fut, il faut bien l'avouer, un soulagement pour la France que tant de guerres avaient épuisée ; aussi Paris reçut-il les vainqueurs avec des manifestations sympathiques. Le 1er avril 1814, l'empereur de Russie et le roi de Prusse assistant, à l'Opéra, à une représentation de *la Vestale* entendirent Laÿs leur chanter, sur l'air : *Vive Henri IV,* de médiocres couplets les remerciant d'avoir rendu à la France la paix et les Bourbons. D'autres brochures, en prose ou en vers, reprirent bientôt ce thème, en l'agrémentant d'épigrammes à l'adresse du souverain déchu ; une seule de ces publications prit alors la forme dramatique.

Paris, 1814 : *Petite répétition d'une grande comédie, ou Une matinée de Napoléon,* pièce en 1 acte (par L.-Fr. Lestrade).

La scène se passe dans le cabinet de l'Empereur, le 15 juin 1811. Napoléon qui doit, le lendemain, faire aux Chambres l'exposé de la situation de l'empire, chapitre son ministre pour la confection d'un discours reflétant ses idées. Le docile fonctionnaire récite bientôt nombre de tirades affirmant la prospérité financière de la France ; Napoléon approuve du geste sa propre apologie, pendant que l'opinion publique, personnage invisible pour les deux compères, ponctue le discours de réflexions qui ne sont pas précisément louangeuses.

Pamphlet qui, malgré sa forme dialoguée, n'est guère théâtral, et offre d'autant moins d'intérêt qu'il témoigne d'une partialité que sa date rend peu courageuse.

« Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas », avait dit Napoléon en quittant la France. Le 1er mars 1815, il débarquait au golfe Juan, et, le 20, entrait dans Paris sans qu'aucun obstacle gênât sa marche triomphale. Les manifestations théâtrales provoquées par ce prodigieux événement sont à peu près nulles. Nous ne trouvons en effet qu'un hymne, chanté le 23 mars au théâtre de Rouen, et commençant par ces vers :

Toujours courant à la victoire,
Le plus magnanime héros
Vient, sur les ailes de la gloire,
Rendre l'honneur à nos drapeaux.
L'aigle sans cesse triomphante,
Réunissant les cœurs français,
Plane aujourd'hui resplendissante
Sur tous les murs de nos palais.

Puis un à-propos non représenté.

Paris, 1815 : *Nous les revoyons, ou la Fête des braves*, divertissement en 1 acte, mêlé de chants, danses, évolutions, etc., par Firmin aîné.

Napoléon est revenu de l'île d'Elbe. Des troupes qui lui font escorte et vont de Grenoble à Paris traversent une forêt où travaillent le bûcheron Mathieu et son jeune fils Fanfi-

net. Parmi ces troupes est Julien, fils aîné de Mathieu qui doit, aussitôt son congé obtenu, épouser Angélique, fille du fermier Froment. Fanfinet aime Angélique, mais il n'ose aller sur les brisées de son frère que tout le monde accueille avec des transports de joie et qui porte sur la poitrine une croix attachée par l'Empereur. Mais les soldats ne font que traverser le pays ; on organise en leur honneur une fête pendant laquelle le buste de Napoléon est solennellement couronné, et ils reprennent leur route en célébrant d'avance les victoires nouvelles que leur présage le retour du héros.

Un sincère enthousiasme inspira cet ouvrage ; de nombreux couplets, chaleureux sinon bien tournés en témoignent, flétrissant les Bourbons, l'étranger, ou exaltant le revenant illustre. Exemple :

Il est l'amour de son pays,
Le plus cher soutien de la France,
La terreur de ses ennemis
Qu'il saura réduire au silence.
Aux yeux de la postérité,
Son nom illustre et sa mémoire
Iront à l'immortalité
Sur les ailes de la victoire.

Le second règne de Napoléon dura trois mois ; le désastre de Waterloo y mit fin, le 18 juin 1815. Après avoir signé, en faveur de son fils, une abdication que n'acceptèrent point les puissances, l'Empereur se remit au pouvoir des Anglais, qui le menèrent à Sainte-Hélène. C'était la chute complète, irrémédiable cette fois, et les ânes politiques ou littéraires purent sans danger lancer leurs

ruades au lion réduit à l'impuissance. Ils ne s'en firent point faute, mais durent se contenter de faire imprimer des œuvres qu'aucun théâtre n'eut la faiblesse d'accueillir.

Paris, 1815 : *Buonaparte, ou l'Abus de l'abdication*, pièce héroïco-romantico bouffonne, en 5 actes, ornée de danses, de chants, de combats, d'incendies, d'évolutions militaires, etc. etc. etc.

Le premier acte de cette pièce montre Napoléon préparant, à l'île d'Elbe, son retour en France. Au deuxième acte il est à Lyon, au troisième à Paris, au quatrième dans les plaines de Fleurus, au cinquième enfin dans la capitale, où il abdique en faveur de son fils. Aucune action dramatique, d'ailleurs, dans cet ouvrage, recueil de conversations où l'ineptie, la mauvaise foi, la haine se donnent libre carrière, et qui tend à prouver que l'Empereur était un sot, ses parents et ses collaborateurs des ivrognes ou des gredins. L'auteur, dans une préface, se plaint de ne pouvoir mettre Napoléon au théâtre comme jadis Legrand y avait mis Cartouche ; ce mot donne le ton de l'œuvre, non signée, mais qui était de Martainville, ancien thuriféraire de Bonaparte heureux, futur dénonciateur de Béranger patriote.

Lyon, 1815 : *Bonaparte à Lyon, ou Mon rêve dans la nuit du 9 au 10 Mars dernier*, en 5 actes, scènes burlesques, prélude d'une grande tragédie, par l'Idiot, le Visionnaire.

Débarquant à Lyon, Bonaparte, dit le Petit-Caporal, dit Napoléon-le-Grand, dit le Père-la-Violette, dit Jean de l'Epée, est reçu par la canaille qu'il autorise à piller les riches. Il accueille ensuite Madame Ventreplat, ci-devant bien-aimée de Murat, qui vient lui faire hommage de sa tendresse, puis quantité de députations auxquelles il répond d'une façon méprisante ; enfin, après avoir passé l'armée en revue, il part avec elle pour la capitale.

Tout cela, bien entendu, présenté de façon à rendre le personnage odieux ou ridicule. C'est ainsi que le peuple et les soldats l'accueillent, pour lui complaire, en hurlant : « Vive l'Ogre ! A bas les honnêtes gens ! à bas les mœurs ! à bas la probité ! Vive le désordre, le pillage, le carnage et la guerre ! » — tous cris au moins invraisemblables. Cette œuvre, qui procède de la précédente, à laquelle elle emprunte des scènes entières, est de Chambet père, dissimulé sous un pseudonyme excellemment choisi.

Orléans, 1815 : *Grande conversion de Buonaparte*, entreprise et exécutée par le gardien des malfaiteurs et des fous qui doivent être envoyés à l'île Sainte-Hélène, par***.

Prisonnier à bord du *Bellérophon*, Napoléon gémit sur sa puissance perdue. Le geôlier commis à sa garde et sa femme, tous deux Anglais, l'apostrophent des plus dures épithètes. M^me^ Lætitia, prenant la défense de son fils, reçoit sa part d'injures; mais le général Bertrand, proclamant hautement l'affection qu'il a gardée à son ancien maître, prétend le justifier de tout ce dont ses ennemis l'accusent. On convient de

juger l'ex-empereur devant les passagers que contient le navire. Un Italien, un Français, un Espagnol, un Russe, un Prussien, un Américain prennent tour á tour la parole pour accabler le prisonnier que, seul, Bertrand défend avec énergie. Convaincu de barbarie, de couardise et d'incapacité, Napoléon est condamné à revêtir une peau de tigre pour être exposé, couvert de sang, comme l'être le plus cruel que la terre ait porté. Mais l'ex-empereur, devant qui les débats ont eu lieu, manifeste un tel repentir de ses fautes qu'on se contente de l'envoyer à Sainte-Hélène où le geôlier, chargé de la garde des malfaiteurs et des fous, achèvera sa conversion.

Bien qu'affectant la forme dramatique, cet ouvrage est surtout un recueil de dialogues. Quant à l'esprit de ces dialogues, il suffit, pour le faire apprécier, de dire que Napoléon y est plusieurs fois accusé de n'avoir battu ses ennemis qu'en gagnant à force d'argent les chefs de leurs troupes, et en employant contre leurs armées des armées quatre fois plus nombreuses : de telles allégations sont trop naïves pour être bien méchantes.

Paris, 1816 : *Le Congé*, drame héroï-comique à grand spectacle et ballet, destiné à être représenté sur le grand théâtre de l'Europe et dont l'annonce a été faite au public en septembre 1814, par ***.

Scénario ou compte-rendu d'une prétendue pièce racontant d'une façon plus ou moins intelligible les événements des Cent-Jours et de la Restauration. Le directeur des comédiens de Londres, ayant pour régisseur le directeur de la troupe

de Saint-Pétersbourg, veut signifier son congé au directeur en chef de la troupe héroïque de France. Le projet s'exécute ; au moment du ballet la division se met entre les acteurs, lorsque le directeur en congé, instruit des événements reparaît, rétablit son ancienne troupe, reprend le rôle du héros de la pièce, et a tous les bénéfices de la représentation.

Brochure plus rare qu'intéressante.

Paris, 1815 : *Lucas Mannequin, ou la Mort du génie fanatique diffamateur du heros des Français*, poème tragi-comique en 2 actes, par D. B***, ex-garde d'honneur au 3e régiment de S. M. I.

G. C. Lucas, comblé de bienfaits par l'Empereur qu'il a loué dans un poème, chante la palinodie en composant des stances et des couplets diffamant le héros tombé. Transformé en mannequin il subit, par ordre d'Apollon, les lazzis de Pasquin, les soufflets de la vérité, et, après avoir été peint en âne par Raphaël, meurt d'un flux de rimes pendant que ses œuvres s'en vont chez l'épicier.

Pamphlet plutôt que pièce, tiré à 100 exemplaires et non vendu. Il contraste heureusement avec les productions précédentes et ne manque pas de crânerie généreuse.

Paris, 1815 : *Les Mœurs de l'Empire, ou les Vices à la mode*, comédie en 5 actes, en vers, par Roux.

Comédie intime, sans intérêt historique, et qui, malgré son titre, flagelle des travers inhérents à

l'humanité, dont l'Empire ne saurait, sans quelque ridicule, être dit responsable.

Paris, 1816: *La Manie des trônes, ou les Rois et les Reines de contrebande*, parade-tragi-mélodramati-comique et malheureusement historique en 2 actes, mêlée de chants, danses, combats, évolutions, ornée de toute la pompe et de tout le spectacle d'une cour de fabrique qui cherche à éblouir, par J. V., du Midi.

La scène est à Sirpa (anagramme de Paris), capitale du pays des Engourdis. Depuis que Socalin Broutapane (Nicolas Buonaparte) a mis une couronne sur la tête de sa fille adoptive Hentorse (Hortense) et placé son frère Sophie (Joseph) sur le trône, le reste de sa nombreuse famille le tourmente, réclamant pour chacun un royaume. Pour se débarrasser de ces criailleries, Socalin décide de conquérir le monde entier et d'en déposer les monarques afin de doter ses parents. Un de ses ministres, Mascacerbe (Cambacérès), loin de lui faire comprendre la folie de son projet l'encourage, se faisant fort de lui gagner l'appui des corps gouvernementaux. M. de Cinterme (Metternich), intéressé à connaître les pensées secrètes de Socalin, se fait des alliées des sœurs de l'autocrate Olicrane (Caroline) et Hentorse, en leur faisant une cour cavalière, bien accueillie de toutes deux. Grâce aux renseignements qu'il obtient des princesses, il peut déjouer les plans de Socalin qui, battu, prend la fuite, pendant que le roi légitime Toujoursbon (Bourbon) remonte sur le trône de ses pères.

Nous ne donnons là que le fond de l'ouvrage, dont les scènes épisodiques tendent à ridiculiser Napoléon et sa famille. C'est dans l'une Lætitia et ses filles se jetant leur passé malpropre à la tête,

dans l'autre les gauches princesses apprenant de l'actrice Gorgée (Mlle George) l'art de porter le costume royal, dans toutes Napoléon présenté comme un ignare, cruel, galeux et lâche personnage. Il est fâcheux que les bibliographes aient laissé à l'auteur d'une œuvre aussi patriotique le voile de l'anonymat.

Paris, 1816 : *Les Derniers efforts du Génie du mal, ou la Fin politique de Buonaparte*, ballet histori-tragi-pantomime en 3 actes, mêlé de fictions allégoriques, par F. D*** (Denoyers).

Buonaparte a quitté l'île d'Elbe. Sur le navire qui le ramène en France ont pris place le Génie du mal et l'Ambition, ses compagnons inséparables. Touchant terre après un naufrage, Buonaparte aperçoit une boîte d'or qu'il s'efforce vainement d'ouvrir. Le Mal s'en empare et la brise; il s'en échappe une vapeur qui enfante au loin de nombreuses armées. Ressaisi par l'ambition, le conquérant s'approche des soldats qui, à son aspect, déchirent leurs cocardes blanches, prennent des aigles et arborent les insignes tricolores. En vain la France paraît-elle pour les rappeler à la fidélité jurée ; sourds à sa voix, ils se rangent derrière Buonaparte qui, leur promettant la victoire, les conduit aux camps fortifiés des Anglais et des Prussiens. Arraché par l'incendie à un songe qui a mis sous ses yeux ses erreurs et ses crimes passés, Buonaparte, inquiet de ce fâcheux présage, ne retrouve pas sur le champ de bataille son habituelle lucidité ; il est vaincu, et des furies l'entraînent au lieu de son supplice.

Les divinités de l'Olympe et les puissances infernales figurent tour à tour dans cette œuvre

méchante et bête, que le naïf auteur avouait n'être point destinée au théâtre.

Il faut ajouter à ces pseudo-pièces des productions plus spirituelles, mais non moins haineuses, qui signalèrent l'année 1815. Nous les indiquerons sans nous y arrêter, leur forme n'ayant avec le théâtre que de vagues rapports.

Le Terme d'un règne, ou le Règne d'un terme, relation véridique écrite en forme de pot-pourri, sous la dictée de Cadet Buteux, par Désaugiers, son secrétaire intime ;

Finis coronat opus, ou Dernier acte d'un drame héroïco-tragico-burlesque, pot-pourri suivi d'une fugue, par une ci-devant Girouette, fixée le 31 mars 1814 ;

Une représentation de la Chambre des Représentants sous Bonaparte, parodie héroï-comique, jouée au mois de juin 1815, avec jeu de machines, changements à vue, et rentrée de plusieurs acteurs qui avaient rempli autrefois toutes sortes de rôles, pot-pourri par Jean-Prosper Dufour, volontaire royal, ex-professeur d'humanités.

Remarquons que la plus connue de ces choses, *le Terme d'un règne*, eut pour auteur un homme par lequel Napoléon s'était vu flatter, au théâtre, pendant nombre d'années. Il ne faut pas en trop

blâmer ce faiseur de couplets ; l'ingratitude étant alors à l'ordre du jour, chacun chantait la palinodie, et Béranger n'avait pas dû chercher longtemps le modèle de son immortel *Paillasse*. Bien d'autres que Désaugiers fêtèrent les lys après avoir encensé l'aigle, et le répertoire dramatique de la Restauration abonde en à-propos redisant par les mêmes bouches, au « bon roi », les louanges adressées quelque temps auparavant à « l'empereur magnanime ».

Deux pièces seulement parurent, pendant les cinq années que l'Angleterre mit encore à punir Napoléon de sa confiance imprudente.

Paris, 1818 : *La Révolution française et Bonaparte, ou les Guises du dix-huitième siècle,* tragédie en 5 actes, (par Gaëtan de Larochefoucauld-Liancourt).

Les fils du duc d'Aumale, le duc de Guise et le chevalier de Lorraine, épris tous deux de la comtesse de Sancerre, jeune veuve, prétendent gagner son cœur, le premier par un dévouement profond au roi de France, le second par d'audacieuses prouesses ne tendant à rien moins qu'à détrôner ce roi pour fonder une dynastie nouvelle. Le projet de Guise réussit ; profitant de la gloire acquise dans de nombreux combats, il s'assied sur le trône de France ; son père le maudit, son frère le combat, mais Madame de Sancerre, tout en blâmant son audace, ne peut se défendre d'un tendre sentiment pour l'usurpateur. Elle refuse pourtant la couronne qu'il lui offre et l'engage à rendre aux Bourbons le pouvoir dont il s'est emparé; un tel conseil indigne Guise qui se croit

au-dessus des rois, mais ceux-ci, unissant leurs efforts, le battent, le détrônent et l'exilent. Madame de Sancerre prend le voile et les Bourbons remontent sur le trône.

Cette œuvre singulière, où les événements d'un siècle sont résumés dans une action durant vingt-quatre heures, est intéressante comme essai littéraire, mais à peu près nulle comme valeur historique. Les vers d'ailleurs en sont corrects, mais sans l'éclat ni l'envolée qui s'imposaient dans un pareil sujet.

Paris, 1820 : *La Mort du Duc d'Enghien*, tragédie en 3 actes par ***.

Consultée par Bonaparte sur la direction à donner à la France, Joséphine lui conseille de rendre aux Bourbons le trône que la Révolution leur a fait perdre. Bonaparte n'est pas éloigné de prendre ce parti ; il attend cependant, pour s'y décider, qu'on ait remis entre ses mains un ennemi dont le nom seul le trouble. Cet ennemi, c'est le duc d'Enghien que Cazincour, bon serviteur, fait enlever pour l'amener aux Tuileries. Joséphine, à cette nouvelle, craint que le Premier Consul se porte à quelque violence. Bonaparte, en effet, prend l'avis de ses compagnons d'armes Murat, Berthier et Montebello ; ceux-ci ne lui cachent pas le mécontentement qu'ils éprouvent de la résolution qu'on lui prête. Revenus au pouvoir, les Bourbons tiendront-ils compte des services rendus et confirmeront-ils les titres donnés par le Consul ? Cet argument ébranle Bonaparte, qu'un entretien avec son prisonnier a bientôt édifié sur les sentiments de la famille royale à son égard. Il décide alors de garder pour lui la couronne et de donner, par la mort du duc d'Enghien, un gage à ses amis

inquiets. Joséphine, qui a pu obtenir de Cazincour un entretien avec le duc, a beau supplier Bonaparte en faveur du prisonnier, ce dernier part pour Vincennes où il meurt en brave, laissant au Premier Consul, que blâment Joséphine, Montebello, Cazincour même, le remords d'un crime que la postérité ne pardonnera pas.

Cette tragédie, de plan malhabile, est écrite en vers médiocres ; mais si l'auteur n'a fait, en l'écrivant, pas œuvre de talent, il n'a du moins pas fait œuvre de haine. Bonaparte n'y est certes point sympathique, mais on le fait agir avec vigueur, parler avec dignité, et c'est beaucoup à une époque où tout ce qui traitait du prisonnier de Sainte-Hélène était l'objet d'un examen particulier de la censure.

La mort de Napoléon, survenue le 5 mai 1821, ne fut pas seulement une délivrance pour les Bourbons, elle remua profondément la France. Quantité de livres ou de brochures parurent alors, où le grand capitaine, équitablement jugé, reprit, devant la postérité, sa physionomie véritable. Impuissant à combattre cette manifestation littéraire, le gouvernement royaliste veilla du moins à ce que le théâtre ne joignît pas sa voix puissante à celles des historiens et des poètes. Une tragédie de Jouy, *Sylla*, représentée sur le Théâtre-Français le 27 décembre 1821, évoqua cependant, devant le public, le souvenir du monarque défunt. De lui-même ou sur les conseils de l'auteur, Talma,

chargé du rôle principal, s'était grimé et coiffé de façon à reproduire le masque inoubliable de Napoléon. Les uns applaudirent, d'autres blâmèrent; en dépit de réelles beautés, *Sylla* fut surtout un succès de perruque.

Chose bizarre, cet historique accessoire, conservé par la Comédie-Française, y reçoit aujourd'hui un emploi que ni Jouy ni Talma n'eussent pu soupçonner: la perruque de *Sylla,* légèrement modifiée, coiffe l'acteur chargé du rôle de l'Abbé dans *Il ne faut jurer de rien.* De la tête d'un empereur passer sur celle d'un bouffon, la transition est un peu brusque, mais il y a économie, et c'est là ce qu'un administrateur doit surtout considérer.

Napoléon, en somme, n'avait paru sur la scène que par subterfuge et sous un pseudonyme; pendant neuf ans encore les livres seuls eurent le privilège d'évoquer son souvenir.

Paris, 1824: *Napoléon*, dialogue des morts, par J.-P.-G. Viennet.

On attend aux Champs-Elysées l'ombre de Napoléon, et les grands hommes de divers siècles discutent celui que la mort vient de frapper. Deux camps bien tranchés se forment; l'un, comptant Thémistocle, César, Alexandre-le-Grand, Sully, Murat, admire sans restrictions les exploits guerriers et la grandeur législative de l'Empereur; l'autre, où figurent Henri IV, Condé, Frédéric II, Kléber, Moreau, font ressortir surtout le côté funeste des conquêtes à outrance, où la pros-

périté française s'est engloutie. Chacun gardant son opinion, les guerriers vont à la rencontre de Napoléon avec des couronnes de chêne, pendant que les pacifiques expriment, dans l'intérêt de l'humanité, le vœu que ce héros ne puisse renaître.

Bien qu'ayant une forme plus poétique que théâtrale, cette œuvre nous a paru devoir être signalée en raison de sa date, de sa forme élégante, du courage surtout que témoignent certaines des opinions exprimées. La trahison de Fouché, la cruauté de Pitt, y sont flétries énergiquement, et la défense qu'ils essaient ne fait que rendre plus sympathique leur glorieuse victime, jugée avec une noble indépendance par un auteur qu'on n'eût, sans ridicule, osé taxer de bonapartisme.

Paris, 1828 : *Malet, ou Une conspiration sous l'Empire*, pièce en 3 actes, par J. F. de Fongeray (Cavé et Dittmer).

Napoléon est avec la Grande Armée en Russie, et le *Moniteur* ne donne de lui que de rares nouvelles. Prisonnier dans une maison de santé, le général Malet y rêve le renversement du pouvoir impérial, qu'il juge despotique. Son plan bien arrêté il s'évade, le 22 octobre 1812, et se rend d'abord à la caserne des Minimes, où il annonce la mort de Napoléon et la constitution par le Sénat d'un gouvernement provisoire, puis à la prison de la Force, où il délivre les généraux Lahory et Guidal pour faire l'un ministre, l'autre préfet de police, toujours en affirmant que l'Empereur n'est plus et qu'il agit en vertu d'un sénatus-consulte lui donnant tous pouvoirs. Chez le comte Hullin, commandant de la première division

militaire, sommé de montrer ses ordres, il brûle la cervelle au curieux. Maître de l'hôtel des Postes, de la Banque, du Trésor, Malet croit son succès certain quand il se présente chez le commandant de place Doucet ; celui-ci, tout ému des nouvelles qu'on lui communique, se met aux ordres du général, mais le major de la place, moins crédule, se jette sur Malet qu'il arrête et fait bâillonner, au cri de *Vive l'Empereur!* C'est la fin de l'équipée ; Malet et ceux qu'il a entraînés sont traduits devant une commission militaire, condamnés à mort, et passés par les armes dans la plaine de Grenelle.

La forme de cet ouvrage, qui relate tous les épisodes de l'extraordinaire entreprise de Malet, est des plus curieuses et des plus attachantes. Il figure dans le second volume des *Soirées de Neuilly,* recueil utile à consulter pour la connaissance des hommes et des choses au début du dix-neuvième siècle.

Paris, 1828 : *Le Tableau du Sacre*, scène historique, par la Vicomtesse de Chamilly.

Le comte de Sinécure, maître de la garde-robe, la comtesse sa femme, dame d'atours de l'Impératrice, accompagnés d'un chambellan, pénètrent en solliciteurs dans l'atelier où David montre à Talma l'esquisse de son tableau du sacre de Napoléon. Tous trois sollicitent l'honneur de figurer sur la toile historique ; David, s'amusant de leur vanité, offre à la comtesse de la représenter dans une des tribunes, au comte et au chambellan de figurer dans l'église l'un comme diacre, l'autre en enfant de chœur. Tandis que le chambellan, coiffé d'une calotte rouge, pose à genoux près de Sinécure en

chasuble, Napoléon paraît, chasse les courtisans, et, après l'examen de l'ébauche du peintre, salue David avec respect. Enhardi par cette manifestation, l'artiste, qu'essaie en vain de retenir Talma, ose adresser des conseils politiques à l'Empereur qui lui répond peinture, le fait baron, et sort, laissant l'indiscret à la fois penaud et ravi.

Paris, 1828: *Le Dix-huit Brumaire*, scènes historiques, par la Vicomtesse de Chamilly.

Les principales de ces scènes, impossibles à raconter en raison de leur diffusion, montrent Bonaparte sondant Barras au Luxembourg, conquérant Sieyès dans une loge du Conservatoire, dressant ses derniers plans dans sa maison de la rue Chantereine, agissant enfin à Saint-Cloud, auprès des Anciens puis des Cinq-Cents que ses soldats mettent en fuite.

Du mouvement, de l'esprit, une exactitude sans partialité distinguent ces tableaux qui, comme l'esquisse analysée plus haut, sont intéressants à lire pour la connaissance d'une époque émouvante et de personnages singuliers et glorieux.

Le Tableau du sacre et *le Dix-huit Brumaire* font partie d'un livre intitulé *Scènes contemporaines et Scènes historiques laissées par Madame la Vicomtesse de Chantilly*, qui eut plusieurs éditions, et dont les auteurs véritables se nommaient Emile Vanderburch, Loève-Weimar et Auguste Romieu.

Paris, 1829: *Trois actes d'un grand drame: Le Dix-huit Bru-*

maire, Abdication de Fontainebleau, le Vingt Mars ou Retour de l'île d'Elbe, par Léonard Gallois.

Tableaux historiques, dont le décor varie à chaque scène, et qu'aucune donnée particulière ne relie. L'ouvrage, qui a 446 pages, contient, d'après l'auteur même, peu de phrases dont on ne puisse trouver la source. Bornons-nous donc à l'indiquer, sans essayer une impossible et oiseuse analyse. Disons pourtant que cette mosaïque, faite avec art, se lit avec plaisir et constitue, en raison de sa date, un précieux document.

La révolution de Juillet, en chassant les Bourbons de la branche aînée, devait naturellement ramener l'attention publique sur celui qu'ils n'avaient renversé qu'avec le déshonorant concours de l'étranger. Il y eut, en haut comme en bas, explosion d'enthousiasme pour Napoléon et les faits de son règne, enthousiasme sincère, raisonné, dont nous allons trouver au théâtre des manifestations aussi nombreuses qu'intéressantes.

Paris, 1830: *Les Braves morts pour la liberté, en présence de Napoléon et de Louis XVIII dans les Champs-Elysées*, par ***.

Napoléon et Louis XVIII s'entretiennent, en bons cousins, du pays qu'ils ont gouverné chacun à leur manière, quand de nouveaux venus aux Champs-Elysées leur apportent la nouvelle de la révolution qui a renversé le trône de Charles X. C'est Eugène Darcourt, étudiant en droit, qui commence le

récit, continué par Etienne Dumont, étudiant en médecine, Victor Lannoue, élève de l'Ecole Polytechnique, Stanislas Leroux, ouvrier menuisier, et terminé par Rouzée, homme de lettres, mort un mois après les événements. — « Quelle leçon pour les rois! », s'écrie Louis XVIII. — « Les peuples en profiteront aussi, conclut Napoléon, ils savent maintenant comment on se débarrasse d'un mauvais gouvernement ».

Recueil de dialogues plutôt que pièce, mais qui nous a paru, en divers points, digne de mention.

Cirque-Olympique, 31 août 1830: *La Prise de la Bastille, gloire populaire, et le Passage du Mont Saint-Bernard, gloire militaire*, pièce en 2 époques et en 7 tableaux, par Henri Villemot et Théodore Nézel (avec Ferdinand Laloue).

Le tocsin sonne, le prévôt des marchands nomme La Salle général de la milice parisienne, Mirabeau proteste contre le rappel des troupes, les Suisses chargent la foule qui fait des barricades, se partage des armes, et finalement assiège la Bastille qu'elle emporte au cri de : Vive la liberté!

Harassés de fatigue et mourant de faim, des soldats français défendent vaillamment contre les Autrichiens une redoute confiée à leur garde. Secourus au dernier moment, ils se rallient au gros de l'armée qui, malgré l'avis des généraux parlant de retraite, va franchir le Mont Saint-Bernard. C'est Bonaparte qui a décidé cette opération audacieuse, c'est lui qui la dirige et dont la volonté galvanise les soldats gravissant les pics au chant de *la Marseillaise*.

Succession de tableaux rapides composant deux actions bien distinctes. Bonaparte ne figure que dans la seconde, et comme personnage muet. Chose singulière, ce rôle était rempli par l'acteur

Chevalier qui, vingt ans auparavant, avait plusieurs fois incarné le héros au théâtre des Jeux Gymniques.

Vaudeville, 9 octobre 1830 : *Bonaparte, lieutenant d'artillerie, ou 1789 et 1800*, comédie historique en 2 actes, mêlée de couplets, par Xavier Saintine, Duvert et Saint-Laurent.

La scène se passe à Valence, en Dauphiné. Parmi les habitués du salon de Mme du Colombier figurent l'abbé de Loris, Delaunay, conseiller au parlement de Grenoble, le marquis de Courvolle, colonel de cavalerie, le maître de danse Cabourdin, et un lieutenant d'artillerie âgé de vingt ans et que tout le monde appelle Léon. Mme du Colombier, qui a la manie de faire les cartes, annonce à ce dernier qu'il recevra une couronne et Léon, qui songe surtout à courtiser la jeune Victorine du Colombier, sourit de la prédiction. On est en 1789, les temps sont graves, et des courriers apportent successivement de Paris les nouvelles du renvoi de Necker, de la révolte des faubourgs et de la prise de la Bastille. Germilly, frère de Mme du Colombier, De Courvolle et Victorine tiennent pour l'ancien régime, tandis que Delaunay, se réserve et que Léon se déclare pour les idés nouvelles. Il refuse même de se joindre à ceux qui veulent aller au-devant du général Tilmont, envoyé par la cour pour mettre à la raison les mécontents du Dauphiné. Victorine, qui n'ignore pas l'amour discret du lieutenant, charge Delaunay de le convertir aux idées royalistes, mais, dans l'entretien qui s'engage entre eux, Léon parle avec tant de chaleur et de sincérité que Delaunay lui donne raison et se met de son parti. Léon regrette d'avoir embrassé une carrière qui lui défend une volonté autre que celle de ses chefs, il songe à la quitter en apprenant que l'Académie de Lyon a couronné le mémoire envoyé par lui sur cette question de Raynal : *Quels sont les*

moyens à employer pour rendre les peuples heureux? N'était-ce pas là la couronne promise par Mme du Colombier, et ne pourra-t-il pas en mériter encore? Au moment où il se décide à déposer l'épée pour la plume, la générale retentit; les événements parisiens ont leur écho à Valence où le peuple court aux armes; ce n'est pas le moment de quitter l'armée, et, tandis que Germilly et Courvolle déclarent la guerre au peuple, Delaunay et Léon proclament, eux, la guerre aux tyrans.

Onze ans s'écoulent. Madame du Colombier est devenue aveugle, Delaunay a épousé Victorine, et De Loris, qui a quitté la soutane pour l'uniforme, est capitaine de hussards. On attend à Valence l'arrivée du Premier Consul, vainqueur à Marengo, et Madame du Colombier, qui n'a pas perdu l'habitude de consulter les cartes, annonce aux siens la visite d'un grand personnage. C'est Léon qui se présente; il n'a pas oublié celle qui la première a fait battre son cœur, et il s'est échappé de l'armée dont il fait partie pour revoir ses anciens amis. Victorine surtout accueille avec joie sa venue. Son mari vient de lui confesser qu'entraîné par De Loris, qui reproche à Bonaparte de viser à la dictature, il s'est affilié à un complot contre la vie du Premier Consul et que le sort l'a désigné pour frapper le chef de l'Etat; elle sait que Léon a beoucoup d'influence sur Delaunay qu'il a jadis converti aux idées républicaines, et elle fait part au visiteur des projets de son mari en le priant de l'en détourner par ses bons conseils. Léon accueille la confidence avec une agitation qui surprend Victorine. Quel n'est pas l'émoi de la jeune femme en apprenant de l'ex-danseur Cabourdin, devenu fournisseur des armées, que celui qu'on continue à appeler Léon chez Madame du Colombier, n'est autre que le Premier Consul Napoléon Bonaparte. Elle tombe aux genoux du héros qui lui promet avec bonté que le consul ne saura rien du secret confié à l'ami; Delaunay, surprenant sa

femme, croit à une trahison de celui et de celle qui se sont aimés jadis; Bonaparte se nomme et s'offre aux coups de ceux qu'il sait en vouloir à sa vie; Delaunay confus s'incline en protestant de son respect, Bonaparte pardonne, envoie De Loris en Egypte, et prend congé des amis de sa jeunesse, pendant que Madame du Colombier fait observer que la couronne promise autrefois par les cartes au lieutenant d'artillerie pourrait bien être plus qu'une récompense académique.

Ces deux épisodes de la vie de Bonaparte sont exposés sans grande habileté, ils intéressèrent néanmoins et furent applaudis pendant un assez long temps.

Théâtre des Nouveautés, 9 octobre 1830 : *Bonaparte à l'Ecole de Brienne, ou le Petit Caporal*, souvenir de 1783, en 3 tableaux, par Gabriel, F. de Villeneuve et Michel Masson.

Le ministre de la guerre doit visiter l'école militaire de Brienne, instituée pour l'éducation de la noblesse française et confiée à la surveillance des frères minimes. Morel, capitaine instructeur de l'école, a encouru la disgrâce du principal pour s'être battu en duel et avoir adressé au roi un mémoire contre les Jésuites; suspendu d'abord de ses fonctions, il a dû accepter sa démission, et sa fille Joséphine a été renvoyée de Saint-Cyr, où elle faisait ses études. Si Morel a des ennemis, il compte également des amis, et les meilleurs sont évidemment ses élèves qui l'estiment et qui l'aiment. En tête de ces élèves est le jeune Bonaparte, que le principal se réserve de recommander spécialement au ministre. Il est depuis trois jours au cachot, par suite d'une incartade, et sa retraite forcée suspend les jeux et surtout les batailles entre élèves qu'il dirige, en qualité de caporal, avec un art auquel

tous rendent hommage. Mis en liberté, Bonaparte imagine de rédiger en faveur de Morel une pétition que signeront tous ses condisciples. La pétition est saisie par un des frères minimes, et les élèves que ce trait indigne vont se révolter, quand leur caporal, invoquant la discipline, les fait rentrer dans le devoir. Pour prix de la belle conduite de Bonaparte, sa pétition lui est rendue, et Joséphine, qui la présente au ministre, a le bonheur de voir son père réintégré dans ses fonctions. Quant à Bonaparte, qui a refusé successivement au frère Patrault de se consacrer au professorat, au frère Ægidius d'entrer dans les ordres, il obtient le prix d'honneur de l'école de Brienne et entre, par suite, à l'Ecole Militaire de Paris, seul milieu convenant aux aptitudes qu'il a révélées et aux désirs de gloire qui le poursuivent.

Cet ouvrage ne met pas seulement en relief la franchise, la générosité, le courage de l'élève de Brienne, il contient une sorte de révélation du glorieux avenir qui l'attend. Beaucoup de mots historiques y sont placés avec un à-propos remarquable. Dans une bataille à coups de boules de neige, un des camarades du Petit Caporal tombe, atteint d'un projectile en plein visage. On emporte le blessé ; Bonaparte lève la main, suspend le combat, se découvre et dit : « Honneur au courage malheureux ! »

A une autre scène, il admire la gentillesse et la bonté de la fille de son professeur, nommée Joséphine. — « Si je me marie jamais, lui dit-il, je veux une femme qui s'appelle comme vous ». Enfin il voit, dans un rêve qu'il raconte avec émo-

tion à ses condisciples, le pape posant, aux acclamations du tout un peuple, la couronne sur sa tête.

Le succès de *Bonaparte à Brienne* fut considérable ; il se renouvela à chacune des reprises qu'en fit Déjazet, créatrice du rôle principal, et que nous mentionnerons à leurs dates.

Ambigu, 14 octobre 1830 : *Napoléon,* pièce historique en 3 parties, mêlée de chants, suivie d'un épilogue, par Anicet Bourgeois et Francis Cornu.

Nous sommes à Toulon, en 1793. L'armée républicaine, sous les ordres du général Doppet, assiège la ville. Ce Doppet, ancien docteur, tient en médiocre estime le commandant d'artillerie Bonaparte, qui se permet d'avoir des idées particulières sur la façon de conduire l'attaque. L'animosité de Doppet contrarie les grenadiers Valentin et Lambert, plus encore la cantinière Vitoria qui, en sa qualité de Corse, a pour Bonaparte une grande affection. Promise à l'artilleur Vincent, Vitoria, qui ne craint pas de faire à l'occasion le coup de feu, a des rêves qui lui montrent son compatriote atteignant, par degrés, le trône de France. Tout en écoutant des confidences qui caressent sa secrète ambition, Bonaparte ne perd pas de vue les difficultés de la situation présente. Par bonheur Dugommier, nommé général en chef à la place de Doppet, adopte le plan conçu par le jeune Corse ; Toulon est repris, et Bonaparte reçoit pour récompense le grade de général de brigade.

Dix-sept ans passent. Napoléon, campé sur la route de Paris à Montereau, prend pour quartier-général une chaumière qui se trouve appartenir à Vitoria, retirée du service après la mort de Vincent, son mari, dont elle a un fils, du

nom de Julien. Valentin et Lambert y retrouvent leur ancienne camarade, et l'Empereur lui-même n'est pas fâché de revoir celle qui lui avait prédit ses grandes destinées. Mais les temps sont bien changés, et, malgré la victoire qu'il remporte à Montereau, Napoléon, trahi par le sort, est obligé de faire, dans la cour du palais de Fontainebleau, ses adieux à l'armée, et de partir pour l'île d'Elbe où Valentin, Vitoria et son fils le suivent avec enthousiasme.

Seize années encore s'écoulent entre la seconde et la troisième partie. Retirée dans un hameau du Morvan, Vitoria, mettant en action *les Souvenirs du peuple*, de Béranger, y célèbre tous les ans, avec ses vieux amis Lambert et Valentin, la fête du grand homme qui n'est plus. Sa mémoire sera, cette fois, acclamée plus vivement encore, car Julien, serrurier à Paris, revient de la capitale annonçant la révolution qui a chassé la branche aînée des Bourbons, et mis sur le trône un prince dont le premier soin sera d'aller chercher à Sainte-Hélène les cendres de Napoléon pour les mettre sous la colonne Vendôme.

Cette pièce, à laquelle le tableau du Retour des Cendres — de dix ans en avance — sert d'apothéose, est rapide, bien faite, intéressante ; elle eut le grand succès qu'elle méritait à divers titres. On la reprit, trois ans plus tard, au théâtre Molière.

Variétés, 15 octobre 1830 : *Napoléon à Berlin, ou la Redingote grise*, comédie historique en 1 acte, mêlée de couplets, par Dumersan et Dupin.

Le meunier prussien Burmann a recueilli et soigné un jeune voltigeur français, Lucien, blessé en défendant son

drapeau ; cette bonne action lui porte chance car un jour que, voyant son moulin incendié par des troupes, il essaie d'attenter à sa vie, un inconnu vêtu d'une redingote grise l'arrête, lui donne une bourse pleine d'or et disparaît. Avec cet or Burmann rebâtit son moulin et dote sa fille Nancy, que le comte d'Hatzfeldt veut marier à son concierge Fritz, bien que Nancy ait conservé de Lucien le plus tendre souvenir. A la faveur de cette noce, le comte prétend s'emparer de Napoléon, logé dans son château, et venger ainsi sa patrie. Pour arriver à ses fins, il verse de l'opium au soldat chargé de garder, la nuit, la porte de l'Empereur ; ce soldat, qui n'est autre que Lucien, s'endort effectivement, mais Napoléon, sortant de sa chambre, voit la sentinelle en défaut, saisit l'arme qu'elle n'a plus la force de tenir, et crie lui-même un formidable *qui vive?* quand les conspirateurs paraissent. Ce cri les met en fuite, et l'Empereur rentre chez lui, après avoir remis le fusil entre les mains de Lucien qu'il réveille d'une secousse. D'Hatzfeldt, cependant, a dû prendre pour complice certain diplomate imbécile qui, chargé de faire parvenir à un noble prussien une lettre des plus compromettantes, trouve moyen de la remettre entre les mains de Napoléon. La vie du comte est donc à la merci de l'Empereur, mais Madame d'Hatzfeldt implore sa grâce, et Napoléon, lui remettant la lettre de son mari, annule ainsi la seule preuve qui pourrait faire condamner le coupable. Quant à Lucien, l'Empereur, qui a trouvé sur le jeune soldat un fragment du drapeau sauvé au péril de sa vie, loin de punir sa négligence involontaire, le fait lieutenant, chevalier de la légion d'honneur, et le marie avec Nancy. Burmann reconnaît alors dans Napoléon le bienfaiteur anonyme qui l'a sauvé de la ruine et du suicide, et tous les personnages tombent aux pieds du héros qui enchaîne les cœurs par la reconnaissance.

Deux traits connus de la vie de Napoléon sont réunis dans cet ouvrage avec une habileté contestable; il reçut néanmoins des applaudissements.

Porte-Saint-Martin, 20 octobre 1830 : *Napoléon, ou Schœnbrunn et Sainte-Hélène,* drame historique en 9 tableaux, par Charles Dupeuty et Régnier-Destourbets.

A Vienne, dans l'auberge de Walder où sont logés plusieurs soldats français, parmi lesquels Hubert, sergent de la vieille garde, des étudiants allemands, groupés sous le nom d'Amis de la Vertu, se réunissent dans le but apparent de boire et de chanter, mais en réalité pour assurer par tous les moyens possibles la liberté de l'Allemagne. Le plus fanatique de ces patriotes est Frédérich Staps, fiancé de Clémence Walder; c'est lui que le sort désigne pour tuer Napoléon, et Clémence, en bonne Allemande, l'encourage au crime. Des négociations sont pendantes entre la France victorieuse et l'Autriche; Napoléon, pour amener l'ambassadeur de François à signer la paix, décide de passer avec lui la revue de son armée que les Allemands croient épuisée par la campagne; prévenu de l'événement par Hubert, Frédérich, au sortir du temple où il vient d'épouser Clémence, se rend au château de Schoenbrunn, et, au cours de la revue pendant laquelle Hubert est décoré, se jette, le couteau à la main, sur Napoléon. On le désarme, on l'arrête. Interrogé par l'Empereur qui voudrait lui sauver la vie, l'étudiant obstiné dans sa haine jure de recommencer l'attentat manqué et est condamné à mort. Clémence alors se dénonce comme ayant poussé Frédérich au crime. Heureusement pour elle et son époux, l'ambassadeur autrichien, frappé du nombre et de la bonne tenue des troupes françaises, signe la paix, et Napoléon remet aux mains de l'empereur François Frédérich Staps, dont il demande la grâce.

On ne revoit qu'à Sainte-Hélène Napoléon vaincu et malheureux. Hubert, qui a conservé pour le héros une admiration enthousiaste, parvient à débarquer dans l'île sous un habit de matelot. Il vient donner à l'Empereur des nouvelles de son fils qu'il a pu voir à Vienne, et surtout arracher leur proie aux bourreaux d'Angleterre. Une centaine de grognards l'ont accompagné, et croisent devant Saint-Hélène dans un brick prêt à recevoir l'illustre captif. Mais des frégates anglaises donnent la chasse à ce brick, et un an s'écoule avant qu'il puisse reparaître devant l'île. C'est le 15 août, et les compagnons de Napoléon lui offrent pour sa fête le portrait du Roi de Rome et la liberté. Après un refus motivé par la crainte d'exposer les jours de ses amis, l'Empereur, poussé à bout par les insultes d'Hudson Lowe, se décide à tenter l'aventure; mais tout est découvert. Hubert, frappé d'une balle, n'a que le temps de prévenir son maître, et le gouverneur se venge par de nouvelles cruautés des hommes coupables d'avoir voulu se soustraire à son immonde tyrannie. L'œuvre anglaise bientôt s'achève; Napoléon meurt, enveloppé dans le drapeau de Marengo, et, tandis qu'Hubert et ses compagnons déposent son corps dans une vallée de Sainte-Hélène, une apothéose escomptant l'avenir montre un char pavoisé des couleurs nationales et qui, accompagné de la population parisienne, va déposer les cendres de l'Empereur sous la colonne Vendôme.

Tableaux intéressants, dont le succès fut considérable, et que toutes les scènes de France représentèrent successivement. La seconde partie fut donnée au même théâtre, en décembre 1848, sous ce titre: *Napoléon à Sainte-Hélène;* la pièce entière reparut au Cirque en avril 1852, et ces deux reprises firent autant d'effet que d'argent, grâce

à l'acteur Gobert qui y jouait le rôle principal, établi par lui à la création.

Théâtre Comte, 22 octobre 1830 : *Napoléon à Brienne*, pronostic en 3 tableaux, mêlé de couplets, par Dupontchartrain (Maurice Alhoy et Maréchalle).

En l'absence du gouverneur de l'école de Brienne, les frères Ignace et Casse-Bras complotent de le déposséder à leur profit d'une place que, selon eux, il tient avec trop peu d'énergie. Bonaparte étant un des meilleurs élèves, ils tâchent de le mettre dans leurs intérêts et croient y avoir réussi, quand le jeune homme, après avoir entraîné ses camarades parmi lesquels figurent Duroc, Lannes et Berthier, s'empare pour lui-même du pouvoir convoité. Ses sœurs Pauline, Elisa et Hortense viennent en vain le prier de rentrer dans le devoir ; il les fait changer d'idée en leur promettant de les associer à sa gloire future et résiste vaillamment, à coups de boules de neige, à l'assaut que les frères, secourus par d'autres collèges, lui font subir Accablé par le nombre, il doit cependant mettre bas les armes ; les vainqueurs gracient ses camarades, mais le condamnent, lui, à s'éloigner. On l'enferme dans une salle appelée Sainte-Hélène où, bien que malade, il doit subir mille avanies de Casse-Bras qui lui enlève papier, encre et plumes. Furieux de cette mesure, Bonaparte jette par la fenêtre une ardoise à l'adresse de ses condisciples qui la lisent, se révoltent et forcent les frères à boire les potions amères préparées pour le prisonnier. Le gouverneur revient au moment où la punition s'achève ; il connaît les faits passés en son absence, donne à chacun sa part de blâme et remet à Bonaparte, à Duroc, Lannes et Bertrand des brevets qui les nomment sous-lieutenants, à la condition de faire quelques années d'études à l'Ecole Militaire de Paris. C'est accomplir le plus vif souhait

de Bonaparte auquel un rêve annonce sa grandeur future, rêve qui se termine par l'apparition de la colonne Vendôme, pavoisée de drapeaux tricolores, et unissant dans la même apothéose les bustes de Napoléon et de Louis-Philippe.

Le naïf public du théâtre Comte pouvait seul accepter les invraisemblances de cette œuvre manifestement inspirée de la pièce représentée au théâtre des Nouveautés ; d'agréables couplets et une mise en scène inusitée lui valurent un succès.

Gaîté, 27 octobre 1830 : *Le Cocher de Napoléon*, vaudeville-anecdote en 1 acte, par T. Sauvage.

Ancien cocher de Napoléon, Germain, dit Landau, se réfugie après Waterloo à Lintz, petite ville d'Autriche, chez le menuisier Waldman, qu'il a jadis établi et doté. Waldman, à son tour, paye la dette de l'amitié en hébergeant Landau pendant quinze années. La gêne, puis la misère s'installe chez le menuisier qui se tait, ainsi que sa fille, pour ne pas troubler le repos de leur hôte. Des créanciers hargneux révèlent soudain à l'ancien cocher la situation vraie de son ami. Décidé à n'être plus à la charge de Waldman, Landau ne sait pourtant quel parti prendre, quand il fait rencontre d'un jeune officier qui, le voyant soucieux, l'interroge, écoute son histoire, et lui conseille de s'adresser au duc de Reichstadt qui, ce jour-là, doit inspecter son régiment, en garnison à Lintz. Landau suit cet avis, et n'est pas peu surpris de reconnaître, dans le fils de Napoléon, l'officier qui le lui a donné. Le duc, en mémoire de son père, fait compter à Landau dix mille écus, dont le brave homme se sert pour arranger les affaires de Waldman et marier la fille de celui-ci à l'ouvrier qu'elle aime.

Très agréable ouvrage où, pour la première fois, le fils de Napoléon était mis en scène ; il obtint une réussite justifiée par de jolis détails de sentiment.

Lyon, théâtre des Célestins, 30 octobre 1830 : *Napoléon, ou la Vie d'un grand homme*, drame contemporain en 3 actes et 10 tableaux, par Eugène de Lamerlière.

Chef de bataillon sans emploi, Bonaparte, présenté par Barras à la Convention, reçoit de celle-ci l'ordre de repousser les sections ameutées contre elle. Comme il met en ligne, devant Saint-Roch, les canons destinés à punir les rebelles, une jeune fille, Julie, l'aborde et le supplie, dans l'intérêt de la liberté et de sa propre gloire, de ne pas tirer sur le peuple. Bonaparte, inflexible, fait commencer le feu. Julie, dont le père est parmi les ennemis de la Convention, maudit Bonaparte au nom de la liberté, frappée par lui ; qu'il poursuive sa carrière, le souvenir du 13 vendémiaire l'accompagnera partout ; quant à elle, dont il demande en vain le nom, elle lui apparaîtra lorsqu'une grande catastrophe menacera sa destinée. L'épopée napoléonienne se déroule, après ce tableau-prologue. C'est le Pont d'Arcole, puis la révolte du Caire, Austerlitz, l'incendie de Moscou, avant lequel Julie se présente devant l'Empereur pour lui annoncer le déclin de sa fortune, l'abdication, avec une troisième apparition de Julie, vengeant par ses prédictions sinistres la mort de son père, victime de la mitraillade de Saint-Roch, le retour de l'île d'Elbe, Waterloo, Sainte-Hélène enfin, avec le martyre émouvant du monarque deux fois tombé.

Les rôles épisodiques d'un soldat et d'une vivandière dévoués à Napoléon, et celui d'un fournisseur

tournant à tous les vents politiques traversent ce drame touffu, mais fait sans art, et qui ne recule ni devant l'anachronisme ni devant la trivialité. Succès, malgré tout.

Lyon, Grand-Théâtre, 2 novembre 1830 : *Napoléon en Egypte, ou la Bataille des Pyramides*, pantomime historique en 3 parties, mêlée de danses et de tableaux militaires, par G. Quériau.

L'armée française est campée sous les murs d'Alexandrie. El-Modhy, faux prophète, descend des murs de la ville dans le camp, arrache un lambeau du drapeau français, et va commettre quelque crime quand il est aperçu, saisi et condamné à mort. Profitant d'une distraction des soldats, le traître parvient cependant à leur échapper, et se jette dans la mer au moment où Bonaparte va donner le signal de l'assaut. El-Modhy se rend à l'oasis d'Hellé, où Mourad-Bey se livre aux voluptés ; il lui montre le trophée qu'il a dérobé, excite sa colère, et Mourad-Bey se précipite sur la route du Caire pour livrer bataille aux Français. La rencontre a lieu au pied des Pyramides et est favorable aux nôtres, qui plantent sur le tombeau de Chéops le drapeau tricolore. El-Modhy, rassemblant les croyants du Caire, promet alors de délivrer sa patrie par un meurtre ; quand l'armée française pénètre dans la ville il se précipite, en effet, sur Kléber, mais il ne peut que le blesser légèrement, tandis que lui-même tombe frappé de vingt balles. C'en est fait de la résistance musulmane, et Bonaparte opère en toute sécurité la plus triomphante des entrées.

L'auteur avoue avoir puisé dans les quatre premiers chants du poème de Barthélemy et Méry

les éléments de ce ballet, qui ne visait et n'obtint qu'un succès de mise en scène.

Gaîté, 17 novembre 1830 : *Napoléon en Paradis*, vaudeville en 1 acte, par Simonnin, Benjamin Antier et Théodore Nézel.

Marengo, vieux soldat, et plusieurs jeunes gens tués comme lui sur les barricades de 1830, arrivent au Paradis, où Saint Pierre les admet sur des laissez-passer signés Béranger. Tous, pris du désir de saluer Napoléon, demandent au céleste portier de faire venir le grand homme. Un saint d'abord paraît, que nul ne veut reconnaître, puis, venant de la terre, les Napoléons exhibés par les théâtres du Vaudeville, des Nouveautés, des Variétés, de la Porte-Saint-Martin, de l'Ambigu, du Cirque, de Madame Saqui, de M. Comte ; à chacun d'eux Marengo mécontent décoche des épigrammes ; il finit, soutenu par le chœur des nouveaux élus, par exiger la présence du vrai héros, dont ces gens-là ne sont que les caricatures. Napoléon alors apparaît dans une gloire, juchée au sommet du théâtre. — Ah ! s'écrie Marengo,

Vous l'craignez encore aujourd'hui,
Vous vous rapp'lez, mes bons apôtres,
Qu'jadis il était maîtr' chez lui
Et souvent chez les autres.
En le laissant libre en ce lieu,
On craindrait qu'un jour de goguette
Le Caporal dise au bon Dieu :
Ot'-toi d'là que j'm'y mette !

Si haut placé que soit Napoléon, les personnages n'en sont pas moins contents de l'avoir retrouvé, et tous entonnent avec gaîté le vaudeville final.

Satire amusante que de jolis couplets, emprun-

tés à Béranger ou inspirés de sa manière, firent applaudir.

Théâtre du Luxembourg, 23 novembre 1830 : *Quatorze ans de la vie de Napoléon, ou Berlin, Postdam, Paris, Waterloo et Sainte-Hélène*, pièce historique en 4 actes et 7 tableaux, par Clairville aîné.

Bernard, grenadier de la garde, a tué en duel son sergent qui avait déshonoré sa fille ; c'est, d'après la loi militaire, un crime puni de mort. Pour échapper au châtiment, le soldat déserte et se réfugie à Berlin, où le prince de Hatzfeld, gouverneur nommé par Napoléon, lui donne à choisir entre le supplice et la trahison. Il s'agit, en effet, de porter au roi de Prusse des dépêches contenant des renseignements sur l'importance et les mouvements de l'armée française. Bernard, contraint par la nécessité, accepte la mission qu'on lui propose, mais le patriotisme l'emporte sur l'intérêt, et c'est à Napoléon qu'il va remettre les dépêches destinées au monarque prussien. L'Empereur indigné fait arrêter Hatzfeld et convoque pour le juger un conseil de guerre ; la princesse, femme du coupable, pénètre jusqu'à Napoléon, et le prie avec tant d'éloquence que le souverain jette au feu les preuves de la trahison de Hatzfeld. Ce dernier est mis en liberté, Bernard reprend sa place dans la garde, et l'Empereur, béni par ceux qu'il a graciés, s'écrie : « Je règne aujourd'hui, j'ai fait des heureux. » — Cependant les événements marchent. Détrôné, Napoléon revient de l'île d'Elbe, échoue à Waterloo, et est transporté à Sainte-Hélène. Là Bernard, qui n'a cessé de donner à Napoléon des preuves de sa reconnaissance, essaie encore de faire évader l'illustre captif ; surpris par Hudson Lowe, il paie de sa vie son dévouement à l'Empereur, qui meurt bientôt lui-même, victime de la férocité anglaise.

Cet ouvrage, le premier de Claiville, alors dans sa dix-neuvième année, est, malgré quelques imperfections, d'un vivant intérêt. Les couplets qu'il contient font pressentir déjà les triomphes que réservait le vaudeville à un auteur dont la verve et l'habileté sont restées proverbiales.

Opéra-Comique, 2 décembre 1830 : *Joséphine, ou le Retour de Wagram*, opéra en 1 acte, par Gabriel et Delaboullaye, musique d'Adolphe Adam.

La scène se passe en 1809, à la Malmaison. Après avoir battu l'Autriche et conclu avec elle une paix glorieuse, Napoléon va rentrer à Paris, à la grande joie de l'impératrice Joséphine. Une lettre de l'Empereur l'a précédé auprès de son épouse. Dans cette lettre, très affectueuse, Napoléon parle d'un acte de famille que le bonheur et la gloire de la France exigent; Joséphine, prenant son désir pour la réalité, croit que l'Empereur a décidé d'adopter son fils Eugène qui s'est distingué dans la dernière campagne, mais une visite du duc de Vicence apprend bientôt à Eugène que Napoléon, désolé de n'avoir pas d'enfant, a décidé de répudier Joséphine pour épouser l'archiduchesse d'Autriche. C'est un coup cruel pour Eugène, plus cruel encore pour sa mère qu'il est forcé d'instruire, et qui vient précisément de réconcilier deux de ses gens résolus au divorce. Mais le dévouement parle plus fort que la douleur, et, quand Napoléon paraît, c'est une épouse résignée qui l'accueille et mêle aux acclamations du peuple ses félicitations attendries.

L'idée de mettre en pièce lyrique le divorce de Napoléon paraîtra singulière, mais l'Opéra-Comique, si désireux qu'il fût de suivre le mou-

vement imprimé aux théâtres par le sentiment populaire, ne pouvait raisonnablement faire chanter le vainqueur de l'Europe; il tourna la difficulté en mettant des ariettes dans la bouche de Joséphine et dans celle d'Eugène; ces ariettes étant jolies, le succès couronna son audace.

Cirque-Olympique, 6 décembre 1830 : *L'Empereur*, événements historiques en 5 actes et 18 tableaux, par Prosper Lepoitevin Saint-Alme, Ferdinand Laloue et A. Franconi.

Kaléidoscope théâtral où défilent sans lien, presque sans personnages accessoires, Bonaparte présentant au Directoire le traité de Campo-Formio, le départ de l'expédition d'Egypte, les Pyramides, l'explosion de la machine infernale, le sacre, les Français à Madrid, le divorce de Napoléon, l'incendie de Moscou, le passage de la Bérésina, les adieux de Fontainebleau, le départ pour Sainte-Hélène, l'impériale agonie, le convoi et l'apothéose du grand homme. Succès de mise en scène.

Théâtre de Belleville, décembre 1830 : *Napoléon, ou Berlin, Paris et Sainte-Hélène*, drame en 5 actes, par Charles Desnoyer.

Les élèves de Séveste avaient joué sur les théâtres de Montparnasse et de Montmartre le *Napoléon* de la Porte-Saint-Martin, mais les traités des auteurs leur interdisaient de le laisser donner à Belleville, trop voisin des boulevards. Pour obvier à cet inconvénient Charles Desnoyer, auteur-acteur estimé du public, composa un drame dont

il trouva les éléments dans Las Cases, O'Méara, Antomarchi et autres, et dont il joua lui-même le rôle principal. Sa pièce fut applaudie, mais on ne l'imprima point et nous n'en connaissons aucune analyse.

Théâtre des Nouveautés, 28 décembre 1830 : *Le Fils de l'Homme*, souvenirs de 1824, par Paul de Lussan (Eugène Sue et De Forges).

La scène se passe à quelques lieues de Vienne, dans un des châteaux de l'empereur. Georges Brémont, homme de lettres français, a composé en l'honneur de Napoléon un poème dont il veut faire hommage au duc de Reichstadt, mais le gouverneur de ce dernier a ordre d'empêcher tout Français d'approcher du prince, et Georges n'a pu que jeter dans le parc de Schœnbrunn un exemplaire de son livre. Pour s'assurer que le duc a trouvé le poème, pour remplir surtout auprès de lui la mission qu'il tient de son père, compagnon de captivité du héros à Sainte-Hélène, Georges s'introduit, comme maître de musique allemand, dans un château impérial où il espère qu'un jour le duc paraîtra. Ce château a pour conservateur Werner, dont la fille Mina s'éprend pour Georges d'un grand amour, si bien que lorsque le duc vient, un an plus tard, faire sa retraite pascale dans le château, le Français n'a pas grand'peine à obtenir de Mina le moyen d'entretenir le fils de Napoléon. Le duc a lu le livre de Georges avec un intérêt très vif ; grâce aux coupables complaisances de ses précepteurs, il ignore que Napoléon fut son père, et les révélations de Georges lui causent un orgueil égal à sa colère contre ceux qui lui ont tu sa naissance. Mais que peut le pauvre prince affaibli, dompté par dix années d'éducation sournoise? Pleurer son père en pressant sur ses lèvres le portrait

et les cheveux que Georges lui remet de la part du martyr. Un reste d'énergie lui fait encore protéger le jeune Français contre les gardiens allemands, furieux de voir crouler leur échafaudage de mensonges; mais, en serrant une dernière fois la main du prince, Georges sent bien que la France ne peut attendre que des vœux stériles de l'enfant vaincu par la destinée.

Cet acte dut à sa simplicité le succès d'émotion qu'il obtint. Il fut repris, le 16 février 1831, à l'Ambigu-Comique.

La réapparition de Napoléon au théâtre devait naturellement attirer l'attention des faiseurs de revues. Dans *Cagotisme et Liberté, ou les Deux Semestres*, revue de l'année 1830 en 2 parties, par Duvert, Ernest (Saintine) et Etienne (Arago), jouée au Vaudeville le 31 décembre 1830, Bonaparte, représenté par un enfant, sortait d'une trappe devant la Liberté théâtrale, la Liberté politique et l'Auréole pour débiter quelques phrases, prendre du tabac, et riposter à l'ex-censeur Riffard qui le saluait, à la fin de sa scène, par un Adieu, tyran : « Adieu, imbécile ». — Cela, sans préjudice d'un rondeau où la Liberté théâtrale énumérait, en les critiquant, les Napoléons de toutes les scènes parisiennes.

Dans *les Variétés de 1830*, revue en 1 acte, par De Rougemont, Brazier et F. de Courcy, représentée le même jour aux Variétés, comparu-

rent, devant la Liberté, commère obligée de l'époque, le *Bonaparte* du Vaudeville, celui des Nouveautés, *la Redingote grise* des Variétés, le *Napoléon* de la Porte-Saint-Martin, ceux de l'Opéra-Comique, de l'Ambigu, du Cirque et du théâtre Comte. Ce dernier, conduisant le cortège, faisait l'appel de tous les empereurs qui, à son commandement, mettaient ensemble les mains derrière le dos, croisaient les bras sur leurs poitrines, prisaient du tabac, et prononçaient la célèbre phrase des Pyramides, pendant que Joséphine, en quête de son époux, cherchait à la reconnaître dans ces personnages n'ayant ni sa physionomie ni ses allures.

Paris, 1830 : *L'Entrée des Français au Kaire*, drame héroïque en 3 actes, composé en l'an VII au lazaret d'Ancône, en quarantaine, par N***, membre de l'Institut d'Egypte.

L'armée française, commandée par Bonaparte, est sous les murs du Caire. Mourad-Bey, furieux des défaites infligées à ses Mamelouks, fait arrêter tous les négociants français de la ville pour les mettre à mort ; mais Souliska, femme d'Ibrahim-Bey, compagnon d'armes de Mourad, sollicite de son époux la faveur de veiller sur les prisonniers et jure de leur sauver la vie. Ne pouvant les faire évader elle leur distribue des armes, et, quand les assassins se présentent, ils sont reçus avec vigueur. Pendant ce temps les troupes françaises ont pris la ville. Bonaparte, entré à la tête des vainqueurs, apprend la généreuse conduite de Souliska, la félicite et lui donne une escorte pour qu'elle puisse rejoindre Ibrahim en fuite. Puis le général en chef adresse aux Arabes un dis-

cours promettant de respecter leur religion et leurs propriétés, et ses auditeurs conquis font éclater leur reconnaissante allégresse.

Par sa contexture inhabile et son style boursouflé, cet ouvrage offre bien son certificat d'origine. Sa publication, d'un intérêt contestable, fut à peu près ignorée du public.

Théâtre de Belleville, 1er janvier 1831 : *Napoléon aux Tuileries*, comédie en 1 acte, par Dumersan.

Pour accompagner sur l'affiche *Napoléon à Berlin*, emprunté au répertoire des Variétés, Dumersan écrivit cette *suite*, recueil de conversations intéressantes entre Napoléon, Talma, Chénier, Girodet, Joséphine et Madame de Staël, que le public accueillit favorablement mais qui ne fut pas imprimée.

Odéon, 10 janvier 1831 : *Napoléon Bonaparte, ou Trente ans de l'histoire de France*, drame en 6 actes et 23 tableaux, par Alexandre Dumas.

Officier d'artillerie Bonaparte, sous les murs de Toulon, voit ses idées combattues par l'ineptie du général Cartaux et le mauvais vouloir des représentants Fréron et Salicetti. Seul Gasparin, collègue de ces derniers, a confiance dans le mérite du jeune homme, et, quand Dugommier remplace Cartaux, il le recommande chaudement au nouveau général. Tandis que Gasparin et Dugommier confèrent, Bonaparte arrête un espion dont l'intelligence et le courage le frappent; au lieu de le faire exécuter il lui laisse la vie, à condition

qu'il devienne sa chose. L'espion accepte et, pour commencer, rentre à Toulon où il met le feu aux poudres anglaises; à la faveur du trouble causé par l'explosion, les Français attaquent, et Bonaparte, dont le plan a séduit Dugommier, entre en vainqueur dans la ville. Le temps marche. Premier Consul et à la veille d'être proclamé empereur, Bonaparte se promène incognito dans Saint-Cloud pour connaître l'esprit public, quand un royaliste se précipite sur lui, le poignard levé; un homme se jette au-devant de l'assassin et reçoit dans le bras le coup destiné à Bonaparte : c'est l'espion, qui continue par admiration à l'Empereur le dévouement promis par reconnaissance au général. Nous le retrouvons sur le parvis Notre-Dame préparant au nouveau souverain une réception chaleureuse, au Kremlin où il arrache Napoléon à l'incendie, à la Bérésina où il garde sa cabane, aux Tuileries où il lui révèle une conspiration ayant pour but le retour des Bourbons, à Fontainebleau où il le sauve du suicide, à l'Ile d'Elbe où il le décide à retourner en France, à Sainte-Hélène enfin, où, sous le déguisement d'un officier anglais, il propose au prisonnier une évasion certaine; l'Empereur refusant dans l'intérêt de sa gloire, l'espion qui l'approuve se dénonce lui-même à Hudson Lowe et meurt pendu, à l'heure précise où Napoléon rend à Dieu sa grande âme.

Nous avons insisté sur ce personnage d'espion parce qu'il est la seule chose originale du drame fait, selon l'expression de l'auteur même, à coups de ciseaux. Commandé par Harel, ancien préfet de l'empire, monté luxueusement et joué par Frédérick-Lemaître, *Napoléon Bonaparte* eut un succès énorme dont *Victoires et Conquêtes*, Bourrienne, Norvins, *le Mémorial de Sainte-Hélène,* pouvaient revendiquer la meilleure part.

Gaîté, 13 janvier 1831 : *Malmaison et Sainte-Hélène*, drame en 6 tableaux, par Guilbert de Pixérécourt, Victor Ducange et T. Sauvage.

Le premier acte se passe à Malmaison, sous le Consulat. Joséphine, entourée de ses dames de compagnie, leur distribue des bijoux et leur raconte quelques circonstances de sa vie; elle donne ensuite audience à des solliciteurs qui tous s'éloignent comblés de ses bienfaits; puis elle s'entretient avec Mademoiselle Lenormand, la devineresse qu'elle a fait demander, et à qui elle fait part des prédictions d'une vieille négresse de la Martinique; Mademoiselle Lenormand les lui confirme, ajoutant que le bonheur et la gloire n'abandonneront Bonaparte que dans le cas où il s'éloignerait d'elle. Hortense accourt et annonce à Joséphine qu'un prince français a été arrêté hors du territoire de la République et qu'on instruit son procès; Joséphine s'en explique avec Bonaparte et obtient la grâce du prisonnier, mais, au moment où Eugène va partir pour Vincennes, le président du Sénat vient exprimer au Premier Consul le vœu de la nation qui l'élève à la suprême puissance en lui confiant le titre d'Empereur, et le duc d'Enghien oublié subit la peine de mort.

Le deuxième acte se joue dans le parc de Malmaison, où Joséphine a fait construire la chaumière de la vieille Marguerite de Brienne pour surprendre l'Empereur; elle y amène la bonne femme et l'installe. Napoléon suivi d'Eugène parcourt cette partie du parc, il aperçoit la chaumière, voit Marguerite, lui parle, le reconnaît et lui fait des présents. Une table, dressée par son ordre et entourée de lauriers et de grenadiers, est destinée à offrir un déjeuner aux braves de la garde; ils arrivent et l'Empereur les décore de sa main. Malgré la gaîté qui préside à cette fête, Napoléon semble préoccupé, c'est qu'il a pris la résolution grave de répudier Joséphine, résolution qu'il communique bientôt, dans son cabinet de travail, à Eugène, chargé d'en instruire l'Impé-

ratrice. L'acte de dissolution, dressé par l'archichancelier, est lu par lui dans ce même cabinet, mais, en le signant, Joséphine s'évanouit.

Il semble que Napoléon ait divorcé avec la fortune en même temps qu'avec Joséphine; les événements justifient la prédiction de Mademoiselle Lenormand, et c'est à Sainte-Hélène que nous retrouvons l'Empereur, Sainte-Hélène où, après nombre d'incidents empruntés à Las Cases et Antomarchi, le héros meurt, victime de la barbarie des Anglais.

La vérité de ces tableaux ne suffit pas pour assurer leur succès, on les donna un mois à peine, avec de faibles recettes. Le 2 février suivant, les auteurs, supprimant la partie de leur pièce consacrée à Sainte-Hélène, offraient au public une version nouvelle intitulée : *Malmaison, ou l'Empire et le Divorce,* version qui ne fut pas plus heureuse que la première, et qui, comme elle, resta manuscrite.

Porte-Saint-Martin, 22 janvier 1831 : *Le Maréchal Brune, ou la Terreur de 1815*, événement historique en 4 tableaux, par Charles Dupeuty et Fontan.

Episode de la réaction sanglante qui déshonora la seconde Restauration, mis en scène avec un talent réel. Nous l'enregistrons comme document sur un des maréchaux de l'Empire, mais en nous dispensant d'une analyse que le nom seul de Brune motiverait insuffisamment.

Le même sujet fut traité par Méry, en 1832,

dans *l'Assassinat,* scènes méridionales rééditées plus tard sous ce titre : *Une nuit du Midi.*

Vaudeville, 28 janvier 1831 : *L'Entrevue, ou les Deux Impératrices,* comédie-vaudeville en 1 acte, par De Villeneuve, Michel Masson et Ernest (Saintine).

La scène se passe à la Malmaison, résidence de l'Impératrice divorcée, vers le milieu de 1811. Napoléon, qui a toujours eu envie de mettre en présence sa deuxième épouse et Joséphine, apprend que Marie-Louise doit visiter, sous le nom de comtesse de Halberg, le château de la Malmaison; il en donne avis à Joséphine, et celle-ci fait répandre le bruit de son départ pour la Navarre. L'ancienne impératrice, se consolant par des bienfaits de la perte de sa couronne, a promis sa protection au sergent de la garde Bernard qui sollicite une pension pour son vieux père invalide, et au prince Maximilien qui, dépouillé de sa principauté de Lowenstein, réclame un dédommagement lui permettant d'épouser Mademoiselle d'Estaing, fille d'honneur de Joséphine. La soi-disant comtesse de Halberg, arrivant à la Malmaison, est reçue avec grâce par Joséphine qui se donne pour Madame de Chevreuse, première dame d'honneur, mais cet incognito est bientôt dévoilé par une domestique imprudente, en même temps que Renaud reconnaît et nomme Marie-Louise, qui se trouve ainsi à visage découvert devant celle qu'elle ne peut s'empêcher de jalouser et qu'on lui a dit être son ennemie. Une conversation, qu'elle entend d'un bosquet où Joséphine la cache à l'approche d'indiscrets, l'édifie sur les véritables sentiments de sa devancière, qui lui témoigne sa confiance en lui cédant ses droits au bonheur de Renaud et de Maximilien. Mais on annonce l'Empereur ; Marie-Louise, pour n'être pas surprise en flagrant délit de curiosité, se hâte de disparaître, emportant de sa visite une impression très favo-

rable à Joséphine qui lui souhaite un bonheur plus durable que le sien.

Anecdote intéressante, traitée avec habileté et vivement applaudie.

Ambigu, 12 février 1831 : *Joachim Murat*, drame historique en 4 actes et 9 tableaux, par Benjamin (Antier), Théodore (Nézel) et Alexis (Decomberousse).

Cette pièce, qui prend Murat au séminaire de Toulouse en 1787, pour le suivre à la caserne de la même ville en 1788, à Naples en 1808, en Provence en 1815, en Calabre la même année, est une succession de tableaux familiers ou militaires, sans liaison mais non sans intérêt. Napoléon n'y apparaît dans aucune scène, et nous ne la signalons qu'en raison des liens unissant, dans l'histoire, le roi de Naples à l'Empereur français.

Le théâtre du Cirque donna, le 30 octobre 1841, *Murat*, drame historique en 3 actes et 14 tableaux, par Ferdinand Laloue et Fabrice Labrousse, écrit sur le même plan que le précédent, et que, pour cette raison, nous indiquons sans nous y arrêter.

La Fin de Murat, en 3 tableaux, publiée en 1890 par Jean Berleux (Quentin-Bauchart), complète la série des œuvres dramatiques spécialement consacrées au soldat couronné, dont la mort fut non moins théâtrale que la vie.

Théâtre du Luxembourg, 17 février 1831 : *L'Impératrice Joséphine*, pièce historique en 4 actes et 6 tableaux, par ***.

Napoléon, chose bizarre, ne figurait pas dans cette œuvre allant du Consulat à la mort de Joséphine ; les journaux la dirent pleine d'intérêt et bien conduite, mais n'en donnèrent point l'analyse. *(Non imprimée.)*

Ambigu, 23 février 1831 : *Malet, ou la Conspiration de 1812*, scènes historiques en 4 tableaux, par De Chavanges et Théodore Nézel.

Malet dans sa prison fait ses préparatifs, donne le grade de lieutenant au sergent Raboteau qui sert ses projets sans les comprendre, et, sur le refus de l'abbé Lafon de l'accompagner, se transporte seul à la caserne Popincourt où, sur le faux bruit de la mort de Napoléon, on met des soldats à sa disposition. Avec eux il se rend à la Force pour y délivrer Laborie et Guidal, mais le concierge reconnaît la supposition des ordres et fait arrêter les conjurés par des gendarmes. L'intervention de Raboteau tire Malet d'embarras, et les trois généraux se rendent chez Hullin, à qui Malet casse la mâchoire d'un coup de pistolet; mais bientôt des officiers d'état-major commandés par Doucet font main basse sur les audacieux qui, jugés et condamnés, marchent à la mort.

Tirée des *Soirées de Neuilly*, cette compilation fut mal accueillie et ne trouva pas d'éditeur.

Ambigu, 14 mai 1831 : *Le Grenadier de Wagram*, opéra-comique en 1 acte, par Hippolyte Lefebvre et Saint-Amand, musique d'Eugène Prévost.

Le lendemain de Wagram, des grenadiers boivent à leur succès. Un seul, Georges Lambert, ne partage pas l'entrain général. Quelques jours plus tôt, placé en sentinelle sur un point important, il a quitté son poste pour secourir une jeune allemande qu'il aime et que menaçaient des soldats avinés; pendant sa courte absence, Napoléon a passé vers le poste vide et remplacé la sentinelle absente. Georges sait que l'Empereur n'entend pas raillerie sur le chapitre de la discipline, et craint le châtiment qui le menace. Napoléon arrive, en effet, accompagné de Rapp et de quelques officiers supérieurs; il interroge Georges qui s'accuse lui-même sans dire un mot pour atténuer sa faute, lui enlève ses épaulettes de grenadier, et lui défend de prendre part aux combats qui se préparent. La jeune fille sauvée par Georges aime celui-ci; touchée de son désespoir elle veut parler pour lui à Napoléon, mais elle ne le connaît pas et cette particularité la sert à merveille. L'Empereur, se promenant avec Rapp, rencontre l'amoureuse qui, jugeant l'homme à l'habit, le prend pour un simple capitaine et le supplie d'intercéder pour Georges dont elle raconte le dévouement. Napoléon vérifie l'histoire et consulte les notes de Lambert; les belles actions de ce dernier sont nombreuses, et c'est par une sorte de fatalité qu'il n'a jamais reçu la récompense de ses hauts faits. L'Empereur, édifié, fait rassembler la compagnie de Georges et, en présence des grenadiers et de tout le village, le décore, le fait sous-lieutenant et l'unit à celle dont il a sauvé l'honneur.

Donnée intéressante, mais traitée sans habileté; en dépit d'une agréable musique, l'ouvrage n'eut qu'un demi-succès et ne fut pas publié.

Folies-Dramatiques, 20 août 1831 : *Le Grenadier de l'Ile*

d'Elbe, pièce en 3 actes, mêlée de chants, par Anicet Bourgeois et Francis Cornu.

Le grenadier Lambert Dumont, la cantinière Vitoria et son fils Julien ont accompagné Napoléon à l'île d'Elbe, avec l'espoir secret que leur exil ne serait pas de longue durée. Cet espoir se réalise, dix mois plus tard. Le jour même où les soldats souhaitent la fête à Vitoria, en lui offrant un repas extraordinaire, l'Empereur, qui veut profiter des fautes commises par les Bourbons, retourne en France avec la poignée de braves qui constituent sa garde. A l'arrivée, Lambert quitte ses compagnons pour aller embrasser son père, âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, et recruter parmi les paysans des soldats pour l'empire. La visite de son fils ne porte pas chance au père Dumont; le baron de la Bretaudière, hobereau qui se plaît à molester les vilains, et en particulier le presque centenaire qui lui tient souvent tête, dénonce la présence du grenadier à l'agent des Bourbons, Saint-Elme; ce dernier, ne pouvant s'emparer de Lambert, fait arrêter Dumont qu'on juge sans délai et qu'on condamne à mort. Un élève de l'Ecole Polytechnique auquel Lambert, retourné vers Napoléon avec les recrues, a confié son père, essaie vainement de faire évader le vieillard qui est dirigé sous escorte vers Grenoble. A peu de distance de cette ville sont campés Napoléon et sa troupe, grossie de tous les mécontents qu'ont faits les maladresses bourbonniennes; le 5e régiment de ligne, envoyé pour saisir l'Empereur, met bas les armes à sa voix, et le héros entre à Grenoble où la garnison l'accueille avec des vivats. Dumont, sauvé, reçoit la croix des mains de Napoléon qui fait Lambert sergent, et, pendant que le baron de la Bretaudière s'épuise en platitudes pour racheter son arrogance passée, les troupes impériales se dirigent avec enthousiasme vers la capitale.

On retrouve dans cette pièce différents person-

nages du *Napoléon* donné par les mêmes auteurs au théâtre de l'Ambigu, personnages sympathiques placés dans un milieu intéressant, et qui reçurent à nouveau l'accueil le plus favorable.

Paris, 1831 : *Une Mère et son Fils*, scènes contemporaines et historiques, par ***.

Histoire d'un fils qui, gâté par sa mère, tombe dans le vice et finit par le suicide. Napoléon figure dans deux épisodes de ce roman, dramatisé à la façon des *Soirées de Neuilly*. On le voit d'abord, dans son cabinet des Tuileries, gronder le ministre de la police qui n'a point su le tenir au courant des intrigues fomentées par certain diplomate russe, puis exposer à son conseil le plan de campagne formé contre l'empereur Alexandre, plan qui, malgré l'opposition d'un dignitaire indépendant, ne tarde pas à être exécuté. C'est tant pis pour Napoléon qu'on nous montre bientôt traversant, muet et accablé, les plaines de Russie où les trois quarts de ses soldats ont trouvé un trépas sans gloire.

Grasse, 1831 : *L'Ile d'Elbe, ou le Soldat de la Vieille Garde*, événements historiques en 3 actes et 8 tableaux, par Belfort-Devaux, directeur des théâtres de la Corse.

Grenadier de la vieille garde, Lambert n'a pas été compris par le général Bertrand dans le petit nombre des soldats qui doivent accompagner l'Empereur à l'île d'Elbe. Furieux et désolé il en appelle à Napoléon lui-même, et celui-ci l'inscrit parmi ses fidèles. Mais, avant de rejoindre ses compagnons d'exil, Lambert, usant du premier congé qu'il ait eu depuis vingt-cinq ans, va revoir le village d'où il est parti, sans consulter son père, pour prendre du service. A peine Lam-

bert reconnaît-il le lieu de sa naissance ; quant à son père, qui lui pardonne en l'embrassant, il est si cassé par l'âge que le grenadier ne peut refuser, comme on le lui demande, de retarder son départ pour l'île d'Elbe. Le vieillard a adopté une orpheline nommée Guite, dont Lambert devient amoureux, si bien que, son père mort, le grenadier épouse Guite et la mène à Napoléon qui la fait vivandière. Bientôt les nouvelles reçues de France décident le héros à tenter de ressaisir le pouvoir, et c'est avec des cris de joie que tous s'embarquent pour recommencer l'impériale épopée.

C'est à Barginet de Grenoble que l'auteur dut le fond de cet ouvrage, adapté sans art, et qu'on fit bien de consacrer à la province.

Le catalogue de la Société des Auteurs porte à l'actif du même Belfort-Devaux les deux pièces suivantes :

Napoléon et l'Empire, drame en 3 actes,

Napoléon, l'Empire et la République, drame en 4 actes ; mais les recherches les plus minutieuses n'ont pu nous faire trouver trace de ces œuvres non publiées, et qui ne furent sans doute que des compilations dédiées aux spectateurs ruraux.

Un événement funèbre devait, l'année suivante, stimuler encore la verve des auteurs dramatiques. Celui dont la naissance avait été l'objet de tant d'adulations joyeuses, et qu'on nommait Roi de Rome en attendant qu'il fût Napoléon II, mourut à Schœnbrunn, le 22 juillet 1832, sous l'habit d'un prince autrichien.

C'est au début de la campagne de France que

Napoléon avait, pour la dernière fois, embrassé Marie-Louise et l'enfant qui était à la fois son orgueil et sa joie. L'empereur François prit, au moment de la première abdication de son gendre, possession de sa fille et de son petit-fils que, malgré prières et menaces, il garda pendant les Cent-Jours. Tandis que l'Angleterre assassinait le père à Sainte-Hélène, l'Autriche soumettait l'enfant à un régime calculé pour éteindre en lui toute idée ambitieuse. L'œuvre prudente dura dix-huit ans, au bout desquels l'ancien Roi de Rome, devenu Duc de Reichstadt, rendit au ciel une âme où l'on eût vainement cherché un reflet de la grandeur paternelle.

L'esprit public en France s'émut du triste dénouement d'une existence si belle à son aurore, et les théâtres payèrent à l'innocente victime des tempêtes politiques un tribut de regrets sincères.

Ambigu. 19 août 1832 : *A Vingt-et-un ans ! ou l'Agonie de Schœnbrunn*, drame en 1 acte, par Merville et Francis Cornu.

Le duc de Reichstadt est gravement malade. Seules peut-être en Autriche, cinq personnes de son entourage s'en affligent : le docteur Standenheim qui soigne le jeune homme avec un dévouement complet, l'italien Paolo Tudelli, lieutenant au régiment du duc, le domestique Peters, le jardinier Hermann et sa fille Francia. Ces deux derniers, bien qu'introduits comme Allemands au château de Schœnbrunn par le bon Standenheim, sont Français. Ils ont quitté leur pays en même temps que le Roi de Rome, mais ce n'est qu'après

dix-sept ans d'attente qu'ils ont pu approcher le duc et lui donner, sans se faire connaître, des preuves de respectueux dévouement. Malgré les généreux mensonges du docteur, le malade sent sa fin prochaine; comme il exprime son chagrin de mourir loin de sa patrie, sans presser la main d'un Français, Standenheim lui révèle la nationalité d'Hermann et de Francia, qui se fait reconnaître alors pour la sœur de lait du Roi de Rome. Heureux de récompenser le sacrifice de ses compatriotes, le duc les presse dans ses bras, unit Francia à Paolo qui l'aime, et meurt devant le buste de son père, en s'enveloppant du drapeau tricolore qu'il réclame comme linceul.

Tableau bien tracé de l'événement qui mettait en deuil les nombreux Français rêvant, pour le fils de Napoléon, une moins courte et moins cruelle destinée : succès de larmes. Le même théâtre avait fait dire, quatorze jours auparavant, une poésie improvisée par Alfred Desessart, sous ce titre : *Adieux au Fils de l'Homme.*

Théâtre du Panthéon, 26 août 1832 : *La Mort du Roi de Rome,* drame en 1 acte, par D'Ornoy (Montigny).

Le soldat Muller, qui a vu mourir Napoléon et soupçonne les Anglais d'avoir empoisonné leur prisonnier, ne veut pas que les Autrichiens agissent de même avec le jeune duc de Reischtadt. Se donnant pour allemand, il se fait admettre comme valet de chambre du prince, et guette le moment où celui-ci voudra fuir ses bourreaux, pour l'y aider de tout son pouvoir. Ce moment est venu quand la pièce commence. Le duc, qui a renoncé à toute idée d'ambition et juré de ne point donner son nom comme drapeau aux mécontents de

France, n'a pu de même imposer silence à son cœur ; il aime Emma, comtesse de Felsberg, et veut l'épouser. L'empereur d'Autriche, que cet amour contrarie, fiance aussitôt Emma au colonel Forbach. Le duc provoque son rival, mais on met ce dernier aux arrêts et l'on fixe à deux jours son union avec Emma. Le duc exaspéré se déclare prêt à tout pour garder celle qu'il aime. Muller se fait alors connaître, et offre au jeune prince de le conduire en France où l'attendent le bonheur et la gloire. Le duc accepte, mais, au moment du départ, une syncope le prend ; il entre en agonie presque aussitôt, et meurt en baisant l'épée de son père, pendant que Muller est mis entre les mains des sbires autrichiens.

Moins heureusement conçu que le précédent, ce drame eut cependant une carrière honorable.

Théâtre du Temple, 8 septembre 1832 : *Vienne et Schœnbrunn, ou 1826 et 1832*, drame en 3 actes, mêlé de chants, par Eugène Grangé.

Le comte d'Habrutismann et le jésuite Cagottini, chargés d'élever le fils de Napoléon dans l'ignorance de son nom et des destinées qui pourraient être les siennes, ont accompli leur tâche avec un zèle guidé par l'intérêt. Le soldat Walter et sa sœur Maria, qu'ils ont placés près du duc de Reichstadt, leur paraissant trop accessibles à la pitié sont bientôt congédiés sur leur demande.

Mais, avant de quitter Vienne, Walter a vu un étranger franchir les murs du parc confié à sa garde, c'est un soldat français qui lui a sauvé la vie à Eylau et qu'il ne peut livrer sans déshonneur. Hubert (tel est le nom de ce soldat) risque sa vie pour parler au fils du grand homme qu'il a longtemps servi avec gloire. Walter éloigné, Hubert écrit au duc une lettre qui lui révèle le secret de sa naissance, puis, dans un

entretien secret, il lui raconte quelques-uns des exploits de son père et le supplie de gagner la France où un trône l'attend. Cagottini surprend cette entrevue et dénonce le soldat qu'on arrête et qu'on condamne à mort. Le duc fait diligence pour aller solliciter de l'empereur d'Autriche la grâce de Hubert, mais Bigottini presse l'exécution, et Hubert paie de sa vie son dévouement à Napoléon et à son fils.

Six ans s'écoulent. L'amour pour la France, que Hubert a éveillé dans le cœur du duc de Reichstadt, s'est accru dans la méditation et le silence. Plus surveillé que jamais, le duc n'a que deux joies, les journaux français que Walter lui procure en cachette, et les fleurs que Maria renouvelle chaque jour à son intention. Il est malade d'ailleurs, d'une maladie sans espoir. Bigottini, qui le sait perdu, le persécute à son heure dernière pour lui arracher l'aveu de fautes imaginaires, et le pauvre prince, serrant sur son cœur la glorieuse épée de Napoléon, meurt en pardonnant à ses bourreaux.

Emouvante donnée, développée avec un talent qu'affirment les couplets semés dans l'ouvrage et qui, seuls, furent imprimés.

Vaudeville, 10 septembre 1832 : *Le Fils de l'Empereur*, histoire contemporaine en 2 actes, par Ch. Dupeuty, Fontan et Th. Cogniard.

Etroitement surveillé au château de Schœnbrunn, par ordre de M. de Metternich, le duc de Reichstadt ne peut que rêver à son glorieux père et au pays qu'il ne doit plus revoir. Parmi ses serviteurs est le valet de chambre Walter qui lui est tout dévoué, et le piqueur Muller qui passe pour un espion, et qu'à ce titre le duc traite avec mépris. Walter épouse Christine, fille de la concierge du château, et la jeune fille, croyant que cela lui portera bonheur, prie le duc de poser

sur sa tête la couronne de fiancée : — « Le ciel vous la rende, monseigneur », dit en remerciement Charlotte au prince, que ces mots frappent d'autant plus vivement qu'il vient d'apprendre, par une communication mystérieuse, la révolution de juillet 1830 qui vient de renverser le trône de Charles X. C'est Walter qu'on soupçonne de cette indiscrétion, et le gouverneur du duc chasse le valet de chambre pour donner sa place à Muller, qu'il croit inébranlablement fidèle. — Deux ans se passent ; le duc, rongé par un mal sans espoir, n'a pour compagnie que Muller dont la présence lui est toujours désagréable, mais, voyant la souffrance de son maître s'aggraver, le soi-disant espion se révèle tout à coup au duc comme étant Hubert, soldat de la vieille garde, qui a reçu de Napoléon, à Sainte-Hélène, la mission de veiller sur son fils. Puisque le climat de l'Autriche tue le duc, Hubert, au risque de sa vie, conduira le malade en France. Un honnête médecin, indigné de l'inhumanité de la cour autrichienne, entre dans le complot ; mais, au moment du départ, le duc, pris d'une défaillance, ne peut répondre à l'appel de Muller qui le voit avec désespoir expirer sous ses yeux, tandis que les tambours battent au champ pour annoncer l'arrivée trop tardive de l'archiduchesse Marie-Louise.

La donnée de cette pièce est à peu près celle des précédentes; plus faible comme agencement et comme style, elle obtint néanmoins, ainsi qu'elles, un succès d'émotion. On la reprit, en avril 1852, au théâtre de la Gaîté.

Folies-Dramatiques, 11 septembre 1832 : *Le Fils de l'Empereur*, drame-vaudeville en 3 actes, par Valory (Mourier) et Saint-Gervais.

Les auteurs, si l'on en croit la critique du temps, avaient

assez bien tiré parti de l'histoire. Leur duc de Reichstadt, dans son existence monotone, était intéressant ; un vieux grognard témoin des derniers moments de Napoléon, une jeune villageoise amoureuse du duc, un sous-gouverneur ridicule et un aimable colonel autrichien étaient bien groupés autour du prince qui, après avoir assisté en rêve à la révolution du 29 juillet, mourait à Schœnbrunn, dans le lit où son père s'était couché victorieux. Leur pièce cependant n'est pas imprimée, ce qui nous empêche de confirmer ou de discuter l'appréciation des contemporains.

Paris, 1832 : *Le Duc de Reichstadt*, drame en 2 actes, mêlé de couplets, par Jacques Arago et Louis Lurine.

Elevé par M. de Malden de façon à devenir excellent général autrichien, le duc de Reichstadt ignore même le nom du grand homme qui lui a donné le jour. Un fragment du poème de *Napoléon en Egypte*, tombé par hasard entre ses mains, lui permet de poser à son cousin Don Miguel des questions auxquelles le Portugais répond par l'histoire vraie de l'Empereur et du Roi de Rome. En apprenant qu'il est le fils d'un héros, le jeune homme sent un appétit de gloire, mais comment le satisfaire au milieu d'une cour où il ne compte que deux amis, le Français Berthini et sa fille Marie ? La maladie, d'ailleurs, a bientôt raison de ces velléités guerrières, et le duc meurt sous les yeux de Marie-Louise, en s'enveloppant du manteau porté à Marengo par son illustre père.

Œuvre mal conçue, médiocrement écrite, que les auteurs ne purent faire admettre par aucun théâtre, et qui méritait à peine les honneurs de l'impression.

Napoléon profita, comme de raison, des sympathies éveillées par la disparition du Roi de Rome. Il était difficile, en effet, de pleurer le fils impuissant sans exalter, par comparaison, le père invincible.

Cirque-Olympique, 13 octobre 1832 : *La République, l'Empire et les Cent Jours*, pièce en 4 actes et 16 tableaux, par Prosper Lepoitevin Saint-Alme (avec Ferdinand Laloue.)

Sur le refus de Madame Bonaparte d'accepter le traité d'alliance que lui propose le député Aréna, celui-ci jure au général une haine mortelle. Bonaparte exécute néanmoins la dispersion du Conseil des Cinq-Cents. Tels sont les deux premiers tableaux de cette histoire dramatisée, où défilent ensuite la bataille de Marengo, l'entrevue de Bonaparte avec Georges Cadoudal, la proclamation de l'Empire, Austerlitz, le tombeau du Grand Frédéric, le radeau du Niémen, le retour de l'île d'Elbe, la butte Montmartre et l'Apothéose obligée.

Pièce à spectacle, succès de mise en scène.

Paris, 1832 : *Le Duc d'Enghien*, histoire-drame, par Edouard d'Anglemont.

Le prologue de la pièce se joue à Chantilly le 25 août 1789. Le prince de Condé a ouvert aux habitants du pays son parc, où l'on organise des danses coupées de collations. Parmi les villageoises est Marie, dont l'air rêveur frappe ses compagnes ; elle aime le jeune duc d'Enghien, son frère de lait, et le laisse assez voir pour que le duc demande et obtienne un rendez-vous. D'Enghien d'ailleurs est aussi généreux que

galant; il le prouve en obtenant de son père la grâce d'un braconnier pris en flagrant délit et en donnant sa bourse, avec de bonnes paroles, à la mère d'un enfant blessé par une des baguettes du feu d'artifice qui termine les réjouissances.

Dix-sept ans passent. Cadoudal et d'autres chefs royalistes sont à Paris, où ils méditent de tuer le Premier Consul Bonaparte. Le duc d'Enghien, resté à Ettenheim, ignore ces projets et file le parfait amour avec Mademoiselle de Rohan, sa maîtresse, qu'il rêve d'épouser. Bonaparte connaît, lui, le complot des royalistes; poussé par Talleyrand qui veut le discréditer, et contre l'avis du sage Cambacérès, il fait enlever, par le général Ordener, le duc d'Enghien qu'on enferme au château de Vincennes. Là, le prisonnier, désolé de ne plus voir Mademoiselle de Rohan, a la consolation de reconnaître, dans la femme du commandant du fort, la Marie qu'il a aimée jadis, et, dans un des officiers de gendarmerie qui le gardent, le braconnier auquel il a sauvé la vie à la même époque. Ces deux amitiés ne peuvent rien pour le malheureux prince. Bonaparte hésitant à pousser les choses plus loin, Talleyrand lève ses scrupules en lui communiquant des pièces qui ne laissent aucun doute sur les intentions criminelles des chefs royalistes. Pour le bien de la France, autant que pour sa sécurité personnelle, le Premier Consul livre le duc à un conseil de guerre qui le condamne à mort. D'Enghien demande alors à Bonaparte une audience particulière qui lui est accordée, mais Savary, obéissant aux ordres inspirés par Talleyrand, a fait presser l'exécution de la sentence et le messager du Consul se trouve en présence du cadavre du duc, mort avec le plus grand courage. La terrible nouvelle se répand aussitôt dans Paris, et la bonne Joséphine ne peut s'empêcher d'en montrer un chagrin dont Bonaparte s'irrite. L'effet produit sur l'opinion publique n'est pas tel d'ailleurs que le Premier Consul l'attendait; Chateaubriand, qui avait accepté le poste de ministre plénipotentiaire en Valais, se

fait l'écho du sentiment général en envoyant sa démission; Bonaparte veut l'en punir par un emprisonnement perpétuel, mais Joséphine s'interpose avec tant de chaleur que le Consul pardonne, en s'avouant à lui-même qu'il a peut-être été trop sévère pour l'inoffensif Bourbon.

Fait sur le modèle des *Soirées de Neuilly*, ce drame, dont le décor change à chaque scène, est, comme elles, injouable; il n'en offre pas moins un réel intérêt, et présente les faits avec une impartialité qu'affirment des notes curieuses et bonnes à consulter de nos jours encore.

Montpellier, 1832 : *La Reddition de Paris, ou la Chute de Napoléon du trône*, tragédie en 5 actes, par Cl. Roucher-Deratte.

Incompréhensible assemblage de scènes ou plutôt de conversations vides transcrites dans un style singulier. C'est du Ferrand, avec un respect un peu plus grand de la césure, mais avec le même mépris du bon sens et de la clarté. Transcrivons, comme spécimen, la tirade finale, dans laquelle le maréchal Ney raconte au Président du gouvernement provisoire les adieux de Napoléon à sa garde :

Mais soudain, reprenant ses forces, son courage,
Ses aigles il embrasse au sein de cet orage,
Pour la dernière fois, mis hors de tous combats,
Veut passer la revue encor de ses soldats.
Il leur fait ses adieux les yeux baignés de larmes.
L'œil humide de pleurs, son armée en alarmes

Le salue en criant vive notre Empereur!
Pour la dernière fois, en plaignant son malheur.
Contraint de s'exiler, suivi d'un petit nombre,
Il s'éloigne à regret, consterné, morne et sombre,
Avec sa suite part, plein de grands souvenirs,
Qu'il laisse à son armée en deuil dans des soupirs.
Abattu, le héros s'achemine en silence
A travers des dangers sur sa route, où commence
A se manifester, du peuple en quelques lieux,
Une indignation provoquée, odieux.
Abreuvé le héros de fiel et d'amertume,
Du contraste frappant, dont il n'a la coutume,
Navré de l'ostracisme, il va gagner le bord
Du rivage lointain où l'exile le sort,
Quoique fait souverain, de l'île d'Elbe maître,
Va gémir dans son sein, ronger son frein peut-être.

LE PRÉSIDENT.

Il est sans doute à plaindre et non à regretter,
S'il en échappe, il vient se venger, tout heurter!
Allons, tous le plaignant, crions vive la France!
Vive Louis dix-huit et les siens! qu'il s'avance!
Nous allons proclamer dans Paris, en tous lieux,
L'auguste antique emblème, oh! cher à nos aïeux.

Théâtre du Panthéon, 23 janvier 1833 : *Napoléon et Talma*, pièce en 3 actes, par Boulé, Parisot et Charles Potier.

Tandis qu'on répète, à la Comédie-Française, une tragédie nouvelle, l'auteur de cette pièce, Roger, est arrêté comme réfractaire. La sœur du poète accourt en larmes au foyer du théâtre ; elle y trouve Duroc, grand-maréchal du palais, venu par curiosité, et qui promet de s'intéresser à elle. Talma est plus ardent encore à servir Roger, car, à la réception d'une lettre du préfet de police défendant de représenter l'œuvre en répétition, le comédien s'écrie : « La tragédie

sera jouée ! » et, s'adresant à Duroc, il ajoute : « Monsieur le maréchal, présentez-moi à l'Empereur, il m'a plusieurs fois appelé son ami, il ne refusera pas une demande aussi juste que celle que je veux lui faire ». — Les comédiens reprennent leurs études, et Talma, conduit par le maréchal, se rend aux Tuileries.

Napoléon travaille avec un de ses ministres. A l'heure de l'audience on introduit beaucoup de solliciteurs, parmi lesquels est la mère de Roger, qui parvient à obtenir la grâce de son fils. Le grand-maréchal demande un entretien secret et présente Talma que l'Empereur appelle son maître, car, lui dit-il, on prétend que vous m'apprenez à mettre mon manteau. La conversation tombe sur le théâtre ; Napoléon encourage le grand comédien à persévérer dans la réforme qu'il a si heureusement commencée, il l'engage à parler plutôt qu'à déclamer les vers, et, prenant le manuscrit de Roger des mains de Talma, il en lit un passage. Après avoir adressé une vive réprimande au préfet de police, qui prétendait faussement que cette pièce critiquait les actes du gouvernement, l'Empereur ordonne qu'elle soit représentée et congédie Talma en disant qu'il lui rendra sa visite en allant juger par lui-même du mérite de la tragédie nouvelle.

Il tient parole et pénètre dans les coulisses de la Comédie-Française, à l'issue de la représentation qui a été, pour Roger et Talma, un triomphe. L'Empereur complimente le jeune auteur, lui donne une pension, puis, se tournant vers Talma : « A vous 10.000 écus sur ma cassette ». — Comme Talma se jette aux pieds du souverain pour le remercier, — « Eh ! quoi, dit Napoléon, un roi à mes pieds ! » — « Sire, vous y en avez vu plus d'un ». — « Oui, mais ceux-là ne jouaient pas la comédie ».

Donnée assez intéressante, mais développée

sans habileté ni style. La pièce eut un demi-succès et ne fut pas imprimée.

Cirque-Olympique, 26 novembre 1833 : *L'Homme du siècle*, événements historiques en 4 actes et 15 tableaux, précédés du *13 Vendémiaire*, prologue d'une grande histoire, par Prosper Lepoitevin Saint-Alme.

Succession de scènes rapides et sans lien qui montrent Bonaparte ou Napoléon mitraillant les sections à Saint-Roch, entrant à Milan avec l'armée française, refusant les millions que lui offre Venise, passant le pont d'Arcole, touchant les plaies des pestiférés de Jaffa, soumettant le Caire révolté, graciant Moreau condamné pour connivence avec les royalistes, distribuant les aigles et les croix au camp de Boulogne, assistant au banquet de la Garde aux Champs-Elysées, présidant le congrès des rois à Erfurth, recevant à l'Hôtel-de-Ville les cadeaux de Paris à l'occasion de son mariage avec Marie-Louise, quittant l'île d'Elbe pour aller en France ressaisir le pouvoir, chargeant enfin à Waterloo les troupes anglaises et prussiennes.

De beaux décors firent le succès de ces tableaux, sans valeur littéraire.

Paris, 1833 : *L'Empire*, scènes historiques, par E. Jouy.

Sollicité de prendre part à une conspiration ayant pour but de rétablir, avec l'aide de l'étranger, les Bourbons sur le trône, le général Grangeval refuse avec indignation et révèle l'anti-patriotique complot au grand-maréchal Duroc, en l'invitant à venir conférer avec lui sur ce triste sujet. Au lieu de Duroc, c'est Napoléon qui se rend à l'invitation du géné-

ral, et une conversation s'engage entre les deux personnages, en présence d'un certain M. d'Olbreuse, qui est resté fidèle aux principes républicains. Napoléon fait l'exposé de sa carrière, développe ses idées, se dressant à lui-même un piédestal que D'Olbreuse ébranle au moyen de critiques courageusement sincères. L'entretien se termine par l'offre de Napoléon de nommer Grangeval maréchal de l'empire à condition qu'il ira prendre, en cette qualité, le commandement en chef de l'armée d'Espagne. D'Olbreuse déclarant injuste, impolitique, la campagne entreprise par l'Empereur pour mettre la couronne d'Espagne sur la tête de son frère ou de son beau-frère, Grangeval se range à cet avis et refuse l'honneur qui lui est proposé. Irrité de ce qu'il prend pour un acte d'insubordination, Napoléon se retire en déclarant au général que sa démission doit suivre son refus, et Grangeval s'impose un exil volontaire.

Telle est la donnée de *l'Empire*, quatrième partie d'un roman historique et dramatique en six époques intitulé *le Centenaire,* et dont le personnage principal est D'Olbreuse, qui traverse pendant un siècle tous les régimes, pour aboutir à la révolution de 1830 qui, seule, satisfait ses appétits de liberté et de justice. Les grandeurs et les imperfections de la politique Napoléonienne sont exposées, dans l'épisode analysé plus haut, avec un talent, une indépendance qui rendent sa lecture aussi profitable qu'attrayante.

Palais-Royal, 13 mars 1834 : *Les Quatre âges du Palais-Royal*, histoire dramatique en 4 époques, par Théaulon (avec Alissan de Chazet).

Le prologue de cette pièce se passe en enfer. Pluton, convoquant les esprits soumis à son pouvoir, leur apprend que le cardinal de Richelieu fait élever, au centre de Paris, un palais somptueux qui doit devenir un séjour de béatitude terrestre. Il faut empêcher cela, et Bélial, un des favoris du sombre monarque, retourne sur la terre avec mission de s'établir dans le nouveau palais pour en faire un foyer de désolation et d'abomination. C'est dans le corps de Boisrobert, aumônier du roi Louis XIII et poète dramatique que Bélial établit d'abord son âme de démon, puis, un siècle plus tard, dans celui du comte de Nocé, mauvais génie du Régent. L'épisode qui nous intéresse se joue ensuite. Nous sommes en 1794, la terreur règne et Bélial, devenu Titus-le-Rouge, perruquier garçon, sert de pourvoyeur aux prisons d'où ses victimes ne sortent que pour monter sur l'échafaud. Mademoiselle Montansier, directrice du théâtre installé dans le Palais-Royal, se fait au contraire un devoir de venir en aide à tous ceux que menacent les lois ; elle est jeune encore, jolie, riche, et le représentant du peuple Barras, qui loge chez elle, se met en tête de la marier au commandant Bonaparte, qui est pauvre et cherche en vain à employer son énergie. Chez la Montansier, où Barras le convie, Bonaparte, qui ne peut se résoudre à l'union proposée, apprend que le ministre vient de le nommer général. Il a dès lors le pied à l'étrier et reçoit avec joie les félicitations de son ami Talma. Mais Titus fait des siennes ; grâce à lui, Mademoiselle Montansier, qui a donné asile à la fille d'un comte guillotiné, est arrêtée par ordre de Saint-Just, et la toile tombe sur le regret formulé par Bonaparte de ne pouvoir châtier cette infamie.

Les deux tableaux que nous venons de raconter forment, sous ce titre : *le Palais-Egalité, ou le Salon de Mlle Montansier*, la troisième partie de l'ouvrage. Bonaparte y commande à crédit des

bottes à l'écuyère, donne la réplique à Barras ou à Talma, joue enfin un personnage accessoire dont le couplet suivant, rimé sur l'air *T'en souviens-tu,* est la manifestation principale :

Quand notre France, idole que j'adore,
A ses bourreaux est prête à se livrer,
L'inaction, je le sens, déshonore ;
Français, il faut combattre ou conspirer...
Mais quand l'effroi de la guerre civile
Dans nos foyers vient partout l'assiéger,
L'homme de cœur n'a plus qu'un seul asile,
C'est le drapeau qui combat l'étranger.

Théâtre de Toulon, 14 mars 1834 : *Cadoudal, ou la Machine infernale*, drame historique en 3 actes et 4 tableaux, par Chautard.

Georges Cadoudal, que l'ambition dévore, débarque avec quelques amis sur la côte de Bretagne pour acheter ou supprimer le Premier Consul. Il est aimé de Marie, jeune orpheline qu'il adore, et que convoite Grohier qui, par jalousie, dénonce tous les projets des conspirateurs parmi lesquels il s'est enrôlé. Traqués par la police, Cadoudal et les siens se rendent à Paris, où les accompagnent Marie et Lavaudant, ancien représentant du peuple. Bonaparte, à qui l'on fait tenir une lettre du comte de Provence l'invitant à travailler avec lui au rétablissement de la monarchie, répond par un refus formel ; dès lors sa mort est décidée. Lavaudant, qui a retrouvé dans Marie sa fille, perdue au milieu de la tourmente révolutionnaire, blâme hautement les infâmes desseins de Cadoudal ; le hasard l'amène cependant dans la rue Saint-Nicaise au moment où la machine infernale fait explosion, tuant plusieurs personnes, parmi lesquelles Marie et Grohier aposté pour enlever la jeune fille. Arrêté avec Cadoudal,

Lavaudant est conduit, ainsi que le chef royaliste, devant Bonaparte qui les interroge. Converti par les raisonnements du Premier Consul, Lavaudant jure de travailler désormais à sa gloire; Cadoudal persiste dans sa haine et n'en fait point mystère. Bonaparte pourtant lui fait grâce en l'engageant à déposer les armes, mais, en voyant partir avec un air de défi le criminel qu'il vient de faire libre, le Consul ne peut s'empêcher de dire : « Un jour la tête de cet homme roulera sur l'échafaud ! »

Dans un avant-propos dédié au public de Toulon, l'auteur de *Cadoudal* attribue l'échec de son drame au mauvais vouloir des acteurs chargés de l'interpréter. Plus désintéressé que lui, nous devons reconnaître qu'en payant d'une chute cette œuvre mal concue, inexacte et d'un piteux style, les spectateurs avaient simplement fait justice.

Vaudeville, 17 mars 1834 : *Une Dame de l'Empire*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Ancelot et Paulin (Paul Duport).

La marquise de Vallombreuse, beauté mûre, protège le jeune Gustave de Saverny, fils d'émigré, qu'elle rêve d'avoir pour époux. Gustave, lui, se laisse prendre aux charmes de Louise, femme de chambre de sa protectrice, et déclare cet amour dont la marquise se venge en chassant sa rivale. Mais, en quittant l'hôtel de Vallombreuse, Louise, qui n'est autre que la fille du comte de Ferrières, fait rencontre de Madeleine Gorju, femme d'un général estimé de l'Empereur et qui a dû jadis ses premiers grades au père de Louise. Madeleine, ancienne fruitière, rachète par les qualités du cœur l'insuffisance de son éducation; elle fait donner à Louise une robe de soirée et la ramène chez la marquise, qui donne un

bal où la générale est invitée en qualité de protégée de l'Impératrice. Madeleine est jolie : Gustave, qui croit Louise perdue pour lui, fait une cour habile à la générale dont le cœur va s'émouvoir, quand le souvenir de Louise ressaisit le jeune homme. Un peu vexée d'abord, Madeleine, que l'Empereur vient de faire duchesse, accomplit son devoir vis-à-vis de la fille de son protecteur ; elle s'efface devant elle, lui fait rendre les biens de son père et la marie à Gustave, donnant ainsi à Madame de Vallombreuse la plus haute des leçons.

Ce tableau, où les gens de l'ancienne cour sont mis en parallèle avec ceux de la cour impériale, est amusant et bien tracé. La maréchale Lefebvre a évidemment posé pour Madeleine Gorju, duchesse aux façons communes, au langage incorrect, mais dont la bonté d'âme atténue les fâcheux ridicules.

Ambigu-Comique, 31 juillet 1834 : *Le Juif errant,* drame fantastique en 5 actes et 1 épilogue, avec chœurs, par Merville et Mallian, musique de Paris.

L'artisan pharisien Isaac Ahasvérus célèbre avec des amis la purification de sa femme, récemment accouchée d'une fille qu'on a nommée Esther. Or, ce même jour, Jésus de Nazareth, conduit devant Pilate, a été condamné au dernier supplice, aux applaudissements du peuple qui, ayant à l'occasion de la Pâque droit de délivrer un coupable, préfère user de son droit en faveur de l'infâme Barrabas et laisser crucifier Jésus. Isaac hait, comme toute sa secte, celui qu'il prend pour un imposteur ; quand Jésus marchant au supplice passe devant sa maison et demande à se reposer sur le banc de la porte, il le repousse avec colère en lui criant : Marche,

marche! — A cet instant l'archange Michel, tenant une épée flamboyante à la main, apparaît au juif inhumain : — « Marche toi-même, dit-il, jusqu'à la consommation des siècles! » — Et Ahasvérus commence son voyage sans fin, rencontrant à travers les âges, sous des incarnations diverses, Barrabas, immortel comme le génie du mal, et Esther, qu'il a le pouvoir de rappeler constamment à la vie. A Rome sous Claudius, en France sous Philippe-Auguste, puis sous Louis XV, les trois personnages agissent suivant leurs vertus ou leurs vices. Morte par suicide pour échapper à la honte, Esther tombe dans les enfers où Isaac va la chercher; mais, au moment où il croit l'arracher à l'abîme, l'archange Michel lui signifie qu'il ne reverra sa fille qu'au jour du jugement dernier. La fin du monde est le tableau final du drame : Michel et Satan y luttent pour la victoire définitive; l'esprit du mal, enfin vaincu, disparaît dans un gouffre, et le ciel s'ouvre, accueillant les vertus et les gloires humaines, défilé lumineux que clôt Ahasvérus, pardonné à la prière d'Esther.

Ouvrage singulier, qu'on a depuis imité plusieurs fois, et qui dut au machiniste les deux tiers de son succès. Qu'y fait Napoléon, dont le nom figure en lettres capitales dans la distribution ? A la scène dernière, suivant Marc-Aurèle et Francklin, il apparaît au pied de l'escalier conduisant au ciel et se découvre. — « La gloire ! » dit l'archange Michel — « Entre, entre », ajoute la Prière, et l'Empereur prend place parmi les bienheureux. Rôle facile autant qu'agréable.

Gymnase, 4 novembre 1834 : *La Nourrice du Roi de Rome*, comédie-vaudeville en 2 actes, par Ancelot et Anicet Bourgeois.

Jérôme Lavaquerie, meunier et mari d'une jolie femme qui vient de le rendre père, s'est mis en tête d'obtenir pour sa femme Rose la place de nourrice de l'enfant impérial. Il néglige son état pour ne s'occuper que de cette pensée; déjà il a envoyé aux Tuileries quinze ou seize suppliques, qui toutes sont restées sans réponse, parce que nul protecteur ne s'emploie pour lui. Sur ces entrefaites se présente chez Jérôme un valet de pied de l'Empereur, qui a tout appris et veut tirer parti de cette fantaisie pour arriver auprès de Madame Lavaquerie qu'il aime et à laquelle il a fait la cour avant son mariage; il persuade au meunier qu'il peut faire obtenir à sa femme la place convoitée, mais à la condition qu'il ne la verra que rarement et ne se permettra jamais de l'embrasser. Jérôme y consent et la jolie meunière part pour Paris.

Au deuxième acte, Rose Lavaquerie est aux Tuileries, entourée de plaisirs. Elle voudrait revoir son mari, mais on trouve toujours moyen de la détourner de cette idée. Jérôme pourtant arrive...

Ici le public se mit à siffler avec tant d'ensemble que la pièce ne put être achevée. Son titre d'ailleurs n'était qu'une inconvenance dont les auteurs portèrent la peine, car cette demi-représentation n'eut point de lendemain et aucun libraire ne jugea bon de recueillir leur platitude.

Palais-Royal, 9 novembre 1834 : *La Vie de Napoléon racontée dans une fête de village*, scène épisodique, par Alcide Tousez (Duvert).

C'est fête dans un petit village de la Brie, et l'adjoint du pays invite, au nom du maire, les habitants à s'offrir des plaisirs variés. La mère Pigache, paysanne vieille et sourde, est

particulièrement heureuse de cette fête qui coïncide avec le trentième anniversaire du jour où Napoléon lui a fait l'honneur d'entrer dans sa maison, d'y boire un verre de cidre et de l'embrasser. Par reconnaissance elle offre tous les ans, à cette date, du cidre aux enfants du pays et leur raconte ensuite la vie du grand homme. Mais le villageois Michel se souvient que, l'année précédente, la mère Pigache a commencé le mardi matin pour n'en être le mercredi soir qu'au couronnement; redoutant une mésaventure pareille, il s'offre à conter lui-même l'histoire promise. La mère Pigache veut bien accepter la substitution, se réservant d'interrompre le narrateur chaque fois qu'il dira des choses inexactes. Et voilà Michel qui commence, en style fantaisiste, un récit que l'adjoint coupe d'interjections prudhommesques, la sourde de rectifications baroques, et qui se termine par l'affirmation que Napoléon n'est pas mort, qu'il creuse un souterrain quelque part pour en sortir un jour à la tête de deux millions de nègres et ressaisir la couronne. Ceci dit, la fête bat son plein, et la toile baisse au moment où les paysans, alléchés par les promesses d'un charlatan, entrent en foule dans sa baraque.

Imitée du chapitre de Balzac, intitulé : *Histoire de l'Empereur racontée dans une grange par un vieux soldat,* cette pochade amusante obtint un succès de franc rire.

Paris, 1834 : *Napoléon*, drame politique et historique en 5 actes, à l'imitation de *Macbeth* de Shakspeare, par John Harriot.

La pièce commence, dans un bois, par des chants et danses de sorcières, qui se donnent rendez-vous à Toulon, où elles savent trouver Napoléon. Elles l'y rencontrent avec Barras et le saluent, l'une comme conquérant d'Italie, l autre comme

consul des Gaules, la troisième comme futur empereur. En vain Bonaparte les interroge-t-il pour savoir qui les a douées de l'intelligence prophétique, elles déclarent l'enchantement fini et disparaissent.

Au deuxième acte, Bonaparte, sans emploi, fait part à Volney de l'intention qu'il a de prendre du service en Turquie; Volney l'en détourne et parle de lui à La Réveillère-Lepeaux, qui le présente à Barras pendant que les sorcières, interrogées par Bonaparte, lui renouvellent leurs prédictions encourageantes.

Revenu victorieux d'Italie, après le traité de Campo-Formio, Bonaparte est reçu en grande pompe au palais du Luxembourg par Barras et Talleyrand; il part ensuite pour l'Egypte, après avoir révélé à Volney son désir d'être un jour, en France, un Washington couronné.

Premier Consul, puis Empereur, Napoléon a vu à Moscou s'obscurcir son étoile. C'est à Brienne, où le destin le ramène après trente ans et où il vient de battre les ennemis entrés en France, que les sorcières le rejoignent pour lui prédire les trahisons et les malheurs qui l'attendent.

Revenu de l'île d'Elbe, il préside un conseil des ministres et abdique enfin, à la prière de ceux-là même qu'il a comblés d'honneurs et de richesses.

Divisé en 16 tableaux, cet ouvrage, où le fantastique alterne avec l'histoire, et que traversent, à la manière antique, des chœurs jugeant les événements, est, au total, plus singulier que remarquable.

Vaudeville, 3 août 1835 : *Un de ses Frères*, souvenir historique de 1807, mêlé de couplets, en 1 acte, par Dumanoir et Mallian.

Jérôme, frère de Napoléon, vient d'épouser la jeune princesse de Wurtemberg; il ne renonce pas pour cela à la vie de plaisir et, en dix jours, fait chez Balaine, au *Rocher de Cancale*, six grands soupers auxquels assistent le danseur Trénis, le mystificateur Musson, et d'autres bons vivants. Balaine, qui a fait crédit au convive qu'il ne connaît que sous le nom du capitaine Jérôme, se promet bien de présenter sa note à l'issue du septième souper: il est confirmé dans sa résolution par la visite d'un maréchal aide-de-camp de l'Empereur, qui le prie de faire en sorte que le capitaine reste chez lui la nuit entière : plus de doute, Jérôme conspire, et il y a lieu de régler ses dépenses. Le maréchal, que l'Empereur a chargé de veiller sur son frère, est surpris de rencontrer chez Balaine, sous un déguisement d'écaillère, sa femme qui se dit chargée par la princesse de Wurtemberg de surveiller Jérôme, mais qui réellement a été la maîtresse du prince qu'elle surveille pour son propre compte. Réunis chez Balaine à l'heure fixée, les amis de Jérôme s'étonnent de ne pas voir celui-ci quand il arrive, l'air soucieux. Il s'est querellé le matin avec son auguste frère qui, lui reprochant ses extravagances, a juré d'y couper court en l'éloignant de Paris, et il s'attend, pour prix de la résistance qu'il a opposée, à un exil plus ou moins fâcheux. Qu'importe, après tout; s'il quitte Paris ses amis le suivront, la duchesse elle-même s'engage à le rejoindre, aucune raison donc pour ne point manger gaîment le dernier souper que leur servira Balaine. Mais l'apparition du maréchal trouble les convives; il remet à Jérôme, de la part de l'Empereur mécontent, un message qu'il dit être de la plus haute importance et se retire avec solennité. Qu'est ce message? On l'ouvre avec crainte et Jérôme, au lieu de l'exil redouté, y trouve la nouvelle de son avénement au trône de Westphalie. Cette agréable surprise met en joie le frère de Napoléon, qui distribue à ses compagnons les postes importants du nouveau royaume; Balaine lui-même,

qui vient de présenter sa note qu'on ne peut solder, sera maître d'hôtel de la couronne. Malheureusement pour les fonctionnaires de fraîche date, l'Empereur a pourvu à l'organisation civile et militaire de la Westphalie, et c'est sans amis ni maîtresse que le roi Jérôme prendra possession d'un pays qui lui réserve plus de devoirs que de plaisirs.

Anecdote agréablement traitée et faite évidemment pour attirer, sur la famille de Napoléon proscrite, un peu de la faveur publique qui s'attachait alors au nom et aux travaux du grand capitaine.

Palais-Royal, 3 août 1835 : *La Folle de la Bérésina*, drame en 2 actes, mêlé de chant, par E. Théaulon.

Mariée par devoir au général comte de Vandières, Julie n'a pu effacer de son cœur l'image de Valbert qui l'aimait et qui, faisant avec le titre de colonel la campagne de Russie, a mille occasions de se rapprocher d'elle. Au milieu d'un bal donné au Kremlin par la comtesse, obéissant en cela au désir de l'Empereur, éclate tout à coup une rumeur sinistre; Moscou est en flammes, et l'armée française jusque-là victorieuse est obligée de battre en retraite devant le fléau. L'hiver bientôt achève la déroute des nôtres. Julie, sur qui veille Valbert, échappe à la mort, mais elle voit son mari disparaître dans les flots de la Bérésina et cet événement la rend folle. Pendant trois ans Valbert, qui a pris sa retraite, essaie en vain de guérir celle qu'il aime; l'idée lui vient enfin de reproduire, devant la comtesse, les incidents de la retraite qui l'ont si fort éprouvée. A la vue du terrible spectacle, Julie recouvre la raison et tombe dans les bras de Valbert, qui recevra bientôt le prix de sa constance et de son dévouement.

Tiré des *Scènes de la vie privée,* de Balzac, ce drame est malhabile et n'obtint qu'un médiocre succès. Napoléon paraît en deux endroits du premier acte, mais à distance, muet, figurant et non personnage.

Variétés, 14 août 1835 : *Roger, ou le Curé de Champaubert,* drame-vaudeville en 2 actes, par A. Dartois et Mallian.

Nous sommes à Champaubert, en 1792. Le fermier Guyace fait baptiser son fils par Pierre Hurteau, prêtre non assermenté, quand deux incidents troublent cette fête de famille. Le frère du curé, Roger Hurteau, mauvais sujet parti depuis quelque temps du village, y reparaît à l'improviste, et Meunier, maire de l'endroit, annonce qu'il a mission d'arrêter le desservant réfractaire. Pierre est aimé de tous et les paysans décident de le défendre, mais Roger ne veut laisser à personne le soin de sauver son frère. Tandis que Pierre, guidé par un paysan, fuit dans la campagne, il prend ses vêtements et paraît sous son nom devant l'agent du comité révolutionnaire. Il se dévoile quand il sait Pierre en sûreté, mais on ne peut rien lui faire, car il s'est engagé le jour même dans l'armée républicaine, et il part, félicité par tous les amis du bon prêtre et accompagné des vœux de Madame Meunier dont il a su prendre le cœur.

Vingt ans se passent. Les habitants de Champaubert, qui attendent un nouveau pasteur, sont tout étonnés de voir paraître, en cette qualité, l'homme parti comme volontaire en l'an 1^er^ de la République. Soldat valeureux, Roger s'est fait prêtre pour retrouver au ciel son frère dont il a reçu le dernier soupir sur la terre étrangère. Il a bientôt conquis les sympathies de ses ouailles qu'il convie lui-même à la danse. Les circonstances, d'ailleurs, lui permettent de rendre des

services intimes et de donner l'exemple du patriotisme. L'enfant du premier acte est devenu un beau jeune homme aimant la fille née depuis des époux Meunier, mais le maire refuse par intérêt son consentement au mariage que les jeunes gens désirent, et Roger s'emploie pour lever cet obstacle. Meunier résiste d'abord, mais la Champagne est envahie, et Charles Guyace prend le commandement des volontaires, tandis que Meunier cherche refuge dans une cave. A l'appel du tambour, Roger, se souvenant de son métier de soldat, saisit un drapeau et sert de guide aux paysans inexpérimentés. Grâce à lui l'ennemi recule, et l'on achève sa déroute en faisant sauter un pont commandant l'entrée du pays. Napoléon a vu les Champenois à l'œuvre, il les salue, les félicite et donne la croix, avec le grade de capitaine, à celui qui s'est le plus distingué. C'est Roger que tous désignent, mais le pasteur fait reporter sur Guyace les récompenses nationales. Distingué par l'Empereur, Charles devient un bon parti, et Meunier s'empresse de lui donner sa fille, tandis que Roger regagne son humble cure au bruit des acclamations générales.

Anecdote intéressante, dans laquelle Napoléon ne se manifeste qu'en la personne d'un aide-de-camp, mais que le nom de Champaubert, lié aux dernières pages de l'histoire impériale, nous commandait de recueillir.

Palais-Royal, 29 septembre 1835 : *Une Heure à la Malmaison, ou le Page de Joséphine*, vaudeville en 1 acte, par Charles Dupeuty, Nézel et Simonnin.

Tandis qu'au château des Tuileries on célèbre, par des fêtes et des bals, le mariage de Napoléon avec Marie-Louise, à la Malmaison Joséphine se lamente. Pour se distraire elle

donne sa main à Mademoiselle Lenormand, la devineresse, et prête l'oreille aux fabliaux amoureux d'un page qui, dans un accès de belle folie, lui vole un baiser sur l'épaule. La surprise et la colère de l'ex-impératrice sont grandes; Mademoiselle Lenormand apaise Joséphine en lui annonçant, d'un ton de sibylle, qu'un grand personnage a quitté sa nouvelle épouse pour venir en équipage mystérieux la consoler, et, en même temps, elle guérit le page de son amour en lui révélant qu'il est un des fils naturels de Napoléon.

Plusieurs scènes, jugées inconvenantes, compromirent le destin de cette pièce qu'on n'a pas imprimée.

Ambigu, 10 octobre 1835 : *Chérubin, ou le Page de Napoléon*, comédie-vaudeville en 2 actes, par Charles Desnoyer et Adrien (Vignier).

Léon de Saint-Marc, surnommé Chérubin, ayant fini son temps comme page de Napoléon, reçoit un brevet de lieutenant. Avant de rejoindre son régiment, il vient passer quelque temps au château du comte de Ligny, son cousin. Il retrouve là trois femmes qu'il a courtisées jadis, la comtesse d'abord, la baronne d'Estignac, son amie, et la paysanne Etiennette. Les amourettes interrompues par l'absence de Léon recommencent de plus belle, et l'ex-page, justifiant son surnom, obtient dans la même journée trois succès dont il emporte au camp le précieux souvenir.

Pâle reflet du *Mariage de Figaro,* auquel le nom de Napoléon sert, on ne sait pourquoi, d'étiquette, car il est question là d'un personnage imaginaire et d'aventures n'ayant ni date ni pays.

Vaudeville, 29 octobre 1835 : *Un Mariage sous l'Empire,* comédie en 2 actes, mêlés de couplets, par Ancelot et Paul Duport.

L'officier Victorin Geoffray doit, par ordre de l'Empereur, épouser Octavie, nièce du baron de la Morlandière, émigré rentré, mais sa femme est si maniérée, elle reçoit avec tant de hauteur les parents un peu communs qu'il lui présente, qu'à l'issue de la cérémonie il regagne son régiment, lui laissant pour tout adieu l'épithète de bégueule. Deux ans se passent, au bout desquels Madame Geoffray apprend la mort de son mari, tué à l'ennemi. Le frère jumeau de Victorin, diplomate parisien, se présente chez la veuve pour régler avec elle des questions d'intérêt ; il ressemble tellement au défunt qu'Octavie ne peut le voir sans trouble. Or Geoffray n'est pas mort ; fait général et comte de l'empire, mais vexé des quolibets que lui a valus sa déconvenue conjugale, il a juré de tirer vengeance d'Octavie en la dédaignant à son tour après s'être fait aimer d'elle. La jeune femme est belle, son caractère a subi d'heureuses transformations, si bien que Victorin, oubliant sa vengeance, saute bientôt au cou de la femme qu'il aime, dont il se voit aimé, et reprend l'aventure au point intéressant où elle a été interrompue deux ans auparavant.

Spécimen curieux du système de fusion imaginé par Napoléon pour faire entrer les jeunes illustrations dans les familles anciennes, cette pièce, habilement conduite d'ailleurs, fut accueillie très favorablement.

Palais-Royal, 23 novembre 1835 : *La Savonnette impériale,* comédie-vaudeville en 2 actes, par Anicet Bourgeois et Dumanoir.

Rayé par faveur de la liste des émigrés, le marquis de Cruzac est très étonné de voir entrer dans son hôtel un aide-de-camp de Napoléon qui le somme, au nom de l'Empereur, de marier sa fille Anaïs, en moins d'une heure, au colonel Ferrier dont il apprend ainsi l'existence. Cruzac qui ne se sent pas, au point de vue politique, la conscience bien nette et à qui l'on offre une place de chambellan, consent sans trop de peine, mais Anaïs se révolte à la pensée d'une union si brutalement conclue. Ferrier, qui se présente bientôt, ne lui déplaît point cependant; pour ne pas briser son avenir et pour éviter à son père le chagrin de retourner en exil, elle consent à signer le contrat préparé par le notaire de la famille impériale, se réservant de donner à l'aventure la suite qui lui paraîtra convenable. Ce n'est pas seulement le contrat qu'on signe, le mariage civil et la cérémonie religieuse se célèbrent sans désemparer ; un bal les suit, mais Ferrier, qui rêve le plus aimable des dénouements, est réveillé brusquement par l'ordre de se rendre sans le moindre délai à l'Ecole Militaire. Anaïs est conduite au même endroit par l'aide-de-camp qui a dirigé toutes choses. Ferrier ne l'attend guère, et, pour oublier le chagrin d'être séparé d'elle qu'il s'est pris à aimer, boit avec ses camarades en chantant des gauloiseries dont la pauvre épousée s'effarouche ; aussi écrit-elle bien vite à son père de venir la chercher, et forme-t-elle le projet de divorcer avec celui qu'elle prend pour un soldat mal élevé. Ferrier surprend la lettre de sa femme et, désolé de l'aversion qu'elle témoigne, se charge de l'envoyer lui-même au marquis. Mais Anaïs bientôt découvre un brevet de général envoyé par l'Empereur à Ferrier, avec un autographe qui lui révèle en quelle estime Napoléon tient le jeune homme. Interrogeant un vieux soldat, qui depuis vingt-cinq ans connaît son mari, elle acquiert la preuve que celui-ci est non seulement un brave officier mais encore un cœur délicat, et de l'estime glisse bientôt à la tendresse, en sorte

que, son père accouru, elle se contente de lui faire ses adieux et part avec Ferrier pour Berlin, où va s'ouvrir une campagne nouvelle.

C'est, à peu de chose près, le sujet de la comédie précédente. Bien traitée, cette seconde version eut, comme la première, un incontestable succès.

Paris, 1835 : *A quelque chose malheur est bon, ou la Princesse de Wurtemberg*, proverbe historique, par Stephen Arnoult.

Destinée, pour raison d'Etat, à partager avec Jérôme Bonaparte le trône de Westphalie, la princesse de Wurtemberg pleure à l'idée de succéder, dans le cœur de son époux, à la petite marchande que ce dernier a répudiée à Baltimore; elle se résigne cependant, dans l'intérêt de son pays, au sacrifice de son orgueil, mais elle s'est procuré un portrait de miss Paterson et, le mariage célébré, elle met ce portrait sous les yeux de Jérôme en déclarant ne vouloir jamais être pour lui qu'une sœur. Neuf ans s'écoulent. Détrôné à la suite des Cent-Jours, isolé, fugitif, Jérôme songe au suicide dans la petite auberge des bords du Rhin où le hasard l'a conduit, quand une femme demande à lui parler; c'est la princesse, que l'infortune de son époux attire. L'auberge n'a qu'une chambre, et, pour la première fois, la princesse y partage la couche de Jérôme. — « Ah! s'écrie ce dernier reconnaissant et enchanté, si le destin m'accorde encore un sourire, je veux que cette maison devienne un palais, un temple, et que sur le seuil de notre appartement on lise gravé : A quelque chose malheur est bon! »

De très curieux incidents traversent ce proverbe alerte, spirituel, où les personnages étudiés ne démentent en rien les données historiques.

Paris, 1835 : *Il ne faut point parler de corde devant un pendu*, épisode de Saint-Cloud, proverbe anecdotique, par Stephen Arnoult.

Napoléon, qui vient de marier la nièce de Joséphine avec le prince de Baden et a vu ce prince obéir, avec des transports de joie, au désir impérial, a résolu d'unir Caulaincourt, duc de Vicence, à la fille du riche M. d'Aligre. Joséphine s'est chargée de négocier cette alliance avec le faubourg Saint-Germain, mais les pourparlers s'éternisent et l'Empereur, qui n'aime pas attendre, se décide à parler lui-même. Après avoir interrogé sur sa fortune M. d'Aligre, mandé à Saint-Cloud, Napoléon amène la conversation sur le sujet qui l'intéresse et a la désagréable surprise d'entendre son interlocuteur refuser le gendre qu'il lui propose. Que peut reprocher d'Aligre à Caulaincourt? L'Empereur entend le savoir; il jure, menace, insulte, et d'Aligre laisse tomber comme une accusation ces deux mots : Eteinheim! Vincennes! C'est sa participation à la mort du duc d'Enghien que d'Aligre reproche à Caulaincourt comme un crime. Napoléon bondit sous l'outrage, chasse d'Aligre et cherche avec Cambacérès un moyen légal de marier Mademoiselle d'Aligre sans le consentement de son père ; il n'en est aucun dans le code, et force est à l'Empereur de s'avouer vaincu par le faubourg Saint-Germain.

Des caractères bien tracés, des scènes colorées font de ce petit tableau d'histoire une œuvre intéressante.

Cette pièce et la précédente figurent dans un recueil intitulé *Proverbes anecdotiques*, et publié par la librairie Souverain.

Ambigu, 19 janvier 1836 : *1814, ou le Pensionnat de Montereau*, vaudeville en 2 actes, par Adolphe d'Ennery et Eugène Cormon.

Pour soustraire sa fille Cécile aux dangers de l'invasion et aux poursuites du jeune Alfred de Lussan, amoureux sans position, le tailleur Canivet la confie à Madame Laurent, directrice du pensionnat de Montereau. Cécile retrouve là des amies qu'elle a connues dans plusieurs pensions d'où sa mauvaise tête l'a fait renvoyer, et sur lesquelles elle établit aisément son autorité. Alfred a bientôt découvert la retraite de Cécile ; chef de gardes nationaux, il installe un poste dans le pensionnat sous prétexte de le protéger, mais en réalité pour s'approcher de celle qu'il aime. Il parvient à la voir et obtient d'elle la promesse d'attendre qu'il ait conquis au moins le grade de capitaine. Cependant le canon tonne, les gardes nationaux se rendent aux portes de la ville ; les pensionnaires apeurées songent à la fuite, quand Cécile les rassure, fait apporter des uniformes et les décide à s'habiller comme elle en soldats. Le pensionnat transformé reçoit le nom d'Ecole Militaire, au grand scandale de Madame Laurent et de Canivet qu'on met sous clef. On y amène Alfred, blessé dans une embuscade ; Cécile, brûlant de le venger, entraîne ses camarades à la rencontre de Russes qu'elles mettent en déroute. Témoin de cet acte de courage, Napoléon envoie par un aide-de-camp le brevet de capitaine à celui des assaillants qui portait une écharpe tricolore. L'écharpe appartient à Cécile, qui s'empresse de la mettre au bras d'Alfred. Ce dernier, fait capitaine, a un état suffisant pour lever les objections de Canivet délivré : il épouse Cécile, et la pièce finit par un cri général de : Vive l'Empereur!

Anecdote inhabilement contée, et qui doit à son titre surtout de figurer dans notre livre.

Toulon, théâtre du Café Français, 30 janvier 1836 : *Napoléon en 1814*, esquisse dramatique en 3 scènes, mêlées de couplets, par Joseph Chautard.

Dans un long monologue, prose et couplets, Napoléon énumère ses glorieux travaux et fait le tableau des misères que la France subira par suite de sa chute. Il a abdiqué en faveur du Roi de Rome, mais un représentant vient lui signifier que la Chambre ne veut ni du fils ni du père. Napoléon se révolte d'abord, mais on lui fait comprendre que sa résistance allumerait la guerre civile, et, par patriotisme, l'Empereur se résigne à signer son abdication pure et simple.

Ouvrage médiocre, qui ne pouvait réussir que dans le milieu vulgaire où il avait pris naissance.

Palais-Royal, 5 mai 1836 : *L'Empereur et le Soldat, ou le 5 mai 1821*, souvenirs contemporains en 1 acte, par Laurencin et Meyer.

La scène se passe dans une petite ville de province. Né le même jour que Napoléon, Rémond a suivi dans toutes ses campagnes le grand homme auquel l'attache une admiration fanatique. Retraité après les Cent-Jours, il fait l'héroïque effort d'apprendre à lire pour pouvoir se mettre encore en communication avec son idole. Mais à toutes les lettres qu'il adresse à l'Empereur aucune réponse n'est faite, par cette bonne raison que Julien, jeune ami de Rémond, intercepte les compromettantes missives. Julien aime Victorine, fille de Madame Grandin, excellente femme qui prend soin de l'ex-soldat son voisin, mais Victorine est courtisée par Pigeot, secrétaire du commissaire de police de l'endroit, et ce Pigeot, pour quelques mots qu'il surprend, croit à l'existence d'un complot bonapartiste dont Rémond est l'âme. Il dénonce le

brave homme, qu'il sait être le protecteur de Julien, son rival. On perquisitionne chez Rémond, et l'on saisit, dans une armoire disposée en chapelle, le buste de Napoléon. L'enlèvement de cette précieuse effigie achève Rémond, affaibli déjà par une longue maladie; il lègue son petit avoir à Julien qu'il marie à Victorine, et rend le dernier soupir, à l'heure précise où Napoléon meurt à Sainte-Hélène.

Cette émouvante esquisse n'appartient qu'indirectement au théâtre Napoléonien, nous la recueillons cependant en raison de son mérite et du succès qu'elle obtint.

Palais-Royal, 21 décembre 1836 : *Un Bulletin de la Grande-Armée*, vaudeville en 2 actes, par Adolphe d'Ennery.

Anecdote particulière, où ne figure aucun personnage de l'histoire. (*Non imprimée.*)

Théâtre-Français, 30 décembre 1836 : *Le Maréchal de l'Empire*, comédie en 1 acte, par Murville.

Le héros de cette comédie, personnage fictif, s'y débat dans une intrigue banale qui fut mal accueillie. (*Non imprimée.*)

Paris, 1836 : *La Chute de l'Empereur*, drame-épopée en 4 actes et 8 tableaux, en vers (par E. Charrière).

C'est en 1812, en Allemagne, que le drame commence. Pendant une revue de la Grande-Armée, Kœrner et Dietricht discutent les mérites de Napoléon que des soldats français,

italiens, bavarois et polonais acclament ; le premier se refuse à entrer dans le complot formé par le second contre le héros qu'il admire. Cependant Napoléon accueille amicalement à Dresde Eugène, vice-roi d'Italie, qui lui conseille de donner enfin la paix au monde ; l'Empereur avoue que son étoile commence à pâlir, mais le destin le mène et il entend transmettre à son fils l'empire qu'il a constitué à force de génie. Murat, reçu plus froidement, est sollicité par l'ambassadeur d'Autriche d'abandonner son glorieux maître ; sur l'offre qu'on lui fait de placer sur sa tête la couronne de fer il hésite un instant, mais l'Empereur le reconquiert en lui donnant le commandement de l'avant-garde de la Grande-Armée. La campagne de Russie s'accomplit ; installé au Kremlin de Moscou, Napoléon y attend une réponse aux propositions de paix faites à Alexandre ; l'incendie de la ville le surprend, en même temps qu'arrive de Paris la nouvelle de l'audacieuse tentative faite par le général Malet contre le pouvoir impérial : les éléments et les hommes semblent s'unir contre le héros, qui s'éloigne de Moscou, après avoir fait sauter le Kremlin, et commence à travers les neiges sa pénible retraite.

Il répare ce terrible échec, et nous le retrouvons en 1813 au palais de Dresde, vainqueur d'un combat dans lequel Kœrner est mort après avoir écrit son fameux chant de guerre. La Sainte-Alliance se forme à cette date, l'Autriche s'y joint traîtreusement et essaie encore d'amener la défection de Murat ; elle échoue de nouveau, et l'un de ses agents imagine de mettre du poison dans l'eau sucrée destinée à Napoléon. Un moment terrassé par la douleur, l'Empereur, grâce à sa nature énergique, recouvre la santé, mais pendant son court évanouissement deux de ses généraux ont été battus, et force lui est de se diriger vers les frontières françaises que menacent les puissances coalisées. Les événements se précipitent. Si longtemps victorieuse, la France connaît à son tour les

affres de la défaite. Paris capitule, et Napoléon abdique après des adieux touchants à ses braves dont l'un s'écrie, avec un enthousiasme précurseur de l'avenir :

Oui, l'empire n'est plus... mais vive l'Empereur!

Agencé sans grand art, écrit dans une langue insuffisamment colorée, cet ouvrage ne pouvait produire sur le public et la presse une impression profonde ; un succès d'estime récompensa suffisamment l'auteur tard venu et meilleur citoyen que poète.

Le Havre, 1836 : *Le Quatorze Mars 1814*, comédie-épisode en 2 actes, par ***.

Sous ce titre, qui semble annoncer une étude historique, se déroule une amourette vulgaire et mal conduite, que nous n'avons aucune raison d'analyser.

Théâtre Lazary, 1836 : *Bonaparte à Milan*, vaudeville en 1 acte, par Charles Blondelet.

C'est scène pour scène, presque mot pour mot, *le Caporal Schlag* de Sewrin et Chazet, représenté aux Variétés le 11 mai 1809. La pièce se joue en Italie, comme elle se jouait en Bavière, et Bonaparte y fait un rôle dans lequel se sont fondus ceux d'un lieutenant et d'un sapeur français. Au dénouement pourtant, l'auteur ajoute ce couplet de son crû, qui n'en fait que mieux ressortir ceux qu'il a cavalièrement empruntés à ses prédécesseurs :

Volons, volons à la victoire.
Suivons tous notre général,
Il saura se couvrir de gloire
Par son génie pyramidal.

Bonaparte à Milan n'est pas imprimé — pour cause.

Cirque-Olympique, 29 janvier 1837 : *Austerlitz*, événements historiques en 3 époques et 8 tableaux, par Prosper Lepoitevin Saint-Alme et Francis Cornu (avec Anicet Bourgeois).

Les Français occupent Pavie, mais la municipalité et les moines leur ont juré haine mortelle. Tandis qu'un incendie retient au Grand-Hôpital la plupart de nos soldats, les cloches donnent aux habitants le signal de la révolte. Les religieux les encouragent au meurtre ; cependant l'évêque d'Imola, dont ils implorent les prières, refuse de bénir leurs armes et maudit un patriotisme qui recourt au poignard et à la trahison. Un grenadier français blessé, Plick, entend les nobles paroles de l'évêque, il se réclame de lui et les insurgés, qui le croient moribond, l'abandonnent au prélat. Plick, sauvé des meurtriers, retrouve des forces pour aller prévenir Lannes de la révolte de Pavie ; Lannes accourt, bientôt suivi de Bonaparte qui châtie les rebelles et récompense Plick en se chargeant de l'éducation de son fils. Cependant les Français, réduits à 20.000 hommes, sont à la veille d'être enveloppés par des forces considérables ; une inspiration de Bonaparte sauve l'armée et la bataille de Rivoli clôt brillamment la campagne.

D'Italie la scène se transporte en Egypte. Un moine, à qui Bonaparte a sauvé la vie à Vérone, met le feu à l'arsenal d'Alexandrie et permet ainsi aux Français de s'emparer de la ville. Mais le cheick El-Beckry, que Bonaparte nomme

gouverneur du Caire, prépare sous des apparences sympathiques le massacre des nôtres ; sa sœur, la belle Zuléma, éprise de Bonaparte, le prévient des projets des Arabes, et le général punit les traîtres, tandis que Zuléma est frappée à mort par l'un d'eux.

C'est en Allemagne, six ans plus tard, que se termine le drame. Le consul Bonaparte, devenu l'empereur Napoléon, a en face de lui les armées réunies de la Russie et de l'Allemagne. Le jeune Plick y gagne le grade de capitaine en portant à Soult, au péril de sa vie, l'ordre d'attaquer, pendant que son père, fait chevalier de la légion d'honneur par Napoléon, se précipite avec ardeur dans la mêlée, dont les Français sortent vainqueurs en ajoutant le nom superbe d'Austerlitz aux nombreuses victoires déjà remportées.

Le titre d'*Austerlitz* ne s'applique qu'à la troisième partie de l'ouvrage qui est, comme la plupart des pièces où figure Napoléon, le tableau de plusieurs campagnes. L'habileté, la verve des auteurs leur valurent un succès qu'une brillante mise en scène ne pouvait que consolider.

Théâtre du Luxembourg, 6 avril 1837 : *Un Avant-Poste en 1807*, drame-vaudeville en 3 actes, par Gay Delatour de Lajonchère.

Roman semi-guerrier qui n'est pas imprimé, et dont aucun journal ne donna l'analyse.

Théâtre Lazary, 9 août 1837 : *Le Soldat de Marengo*, pièce en 1 acte, par ***.

Historiette banale, mise à l'abri d'un titre que rien ne justifie. (*Non imprimée.*)

Gaîté, 9 septembre 1837 : *Le Petit Chapeau, ou le Rêve d'un soldat*, drame fantastique en 6 parties, par Charles Desnoyer.

Jacques et Jean, vieux soldats de l'Empire, ont pris, après Waterloo, leur retraite dans un village du Finistère. Jacques a pour fils Etienne, peintre de talent qui cherche à se faire un nom dans la capitale ; Jean a pour fille Marie, jolie et sensible personne. Les deux jeunes gens s'aiment et sont destinés l'un à l'autre, il semble donc que les grognards n'auraient qu'à bénir l'existence ; il en est ainsi de Jean, mais Jacques est en proie à un chagrin dont ses amis cherchent vainement la cause. Cette cause est l'ennui ; séparé de son fils, privé de l'existence active qui fut vingt ans la sienne, Jacques regrette amèrement le temps où chaque jour amenait une bataille, où l'Empereur payait en gloire les fatigues de ses braves. Marie se doute des raisons qui font morose le vieux Jacques, elle en fait part à Etienne, et un matin, le jour de la Saint-Napoléon, le peintre arrive de Paris pour offrir à son père le petit chapeau de l'Empereur, qu'il a pu acquérir en vente publique. Etienne a obtenu le grand prix du salon ; riche et célèbre il se propose de rester désormais auprès de son père, auprès de Marie qu'on lui donne pour femme. Cette bonne nouvelle, le précieux cadeau de son fils, rendent à Jacques toute sa bonne humeur ; on boit à la mémoire de Napoléon, et si copieusement que Jacques et Jean, grisés, s'endorment. Ils voient alors recommencer leur existence guerrière, sous le commandement de l'Empereur ressuscité. La Bérésina est leur première étape, mais, au lieu de se terminer par un désastre, la campagne de Russie se poursuit glorieusement jusqu'à Saint-Pétersbourg. Là, pour un acte d'indiscipline, Jacques est condamné à mort, mais Jean inter-

cède pour lui et l'Empereur fait Jacques capitaine de grenadiers, Jean lieutenant dans la même compagnie, tous deux officiers de la Légion d'Honneur. C'est à Constantinople qu'on les revoit ensuite ; Jacques est maréchal, Jean général, Etienne commande un peloton d'artilleurs, Marie elle-même est à la tête de femmes enrégimentées : il a bien fallu remplacer les quinze cent mille hommes tués pendant les conquêtes nouvelles, mais la Sublime-Porte est vaincue, la Grèce libre, et Jacques n'en est que plus ardent aux batailles quand, dans une rencontre avec les Turcs, Jean, frappé mortellement, expire dans les bras de son ami. C'est un coup cruel pour Jacques, qui apprend sans plaisir de Napoléon sa nomination au titre de grand-amiral de la flotte assemblée pour combattre l'Angleterre. Cette expédition encore est glorieuse pour la France ; les Anglais battus demandent à capituler, mais Etienne meurt dans l'explosion d'un navire, avec un aide-de-camp de Napoléon, qui n'est autre que le Roi de Rome accouru des Tuileries pour servir sous un nom d'emprunt, aux côtés de son père séparé de lui depuis quinze années. — Le sommeil des deux braves s'interrompt ici ; heureux de n'avoir fait qu'un rêve et de trouver vivants le fils et le camarade qu'il croyait perdus, Jacques, renonçant à ses goûts de conquêtes, promet de ne reprendre les armes que pour chasser de France les hordes étrangères.

L'idée de mettre en parallèle la gloire militaire et les deuils qu'elle cause était louable ; l'auteur ayant mené sa démonstration d'une manière habile, son drame, intéressant autant que moral, eut un brillant succès.

Lyon, théâtre du Gymnase, 27 décembre 1837 : *L'Homme du destin, ou Huit époques de la vie de Napoléon*, panorama historique et militaire en 8 tableaux, par Ch. Provence.

Vérone, Arcole, l'Egypte, Berlin, Austerlitz, Lyon au retour de l'île d'Elbe, Waterloo, tels sont les titres des épisodes mis en scène d'après les pièces parisiennes, et couronnés par une apothéose représentant Napoléon conduit par la Renommée au temple de la Gloire.

Compilation maladroite, bien payée d'une demi-réussite.

Théâtre Lazary, 1837 : *Un Fils du grand homme*, drame-vaudeville en 4 tableaux, par Achille.

Etant lieutenant d'artillerie, Napoléon a eu un fils de la brodeuse Amélie, qu'il a mariée plus tard au fournisseur Gérard. Celui-ci veut bien sacrifier son honneur à son intérêt, mais il ne peut supporter la présence de l'enfant né d'une faute de sa femme, et il l'abandonne sur un chemin où le sergent Hébert et la cantinière Catin le recueillent pour en faire un soldat. Kretly (c'est le nom du jeune homme) s'oublie un jour jusqu'à lever la main sur un de ses chefs; le code militaire est formel, c'est la mort qu'il a méritée : on le condamne, en effet, à être passé par les armes. Hébert intercède pour Kretly auprès de Napoléon; celui-ci, bien qu'aimant son fils, ne veut pas pour lui enfreindre la discipline, il refuse de gracier le condamné et cette décision exaspère le sergent qui s'oublie jusqu'à l'insulte. Mais si Napoléon ne peut, pour Kretly, donner un mauvais exemple à ses troupes, il n'entend pas cependant laisser mourir son enfant. Au moment de l'exécution il se trouve comme par hasard sur le chemin du condamné; c'est le salut de Kretly, que cette rencontre sauve du supplice. Fous de joie, le jeune homme, Amélie et Hébert tombent aux pieds de Napoléon, qui promet de veiller toujours sur l'enfant de sa jeunesse.

Ce drame, qui va rapidement de Moscou à Waterloo, est de conception médiocre et de style incorrect ; il n'en fut pas moins applaudi sur la plus infime des scènes parisiennes. (*Non imprimé.*)

Porte-Saint-Martin, 21 décembre 1838 : *L'Enfant de giberne*, drame mêlé de chant en 4 actes, par P. Tournemine et Poujol.

La scène se passe en 1809, au palais de Schœnbrunn, près de Vienne. Après la mort de la vivandière qui avait adopté Maurice, enfant de giberne, le sergent de la garde Rigault a pris soin de l'abandonné. Instruit et courageux, Maurice, devenu soldat, a bientôt conquis le grade de lieutenant dans le régiment où sert son père adoptif. Rigault, qui voit toujours en lui un enfant, se permet des observations dont le jeune homme se lasse ; à l'amitié succède bientôt entre les deux soldats de la froideur, puis une animosité qui n'attend qu'une occasion pour devenir publique. Cette occasion, Rigault la fait naître en défendant à Maurice d'épouser l'espagnole Maria, qu'il a introduite dans l'armée sous le nom d'Antonio ; l'officier se révolte et, sur un mot blessant de Rigault, lui donne huit jours de salle de police. C'est la première punition qu'ait reçue le sergent, il refuse de la subir, et, comme Maurice exaspéré tire son sabre pour le contraindre à l'obéissance, Rigault lui arrache cette arme et la brise. Un officier-général, témoin de l'acte coupable, fait arrêter Rigault qu'un conseil de guerre condamne à mort, malgré la déposition du lieutenant qui s'accuse d'avoir provoqué l'insulte de son subordonné. Or, Rigault n'est pas seulement le père adoptif de celui qu'il a élevé, Maurice est son fils par le sang comme par le cœur ; il en fait l'aveu à Maria qui s'empresse de révéler ce secret à l'Empereur. Sollicité par Maurice, Napoléon accorde la grâce du condamné ; celui-ci vient

d'être passé par les armes quand le lieutenant arrive avec l'ordre libérateur; heureusement Maria, pour gagner du temps, a distribué au peloton d'exécution des cartouches sans balles; Rigault, qui n'est qu'étourdi, reprend ses sens dans les bras de Maurice, l'appelle son fils devant tous, l'unit à Maria, et les compagnons d'armes du lieutenant et du sergent font une ovation reconnaissante à l'Empereur qui donne à Rigault, avec le grade de lieutenant, une place aux Invalides.

Ouvrage intéressant, bien conduit et qui fut applaudi justement. Napoléon n'y fait que traverser, muet, la scène finale, mais cette apparition seule contribua au succès.

Vire, 1838 : *La Guerre de Russie*, drame en 5 actes, en vers, par Lechat, D. M.

Au moment de déclarer la guerre au czar Alexandre, Napoléon visite Joséphine qui lui conseille de mettre enfin un terme à ses exploits sanglants : il persiste néanmoins dans son projet et commence la campagne qui doit lui être si funeste. Après la Russie, l'Allemagne voit reculer le héros si longtemps victorieux, les alliés envahissent la France, et l'Empereur s'épanche de nouveau dans le sein de Joséphine qui lui dit :

Un sûr pressentiment me fait penser, mon maître,
Qu'empereur des Français vous ne pouvez plus être.

Il en convient modestement, abdique, fait ses adieux à la garde et part pour l'île d'Elbe.

Pièce fantaisiste où le décor change à chaque

scène, où rien ne se tient ni ne s'explique, et dont le style, à la fois prétentieux et naïf, frise souvent le ridicule. La clientèle de ce docteur-poète dut cruellement souffrir s'il la traitait avec le sans-façon dont il fit preuve ici à l'égard de l'histoire et de la prosodie.

Théâtre Saint-Marcel, 25 mai 1839 : *Napoléon*, drame historique en 3 actes et 5 tableaux, par Dumersan et Antony Béraud.

Joséphine est inquiète car Napoléon, sorti au point du jour pour visiter les travaux publics, tarde bien à rentrer aux Tuileries; il reparaît pourtant sain et sauf, escorté de la population qui l'acclame et qu'il fait saluer par l'Impératrice rassurée. Joséphine s'efforce de faire aimer le mari qu'elle admire et sème pour cela les bienfaits autour d'elle. On lui a recommandé la veuve du général Zaluski, lequel, accusé de trahison dans la campagne de 1805, a été banni de l'armée et est mort en disgrâce ; mais c'est vainement qu'elle plaide pour sa protégée auprès de Napoléon qui croit à la culpabilité de Zaluski. Il change d'avis quand l'Impératrice lui met sous les yeux les preuves du complot dont le général a été victime, et répare son injustice en dotant la veuve du calomnié et en se chargeant de l'avenir de son fils Achille. Cette réparation comble de joie Baptiste, ancien serviteur de Zaluski, entré par la protection de Joséphine au château des Tuileries, pendant qu'Annette, sa cousine et sa future, était admise à la laiterie de Saint-Cloud. C'est à Saint-Cloud, à l'issue d'une fête donnée par Joséphine à des enfants, que Napoléon, s'apercevant qu'il est berné par la Prusse, lui déclare la guerre; Achille Zaluski prend alors du service, et Baptiste le suit, moitié par dévouement, moitié pour obéir à

la vocation militaire qui le tourmente depuis quelques années. Nous les retrouvons à Iéna où Annette, qui s'est faite vivandière, rejoint Baptiste et le prend pour mari, mais le jeune Zaluski perd la vie dans le glorieux combat qui s'engage, et Baptiste ne peut que venger sur l'ennemi la mort de son maître. Il y gagne la croix et continue à suivre l'Empereur dans ses glorieuses promenades à travers l'Europe ; une de ses jambes gelée dans la retraite de Moscou, l'oblige à déposer les armes, il se retire avec Annette près de Rochefort où il se fait pêcheur pour élever le fils qui leur est né et qu'ils ont baptisé Napoléon. Mais, bien que retraité, Baptiste n'en continue pas moins à vénérer son ancien général ; il connaît les revers et l'abdication de l'Empereur et n'accepte qu'avec plus d'empressement la proposition que lui fait le capitaine américain Bletson de donner asile à un officier de la Grande-Armée poursuivi par les royalistes. Cet officier est Napoléon, que Bletson doit conduire aux Etats-Unis. L'Empereur reconnaît Baptiste, embrasse son enfant et se dirige vers le navire qui l'attend quand Bletson apparaît, navré; des surveillants occupent son vaisseau et le départ pour l'Amérique est impossible. Napoléon, banni de France, n'a plus qu'à accepter les ouvertures du commandant autorisé à le conduire en Angleterre ; il part pour Sainte-Hélène, et le théâtre montre, dans une apothéose, le tombeau qui l'attend dans cette île et d'où le héros sort, au son de harpes, pour monter au ciel, entouré des ombres de ses plus illustres compagnons d'armes.

Œuvre intéressante, où la part des auteurs égale au moins celle des chroniques, et qui méritait d'être présentée dans un cadre moins infime. Elle fut reprise à l'Ambigu, le 25 avril 1845, en 5 actes et 9 tableaux, et y obtint un grand succès.

Gaité, 14 septembre 1839 : *Les Chevaux du Carrousel, ou le Dernier jour de Venise*, drame en 5 actes, par Paul Foucher et Alboize.

La scène se passe à Venise, en 1797. L'aventurier Lazare, qui sert la France contre la République vénitienne, a eu l'ingénieuse idée d'enlever le drapeau national de la statue de Saint-Marc pour lui substituer le drapeau tricolore. Il fait confidence de son exploit au Français sans famille Marcellin à qui jadis il a sauvé la vie, et qui, épris de la vénitienne Angéla, fille adoptive de Léona, gardienne des reliques de Saint-Marc, doit partir en France avec celle qu'il aime. Léona apprend la résolution de la jeune fille ; pour l'en détourner elle lui raconte qu'elle aussi eut jadis l'imprudence de suivre un Français qui lui avait promis le mariage, et qui l'abandonna le lendemain de la naissance d'un fils mort, suivant lui, presque aussitôt. Bien qu'ayant confiance en Marcellin, Angéla, émue de la confession de Léona, ne peut se résoudre à suivre son amant, mais un certain Gabrielli, qui convoite la jeune fille, dénonce Marcellin comme coupable de la profanation de Saint-Marc, et le Conseil des Trois condamne le Français à quitter Venise dans le délai d'une heure, sous peine d'être traité en criminel d'Etat. Marcellin ne veut fuir qu'avec Angéla et la jeune fille, pour lui sauver la vie, consent à l'accompagner. Au moment où elle va le rejoindre, Gabrielli lui barre le passage ; Marcellin, inquiet, reparaît juste à temps pour sauver Angéla des outrages de Gabrielli, mais l'heure fixée pour son départ est écoulée, on l'arrête et on le jette seul, lié, dans une barque lancée en pleine mer. Un vaisseau français recueille le malheureux, mais ce vaisseau, chassé par la tempête, est obligé de chercher refuge sous les batteries du Lido où les Vénitiens, poussés par le Conseil des Trois, l'assaillent et le livrent aux flammes après avoir massacré l'équipage. Marcellin, qui avait retrouvé son père dans un des passagers et a vu ce père assassiné par la

lie de Venise, est sauvé par Lazare qui le conduit chez Léona. Or Léona a reçu du même Lazare un médaillon dans lequel elle a reconnu les traits du Français qui l'a séduite autrefois, et une lettre qui lui apprend que Marcellin n'est autre que l'enfant dont elle pleure la mort; elle cache son fils dans les souterrains de Saint-Marc. Dans ces souterrains est la grotte renfermant les reliques du saint, auxquelles est attachée l'existence de Venise, car une prédiction annonce que Venise mourra le jour où Saint-Marc réveillé dans sa grotte attellera quatre chevaux de bronze à son char. Bonaparte, qui connaît cette prédiction et l'imagination superstitieuse des Vénitiens, a chargé Lazare d'enlever les reliques; sous un habit de familier, l'aventurier s'introduit à la suite du Doge dans les souterrains où il retrouve Marcellin. Celui-ci, qui a juré de venger son père et ses compatriotes, aide Lazare à s'emparer du précieux reliquaire, malgré les pleurs de Léona qui a révélé sa maternité. Le vol est découvert et Léona livrée au Conseil des Trois. Les membres de ce conseil ne paraissent jamais sans masque et nul ne connaît leurs noms qu'ils ne dévoilent qu'aux condamnés à mort. Pour pénétrer leur secret, Marcellin, instruit qu'un des Trois a enlevé Angéla, se laisse arrêter sur une dénonciation convenue de Lazare, qui obtient pour cela l'emploi du premier sbire. Lorsque, voué au dernier supplice, Marcellin a vu les visages et entendu les noms des trois sinistres personnages, il se fait reconnaître comme ambassadeur de la République française et reconquiert sa liberté. Mais Léona et Angéla restent entre les mains de Gabrielli, chef des Trois, qui ordonne la mort de l'une et décide le déshonneur de l'autre. Lazare veille, il sauve Léona qu'on l'a chargé d'empoisonner, et Gabrielli, au moment de frapper Angéla, tombe lui-même sous les coups de Marcellin. Venise porte la peine de ses perfidies et Bonaparte, accomplissant la prédiction, met fin à son pouvoir en emmenant en France les reliques de Saint-Marc et les che-

vaux de bronze offerts par la Grèce à Venise et qu'il destine au Carrousel.

Drame mouvementé, plein d'intérêt, et dont le succès fut énorme. Bonaparte n'y paraît qu'à la scène finale, pour prononcer quatre mots, mais il est l'âme des événements, l'inspirateur des personnages, et joue, dans la coulisse, le véritable premier rôle.

Les Chevaux du Carrousel furent repris, au théâtre du Cirque, le 8 juin 1861.

Théâtre Saint-Marcel, 3 octobre 1839 : *La Folle de Waterloo,* drame-vaudeville en 3 époques, par Auguste Jouhaud.

Napoléon revenant de l'île d'Elbe traverse Laon, où sa vue enthousiasme le jeune commis Arthur Béville. Le sergent Jérôme, qu'il invite à dîner, lui conseille alors de prendre du service. Arthur aime la lingère Caroline, il hésite pour elle à suivre l'avis du sergent, mais le patriotisme l'emporte et il part avec les soldats de Napoléon, laissant Caroline dans les larmes. Cinq ans se passent. Jérôme, qui a perdu une jambe, s'est marié et tient une ferme où il a recueilli Caroline, devenue folle en apprenant qu'Arthur est mort à Waterloo. Cette nouvelle était fausse; Arthur blessé a été recueilli par un négociant anglais dont il va devenir le gendre, quand un voyage en France le met en présence de Jérôme et de Caroline qu'il n'a jamais cessé d'aimer. A la vue d'Arthur, la folle recouvre la raison et un bon mariage termine l'aventure.

Cette histoire émouvante, contée non sans talent, rentre dans notre cadre surtout par les cou-

plets qui la traversent et chantent les louanges de Napoléon empereur ou tombé. Citons celui-ci, dit par Jérôme à propos du retour de l'île d'Elbe :

Pour vous faire trembler encore
Napoléon paraît soudain,
Rois alliés, l'étendard tricolore
N'a pas oublié le chemin
Qui conduit à Vienne, à Berlin!
Sa gloire n'était qu'exilée,
Et s'il n'est plus de transfuge avec nous,
Russes, Prussiens, l'aigle a pris sa volée
Pour vous en donner une à tous!

Disons que Jouhaud avait, en 1826 déjà, publié à Bruxelles une comédie-vaudeville intitulée *Napoléon, ou l'Empereur et le Colonel,* ouvrage médiocre, mais qui témoigne au moins que la sympathie de l'écrivain pour le héros n'était point moutonnière.

Porte-Saint-Martin, 29 décembre 1839 : *Le Soldat de la Loire* (épisode de 1821), drame-vaudeville en 1 acte, par Auguste Jouhaud et Gobert.

Maurice, vieux débris de l'armée de la Loire, s'est retiré, avec sa fille Charlotte, dans un village des environs de Nantes. Il adorait l'Empereur avec lequel il avait fait toutes les campagnes, et la nouvelle de sa mort à Sainte-Hélène lui a troublé la raison. Dans ses accès Maurice ne rêve que batailles, et, s'il revient à lui, c'est pour tomber dans un état de torpeur dont se désolent Charlotte et le docteur Jorly, qui soigne le père avec l'espoir d'être un jour aimé de sa fille. Les choses en sont là quand arrive, dans le village, le co-

médien Rambert qui, se rendant à Nantes où il est engagé, n'a pas voulu passer sans revoir le docteur auquel il doit le rétablissement de sa santé. Jorly et Rambert causent, l'un de ses malades, l'autre de ses succès, surtout du triomphe qu'il a obtenu à Bruxelles en jouant l'Empereur dans un petit drame. Ce souvenir donne à Jorly l'idée d'une scène capable de guérir l'esprit de Maurice. Le vieux soldat, toujours délirant, est assis sur un banc de gazon, quand tout à coup une voix connue frappe ses oreilles; il lève les yeux, et voit en face de lui l'Empereur qui le nomme, lui parle et rappelle leurs diverses rencontres. Extasié, le grognard tombe aux genoux du grand homme, baise ses mains et invoque la promesse qu'on lui fit, à la Moskowa, de la croix d'honneur. — « Je n'ai rien oublié, dit Napoléon, voici ton brevet ». — et il lui donne le glorieux titre que Jorly a, par ses sollicitations, obtenu du ministre de la guerre. Du coup Maurice perd connaissance, mais, quand il rouvre les yeux, sa raison est entière. Rambert, heureux d'avoir servi à quelque chose, poursuit sa route, et Jorly trouve, dans l'amour de Charlotte, la récompense de son inspiration.

Ce vaudeville contient des réminiscences de *l'Empereur et le Soldat*, joué en 1836, mais il est fait avec adresse et offre des détails agréables. Il réussit, grâce à Gobert-Rambert, et fut repris, deux ans plus tard, aux Folies-Dramatiques.

Cirque-Olympique, 7 mars 1840 : *La Ferme de Montmirail*, épisodes de 1812 à 1814, pièce militaire en 3 actes et 4 tableaux, par Ferdinand Laloue et Fabrice Labrousse.

La pièce commence pendant la campagne de Russie. Conduits par le hasard dans un château que vient de quitter le général russe Saratoff, des soldats français, commandés par

Julien, capitaine de lanciers, défendent Amélie, fille du général, contre l'hetmann de cosaques Grégori qui la poursuit de ses désirs sauvages et veut l'enlever. C'est, entre Julien et Amélie, le commencement d'une amitié que le temps bientôt transforme en amour. Saratoff, fait prisonnier, retrouve dans une cabane sa fille que Julien a sauvée d'un incendie allumé par Grégori; échangé contre des vivres dont les Français torturés par le froid ont un pressant besoin, il veut emmener Amélie, mais l'émotion et la fatigue ont brisé la jeune fille que Saratoff est obligé d'abandonner au dévouement de Julien et de ses soldats. Ce dévouement sauve Amélie que les Français, galvanisés par l'apparition de l'Empereur, conduisent à Montmirail, dans une ferme dont Julien est le propriétaire. Elle y recouvre la santé et se croirait heureuse si elle recevait des nouvelles de son père dont elle ignore le sort pendant deux années. L'invasion remet en présence Saratoff et Amélie. Fait de nouveau prisonnier, le général russe passe devant la ferme de Julien qui le reconnaît, et s'autorise de son grade de chef d'escadron pour le réclamer et le réunir à sa fille. Mais la ferme est bientôt assiégée par les cosaques de Grégori; les paysans se défendent avec courage, ils vont succomber quand Saratoff paraît et veut faire cesser le combat. Grégori s'y refuse, mais il est mortellement frappé, et Saratoff met la main de Julien dans celle de sa fille, pendant que les Français vainqueurs acclament Napoléon qui visite, avec son état-major, le champ de bataille.

Succession de tableaux militaires faiblement reliés et dont la mise en scène motiva seul le succès. L'Empereur y traverse, muet, deux scènes, ou plutôt deux fins d'actes, et sa seule présence, destinée à transporter les personnages, produisait sur le populaire un effet identique.

La publication des *Souvenirs de la vie privée de Napoléon,* par Emile Marco de Saint-Hilaire avait, en 1838 et 1839, fourni aux auteurs dramatiques la matière d'œuvres attrayantes ; une décision gouvernementale devait, en 1840, donner aux écrivains un thème plus favorable encore. M. de Rémusat, ministre de l'intérieur, annonça le 12 mai, à la chambre des députés, qu'une frégate allait se rendre à Sainte-Hélène pour y recueillir les restes mortels de l'empereur Napoléon. Ces paroles soulevèrent, dans le parlement et le pays, une approbation enthousiaste. Le 30 novembre l'expédition, conduite par le prince de Joinville, mouillait à Cherbourg, et, le 15 décembre, par un froid rigoureux dont on a gardé souvenir, le char funèbre du héros, précédé des bannières de la France et suivi des survivants de ses quarante armées, passait sous l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile, pour gagner, par les Champs-Elysées, l'Hôtel des Invalides où, depuis, l'univers entier a salué le tombeau de celui qui, pendant quinze années, fut en même temps Alexandre, César, Charlemagne et Louis XIV.

L'imposante translation des cendres de Napoléon, acclamée par une foule en délire, devint, nous l'avons dit, le sujet de manifestations théâtrales certaines de succès.

Bordeaux, théâtre des Variétés, 12 octobre 1840 : *Les Cendres de Napoléon*, poésie par Aimé Picot.

Strophes alternées évoquant les noms de Napoléon, de ses compagnons et de leurs communes victoires. La brochure porte que cette poésie fut *jouée* par Robert Kemp, cela lui donne une apparence d'œuvre dramatique dont la lecture a bientôt fait justice.

Cirque, 21 octobre 1840 : *Le Cousin d'un grand homme*, vaudeville en 1 acte, par Fabrice Labrousse et Théodore Nézel.

Dans un village de la Corse existe un brave homme de curé qui est adoré de ses ouailles, et avec raison, car il soigne les malades, donne des secours aux pauvres, instruit les enfants : il se nomme l'abbé Bonaparte. Grand est l'étonnement de ce digne ecclésiastique de voir certain jour un général français s'arrêter à sa porte et lui demander l'hospitalité. Sa surprise redouble quand ce général lui apprend qu'il vient lui offrir un évêché de la part de son cousin. — « Mon cousin! connais pas. — De votre cousin Napoléon. — Connais pas, vous dis-je. — Comment, Napoléon-le-Grand? — Ah! oui, je crois avoir entendu parler de lui... sa mère se nomme Lœtitia, je crois? — C'est cela même. — Diable, il a fait son chemin. — Eh bien? — Eh bien, je refuse! — Mais, si je ne réussis pas dans ma mission, il est très probable que je serai disgracié. — Je refuse, voyez-vous, parce que l'Ecriture a dit : « Celui qui s'abaisse sera élevé. » — Et le général, ne pouvant faire un évêque, fait des dragons de tous les jeunes gens du village qu'il enrôle.

Amusante anecdote qui obtint du succès, mais resta manuscrite.

Porte-Saint-Martin, 17 décembre 1840 : *Le Retour de Sainte-Hélène*, à-propos national en 1 acte, par Clairville.

En attendant le passage des cendres de Napoléon, l'invalide Jérôme boit, dans un cabaret de l'Esplanade, avec des camarades anciens soldats comme lui de la Grande Armée, quand un certain Claude Bonnard, sa femme et leur fille Henriette, pénètrent dans l'établissement. Bonnetiers de Carcassonne, ils viennent à Paris pour assister à la cérémonie. Bonnard, qui obéit au moindre signe de sa femme, n'est cependant pas le poltron que son attitude peut faire supposer ; il a fait toutes les campagnes de l'Empire et porte sous sa redingote une croix bien gagnée ; même, au cours de son voyage, il a su mettre à la raison le chasseur d'Afrique Firmin, qui regardait Henriette un peu cavalièrement. Ce chasseur est le fils de Jérôme, et celui-ci, reconnaissant dans Bonnard un ancien compagnon d'armes, parle d'unir les deux jeunes gens. Madame Bonnard s'indigne de cette prétention, et son mari refuse d'abord comme elle, mais Jérôme lui rappelle avec tant d'habileté les souvenirs de leur jeunesse que Bonnard, secouant le joug de son épouse, promet Henriette à Firmin. Puis, la main dans la main, les camarades s'agenouillent sur le passage des restes de leur général, qu'une apothéose montre soulevant la pierre de son tombeau pour monter dans l'éternelle lumière.

Des détails amusants, de jolis couplets, font de cet à-propos un agréable ouvrage, que le public reçut avec une faveur marquée.

Porte-Saint-Antoine, 27 décembre 1840 : *L'Auberge du Petit Caporal*, vaudeville en 1 acte, par Adolphe Guénée et Brésil.

Dans cette auberge bien nommée des personnages divers,

réunis pour attendre le cortège qui conduit aux Invalides les restes de Napoléon, rappellent, en prose ou en couplets, les exploits du grand homme.

Succès de circonstance, non imprimé.

Paris, 1840 : *Napoléon à Berlin*, drame en 3 actes, par P. G.

Vainqueur de la Prusse et installé dans le palais de Frédéric-Guillaume, Napoléon reçoit les anciennes autorités civiles et militaires de Berlin. C'est le prince de Hatzfeld qui les présente en qualité de gouverneur. Napoléon accueille avec sévérité le prince qu'il sait avoir été un des plus ardents provocateurs de la guerre, il l'en punit en le bannissant de Berlin jusqu'au rétablissement de la paix. Forcé de s'incliner, Hatzfeld rêve une vengeance. Sa femme enceinte de huit mois ne peut le suivre en exil, il la conduit chez l'un de ses amis, et écrit au roi de Prusse une lettre indiquant les positions et les forces des différents corps d'armées commandés par les généraux français. L'ancien soldat Calmour, émissaire du prince, se charge de faire parvenir sa lettre à Frédéric-Guillaume, mais en traversant les lignes françaises il est tué d'une balle ; on fouille son cadavre et, si bien caché qu'il soit, l'écrit de Hatzfeld est découvert et remis à Napoléon. Outré de la trahison du prince, l'Empereur le fait arrêter et convoque un conseil de guerre pour le juger sans délai. Il va sans doute perdre la vie quand Madame de Hatzfeld se présente devant Napoléon et se jette à ses pieds, affirmant l'innocence de son mari. Pour toute réponse l'Empereur lui tend la lettre saisie sur Calmour ; terrifiée, la princesse s'évanouit. Napoléon la ranime et l'invite à jeter au feu la preuve de la culpabilité de Hatzfeld ; la pauvre femme obéit puis, folle de joie, tombe aux genoux de l'Empereur qui la relève et l'embrasse en disant : « Qu'il est doux de

faire le bien! » — Hatzfeld est mis en liberté, et tout finit par des acclamations dont la princesse donne le signal et qui célèbrent la magnanimité du souverain français.

L'auteur, qui se dit bon citoyen mais s'avoue étranger à l'art d'écrire, a mis en trois actes un trait qui ne pouvait fournir que quelques scènes intéressantes ; son œuvre trop délayée peut se lire, mais aucun théâtre n'eût, sans imprudence, pu l'offrir au public.

Paris, 1840 : *La Bataille de la Moskowa, ou l'Orpheline de la Bérésina*, pièce militaire, historique, en 3 actes mêlés de couplets, et en 2 tableaux, par Gardenty, vieux grognard.

Nous sommes en Italie, en 1797 Bonaparte vient de vaincre les Autrichiens, quand on lui annonce que les habitants de Vérone ont massacré les malades et les blessés français laissés à leur garde. En vain les sénateurs de Venise essaient-ils d'atténuer l'horreur de ce forfait, Bonaparte exige la remise des coupables, et, sur le refus qu'on lui oppose, assiège Vérone qu'il prend et châtie, et où il décerne une couronne civique à la vivandière Augustine, qui a sauvé la vie à un soldat.

Quinze ans plus tard cette même Augustine perd son mari à la bataille de la Moskowa, et meurt elle-même au passage de la Bérésina, après avoir confié sa fille Hortense au soldat Ouvrai qui la ramène en France. Elevée à Saint-Denis par ordre de l'Empereur, Hortense en est chassée en 1815, et tombe à la charge d'Ouvrai qui fait d'elle une honnête et bonne fille. Tout cela s'est passé entre le prologue et la pièce qui commence en 1840. Le gouvernement ayant décidé le retour en France des cendres de Napoléon, Ouvrai, devenu

invalide, fête avec des amis la bonne nouvelle. Hortense aime Julien, fils d'Ouvrai, enrôlé dans l'armée d'Afrique. Après la prise de Constantine, le jeune homme revient, sous-officier et décoré de la Légion d'honneur ; on le marie à Hortense, et la pièce se termine par une marche triomphale exécutée autour de la colonne Vendôme par les grognards de Napoléon mêlés aux soldats de la jeune armée, pendant que la Renommée, descendue du ciel, pose sur la tête de l'Empereur une couronne de lauriers.

Production chaleureuse, mais naïve, injouable, et supportant à peine la lecture.

Paris, 1840 : *La Mort de Napoléon*, drame en 5 actes, par P. Cecconi.

Ce n'est pas une pièce mais une succession de dialogues entre Napoléon, ses compagnons de captivité et son principal bourreau. L'auteur confesse lui-même ce défaut d'action qu'il dit intrinsèque au sujet, et auquel il a cru remédier par trois épisodes qui sont des anachronismes : l'arrivée à Sainte-Hélène des commissaires étrangers, le projet formé par le corse Santini de tuer Hudson Lowe, l'arrestation de Las Cases, mais ces additions fantaisistes combattent insuffisamment la monotonie des conversations sans éclat qu'il prête aux personnages. Œuvre italienne, d'ailleurs, publiée avec traduction pour exploiter la circonstance plutôt que pour témoigner d'une sympathie vraie.

Théâtre Saint-Marcel, 1er janvier 1841 : *Les Cendres de Napoléon, ou le Retour en France*, pièce en 3 actes, mêlée de couplets et suivie d'une Apothéose, par Auguste Jouhaud.

Le grenadier de l'île d'Elbe, Jérôme Hubert, qui a suivi Napoléon à Sainte-Hélène n'a pas voulu, l'Empereur mort, laisser sa tombe à la garde des Anglais. Pendant près de vingt ans lui, sa femme Betzi et son fils Napoléon ont veillé sur la précieuse dépouille quand on apprend que cette dépouille, réclamée par le gouvernement français, va être transportée à Paris pour reposer définitivement sous le dôme des Invalides. Hubert, qui n'a plus rien à faire à Sainte-Hélène, décide alors de retourner en France. Son fils seul l'y accompagnera, car Betzy est morte, mais quel bonheur serait le sien s'il retrouvait vivants son vieux père Jacques Hubert et sa sœur Jeanne! Jérôme et Napoléon Hubert font sur *la Belle-Poule* le voyage de Sainte-Hélène à Cherbourg, accompagnés de l'indigène Andiol qui brûle du désir de voir la capitale. C'est Andiol que Jérôme détache à Courbevoie, à la recherche des siens. Le vieux Jacques et sa fille Jeanne sont vivants, et Jérôme les presse avec joie dans ses bras. Napoléon n'est pas moins heureux que son père, car Jeanne a une jolie fille, Marie, et cousin et cousine s'aiment à première vue. Cela fera, par suite, un bon mariage; en attendant, toute la famille assiste à la cérémonie funèbre que d'anciens soldats de l'Empereur embellissent de leurs vieux uniformes, et les cendres du héros entrent dans Paris au milieu de l'émotion générale tandis que, des nuées, Napoléon son fils et ses maréchaux président à cette superbe apothéose.

Cadre ingénieux, bien rempli, et qui obtint un juste succès.

Cirque-Olympique, 9 janvier 1841 : *Le Dernier vœu de*

l'Empereur, 5 tableaux, par Ferdinand Laloue et Fabrice Labrousse.

Ancien sergent de la garde impériale, fils et petit-fils de soldats pensionnaires des Invalides, Simon a obtenu du général Gourgaud, auquel il a jadis sauvé la vie, la faveur d'accompagner la mission qui va chercher à Sainte-Hélène les cendres de Napoléon. Simon cueille pour les siens un rameau du saule qui ombrage depuis dix-neuf ans la tombe du grand homme, et est mis, jusqu'en France, de planton à la porte de la salle où sont déposés, sur *la Belle-Poule*, les restes de l'Empereur. A Paris, un cortège superbe conduit, de l'Arc-de-Triomphe aux Invalides, le vainqueur des rois. Simon, qui a rendu son grand-père et son père heureux en leur distribuant le rameau pris à Sainte-Hélène, figure avec les vieillards dans la cérémonie que termine, dans la chapelle des Invalides, une importante manifestation religieuse.

Point de pièce, mais spectacle brillant qui produisit sur le public un grand effet.

Funambules, 9 janvier 1841 : *Un Déjeuner de Napoléon*, pièce anecdotique en 5 actes, par ***.

L'ouvrage commence à la barrière de l'Etoile. Le toiseur Dagobert devait épouser Louise, fille du traiteur Dumoulin, mais, dans une discussion politique entre le traiteur et la mère de Dagobert, celle-ci s'étant permis de blâmer en termes des plus vifs le divorce de Napoléon, Dumoulin, fanatique de l'Empereur, a rompu le mariage, au grand désespoir de Dagobert et de Louise qui s'aiment. Le toiseur en veut à Napoléon, cause première de sa mésaventure, et se promet bien de lui dire son fait quand il offrira à l'Empereur la truelle qui doit servir à poser la dernière pierre de l'Arc-de-Triomphe. Or Napoléon, venu pour examiner les

travaux du monument, se sont pressé par l'appétit et entre avec Duroc chez Dumoulin qui leur sert des plats suspects. Au moment de solder la note montant à 13 fr. 75, Duroc s'aperçoit qu'il n'a pas d'argent sur lui ; Dumoulin, qui croit à une indélicatesse, refuse de faire crédit et va envoyer chercher le commissaire de police quand Louise, que touche l'embarras des consommateurs, glisse en cachette à Napoléon un louis qui sert à désintéresser Dumoulin. Napoléon donne par écrit à la jeune fille l'adresse de l'endroit où l'argent prêté lui sera remboursé avec un très gros intérêt. Tout en déjeunant chez Dumoulin, l'Empereur a été mis au courant de la brouille survenue entre le traiteur et Madame Dagobert ; c'est chez cette dernière, fleuriste aux Champs-Elysées, qu'il se rend en quittant l'Arc-de-Triomphe, pour lui acheter tous ses arbustes qui lui seront payés à la même adresse que la dette contractée envers Louise. Entrées par le pavillon de Flore, Madame Dagobert et Louise, surprises de leur rencontre, pénètrent jusqu'aux Tuileries où elles trouvent Dumoulin, arrêté sur un ordre de Duroc, et Dagobert, venu à la tête des ouvriers de l'Arc-de-Triomphe pour parler à Napoléon. L'Empereur ne tarde pas à paraître, le traiteur et la fleuriste reconnaissent avec surprise en lui le client qu'ils ont exploité et malmené en paroles. Napoléon est sans rancune ; suffisamment vengé par la peur qu'éprouvent Dumoulin et Madame Dagobert, il donne 50.000 francs à Louise et promet à la fleuriste la clientèle de Marie-Louise, à la seule condition que Louise et Dagobert seront unis. Le mariage se fait, comme bien on pense, et tous les personnages chantent les louanges du souverain généreux.

Cette pièce, intéressante et bien conduite, n'eût pas été déplacée sur une scène d'un ordre plus élevé ; quant à l'esprit qui l'anime, ce couplet au public le résume de la meilleure façon :

Au temps jadis une ordonnance
Défendait, je n'sais trop pourquoi,
Qu'on prononçât dans notre France
Le nom de l'Empereur et Roi ;
C'était aussi trop d'injustice,
Car c'nom-là nous fait grand honneur ;
Sans craindre qu'on vous en punisse
Messieurs, criez, n'ayez pas peur,
Criez tous : Vive l'Empereur !

Théâtre du Temple, 22 février 1841 : *La Peste de Jaffa, ou les Français en Egypte,* drame en 3 actes, par Dautrevaux.

Les Français entrent dans la ville du Caire presque sans coup férir, mais le pacha Yousouf n'est résigné qu'en apparence à cette invasion ; aidé de son ministre il organise un guet-apens dont les nôtres se tirent avec peine, il fait plus en encourageant le projet d'Ismaël, esclave noir qui a eu l'infernale idée d'acheter des tissus venant de Calcutta où sévit la peste pour les revendre aux Français que perdra leur contact. Comme salaire de ce crime, Ismaël obtient sa liberté et celle de l'esclave française Flora qu'il adore et dont il veut devenir l'époux, mais Flora n'a pour les protestations du noir qu'un sourire de pitié ; elle aime l'officier Eugène Delatour qu'elle sait faire partie de l'armée de Bonaparte, et le confesse à Ismaël qui, furieux, va la frapper d'un coup de poignard quand Eugène survient et désarme le bandit. Ismaël n'en est que plus acharné à préparer la perte des Français ; confondant dans sa haine Flora et son amant, il parvient à faire accepter à celui-ci un écrin de bijoux provenant de Calcutta ; à peine Eugène a-t-il touché ce funeste présent qu'il tombe atteint de la peste. Ismaël reçoit, par la main d'un soldat, le châtiment de son crime, mais l'horrible fléau, déchaîné par lui, ne tarde pas à exercer dans Jaffa, où s'établit l'armée française, d'horribles ravages. Il faut rele-

ver le courage abattu des soldats; Bonaparte le fait en touchant publiquement plusieurs pestiférés et en démontrant ainsi que le mal n'est pas contagieux.

Le drame finit sur ce trait méritoire sans que nous apprenions si Eugène, confié aux soins de Desgenettes, échappe à la mort pour épouser Flora. Malgré l'obscurité du dénouement, l'ouvrage eut un succès justifié par des scènes émouvantes et des caractères bien tracés.

Théâtre Saint-Marcel, 6 mars 1841 : *La Bataille de Montmirail,* drame en 4 actes, par Durand de Valley.

Nous avons vainement cherché, dans les feuilles théâtrales, le compte-rendu de cet ouvrage qu'on n'a pas publié.

Porte-Saint-Martin, 20 mars 1841 : *Le Perruquier de l'Empereur*, drame en 5 actes, par Charles Dupeuty et Mallian.

Dédaigné par le Directoire, l'officier d'artillerie Bonaparte en est réduit à mettre en gage son épée pour payer ses maigres repas; il n'en est pas moins ardent patriote et repousse avec colère la proposition que lui fait le comte de Montalban, son ancien condisciple à Brienne, de servir avec lui la contre-révolution. Irrité de ce refus, Montalban se déclare l'ennemi mortel de Bonaparte, mais ce dernier ne tarde pas à être récompensé de sa fidélité républicaine; un plan qu'il a fait pour soumettre l'Italie est porté par un de ses amis à Barras qui l'adopte et nomme l'auteur général en chef de l'armée en formation. Bonaparte part

aussitôt pour l'Italie, au désespoir du perruquier parisien Hébert qui, sans l'avoir jamais vu, brûle de s'attacher à sa fortune et qui, pour le rejoindre, se fait soldat. Catherine, jeune servante, amoureuse de Hébert, et Moulin, amoureux de Catherine, suivent l'exemple du perruquier et partent avec lui pour l'Italie où nous ne tardons pas à les rejoindre. Jalouse d'Hébert qu'elle croit infidèle, Catherine, dans un moment de dépit, a épousé Moulin ; elle s'en repent amèrement quand le perruquier lui raconte que la femme chez laquelle on l'a vu n'est que la nourrice d'une petite fille qu'il a reçue d'une inconnue tuée à la prise du château d'Alkera, avec des papiers dont il ignore le contenu parce qu'il ne sait pas lire. Catherine, qui n'est pas mieux éduquée, ne peut que promettre d'aider Hébert à protéger l'orpheline. Sur ces entrefaites un paysan italien se présente pour servir de guide à l'armée française, c'est Montalban, mari de la femme morte à Alkera et père de l'enfant recueillie par Hébert ; ce dernier qu'il interroge est pris de méfiance et déclare que la petite fille est morte avec le soldat qui l'emportait. La haine de Montalban pour ses compatriotes redouble à cette nouvelle, mais il ne peut cette fois la satisfaire, Bonaparte le reconnaît sous son déguisement et lui donne une heure pour quitter les lignes françaises. Si l'œil de Bonaparte sait découvrir les traîtres, il n'est pas moins habile à deviner les dévouements, et Hébert pense devenir fou de joie en s'entendant nommer, sur sa demande, perruquier du Petit Caporal. Au troisième acte Hébert, marié et resté veuf avec un fils, a suivi à Paris Bonaparte devenu Premier Consul. Ayant appris à lire, il a pu déchiffrer les papiers de la morte, il sait ainsi que le comte de Montalban est le père de la petite Joséphine et il a mis dans les feuilles publiques un avis engageant le comte à faire connaître son adresse. Montalban n'a garde d'écouter cet avis qu'il prend pour un piège ; sous un déguisement de porteur d'eau il s'est introduit chez M. et Madame

Moulin qui tiennent rue Saint-Nicaise une boutique de perruquier, et compte donner, de cette boutique, aux conspirateurs ses amis, le signal de la mort du Premier Consul. Mais un des conjurés, pris de remords, met Hébert sur ses gardes et quand Montalban vient, à l'heure fixée pour l'attentat, sous prétexte de se faire raser, c'est le perruquier de Bonaparte qui lui met le rasoir sur la gorge pendant que passe la voiture du Premier Consul. L'explosion n'en a pas moins lieu et Montalban, que Catherine et Hébert tiennent en respect, se tire un coup de pistolet pour éviter l'échafaud. Treize ans s'écoulent ; voyant la France envahie, Moulin et sa femme ont repris du service ; Eugène, fils d'Hébert, s'est comme eux fait soldat ; quant à l'ex-perruquier de l'Empereur, nommé concierge du château de Rambouillet, il a fait de Joséphine, sa fille adoptive, la plus accomplie des demoiselles. On lui cache les événements, mais le retour de Catherine et d'Eugène, désolés et brisés de fatigue, lui apprend ces tristes nouvelles : l'armée française dispersée, Paris rendu, la déchéance de Napoléon prononcée. Montalban, échappé à la mort, se fait un plaisir de confirmer à Hébert les malheurs de la France ; toujours acharné contre Napoléon, il sait que celui-ci doit séjourner au palais de Rambouillet et il promet à Hébert de lui conserver sa place s'il veut mettre en son pouvoir l'Empereur malheureux. Hubert chasse le traître et reçoit avec le plus grand respect la majesté déchue, mais Napoléon ne fait que traverser Rambouillet, et Montalban, nommé gouverneur du château, expulse l'ancien soldat coupable de fidélité. Hébert a sa vengeance prête ; après avoir mis Montalban dans l'impossibilité de le suivre, il lui révèle l'existence de sa fille et part avec celle-ci, bien décidé à ne jamais la rendre à son coupable père. Six ans plus tard, les époux Moulin, établis aubergistes dans un pays situé sur les bords de la mer, ont recueilli Hébert, sans ressources, et dont l'intelligence est affaiblie.

Eugène aime Joséphine et est aimé d'elle. Nommé magistrat du pays, Montalban n'a pas de peine à reconnaître Hébert et redemande sa fille. Sa haine est morte avec le grand homme qui en était l'objet, et il montre un tel repentir que l'ex-perruquier lui pardonne. Joséphine épousera Eugène, qu'un souvenir de l'Empereur fait riche de 20.000 francs, et tous deux auront soin d'Hébert, pris d'une folie qui consiste à attendre sur la plage un dernier retour du héros qui n'est plus.

Napoléon ne joue qu'un rôle secondaire dans cet ouvrage, intéressant malgré ses complications un peu trop mélodramatiques, et qui dut à son titre la plus grande part de son succès.

Folies-Dramatiques, 15 mai 1841 : *Une Veuve de la Grande-Armée*, pièce en 4 actes, mêlée de couplets, par Théaulon, Dartois et Clairville aîné.

La paysanne-vivandière Mariette, qui a juré à son père mourant d'être la femme d'un militaire, tient parole en épousant successivement le sergent La Grenade, le capitaine Raymond, le colonel Saint-Julien et le général comte d'Harcourt. Par une étrange fatalité les quatre maris meurent à l'issue de chaque cérémonie, ce qui permet à Mariette, rentrée dans son village après 1815, d'y recevoir la couronne de rosière et d'épouser, complètement cette fois, un brave garçon qui est, pour l'amour d'elle, devenu un héros.

Anecdote particulière, extraite d'un roman d'Emile Marco de Saint-Hilaire, et que son titre nous obligeait à signaler.

Lyon, Grand-Théâtre, juillet 1841 : *Le Dernier vœu de l'Empereur, ou Translation des cendres de Napoléon de l'île de Sainte-Hélène à l'Hôtel des Invalides*, précédé d'un prologue en 3 tableaux.

C'est la pièce représentée au Cirque-Olympique le 9 janvier précédent, avec adjonction d'un prologue composé du Champ-de-Mai, de Waterloo et de Sainte-Hélène, trois tableaux empruntés aux scènes parisiennes par l'impresario Adam Kisielewski ; — succès de mise en scène.

Porte-Saint-Antoine, 12 septembre 1841 : *La Nuit de Waterloo*, vaudeville en 1 acte, par Nus et Follet.

Piécette quelconque, dans laquelle ne figure aucun personnage historique, et qui n'est pas imprimée.

Panthéon, 16 octobre 1841 : *Smolensk, ou les Filles d'un grenadier de la garde*, pièce militaire en 3 actes, par Ferdinand Laloue et Théodore Nézel.

Napoléon ne paraissait pas dans cet ouvrage, non imprimé, et dont nous ne connaissons aucun compte-rendu.

Ambigu, 2 novembre 1841 : *Les Pupilles de la Garde*, souvenir de l'Empire en 2 actes, par Adolphe d'Ennery et Gustave Lemoine.

Pendant que le grognard Chamberlan se dépite d'instruire

à Versailles les pupilles qu'il appelle des marmaillons, alors que ses frères d'armes continuent à cueillir des lauriers, ces pupilles eux-mêmes rêvent les fatigues et la gloire des camps. Paul, leur capitaine, désire d'autant plus prendre du service qu'il aime Malvina, fille du commandant, et ne peut espérer sa main qu'après une action d'éclat. Tout s'arrange au gré de nos personnages; Chamberlan, à la suite d'une lettre adressée à Napoléon, rentre dans son corps, et le Roi de Rome apporte aux jeunes gens une réponse à la pétition envoyée par eux au grand homme, réponse qui les admet à prendre part à la guerre déclarée le jour même à l'Allemagne. Or c'est en Allemagne que le commandant des pupilles envoie Malvina qu'une tante à héritage, la comtesse de Waldemar, demande à connaître. Paul naturellement y rencontre la jeune fille, qui ne demanderait qu'à l'épouser si sa tante, irritée d'une faute commise par sa sœur avec un Français, n'avait la France en aversion. Paul n'a jamais connu sa mère, mais un petit Anglais, qui l'aime et sait qu'il est neveu de la comtesse, révèle ce secret à la bonne dame qui s'attendrit et marie Malvina à Paul, récompensé par la croix d'honneur de la prise d'un étendard autrichien.

Histoire intéressante et bien traitée, succès.

Folies-Dramatiques, 13 novembre 1841 : *Les Blancs-Becs,* comédie-vaudeville en 2 actes, par Anicet Bourgeois et Edouard Brisebarre.

Traités de blancs-becs par les dames d'honneur de l'Impératrice, les pupilles de la garde enlèvent les impertinentes, les conduisent à leur caserne de Versailles et les contraignent à agir envers eux comme elles le font avec leurs aînés de la garde impériale.

Anecdote amusante, mais qui ne met en scène aucune personnalité de l'histoire.

Gymnase, 30 décembre 1841 : *Les Jolies filles de Stilberg, ou les Pages de l'Empereur*, vaudeville en 1 acte, par Lubize.

La scène se passe en 1806, dans un château de la Bavière. Logés dans ce château, les pages de Napoléon y ont attiré, par ruse, quelques jeunes filles de la ville de Stilberg, voisine de leur poste et renommée pour la beauté de ses habitantes. Retenues malgré leurs prières, les Bavaroises subissent avec colère cette captivité ; Maria, la plus déterminée d'entre elles, parle même d'adresser à l'Empereur une requête collective ; cela donne au plus âgé des pages l'idée de prendre le costume de Napoléon et de jouer son rôle auprès des captives, aisément dupes du plaisant. Mais un tambour de voltigeurs, qui s'est d'abord prêté aux espiégleries des pages, apprend que Maria est la fille d'un major auquel il dut jadis la vie ; par reconnaissance il révèle à la Bavaroise le secret de la comédie, et se charge de remettre à l'Empereur une plainte que Maria s'empresse de rédiger. Napoléon ordonne que la jeune fille lui soit présentée, menaçant, si les faits sont prouvés, de reculer d'un an l'entrée des pages dans l'armée. Les jeunes fous désolés implorent la pitié des fillettes qui s'attendrissent, pardonnent et promettent le silence vis-à-vis de l'Empereur, à condition que chacun des pages prendra, dans la campagne qui va s'ouvrir, un drapeau à l'ennemi.

Episode agréable, bien conduit, et que protégea la parodie du grand homme.

Paris, 1841 : *Napoléon à la bataille d'Austerlitz*, pièce mili-

taire en 2 actes, suivie du *Retour des Cendres*, épilogue, par Bienaimé.

Pendant que Napoléon communique à ses généraux l'ordre de bataille qui doit être exécuté le lendemain, le soldat de la garde Hubert, accablé de fatigue, s'endort en montant sa faction. Napoléon le surprend, le remplace, et à son réveil engage avec lui un colloque qui se termine par la décoration du grognard. Le conscrit Jean-Pierre, placé à la porte de la tente de l'Empereur avec consigne de ne laisser passer personne, se trouve à son tour en présence de Napoléon auquel, sans le connaître, il refuse le passage et qui le menace de le faire pendre. La bataille cependant s'engage ; Hubert s'y comporte si vaillamment que l'Empereur, sur sa demande, le nomme porte-drapeau, tandis que Jean-Pierre, remarqué aussi, reçoit les galons de caporal.

Trente-quatre ans s'écoulent. Deux particuliers qui attendent, sur le bord de la Seine, le cortège ramenant les cendres de Napoléon, se reconnaissent en causant, l'un pour Hubert, l'autre pour Jean-Pierre ; ils se serrent cordialement les mains, se promettent de renouveler leur ancienne camaraderie et assistent avec émotion au défilé qui passe aux cris de *Vive l'Empereur* et de *Vive le Roi!*

A-propos sans art, sans grand intérêt, et qui, bien qu'indiqué comme ayant été joué sur différents théâtres de province, ne fut probablement représenté nulle part.

Paris ; 1841 : *Un Bon ménage de par l'Empereur*, esquisse historique en 2 époques, par ***.

Rencontrant aux environs de Munich la vivandière Marie et son enfant Coco-Moustache en larmes, Napoléon apprend

d'eux que le grenadier Bourgoin, leur mari et père, bon garçon mais jaloux, a la triste habitude de battre quatre fois par semaine sa femme irréprochable. Il essaie vainement d'obtenir des affligés le nom du coupable, mais une rapide enquête lui livre ce dernier; il le gronde alors sévèrement, lui donne cinquante louis pour acheter cheval et voiture à Marie et lui défend de la brutaliser à l'avenir. Bourgoin obéit à la consigne, il n'y a pas meilleur ménage que le sien quand nous le retrouvons, six ans plus tard, sous les murs de Smolensk. Coco-Moustache, mis à la demi-paie par l'Empereur, n'est cependant pas content de son sort; on l'a fait tambour et il rêve de jouer à l'armée un rôle plus brillant. Il s'en explique avec Napoléon, en lui faisant remettre une pétition dans laquelle il demande à entrer dans une école pour y apprendre à servir utilement la patrie; cette requête est de celles qui plaisent à l'Empereur, aussi l'accueille-t-il favorablement et profite-t-il de la circonstance pour décorer Bourgoin qui s'est distingué en plusieurs circonstances. Puis, s'approchant de la vivandière radieuse : « Ton mari te bat-il toujours? » demande Napoléon. — « Jamais, sire. » — « C'est bien, sois toujours pour lui la meilleure des épouses. »

Cette anecdote, dramatisée sans grande habileté, fait partie d'une publication bi-mensuelle qui, sous ce titre : *Scènes historiques et dramatiques sur l'Empereur*, devait retracer, sous une forme nouvelle, les traits de bonté du grand capitaine et les particularités ayant trait à sa vie. Le succès sans doute ne répondit pas à l'espoir de l'éditeur, car l'épisode intitulé *l'Empereur et le Maréchal Duroc cautionnés pour 8 francs,* annoncé comme seconde livraison de l'ouvrage, ne fut point publié.

Théâtre de Grenoble, février 1842 : *1815 et 1840, ou les Deux Retours de Napoléon*, pièce en 5 actes et 8 tableaux, mêlés de chants, par ***.

A l'île d'Elbe où l'ont relégué les puissances, Napoléon reçoit la visite du marquis de Lapanouſle qui vient lui demander, au nom de Louis XVIII, de licencier les soldats composant sa garde, et celle de Michaud, soldat porteur d'une lettre de Fouché avertissant l'Empereur que les alliés projettent de le déporter à l'île de Sainte-Hélène. Napoléon congédie sans égard Lapanouſle, mais retient le soldat qui lui donne sur l'esprit public en France de nombreux détails. Cette conversation décide l'exilé à exécuter le projet qu'il a depuis longtemps formé ; rassemblant les douze cents hommes qui le gardent, il les harangue et part avec eux pour la France. Trois tableaux nous le montrent à Grenoble, où Labédoyère se déclare pour lui, puis à Fleurus où il remporte sa dernière victoire, enfin à Sainte-Hélène, où Michaud, qui l'a suivi sous un uniforme anglais, reçoit de lui la mission de remettre au Roi de Rome une lettre dictée par l'amour paternel.

Vingt années passent. Le retour des cendres de l'Empereur étant décidé, Michaud quitte Paris où il s'est établi pour prendre place sur le navire qui doit rapporter les glorieuses dépouilles. L'anglais Sanders, chargé de garder à Sainte-Hélène la tombe de Napoléon, ne peut se résigner à la vue du monument vide ; il part avec l'expédition française, emmenant avec lui sa fille Charlotte dont Michaud devient amoureux. Unis dans leur admiration pour l'Empereur, le Français et l'Anglaise s'épousent, et la pièce se termine aux Invalides, par l'imposante cérémonie des funérailles.

Succession de tableaux attrayants, bien menés, et dignes des applaudissements qu'ils reçurent.

Ambigu, 2 mars 1842 : *La Plaine de Grenelle, 1812*, drame en 5 actes, par Charles Desnoyer et Hippolyte Leroux.

Napoléon ayant laissé soupçonner son projet de déclarer la guerre à l'empereur Alexandre, des officiers russes se dévouent pour tâcher de surprendre le plan de cette future campagne. L'un d'eux, Daniel Muller, reconnu par l'ancien soldat Grandin qu'il a blessé à Austerlitz, est passé par les armes dans la plaine de Grenelle. Son camarade, comte de Romanzof, se donnant comme artiste, fait la cour à la duchesse de Sérigny, sœur du général d'Erval et à Louise, fille de Grandin. Par la première il compte surprendre des renseignements confiés au général, par la seconde il espère obtenir du vieux brave, sous prétexte de recherches de famille, communication des pièces qu'il porte tous les mois chez un relieur, avant de les remettre à Napoléon. Louise, qui s'est engagée à parler à son père, n'ose tenir sa promesse, et Romanzof est obligé, pour venir à ses fins, de verser à Grandin un puissant narcotique. La duchesse, que la jalousie a conduite dans le cabaret où le Russe dépouille Grandin, entend Romanzof dicter à ses complices le contenu des papiers détournés ; le patriotisme l'emporte en elle sur l'amour et elle s'empresse d'avertir Napoléon de l'attentat commis. Romanzof se dérobe au châtiment par la fuite, mais Grandin, cru son complice, est arrêté et mis en jugement. Il va mourir à la place même où Muller dénoncé par lui a subi sa peine, quand l'Empereur, mis au courant de tout par la duchesse, suspend l'exécution et proclame l'innocence du soldat.

Mélodrame émouvant, habilement conduit, et qui obtint un légitime succès.

Délassements-Comiques, 5 mai 1842 : *Le Cinq Mai, ou Sou-*

venirs patriotriques, vaudeville en 1 acte, par Clairville et A. Guénée.

Cette pièce n'est pas imprimée et nous n'en connaissons aucune analyse.

Gaîté, 10 juin 1842: *La Veille de Wagram*, drame en 4 actes, mêlé de chant, par Paul de Kock.

La seconde moitié seule de ce drame se passe en Allemagne. Un capitaine, qui a publiquement menacé son général, est, pour ce fait, condamné à mort; le général apprend alors que le coupable est son fils et sollicite sa grâce de Napoléon qui l'accorde.

Aventure vieillotte, qui n'a avec la bataille de Wagram aucun lien, et dans laquelle n'apparaît ni l'Empereur ni aucun personnage de l'histoire.

Cirque-Olympique, 17 décembre 1842: *Le Prince Eugène et l'Impératrice Joséphine*, 3 actes, 14 tableaux, par Ferdinand Laloue et Fabrice Labrousse.

Veuve du général de Beauharnais, mort sur l'échafaud, et craignant pour son fils Eugène, Joséphine a placé ce fils comme apprenti chez le menuisier Simon; il en sort le jour même où sa mère épouse le général Bonaparte, pour devenir l'aide-de-camp de son beau-père. Tel est le premier acte de la pièce qui nous conduit successivement dans les Alpes, qu'Eugène traverse avec Duphot; rue de la Victoire, où Joséphine décide Augereau et Lefebvre à aider Bonaparte dans le coup d'Etat du dix-huit brumaire; à Rome, où Eugène comprime une révolte qui coûte la vie à Duphot; aux Tuile-

ries où Joséphine, devenue impératrice, se prépare à la cérémonie du couronnement; en Italie, où Eugène, nommé vice-roi, délivre le pays des bandits qui le mettaient en coupe réglée ; à Paris où une devineresse annonce à l'Impératrice le divorce qui va briser sa vie ; en Russie où Eugène contribue, avec le maréchal Ney, à sauver les débris de l'armée française; à la Malmaison enfin, où Joséphine meurt dans les bras de son fils, accouru de Bavière pour lui dire le dernier adieu.

C'est, comme on voit, le rapide défilé d'épisodes sans lien dans lesquels figurent alternativement le prince Eugène ou l'impératrice Joséphine Chose singulière, Napoléon, dont il est constamment parlé, n'apparaît qu'à la chute du rideau, dans une apothéose représentant la Revue Nocturne, puis le Panthéon où se groupent des personnages historiques. Succès de décorations et de mise en scène.

Théâtre Beaumarchais, 16 avril 1843 : *Un Ordre de l'Empereur*, vaudeville en 2 actes, par Cormon et Dutertre de Véteuil.

Les journaux du temps ne donnent point l'analyse de cette pièce, non publiée. Elle fut reprise aux Délassements-Comiques, le 20 mars 1846, sous ce nouveau titre : *le Code Napoléon,* sans que les critiques lui attribuassent plus d'importance et sans qu'un éditeur la recueillît.

Cirque, 23 avril 1843 : *La Croyance d'un Soldat,* drame-vaudeville en 2 actes et 4 tableaux, par Fabrice Labrousse, Anicet Bourgeois et Ferdinand Laloue.

Le vieux soldat Humbert apprend, la veille d'une bataille, la mort de sa mère ; il demande une permission qui lui est refusée et déserte pour aller, suivant la coutume du Morvan, cueillir la première fleur poussée sur la tombe de la défunte. Chacun dans le village ignore la faute commise par piété filiale ; le jour où apparaît la petite fleur qui, selon la croyance du soldat, doit mettre l'âme de sa mère en communication avec la sienne, Humbert se confesse publiquement et se fait reconduire à l'armée par les gendarmes. Là son procès s'instruit et il est condamné à mort ; mais l'Empereur, qui sait tout, connaît les motifs de la désertion du vieux brave et fait tenir un ordre au lieutenant chargé de l'exécution. Les fusils partent sans que Humbert soit atteint, pour cette bonne raison que les armes ne sont chargées qu'à poudre ; l'ordre de Napoléon contenait cette recommandation et un brevet de lieutenant qu'on remet à Humbert ébahi.

Ouvrage intéressant, bien accueilli, mais qu'on n'a pas imprimé.

Variétés, 25 juin 1843 : *La Jeune et la Vieille garde*, épisode de 1814 en 1 acte, par Clairville et Salvat.

Blessé à Champaubert, Grandier, lieutenant de la Garde, a été recueilli dans un village où une jeune fille de l'ordre des Orphelines, Marie, le soigne avec le plus ingénieux dévouement. Elle lui cache les désastres qui frappent successivement notre armée, mais un royaliste, que la jeune fille n'a pas mis dans le secret, apprend tout à coup au lieutenant et ces désastres et la chute de Napoléon. Grandier traite son

récit de mensonge et le provoque en duel. Il est incapable pourtant de se servir d'une arme ; après lui avoir fait prendre un narcotique, Marie endosse un costume de la jeune garde conservé par Grandier, et se bat à sa place. Atteinte d'un coup de feu, elle tombe évanouie, et Grandier qui se réveille est stupéfait de voir, sous la pèlerine de l'orpheline, briller la croix d'honneur. Marie l'a gagnée vaillamment jadis en défendant une ambulance; Grandier, par admiration autant que par reconnaissance, demande la main de l'héroïne, et Marie, qui n'est liée que pour un temps à son ordre, consent à unir la jeune garde à la vieille.

Anecdote à côté de l'histoire impériale, mais intéressante, bien contée et qui fut applaudie.

Théâtre du Luxembourg, 1843 : *L'Histoire des écoles,* pièce historique et fantastique mêlée de chant en 6 actes, avec prologue et épilogue, par P. Tournemine, Adolphe Guénée et Eugène Grangé.

Au quatrième acte de cette pièce, consacré à l'Ecole de Brienne, figurait Bonaparte, présidant à l'historique combat à coups de boules de neige. Le programme seul de l'ouvrage étant imprimé, il nous est impossible de fixer les détails et l'importance du rôle qu'y jouait notre héros, représenté par une actrice du nom de Marie.

Cirque, 4 février 1844 : *Les Pages de l'Empereur,* vaudeville en 2 actes et 3 tableaux, par Anicet Bourgeois et Ferdinand Laloue.

Trois pages, dont l'un est épris d'une jeune fille autrichienne, laissent échapper, pendant qu'ils causent avec elle, un espion dont la garde leur avait été confiée. Cet homme, porteur d'un plan qui doit décider du sort de l'armée campée près de Wagram, essaie, du haut d'un vieux clocher, d'envoyer des signaux au général de l'armée autrichienne. Aidés d'une grosse fille qu'affriolent les Français imberbes, les pages, pour réparer leur faute, s'introduisent dans le clocher et y soutiennent l'attaque des milices allemandes avec tant de vigueur qu'un détachement français a le temps d'accourir et de délivrer les étourdis, auxquels Napoléon fait grâce en considération de leur courage.

Une mise en scène attrayante fit le succès de cette historiette assez gaie, qu'on n'a pas éditée.

Funambules, 1er juin 1844 : *Le Martyr de Sainte-Hélène,* pantomime en 4 tableaux, par Charles Charton.

La première représentation de cet ouvrage, donnée pour acheter à Londres un lot de lettres de Napoléon et de livres annotés par lui, fut l'occasion d'un grand scandale. L'acteur Cossard aîné, chargé du rôle principal, entra en scène abominablement gris, fut hué puis envoyé au poste au milieu d'un bruit infernal. L'autorité, qui avait dû faire évacuer la salle, ordonna, le lendemain, par peur d'un nouveau tapage, la suppression de la pièce, dont la donnée reste un mystère.

Lyon, 1844 : *1796, ou Un thé chez Barras,* comédie en 1 acte, en vers, par A. R. (Alexis Rousset).

Pendant que le directeur Barras discute avec son collègue Rewbel et Lapparent, ministre de la police, les moyens de réprimer l'audace des royalistes, Bonaparte, à l'écart, déplore l'inaction où le laisse l'ingratitude du Directoire. Barras, homme de plaisir plutôt que politique, est préoccupé surtout d'obtenir de Thérésa Tallien le prix de l'amour qu'il lui a déclaré. La belle a accepté de présider un thé que le Directeur offre à ses amis; elle arrive chez lui à point pour l'entendre faire à Joséphine de Beauharnais les mêmes protestations amoureuses dont il l'a poursuivie. Joséphine aime Bonaparte et ne vient chez Barras que pour solliciter en faveur de celui qui doit être son mari, car ce mariage dépend de l'obtention par Bonaparte du commandement de l'armée d'Italie. Madame Tallien croit en Joséphine mais se défie du Directeur, trop inflammable pour être fidèle; elle juge prudent de se débarrasser d'une rivale en assurant son mariage et plaide pour cela la cause de Bonaparte, en même temps qu'elle sollicite la grâce d'un émigré qui a commis la faute grave de tirer les Rois. Barras ne peut résister aux prières de Thérésa aidée de Joséphine, et met en liberté le coupable. Enhardies par ce succès, les deux femmes imaginent de tirer les Rois chez le Directeur même; le cuisinier Carême les y aide en préparant secrètement le gâteau subversif. Cependant Bonaparte, dont la fougue inquiète un peu le Directoire, apprend que celui-ci a décidé de partager le commandement de l'armée d'Italie entre Kellermann et lui, il se refuse à cette mesure qu'il juge funeste aux intérêts de la patrie et donne avec colère sa démission. Madame Tallien arrange les choses; déclarant à Barras la jalousie qu'elle ressent contre Joséphine, elle promet de céder aux vœux du Directeur s'il marie sa rivale à Bonaparte, mis en possession du brevet qu'il désire; Barras, trop amoureux pour résister, la quitte pour solliciter ses collègues en faveur du général. Il revient pour prendre place à la table où Carême découpe

solennellement le gâteau des Rois. C'est à Joséphine qu'échoit la fève, elle partage sa couronne avec Bonaparte, à qui Madame Tallien remet le décret le nommant général en chef de l'armée d'Italie, et le héros signe avec enthousiasme le contrat qui lui donne, avec une femme charmante, la gloire et la fortune.

Des caractères bien observés donnent quelque intérêt à cette comédie, écrite en vers faciles, mais qui ne fut jamais représentée.

Cirque-Olympique, 15 février 1345 : *L'Empire*, 3 actes, 18 tableaux, par Ferdinand Laloue et Fabrice Labrousse.

L'action s'ouvre dans la salle des séances du Tribunat où l'on proclame Napoléon empereur, pour se continuer aux Tuileries, où le souverain reçoit Richard Lenoir, Talma, accorde diverses faveurs sollicitées par Joséphine et décide la guerre avec l'Autriche; au Champ-de-Mars, où se fait la distribution des drapeaux; dans un café où Napoléon et Duroc, habillés en bourgeois, subissent les injures de la patronne pour avoir oublié leurs bourses, un garçon qui les tire d'embarras en payant pour eux reçoit quelques instants plus tard un pourboire de 30.000 francs qui lui permet d'acheter l'établissement; à Vienne, à Austerlitz, à Essling; aux Tuileries encore, où naît le Roi de Rome; à Saint-Denis, dont Napoléon visite et passe en revue les élèves; à Dresde, en Champagne, à Fontainebleau, enfin à Sainte-Hélène. Le tableau final représente l'Empereur assistant, du ciel, à la bataille d'Isly que gagnent les fils de ceux qu'il a si souvent menés à la victoire.

Aucune invention, mais agencement habile de scènes variées, amusantes ou terribles : succès.

Grand-Théâtre de Nantes, avril 1845 : *Adieux de Fontainebleau*, monologue en 2 tableaux, par *** (P. J. Ed. Puységur).

Dans son cabinet de travail Napoléon, qui vient de passer en revue sa carrière, s'endort et voit en rêve les malheurs qui doivent attrister la fin de sa vie. Il abdique néanmoins, et, descendant dans la cour du château, fait à ses compagnons d'armes les touchants adieux recueillis par l'histoire.

Excellents sentiments exprimés dans un style correct, mais sans la noblesse et la flamme commandées par un tel sujet.

Funambules, 22 janvier 1846 : *Marengo*, épisode militaire mêlé de chants en 1 acte, par ***.

Marengo est le nom du personnage principal de ce vaudeville qui se passe sous Louis-Philippe et n'a, par conséquent, aucun rapport avec la célèbre bataille. (*Non imprimé.*)

Gaîté, 25 juin 1846 : *Le Château des Sept Tours*, drame en 5 actes, précédé de *les Français en Egypte, épisode de 1799*, prologue, par Mallian et Alboize.

Au moment de quitter l'Egypte pour retourner en France, le général Bonaparte confie au colonel Rombert une importante mission. Il s'agit d'aller en secret à Constantinople, porter au sultan Sélim III une lettre du général français demandant l'échange des prisonniers enfermés dans le château des Sept Tours, où ils sont cruellement maltraités. L'échange fait, il restera entre les mains des Français mille Turcs que Bonaparte offre pour tenir en son pouvoir certain

comte de Césanne, émigré qui a trahi sa patrie en dirigeant contre les nôtres la défense de Saint-Jean d'Acre. La mission est pleine de périls; cela n'est pas pour arrêter Rombert qui part pour Constantinople après avoir confié Méléda, orpheline maronite qu'il aime, au sergent Pascal, son ami. Pascal doit conduire Méléda en France pour la remettre entre les mains de la mère de Rombert; mais l'aga Abdalah, qui n'est autre que le comte de Césanne menacé, a entendu l'entretien de Bonaparte avec le colonel et de celui-ci avec le sergent, il fait enlever Pascal et Méléda dont il veut se servir à Constantinople pour attirer Rombert dans un piège et empêcher la lettre de Bonaparte d'arriver à sa destination. Le plan du traître réussit; apprenant que Méléda est enfermée dans le château des Sept Tours, le colonel y pénètre pour la délivrer et tombe au pouvoir d'Abdalah qui lui donne à choisir entre la trahison et le déshonneur de sa fiancée. Méléda a retrouvé sa mère dans une mahométane qui passe pour folle, et appris d'elle que son père n'est autre que le comte de Césanne mort dans les tortures pour avoir refusé de porter les armes contre son pays. Qu'est donc cet Abdalah qui porte et avilit le nom de Césanne? Un bandit italien, que la prétendue folle démasque devant Rombert et Méléda. Les amants s'excitent mutuellement à résister au misérable qui les condamne à mort. Mais Pascal sauve Rombert, et un amiral français vient bientôt réclamer le colonel comme envoyé de Bonaparte. Abdalah, qui croit Rombert exécuté, est stupéfait de le voir reparaître pour l'accuser devant le sultan Sélim III, monarque éclairé qui accepte l'échange proposé par Bonaparte, signe un traité de paix avec la France, et livre Abdalah au dernier supplice après avoir réhabilité le nom du vrai comte de Césanne.

Mélodrame très noir, mal agencé et d'un intérêt médiocre. Bonaparte n'y paraît que dans une

scène du prologue, pour confier au premier rôle la mission qui est la raison d'être de l'ouvrage.

Luxembourg, 31 juillet 1846 : *Souvenir de l'Empire*, comédie-vaudeville en 2 actes, par Bernard et Armand.

Anecdote particulière, qui se passe sous la Restauration, et dans laquelle le nom de l'Empereur n'est pas même prononcé.

Beaumarchais, 6 février 1847 : *L'Orpheline de Waterloo*, drame en 3 actes, par Albert et Benjamin Gastineau.

Roman d'amour, dont la fille d'un brave mort à Waterloo est l'héroïne, mais qui se passe en 1830 et ne touche en rien à l'histoire impériale.

La chute du roi Louis-Philippe, qui survint l'année suivante, ne pouvait que servir l'idée Napoléonienne. Un neveu du grand homme, Louis-Napoléon, rentra bientôt en France. On ne l'y connaissait que par ses tentatives insurrectionnelles de Strasbourg et de Boulogne, mais son nom constituait, auprès des foules, le plus précieux des talismans. Le 2 juin 1848, Paris et trois départements le nommaient député ; le 10 décembre suivant, il était président de la seconde République. Il devint évident pour tous que le prince et ses partisans visaient au rétablissement de l'empire ; des auteurs inconscients ou habiles les aidè-

rent en donnant au théâtre, pendant quatre années, des ouvrages évoquant les splendeurs et les gloires du règne qu'on prétendait recommencer.

Porte-Saint-Martin, 25 mai 1848 : *Le Maréchal Ney*, drame historique en 5 actes et 11 tableaux, par Charles Dupeuty, Anicet Bourgeois et Adolphe d'Ennery.

Le maréchal Ney, qui a combattu aux côtés de Napoléon jusqu'à la dernière heure, se rallie, après l'abdication de l'Empereur, au gouvernement de Louis XVIII, auquel il jure de le défendre contre tous les ennemis de la France. Le roi lui rappelle ce serment quand Napoléon revient de l'île d'Elbe, et Ney, à qui l'on affirme que ce retour n'a pour objet que d'allumer la guerre civile, promet de marcher contre l'usurpateur. Mais les événements démentent l'affirmation royale ; Napoléon, reçu avec enthousiasme, arrive sans tirer un coup de fusil en Bourgogne, où Ney l'attend avec des troupes. Le maréchal, vivement ému à la vue du drapeau qu'il a si longtemps défendu, ne peut résister à l'appel de l'Empereur qui lui tend les bras ; il se déclare pour Napoléon et prend part, sous ses ordres, à tous les combats des Cent-Jours. Mais, après Waterloo, Louis XVIII prend sa revanche en faisant arrêter Ney, que la Cour des Pairs condamne à mort et qu'on fusille près de l'Observatoire.

Page d'histoire, à peine brodée de scènes épisodiques. Mise habilement en scène, elle eut un grand succès. Napoléon n'y fait qu'une apparition muette, mais importante, puisque c'est elle qui termine la volte-face que le maréchal paie ensuite de sa vie.

Ney avait été le sujet de deux ouvrages antérieurs dans lesquels l'Empereur ne figure en aucune façon et que, pour cette raison, nous n'avons point racontés : *le Procès d'un maréchal de France,* drame historique en 4 tableaux, par L. N. Fontan et Charles Dupeuty, publié en 1831, et *le Général ***,* drame en 4 actes, par Charles Desnoyer, représenté au théâtre du Cirque le 14 mars 1835. Une quatrième pièce sur le même personnage, *le Retour de l'Aigle,* figurera dans notre livre, à la date du 3 juin 1898.

Gaîté, 22 juin 1848 : *Marceau, ou les Enfants de la République,* drame en 5 actes et 10 tableaux, par Anicet Bourgeois et Michel Masson.

A la fédération du Champ-de-Mars cinq jeunes gens, le comédien Talma, le poète Chénier, le sergent Marceau, l'abbé Pascal et le lieutenant Bonaparte se réunissent, après avoir patriotiquement poussé la brouette, dans une cantine tenue par Beaugency et son amie Croquette. Des confidences réciproques nous apprennent que Pascal a pris la robe de prêtre à la suite d'un amour sans espoir et que Marceau, plus heureux, est aimé d'une fille de noble maison qui lui a donné un ruban en échange d'une rose artificielle, présents modestes qui lient pour toujours leurs deux existences. L'objet de cette passion secrète et de cette affection partagée est Mademoiselle Germaine de Beaulieu, que la curiosité conduit au Champ-de-Mars où la foule la sépare du marquis son père. Le vieillard isolé est pris à partie par un insolent que l'architecte Kléber châtie, ce qui lui vaut une provocation qu'il accepte, mais Marceau connaît l'insulteur, Antoine Fauvel, chirurgien militaire flétri pour une infamie, et révèle

à Kléber l'indignité de son adversaire. Le duel n'a pas lieu, et Fauvel voue par suite, à Marceau et à Kléber, une haine mortelle. Avant de se séparer, les cinq patriotes devenus amis s'unissent dans une œuvre de charité en indemnisant l'ouvrier Galoubet de la perte faite par lui, en roulant une brouette, de cinq écus de six livres appartenant à son patron. Chacun des jeunes gens remplace un de ces écus, à l'exception de Bonaparte dont la poche est vide et à qui Talma fait discrètement cette avance. Trois ans s'écoulent. Galoubet, devenu imprimeur, a été chargé par Bonaparte, rencontré par hasard, de la confection d'une brochure écrite par lui, *le Souper de Beaucaire*. Or ce même hasard réunit chez l'imprimeur ses protecteurs du Champ-de-Mars, Talma, Chénier devenu conventionnel, Marceau devenu général. Quant à Pascal, sauvé de l'Abbaye par Galoubet, il occupe chez ce dernier un asile d'où l'imprimeur le tire pour le jeter dans les bras de ceux qui ne l'ont pas oublié et vont s'unir pour le sauver. Pascal, en effet, proscrit en sa qualité de prêtre, ne peut rester en France ; Marceau fournira l'argent nécessaire à son voyage, Bonaparte le passe-port, Talma le costume, Chénier, lui, retiendra dans la diligence de Paris à Nantes une place pour le fugitif. Geneviève et Kléber paraissent à leur tour chez Galoubet ; la première doit rejoindre en Vendée son père commandant d'un corps d'émigrés, le second apporte à Marceau l'ordre d'aller combattre ces mêmes émigrés. Marceau refuse d'abord une mission qui peut faire de lui le meurtrier du marquis de Beaulieu, mais Pascal le rappelle au devoir avec une irrésistible éloquence, et l'amoureux part, laissant sa maîtresse à la garde du généreux abbé. En Vendée Marceau retrouve Fauvel, et c'est entre les deux hommes, dont l'un représente le dévouement et le patriotisme, l'autre la haine et la trahison, une lutte acharnée. Les ennemis de la République sont dans ce combat les auxiliaires de Fauvel, tandis que Pascal, Kléber, Talma,

Chénier, Galoubet, Beaugency et Croquette servent Marceau de toute la force de leur amitié. Confident du marquis de Beaulieu, Fauvel essaie d'abord d'attirer Marceau dans un piège en lui faisant donner par Geneviève rendez-vous chez son père, mais la jeune fille surprend le complot, prévient le général au péril de sa vie, et ne pouvant, par suite, retourner chez le marquis se rend à Nantes pour demander l'hospitalité à une amie. Cette amie vient d'être arrêtée pour conspiration royaliste, et Geneviève, suspectée, est conduite en prison. Or le directeur de la prison est Fauvel, qui a obtenu ce poste en livrant aux républicains les secrets de l'expédition vendéenne. Pascal est, ainsi que Geneviève, au pouvoir de Fauvel, et Marceau qui, pour revoir sa fiancée, force toutes les consignes des geôliers, est lui-même mis en état d'arrestation. Kléber, se portant caution pour son ami, lui fait accorder trois jours de liberté pour aller à Paris solliciter la liberté de Geneviève, que Marceau peut désormais nommer sa femme, Pascal leur ayant donné dans la prison la bénédiction nuptiale. Grâce à Talma et à Chénier qui le présentent à Robespierre, Marceau obtient de ce dernier la grâce de Geneviève, mais il est trop tard, car, pendant l'absence du général, Fauvel a envoyé sa femme à l'échafaud. Marceau désespéré cherche alors le trépas sur les champs de bataille et n'y trouve que la gloire. Il est, trois ans plus tard, en présence de l'armée autrichienne quand Fauvel, vendu à l'ennemi, trouve moyen de l'attirer dans une embuscade et de lui tirer un coup de fusil. La blessure est mortelle et Marceau expire, non sans avoir revu Geneviève, sauvée par miracle, et que Pascal lui ramène. Quant à Fauvel, pendant que les Autrichiens consternés rendent à leur ennemi loyal les honneurs funèbres, il reçoit par la main de Beaugency le châtiment de ses crimes. Et le tableau final montre Bonaparte recevant, sur la place du Panthéon, les restes de Marceau, ramenés en France par Kléber.

Bonaparte ne joue qu'un rôle secondaire dans cet ouvrage écrit surtout à la gloire des soldats républicains, mais un rôle sympathique et qui ne nuisit point au succès du drame, écrit d'ailleurs avec talent par deux dramaturges habiles.

Ambigu, 9 septembre 1848 : *Napoléon et Joséphine*, drame en 5 actes, en vers, par Julien Dallière.

Vainqueur de l'Autriche, Napoléon est attendu en France avec un enthousiasme impatient. Seule peut-être l'Impératrice redoute autant qu'elle le désire le retour de son auguste époux ; de vagues pressentiments, la prédiction d'une devineresse qu'elle a consultée, lui font appréhender la fin du bonheur goûté depuis quinze ans. Ses craintes sont justifiées par l'apparition de Fouché, duc d'Otrante. Ayant deviné la secrète pensée de Napoléon, le duc veut préparer l'Impératrice au sacrifice qu'il juge inévitable, et parle le premier d'un divorce permettant à l'Empereur d'espérer un héritier de son nom et de sa puissance. Joséphine chasse avec colère le cruel messager, mais Napoléon, après avoir blâmé lui-même son trop zélé ministre, ne peut s'empêcher d'approuver les raisons qu'il lui donne en faveur d'un projet qui seul consoliderait les institutions impériales. Napoléon aime Joséphine, l'intérêt public cependant prévaut contre ses sentiments et le divorce est résolu. Il s'accomplit en dépit des prières de Joséphine, des larmes de sa fille Hortense et du chagrin d'Eugène, son fils, qui lui du moins comprend la haute pensée qui guide Napoléon ; mais une affection réciproque continuera d'unir les anciens époux, et c'est par un baiser sincère que ces deux victimes de la raison d'Etat prennent congé l'un de l'autre.

Reçue à la Comédie-Française le 10 septembre 1846 et ajournée par le mauvais vouloir directorial, cette pièce, offerte à l'Ambigu par l'acteur Geffroy, y reçut un accueil bien fait pour consoler l'auteur et que le public confirma pendant un chiffre de représentations très honorable. L'événement y est exposé, avec le souci de la vérité, en vers faciles, élégants, souvent émus, qui font du drame de Dallière une œuvre honnête et sainement patriotique.

Théâtre Lazary, 29 septembre 1848 : *Deux Empereurs*, vaudeville en 1 acte, par Charles Foliguet.

Deux acteurs, Chevalier et Delcour, exilés de France pour avoir fait dans les salons la charge de Napoléon, ont accepté de renouveler cette imitation dans une fête que donne, à Aix-la-Chapelle, la comtesse de Valberg, dont le mari est prisonnier des Français. Or, séparé de ses troupes par un événement imprévu, Napoléon lui-même pénètre dans le château de Valberg. On le prend pour un des acteurs et l'on s'émerveille des allures et du langage qu'il a empruntés. Chevalier paraît à son tour et n'a pas moins de succès. Mais, comme Delcour a fait prévenir qu'une migraine l'empêchait de donner le spectacle attendu, le bourgmestre de l'endroit devine que l'un des empereurs est authentique. Lequel ? Croyant avoir affaire à Chevalier, l'imprudent magistrat met à la tête de Prussiens déguisés en Français le vrai Napoléon qui brûle la politesse à son escorte, retrouve ses soldats, bat les Allemands et reparaît en vainqueur au château de Valberg, pour pardonner à Chevalier et accorder à la comtesse la liberté de son mari.

Anecdote invraisemblable, médiocrement écrite, et non imprimée.

Vaudeville, 1er juin 1849 : *La Conspiration de Malet, ou Une nuit de l'Empire*, drame historique en 5 actes, mêlé de chants, par Bayard et Varner.

De la maison de santé qui lui sert de prison, Malet a combiné le renversement de l'Empire. Il a pour aide intelligent l'abbé Lafont, qui croit travailler pour les Bourbons, et pour instrument aveugle le caporal Rateau, qui copie sans les comprendre les proclamations rédigées à l'avance par le général. Une femme admise dans la maison de santé, Madame Lambretti, a surpris le secret de Malet ; il croit d'abord avoir en elle une ennemie, mais elle se fait connaître pour la sœur d'une italienne qui a jadis trahi le général et dont elle a juré de racheter le crime par un dévouement absolu. Madame Lambretti est veuve, elle est aimée de son cousin Albert, jeune officier fanatique de Napoléon, et du vieux duc Neusstadt, occupant à la cour une place importante. Sachant que depuis longtemps on n'a de nouvelles ni de Napoléon ni de la Grande-Armée compromise par l'hiver en Russie, Malet juge le moment bon pour tenter l'aventure qu'il rêve. Il sort une nuit de la maison dont Rateau lui prête la clef, et se rend à la caserne de l'Ave-Maria où il annonce la mort de l'Empereur. La pièce alors suit toutes les données de l'histoire, données connues déjà de nos lecteurs. Démasqué et arrêté, Malet est, avec tous ceux qui l'ont aidé, condamné à être passé par les armes. Albert, qu'il a compromis, doit subir le même sort, mais Madame Lambretti possède du duc de Neusstadt un écrit compromettant dont elle se sert pour l'obliger à agir en faveur des condamnés ; son intervention ne profite qu'à Albert qu'on gracie et qui se

jette aux pieds de la belle veuve au moment même où retentit la fusillade châtiant Malet et ses complices.

Sujet intéressant, mais peu théâtral, et qui, malgré le talent des auteurs, tint l'affiche moins longtemps qu'ils n'avaient dû l'espérer.

Théâtre National (ancien Cirque), 2 février 1850 : *Bonaparte, ou les Premières pages d'une grande histoire*, pièce militaire en 20 tableaux, par Fabrice Labrousse et A.-T. Albert.

Commandant l'artillerie au siège de Toulon, Bonaparte a dans l'armée française deux obstacles à combattre, la nullité du général en chef Doppet et l'animosité du représentant Salicetti. Ce dernier hait Bonaparte depuis que la jeune corse Naddi a repoussé son amour, parce qu'il attribue ce refus au tendre sentiment que le commandant a su inspirer à sa compatriote. Naddi est fille du comte de Verteuil, émigré réfugié à Toulon et qui s'en échappe sous le costume d'un paysan pour revoir les siens logés près des remparts de la ville. Arrêté comme espion il va être passé par les armes, quand une sortie des Anglais sollicite toute l'attention des nôtres. Patriote quoique émigré, Verteuil prend un fusil et se réhabilite en mourant sous les murs de Toulon dont les Français se rendent maîtres. C'est chez Madame Permont, une Corse encore, que nous retrouvons à Paris Bonaparte, destitué par suite des menées de Salicetti qui a vainement tenté de l'envoyer à l'échafaud. Mis hors la loi par la Convention, Salicetti vient demander asile à Madame Permont, et Bonaparte a beau jeu pour punir son persécuteur ; il s'en venge noblement en donnant le passe-port de son frère à l'ex-représentant que Talma, sur sa demande, prend dans la voiture qui l'emmène à Marseille. Cependant oublié, sans ressources, Bonaparte va quitter la France quand Barras

songe à lui pour défendre la Convention attaquée par les forces réunies du parti royaliste et de l'étranger. Vainqueur de cette coalition et nommé général en chef de l'armée de l'intérieur, Bonaparte désarme les Parisiens. Parmi les armes déposées figure une épée qu'un enfant vient réclamer comme étant le seul souvenir laissé par son père, le général Beauharnais, mort sur l'échafaud ; Bonaparte rend à l'enfant le glorieux trophée et la veuve de Beauharnais l'en vient remercier : c'est Joséphine, dont les charmes émeuvent Bonaparte qui l'épouse et reçoit, comme dot, le commandement en chef de l'armée d'Italie. C'est contre le général autrichien Beaulieu qu'il devra opérer, et Beaulieu a pour nièce Naddi, devenue orpheline, et fiancée au comte piémontais Lippani. Inquiet pour Naddi, Beaulieu l'éloigne de son armée, mais la jeune fille tombe entre les mains de Bonaparte qui la fait escorter jusqu'au dernier des avant-postes ; elle arrive sans encombre à Pavie, où Lippani l'épouse. Le comte est un excellent mari, mais il est jaloux au possible, et Salicetti, réfugié en Italie, se venge à la fois de Naddi et de Bonaparte en révélant à Lippani les relations qui ont existé jadis entre la jeune Corse et son compatriote, relations dont il affirme la culpabilité. Furieux de cette révélation, le comte accepte de la République de Venise un commandement qu'il avait d'abord refusé et dont il fera contre les Français un terrible usage. Insultée par son mari, Naddi quitte la maison conjugale et se réfugie à Lonato près du tombeau de sa mère. Il semble qu'un invincible lien l'attache à Bonaparte, car un hasard lui permet d'avertir le général français que les ennemis ont miné la maison qu'il habite avec Madame Bonaparte, et elle peut, au péril de sa vie, sauver cette dernière du terrible massacre que provoquent à Pavie les chefs vénitiens et les moines fanatisés. Dès qu'il a vaincu l'Autriche, Bonaparte songe à tirer vengeance des assassins. Pavie, prise d'assaut, va être livrée au pillage quand Joséphine

accourt avec sa libératrice et sollicite la grâce des habitants; Bonaparte ne peut rien refuser à sa femme retrouvée, il épargne le peuple, mais il exige le châtiment des chefs vénitiens. Un seul de ces chefs se met en son pouvoir, c'est Lippani qui proteste contre les assassinats commis en son nom mais n'essaie pas de nier la haine qu'il porte à Bonaparte. Instruit par Joséphine de la raison de cette haine, Bonaparte proteste contre les calomnies de Salicetti avec une si généreuse indignation que Lippani confus tombe à genoux, jurant de consacrer au général sa vie et son épée. A l'exemple de Naddi Bonaparte pardonne, nomme Lippani gouverneur de Pavie, et, la paix faite entre l'Autriche et la France, part pour Paris où l'attendent les félicitations des deux Conseils et les ovations populaires.

Cette donnée favorable, traversée d'épisodes privés ou militaires, est développée avec talent. Un grand succès l'accueillit, dû pour partie aux décorations et au talent de l'acteur Taillade que le rôle de Bonaparte mit hors de pair.

Les Premières pages d'une grande histoire furent reprises, au théâtre du Châtelet, le 1er avril 1865, avec le même acteur et le même résultat.

Funambules, 2 mai 1850 : *Montmirail,* épisode de la campagne de France en 9 tableaux, par Alphonse Keller.

A la suite d'un passe-droit, l'officier français Albert a déserté et pris du service dans l'armée russe. Rentré en France avec ses nouveaux frères d'armes, il retrouve à Montmirail, son pays, une mère qui le sermonne avec tant d'éloquence qu'il rompt avec les Russes sous les coups desquels son père

est tombé. Traître envers la Russie comme envers la France, Albert est successivement pris par un général français puis par un général russe qui, tous deux, le veulent faire fusiller. Ses compatriotes le délivrent, mais il meurt dans le combat engagé entre les Cosaques et les habitants de Montmirail qu'électrisent le patriotisme et qui repoussent victorieusement les soldats d'Alexandre.

Des scènes villageoises, des incidents militaires alternent dans cette pièce où Napoléon brille par son absence, et que nous signalons en raison de son titre. (*Non imprimée*).

Cirque, 17 mai 1850 : *Manuella, ou les Français en Catalogne*, épisode militaire en 2 actes, par Laurencin.

Trois Français retrouvent, dans un couvent espagnol, des femmes qu'ils aiment. Pour rester auprès d'elles, ils se souviennent du comte Ory, et se déguisent en nonnes ; la ruse est découverte par les guérillas qui arrêtent les plaisants pour les fusiller. Mais les demoiselles du couvent prennent à leur tour des habits d'hommes, et sauvent leurs amants avec l'aide des troupes françaises qu'elles ont prévenues.

Vaudeville mêlé de coups de feu, bien mis en scène, applaudi, mais non publié.

Cirque, 17 mai 1850 : *Le Soldat de Waterloo*, épisode militaire en 2 actes, par Laurencin.

C'est, sous un nouveau titre, *l'Empereur et le Soldat*, représenté au Palais-Royal le 5 mai 1831, et augmenté d'un tableau-dénouement. Le fond de la pièce est l'histoire d'un

brave qui, né le même jour que Napoléon, meurt à la même date que lui. Au moment où le soldat perdait la vie, la toile du fond se levait pour laisser voir, à travers une gaze transparente, l'Empereur rendant le dernier soupir au milieu de ceux qui partageaient son infortune.

Cette seconde version, quoique applaudie, ne fut pas éditée.

Porte-Saint-Martin, 25 mai 1850 : *Napoléon empereur*, drame en 5 actes et 7 tableaux, suivi de *Sainte-Hélène*, épilogue, par Sandrin, Munié et Fay.

Ce drame, prenant Napoléon à l'apogée de sa fortune, le suivait dans ses triomphes et ses revers jusqu'au rocher de Sainte-Hélène. Une action vulgaire se mêlait à l'épopée sans lui donner d'intérêt. Œuvre manquée en somme, qui tint l'affiche deux semaines, dont les journaux ne firent aucune analyse, et qui resta manuscrite.

Ambigu, 13 juin 1850 : *Le Roi de Rome*, drame en 5 actes, précédé de *Napoléon*, prologue en 2 parties, et suivi de *la Ville éternelle*, épilogue en 2 tableaux, par Charles Desnoyer et Léon Beauvallet.

Nous sommes aux Tuileries, le 20 mars 1811. Marie-Louise est dans les douleurs de l'enfantement, et Napoléon attend avec anxiété la réalisation ou la fin de ses espérances. Le baron de Rheinfeld, diplomate autrichien, et le comte Ferranti, envoyé de la cour de Sardaigne, font tout bas des vœux pour la naissance d'une fille ; le grenadier Michel Lambert, d'accord avec toute la France, souhaite tout haut

la venue d'un garçon ; ce sont les Français que le ciel exauce, le canon l'annonce au monde et l'Empereur, au comble de la joie, savoure les acclamations qui le saluent avec son héritier. Trois ans plus tard, la France est envahie ; Napoléon, sur le point de quitter Paris pour diriger la défense nationale, contemple avec attendrissement le fils qu'il peut ne plus revoir. Michel Lambert, devenu lieutenant, surprend une larme dans les yeux du héros et, pour calmer ses craintes, s'engage à verser pour l'enfant impérial la dernière goutte de son sang. Il adopte, par la même occasion, la fille d'un ancien frère d'armes, tué à l'ennemi, et dont la mère a eu la bonne idée d'adresser au Roi de Rome une pétition qui lui fait donner par l'Empereur une pension de quatre mille francs. Quatorze ans passent ; le Fils de l'Homme, élevé en Autriche sous le prénom de Frantz, ignore son origine ; Michel Lambert, qui se dit l'autrichien Mathias, tient près de Vienne une auberge, avec Jeanne Muller, l'orpheline adoptée jadis par lui. Frantz, dans ses promenades, a rencontré Jeanne qui le charme et dont il se fait aimer, mais Rheinfeld et Ferranti, précepteurs du jeune homme, menacent Jeanne de la faire enfermer si elle persiste à débaucher celui qu'ils disent être un fils de famille. Lambert, malgré ses efforts, n'a pu voir encore le duc de Reichstadt ; il conspire néanmoins pour lui avec quelques amis et fait, pour approcher le fils de son maître, demande d'une place de jardinier au château de Schœnbrunn. En allant remettre sa pétition à l'archiduc Charles, qu'il sait être l'ami du duc, l'ex-grenadier trouve moyen de substituer au livre d'heures du roi de Rome l'histoire de Napoléon Bonaparte, et d'apprendre ainsi au jeune prince le nom et les exploits de son glorieux père. Cependant Lambert, surprenant un rendez-vous donné à Jeanne par Frantz, provoque ce dernier qui ne peut refuser la rencontre, mais son épée s'arrête sur l'histoire de Napoléon que le duc a gardée sur son cœur et l'ex-

grenadier, dépouillant son déguisement, tombe aux pieds de celui auquel est vouée son existence. Admis par suite au palais de Schœnbrunn, Lambert achève de révéler au duc sa destinée et organise une évasion pour lui permettre de fuir l'Autriche; la cour découvre le complot et met Lambert dans une prison, Jeanne dans un cloître. Cette séparation jette le duc dans le désespoir et achève de ruiner sa santé déjà compromise. Sur le serment qu'il fait de ne jamais aller en France, on lui permet de faire à Lambert et à Jeanne des adieux qu'abrège l'agonie; il meurt les yeux fixés sur le portrait de son père, Jeanne prend le voile, et Lambert navré retourne en France.

Sujet attendrissant qui réussit, bien que traité sans grande adresse. L'épilogue représentant le Roi de Rome montant au ciel où l'attendait, les bras ouverts, Napoléon, fit surtout sensation. La pièce fut reprise au même théâtre, le 14 août 1852, avec des modifications qui malheureusement n'améliorèrent ni sa charpente ni son style ; on la reprit à nouveau, en 1898, au Château-d'Eau, devenu théâtre de la République.

Délassements-Comiques, 22 juin 1850: *Louis XIV et Napoléon, ou les Cloches et le Tambour*, tableaux historiques en 2 actes, par Rochefort et Brisset.

La veuve de Scarron, devenue femme *in partibus* de Louis XIV, a fondé Saint-Cyr. Elle y entraîne le vieux roi pour lui faire admirer sa création. A sa prière Racine, retiré dans les disputes théologiques de Port-Royal, a composé *Esther*, tragédie de communiantes dont les pensionnaires, dressées par l'auteur même, récitent des tirades devant l'il-

lustre visiteur. Louis XIV se laisse attendrir par les grâces touchantes des jeunes filles ; saisissant ce moment d'émotion, Madame de Maintenon arrache au roi l'annulation de la révocation de l'édit de Nantes et la cessation des dragonnades dans les Cévennes. Louis XIV reste inflexible en apparence, en secret il pardonne, mais Rancé mourra de chagrin, tué par le regard de son maître.

Descendant d'un nuage, Clio, pendant l'entr'acte, raconte avec l'impartialité sereine de l'histoire les cent trois ans qui s'écoulent entre la première et la seconde partie de la pièce. La caserne alors remplace le couvent ; les jeunes filles, occupées jadis à la confection des friandises sacrées, manœuvrent au tambour et s'exercent sans gaucherie à la haute-école du fusil. Joséphine de Beauharnais montre aux héroïnes Napoléon-le-Grand et les récompense par leur Empereur.

Curieuse en ses contrastes, cette évocation en partie double réussit pleinement. On ne l'a pourtant pas imprimée, et cela nous oblige à n'en donner qu'une incomplète analyse.

Gymnase, 4 octobre 1850 : *Un Divorce sous l'Empire*, comédie-vaudeville en 2 actes, par Bayard et De Corval.

Après avoir divorcé, André d'Arblay se reprend d'amour pour sa femme, qu'il a rendue malheureuse. Madame d'Arblay, qui retrouve un ami d'enfance dont elle était éprise avant son mariage avec André, épousé par devoir, se dérobe aux poursuites d'un homme qui ne pourrait plus faire d'elle que sa maîtresse, et devient la femme de celui qui a toujours possédé son cœur.

On fait dans cette comédie allusion au divorce

de Napoléon avec Joséphine, mais ce n'est au fond qu'une anecdote particulière écrite, non sans talent, pour démontrer que le divorce est souvent une bêtise, toujours une faute.

Théâtre National (ancien Cirque), 21 décembre 1850: *Le Petit Tondu, ou Une réforme sous l'Empire*, drame militaire en 3 actes et 10 tableaux, par Fabrice Labrousse.

La scène est à Milan, en 1807. Napoléon a fait couper à ras ses cheveux et voudrait introduire la même coiffure dans son armée; il se heurte à tant de répugnance qu'il décide d'agir par persuasion en obtenant de quelques sous-officiers un sacrifice qu'imiteraient bientôt leurs subordonnés. Parmi les plus orgueilleux de leurs tresses sont les hussards de la légion napolitaine commandée par Murat. Sollicité par l'Empereur, Murat demande au maréchal des logis Tatareau de laisser couper ses cheveux. Tatareau est le compatriote, l'ami de Murat, et compte sur lui pour obtenir la permission d'épouser Paula, fille du jardinier Popoli; il n'ose résister au désir de son chef et se fait tondre, au grand amusement de ses frères d'armes. La réforme cependant traîne en longueur, et Napoléon agacé décide d'accomplir par la force ce que la douceur n'a pu faire. Un régiment de ligne cerne un jour la légion napolitaine pour la contraindre à subir les ciseaux des perruquiers, les hussards résistent et une collision s'ensuit, malgré les efforts de Tatareau qui prêche en vain l'obéissance. Dans la bagarre un camarade de Tatareau saisit des pistolets, le maréchal des logis veut les lui prendre, et l'une des armes part, tuant un capitaine. Vingt-deux hommes sont, à la suite de ce malheureux événement, saisis, jugés et condamnés à mort pour rébellion suivie de meurtre. Napoléon, après mûr examen, décide de gracier vingt-et-un des

hussards, laissant le plus coupable subir seul sa peine ; c'est Tatareau, accusé surtout par la déposition d'un italien amoureux de Paula, qui paiera pour les autres. Murat doit faire exécuter la sentence ; il ne peut implorer la pitié de l'Empereur qui a quitté Milan, mais son cœur se révolte à l'idée de voir tuer son ami ; un subterfuge sauvera en même temps la discipline et le condamné : l'exécution a lieu à la fin du jour, les soldats du peloton reçoivent des cartouches à blanc et, quand ils tirent, Tatareau prévenu se laisse tomber comme foudroyé. Des hommes dévoués à Murat transportent le faux cadavre dans une chapelle attenant à la maison de Popoli ; Paula pense mourir de joie en retrouvant vivant celui qu'elle a cru perdu pour jamais, et Murat, complétant son œuvre, fait partir Tatareau, avec Paula qu'il dote, pour l'Allemagne où Popoli possède une propriété. Huit ans s'écoulent, pendant lesquels l'ex-hussard, fermier et père d'un beau garçon, se consacre entièrement aux siens ; à cette époque son humeur change, il a connaissance des désastres subis par les armées françaises et brûle d'aller se battre pour sa patrie malheureuse. Une circonstance imprévue lui donne la possibilité d'exécuter son projet. L'Empereur, poursuivi par les troupes confédérées, s'arrête un instant dans la ferme de Tatareau et demande un homme dévoué pour aller porter au général Gauthier l'ordre de se barricader dans l'abbaye de Burnheim et barrer ainsi la route à Blücher ; Tatareau s'offre pour cette mission et reste avec Gauthier, qui tient pendant trois jours et fait sauter la redoute sur le point d'être prise. Cinq hommes sur douze cents échappent à l'explosion et paraissent devant Napoléon, heureux d'une résistance qui lui a permis de faire sa jonction avec les forces de Murat. Parmi ces braves est Tatareau que Murat, après une chaude accolade, nomme à l'Empereur. — « Tu es mort maréchal des logis, dit Napoléon au fermier patriote, tu ressuscites capitaine ! »

Des personnages épisodiques bien étudiés égaient cette donnée intéressante, empruntée à Marco de Saint-Hilaire, et qu'un succès durable paya justement.

Théâtre National (ancien Cirque), 21 avril 1851 : *La Barrière Clichy*, drame militaire en 5 actes et 14 tableaux, par Alexandre Dumas (avec Auguste Maquet et Paul Meurice).

Victor Bertaud, élève de l'Ecole Polytechnique, a obtenu un congé pour aller chercher sa sœur France à Saint-Dizier que menacent les Cosaques. Il trouve là sa sœur de lait Catherine Michelin, qui a fauté avec Jean Leroux, mort ensuite à l'armée, et que son père a chassée avec son enfant. Victor intercède en vain auprès du vieux Michelin et de Fortuné frère de Catherine; tous deux, anciens soldats, entendent l'honneur à leur manière et déclarent que l'enfant ne sera reçu chez eux qu'enveloppé d'un lambeau d'étendard étranger. A peine Victor et France ont-ils repris le chemin de Paris, que les Cosaques arrivant tuent le père Michelin; son fils se venge sur deux officiers, et, comme l'Empereur survient avec son état-major, il reprend du service en emmenant Catherine, qui a reconquis sa place au foyer familial en prenant un drapeau prussien. Après quelques instants passés à Saint-Dizier chez le colonel Bertaud, père de Victor, Napoléon part pour Montmirail où il remporte une victoire. Aux environs de Méry-au-Bac son escorte est surprise par des maraudeurs cosaques, l'un d'eux va frapper le héros de sa lance quand Bertaud détourne le coup. Caulaincourt, qui rejoint alors l'Empereur, lui apprend que les alliés exigent, pour signer la paix, que la France rentre dans ses anciennes limites. Napoléon refuse avec indignation et, en prévision de l'avenir, fait composer par un chirurgien, neveu de Bertaud, un poi-

son qu'il enferme dans deux bagues. Bertaud, à qui l'Empereur a promis de donner tout ce qu'il désirerait, demande une de ces bagues qui lui permettra de mourir en même temps que son maître; Napoléon exauce sa prière, et Bertaud part pour Paris, où il doit remettre au roi Joseph une lettre lui ordonnant de faire partir, dans la direction de la Loire, l'Impératrice et le Roi de Rome. Sa mission remplie, le colonel se rend à la barrière Clichy où des polytechniciens, des invalides et des gens du peuple organisent la défense, sous la direction du maréchal Moncey. Victor, Fortuné, Catherine et son enfant sont là; Bertaud se met à la tête de ces braves gens, mais un obus, en éclatant, le prive de la vue et il tombe dans les bras de Victor et de France accourue, en poussant des cris de désespoir. — Les événements se précipitent. Napoléon tombé part pour l'île d'Elbe. Retiré à Grenoble Bertaud, grâce à son infirmité, ignore le deuil de sa patrie et le malheur de son héros, car il n'a de nouvelles que par France et celle-ci ne trouve pour lui, dans les feuilles publiques, que des récits de fêtes ou de victoires. Victor, lui, conspire avec des amis contre les Bourbons; désigné par le sort il part pour l'île d'Elbe pour supplier, au nom de tous, Napoléon de revenir en France; les autorités royalistes sont informées de ce voyage et, à son retour à Grenoble, Victor est mis en prison, malgré les efforts du préfet de l'Isère, que touche profondément l'état du colonel. Il faut bien alors dire la vérité à Bertaud, qui apprend en même temps la chute de l'Empereur, la condamnation à mort de son fils, et songe à la bague empoisonnée qui ne l'a pas quitté depuis Méry. France ne sait comment empêcher le suicide de son père, quand des cris de *Vive l'Empereur* retentissent. Les soldats chargés de fusiller Victor tirent en l'air, et Napoléon, accompagné de Catherine, de Jean Leroux ressuscité et d'une armée nouvelle, paraît pour serrer dans ses bras le colonel fou de joie.

Nous avons dû taire nombre d'épisodes de cette œuvre touffue, où les scènes intimes alternent avec les tableaux militaires, et qui, malgré le passé des auteurs, n'obtint qu'une réussite médiocre.

Théâtre Lazary, 29 juin 1851 : *Le Soldat de la garde*, épisode de l'Empire en 3 actes, par Auguste Jouhaud.

C'est *le Soldat et le Normand*, drame-vaudeville représenté aux Funambules le 21 octobre 1843, et que l'auteur avait paré d'un titre affriolant mais inexact. Jouhaud pratiquait volontiers cette supercherie, et plusieurs pièces figurent dans son répertoire sous quatre ou cinq étiquettes différentes. (*Non imprimé*).

Louis-Napoléon fit, le 2 décembre 1851, ce qu'avait fait son oncle au 18 brumaire an VIII, en dispersant par la force les députés élus; maître absolu du pouvoir, il rétablit l'Empire, le 7 novembre 1852, par un sénatus-consulte que confirma le plus brillant des plébiscites.

Napoléon III avait intérêt à ce que le souvenir du grand homme dont il se recommandait fût souvent rappelé; les théâtres s'employèrent avec zèle à cette besogne lucrative. En passant la revue des évocations faites alors du premier empereur, nous tairons naturellement les à-propos à la gloire du second, que les spécialistes donnaient,

le 15 août de chaque année, avec plus ou moins de sincérité.

Théâtre National (ancien Cirque), 25 décembre 1851 : *Bonaparte en Egypte*, pièce militaire en 5 actes et 18 tableaux, par Fabrice Labrousse et N. Fournier.

Embarqué à Toulon sur une flotte majestueuse, Bonaparte relâche à l'île de Malte dont le grand-maître capitule ; c'est là que le général en chef désigne pour but de l'expédition l'Orient où nous retrouvons bientôt nos soldats. Deux ennemis se dressent en face d'eux, Djezzar ou Achmet-le-Boucher, et le prophète El Modhi qui prêche la guerre sainte, affirmant la victoire certaine des croyants sur les infidèles. Les Français n'en prennent pas moins Alexandrie puis le Caire, mais ils échouent devant Saint-Jean-d'Acre, et Bonaparte, rappelé par une lettre du Directoire, retourne en France, laissant à Kléber le gouvernement de l'Egypte.

Ces tableaux historiques sont traversés par une anecdote moitié sentimentale moitié militaire. Le lieutenant Marcel, fils du sergent Thiébaut, a remarqué, parmi des prisonnières faites à Alexandrie, la jeune Druse Hélène qui invoque sa protection, mais ordre formel est donné de respecter les mœurs et coutumes des Orientaux, et Marcel ne peut que rendre au bey Mourad les captives destinées à son sérail. Il garde néanmoins d'Hélène un souvenir qui lui fait solliciter la périlleuse mission d'aller parlementer avec Djezzar à Saint-Jean d'Acre, où il espère retrouver la jeune fille. Il l'y revoit en effet, et, pour la sauver, risque sa vie, ce qui le met dans l'impossibilité d'exécuter un ordre dont Bonaparte l'a chargé près de Kléber. Le sort de l'armée est pour cela un instant compromis, c'est une faute que le code militaire punit de la peine capitale. Le sergent Thiébaut, serviteur inflexible de la discipline, sollicite lui-même le châtiment de

son fils; il faut que Bonaparte use de toute son autorité pour gracier Marcel, dont l'avenir sans doute fera l'heureux époux de celle qu'il a sauvée.

Succès de décors et de mise en scène.

Ambigu, 21 avril 1852 : *Le Mémorial de Sainte-Hélène*, drame historique en 3 parties et 18 tableaux, dont un prologue et un épilogue, par Michel Carré et Jules Barbier.

Napoléon est depuis un an à Sainte-Hélène, sous la surveillance de l'amiral Cockburn. Le ministère anglais, qui juge ce gardien trop faible, lui cherche un remplaçant énergique; il trouve l'homme rêvé dans Hudson Lowe, officier lâche et cruel, qui prend l'engagement de faire tout ce qui lui sera commandé et s'embarque, après un délai de trois jours employé à épouser une jeune et jolie femme dont il se fait accompagner. Dès son arrivée à Sainte-Hélène, Hudson Lowe se montre capable non seulement d'exécuter les ordres de son gouvernement, mais d'apporter à sa tâche des raffinements tout britanniques. Il trouve un digne collaborateur dans le major Gorrequer qui pense, lui, que Napoléon devrait être enfermé entre quatre murs avec des fers aux pieds et aux mains et qu'on aurait dû étrangler son jeune fils. C'est à qui des deux drôles s'ingéniera pour humilier ou torturer le captif remis à leur garde. Napoléon a l'habitude de s'asseoir sur un banc de gazon, le major trouve bon d'y essuyer ses bottes crottées; un arbre unique donne quelque ombrage à l'Empereur, Hudson et le major font scier cet arbre; on donne à Napoléon et aux siens du vin exécrable, on leur refuse du bois, toute une série enfin de persécutions viles sont mises en œuvre pour troubler la sérénité courageuse de l'illustre vaincu. Napoléon, cependant, ne compte pas que des ennemis à Sainte-Hélène; Lady Lowe, aussi généreuse que

son mari est inhumain, prend souvent contre celui-ci la défense de l'Empereur : c'est à elle que Napoléon doit de recevoir un buste du Roi de Rome envoyé par Marie-Louise et que Hudson voulait briser. Une jeune nièce, Betty, amenée à Sainte-Hélène par lady Lowe, partage les sentiments de sa tante ; enfin le capitaine Blackeney, fiancé de Betty, traite avec les plus grands égards l'Empereur qu'il admire, mais Gorroquer qui, aimant Betty, est jaloux de Blackeney, abreuve son rival de tant d'amertume que le capitaine donne sa démission et quitte Sainte-Hélène. Il y revient, enrichi par un gros héritage, pour offrir à Napoléon de le transporter, sur un brick qui lui appartient, en Europe ou en Amérique. Mais l'Angleterre a fait son œuvre ; l'Empereur se sent trop faible pour accepter le dévouement de Blackeney qui part enlevant Betty, tandis que la mort termine le martyre qui a grandi Napoléon en déshonorant ses bourreaux.

Dans ces sortes d'ouvrages, l'exactitude et la sobriété sont les qualités essentielles ; celui-ci les possède au plus haut degré, aussi fut-il justement et longtemps applaudi.

Cirque National, 25 avril 1852 : *Le Porte-drapeau d'Austerlitz*, drame en 1 acte, mêlé de chant, par Ad. Guénée et Marc Leprévost.

La scène se passe dans un village, vers 1850. Aubry, qui a porté le drapeau de la garde impériale depuis Austerlitz jusqu'à la Moskowa, a reçu pendant cette dernière bataille des blessures qui l'ont fait surnommer La Balafre. Sa raison en est restée troublée ; le 5 mai seulement, anniversaire de la mort de Napoléon, il recouvre toute son intelligence pour présider un banquet auquel assistent de vieux camarades.

Jeanne, fille de La Balafre, veille pieusement sur son père que le jeune médecin Gilbert a promis de guérir. Les assiduités de Gilbert auprès de Jeanne déplaisent à son oncle Chafoin qui essaie de chasser du village le vieux brave et sa fille, mais ses petites infamies ne peuvent rien contre Aubry qui, grâce à Gilbert, se voit pensionné, décoré et guéri de sa démence intermittente.

Bluette médiocre, inspirée moins par l'envie de célébrer Napoléon que par le désir de plaire au neveu du grand homme : demi-succès.

Gymnase, 8 mai 1852 : *Une Petite Fille de la Grande-Armée*, comédie-vaudeville en 2 actes, par Théodore Barrière et V. Perrot.

Nommé général par l'Empereur, à la bataille de Montmirail, le colonel Redon n'a point vu cette nomination ratifiée par Louis XVIII, et s'est par dépit retiré à Chinon avec sa fille Hortense, élevée militairement par lui. Tous deux passent leur temps à faire des niches aux royalistes, en conspirant pour le rétablissement de l'empire. Le sous-préfet de Chinon, comte de Boisjoly, a pour fils le jeune Henri qui a rencontré Hortense à Tours et, sans la connaître, est tombé amoureux d'elle. Hortense, de son côté a remarqué Henri, et c'est avec émotion qu'elle le voit entrer chez le colonel, à qui le jeune homme vient demander l'explication d'un salut cavalier adressé à sa mère. Redon, pour éprouver le courage de Henri qui est avocat, accepte une rencontre avec lui, mais au moment où il va le suivre pour régler cette affaire, M. de Boisjoly lui-même vient l'inviter, ainsi que sa fille, au dîner qu'il donne à la préfecture. Le colonel, intrigué de cette politesse, envoie Hortense chez le préfet, où il la rejoint après avoir blessé très légèrement Henri qui s'est très bien battu. Madame de

Boisjoly a dû jadis l'honneur à Redon, elle accueille avec une sympathie reconnaissante le colonel et avec bonté Hortense dont les façons garçonnières l'ont d'abord surprise. En invitant Redon, le préfet a voulu, par une prévenance, amadouer le bonapartiste pour l'amener à reprendre du service; il lui offre de la part du roi le titre de général de division; Redon refuse avec colère et, pour se venger, envoie sous des enveloppes timbrées de la préfecture des lettres appelant à l'insurrection ses anciens compagnons d'armes. Une de ces lettres revient à Boisjoly, qui met le colonel en état d'arrestation. Mais une rumeur parcourt bientôt la ville, rumeur que confirment des dépêches officielles : Napoléon a quitté l'île d'Elbe et marche sur Paris. Redon, au comble de la joie, court rejoindre son maître; comprenant pourtant qu'il ne peut comme jadis emmener Hortense à l'armée, il l'unit à Henri qu'il estime et la confie aux Boisjoly qui, fidèles à leurs convictions, se retirent dans leurs terres.

Jolie pièce aux détails amusants, et dans laquelle divers couplets louent Napoléon. Citons celui-ci, chanté par Madame de Boisjoly, cherchant à convaincre Hortense qu'en servant le roi Redon ne ferait qu'exaucer un vœu formé par l'Empereur :

Car il a dit, au moment des adieux,
A ses soldats : Amis, séchez vos larmes,
De mon exil sur vous j'aurai les yeux,
Je laisse dans vos mains l'avenir de nos armes;
Servez encor notre pays pour moi,
De vos serments c'est moi qui vous délie,
Obéissez à votre nouveau roi
Et défendez notre chère patrie!

Théâtre de Troyes, 2 décembre 1852 : *Les Marie-Louise, ou*

la Champagne en 1814, drame historique en 8 tableaux, par J. G. Bordot.

Orphelins et sans nom, Julien et Marie vivent comme frère et sœur dans le petit village de Morvilliers, quand un décret de l'Impératrice appelle sous les drapeaux les tout jeunes gens dont Napoléon compose un corps baptisé les Marie-Louise. Julien part; Marie, qui n'a que lui à aimer, l'accompagne et fait, comme vivandière, campagne auprès du jeune homme, que protège un vieux brave nommé Chaudoreille, dont le fils a disparu pendant une bataille plusieurs années auparavant. L'Empereur, arrêté par les murs du château de Brienne, s'afflige de cet échec quand Marie lui indique un sentier peu connu par lequel l'armée arrive à l'improviste sur les Prussiens qu'elle déloge. Mais Julien est blessé dans le combat, et le traître Frantz, qui a voué une haine mortelle à Napoléon, punit le service rendu par Marie en mettant le feu à la cabane dans laquelle la jeune fille soigne son ami. Chaudoreille préserve le couple de cette mort affreuse, mais Frantz trouve moyen d'attirer Marie dans un piège d'où Julien ne la sauve qu'en laissant partir sans lui ses camarades que l'Empereur attend à Nogent. Le voilà déserteur, et Napoléon vient justement de donner des ordres sévères pour qu'on fasse un exemple en frappant les recrues indociles. Marie rend un nouveau service à la patrie en révélant à l'Empereur le plan de campagne des alliés qu'elle a pu surprendre; trop impatient d'atteindre l'ennemi, Napoléon n'écoute pas ce que la jeune fille veut lui dire de Julien qu'on condamne à mort; heureusement Chaudoreille a reconnu dans le déserteur le fils qu'il pleurait depuis nombre d'années, il n'a point mis de balles dans les fusils du peloton d'exécution et Julien, qui a payé la loi, reprend son service sous un faux nom jusqu'à ce que Marie, nommée générale par les Marie-Louise, obtienne de Napoléon sa grâce entière. Vainqueur à Montmirail, à Champaubert, à Vaux-

champs, l'Empereur se voit barrer la route par les Wurtembergeois au pont de Montereau que, malgré ses ordres, le maréchal Victor n'a point fait occuper. Il s'en explique violemment avec le négligent qui montre un tel désespoir que l'Empereur lui tend la main, tous deux s'élancent sur l'ennemi qui recule une fois encore. C'est à Méry que se livre le combat assurant le salut de la Champagne ; Julien s'y distingue, reçoit la croix d'honneur, et a la chance de punir enfin le traître Frantz qui meurt en révélant à Marie le nom de sa famille. Les jeunes gens s'épousent, et Napoléon, les laissant à leurs transports, marche sur la capitale pour sauver à la fois son trône et la France.

Mélodrame intéressant, que domine la grande figure de Napoléon, peinte avec les couleurs les plus sympathiques; il obtint un succès local aussi flatteur que mérité.

Théâtre National (ancien Cirque), 25 décembre 1852 : *Masséna, l'enfant chéri de la victoire*, drame militaire en 3 actes et 18 tableaux, par Cogniard frères.

Ulrich, propriétaire d'un châlet sur le lac de Zurich, a recueilli jadis une petite fille dans le berceau de laquelle était un écrit sans signature qu'il a précieusement conservé. Seize ans plus tard cette enfant, qu'Ulrich a élevée sous le nom de Marie comme sa propre fille, est en âge d'être mariée. Fernand Bonneville, peintre français, la demande et, à la confidence que lui fait Ulrich, répond par l'aveu d'un autre secret : il est réfractaire. Son père et ses frères ayant été tués à l'armée, sa mère, en mourant de chagrin, lui a fait jurer de ne jamais se battre et il s'est soustrait par la fuite à la loi militaire. La confession de Fernand à Ulrich est surprise par le comte Azaretto, amoureux de Marie dont il con-

naît la véritable famille. Ne reculant pas devant une infamie, Azaretto dénonce le déserteur aux troupes françaises qui, sous les ordres de Masséna, traversent la Suisse pour tomber sur les Autrichiens, en même temps qu'il réclame Marie pour la conduire à Gênes, chez la marquise Vannina, sa mère. Pendant que Marie accompagnée d'Ulrich s'achemine vers Gênes, Fernand comparaît, comme déserteur, devant Masséna qui lui donne à choisir entre son incorporation immédiate et la fusillade. Fernand aime mieux mourir que manquer au serment fait à sa mère et assiste impassible aux préparatifs de son supplice. Cependant Masséna a besoin d'un plan de la vallée de Zurich qu'on ne peut lever que placé sur un pont de bois suspendu au-dessus d'un abîme; plusieurs officiers ont été tués sur ce pont, et les autres hésitent quand Fernand s'offre pour réaliser le désir du général; Masséna accepte et le peintre, après avoir vingt fois risqué sa vie, exécute le plan demandé. Le général, émerveillé de la bravoure de Fernand, le prend pour aide-de-camp; il servira la France sans trahir la promesse faite à sa mère mourante. Il assiste, en cette qualité, à la prise de Zurich, défendue par les Autrichiens et les Russes, et accompagne à Gênes Masséna dont les huit mille hommes sont bientôt bloqués par cent vingt mille Autrichiens. Un siège commence, que nos soldats et les habitants soutiennent avec un courage héroïque. Continuant là son œuvre de perfidie, Azaretto a supprimé toutes les lettres adressées par Fernand à Marie, et la jeune fille, croyant son fiancé mort, obéit aux sollicitations de sa mère en acceptant la main du comte; mais un hasard met Fernand en présence de celle qu'il aime, et la marquise, après avoir chassé Azaretto dont la fausseté l'indigne, unit sa fille et le peintre-soldat. Furieux de son échec, le comte s'en venge en poussant à la révolte la population décimée par la faim, et veut frapper à l'autel même son heureux rival; c'est là son dernier crime, car un chasseur de

la garde le surprend et le tue. En dépit des prodiges de valeur accomplis par Masséna et ses troupes, la faim se fait sentir à un tel point dans Gênes que le général est obligé d'entrer en négociations avec les Autrichiens; il le fait avec tant de dignité qu'on lui accorde toutes ses demandes et que son départ ressemble à un triomphe plutôt qu'à une retraite. Il prend d'ailleurs sa revanche cinq ans plus tard en battant, à Caldiero, les mêmes ennemis, plus tard encore à Essling, enfin à Wagram où Napoléon le fait prince, sur le champ de bataille.

L'Empereur ne paraît que dans les sept derniers tableaux de cette pièce, construite habilement par des auteurs accoutumés aux succès populaires, mais le nom d'un de ses principaux lieutenants suffit pour attirer et retenir un assez long temps le public.

Cirque, 1er août 1853 : *Le Consulat et l'Empire*, pièce militaire en 4 actes et 22 tableaux, par Fabrice Labrousse et Albert.

La pièce commence en 1799, chez le général Bonaparte, rue de la Victoire, par la préparation du coup d'Etat auquel prennent part Sieyès, Talleyrand, Fouché, Duroc, Lannes, Lefebvre, et qui fait Bonaparte Premier Consul. Elle se continue jusqu'en 1805, par nombre de tableaux populaires ou guerriers, pour finir à la bataille d'Austerlitz, anniversaire glorieux du couronnement de l'Empereur.

Succession de scènes impossibles à raconter, mais composant un ensemble plein d'intérêt et justement applaudi.

Porte-Saint-Martin, 21 juillet 1855 : *Paris*, drame en 5 actes, 26 tableaux, prologue et épilogue, par Paul Meurice.

C'est l'histoire d'une famille, commençant au temps des Gaulois et poursuivie jusqu'au premier Empire à travers les événements de l'histoire. Napoléon n'y figure qu'en un tableau, celui de la distribution des aigles, encore ce tableau n'est-il pas de l'auteur, qui le fit constater par acte judiciaire. M. Paul Meurice en effet s'étant, malgré les injonctions du comité de censure, refusé à pousser plus loin que la République sa familiale épopée, le directeur de la Porte-Saint-Martin, qui ne voulait pas perdre les 128.000 francs dépensés pour *Paris* en décors et costumes, écrivit un épisode : Napoléon empereur distribuant les aigles au Champ-de-Mars, épisode précédé d'une petite scène de cantine assez gaie; l'auteur alors refusa de laisser mettre son nom sur l'affiche, il y eut un procès que M. Meurice perdit, mais qui servit au moins à dégager, à l'égard du tableau Napoléonien, la responsabilité du dramaturge républicain.

Gaîté, 29 août 1855 : *Bonaparte à l'école de Brienne*, pièce en 3 actes et 4 tableaux, par J. Gabriel, De Villeneuve et Michel Masson.

La pièce représentée au théâtre des Nouveautés, le 9 octobre 1830, avait été reprise, le 31 juillet 1832, à l'Ambigu, puis au Palais-Royal le 23 novembre de la même année, et aux Folies-Dra-

matiques, le 2 mars 1847. Les auteurs y introduisirent, en 1855, des scènes inédites commandées par les circonstances et la réputation accrue de Virginie Déjazet, en représentations à la Gaîté. Le public du boulevard accueillit chaudement cette version amendée.

Cirque, 29 septembre 1855 : *Les Grands Siècles*, pièce en 3 actes et 16 tableaux, par Théodore Barrière et Henry de Kock.

Manifestement inspirée du *Paris* de Paul Meurice, cette œuvre conduit de Louis XIII à Napoléon III des personnages qui, sous divers noms, conservent leurs vices ou leurs vertus originels. Les tableaux qui nous intéressent montrent Bonaparte préparant la campagne d'Italie, et Napoléon haranguant ses soldats après la victoire d'Austerlitz.

Paris, 1855 : *A l'Hôtel Chantereine*, scènes de la vie politico-épicurienne en 1 acte, par Charles Narrey et Jules de Saint-Félix.

La scène se passe au palais du Luxembourg, quelques jours avant le 18 brumaire. Roland de Cerny, officier d'ordonnance du général Bonaparte, est à Paris où il a rapporté d'Egypte les étendards dont le général fait hommage au Directoire. Barras, qui soupçonne Roland de n'être revenu que pour préparer le retour de Bonaparte, l'invite pour le savoir à un souper auquel il convie certaine Cornélie, danseuse de l'Opéra répandue dans tous les mondes et dont les bavardages le renseignent mieux que sa police secrète. Mis

sur ses gardes par l'avis d'un agent, l'officier le prend avec la dame sur un ton de galanterie qui charme Barras; le vin achèvera ce que la beauté de Cornélie a commencé. Mais, au lieu de griser Roland, Barras se grise lui-même et s'endort au dessert. Cornélie a reconnu dans l'officier un jeune gentilhomme qui, dans son village, fit le premier battre son cœur de quinze ans; elle saisit au vol le papier que Roland veut jeter par la fenêtre et qu'elle suppose destiné à une femme, il est adressé au général Bonaparte et lui conseille de faire sans retard son entrée dans Paris. Roland se croit perdu et ne peut s'empêcher de reprocher à Cornélie le triste métier qu'elle fait. La danseuse, qui n'a péché jusque-là que par légèreté, apprend avec indignation le parti que tirait Barras de ses bavardages; elle se fait reconnaître de Roland, jette elle-même le billet compromettant à l'émissaire qui l'attend dans la rue, et conduit l'officier, dont l'amour se réveille, hors des atteintes du Directeur. Quand celui-ci, vexé du piège dans lequel il est tombé, reprend ses sens, Cornélie, revenue sur la prière de Roland qui l'a chargée de retenir Barras une demi-heure, l'accable de caquetages à la fin desquels Roland reparaît pour annoncer que Bonaparte, escorté de vingt mille citoyens, est descendu en son hôtel de la rue Chantereine où Sieyès, Roger-Ducos, Talleyrand, Fouché, se sont empressés de se rendre pour faire leur cour. Barras, qui a songé un instant à l'arrestation de Bonaparte, comprend qu'il a perdu la partie; il promet de demander pour Roland un régiment au ministre de la guerre, et, moitié furieux moitié résigné, fait atteler sa voiture pour aller comme les autres à l'hôtel Chantereine.

Bonaparte ne figure pas dans cet épisode agréablement traité, mais son retour d'Egypte à Paris en fait le sujet, et c'est pour nous une raison de l'accueillir ici.

Valence, 1855 : *Les Mameluks, ou Napoléon en Egypte*, tragédie en 3 actes, par Amédée Champanhet-Tavernol, ancien garde du corps, vice-président du tribunal de Privas.

Enlevée par des pirates et destinée au harem du sultan de Bysance, la française Aline inspire de l'amour à Mourad, un des beys supérieurs de l'Egypte, qui la retient dans son palais du Caire ; mais il est obligé d'aller combattre les troupes de Bonaparte et, en son absence, Ibrahim, autre bey supérieur, s'empare d'Aline et la conduit au maître qui l'attend.

Voilà toute la substance de ces trois actes écrits en vers médiocres, et dans lesquels les louanges à Napoléon Ier, qui ne paraît pas plus que son armée, alternent bizarrement avec l'éloge outré de Napoléon III. L'auteur, bien qu'il déclarât son œuvre propre à être représentée dans les camps, ne rencontra nulle part d'interprètes; cela fait à la fois l'éloge de nos soldats et de leurs chefs.

Cirque, 12 avril 1856 : *Les Maréchaux de l'Empire*, drame en 5 actes et 15 tableaux, par Anicet Bourgeois.

Au mois de juillet 1790, époque où commence la pièce, Michel Ney est simple hussard, Joachim Murat chasseur à cheval, Jourdan soldat, Soult caporal, Lannes ouvrier, Davoust et Berthier lieutenants, Gouvion Saint-Cyr peintre, Brune bourgeois, Bernadotte sergent, Lefebvre, Bessières et Masséna capitaines. Tous ces personnages, présentés successivement dans une ferme du Maine, dans une boutique de mercerie parisienne, à la Fédération du Champ-de-Mars et sur les ruines de la Bastille, arrivent avec d'autres au maréchalat en passant par Valmy, la Vendée, l'Italie, l'Alle-

magne, tandis que Bonaparte, d'abord simple lieutenant d'artillerie, monte de victoire en victoire sur le trône de France.

Ces événements militaires sont traversés par un intéressant drame intime que nous nous dispenserons de raconter, Napoléon y restant complètement étranger. Il ne paraît, en effet, dans ces quinze tableaux, que pour acheter des gants chez une mercière, se promener avec Talma parmi les travailleurs du Champ-de-Mars, accepter de la Convention la mission de repousser les sections insurgées, tourner les Alpes à Dego, entrer triomphalement à Aix-la-Chapelle, battre enfin la Prusse à Iéna. — Succès.

Gymnase, 31 juillet 1856 : *Les Vainqueurs de Lodi*, comédie en 1 acte, par Charles de la Rounat.

Après la victoire de Lodi, Maurice, lieutenant d'infanterie, et Dumoulin, voltigeur, se voient assigner comme domicile la villa qu'habitent le marquis del Dongo, la marquise, et leur nièce Béatrix. Les vêtements des vainqueurs sont dans un état déplorable, et Béatrix s'en égaie jusqu'au moment où elle comprend que sous ces uniformes délabrés battent de nobles cœurs. Le marquis cependant voit avec colère sa maison envahie par deux de ces Français qu'il déteste; oubliant les lois de l'honneur il projette de livrer ses hôtes désarmés aux couteaux des paysans italiens, Béatrix surprend ce complot et, par loyauté, le révèle à Maurice. Béatrix est veuve et jolie, Maurice galant et de noble famille, l'amour se met de la partie et, les plans du marquis déjoués, c'est

avec joie que les soldats commencent à la villa del Dongo un séjour que couronneront sans doute l'union de Maurice avec Béatrix et celle de Dumoulin avec une accorte suivante.

Jolie comédie où il n'est que bien incidemment question de Bonaparte, mais que son titre prometteur nous empêchait de passer sous silence.

Jardin d'Hiver, 10 août 1856: *Napoléon au bivouac d'Austerlitz*, tableau vivant historique.

Exhibition étrangère à la littérature, et qu'il suffit d'enregistrer.

Paris, 15 août 1856: *La Bataille d'Aboukir*, pantomime militaire en 1 acte et 2 tableaux, avec évolutions et ballets, par Lecolle.

Au milieu d'un combat avec les Arabes, le colonel Derville confie sa femme Célestine et son fils Julien à l'égyptien Oreb; mais Ali, chef de mamelucks, enlève la mère et l'enfant pour les conduire au gouverneur d'Aboukir, qui les enferme dans une tour en ruines. Amoureux de Célestine, Ali lui donne à choisir entre le déshonneur et la mort de Julien; repoussé par la femme il va tuer l'enfant, quand le gouverneur le désarme et prend Madame Derville sous sa protection. Bientôt les Français paraissent sous les murs de la ville, on les repousse, mais le général en chef accourt, prend un drapeau, se met à la tête des soldats et décide de la victoire. Derville retrouve son épouse et son fils, Ali reçoit le châtiment de ses crimes, et le général, instruit de la bonne action du gouverneur, lui rend son épée en l'assurant de sa clémence.

Jouée à l'occasion de la fête de Napoléon III, sur un théâtre élevé dans les Champs-Elysées, cette pantomime, inspirée de la pièce représentée au Cirque le 7 septembre 1808, est intéressante comme spécimen des spectacles donnés, en plein air, au peuple du second empire, mélanges bizarres de combats, de danses, de scènes mélodramatiques, au milieu desquels passait, émouvante, applaudie, la grande figure du chef de la famille régnante.

Gaité, 2 juillet 1857 : *Les Compagnons de Jéhu*, drame en 5 actes et 15 tableaux, tiré du roman d'Alexandre Dumas, par Charles Gabet.

Revenant d'Egypte avec son aide-de-camp Roland de Montrevel, le général Bonaparte, qui ne se fait pas connaître, apprend, à la table d'hôte d'une auberge d'Avignon, une étonnante histoire. Des royalistes, embrigadés sous le nom de Compagnons de Jéhu, arrêtent en plein jour les diligences et s'emparent de l'argent appartenant à la République qu'elles renferment, sans que nul ait l'audace de résister à leurs sommations. Cette histoire, dont s'égaie l'anglais Sir John Tanlay, venu en France pour y voir Bonaparte, indigne Roland qui traite de bandit les compagnons qu'un des convives, M. de Barjeols, défend pour cette bonne raison qu'il fait partie de l'association. Une querelle s'ensuit, puis un duel, dont Roland sort vainqueur pendant que Bonaparte continue son chemin vers Paris. Sir John, qui a servi de témoin à Roland, accompagne le jeune homme au château des Noires Fontaines, où Madame de Montrevel et son jeune fils Edouard leur font un chaleureux accueil. Amélie, sœur de

Roland, est plus réservée. A la joie qu'elle éprouve de revoir son frère se joint en effet la crainte que sa présence ne soit un danger pour l'homme qu'elle a épousé à l'insu de tous et qui, bien que baron de Saint-Hermine, est, sous le nom de Morgan, le chef des Compagnons de Jéhu. Ses appréhensions sont bientôt justifiées. Les Compagnons habitent les ruines de la chartreuse de Seillon; apprenant que ces ruines passent pour hantées, Roland s'y rend la nuit, pour avoir le cœur net des apparitions dont s'effraient les gens du pays ; il aperçoit un spectre sur lequel il tire sans l'atteindre, et revient chez lui sain et sauf parce que Morgan l'a sauvegardé. Mais Sir John, qui renouvelle l'aventure, n'a pas le même bonheur : les Compagnons qu'il surprend et auxquels il refuse de jurer le silence le frappent de leurs poignards. L'Anglais n'en meurt pas et a le bonheur d'être présenté par Roland à Bonaparte, devenu Premier Consul. Bonaparte, qui rêve l'alliance de l'Angleterre avec la France, charge Sir John de porter à Milord Granville, son oncle, une lettre dans laquelle il demande la paix. Pendant le voyage de Tanlay, les Compagnons s'emparent, près de Bar-sur-Seine, de 250.000 francs envoyés par le gouvernement à Berne. Parmi les voyageurs de la diligence arrêtée se trouvent Edouard de Montrevel qui décharge sur Morgan, chef de l'expédition, deux pistolets dont le conducteur avait prudemment enlevé les balles, et sa mère que l'émotion fait s'évanouir. Morgan, bon gentilhomme, s'empresse de donner des soins à la dame, qui en se débattant lui enlève son masque ; elle seule heureusement a pu voir le visage du chef royaliste et, comme elle s'engage à ne le reconnaître en aucune circonstance, Morgan ne s'émeut point de l'incident qui pourtant le perdra. Pris les armes à la main et niant toutes relations avec les Compagnons de Jéhu, Morgan va être traité comme chouan, c'est-à-dire compris dans l'amnistie accordée par le Premier Consul à la suite de la paix faite entre Cadoudal

et le général Brune, quand Madame de Montrevel, trompée par d'insidieuses questions et croyant servir le jeune homme, le désigne comme étant celui qui lui a donné des soins à Bar-sur-Seine; le doute alors n'est plus permis aux juges qui condamnent à mort, comme voleurs de grand chemin, Morgan et deux de ses amis. Cependant Sir John, qui a échoué dans son ambassade auprès de Milord Granville, demande la main d'Amélie qu'on s'empresse de lui accorder; Amélie alors se confie à l'Anglais qui, généreusement, sacrifie son bonheur et se résout à servir les amants malheureux. Sur ses conseils Madame de Montrevel demande à Joséphine une lettre sollicitant la grâce de Sainte-Hermine; cette lettre, il la porte lui-même au Premier Consul qu'il a la chance de rejoindre à l'issue de la bataille de Marengo; Bonaparte victorieux pardonne, Roland est fait général, et Amélie épouse Sainte-Hermine-Morgan, tandis que Sir John retourne en Angleterre.

Dans le livre, Morgan subit sa peine et Roland de Montrevel est mortellement frappé à la bataille de Marengo. A ces changements près, le drame reproduit fidèlement le roman, un des meilleurs qu'ait signés Dumas père; l'adaptateur pourtant n'obtint qu'un demi-succès. Quant au rôle joué par Bonaparte dans cette aventure à peu près historique, il est favorable et, quoique intermittent, d'une incontestable importance.

Mentionnons ici trois pièces représentées de 1857 à 1859, et sur lesquelles tout détail manque. Elles figurent sur les registres de la Société des Auteurs et Compositeurs sans date et sans l'indication des théâtres qui les ont accueillies :

Le Général Bonaparte, drame en 5 actes, par Théophile Vinet ;

Le Soldat de Bonaparte, vaudeville en 1 acte, par Dutron ;

Le Soldat de l'Empereur, vaudeville en 1 acte, par Delannoye.

Œuvres sans valeur, jouées sans doute sur des scènes infimes, et oubliées le lendemain même de leur apparition.

Gaité, 9 juin 1859 : *La Veille de Marengo,* drame en 5 actes et 7 tableaux, par Alphonse Arnault, Louis Judicis et Jules Delahaye.

Drame intime, où ne figure aucun personnage historique, et dont le titre seul a droit de figurer dans notre ouvrage.

Bouffes-Parisiens, 6 juillet 1859 : *Les Vivandières de la Grande-Armée*, opérette bouffe en 1 acte, par De Forge et Jaime fils, musique de Jacques Offenbach.

A-propos inspiré par la campagne d'Italie, mais qui se passe sous le deuxième empire et n'intéresse en rien l'histoire du premier. (*Non imprimé.*)

Paris, 1859 : *Mon Empereur, ou la Leçon d'histoire du soldat*, impromptu épisodique en 1 acte, par David Didier.

René Rivallon, ancien soldat d'Egypte blessé à la Moskowa, n'est pas mort comme l'ont cru ses compagnons d'armes et

sa famille; ramassé sur le champ de bataille il a été envoyé dans les mines de Sibérie, où il reste quarante-six ans. C'est en novembre 1858 qu'il reparaît dans le village breton habité par les siens. Reçu d'abord comme un mendiant suspect, il se fait reconnaître et est accueilli avec les égards que méritent son âge et son infortune. Etre resté prisonnier quarante ans après la mort de Napoléon est extraordinaire; ce qui l'est plus encore, c'est que Rivallon s'imagine que, pendant ce temps, rien n'a pu changer en France, et que son Empereur trône encore aux Tuileries. Le petit-fils du brave, sergent aux voltigeurs de la jeune garde, est bien forcé de donner à l'aïeul une leçon d'histoire; un instant abasourdi, Rivallon se console en pensant que Napoléon a un héritier de son nom et de sa puissance et qu'il pourra crier toujours : Vive l'Empereur!

Il serait difficile de pousser la fantaisie plus loin que dans cette œuvre mal écrite, qu'aucun théâtre n'accueillit, et que nous mentionnons comme échantillon de la littérature courtisanesque sous le troisième Napoléon.

Théâtre du Cirque, 17 janvier 1860 : *L'Histoire d'un drapeau*, drame militaire en 12 tableaux, par Adolphe d'Ennery (avec Mocquart).

Le bruit ayant couru que Bonaparte et l'armée d'Italie sont menacés par des forces considérables, des volontaires parisiens, au nombre de 3.000, s'offrent pour aller au secours des nôtres. A ces soldats il faut un signe de ralliement, et des jeunes filles brodent à cet effet un drapeau dont le canut Saturnin a tissé l'étoffe. le tourneur Jérôme fait la hampe et le graveur François Beaudoin ciselé le fer de

lance. Parmi les brodeuses est Marie, que ses compagnes jalousent à cause de sa réserve qu'elles prennent pour de la fierté, aussi s'arrangent-elles pour entendre ce que la jeune fille dira à François dans le rendez-vous qu'elle lui a secrètement accordé. Ce qu'elles apprennent change leurs sentiments à l'égard de Marie; la brodeuse en effet révèle à François qu'elle est fille du duc de Marsilly, condamné à mort trois ans auparavant par le tribunal révolutionnaire, et qui a dû prendre la fuite en la confiant aux soins de Madame Wolf, qui lui a fait apprendre son métier. François Beaudoin aime Marie, et la confidence qu'il reçoit d'elle ne peut qu'augmenter un amour que la jeune fille avoue d'ailleurs partager; mais le graveur comprend que pour aspirer à la main d'une duchesse il lui faut monter les degrés de l'échelle sociale, et, quand les volontaires parisiens viennent chercher leur drapeau, il part avec eux, suivi de Saturnin et de Jérôme que son exemple électrise. La bonne Madame Wolf a par malheur un fils, Frédéric, qui n'a pu voir Marie sans s'éprendre d'elle; en haine de François qu'il sait aimé, Frédéric s'engage dans l'armée autrichienne, espérant bien trouver l'occasion de se débarrasser de son rival. Il n'y réussit pas en Italie où François, suivant son drapeau porté par Bonaparte lui-même sur le pont d'Arcole, conquiert le grade de capitaine, ni en Egypte où Beaudoin est blessé plusieurs fois en défendant ce même drapeau. L'Empire se fait; devenu commandant et l'heureux époux de Marie, François perd à Ulm son drapeau pris avec Saturnin, il le retrouve à Vienne, s'en empare, est fait colonel et a le bonheur de voir Napoléon attacher à l'étendard si disputé la croix de la Légion d'honneur. La campagne de Russie met encore une fois Wolf et Beaudoin en présence. Marie accompagne son époux et tient avec Madame Wolf une ambulance que surprend un parti de Russes guidé par Frédéric. S'emparer de Marie est pour le traître l'affaire d'un instant, mais Madame Wolf

s'oppose à l'infamie méditée par son fils, et François qui survient fait, à la prière muette de Marie, grâce au coupable que cette magnanimité bouleverse. Il paye sa dette de reconnaissance en donnant, quelque temps plus tard, son dernier verre d'eau-de-vie et ses vêtements à François qu'il rencontre dans les steppes mourant de faim et de froid, et en s'élançant au-devant du coup mortel dont un cosaque menace celui qu'il a cessé de haïr. A travers des périls innombrables, François, Jérôme et Saturnin rentrent en France deux ans plus tard, rapportant leur drapeau qu'ils se sont partagé par prudence; mais Napoléon n'est plus sur le trône, et les trois braves ne sont confirmés dans leurs grades qu'à la condition de jurer fidélité au pouvoir royaliste; ils s'y refusent avec indignation, poussent le cri de Vive l'Empereur, sont arrêtés et condamnés à mort par le conseil de guerre de Grenoble. Le retour de Napoléon les fait libres, et ils marchent à de nouveaux combats sous les plis de l'étendard glorifié par eux pendant près de vingt années.

Construit selon les règles du genre, ce mélodrame, auquel avait collaboré le secrétaire particulier de Napoléon III, eut un succès de mise en scène. Bonaparte y paraît dans trois tableaux, l'Empereur dans deux autres, et une apothéose représentant la bataille de Solferino relie adroitement la gloire de l'oncle à celle du neveu, que M. Mocquart n'avait garde d'oublier.

Folies-Dramatiques, 12 octobre 1861 : *Un Souvenir d'Arcole*, comédie en 1 acte, mêlée de couplets, par Albert Masquelier et Charles Viel.

La scène se passe en 1820, aux environs de Prague. Le

baron de Freyberg, ancien capitaine allemand, hait Napoléon depuis la prise de Vienne ; le colonel de Villeneuve, auquel il donne l'hospitalité, admire sans restriction le grand homme, et cette divergence d'opinions amène entre les deux amis des querelles fréquentes qui désolent Eugène, fils du colonel, et Lucie, fille du baron, pris d'amour l'un pour l'autre. L'aversion de Freyberg pour l'Empereur s'étend à tous les Français, il ne fait exception que pour un officier supérieur qui lui a sauvé la vie à Arcole et dont les traits sont gravés dans sa mémoire. Or Lucie ayant eu l'idée d'offrir à Villeneuve le portrait de Bonaparte, Freyberg, qui découvre le tableau, est tout étonné de reconnaître dans l'officier qu'il représente l'inconnu qui fut jadis son sauveur. On s'explique ; la reconnaissance du baron pour Bonaparte est plus forte que sa haine pour Napoléon, il unit Lucie à Eugène, et les deux vieux soldats se serrent les mains au cri de : Vive l'Empereur !

Une pointe de sentiment relève cette bluette qui eut son petit succès.

Théâtre Lazary, 1861 : *Napoléon à Modène, ou Un mariage sous l'Empire*, vaudeville en 1 acte, par Charles Foliguet.

Fosfori, grenadier de la garde, aime la jeune Léonie, mais Thérésa, tante de cette dernière, prend pour elle les amabilités du soldat qui va se déclarer quand un hasard met en présence Léonie et Napoléon. La jeune fille est jolie et l'Empereur, projetant de la marier avec Fosfori, envoie Léonie porter au camp une lettre qui enjoint d'unir le grenadier à la messagère. Cette mission dont elle ignore le but effraie un peu la jeune fille, sa tante la remplace et c'est elle qu'on veut marier avec le soldat. Thérésa en est contente, mais Fosfori se désole, lorsque Napoléon apprend la substi-

tution opérée et rétablit l'ordre des choses en unissant les deux jeunes gens.

Anecdote assez amusante et bien traitée, dont le succès ne pouvait faire question. (*Non imprimée.*)

Paris, 1861 : *La Mort de Napoléon I^er^*, tragédie en 5 actes, par ***.

La scène se passe à Longwood, le 5 mai 1821. Hudson Lowe ayant décidé de placer un soldat anglais chez Napoléon même, les serviteurs de ce dernier veulent faire résistance, mais l'Empereur les calme en leur disant de ne répondre, à son exemple, que par un dédaigneux silence aux vexations du gouverneur. L'arrivée imprévue d'Emmanuel de Las-Cases donne quelque joie au captif et à son entourage. Echappé des prisons anglaises, Emmanuel est allé en Amérique chercher du secours pour Napoléon ; cent vaisseaux vont venir enlever à Hudson la proie sur laquelle il s'acharne. William de Monroé, fils du président américain, confirme la bonne nouvelle, et Napoléon, après avoir un instant résisté aux sollicitations des siens, consent à suivre ses libérateurs. Mais Hudson Lowe est bientôt mis au courant de l'entreprise qu'il veut faire échouer en arrêtant Emmanuel. Miss Anna, fille d'Hudson, a pour le jeune Las Cases, avec lequel elle a passé son enfance, une affection fraternelle ; elle veut l'arracher au danger qu'il court et s'adresse pour cela à sir Edward, secrétaire du gouverneur et son fiancé. Un instant jaloux d'Emmanuel, sir Edward se refuse d'abord à ce que miss Anna lui demande ; revenu à de bons sentiments il entre en lutte ouverte avec Hudson, refuse d'arrêter Las-Cases, et jure à celui-ci une amitié inaltérable. Rien ne s'opposerait donc au départ de Napoléon si un orage formidable

n'éclatait, rendant impossible l'accès des vaisseaux américains, et si le héros, épuisé par les privations et la maladie, n'était victime d'une crise qui met fin à sa vie à la fois si glorieuse et si lamentable. Il meurt enveloppé dans le manteau porté à Marengo, au moment où le gouvernement anglais ordonne de le mettre en liberté, et Las-Cases désespéré ne peut que menacer Hudson Lowe de sa vengeance et du mépris universel.

La fiction a, plus que la réalité, fourni les éléments de cet ouvrage, mal conduit et écrit d'un médiocre style.

Porte-Saint-Martin, 22 avril 1862 : *Les Volontaires de 1814*, drame en 5 actes et 14 tableaux, par Victor Séjour.

La pièce commence à Erzange, près Thionville. Née d'une aventure amoureuse entre une paysanne et un noble émigré demeuré inconnu, Jeanne Sannois a été surnommée la France en raison de l'amour qu'elle professe pour son pays et pour l'Empereur qui le personnifie. Cet amour a l'occasion de s'affirmer au premier tableau du drame. Battu à Leipsig et parcourant la Lorraine pour organiser la défense nationale, Napoléon, suivi d'un seul aide-de-camp, veut traverser la Moselle au moyen du bac d'Erzange. Le passeur est absent et la rivière est grosse ; malgré l'offre de cinquante louis qu'on leur fait, les paysans reculent devant le danger quand un inconnu se propose pour manœuvrer le bac. C'est Albert de Monréon, jeune émigré qui a formé le projet de s'emparer de Napoléon pour le conduire aux souverains alliés campés aux environs de Francfort. Jeanne, qu'un pressentiment éclaire, se déclare prête à remplacer le passeur ; après un coup d'œil jeté sur Albert et sur Jeanne, c'est à cette dernière que l'Empereur se confie et le bac traverse la Moselle

sans qu'Albert, frappé de terreur à l'aspect de Napoléon et d'admiration pour le dévouement de Jeanne, ose rien entreprendre. Il retourne à Francfort, dans les rangs ennemis où sert également son oncle, le chevalier de Rouaut. L'empereur Alexandre le charge là d'interroger une espionne française arrêtée porteuse d'un ordre de Napoléon à Davoust, commandant de Magdebourg. Cette espionne est Jeanne qui, loin de redouter la mort dont on la menace, parle de la France avec un patriotisme si éloquent qu'Albert fuit avec elle en emportant les plans de campagne des souverains alliés. Ces plans, remis par Jeanne à Napoléon, donnent à celui-ci l'espoir de sauver le pays. Il quitte pour Châlons Paris où tous les patriotes, jeunes et vieux, s'enrôlent pour marcher à l'ennemi. Albert de Monréon, que Jeanne la France a converti par sa beauté autant que par ses discours, prend un fusil comme les autres, mais on l'arrête comme émigré au moment même où il vient de retrouver, dans le chevalier de Rouaut son oncle, le père de Jeanne qu'il aime.

Cependant les alliés sont maîtres d'une partie de la France. Les habitants d'Erzange ont fui jusqu'à Brienne. Parmi eux est le vieux paysan Jean Terrier qui s'est, comme son fils Joseph, armé pour la défense du territoire. Joseph, surpris par les Prussiens et mis en demeure de les conduire au généralissime Schwartzenberg, les mène à Napoléon qui les bat, mais ils ont eu le temps de tuer Joseph dont la mère devient folle. Jeanne qui, l'étendard français en main, a contribué à la victoire de Montereau, implore de Napoléon la grâce d'Albert et de son oncle, tous deux condamnés à mort, pour trahison, par le conseil de guerre de Troyes; l'Empereur ne signe que l'ordre de mettre en liberté celui des condamnés que désignera Jeanne. Au moment où celle-ci va sauver la vie d'Albert, elle apprend de lui que le chevalier de Rouaut est son père, et se jette sous les pieds du cheval de Napoléon pour obtenir une nouvelle grâce. Si

grande envie qu'il ait de faire un exemple, l'Empereur ne peut repousser la supplique de celle qui s'est dévouée pour lui; il pardonne au chevalier, mais le temps a marché et la grâce de Rouaut n'arrive qu'après l'exécution.

Les événements se précipitent, Paris se rend, Napoléon abdique après avoir confié à Jeanne, pour le remettre au Roi de Rome, un portrait qu'il a couvert de baisers; puis il cherche dans le suicide l'oubli de sa grande infortune: le poison l'épargne et il part pour l'île d'Elbe suivi d'Albert, de Jean Terrier et de huit cents de ses anciens soldats. Jeanne vient bientôt les rejoindre et rendre compte à l'Empereur de la mission qu'il lui a confiée; elle a vu le Roi de Rome qui, tout en pressant sur ses lèvres le portrait de son père, a demandé pourquoi ce père ne venait pas l'embrasser lui-même. Albert offre alors son nom à Jeanne qui l'accepte en ajournant, sur le conseil de Jean Terrier, le mariage au jour où la France aura quitté le deuil. Cela dépend surtout de Napoléon, que ses fidèles supplient de retourner dans le pays qu'on humilie et qui l'appelle avec amour; il s'y décide après un rêve qui lui promet un règne nouveau et le plus glorieux des martyres, et le drame finit sur le tableau de sa rentrée aux Tuileries, à laquelle assistent Albert, Jeanne décidée au mariage, et Jean Terrier qui juge n'avoir plus qu'à reprendre la charrue.

Annoncée avec fracas et montée à grands frais, cette pièce plus emphatique que convaincue, plus mouvementée qu'intéressante, reçut des spectateurs du premier soir un accueil sévère. La presse la jugea non moins défavorablement, et elle disparut de l'affiche après vingt représentations peu fructueuses.

Châtelet, 28 février 1863 : *Marengo*, drame national en 5 actes et 11 tableaux, par Adolphe d'Ennery.

Pour secourir Marie-Rose et sa mère, toutes deux misérables, André Meunier, cultivateur, a vendu tout ce qu'il possédait et s'est vendu lui-même. Par amour autant que par reconnaissance, Marie s'est donnée à celui qui jurait de l'épouser, et qui est mort avant de tenir sa promesse, laissant la pauvre fille enceinte. Le comte Georges de Rennepont revient de l'armée, sur ces entrefaites. Seul de sa famille, égalitaire et aimant Marie-Rose, il lui fait offre de sa main. Dans l'intérêt de l'enfant à naître Marie accepte, mais elle écrit d'abord au comte une lettre renfermant sa confession entière. Georges, par générosité, déchire le papier sans le lire et Marie, qui le croit instruit, sur la promesse faite par lui de ne jamais évoquer le passé, devient comtesse, au grand plaisir de son beau-frère Jacques Bordier qui, bien que payé par le comte, ramasse les morceaux de la lettre déchirée pour s'en servir au besoin contre le gentilhomme qui l'a jadis maltraité. Quand les nouveaux époux sortent de la chapelle, c'est André Meunier bien vivant qui s'offre tout d'abord aux regards de Marie. André ne peut accuser de trahison sa maîtresse qui le croyait mort, mais il va se frapper d'un sabre sous ses yeux quand un des élèves de l'Ecole de Brienne, en promenade dans ce village, arrête son bras et, parlant du suicide comme d'une lâcheté, lui fait jurer de vivre pour la France. Dix-huit ans passent, et c'est à Genève que nous retrouvons nos personnages. Georges de Rennepont est colonel, son fils Henri lieutenant, Jacques Bordier fournisseur, André Meunier sergent. De Genève l'armée française, sous les ordres du Premier Consul, marche sur l'Italie. Au difficile passage du Mont-Saint-Bernard une avalanche entraîne dans un gouffre Henri de Rennepont ; Marie, qui a suivi son mari et son fils, appelle éperdue André Meunier, lui révèle sa paternité, et le sergent se jette dans le gouffre d'où il a le

bonheur de remonter sain et sauf, portant dans ses bras Henri sauvé. Cela s'accomplit sous les yeux du Premier Consul, en qui le sergent stupéfait reconnaît l'enfant qui l'a jadis préservé du suicide. Cependant, depuis qu'il connaît les liens l'unissant à Henri, André ne le quitte guère, détournant les coups qui le menacent, l'entourant d'une telle sollicitude que le lieutenant est forcé de lui demander une affection plus discrète; André promet de s'observer, mais ne renonce pas cependant à veiller sur la vie et le bonheur de son fils. Or Jacques Bordier, qui fait en malhonnête homme son métier de fournisseur, ne pouvant rembourser les 300.000 francs qu'il a pris dans sa caisse demande cette somme au comte de Rennepont qui le repousse avec mépris. Fou de rage, Jacques envoie alors à Henri la lettre qu'il a jadis ramassée. Par bonheur il fait confidence à André de sa mauvaise action, et celui-ci jure d'empêcher à la fois le déshonneur de Marie et le malheur de Henri. Se trouvant près du lieutenant quand on lui remet la fatale missive, André, après l'avoir vainement prié de la déchirer sans la lire, le terrasse pour la lui arracher; il y parvient et la détruit, mais on l'a vu lever la main sur son supérieur et on l'arrête pour le livrer aux juges militaires. C'est la mort que mérite André, et Bonaparte, irrité de graves manquements à la discipline, jure de ne point user de son droit de grâce en faveur du coupable dont il ignore le nom. Il regrette son serment quand on lui apprend qu'il s'agit du sergent, quand surtout Marie-Rose lui a révélé le secret du dévouement d'André, mais il ne sait comment éluder la sentence quand Henri lui en donne le moyen. Il a fait dresser par son père la liste des actions d'éclat accomplies par André pendant la campagne d'Italie : — « Si je les avais connues, s'écrie le Premier Consul, j'eusse nommé Meunier lieutenant sur le champ de bataille ». — Les faits se sont passés dix jours avant l'agression dont André s'est rendu coupable vis-à-vis de Henri; nommé

lieutenant dix jours auparavant, André n'était donc pas l'inférieur mais l'égal de Henri, et le conseil de guerre n'avait pas à connaître d'une lutte entre deux égaux. Cela est bien un peu subtil, mais Bonaparte, heureux d'arracher à la mort un vaillant soldat, s'empresse d'adopter l'idée du jeune De Rennepont, et c'est en qualité de lieutenant qu'André, après avoir pressé Henri sur son cœur, assiste à la bataille de Marengo qui est pour la France une éclatante victoire.

Les tableaux militaires et les scènes intimes alternent, comme on voit, dans cet ouvrage conçu d'après divers modèles et bien exécuté par l'homme qui, pendant cinquante ans, fut le grand-prêtre incontesté du mélodrame.

Théâtre Beaumarchais, 25 avril 1863 : *Richard Lenoir*, drame en 5 actes et 9 tableaux, dont un prologue et un épilogue, par Remy Quersin.

Madame Mathieu, aubergiste à Pont-de-l'Arche, va être expulsée, ainsi que sa fille Cécile, pour une dette de trois cents francs qu'elle ne peut acquitter. Cela réjouit fort son neveu Jean Pamar, vilain sire qui hait Madame Mathieu parce qu'elle lui a refusé la main de Cécile, fiancée à l'ouvrier Michel Constant. La Providence semble pourtant vouloir venir en aide à l'aubergiste. Un voyageur, nommé Richard, auquel elle raconte son infortune et qui possède cinq cents francs d'économies, met à sa disposition la somme suffisante pour désintéresser son créancier. Pamar rend ce bon vouloir inutile en dérobant l'argent de Richard et part pour Paris, laissant sans ressources et ses parents et le voyageur. C'est là le prologue du drame, qui commence cinq ans plus tard à Paris. Richard est devenu Richard Lenoir, important

manufacturier du faubourg Saint-Antoine ; Pamar, qui se cache sous un faux nom, trahit Richard, chez lequel il est employé, pour l'américain Walton qui le paie ; quant à Madame Mathieu et à Cécile elles en sont réduites, pour vivre, à mendier dans les rues. Le hasard met les deux femmes en présence de Richard qui les reconnaît et les admet dans sa fabrique, où Constant, le fiancé de Cécile, travaille depuis longtemps. Richard Lenoir, qui vient d'enrichir son pays en découvrant le secret de la fabrication anglaise, ne peut voir tous les jours Cécile sans éprouver d'amour pour elle ; il la demande en mariage, mais la jeune fille aime Constant et préfère le bonheur à la fortune. Maîtrisant son chagrin, Richard unit les deux jeunes gens. La gloire guérira la blessure de son cœur ; l'empereur Napoléon, en effet, vient visiter la fabrique de Richard Lenoir, le remercie au nom de la France et le fait chevalier de la Légion d'honneur. Cependant Pamar, toujours épris de Cécile, et Walton, jaloux de Richard, s'unissent pour transformer en deuil le bonheur de Constant. A l'issue du repas de noces offert par Richard, ils enlèvent Cécile, mais ils sont découverts et paient de leur vie ce dernier exploit. — Vingt-cinq ans encore se passent ; Richard Lenoir, vieux et pauvre, a été recueilli par Madame Mathieu ; Cécile et Constant entourent aussi de soins l'inventeur qui s'éteint dans leurs bras après avoir, dans un rêve consolant, entrevu le boulevard qui portera plus tard son nom.

Pièce inhabile et médiocrement écrite. Napoléon n'y paraît pas seulement pour décorer Richard Lenoir; on voit de plus au deuxième acte, Bonaparte, retour d'Egypte, parcourant le faubourg Saint-Antoine pour réciter au peuple une de ses proclamations, épisode inutile autant que fantaisiste.

Théâtre de Lille, 28 février 1864 : *Le Passé, le Présent et l'Avenir, ou la France en 1804*, tableau militaire, par ***.

Nous trouvons, dans une publication locale, l'indication de cet ouvrage représenté à l'occasion de l'arrivée du maréchal Forey, ouvrage non publié et dont il n'existe aucun compte-rendu.

Théâtre de Belleville, 15 août 1864 : *On parlera de sa gloire*, vaudeville en 1 acte, par Emile Delteil et Nantulle.

Deux scènes firent le succès de cet à-propos : l'une où le vétéran Kernoc, qui avait bravé la mort sans pâlir, se troublait à la vue du portrait de Napoléon ; l'autre où, dans une vision, il rappelait au présent les gloires passées mais toujours vivantes. (*Non imprimé.*)

Paris, 1865 : *Bonaparte et Mademoiselle Clairon*, comédie anecdotique en 1 acte, en vers, par Carmouche.

Le comte de Valrange, émigré, demande à rentrer en France, mais des rapports de police le signalent comme conspirant à Londres avec Cadoudal, et le Premier Consul repousse sa requête. Un jour que Bonaparte espère, à la Malmaison, une représentation de la Comédie-Française et qu'une indisposition de l'acteur Michot le prive de ce plaisir, Duroc imagine, pour distraire le Consul mécontent, d'envoyer chercher la vieille et pauvre Mademoiselle Clairon par le jeune officier Gratien, fiancé d'Ermance de Valrange, fille du comte. Clairon connaît Ermance dont elle est la voisine ; étonnée de la rencontrer chez Bonaparte, elle l'interroge

et, apprenant d'elle la situation fâcheuse de Valrange, forme le dessein de servir la jeune fille. Redevenue pour un instant grande tragédienne, Clairon, avec l'aide d'Ermance qui lui donne la réplique, surprend, émeut le Premier Consul de telle façon qu'il signe et le brevet d'une pension de 6.000 francs pour Clairon et la grâce du comte de Valrange.

Une note de l'auteur dit que cette comédie, écrite en août 1852, ne put être représentée alors à cause d'une tirade prédisant le second empire; elle ne le fut point par la suite et le public n'y perdit guère, car l'anecdote, mal présentée, n'emprunte aucun intérêt aux vers de mirliton dont Carmouche était coutumier.

Paris, 1865: *La Mort de Napoléon I*er, pièce en 3 actes, en vers, par ***.

S'échappant de Longwood où il se sent mourir, Napoléon se rend inconsciemment dans la vallée du Géranium, où les généraux Bertrand et Montholon, dévorés d'inquiétude, parviennent à le rejoindre. Une jeune fille y a rencontré l'Empereur et, sans le connaître, lui offre d'une eau bienfaisante en lui disant de douces paroles qui calment sa fièvre. Un orage survenant, Montholon s'empresse de reconduire son maître à Longwood. Là Napoléon dicte l'histoire du siège de Saint-Jean-d'Acre, s'irritant au souvenir de cet échec qui sauva l'Angleterre du coup mortel qu'il lui préparait dans Calcutta. Sa colère redouble quand on lui apporte des lettres venant d'Europe et que Hudson Lowe a décachetées avant de les lui faire remettre; c'est par une protestation indignée qu'il répond aux hypocrites paroles du gouverneur. La visite du général Saint-Gème apporte une consolation à l'illustre cap-

tif. Saint-Gème lui apprend que son souvenir est toujours vivant en France; de plus il a vu le Roi de Rome, il apporte de lui un portrait ressemblant : devant ces traits chéris l'Empereur s'évanouit d'émotion. Revenu à lui il écrit son testament, fait ses adieux aux enfants de Bertrand dont le charmant babillage a souvent consolé sa douleur, et, comme son valet de chambre Marchand lui annonce l'apparition d'une comète : — « Une comète annonça le trépas de César, dit Napoléon, la présence de celle-ci annonce le mien. » — Il meurt en effet, après un rêve où repasse toute sa vie, au moment où Hudson Lowe vient annoncer que son gouvernement autorise le captif à quitter Sainte-Hélène; il meurt, en vouant ses bourreaux à l'exécration de la postérité et en adressant un suprême adieu aux deux moitiés de son âme : son fils et la France.

Donnée sobre, développée habilement et dans un style correct, élégant, s'élevant sans effort à la dignité vraie. C'est la meilleure des cinq pièces écrites sur ce sujet, moins théâtral vraiment que poétique.

Théâtre-Français, 18 janvier 1866: *Le Lion amoureux*, comédie en 5 actes, en vers, par François Ponsard.

Soldat et républicain farouche, Humbert refuse d'accompagner Hoche chez Madame Tallien, où trône la réaction muscadine. Une visite qu'il reçoit le fait changer d'idée; c'est celle de la marquise de Maupas, ancienne propriétaire du château près duquel les parents de Humbert exerçaient l'état de tonnelier. La marquise est veuve, jolie; les souvenirs d'enfance qu'elle rappelle attendrissent le soldat qui s'empresse de lui promettre ses bons offices pour faire rayer de la liste des

émigrés le comte d'Ars son père, élargir son beau-frère arrêté pour conspiration royaliste, et d'accepter le rendez-vous qu'elle lui donne chez cette Madame Tallien qu'il avait juré de ne jamais aborder. Là les vertus républicaines de Humbert, un instant endormies par l'aimable accueil que lui fait la marquise, sont mises à de telles épreuves qu'il se retire après avoir lancé à la clique dorée qui l'entoure une sanglante apostrophe. Cette ardeur généreuse est loin de déplaire à Madame de Maupas qui, rompant les projets d'union formés avec son beau-frère, se déclare prête à donner sa main à Humbert ; elle a compté sans l'orgueil de son père, orgueil intransigeant, proclamant crime toute mésalliance et devant lequel s'incline la marquise. Humbert, désolé de la perte de son amour, part avec Hoche pour la Vendée. Par les soins des deux soldats les forces anglaises et royalistes sont écrasées. Le comte d'Ars, fait prisonnier et mis en liberté contre son attente, persiste dans ses idées de guerre civile et part pour l'Angleterre, où il essaie vainement d'entraîner sa fille ; la marquise, décidément touchée de la noblesse et de l'amour de Humbert, l'épouse, laissant partir en exil le noble entêté qu'elle espère bien revoir un jour, apaisé et conquis lui-même par la Révolution.

Tel est l'argument de cette comédie dans laquelle l'auteur, comme à son habitude, exprime en vers médiocres de beaux sentiments; le fond sauva la forme de l'œuvre dont le succès, politique plus que littéraire, fut considérable. Bonaparte, qui seul nous intéresse, y joue un rôle très effacé ; il figure à la scène première du second acte, parmi les invités de Madame Tallien, pour se plaindre avec amertume de l'inaction où le laisse le Directoire. Aubry l'a déclaré trop jeune, et, dit-

il, pendant que Jourdan sur la Moselle, Pichegru sur le Rhin, Moreau dans le Nord,

> ...chacun d'eux tient sa proie
> Moi seul, plein de projets qui me rongent le foie,
> Je reste, quand tous vont à l'immortalité,
> Enchaîné sur le roc de mon oisiveté.

Madame Tallien, l'ayant réconforté en lui parlant de l'avenir, l'envoie à la recherche d'une fée consolante qu'on soupçonne être Joséphine; et Bonaparte sort, pour ne plus reparaître.

Théâtre du Prince Impérial, 25 octobre 1866: *les Français à Lisbonne*, chronique militaire en 4 actes, par Bernard Lopez.

Un corps d'armée française, sous les ordres du général Junot, a pénétré en Portugal; il s'est emparé de la ville d'Abrantès et marche sur Lisbonne. Pour combattre l'invasion étrangère le comte portugais d'Elvas fait alliance avec l'officier anglais Georges Wilby, l'étudiant Moréno et les bandits Ranzio et Tripoli. Le comte a deux filles, Christine et Carmen. La première, séduite par Wilby, lui a donné comme gage d'amour un rosaire dont le médaillon renferme un billet significatif; Wilby, blessé à mort dans une rencontre avec des dragons français, n'a que le temps de confier au chef de ces dragons, le colonel Régis, le rosaire de Christine, avec prière de le remettre à la jeune fille. Dès que les Français pénètrent dans Lisbonne, Régis sollicite de Junot un billet de logement chez le comte d'Elvas. N'osant s'acquitter auprès de Christine de la mission acceptée de Wilby, c'est à Carmen qu'il remet le rosaire et raconte la mort de Georges. Tripoli, que Régis a maltraité, surprend l'entretien du colonel avec Carmen et dérobe à celle-ci le rosaire

qu'il s'empresse de remettre au comte d'Elvas. Le billet que contient le médaillon apprend au comte le déshonneur d'une de ses filles; il l'attribue à Régis, sa haine contre les Français s'en accroît, et il organise un complot ayant pour but le massacre de Junot et de ses compagnons d'armes. Un Français chargé de la police de Lisbonne surprend le secret de la conspiration et avertit Junot qui prend ses mesures. Cependant Carmen, pour détourner la colère du comte, s'est déclarée coupable; elle prie Junot de décider Régis à demander sa main. Le colonel, qui aime Carmen, consent à l'aider dans son généreux sacrifice, mais le comte, sans lui répondre, va se mettre à la tête des Portugais soulevés. Vaincu et fait prisonnier, il consent à unir Carmen à Régis lorsque Christine, touchée du dévouement de sa sœur, confesse sa faute et, pour venger Wilby tué par les Français, forme le projet d'assassiner Junot que Napoléon vient de faire duc d'Abrantès. Elle obtient du général un rendez-vous, mais quelques paroles de lui changent sa résolution au point qu'elle frappe d'un poignard le bandit Ranzio qui veut tuer Junot d'un coup de pistolet. Sauvé par Christine d'Elvas, Junot pardonne au comte, amnistie les Portugais coupables, et Régis devient l'époux de Carmen.

Cette amourette, traversée de combats et d'évolutions militaires, offre peu d'intérêt; elle reçut un accueil médiocre et clôtura peu brillamment la liste des pièces militaires écrites pendant le second empire.

Lyon, 1866: *Martyre de Napoléon Ier*, drame héroïque en 3 actes, par Léon Zacharie.

Le drame commence, après Waterloo, au palais de l'E-

lysée, où Napoléon, brisé de fatigue, prend quelque repos pendant qu'une partie de ceux qu'il a faits riches et nobles préparent sa chute irrémédiable. Parmi ces ingrats est un certain Caron qui jouit d'une extrême influence sur les gens politiques, et qui, déguisant sous l'intérêt de la France son intérêt propre, décide les Chambres à supplier Napoléon d'abdiquer. Pour empêcher la guerre civile, l'Empereur s'offre en sacrifice à la haine de la Sainte-Alliance et lègue à son fils la couronne, à la grande colère du maréchal Bertrand et du grenadier Jovial, qui, tous deux, jurent de suivre partout la Majesté déchue. Nous retrouvons à Longwood Napoléon, Bertrand et quelques fidèles. C'est l'anniversaire d'Austerlitz et l'Empereur veut, à cette occasion, réunir dans un banquet ses compagnons d'infortune ; mais les provisions manquent, l'argent aussi. Napoléon brise son argenterie pour en tirer quelques ressources, sans pouvoir néanmoins réaliser son projet, car Hudson Lowe a consigné tous ceux dont il voulait faire des convives. Jovial, qui n'a pas suivi l'Empereur, ne l'a point pour cela oublié ; avec le concours de Français dévoués il organise l'évasion du grand captif, mais, en débarquant à Sainte-Hélène, il tombe entre les mains du gouverneur, est blessé et mis au cachot. Hudson Lowe cependant n'accomplit pas d'un cœur léger la tâche cruelle que son gouvernement lui impose ; ses répugnances sont encore augmentées par l'apparition de Caron qui, pleurant sa trahison envers son maître et sa patrie, meurt de remords sous les yeux de l'Anglais. Pris d'une pitié tardive, celui-ci songe alors à délivrer le pauvre Jovial, mais trois ans se sont écoulés depuis l'arrestation du grenadier, et, quand il revient à Longwood, c'est pour pleurer Napoléon, tué par les privations et le climat.

Des inventions mélodramatiques, un style ampoulé déparent ce sujet, assez émouvant par lui-

même pour n'avoir pas besoin de ces gros procédés.

Théâtre Déjazet, 9 octobre 1867 : *Bonaparte à Brienne*, pièce en 3 actes et 4 tableaux, par J. Gabriel, De Villeneuve et Michel Masson.

Cette dernière reprise de la pièce des Nouveautés, pour laquelle Eugène Déjazet avait écrit une partition complète, fut des plus heureuses. Virginie Déjazet, malgré son âge, y fit grand effet et vit passer dans son théâtre la majeure partie des étrangers qu'attirait à Paris l'Exposition Universelle.

Agen, 1869 : *La Mort de Napoléon I^er^, ou la Consécration du malheur*, tragédie en 5 actes, par Jean Jeauffreau.

Les vexations de Hudson Lowe, le dévouement d' O' Méara, la visite des commissaires européens, l'expulsion de Las-Cases, celle de Balcombe, l'arrivée d'Antomarchi, le héros rendant le dernier soupir au bruit d'un épouvantable orage, sont les principaux incidents de cet ouvrage mal agencé, piteusement écrit, sans intérêt historique ni valeur littéraire.

Bordeaux, 1869 : *Le Prince de Hatzfeld, ou la Clémence du conquérant*, drame en vers, par François Combes.

Une bibliographie bordelaise donne le titre de

cet ouvrage, écrit sans doute à l'occasion du centenaire de Napoléon, mais qui n'est pas imprimé et dont nous ne connaissons point d'analyse.

Les douloureux et terribles résultats de l'imprudente déclaration de guerre faite, en 1870, par Napoléon III à la Prusse causèrent, pendant un long temps, un tort considérable à la légende Napoléonienne. Il nous faut en effet, franchir douze années pour rencontrer, au théâtre, une timide évocation du héros compromis par sa dynastie.

Château-d'Eau, 14 décembre 1882 : *Kléber*, drame en 5 actes et 8 tableaux, par Gaston Marot et Edouard Philippe.

Forcée par son père d'épouser le colonel autrichien comte de Kœnitzber, Edmée s'est, la veille du mariage, donnée à l'architecte strasbourgeois Kléber qu'elle aimait, et son amant a pris du service dans l'armée autrichienne pour vivre près d'elle et de la petite Louise née de leur faute ; mais Kœnitzber, que la supériorité de Kléber offusque, témoigne contre lui d'une animosité qui devient de la haine quand l'espion alsacien François Choulmann lui révèle le secret de la naissance de Louise. Une insulte qu'il fait à Kléber pousse ce dernier à une révolte qui le prive de sa liberté ; il s'évade à temps pour protéger Edmée brutalisée par son mari, trop tard pour sauver Louise que François a enlevée sur l'ordre de Kœnitzber. Quatorze ans ont passé quand le rideau se lève sur le deuxième acte. Nous sommes à Belfort où Louise, confiée par François à Catherine Choulmann sa mère, est devenue une jolie fille aimée à la fois par Christophe Choul-

mann, frère de François, et par le maître de dessin André Merkels. Kléber, inspecteur des bâtiments publics, n'a plus eu de nouvelles d'Edmée et ne soupçonne guère que sa fille est si près de lui. Comme tous les Français éclairés, il suit avec intérêt le progrès des idées libérales et prend franchement parti contre l'ancien régime. Assez heureux pour empêcher les habitants et la garnison de Belfort d'en venir aux mains, il s'engage au premier appel de la République, et nous le retrouvons, en 1793, adjudant général de l'armée opérant vers Mayence assiégée par les Autrichiens. Kœnitzber reparaît aussi là ; guidé par François qui continue son infâme métier, il retrouve Louise chez Catherine Choulmann, fait fusiller cette dernière et livre Louise à ses soldats, mais les Français conduits par Kléber surviennent et le font prisonnier. Il révèle alors à Kléber ce qu'il a fait de sa fille, mais Louise, sauvée par Christophe, le dénonce comme l'assassin de Catherine, et Christophe venge sa mère en tuant le bandit. L'action continue en Vendée où Kléber, devenu général, souffre de l'incapacité du chef que Paris lui a imposé ; par bonheur les représentants du peuple lui donnent le commandement suprême et il peut ainsi porter un coup terrible à la chouannerie. C'est au moment de livrer bataille qu'on lui amène, comme espionne, une femme dans laquelle il reconnaît Edmée, que la mort de son mari a fait sortir d'une prison où il la retenait depuis quinze années et qui redemande sa fille ; Kléber qui, sans révéler sa paternité, ne s'est plus séparé de Louise, la met dans les bras de sa mère. Mais les deux femmes ne tardent pas à courir un nouveau danger ; réfugiées dans une ferme près de Nantes, elles y sont découvertes par François qui les signale comme aristocrates au conventionnel Carrier ; il y va pour elles de la guillotine ; Kléber par bonheur n'est pas loin, il sauve Edmée et Louise, malgré la rage du délégué qui jure de le dénoncer comme traître à la Convention. Quatre ans se passent

encore. Edmée et Louise, qui a épousé Merkels, habitent Chaillot avec Kléber, mis en disponibilité par le Directoire. Heureux de voir ses anciens compagnons d'armes lui souhaiter sa fête, Kléber l'est bien plus encore quand le général Bonaparte vient lui proposer de l'accompagner en Egypte où il veut ruiner l'Angleterre ; Bonaparte est éloquent, il parle au nom de la France et Kléber s'engage à le suivre. François, toujours à l'affût d'une mauvaise action, a surpris l'entretien de Bonaparte avec Kléber ; châtié par ce dernier il le menace d'un pistolet, quand Merkels survient et lui inflige le juste châtiment de ses crimes. Kléber, qui espérait trouver la victoire en Egypte, y rencontre la mort ; frappé d'un couteau par Soleyman, musulman fanatique, il termine, dans les bras de Merkels, une carrière suffisante pour sa gloire, trop courte pour l'intérêt de sa patrie.

Cette pièce, parfois obscure, ne manque ni de talent ni d'intérêt; elle fut applaudie, sans que ce résultat puisse être attribué au personnage de Bonaparte, figurant dans une scène unique.

Le temps, qui apaise douleurs et rancunes, devait progressivement remettre en lumière la figure de l'homme resté, malgré tout, la personnification la plus haute de cette gloire militaire à laquelle la France, formidablement armée, eut le droit de songer à nouveau. Sacrifié d'abord à des personnages mieux en cour, il reprit bientôt, au théâtre comme dans l'opinion publique, la seule place qui convînt à son génie sans pair.

Théâtre de Grenoble, 28 février 1885 : *Grenoble à tort et à*

travers, revue comique et historique en 5 actes et 13 tableaux, dont un prologue, par A. Lepailleur.

Le neuvième tableau de cette pièce, dont les couplets seuls ont été imprimés, représentait le retour de l'île d'Elbe. Nous ne saurions dire l'importance du rôle qu'y jouait Napoléon ni l'influence que put avoir sur le succès l'apparition du grand homme.

Château-d'Eau, 4 décembre 1886 : *Augereau, ou les Volontaires de la République,* pièce militaire en 5 actes et 10 tableaux, par Gaston Marot.

Madame Augereau, fruitière du quartier Saint-Marceau, se désole parce que son fils Pierre court le monde depuis des années et qu'une orpheline recueillie par elle, Emilie, l'a quittée pour suivre un enjôleur titré. Pierre revient à l'improviste, il aimait Emilie et la triste histoire que lui raconte sa mère l'irrite contre l'ingrate ; mais celle-ci, poursuivie par la foule, cherche un refuge dans la maison où elle a passé son enfance, elle y rencontre Pierre, se confesse à lui et se fait pardonner parce qu'elle est malheureuse. L'homme qui l'a séduite est un misérable qui la brutalise et l'a séparée du fils né de leur coupable amour. Pierre se sent pris de haine pour celui qui a fait le malheur d'Emilie et le sien ; cette haine se change en mépris quand il reconnaît dans ce misérable le comte de Brinoy, chassé comme traître, onze ans auparavant, par les troupes napolitaines. Mais le comte se rit du mépris d'Augereau et des larmes d'Emilie, et les défie tous deux de lui enlever l'enfant qu'il tient comme otage. Cependant le canon retentit dans Paris, proclamant la patrie en danger et appelant aux armes les fils de la France ; Augereau part, envié par un officier que le Direc-

toire laisse sans emploi et qui n'est autre que Bonaparte. A Valmy, où Pierre conquiert les épaulettes de lieutenant, un enfant est recueilli abandonné dans un bois par le volontaire Barnabé qui l'adopte. c'est le fils qu'Emilie cherche vainement à la frontière où elle sait que le comte exerce son infâme industrie. Il est là en effet, et essaie de faire tuer Augereau par un drôle à ses gages ; le petit André sauve, par sa présence d'esprit, le lieutenant que nous retrouvons à Arcole général, sous le commandement de Bonaparte, enfin remis en activité, et qu'il seconde avec autant de dévouement que de bravoure. André, qui a grandi, combat aux côtés de Barnabé sans avoir revu sa mère, devenue folle et confiée de nouveau aux soins de Madame Augereau ; Pierre cependant soupçonne la parenté d'André avec Emilie, il en acquiert la preuve au moyen d'un portrait aisément reconnu par l'enfant, et confie ce secret à Barnabé pour en faire usage au cas où il mourrait en Italie. Il n'en est rien, par bonheur ; Augereau, chargé par Bonaparte de porter à Barras le traité de Campo-Formio, retrouve à Paris Emilie qui recouvre la raison à la voix d'André ; Barnabé, aimant trop celui-ci pour renoncer à son rôle de père, épouse la pauvre femme, et le bonheur consolerait nos personnages s'ils pouvaient se croire à l'abri de la haine du comte. Dix ans pourtant s'écoulent sans événements fâcheux. Augereau, devenu maréchal de France et duc de Castiglione, guerroie en Pologne quand, sous prétexte de commerce, Brinoy déguisé pénètre dans le camp français pour y prendre des notes destinées à l'ennemi ; Emilie, qui accompagne André, reconnaît le misérable et le livre à Augereau qui le fait passer par les armes, vengeant en même temps la patrie et ceux qu'il aime. Puis un combat s'engage, au cours duquel le maréchal reçoit une blessure : on craint d'abord pour ses jours, mais, rassurant ses compagnons d'armes, il affirme sa certitude de vivre pour ses amis et pour la France.

Mélodrame pseudo-historique où, selon la formule, les scènes familiales alternent avec les scènes militaires, mais plus mouvementé qu'intéressant. Bonaparte, passant, puis général en chef, y paraît en trois tableaux, prononçant des paroles historiques en menant au combat les troupes françaises: rôle sans consistance, mais sympathique en sa banalité.

Théâtre du Chat Noir, janvier 1887: *L'Epopée*, pantomime, par Caran d'Ache, musique de Tinchant.

Le Chat Noir, fondé en 1881 dans un cabaret du boulevard Rochechouart, s'était, en 1886, transféré rue de Laval, où, la même année, fut inauguré un théâtre d'ombres chinoises. La troisième pièce qu'on y représenta fut un *1808* de Caran d'Ache, qui contenait en germe l'*Epopée*, bientôt offerte au public avec un énorme succès. Elle présentait, dans des décors de Henri Rivière, les trente tableaux suivants : le Bivouac, la Tente impériale, l'Alerte, le Réveil en campagne, la Revue, le Soleil d'Austerlitz, Combat d'artillerie, Charge des chevaliers-gardes, Après la bataille; la Retraite de Russie, Construction d'ouvrages fortifiés, l'Armement, la Redoute, l'Attaque, Triomphe du Drapeau Français, Cérémonie de la Remise des drapeaux au Sénat, Place de la Concorde, Défilé de la Grande-Armée, la Maison de Sa Majesté,

Hérauts d'armes, Drapeaux pris à l'ennemi, les Rois en exil, Ecuries de Sa Majesté, le Carrosse de l'Empereur, Mamelucks, Public idolâtre, les Interruptions, Arrestations, Fin du Défilé, Apothéose. — A la fois exact et fantastique, émouvant comme le plus enflammé des poèmes militaires, ce spectacle attira pendant de longs mois les Parisiens de tous les mondes et remit en vogue une époque qui devint, par suite, le sujet de nombreuses évocations littéraires, dramatiques ou picturales.

Théâtre Libre, 10 décembre 1888: *La Mort du duc d'Enghien*, en 3 tableaux, par Léon Hennique.

A Strasbourg, dans une modeste chambre, deux généraux attendent, en tisonnant le feu, les ordres annoncés du Premier Consul. Bientôt paraît le général Ordener, avec les ordres attendus; il s'agit de cerner Ettenheim et d'enlever le duc d'Enghien, expédition grave pour laquelle on s'empresse de tout préparer.

Le duc d'Enghien a épousé secrètement la princesse de Rohan et voudrait faire reconnaître son mariage. Il est à table avec des invités, parmi lesquels figure l'abbé Weinborn, et parle politique quand un domestique entre effaré : les Français cernent la maison. Le duc s'oppose à la fuite et veut se défendre, mais portes et fenêtres sont brisées, les soldats envahissent la chambre, prennent les noms des personnes présentes, et les font prisonnières.

Dans une salle du château de Vincennes, qu'éclairent seules deux lanternes, on procède à l'interrogatoire du duc qui a voyagé toute la nuit et est brisé de fatigue. Pendant que

le conseil se retire pour délibérer, la princesse de Rohan, aidée par la femme d'un gardien, pénètre jusqu'à son mari et obtient de rester un instant seule avec lui. Puis le duc, condamné à mort, est conduit dans un fossé de la forteresse et passé par les armes, au grand désespoir de la princesse revenue et qui assiste, d'une fenêtre, au dénouement terrible de sa romanesque aventure.

Pièce documentaire écrite dans un style vibrant et fort, et qui, malgré quelques inventions malheureuses — celle de l'entrevue de Madame de Rohan avec le condamné, entre autres — produisit grand effet. Les acteurs du Théâtre Libre en donnèrent, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, en janvier 1891, quelques représentations applaudies.

Théâtre Beaumarchais, 19 février 1889: *Le Chantier du Petit Caporal*, drame en 5 actes, par Médéric Roux et Saint-Victor.

Mélo quelconque, peu joué, non imprimé, et dont les personnages n'ont aucun rapport avec ceux de l'époque Napoléonienne.

Château-d'Eau, 25 octobre 1889: *La Conspiration du général Malet*, drame historique en 5 actes et un prologue, par V. Augé de Lassus, D'Horville et George Richard.

Suivant pas à pas le livre de M. Hamel intitulé *les Deux Conspirations du général Malet*, ce drame montre Malet refusant au prologue, pour raison de républicanisme, de signer une adresse au Premier Consul, puis, douze ans plus tard, s'évadant par ruse d'une maison de santé où il est in-

terné, délivrant Laborie prisonnier à la Force, détournant par d'audacieux mensonges Bénazet, chef de la police, de son obéissance à l'Empereur, enfin démasqué, jugé et mis à mort avec ses complices.

Nous avons trop de fois raconté l'aventure de Malet pour faire une plus grande analyse de cet ouvrage que traverse l'amour de Bénazet pour la comtesse Passavia dont le mari, conduit de prison en prison, finit, quoique innocent, par être compromis et fusillé avec les coupables. La censure, arguant d'allusions plus ou moins voulues, avait interdit *la Conspiration du général Malet*; le Château-d'Eau, tournant la difficulté, donna de la pièce défendue une représentation intime (4 octobre), bientôt suivie de représentations publiques qui n'occasionnèrent aucun trouble, mais servirent peu les intérêts du théâtre et la réputation des auteurs.

Château-d'Eau, 12 novembre 1889 : *Desaix*, drame militaire en 5 actes et 10 tableaux, par Gaston Marot et Péricaud.

« Quel que soit le nom des auteurs — dit un critique de l'époque — ce genre de drames à coups de dictionnaires et à coups de fusil n'a jamais, au Château-d'Eau qu'un seul et même modèle. Nous retrouvons dans *Desaix* la turlutaine habituelle : les deux généraux (ce sont ici Desaix et Kléber) combinant un plan de jonction des armées ; la brave espionne au compte des Français, et la mère dont on va fusiller le fils; le noble qui trahit; la traditionnelle intrigue d'amour se greffant sur l'intrigue historique; la ronde obligée, le

héros qui résiste aux policiers et sa mort glorieuse au champ d'honneur. »

Desaix étant inédit, nous ne saurions préciser l'importance du rôle joué par Bonaparte dans cette œuvre banale, qui tint vingt jours l'affiche.

Ambigu, 18 avril 1890 : *Le Roman d'une conspiration*, drame en 5actes et 8 tableaux, par Henry Fouquier et Fabrice Carré.

Fils d'un conventionnel mort en exil, Pierre et Louis de Rochereuil sont entrés, pour venger leur père, dans une conspiration ayant pour but d'enlever Napoléon ou de le mettre à mort. L'abbé Georget, républicain exalté, est l'âme de ce complot auquel Fouché, ministre disgracié de la police, s'est associé dans l'intérêt des Bourbons. Madame de Rochereuil a recueilli Juliette Lefrançois, fille d'un conventionnel victime aussi de la tyrannie impériale, et cette bonne action est le point de départ d'un drame de famille. Les deux frères, en effet, s'éprennent de Juliette, mais, comme Georget n'en veut employer qu'un à l'œuvre de vengeance, c'est Pierre qu'il envoie en Allemagne, à la poursuite de Napoléon, tandis que Louis, resté près de sa mère, demande la main de l'orpheline. Bien qu'aimant Pierre, Juliette, par reconnaissance, épouse son frère qui seul, d'ailleurs, a osé révéler son amour. Pierre cependant rejoint aux environs d'Erfurth le camp impérial. Napoléon, isolé dans une ferme, est à la merci des conspirateurs qui, au moment décisif, reculent devant l'accomplissement de leur mission coupable ; c'est que l'armée française vient d'être battue à Leipsig et qu'ils comprennent que, seul, l'Empereur peut éviter à son pays la honte d'une invasion. Loin de frapper Napoléon, Rochereuil le salue et retourne chez sa mère où il arrive

après le mariage de Juliette avec Louis. Désespéré et sachant que la police impériale a eu vent de la conspiration avortée, il se dénonce lui-même, est condamné à mort et tombe sous les balles françaises, pendant que Madame de Rochereuil, Louis et Juliette, qu'il a pu tromper, partent pour l'Angleterre où il leur a promis de les rejoindre. .

Tiré sans grande habileté d'un roman de A. Ranc, ce drame ne se joua qu'une semaine. Il contient cependant d'amusants épisodes et des scènes émouvantes. La plus belle est évidemment celle où le conspirateur, désarmé par son patriotisme, s'incline avec respect devant le souverain qu'il hait mais en qui repose l'espoir du pays; l'Empereur ne fait là qu'un personnage muet, mais son apparition si dramatique eût, en d'autres temps, suffi peut-être au succès de l'ouvrage.

Nouveau Cirque, 1er avril 1893 : *Pierrot soldat*, pantomime en 1 acte, par ***.

La scène se passe en 1809, près de la frontière autrichienne, à l'auberge de la Pinte d'Argent. Un corps d'armée français va traverser le village et l'aubergiste, pour le bien recevoir, a engagé des servantes qui, nos soldats arrivés, leur versent à boire et dansent pour eux une agréable valse. La fête est dans son plein lorsque survient un bohémien montreur d'ours qui demande l'hospitalité; l'aubergiste veut le chasser, mais troupiers et servantes intercèdent en sa faveur et le pauvre homme les remercie en faisant danser son compagnon. La nuit vient, on sonne la retraite, et le conscrit Pierrot, qui ne suit l'armée qu'en traînant la jambe, est mis

en sentinelle. Il est accablé de fatigue et s'endort bientôt. Napoléon, parcourant le camp sans escorte, arrive près du soldat fautif, ramasse le fusil qu'il a laissé tomber et monte la garde pour lui. Pierrot, se réveillant, voit avec stupéfaction son arme au bras du visiteur qui se fait reconnaître, pardonne au négligent terrifié et se retire en lui recommandant plus de vigilance. Pierrot, ému de l'aventure, jure d'être désormais brave entre les plus braves. Serment de conscrit. Un sourd grognement se fait entendre, c'est l'ours du bohémien qui s'est échappé : terreur de Pierrot qui perd la tête, tire sur l'animal, et se cache dans un tronc d'arbre d'où ses compagnons, réveillés en sursaut, le délogent. Son affaire est claire, il sera pour fausse alerte passé par les armes. Mais il se débat et affirme n'avoir tiré sur l'ours que parce qu'il croyait l'Empereur en danger ; au lieu de le fusiller on le nomme caporal, et tout finit par des libations.

Amalgame de l'*Ours et la Sentinelle* et de la scène historique popularisée par la gravure, cette pantomime plus que triviale dut sa réussite au clown Foottit, dont la mimique expressive attira pendant deux mois la foule au cirque de la rue Saint-Honoré. Un *Pierrot soldat*, pantomime de Patau représentée à Perpignan le 24 novembre 1892, avait donné sans doute à l'impresario parisien l'idée de son exhibition productive.

Rouen, théâtre de la Société Saint-Louis-de-Gonzague, 20 août 1893 : *Tout Rouen*, revue locale en 3 actes, par Albert Faroult.

Le duc de Brézé et miss Maude Gonne se promènent dans Rouen pour connaître les changements apportés à la ville.

Au début même de cette revue, Napoléon paraît, pour chanter un rondeau en l'honneur du pays qui a conservé sa statue malgré l'avis de ceux qui voulaient la déboulonner. Invité, par suite à prendre place dans le cortège qu'on prépare, il s'y refuse et sort en disant : « Je me contenterai de vous voir défiler à mes pieds. »

Figuration accidentelle, dans un ouvrage intéressant surtout pour les jeunes gens qui le jouèrent devant une indulgente assistance.

Vaudeville, 27 octobre 1893 : *Madame Sans-Gêne*, pièce en 4 actes, dont un prologue, par Victorien Sardou et Emile Moreau.

Le prologue se joue, le 10 août, dans la boutique de Catherine Hlerscher, surnommée Mademoiselle Sans-Gêne et pour cause. De cette boutique proprette et gaie, où jasent les ouvrières de Catherine, on entend des grondements sourds dont s'effarouchent les jeunes femmes ; c'est le canon qui tonne aux Tuileries, prises d'assaut par les patriotes. Catherine est sortie pour rendre du linge aux pratiques et aussi pour savoir si son amoureux, le sergent Lefebvre, reviendra sain et sauf de ce combat contre les Suisses, défenseurs du palais ; elle rentre les cheveux ébouriffés, sa cornette un peu fripée par des galanteries soldatesques, et, tout en tripotant ses bonnets et ses dentelles, bavarde avec un de ses clients, Fouché, prudent patriote qui a préféré la paisible boutique aux dangereux abords du palais des tyrans. Cette conversation, qui nous apprend l'histoire de Catherine et de Lefebvre et dans laquelle vient incidemment le nom du capitaine Bonaparte, client peu solvable de Catherine, est interrompue par l'arrivée d'un tapin qui raconte la prise des Tuileries. Heureuse d'apprendre que Lefebvre n'a reçu aucune blessure,

la blanchisseuse congédie ses ouvrières et se dispose à sortir elle-même pour retrouver son amoureux, quand des coups de feu éclatent dans la rue; un homme blessé pénètre brusquement dans la boutique de Catherine, c'est le comte de Neipperg qui, poursuivi par les patriotes, demande un asile. Catherine n'a que le temps de cacher le blessé dans sa chambre; des soldats conduits par Lefebvre entrent aussitôt chez la blanchisseuse qui s'empresse de leur servir des rafraîchissements. Lefebvre cependant a besoin d'entrer dans la chambre de Catherine, il s'étonne de la trouver fermée à clef, et l'insistance de la jeune fille à ne la point ouvrir excite sa jalousie; il lui arrache la clef et pénètre dans la pièce où il croit trouver un rival, mais il reparaît bientôt, souriant, et déclare à ses camarades que Catherine a voulu se moquer de lui. Le sergent a bien vu le blessé, mais ne veut pas livrer le protégé de sa fiancée; cette générosité chez un soldat encore noir de poudre attendrit Catherine qui se jette au cou de Lefebvre et, dans un baiser, lui pardonne ses soupçons et sa brutalité.

Dix-neuf ans s'écoulent. L'ex-capitaine Bonaparte, devenu l'empereur Napoléon, est au faîte de la puissance. Lefebvre, maréchal de France et duc de Dantzig, habite le palais de Compiègne où la cour se trouve en ce moment. La nouvelle duchesse a la plus grande peine à se faire aux belles manières et à oublier le jargon de sa jeunesse; un maître à danser essaie en vain de la rendre moins gauche. Interrompant une leçon de maintien le comte de Neipperg, resté l'ami de Lefebvre et de sa femme, fait à celle-ci confidence du chagrin qui l'accable. Il aime l'impératrice Marie-Louise et vient de recevoir de Napoléon soupçonneux l'ordre de quitter la cour et la France. Il voudrait voir une fois encore la souveraine, mais la maréchale, émue du danger qu'il pourrait courir, lui fait promettre d'obéir sans retard à l'ordre reçu. Neipperg s'éloigne à peine que les dignitaires envahissent le

salon de la maréchale. Dans ce flux d'uniformes et de femmes endiamantées Catherine perd un peu la tête ; la reine de Naples et la princesse Elisa, sœurs de Napoléon, s'aperçoivent de son embarras et l'accablent d'épigrammes auxquelles elle riposte vertement en épluchant leur vie privée ; les princesses furieuses se retirent en parlant de vengeance.

Le cabinet impérial sert de cadre au troisième acte. Napoléon, en proie à une irritation aggravée par la lecture de pamphlets injurieux, donne à ses officiers des ordres brefs. La réception de l'Impératrice prenant fin, les dames de la cour viennent saluer l'Empereur qui retient ses deux sœurs pour leur laver la tête ; Marie-Louise lui a appris le scandale survenu dans le salon de Catherine, il ne veut plus de pareilles scènes et enjoint aux princesses de se montrer plus circonspectes. La maréchale a sa part dans la colère de Napoléon, qui lui déclare qu'un divorce entre elle et Lefebvre est indispensable. Catherine résiste au maître, énumère ses états de service et lui rappelle le passé avec un à-propos malin qui désarme Napoléon. Au moment où Roustan va faire reconduire la maréchale, on entend du bruit dans la galerie voisine qui mène chez l'Impératrice ; à la faveur de l'obscurité, un homme se glisse, conduit par Madame de Bulow, dame d'honneur de Marie-Louise : c'est le comte de Neipperg qui, violant la promesse faite à Catherine, a voulu revoir une dernière fois celle qu'il aime. L'Empereur, dont tous les soupçons se réveillent, arrête le comte ; une altercation a lieu entre les deux hommes ; sur un mot sanglant de Neipperg, Napoléon lui arrache ses aiguillettes et veut l'en souffleter, le comte tire son épée, mais les mameloucks de garde le saisissent : il sera fusillé la nuit même. La duchesse de Dantzig, témoin de cette scène terrifiante, n'a qu'un désir, sauver son ami. De concert avec Fouché qui, ministre disgracié de la police, brûle de reprendre son emploi, elle fait évader le comte. Napoléon, convaincu de l'innocence de

Marie-Louise par la lecture de la lettre qu'elle chargeait Neipperg de porter à l'empereur d'Autriche son père, se repent bientôt de sa brutalité vis-à-vis du comte qu'il se déclare prêt à pardonner ; Catherine avoue alors ce qu'elle a osé faire, et Napoléon rend le ministère de la police à Fouché qui, avec la bonne maréchale, lui a sauvé la honte d'un meurtre inutile.

Madame Sans-Gêne, comme la plupart des pièces signées par M. Victorien Sardou depuis quelques années, est une succession de tableaux parfaitement mis en scène. L'action principale semble n'être là qu'un prétexte à l'exhibition d'accessoires chatoyants ; elle est d'ailleurs invraisemblable et n'intéresse que par secousses. D'une habileté grande, monté avec un luxe intelligent, superbement interprété par Madame Réjane et la troupe du Vaudeville, l'ouvrage, en dépit des réserves de la critique, eut près de quatre cents représentations consécutives. Napoléon y joue un rôle inspiré des chroniques plutôt que de l'histoire, et réduisant à d'humaines proportions celui qu'on n'avait souvent présenté qu'en héros. Silhouette bien tracée, au total, et qui fut un des éléments du succès dont Paris, les départements et l'étranger payèrent les adroits auteurs.

Madame Sans-Gêne n'existe pas encore en librairie.

Théâtre Cluny, 11 novembre 1893 : *Ah! la pau.. la pau...*

la pau... revue en 3 actes et 11 tableaux, par Milher et Léon Gandillot.

Une des scènes de cette revue, critiquant *Napoléon intime*, livre récemment publié par M. Arthur Lévy, montrait, au deuxième acte, un Napoléon fantaisiste, guilleret, émettant des phrases bouffonnes. — « J'aimai les honneurs, moi ?... allons donc, je ne fus jamais qu'un bon garçon. » — Et le 18 brumaire ? » — Est-ce que vous y étiez ?... Non... eh bien, n'en parlez pas ! » — Et la mort du duc d'Enghien ? » — « Il ne l'a pas ratée, on me la fait toujours... Eh bien, ça n'a pas d'importance, c'est un pari que j'avais fait avec Talleyrand. » — Et, sur une interpellation nouvelle, le personnage expliquait l'honnêteté de ses intentions : la suppression des armes permanentes partout où il y en avait.

Parodie assez fine qui fut un des bons numéros de la pièce, bien accueillie mais non publiée.

Théâtre des Poètes, 15 novembre 1893 : *L'Empereur*, drame épique en vers, en 4 actes et 13 tableaux, par Charles Grandmougin.

Nous sommes au 15 août 1807. La foule, massée devant Notre-Dame, salue de ses vivats Napoléon venu pour assister à un solennel *Te Deum*. Parmi les spectateurs sont Madame Chantrel, le petit Jean son fils, et le grenadier Dubreuil qui, remis à peine de terribles blessures, n'a qu'un désir, recommencer la guerre. Madame Chantrel, comme la plu part des mères, admire l'Empereur plus qu'elle ne l'aime ; elle sent bien que, malgré son jeune âge, Jean partage l'enthousiasme qu'excitent dans le peuple les victoires et la personne du héros, et craint que l'amour filial ne soit pas assez fort pour retenir l'enfant près d'elle. Ses appréhensions sont

bientôt justifiées ; Jean, grisé par la vue de Napoléon et les discours de Dubreuil, déclare vouloir s'engager. Madame Chantrel n'a que son fils au monde ; ne pouvant le garder, elle part avec lui. Nous les retrouvons en Espagne. Madame Chantrel, vivandière, et le petit Jean, tambour, faits prisonniers par une guérilla, sont destinés à la fusillade, mais Jean qui sait que son bataillon est proche, demande à boire, puis à se confesser, gagne en un mot assez de temps pour permettre à Dubreuil de sauver mère et fils. Au couvent de Tordesillas, où ils se rendent, Dubreuil et Jean trouvent l'Empereur et lui présentent un moine pris par eux et qui n'est autre que Pedro, supérieur du couvent. Bien que très irrité des menées cléricales qui font de l'Espagne un enfer pour ses troupes, Napoléon laisse à Pedro la vie, se réservant de venger sur les Espagnols et les Anglais, alliés de tous ses ennemis, les déboires de cette campagne. Deux ans s'écoulent ; un campement près de Schœnbrunn montre des Bavarois momentanément réunis aux Français et déblatérant à la fois contre la guerre et contre la France. Dubreuil, Jean, Madame Chantrel, l'Empereur lui-même essaient vainement de mettre du cœur au ventre de ces alliés malgré eux ; les Bavarois se battent pourtant, mais l'un d'eux, mortellement frappé, se venge en tirant sur Dubreuil, qui lui veut donner à boire, un coup de pistolet. Grièvement blessé, le grenadier n'en salue pas moins d'un « Vive l'Empereur ! » Napoléon visitant le champ de bataille. Le héros connaît la force de résistance de ses grognards, il estime que, perdu en apparence, Dubreuil peut guérir et il le remet aux mains d'un chirurgien. Le temps marche, Napoléon divorce avec Joséphine, semblant par cet acte politique s'aliéner la chance qui l'a suivi jusque-là. La campagne de Russie vient, en effet, voiler d'un crêpe sa grande étoile. Pendant qu'il remmène en France les débris de son armée, galvanisés par ses patriotiques discours, le

pauvre Jean meurt de fatigue dans la forêt de Minsk ; Madame Chantrel, qui n'a pas voulu quitter son fils dans la vie, le suit dans la mort, sans que ces deux victimes de leur foi aient contre le ciel un mot de colère. Les événements se précipitent ; l'invasion survient. Napoléon, contraint d'abdiquer, cherche dans le poison l'oubli de sa honte ; la mort trahit son espérance, et, après l'éclatant éclair des Cent Jours, c'est à Sainte-Hélène que nous le retrouvons, vieilli, doublement vaincu par le sort et la maladie, toujours fier cependant, digne de son martyre comme il le fut de sa couronne. Dubreuil en fait l'épreuve. Guéri de la balle bavaroise, sauvé des flammes, des glaces et des combats, Dubreuil a rêvé d'arracher son maître aux bourreaux anglais ; un brick frété par lui et ses amis de France attend à quelques milles de Sainte-Hélène, l'Empereur n'a qu'à vouloir pour être libre, il refuse, et Dubreuil doit s'incliner devant une volonté fermement exprimée. Il part, saluant pour la dernière fois le grand homme qui meurt bientôt, après avoir incliné devant Dieu le front devant lequel tremblaient les peuples et les rois.

Ce drame, de conception haute, est écrit en vers harmonieux, superbes, dont nous voulons donner un aperçu. Se promenant à Sainte-Hélène, l'Empereur fait rencontre d'un paysan qu'il interroge et qui, à sa stupéfaction profonde, déclare n'avoir jamais entendu son nom. — « Il ne me connaît pas, dit amèrement le conquérant demeuré seul :

Il ne me connaît pas ; c'est chose naturelle,
Et je souffre pourtant d'une cause aussi frêle ;
Mais que dirai-je alors, quand montera la nuit
Dans ce ciel tristement vaste où s'épanouit
Le fabuleux essaim des étoiles dorées !
Mes actions, hélas ! sont bien plus ignorées

Chez les races peuplant tous ces astres lointains,
Que nos gloires d'un jour n'auront jamais atteints!
Je croyais triompher partout, et quand je sonde
Les mornes profondeurs de l'infini du monde,
Je comprends mon néant et mon isolement,
Et mon cœur, angoissé d'un cruel serrement,
Se sent un grain de sable, hélas! devant ces astres,
Malgré ma gloire immense aux immenses désastres!

Le théâtre des Poètes ne pouvait faire à *l'Empereur* qu'un succès éphémère, mais sa publication servit l'auteur dont l'œuvre obtint, dans la banlieue et en province, des représentations nombreuses et productives.

Porte-Saint-Martin, 5 décembre 1893 : *Napoléon*, épopée nationale en 3 parties, 6 actes et 50 tableaux, par Léopold Martin-Laya.

Suivant l'histoire et prenant dans la prodigieuse existence de Napoléon un certain nombre de faits, l'auteur les avait présentés à la scène sans se préoccuper de relier, par le moindre fil, les tableaux composant sa pièce et dont l'énumération tiendra lieu d'une impossible analyse.

Les trois parties de l'œuvre, intitulées *la Montée*, *l'Apogée*, *la Fin*, sont divisées ainsi :

1er ACTE : LE GÉNÉRAL.

1er tabl. (12 vendémiaire an III), la Mansarde de Bonaparte.
2e — (même date), le Comité de Salut public.
3e — (février 1796), le Salon de Joséphine.
4e — (10 mai 1796), le Pont-de-Lodi.
5e — (1797), Campo-Formio.

6e — (1799) les Mamelucks.
7e et 8e — Le Dix-huit brumaire.

2e ACTE : LE CONSUL.

9e tabl. (15 mai 1800), le Passage du mont Saint-Bernard.
10e — (14 juin 1800), Marengo.
11e tabl. (1802), le Concordat.
12e — (1803), les Menaces de l'Angleterre.
13e — (1804) la réponse de Bonaparte.

3e ACTE : L'EMPEREUR.

14e tabl. (septembre 1804), le Cabinet de l'Empereur.
15e et 16e (2 décembre 1804), le Sacre.
17e à 21e (1er et 2 décembre 1805), Austerlitz.
22e — (1808), le Retour triomphal.
23e — (21 février 1809), le Siège de Saragosse.
24e — l'Assaut.

4e ACTE : LE TYRAN.

25e tabl. (21 mai 1809), la Mort de Lannes.
26e — (1810), la Revue de l'Empereur.
27e — le Retour de la revue.
28e — la Salle du trône.
29e — (10 décembre 1809), le Divorce.

5e ACTE : LA FOLIE.

30e tabl. (janvier 1812), le Lever de Marie-Louise.
31e — (1812), le Passage du Niémen.
32e — (16 septembre 1812), la Salle d'or du Kremlin.
33e — Moscou en flammes.
34e à 39e — la Retraite de Russie.

5e ACTE : LA FATALITÉ.

40e tabl. (6 avril 1814), l'Abdication.

41e tabl. les Adieux de Fontainebleau.
42e — le Retour de l'île d'Elbe.
43e à 46e —Waterloo.
47e — le Bataillon sacré, Cambronne, la Mort de la Grande Armée, — le Rocher de Sainte-Hélène.
48e — (5 mai 1821), la Mort de l'Aigle.
49e — (15 décembre 1840), le Retour des Cendres.
50e — Apothéose

Une telle abondance de sujets faisait manœuvrer le rideau avec une rapidité déconcertante pour le spectateur, réduit à chercher dans les décors des points de repère que le dialogue lui fournissait parcimonieusement. Au point de vue littéraire, l'œuvre était donc à peu près nulle ; une artistique mise en scène donnait aux yeux la satisfaction que réclamait en vain l'intelligence, provoquant malgré tout l'intérêt et les manifestations du meilleur patriotisme. Le tableau le plus remarqué fut celui de la Revue passée par l'Empereur, à l'apogée de sa gloire. S'approchant des grenadiers, Napoléon leur parlait amicalement, s'enquérant de leurs besoins, félicitant l'un, gourmandant l'autre, distribuant avec une égale sérénité les jours d'arrêt ou les récompenses.

Les mots s'y succédaient, typiques : — « Que veux-tu? » demandait l'Empereur à l'un de ses soldats — « Crever pour toi! » — « Ça viendra ». — Puis, avisant en serre-file le sergent qui l'avait fait caporal à Lodi, Napoléon, en cinq minutes, le nommait chevalier de la Légion d'honneur, sous-

lieutenant, lieutenant, capitaine, provoquant chez le vieux brave une exclamation de reconnaissance ébahie dont tressaillait la salle.

Emouvante malgré ses défauts, la pièce se joua pendant quatre mois avec de belles recettes. On prétendit alors que le parti plébicistaire en avait payé les dépenses, attendant de cette exhibition un grand profit pour ses idées. Ce calcul fut-il fait, ou n'assistâmes-nous qu'à la suite naturelle de l'évocation tentée avec succès dans les livres? Nous ne saurions le dire. A ses frais ou à ceux de politiciens, le théâtre n'eut qu'à se féliciter d'avoir monté cet ouvrage, resté inédit par suite de la mort prématurée de l'auteur.

Cirque d'hiver, 29 janvier 1894: *1814*, pantomime en 3 tableaux, par ***.

Episodes principaux de la campagne de France, égayés par des scènes comiques comme celle où nos grenadiers, surprenant l'ennemi en train de faire la soupe, le délogeaient pour manger son potage tout fumant. Le grand succès fut pour la reproduction vivante du tableau célèbre de Meissonier, arrangement superbe et poignant qui, pendant trois mois, attira le public.

Versailles, 11 février 1894: *Napoléon*, drame historique et national en 7 actes et 11 tableaux, par André Chadourne.

Le succès du *Napoléon* de la Porte-Saint-Martin donna naissance à cet ouvrage, écrit par l'auteur sur la demande d'un impresario, M. Chalvet, qui commença par Versailles une tournée départementale brillante et productive. Voici la nomenclature des tableaux composant ce drame, non publié : le 13 vendémiaire, la Rencontre de Bonaparte et de Joséphine, Tentative d'assassinat et proclamation de l'empire à Saint-Cloud, la Veille du sacre, Au palais de Schœnbrunn, le Congrès des rois à Dresde, l'Incendie de Moscou, l'Abdication de Fontainebleau, Adieux de l'Empereur à l'armée, Sainte-Hélène, la Mort de Napoléon, Apothéose. Tirant le meilleur parti de son sujet, le dramaturge, si nous en croyons les comptes-rendus, avait pieusement enchâssé dans sa prose les mots authentiques ou prêtés par l'histoire au héros, et mis en relief les magnificences de sa carrière; le succès l'en récompensa, succès unanime qu'interrompit, après cent représentations, l'hypocrite hostilité des gouvernants qui voulurent voir une spéculation politique dans cette œuvre inspirée par le patriotisme, et pesèrent sur les directeurs de province pour qu'ils imposassent à l'impresario des conditions inacceptables.

Concert Bataclan, 15 mars 1894: *Bonaparte en Egypte*, pantomime militaire en 1 acte et 2 tableaux, par L. Battaille et L. Garnier, musique d'Emile Bonnami.

Sous les ordres du lieutenant Philippe, les Français s'emparent d'un palais appartenant à l'émir égyptien. Philippe est tout disposé à traiter généreusement les vaincus, mais on découvre le cadavre d'un blessé lâchement assassiné par eux, et le lieutenant va punir ce crime par une exécution sommaire quand Zuléma, fille de l'émir, implore la grâce des coupables. Bien que voilée Zuléma est assez avenante pour être écoutée, et Philippe pardonne à sa prière. Le général Bonaparte survient alors, passe en revue ses soldats victorieux et prend possession du palais de l'émir, dont la garde est confiée à Philippe. L'anglais Harry Cott qui, depuis le débarquement des Français, n'a cessé de leur susciter des obstacles en servant leurs ennemis, croit l'occasion bonne pour se défaire de Bonaparte ; il tue la sentinelle posée à la porte du palais et installe une mine qui doit, à certaine heure, anéantir le bâtiment et ceux qui l'habitent. Zuléma surprend ce projet, le révèle à Philippe en lui montrant son visage, et le lieutenant, subitement amoureux d'elle, lui témoigne sa reconnaissance. Mais les lois défendent sous peine de mort aux femmes égyptiennes de quitter leurs voiles, et le père de Zuléma livre lui-même sa fille aux bourreaux. Harry Cott, qui a vu Bonaparte échapper à son piège, se venge en faisant prisonnier Philippe auquel il prépare les plus cruelles tortures. Pierrot, soldat de Philippe, vient en aide à son chef et le fait évader, mais l'Anglais reprend sa victime et le livre à un peloton d'exécution. Les soldats de ce peloton, Français déguisés par Pierrot, tournent leurs armes contre l'Anglais qu'ils fusillent. Une dernière bataille rend au même instant les Français maîtres absolus de la contrée ; Bonaparte, paraît avec son état-major, unit Philippe à Zuléma qui se fait vivandière, et les Egyptiens se prosternent devant le général en chef triomphant.

Conçu d'après les formules de l'ancien Cirque-

Olympique, ce mimodrame, que traversent d'innombrables lazzis, est adroit, émouvant, digne du succès qu'il obtint dans un milieu populaire. Il n'est pas édité.

Eden-Concert, 12 mai 1894: *Madame s'enchaîne, ou l'Empois à la cour*, vaudeville-parodie sans-gêne en 2 tableaux, par Petit-Mangin et Jules Gidé, musique de Paul Blétry.

Parodie de la pièce de Victorien Sardou et Emile Moreau. Là Napoléon est devenu Chapeauléon, Lefebvre Lafève, Catherine Castorine, Neipperg Nipernimer et ainsi de suite. Charge un peu grosse mais amusante, montée avec luxe, et qu'on applaudit pendant deux mois. Elle ne fut pas imprimée.

Est inédite aussi *Madame s'en gêne et Monsieur s'en fiche*, parodie du même ouvrage, en un acte, par Victor Meusy et Charles Mouton, représentée à Troyes le 17 juillet 1794, faite avec des travestissements semblables à ceux du vaudeville précédent, et que nous signalons sans détails, l'Empereur n'y figurant point.

Marseille, Palais de Cristal, mai 1894: *Napoléon*, pantomime en 1 acte, par M. Bernardi et Th. Thalès, musique de D. Trave.

Le titre seul de cet ouvrage nous est connu.

Théâtre d'Amiens, 9 juillet 1894 : *Napoléon intime*, comédie en 1 acte, par Alévy et A. Vély.

Bonaparte, retour d'Egypte, arrive à l'improviste chez sa femme, qui est en train de souper avec Barras. Le Directeur se cache et ne reparaît que lorsque Joséphine, en rouée, a trouvé le moyen d'expliquer sa présence chez elle, à cette heure tardive : le vainqueur des Turcs est vaincu à son tour par l'astuce féminine.

Anecdote irrespectueuse, mais vraisemblable, si l'on en croit les livres récemment publiés sur la première Impératrice. Elle fut reprise en juin 1897, au Grand-Guignol de Paris, avec un franc succès; on ne l'a cependant pas éditée.

Théâtre de Chantilly, 18 octobre 1894 : *Napoléon et l'Abbe Bonaparte*, pièce en 5 actes et 6 tableaux, par A. Philibert.

A la veille d'être proclamé empereur, le Premier Consul Bonaparte a parcouru incognito les groupes formés, dans divers quartiers, par les habitants de Paris, pour connaître leurs sentiments véritables. Tous sont partisans du rétablissement de la monarchie en faveur de celui qui a porté si haut le renom de la France. Carnot cependant, pressenti par Bonaparte qui veut faire de lui un maréchal de France, décline cet honneur en déclarant qu'il n'admet pour son pays que le régime républicain. Affligé de ce refus, le Consul ne s'en irrite pas et, contre l'avis de Fouché toujours prêt aux mesures violentes, laisse Carnot sortir librement des Tuileries.

Parmi les nombreuses adhésions reçues par le futur empereur est une lettre de son oncle l'abbé Bonaparte, curé d'un bourg perdu en Italie, le seul membre de sa famille qui

ne lui ait jamais rien demandé. C'est chez ce prêtre que nous conduit le deuxième acte. Homme des plus simples, heureux entre sa filleule Matéa, Tomasso, jeune garçon qui lui sert de sacristain et de domestique, et une poule blanche qu'il adore, l'abbé Bonaparte passe à la chasse ou à la pêche tout le temps que lui laisse l'église. Napoléon, traversant l'Italie, vient frapper à la porte de son oncle ; l'abbé étant absent, l'Empereur, qui ne peut l'attendre, charge le maréchal Lefebvre d'offrir au bonhomme un siège d'évêque ou d'archevêque. Plus effrayé que flatté de la proposition, l'abbé consulte le ciel pour savoir quelle conduite tenir, quand un soldat français enlève Matéa pendant qu'un autre tord le col à la poule favorite. On arrête les coupables : le premier épousera la jeune fille qu'il a compromise, l'autre sera fusillé comme pillard. L'abbé, qui a horreur du sang, ne veut pas qu'un homme perde la vie pour lui ; la visite de son neveu n'en a pas moins été funeste pour son repos ; des trois affections qui l'entouraient deux sont perdues, Matéa mariée doit suivre son mari en qualité de cantinière et Tomasso, qui espérait épouser Matéa, s'engage pour la revoir encore. C'est un début fâcheux dont s'effraie le bon prêtre, il rejette l'offre de Napoléon et, resté seul, essaie de ranimer la poule, sa consolation dernière.

A la Bérésina, où continue le drame après un rapide tableau consacré au divorce de Napoléon avec Joséphine, Noël, époux de Matéa, frappé par la mitraille s'évanouit. On le croit mort et Napoléon accorde une pension à sa veuve. Tomasso, qui aime toujours Matéa, juge prudent d'ajouter un coup de poignard à la blessure de Noël qui le gêne, et rentre en France en prodiguant à l'Italienne des consolations hypocrites. Trois ans s'écoulent. Napoléon détrôné a été conduit à l'île d'Elbe ; l'abbé Bonaparte, chassé de sa cure, et malade, a trouvé asile chez le maréchal Lefebvre, dans un château de la Beauce. C'est là que Tomasso apporte au ma-

réchal l'ordre de rejoindre l'Empereur, débarqué en France aux acclamations du peuple : cet ordre est contenu dans un portefeuille que l'Italien a la malchance d'égarer et qui, tombé entre les mains de Matéa, prouve à celle-ci que son compatriote est un traître vendu à Fouché et complotant avec lui la mort du héros. Noël, sauvé par miracle, ajoute bientôt à ce témoignage de trahison le récit du crime commis sur lui par Tomasso ; on veut châtier le misérable, mais, à la prière de l'abbé, on se contente de le chasser avec mépris et il fuit au milieu des huées, tandis que le prêtre expire en recommandant le coupable à la miséricorde divine.

La fin du drame se joue à Sainte-Hélène. Matéa a trouvé moyen d'y rejoindre l'Empereur, pour l'évasion duquel tout est préparé. Napoléon, trop affaibli, ne saurait profiter du dévouement de la jeune femme ; il meurt après avoir écrit son testament, laissant à la postérité le soin de punir ses bourreaux en vengeant sa mémoire.

Intelligemment composé cet ouvrage, qui résume l'histoire de dix-sept années, a été représenté dans une centaine de villes par une troupe ambulante dont l'auteur est en même temps l'impresario et l'étoile. Il n'est pas imprimé.

Paris, 1894 : *Carnot l'Apothéose*, tragédie en 5 actes, par C. Bertrand.

La pièce commence au palais de Versailles, le 14 juillet 1789. Le comte de Barras, farouche aristocrate, prêche le massacre de tous ceux qui, sous couleur de patriotisme, veulent s'attaquer aux prérogatives royales. Le capitaine Carnot, mandé par Louis XVI, croit, lui, qu'il y aurait crime à frapper le peuple revendiquant ses droits à la liberté. Ses

paroles convertissent aux idées nouvelles la jeune duchesse Anne de Longueville, mais ne font qu'exaspérer Barras et les courtisans; Carnot va payer de sa vie sa généreuse audace quand Kléber, Jourdan, Hoche, suivis du peuple, envahissent le palais. Ils apportent la nouvelle de la prise de la Bastille ; c'est à Carnot alors de défendre la famille royale contre les patriotes, exaspérés par l'insolence de Marie-Antoinette. Il le fait avec un courage dont s'émerveille Mademoiselle de Longueville qui, bien qu'éprise de Barras, ne peut s'empêcher d'approuver les nobles sentiments du capitaine.

Trois ans s'écoulent. La République est proclamée ; Barras, sous un déguisement de geôlier, pénètre dans la prison du Temple pour essayer de faire évader le roi et la reine. Anne de Longueville, à qui Carnot a remis l'acte d'accusation dressé contre Louis XVI, fait à son sujet une enquête qui ne lui laisse aucun doute sur la culpabilité du monarque ; aussi trouve-t-elle juste la virulente apostrophe adressée par le capitaine à celui qui n'a pas craint d'appeler l'étranger au secours de son trône.

Le temps marche. Barras, devenu Directeur, préside la fête offerte par la France aux généraux qui l'ont délivrée des rois coalisés. Kellermann, Beurnonville, Jourdan, Kléber, Bonaparte, Hoche, reçoivent tour à tour des couronnes, après avoir rendu compte des résultats obtenus par leurs armes. Plusieurs d'entre eux veulent en vain reporter sur Carnot, leur inspirateur, la gloire des succès qu'on célèbre ; Barras, jaloux de l'organisateur de la victoire, leur ôte la parole, et finit par accuser de trahison Carnot qui, bondissant sous l'outrage, va châtier Barras, quand Anne de Longueville l'arrête et le justifie de la façon la plus complète. Barras exaspéré ne songe à rien moins qu'à faire jeter Carnot dans une prison ; Hoche et Kléber rendent la chose impossible, mais Bonaparte, aidé d'Augereau, exécute contre les parle-

mentaires un coup d'Etat dont les républicains intègres sont victimes. Carnot part pour l'exil, et Mademoiselle de Longueville meurt après avoir vu, dans une sorte d'extase, l'avenir réservé au petit-fils du grand patriote : le rang suprême récompensant une vie intègre qu'abrègera le fer d'un assassin.

Le bon sens et l'histoire sont à un égal point maltraités dans cette œuvre mal conçue, médiocrement écrite, bizarre en sa teneur comme dans son titre. Bonaparte y paraît une fois, pour prononcer, au milieu de soldats portant le drapeau d'Arcole, de Rivoli, de Neumark, l'exposé suivant :

J'avais dressé mon plan : je gagnai l'Italie.
La coalition par la lutte affaiblie
Se rompait aisément. J'arrive, je parais,
Je refoule Baulieu, bats les Piémontais,
Pénètre dans Milan, roule à Castiglione
La troupe de Wurmser, cours occuper Vérone,
M'empare de Mantoue après avoir battu
Le terrible Alvinzi qui semblait abattu
Au village d'Arcole et que je vois paraître
A Rivoli ! Dix mois de combats !... Je suis maître !
Je veux marcher sur Vienne à travers le Tyrol :
Je lance mes soldats : des aigles dans leur vol,
Des lions au désert, la foudre dans l'espace !
Au Tagliamento c'est le torrent qui passe,
Au long col d'Adelsberg, à celui de Tarvis.
C'est la chute des rois, unis au cliquetis
Des bataillons rompus. Dans les gorges profondes
De Neumark c'est la fin, l'écrasement des mondes.
L'Autriche se soumet. Voilà ce que j'ai fait.
Faut-il partir, voler? Dites ce qui vous plaît,

Me voilà. J'aime l'art des sanglantes batailles,
J'aime entendre gronder les tocsins des mitrailles,
C'est là que je suis moi, c'est là que j'apparais,
C'est là que je suis grand, c'est là qu'est le progrès!

Cette tirade, substantielle en sa rapidité, méritait d'être reproduite.

Les parodistes n'avaient garde de laisser échapper la proie facile que leur offraient tant d'évocations applaudies. Toutes les revues de 1894 présentèrent, à l'acte des théâtres, un Empereur plus ou moins fantaisiste. A plusieurs auteurs même cette grande figure ne suffit pas, ils la multiplièrent. On vit, sur certaines scènes, deux Napoléon, puis trois, puis quatre, puis huit, de différentes tailles, tous paradant, prisant, débitant des calembredaines ou chantant des couplets. Les plus curieuses de ces exhibitions eurent lieu dans les pièces suivantes :

La Revue sans gêne, par H. Monréal, H. Blondeau et Alfred Delilia (Menus-Plaisirs, 3 janvier 1894);

Tout à la gaîté, par G. Chauvin et G. Grison (Concert de la Gaîté, 5 janvier);

Zut, encore une revue!, par A. Mario et Paul Talbert (Concert-Parisien, 19 janvier);

L'Année qui passe, par Léon Nunès (Concert de la Cigale, 29 janvier);

Paris-Trianon, par A. Vély et Alévy (Trianon-Concert, 31 juillet);

Tout-Paris en revue, par H. Blondeau et H. Monréal (Folies-Dramatiques, 9 novembre);

Les Gaîtés de l'année, par E. Grenet-Dancourt et Octave Pradels (Eden-Concert, 8 décembre);

Blagues et Bourdes, par B. Lebreton, H. Moreau et Darcy (Concert Parisien, 19 décembre);

Poléon-Revue, en 38 tableaux, par Grün (Concert des Décadents).

On en a mis partout, concluait M. Pierre Vrignault, dans une fantaisie-revue publiée à la même date.

Passons sur ces plaisanteries renouvelées, la plupart, des revues de 1830, et revenons aux œuvres inspirées par une ambition plus haute que celle d'égayer, aux dépens du passé glorieux, un présent à qui siérait si bien la modestie.

Théâtre de Belleville, 13 janvier 1895 : *Napoléon*, drame en 5 actes et 9 tableaux, par Fernand Meynet et Gabriel Didier.

Nièce du devin Pierre Lazare qui a prédit à Napoléon les gloires et les désastres de son règne, la jeune Gantoise Marie Schellinck, éprise du héros, revêt des habits d'homme et s'enrôle dans la garde. Nommée lieutenant et décorée, elle remplit une mission périlleuse et meurt à Waterloo, au moment où celui qu'elle aime en silence s'effondre dans la sanglante défaite.

Le drame compte neuf tableaux, adroitement greffés sur le roman de Marie de façon à retracer toute l'épopée Napoléonienne. C'est Iéna, c'est

le Divorce, c'est la fameuse scène entre l'Empereur et le pape Pie VII; puis les pages sombres : l'Invasion, Waterloo, Sainte-Hélène, la mort au milieu d'ennemis sans pitié.

Ce *Napoléon*, comme ceux de MM. Chadourne et Philibert, a eu, tant à Paris qu'en province et à l'étranger, nombre de représentations; il est comme eux encore inédit.

Alcazar de Marseille, février 1895 : *Le Fils de Napoléon*, pantomime en 1 acte, par A. Normand et J. Rouja, musique de A. Clavet.

Nous ne pouvons que signaler cette pièce, dont nous avons cherché vainement le compte-rendu.

Théâtre Mondain, 29 mars 1895 : *La Redingote grise*, opéra-comique en 1 acte, par A. Lénéka et A. Bernede, musique de Frédéric Le Rey.

La scène se passe aux environs de Troyes, en 1814. Napoléon et son armée traversent le village qu'habitent Sylvain Minot et sa femme Thérèse. La paysanne brûle d'aller voir les soldats : Sylvain, très jaloux, l'en empêche en la mettant sous clef. La porte est close, mais, par la fenêtre ouverte, un soldat pénètre près de Thérèse. C'est Loupiot, ordonnance, que l'Empereur a chargé de faire raccommoder sa redingote déchirée. La jeune femme, bonne couturière, a bientôt réparé le dommage : Loupiot alors la courtise et, pour lui plaire, endosse l'historique vêtement. Comme il joue au monarque, Sylvain Minot rentre à l'improviste. Ne pouvant fuir, Loupiot se cache dans un bahut. Sylvain, qui

trouve le dolman du soldat, se croit trahi et fait à Thérèse une scène que Loupiot interrompt en quittant sa cachette. La redingote grise dont il est revêtu le fait prendre, par le paysan, pour le grand homme. Profitant de l'erreur, le soldat gourmande Sylvain sur sa jalousie avec un air si majestueux que le mari confus le prie d'honorer Thérèse d'un baiser. Loupiot embrasse et retourne joyeux vers Napoléon qui, fort heureusement pour le farceur, ignorera toujours l'aventure.

Plaisanterie assez gaie, mais qui, on le voit, n'augmente que d'un titre la collection du théâtre Napoléonien.

Casino de Toulon, 24 octobre 1895 : *Bonaparte au siège de Toulon*, pantomime en 1 acte. par Ch. Œuf, musique de Speulé.

L'argument de cet ouvrage nous est inconnu.

Théâtre de Troyes, 1er novembre 1895 : *Napoléon à Troyes*, drame historique en 6 actes, par Lucien Morel.

L'action se passe en février 1814. Pendant que Napoléon défend contre les alliés la Champagne envahie, le chevalier de Gault et ses amis conspirent à Troyes pour ramener les Bourbons. Le marquis de Voranges, qui aime Madame Micheline de Gault et a obtenu d'elle un demi-aveu est obligé, pour plaire au chevalier son ami, d'accepter la mission qu'il lui offre d'aller en Suisse chercher les instructions du comte d'Artois. Voranges n'a pas le temps de voir Micheline ; craignant d'être accusé de la fuir, il lui donne par écrit le motif de son départ, et confie sa lettre au domestique Michel, avec ordre de ne la remettre qu'à Madame de Gault. Avant d'a-

voir pu approcher sa maîtresse, Michel est chassé par le chevalier qui l'a surpris exprimant des sentiments bonapartistes. Michel, en effet, a pour l'Empereur une admiration sans borne, et son plus grand chagrin est de boiter, ce qui l'empêche d'être soldat. Sans asile et sans pain, il se dirige vers Châtres, où Napoléon a établi son quartier général. Le presbytère de ce village est occupé par le R. P. Henriot, que l'Empereur reconnaît pour un de ses professeurs à Brienne. Henriot, qui n'a jamais sollicité son ancien élève et qui parcourt héroïquement les champs de bataille pour y secourir les blessés, est tout ému de se voir décorer par Napoléon. Michel ne l'est pas moins de se trouver en présence du grand homme et d'être admis par lui au nombre des soldats qui l'accompagnent. Dans l'élan de sa joie il a la maladresse de raconter pourquoi son maître l'a chassé et de montrer la lettre de Voranges ; on lui arrache cet écrit, par lequel l'Empereur apprend la trahison de De Gault qu'il jure de punir. Dès que l'armée française a repris Troyes, le chevalier, qui a refusé de fuir, est arrêté, déféré à un conseil de guerre et condamné à mort. Madame de Gault pleure amèrement une faute qui a causé la perte de son mari : elle chasse Voranges et, accompagnée de Michel, va se jeter aux genoux de l'Empereur. Longtemps inflexible celui-ci s'attendrit enfin et signe la grâce de De Gault, mais cette grâce arrive quelques minutes après l'exécution du coupable. — « Dieu avait condamné cet homme », dit Napoléon, qui continue sa marche vers la capitale.

Il y a de l'intérêt dans cette œuvre bien conduite, et qui méritait mieux qu'un succès de province.

Ambigu, 23 novembre 1895 : *Le Capitaine Floréal*, drame en 5 actes et 6 tableaux, par Emile Moreau et Ernest Depré.

La scène se passe en Italie, sous le Directoire. Les troupes françaises, occupant Brescia, attendent Bonaparte qui doit établir son quartier d'état-major dans la ville où l'on voit arriver le capitaine Robert Maugis, surnommé le capitaine Floréal parce que ses soldats, après avoir passé comme un ouragan sur un escadron de Croates, ont récolté tout un champ de roses à l'intention de Joséphine Bonaparte qui fait, ce jour même, visite à son glorieux époux. Au cours de la campagne, lors de l'entrée des Français à Milan, Maugis s'est épris de la belle Luina, marquise d'Albarey; or la marquise est à Brescia où son mari conspire avec Don Martigué, Français renégat, et le chevalier Ghiberti, amoureux de Luina qu'il surveille étroitement, car il s'est aperçu que celle-ci n'est pas indifférente à l'amour de l'officier français.

Joséphine mande à Bonaparte, logé chez le provéditeur de Brescia, qu'elle l'attend à Rovato; sans méfiance il ira, escorté seulement de deux guides. Les conjurés, tenus au courant par l'abbesse d'un couvent, projettent d'arriver au général qu'ils enlèveront ou poignarderont, selon les circonstances. La marquise d'Albarey, craignant pour la vie de Maugis qui doit accompagner Bonaparte, lui donne heureusement avis du complot: Maugis fait échapper le général, se substitue à lui, et, quand les conjurés se présentent, ils se trouvent en face du capitaine, accompagné de quelques fidèles, qui leur livrent bataille. Le marquis d'Albarey est frappé à mort, et sa femme cherche asile dans l'église de la Rotonda où les Français, accablés par le nombre, se réfugient aussi. Bientôt l'église est cernée, la porte s'ébranle; les Français, résolus à mourir, se préparent à brûler leur drapeau pour qu'il ne tombe pas aux mains de l'ennemi, quand Don Martigué, se souvenant qu'il a été soldat français, ouvre la porte de la crypte dont il a la clef et fait évader les nôtres. Bientôt Bonaparte, vainqueur à Arcole, entre tambours battants, enseignes déployées, dans le village de Bonifacio, punit les

traîtres, récompense les vaillants, et Maugis-Floréal épouse la marquise.

Histoire d'amour adroitement placée dans un cadre historique, et dans laquelle Bonaparte ne joue qu'un rôle accessoire. Elle fut peu applaudie et resta manuscrite.

Alcazar d'Hiver, 25 novembre 1895 : *Les Mines de blagues*, revue en 2 actes, par Mario Sermet et L. Battaille.

Un tableau de cette revue, intitulé *les Grandes Manœuvres*, amenait comme apothéose l'apparition, au fond du théâtre, de Napoléon décorant un vélite porteur d'un étendard ennemi. Nous retrouverons apothéose et tableau à la date récente où l'on en fit un acte pour les cafés-concerts de second ordre.

Paris, 1895 : *Les Cent Jours — 1815* — drame historique en 5 actes et 30 tableaux, par Edouard Noël.

Napoléon est à l'île d'Elbe et Louis XVIII occupe le trône quand la pièce commence. Parmi les bonapartistes ralliés aux Bourbons figurent le comte de Villevaudé et son fils Henri, dont la carrière militaire est déjà brillante. Fait colonel aux chasseurs royaux, Henri aime Louise de Méneville que le duc son père, ardent légitimiste, consent à lui donner pour femme. Le mariage civil se célèbre ; Louis XVIII, parrain de Louise, signe au contrat, et la duchesse d'Angoulême offre à l'heureux époux une écharpe blanche brodée de sa main. Le retour des Bourbons cependant est loin de satisfaire

tout le monde; des rixes quotidiennes ont lieu entre les gardes-du-corps royaux et les officiers en demi-solde pour qui Napoléon est resté le vrai souverain de la France. Parmi les premiers se fait remarquer Champdéniers, royaliste sans scrupules qui, épris de la fleuriste Violette, ne trouve rien de mieux à faire que de l'enlever et de la posséder par violence. Le mariage de Henri de Villevaudé lui fait un ennemi mortel de René de Montrevel, neveu taré du duc de Méneville, qui n'avait pas craint de porter ses vues sur Louise. Henri dédaigne le cartel que lui adresse René, dont la haine désormais ne reculera devant rien pour se satisfaire. C'est ainsi que, sous les habits d'un valet, il s'introduit chez le duc de Bassano pour surprendre le secret de conciliabules auxquels le comte de Villevaudé prend part et qui ont pour objet le rappel de Napoléon. Ici apparaît le personnage qui mènera le drame comme il mena l'histoire en cette période troublée, Fouché, duc d'Otrante, intrigant à deux faces, travaillant tantôt pour Napoléon, tantôt contre lui, toujours dans l'intérêt de son insatiable appétit de pouvoir. Par ses conseils un émissaire est envoyé à l'île d'Elbe, et le tableau qu'il fait de l'esprit public à Napoléon décide ce dernier à revenir en France où de nombreux dévouements l'appellent. Henri de Villevaudé est, par sa situation, désigné comme défenseur de la royauté; avant même que son mariage religieux soit célébré il doit, sur l'ordre de Louis XVIII, partir en hâte à la rencontre de l'usurpateur. Henri est bien résolu à tenir le serment prêté aux Bourbons, mais la majorité des Français se déclare pour l'Empereur, les chasseurs royaux suivent cet exemple et Henri, patriote avant tout, acclame le drapeau tricolore sous lequel il a fait ses premières armes.

Cependant Champdéniers, mis en prison pour le crime commis sur Violette, reçoit du duc d'Angoulême sa liberté à la condition d'assassiner Napoléon; il accepte ce pacte infâme et part avec René de Montrevel pour Pont-sur-Yonne où

l'Empereur est attendu ; mais Violette sait que le misérable est libre, elle devine son projet et, quittant l'hôpital où on l'a recueillie, elle le suit et arrive à temps pour détourner la balle du pistolet qu'il décharge sur Napoléon. La courageuse fille rentre ensuite à Paris, où Henri l'a chargée de remettre à sa femme une lettre dans laquelle il explique sa conduite. Louise aime assez son mari pour lui pardonner d'avoir abandonné le parti royaliste, mais le duc de Méneville, plus sévère pour ce qu'il appelle une trahison, n'a qu'une idée, celle de faire annuler le mariage qui lie sa fille à l'officier bonapartiste, et intente, malgré Louise, une action en divorce. Pendant cela les événements marchent, Louis XVIII a repris le chemin de l'exil et Napoléon est rentré triomphant aux Tuileries, où Fouché s'empresse d'aller le féliciter. Par les soins de Violette, Henri de Villevaudé pénètre dans l'hôtel de Méneville, mais René l'a prévenu et, au lieu de trouver Louise seule, Henri est mis en présence du duc qui, l'ayant vainement adjuré de retourner à Louis XVIII, déclare le considérer comme un étranger et part pour la Belgique avec toute sa famille. Or c'est en Belgique que Napoléon, mis au ban de l'Europe, devra lutter contre les coalisés, et Henri se voit, par les circonstances, rapproché de celle qu'il aime. Son amour a pour auxiliaire Champdéniers gracié par Napoléon, époux de Violette et devenu par elle ardent bonapartiste ; mais René de Montrevel, âme damnée de Fouché qui déjà recommence contre Napoléon le jeu fait jadis contre Louis XVIII, est rentré en grâce auprès de son oncle, et celui-ci, pour séparer à jamais Henri et sa fille, décide de fiancer Louise au misérable. La jeune comtesse s'y refuse avec indignation, et Villevaudé, instruit de l'intention du duc, enlève avec le concours d'un escadron sa femme, qu'il épouse dans la petite église de Beaumont, en présence de l'Empereur qui signe l'acte religieux comme le roi a signé l'acte civil. Mais la nuit de noces des deux jeunes gens n'a point de lende-

main. La bataille entre les Français et les troupes coalisées s'engage à Waterloo; Grouchy, trompé par un faux rapport de Montrevel, arrive trop tard au secours de Napoléon qui est battu. Fait général et blessé, Henri de Villevaudé est transporté dans une ambulance où René le surprend, lui tire un coup de pistolet et lui arrache un médaillon à l'aide duquel il espère de se faire suivre par Louise; la jeune femme, devinant dans Montrevel l'assassin de son mari, le soufflette de sa haine, mais le drôle la fait enlever par des soldats anglais et la conduit au duc de Méneville.

Henri cependant n'est pas mort et c'est tant pis pour lui, car, Napoléon parti et Louis XVIII rétabli sur le trône, on inscrit son nom en tête de la liste des proscriptions. Il trouve asile en Bourgogne, près du château de Méneville, et a le bonheur d'embrasser sa femme, mais René le découvre et le livre aux gendarmes sous les yeux mêmes du duc, obstiné dans sa rancune politique. On le condamne à mort et on le fusille, malgré les supplications adressées par Louise à son royal parrain. Forcé par un ordre de Fouché de quitter la France, le comte de Villevaudé emporte en exil le corps de son fils, Louise l'accompagne; après les funérailles, elle se fera sœur de charité.

Nous avons tu le nom de bien des personnages et laissé de côté nombre d'épisodes de ce drame qui n'a pas loin de sept cents pages et que son ampleur et sa forme éloignent du théâtre. La fable inventée par l'auteur s'y marie heureusement avec les données de l'histoire; il constitue surtout un document précieux pour la biographie, l'étude morale de Napoléon, dont le portrait est là tracé avec autant de perspicacité que de justice dans des scènes trop multiples pour être racontées. Œuvre

puissante, en résumé, rappelant les histoires dialoguées dont s'honore notre littérature, et animée de ce patriotique esprit qui est à nos yeux le plus grand des mérites.

Concert de la Fourmi, 3 avril 1896 : *Napoléon malgré lui*, pièce en 1 acte, par P. Gavault et V. de Cottens.

Un titre. Il s'agit, dans ce vaudeville, d'un hussard qui, compromis dans une aventure amoureuse, se tire d'embarras en endossant une redingote grise et un chapeau qui le font, dans l'ombre, prendre pour l'Empereur. Plaisanterie plus osée que spirituelle mais qui, dans différents concerts, eut un certain succès. (*Non imprimée.*)

Théâtre Libre, 27 avril 1896 : *Dialogue inconnu*, par Alfred de Vigny.

Dans son ouvrage intitulé *Servitude et Grandeur militaires*, Alfred de Vigny supposant qu'un page, surpris dans une salle du palais de Fontainebleau par l'arrivée subite de l'empereur Napoléon et du pape Pie VII, se cache dans une alcôve pour éviter la colère du maître, fait assister de là ce page à une conversation grave entre le soldat couronné et le successeur de Saint-Pierre. Conversation singulière en ceci que Napoléon parle constamment, essayant d'amener Pie VII à ses idées par la douceur d'abord, par la menace ensuite. A tout le

pape reste insensible, ne sortant de son silence que pour caractériser les attitudes diverses de son interlocuteur par ces deux mots, savamment espacés : *Comédiante*, *Tragédiante!* C'est ce dialogue comi-tragique que le Théâtre Libre fit dire et mimer par deux acteurs qu'on applaudit sans attacher grande importance à une manifestation plus littéraire que théâtrale.

Alcazar d'été, 3 juillet 1896 : *P'tites Binettes-Champs-Elysées*, revue en 1 acte, par P.-L. Flers.

Le décor de cette pièce représentait les Champs-Elysées de la mythologie. Napoléon y jouait aux dominos avec Wellington, et faisait sa partie dans un chœur célébrant la félicité goûtée dans le royaume des morts. Figuration non motivée, que nous signalons par excès de conscience.

Folies-Dramatiques, 30 octobre 1896 : *Rivoli*, opéra-comique en 3 actes et 4 tableaux, par Paul Burani, musique d'André Wormser.

L'armée française tient la campagne, et la division Masséna est venue bivouaquer sur les flancs abrupts des montagnes qui surplombent le plateau de Rivoli. Elle est en assez mauvaise posture, menacée d'être cernée par les Autrichiens, pendant que son chef est en train de courir une aventure galante. Il s'est en effet introduit, avec son officier d'ordonnance Cassemajou, dans le palais du noble italien Ponteleone, partisan des Impériaux. Les deux Français sont dé-

guisés, et Masséna, passant pour un major autrichien, fait une cour assidue à la marquise, nièce de Ponteleone qui protège cet amour, croyant qu'il servira sa cause. Masséna triomphe et oublie dans son bonheur le péril que court sa division; Cassemajou le lui rappelle et le décide enfin à partir. A peine se sont-ils éloignés que les nobles Italiens, informés que leurs hôtes étaient des officiers français, se mettent à leur poursuite; ils ne peuvent atteindre que Cassemajou, et celui-ci, interrogé, se laisse passer pour Masséna afin de donner au général le temps de fuir. Parvenu au camp français, Masséna reprend son uniforme et va tâcher de rejoindre sa division, quand il est surpris et arrêté par le général Bouscard; Cassemajou, échappé aux Italiens, sauve encore la situation en troquant son chapeau contre celui de Masséna qui s'éloigne, parvient à sa division qu'il dégage et prend avec elle la plus glorieuse part à la bataille de Rivoli.

Bonaparte ne fait que traverser cette pièce érotico-guerrière qui, malgré l'attrait d'une mise en scène brillante, n'obtint qu'une demi-réussite et ne fut pas imprimée.

Porte-Saint-Martin, 24 décembre 1896 : *Le Colonel Roquebrune*, drame en 5 actes et 6 tableaux, par Georges Ohnet.

De trompette Roquebrune, fils d'un petit tapissier du faubourg Saint-Antoine, est devenu, par la protection de Napoléon, colonel de la garde ayant rang de général, comte de l'Empire et futur de la noble Emilienne de Réval qu'il adore; aussi, payant en dévouement sa dette de reconnaissance, a-t-il suivi à l'île d'Elbe Napoléon vaincu, au grand dépit de sa fiancée qui ne lui pardonne pas de préférer le devoir à l'amour. Le colonel revient, un an plus tard, de son exil

volontaire pour préparer, sous un déguisement d'armateur marseillais, le retour de l'Empereur, retour désiré par tous les soldats que les Bourbons méprisent et persécutent. A Versailles, où il arrive à l'issue d'une revue des troupes royalistes, Roquebrune rencontre Henri de Rimbert, jeune capitaine qu'il a sauvé de la mort à Leipsick et qui doit épouser Thérèse de Réval, sœur d'Emilienne, puis un certain comte de Moigneville, agent de Fouché, qui lui donne rendez-vous à Paris pour le lendemain. Un incident grave se produit à la table d'hôtel où Roquebrune, présenté comme armateur par Henri de Rimbert, prend place avec les officiers royaux. Le marquis de Vérandias, qui a tué en duel sept officiers bonapartistes, mis par un camarade sur le chapitre de ses conquêtes amoureuses, se vante d'avoir captivé plusieurs beautés de la cour impériale et, parmi elles, une jeune fille qui doit le recevoir le soir même et qu'il désigne assez clairement pour que Roquebrune et Henri reconnaissent en elle une des demoiselles de Réval. Renonçant à son personnage d'emprunt, le colonel furieux traite Vérandias de manant et de lâche, se fait connaître et engage avec le diffamateur un combat au sabre. Le marquis, mortellement blessé, confesse n'avoir rien obtenu de la jeune fille dont il se prétendait l'amant, mais il refuse de nommer cette jeune fille et Roquebrune, pour la connaître, déclare à Henri qu'il se rendra lui-même au rendez-vous donné à Vérandias. C'est Thérèse qu'il y trouve et qui répond à ses questions par un aveu ; mais Henri ne veut pas croire à la culpabilité de sa fiancée, et il a raison, car Emilienne seule, poussée par le dépit, s'est compromise avec Vérandias. En apprenant la mort de ce dernier, qu'elle rêvait d'épouser, elle voue à Roquebrune une haine que le comte de Moigneville, amoureux d'elle, promet de servir.

D'un conciliabule tenu chez Fouché entre Roquebrune et divers maréchaux est sortie la résolution d'une action immé-

diate contre les Bourbons; mais avant d'engager la lutte Roquebrune qui, malgré lui, doute de l'innocence d'Emilienne, veut interroger à nouveau Thérèse. Celle-ci, qui se sacrifie pour sa sœur et craint de ne pouvoir soutenir son rôle vis-à-vis du colonel, s'est mise en retraite au couvent des Dames de la Providence; Roquebrune obtient de Henri d'assister, invisible, à l'entretien que le jeune homme doit avoir, dans le parloir de la maison sainte, avec sa fiancée; il acquiert ainsi la preuve de la duplicité d'Emilienne et ne pense plus qu'à mourir pour le service de l'Empereur. Il ne veut pas cependant finir obscurément, et, apprenant que Moigneville a fait à son intention cerner le couvent par des argousins armés de bâtons, il saisit lui-même un gourdin, met hors de combat six agents et va s'échapper quand on le coiffe par derrière d'un manteau dans lequel on l'emporte à l'Ecole Militaire. Il y est condamné à mort par un tribunal d'ennemis politiques; Henri offre de lui rendre la liberté, mais il ne pourrait le faire qu'au péril de sa propre vie, et le colonel refuse d'accepter ce trop grand sacrifice. Heureuse cependant de voir sa vengeance satisfaite, Emilienne veut que Roquebrune sache bien que c'est elle qui l'a perdu; Moigneville, après avoir vainement essayé d'attirer le colonel aux Bourbons, en échange de sa grâce, met la jeune fille en présence du condamné. Roquebrune ne peut supporter les reproches dont Emilienne l'accable au sujet de la mort de Vérandias, il raconte à la vindicative les circonstances du souper où le marquis s'était déshonoré par d'indélicates confidences; Emilienne, qui avait jusque-là cru à la noblesse d'âme de celui qu'elle aimait, ne peut que demander pardon du mal volontairement fait non seulement au colonel mais encore à ses compagnons d'armes. On sait, en effet, que les bonapartistes enrôlés par le colonel doivent se réunir dans un chantier de la barrière de Bercy, et toutes les mesures sont prises pour les y surprendre. Roquebrune craint que

ses camarades l'accusent d'abandon, de trahison peut-être, et regrette alors de n'avoir pas accepté la proposition généreuse de Henri; touchée de son désespoir Emilienne s'offre pour l'aider dans une tentative d'évasion. Grâce à elle, le colonel s'échappe de l'Ecole Militaire; il est blessé mais assez légèrement pour pouvoir se rendre à Bercy, où Emilienne l'a précédé pour le défendre contre ceux qui murmurent de son absence. Moigneville cependant a fait entourer le chantier et somme les bonapartistes de mettre bas les armes; pour réponse Roquebrune déplie le drapeau tricolore, défiant les soldats de tirer sur les couleurs illustrées par tant de victoires; ils jettent effectivement leurs armes, à la grande colère de Moigneville qui saisit un pistolet pour tirer sur le colonel, quand un coup de fusil le paie de ses perfidies. Bientôt des sonneries militaires se font entendre, puis des acclamations enthousiastes : c'est Napoléon qui paraît, escorté de toute une armée, pour serrer dans ses bras le fidèle Roquebrune, que la gloire consolera de son chagrin d'amour.

Sans grande originalité, ce drame intéressant et bien fait eut cent représentations fructueuses et mouvementées. Napoléon n'y figure qu'au dénouement; son apparition servait chaque soir de prétexte à une manifestation politique. On criait sur la scène : « Vive l'Empereur! », des voix faisaient écho dans la salle, et les bonapartistes se donnaient rendez-vous au théâtre où ils pouvaient, sans danger, formuler en deux mots leurs regrets et leurs espérances.

Paris, 1896: *1815*, drame historique en vers, en 11 tableaux, par le comte J. Esdouhard.

Sous un titre qui ne promet que l'histoire d'une année, l'auteur peint rapidement les souvenirs d'un quart de siècle. Les divers tableaux de son drame montrent effectivement l'Empereur quittant les Tuileries pour entreprendre sa dernière campagne, un salon du faubourg Saint-Germain où l'on déchire à belles dents l'usurpateur, le champ de bataille de Waterloo, le cabinet de Fouché où ce dernier prépare la chute définitive de son maître, l'avenue Marigny où bonapartistes et royalistes échangent des injures et des coups, la Malmaison où Napoléon fait ses adieux à sa famille et à ses généraux fidèles, la plaine de Grenelle où l'on fusille Labédoyère, Sainte-Hélène où Napoléon souffre et meurt, la vallée du tombeau enfin, où le maréchal Bertrand prend possession de ses glorieux restes pour les transporter en France.

Tout cela agencé sans grand art, écrit dans un style rarement élevé, et mettant en scène un Napoléon discoureur, emphatique, travesti à ce point qu'on le voit, au milieu des événements les plus tragiques, s'oublier en des entretiens amoureux avec la comtesse Walewska.

Nouveau-Concert, 6 octobre 1897 : *Paris en 1900, Vive la femme !* fantaisie revue en 1 acte, par Trebla, musique de Desmarquoy.

Sorte de prologue-revue ayant pour compère

un Napoléon fantaisiste imposé, paraît-il, par le directeur de l'établissement au trop docile auteur. Les couplets seuls de cet ouvrage sont imprimés; citons le dernier, chanté par Napoléon sur l'événement politique de l'année :

Peuples vaillants et glorieux,
O vous, la Russie et la France,
Vous avez prononcé tous deux
Le grand mot de double alliance,
Et quand fut prononcé ce mot,
A travers les nations du monde
On ressentit tout aussitôt
Comme une commotion profonde.
La Russie et la France
Travaillant désormais
Ensemble,
Pour maintenir le bon droit,
Frères ils montent tout droit,
Ils se tiennent par la main,
Maîtres du lendemain
L'univers respectueux
Doit compter avec eux.

Quels vers, dans la bouche d'un tel personnage!

Tours, Concert de la Scala, 3 mai 1898 : *L'Empereur et la Sentinelle,* pantomime en 1 acte, par ***.

Tableau mimé, qui n'était qu'une réédition de *Pierrot soldat*, représenté au Nouveau Cirque de Paris.

Théâtre Antoine, 3 juin 1898 : *Le Retour de l'Aigle*, épisode historique en 1 acte, par Georges de Labruyère.

Nous sommes à Lons-le-Saulnier, le matin du 14 mars 1815. Dans le salon de l'hôtel de *la Pomme d'Or*, encombré d'armes et d'effets militaires, le maréchal Ney dicte à son aide-de-camp, harassé comme lui, l'ordre de marche sur Mâcon des troupes destinées à aller à la rencontre de Napoléon, revenu de l'île d'Elbe. Au dehors, des soldats boivent et chantent avec les habitants. Ney, rallié à la royauté, est bien résolu à tenir le serment qu'il a fait à Louis XVIII de combattre l'ennemi de son trône ; il souffre pourtant d'être entouré d'officiers royalistes qui le détestent et qu'il méprise. De leur côté les troupes, remuées par la proclamation du golfe Jouan, paraissent peu disposées à traiter en ennemi leur ancien monarque ; un soldat gris se fait leur porte-parole et insulte le général de Bourmont qui essaie en vain de le faire arrêter. Ney se croit sûr de mener où il lui plaira les hommes habitués à lui obéir ; le malheur est qu'il ne sait, au fond de lui-même, quelle conduite tenir. Il a juré fidélité à Louis XVIII, mais comment oublier, affronter celui qui l'a fait ce qu'il est, et fermer l'oreille à la grande voix de la France qui acclame de nouveau le vainqueur du monde? Son devoir lui sera dicté par une bouche non suspecte. Les gardes nationaux de Lons-le-Saulnier lui amènent deux émissaires de l'Empereur, qu'ils ont surpris et quelque peu brutalisés ; l'un est un négociant de Lyon, dans l'autre Ney reconnaît avec stupéfaction son père qu'il n'a pas vu depuis onze années. L'émotion de son fils calmée, le vieillard, ancien soldat de Rosbach, s'acquitte du message dont Napoléon l'a chargé. Rentré en France pour rétablir la liberté, le héros veut avoir pour collaborateurs ses anciens lieutenants ; parmi ceux-là Ney surtout l'intéresse, et il a écrit de sa main une lettre promettant de le recevoir comme au lendemain de la Moskowa. Ney hésite encore, mais les objections qu'il ha-

sarde sont combattues par son père avec tant de chaleur, de patriotisme, que le maréchal fait ranger ses soldats en bataille, déclare devant eux la cause des Bourbons à jamais perdue et les conduit, au milieu d'un enthousiasme indescriptible, vers la phalange immortelle que l'Empereur guide sur Paris.

Scènes bien ordonnées, écrites d'un vigoureux style, qui méritaient et remportèrent un franc succès.

Concert de l'Epoque. 7 octobre 1898: *Les Grandes Manœuvres*, tableau militaire en 1 acte, par L. Battaille, Saint-Maurice et B. Lebreton.

Dans un village des Vosges, des soldats de la ligne prennent part aux manœuvres annuelles. Le hasard d'une marche les amène chez le père Mathias, bonhomme plus que centenaire, qui les accueille avec joie. Il a fait sous Napoléon la campagne de 1806 et a été décoré par le grand homme lui-même sur le champ de bataille d'Iéna. Comme il se plaît à rappeler ce souvenir de sa jeunesse, le fond de la grange s'éclaire et l'on aperçoit, en tableau-vivant-panorama, l'épisode où figura jadis le vieux brave. Au premier plan, Napoléon décore un vélite porteur d'un étendard prussien tandis que des grenadiers de la garde présentent les armes ; au second plan et au fond, des groupes d'ennemis et de français servent de cadre à ce tableau que saluent le vétéran et nos jeunes soldats.

Amusant défilé de scènes militaires traversées d'amourettes, cette pièce est un extrait des *Mines de blagues*, revue donnée à l'Alcazar d'hiver en 1895, et que nous avons signalée à sa date.

Gymnase, 12 octobre 1898 : *1807*, comédie en 1 acte, par Adolphe Aderer et Armand Ephraïm.

Fatiguée de l'exil, la marquise Charlotte de Fronsac, émigrée, est rentrée en France pour solliciter de Napoléon, par l'intermédiaire de Madame de Mélusay sa cousine, la faveur de rentrer dans ses biens patrimoniaux. L'Empereur y consent à la condition que Madame de Fronsac, qui est veuve et jolie, épousera un des officiers de sa garde. C'est au colonel Montcornet que la jeune femme est destinée. Montcornet est beau cavalier, il se présente avec de galantes façons, et Charlotte l'accueille d'autant plus volontiers qu'il sera fait comte de l'Empire le jour même du mariage. Mais, au cours du premier entretien, Montcornet, rappelant des souvenirs de jeunesse, révèle à Madame de Fronsac qu'il fut jadis marmiton dans la cuisine même des nobles parents de sa fiancée. Charlotte n'a point de préjugés, il lui semble un peu dur pourtant de reparaître dans son domaine au bras d'un de ses anciens domestiques ; elle demande, pour s'accoutumer à cette idée, un délai que le colonel blessé refuse. Tout est rompu, et l'aventure amuse un certain Hugues de Plessis-Fronsac, cousin de Charlotte et cavalier servant de Madame de Mélusay ; mais il en rit devant Montcornet lui-même et le colonel le provoque. Madame de Mélusay, terrifiée, ne voit qu'un moyen pour empêcher la rencontre : décider la veuve à faire amende honorable à Montcornet en acceptant sa main. La marquise est bonne parente, elle mande le colonel, le conquiert avec quelques paroles, et l'imprudent Hugues en est quitte pour se voir désarmé par deux fois. Montcornet sera comte, Charlotte confectionnera dans la cuisine familiale des crêpes au colonel, en remerciement de celles que le marmiton fit, quinze ans auparavant, à sa petite châtelaine.

Historiette vulgaire, mais présentée avec assez d'esprit pour valoir aux auteurs des bravos.

1898: *Le Roi de Rome*, pièce en 4 journées, avec prologue et épilogue, par Emile Pouvillon.

A Paris, le 29 mars 1814. La nuit est tombée; des gardes nationaux, qui viennent de relever un poste au palais des Tuileries, discourent sur les événements. Les uns, fatigués de la guerre qui tue leurs enfants et ruine leur commerce, font à contre-cœur le service qui leur est commandé; les autres, fanatisés par l'idée de patrie, se déclarent prêts à faire de leurs corps un rempart à l'Impératrice et au petit roi de Rome dont Napoléon leur a confié la garde. Tous s'interrompent pour voir passer les voitures amenant au palais les membres du conseil de régence; les dignitaires arrivent l'un après l'autre, salués de quolibets par un gamin que la foule applaudit, pendant que des royalistes pressés affichent, sur la guérite même du factionnaire, une proclamation du comte de Provence. Il y a, aux Tuileries, réunion d'importance. On est depuis six jours sans nouvelles de l'Empereur et de l'armée, et le conseil doit décider si l'Impératrice fuira ou non la capitale. C'est par des laquais aux écoutes que les avis des conseillers nous sont connus. Boulay de la Meurthe, Rovigo, Talleyrand s'opposent au départ, mais le roi Joseph lit une lettre de l'Empereur formulant une volonté contraire et le conseil décide que Marie-Louise et son fils gagneront, le lendemain même, Rambouillet. Au moment voulu l'Impératrice quitte avec résignation le palais où pendant trois ans elle a été la plus adulée des femmes, mais le petit roi, moins docile, refuse de marcher, s'accroche aux meubles, aux rideaux, avec des cris de protestation; il faut l'emporter dans le carrosse qui traverse la foule attristée et d'où ne part aucune acclamation.

Dix-sept ans passent. Nous sommes à Vienne, à l'ambassade anglaise où parade, brodée, galonnée, l'Europe diplomatique. L'ex-roi de Rome, devenu Franz, colonel autrichien et duc de Reichstadt, assiste au bal, sous l'œil du comte de Dietrichstein son gouverneur. Il est beau garçon quoique d'apparence frêle, mais d'allures assez indépendantes pour inquiéter le prince de Metternich, conseiller de l'empereur d'Autriche son grand-père. Le duc connaît l'histoire du héros qui lui a donné le jour et, malgré le soin qu'on a pris d'éteindre en lui toute ambition, il rêve de jouer à son tour un rôle sur la grande scène du monde. C'est la France surtout qui l'attire et il ne serait pas éloigné de tenter d'ébranler le trône où vient de monter Louis-Philippe. Marmont, à qui il s'ouvre de ce projet, lui conseille de ne pas tenter une aventure qui pourrait mal finir, mais une jeune femme lui prêche au contraire comme un devoir la revendication de la couronne française ; c'est la comtesse Camerata, cousine du duc ; elle a, avec le concours d'un homme dont elle donne l'adresse au jeune prince, préparé l'évasion de ce dernier qu'appelle la France entière. Craignant un piège de Metternich, le duc ne fait à sa cousine aucune promesse. Son ambition d'ailleurs est combattue par la première affection qu'ait ressentie son cœur, il aime la belle Olga de Melk, mariée au vieux maître des cérémonies de la cour, et en obtient un rendez-vous pendant ce bal qui lui réserve encore une émotion. Le comte de Prokesch, son ami, lui apprend en effet qu'il y a brouille entre le cabinet de Vienne et celui des Tuileries, et le pousse à soumettre à l'empereur les rêves que la diplomatie autrichienne pourrait réaliser. Mais, dans l'audience qu'on lui accorde, le grand-père, aidé par Metternich, détruit nettement, le lendemain, les illusions du petit-fils, qui déclare vouloir quitter les états autrichiens ; il n'en a pas le droit, et Metternich le lui rappelle avec ironie ; le duc exaspéré arrache ses épaulettes, crie son titre de Fran-

çais et marche le poing levé sur l'insolent, mais un spasme l'étouffe, il défaille, et c'est dans un sanglot que finit sa colère.

Résolu à tout pour se soustraire à la tyrannie de Metternich et conquérir la gloire, Franz de Reichstadt se rend le soir même chez l'homme que lui a désigné la comtesse Camerata. C'est le Français Chambert, ancien soldat de Napoléon qui, sous le nom de Giusti et un déguisement d'entomologiste, attend depuis six mois la visite du prince. Tout est prêt pour la fuite de ce dernier, et le plan de Chambert séduit par sa simplicité le duc qui l'adopte mais en remet l'exécution à vingt-quatre heures. Ce retard perdra tout. Franz ne l'a voulu que pour aller au rendez-vous fixé par Olga de Melk, il s'y montre préoccupé et la belle Allemande a bientôt fait de lui arracher l'aveu du départ décidé. Olga est amoureuse, elle craint de perdre à jamais Franz et le dénonce à la police de Vienne. Le duc mis aux arrêts est sommé, au nom de l'Empereur, de prendre par écrit l'engagement de ne plus faire acte de prétendant à la couronne de France ; il s'y refuse d'abord, mais Chambert, venu pour se concerter avec lui, est pris sous ses yeux, menacé de la cour martiale : on ne l'épargnera que si le prince signe la renonciation voulue par son grand-père. C'est la première fois que Franz de Reichstadt tient entre ses mains la vie d'un homme ; malgré Chambert, qui le prie de l'abandonner à son sort pour garder tous ses droits, il n'ose prendre ce viril parti et sauve son complice en écrivant l'abdication désirée par la cour d'Autriche. Cet incident force le duc à se juger lui-même ; soit infirmité physique, soit défaillance morale, il n'a décidément rien de l'homme de combat qu'il croyait être. Ses rêves d'amour et ses rêves de gloire s'envolent à la même heure, à quoi bon vivre alors ? Tandis que la police conduit à la frontière française Chambert désespéré, le duc fait seller un cheval et, par une pluie battante, se lance

dans la campagne. Il en revient avec une fièvre qui, pendant des mois, le mine, le torture et le couche enfin sur le lit où il meurt, un jour de tempête, dans la chambre du palais de Schœnbrunn occupée par son père après Austerlitz, et dans les bras de Marie-Louise, qui n'a pas mieux aimé Reichstadt qu'elle n'a compris Napoléon.

Il y a de l'intérêt, de l'émotion, dans cette histoire contée par jours, par heures, avec habileté, et dans un style un peu modernisé peut-être mais clair et de vivante allure. Son succès littéraire fut assez vif pour que l'idée vînt à un arrangeur de le transformer en succès dramatique.

Nouveau Théâtre, 10 janvier 1899: *Le Roi de Rome*, pièce en 5 actes et un prologue, par Emile Pouvillon et Armand d'Artois.

C'est le livre analysé dans les pages précédentes, avec agencement modifié par de nombreuses coupures et l'adjonction de quelques scènes épisodiques. Monté sans art et joué médiocrement par la plupart des artistes, ce drame n'en tint pas moins l'affiche pendant plus d'un trimestre, grâce à des situations émouvantes, au talent de M. de Max, principal interprète, et aux manifestations organisées, différentes fois, par les bonapartistes faisant servir à leurs espoirs l'évocation d'une ombre sympathique.

Le Roi de Rome, version Pouvillon-D'Artois, n'existe pas en librairie.

Odéon, 18 février 1899: *La Légende de l'Aigle*, en 1 acte, par Georges d'Esparbès

Au cours d'une matinée donnée à cette date, les comédiens de l'Odéon lurent, dans un décor de bivouac, quelques contes du livre publié par M. d'Esparbès en 1893. C'était une amabilité du directeur qui fêta, de cette façon, la croix récemment donnée à l'un de ses anciens camarades. *La Légende de l'Aigle* figure, de ce fait, au répertoire de la Société des Auteurs dramatiques, et, malgré sa forme exclusivement littéraire, nous avons cru devoir l'y relever.

Porte-Saint-Martin, 28 mars 1899: *Plus que Reine*, drame en 5 actes et un prologue (7 tableaux), par Emile Bergerat.

Le rideau se lève sur le jardin du Palais-Royal. On est au 12 vendémiaire de l'an IV, soit au 4 octobre 1795. Pendant que les jeunes dansent au bal des victimes, les personnages mûrs, commerçants, gardes nationaux, politiques, pérorent, discutent ou se gourment. Joséphine, vicomtesse de Beauharnais, rencontre là Talleyrand, rayé de la liste des émigrés par les soins du poète Chénier. Veuve avec deux enfants et pauvre, Joséphine, qui est royaliste, appelle de tous ses vœux un changement de régime; en attendant elle essaie de vendre le café que produit sa propriété de la Martinique. Talleyrand l'emmène en lui conseillant un second mariage que sa beauté rendra facile. Surviennent alors deux officiers; l'un est Bonaparte, l'autre Junot; ils sortent du restaurant des Frères-Provençaux et échangent leurs idées. Bonaparte, en disponibilité et sans argent, a reçu des ouvertures des comités royalistes qui préparent une insurrection contre la Con-

vention, il hésite et Junot, son camarade du siège de Toulon, n'a pas assez d'autorité pour le conseiller. Mais arrive de Marseille, sur la demande de Bonaparte, Lucien son frère. Lucien a été le guide, le protecteur du jeune général que l'on oublie et qui n'a pas les moyens de remplacer son uniforme usé; profondément républicain il détourne son frère soit d'écouter les royalistes, soit de partir pour l'Orient comme il en a l'idée. Tandis qu'il court à la Convention dans un but qu'on ignore, Joséphine revient au Palais-Royal; son carlin Fortuné s'est enfui et elle le demande avec des larmes à tous les échos. Bonaparte qu'elle aborde la trouve exquise, ils causent, échangeant leurs rêves. Lui croit à son étoile, elle a une foi complète dans la prédiction d'une vieille mulâtresse annonçant qu'un second mariage la ferait plus que reine. Puis le carlin perdu se retrouve, Lucien accourt chercher son frère pour le conduire au Comité de salut public qui le demande, et Bonaparte prend congé de celle dont il ignore le nom mais qu'il est certain de revoir.

Quatre ans s'écoulent. Bonaparte a reçu en Egypte des lettres de ses sœurs accusant d'infidélité Joséphine devenue sa femme. Furieux et jaloux, il veut la surprendre dans son hôtel de la rue Chantereine. Talleyrand a intérêt à servir Joséphine, il la prévient du retour probable du général, mais Madame Bonaparte, très fière d'un costume de Cléopâtre imaginé par elle, ne tient pas compte de l'avis et se rend au bal donné par Barras. A peine a-t-elle quitté son salon que Bonaparte y entre avec Lucien. Sa colère est grande et Lucien, qui n'aime pas Joséphine, espère bien qu'une rupture va s'ensuivre. Mais, sermonnée par Talleyrand, Joséphine accourt dans tout l'éclat de sa beauté. Enfermé dans sa chambre, Bonaparte résiste d'abord aux accents de la sirène, puis sa porte s'ouvre, et, vaincu, il presse avec emportement dans ses bras la femme qu'il aime malgré tout et qu'il s'engage à faire plus que reine.

Cinq ans plus tard. Réunie à la Malmaison la famille Bonaparte joue aux barres, par ordre du Premier Consul, dissimulant sous cette simplicité à la Plutarque les angoisses de son cœur. Il sait que le Sénat et les Cinq Cents vont venir lui offrir la couronne et l'apprend à sa femme. Celle-ci reçoit avec appréhension la nouvelle, la sorcière qui lui a prédit qu'elle serait plus que reine a limité à sept années la durée de son règne. Cela n'est pas pour arrêter Bonaparte qui accepte l'empire et, après avoir commandé à ses sœurs un respect profond pour Joséphine, conduit celle-ci à Notre-Dame où il pose lui-même la couronne sur son front.

Depuis trois ans elle est impératrice, la pauvre Joséphine, sans jouir de cette fortune sans exemple dans l'histoire. Napoléon, qui n'a point d'enfant d'elle, songe au divorce, d'autant plus que le petit Napoléon-Charles, fils de Louis, qu'il avait désigné pour héritier de l'empire, vient de mourir. Pour écarter le coup qui la menace, Joséphine songe à faire adopter à Napoléon un des enfants de son frère Lucien. Ce frère est en exil, à Rome, depuis le mariage qu'il a contracté sans l'assentiment du chef de la famille ; l'Impératrice le mande secrètement au château de Saint-Cloud et le met en présence de l'Empereur. Amical et autoritaire, Napoléon consent à désigner pour son successeur l'aîné des fils de Lucien, mais à la condition que la femme épousée malgré lui sera répudiée. Plein d'amour et d'estime pour sa compagne, Lucien la veut, à la cour, l'égale de ses belles-sœurs ; refusant le royaume que son frère lui offre, il fait le serment de rester quoi qu'il arrive fidèle à celle qui porte son nom. Furieux, Napoléon l'arrête, mais Joséphine le veut libre ; Lucien chassé retourne en exil et, l'Empereur, appelant Talleyrand, lui dicte une lettre pour demander au tsar Alexandre la main de la princesse Catherine, sa fille. Joséphine affolée prend la lettre, la déchire et tombe à moitié morte.

Elle n'a fait qu'ajourner le dénouement voulu par le maî-

tre du monde. Il se joue à Fontainebleau, un soir de novembre 1809, à l'issue d'une représentation à laquelle, pour braver les inimitiés qui grimacent autour d'elle, l'Impératrice assiste, coiffée de la couronne du sacre. Ce trait d'audace ne lui réussit guère; Napoléon irrité quitte le théâtre, et Joséphine n'a bientôt pour compagnie que ses dames d'honneur. Elle ne désespère pas cependant, et, parée avec art, ouvre la porte secrète qui communique de son appartement à celui de son époux; mais elle se heurte à une muraille que l'Empereur, craignant sa propre faiblesse, a fait construire le jour même. C'en est trop; la pauvre femme heurte contre les pierres son front chargé de la couronne, le sang ruisselle de sa tête. Aux cris d'une de ses femmes, Napoléon accourt; la vue de Joséphine blessée le bouleverse, il la prend dans ses bras en pleurant. Ces larmes, les premières qu'elle lui ait vu répandre, désarment l'Impératrice, elle signe l'acte de divorce et s'abat aux pieds du héros en criant : Vive Napoléon II! — « C'est encore toi qui le donnes à la France, ma bonne Joséphine », dit l'Empereur en la relevant.

Cette pièce, où abondent les arrangements de faits ou de caractères, n'en est pas moins une œuvre de mérite. Les cinq premiers tableaux, anecdotiques, séparés par de longs intervalles, constituent sa partie la plus faible; les deux derniers, enchaînés et pleins d'intérêt, sont au-dessus de la critique. Partout cependant l'auteur, dans son désir de rendre d'abord Joséphine sympathique, fait de Napoléon un personnage ambigu, déroutant, aussi loin de la légende populaire que de la vérité historique. Quoi qu'il en soit, écrit avec maîtrise, admirablement mis en scène et joué avec

un rare ensemble, *Plus que Reine* fit grand effet et produisit des recettes abondantes.

Cercle de l'Union Artistique, 11 juin 1899: *La Revue rétrospective*, en 3 actes et 6 tableaux, précédée d'un prologue, par le marquis Philippe de Massa.

Caduc et déplorant sa fin prochaine, le dix-neuvième siècle offre son âme au démon pour revivre ses premières années. La diablesse Méphista sort de dessous terre, pour le prendre au mot et devenir commère de la revue que tous deux passent dans des décors représentant la terrasse du jardin des Tuileries en 1802, le boulevard des Italiens en 1822, l'atelier d'Horace Vernet en 1840, le palais de Chantilly en 1899, et que termine, sur le coup de minuit, le traditionnel couplet au public.

Ce scénario banal amène surtout l'évocation de célébrités consacrées par le siècle qui s'achève. Bonaparte et Joséphine sont deux des silhouettes présentées au début de cette cinématographie dialoguée. Joséphine apparaît, au cours d'une fête donnée dans le jardin des Tuileries, pour recevoir les hypocrites compliments de Mesdames Talien et Récamier, puis lire à ces amies, sur l'air de *la Périchole*, une affectueuse missive écrite par son mari pendant la campagne d'Italie et qu'elle porte toujours sur elle comme un fétiche. Vient ensuite Bonaparte, Consul à vie; il congratule sa garde, salue les invités de Joséphine, et offre à celle-ci le divertissement d'une retraite aux flambeaux

suivie d'un ballet. L'apparition du couple historique n'est là, comme on voit, qu'un prétexte à fredon et à mise en scène.

Casino d'Aix-les-Bains, 27 août 1899 : *Le Pape et l'Empereur*, drame en 1 acte, par Jacques des Gachons (avec Georges Vanor).

La scène se passe dans un salon de l'appartement de Pie VII, au palais de Fontainebleau, le 25 janvier 1813. Prisonnier de Napoléon, le Pape, vieux et malade, est en butte aux instances de cardinaux qui le pressent de se réconcilier avec l'Empereur en acceptant le nouveau Concordat voulu par celui-ci. Pie VII repousse formellement ces conseils dictés surtout par le désir de plaire au maître du monde. Mais voici que Napoléon, à l'issue d'une partie de chasse chez le prince de Wagram, se présente lui-même au Souverain Pontife. Il est accompagné de Marie-Louise, qui baise l'anneau de Saint-Pierre et se retire avec ses dames pour changer de costume. Restés seuls, l'Empereur et le Pape discutent une dernière fois le traité en suspens. Napoléon, qui a fait son fils roi de Rome, veut imposer à Pie VII l'abandon du pouvoir temporel. Le Pape résiste, mais l'Empereur, tour à tour aimable et violent, le presse, l'étourdit, le fascine, tant et si bien que, lassé, le vieillard consent, en considération de l'état de l'Eglise, à ce qu'on lui demande. C'est devant Marie-Louise et la cour, en habits de fête, qu'est signé le Concordat qui donne à Napoléon satisfaction complète, en enlevant à Pie VII le droit de résider dans la ville éternelle et d'importantes prérogatives.

C'est *le Dialogue* d'Alfred de Vigny, encadré de détails fournis par l'histoire. La pièce, intéressante, met dans la bouche des deux person-

nages des phrases toujours vraisemblables; on ne saurait demander plus à la version dramatisée de faits qui n'eurent aucun témoin.

1899 : *Brumaire*, scènes historiques de l'an VIII (1799), par Edouard Noël.

Nous sommes au mois de vendémiaire de la huitième année républicaine. Le Directoire, méprisable et méprisé, est journellement insulté dans les rues par les commerçants accablés d'impôts, les patriotes suspectés et les royalistes enhardis par le sentiment public. Philosophes ou cyniques, les Directeurs n'en soignent pas moins leurs intérêts particuliers ; Gohier pérore, Roger-Ducos intrigue, Moulins agiote, Sieyès rédige la constitution à laquelle il rêve d'attacher son nom, et Barras, dont le faste insulte à la misère générale, poursuit de ses galanteries la jeune Adrienne de Brillanne, veuve d'un général et fiancée de Maxime, fils du jacobin Le Planté. Maxime est en Egypte avec Bonaparte, pour lequel Adrienne, quoique royaliste, ressent l'admiration la plus profonde. Si loin qu'il soit de la France, Bonaparte inquiète les cinq Directeurs. Les uns songent à le rappeler d'Egypte ; les autres, parmi lesquels Barras, s'y opposent par crainte de la popularité dont jouit le général et qui pourrait, pour leur gouvernement, avoir quelque danger. Leur surprise est grande quand ils apprennent, en même temps, la victoire remportée à Aboukir par Bonaparte et le débarquement de celui-ci dans l'île de Corse. Moulins, furieux, parle de faire arrêter, juger et condamner, comme déserteur, le gênant capitaine; mais Gohier et Sieyès décident d'attendre les explications de Bonaparte lui-même, tandis que Barras, pratique et prévoyant, joue à la Bourse sur la nouvelle non publiée et prévient secrètement Joséphine de l'arrivée prochaine de son mari.

D'Ajaccio à Paris Bonaparte effectue un voyage triomphal. Si gênant qu'il leur semble, les Directeurs n'osent faire mauvaise figure au vainqueur acclamé par la France entière, et le reçoivent en audience solennelle sans exiger aucune raison de son retour inopiné. Bonaparte jure là de ne tirer l'épée que pour défendre la République, et reçoit l'accolade de ceux qui rêvent sa perte et qu'il se promet, lui, de chasser du pouvoir. Adrienne de Brillanne a été la première à féliciter, chez lui, le héros d'Egypte. Maxime Le Planté n'a point accompagné son général, mais, à l'insu de ce dernier, il rentre en France, un mois plus tard, avec mission de remettre au Directoire des papiers envoyés par Kléber. Maxime trouve, en arrivant, le brevet de colonel qu'a sollicité pour lui Barras, soucieux de plaire à Adrienne, mais il se heurte aussi à des propos présentant sa fiancée comme une des maîtresses du galant Directeur. C'est Barras qui a mis en circulation les bruits compromettants pour Adrienne; celle-ci, après avoir souffleté le calomniateur de son mépris, n'a pas de peine à se justifier vis-à-vis de Maxime qui fixe leur union au 18 brumaire. Mais Madame de Brillanne apprend, d'un mameluck ramené d'Orient par son futur, que les papiers confiés à Maxime accusent Bonaparte d'avoir abandonné l'armée dans un complet dénuement et d'être parti d'Egypte avec la complicité des Anglais pour renverser le Directoire. Bien que fausses, ces accusations pourraient nuire à Bonaparte qui, sachant à quel point Adrienne lui est dévouée, lui demande d'empêcher que les fâcheux papiers parviennent au Directoire. Maxime adore sa fiancée, mais il a trop le sentiment du devoir pour remettre, comme elle le lui demande, l'envoi de Kléber à Bonaparte. Farouche démocrate comme son père, il estime d'ailleurs que le général se déshonorerait en tentant quelque chose contre le gouvernement, et décide de porter sans délai au Directoire les documents confiés à son honneur. Ces documents lui sont, à point nommé, volés par

le mameluck qui le premier en a signalé l'importance, et le colonel est bien obligé de laisser libre cours aux événements.

Décidé à remplacer le Directoire par un gouvernement honnête et fort, Bonaparte recrute un peu partout les concours dont il a besoin. Sauf les Jacobins, le peuple est pour lui; les généraux, sauf Bernadotte et Jourdan, sont prêts à le suivre ; à l'exception d'Aréna, de Le Planté et de quelques autres le parlement laissera faire; trois des Directeurs enfin, gagnés par des promesses, prêteront les mains à leurs propres funérailles. C'est le 18 brumaire qu'on a choisi pour le coup d'Etat projeté. Dès le matin, sous prétexte d'assurer l'exécution du décret des Anciens ordonnant le transfert à Saint-Cloud du Corps Législatif, Bonaparte réunit chez lui les généraux dont il est sûr et part à leur tête, aux cris de *Vive l'armée!* poussés par les Parisiens enfiévrés, pour se rendre aux Tuileries. Par les soins de ses amis, les Directeurs récalcitrants, Gohier et Moulins, ont été mis sous clef dans leurs appartements du Luxembourg; Barras, trop compromettant, a donné la démission qu'on exigeait de lui; Sieyès et Roger-Ducos faisant partie de l'état-major qui l'escorte, le Directoire en fait n'existe plus quand Bonaparte se présente devant le Conseil des Anciens pour jurer le salut de la République. Reçu avec acclamations il prendra le lendemain, avec ses frères d'armes, le chemin de Saint-Cloud où doit se jouer la grande partie.

Le 18 brumaire, on le sait, est la date fixée pour le mariage d'Adrienne de Brillanne avec Maxime Le Planté. Mis au courant, par Aréna, de la révolution commencée, Maxime arrive de très méchante humeur chez sa fiancée, où l'attendent des aristocrates qui, croyant Bonaparte acquis à leur cause, ne se gênent pas pour crier d'avance : *Vive le roi !* Le colonel outré répond à cette manifestation par des phrases enflammées contre le soldat factieux dont, à son avis, le peuple déjouera bientôt les projets criminels, puis, sollicitant

d'Adrienne un entretien particulier, somme celle-ci de restituer les papiers qu'il l'accuse de lui avoir dérobés. Forte de son innocence, la jeune femme résiste aux prières de son fiancé comme aux menaces qui les suivent. Maxime alors reprend devant tous sa parole, de telle façon que le royaliste Hautecœur, cousin d'Adrienne, le traite de lâche; une rencontre mortelle s'en suivra.

Cependant, le 19 brumaire, Bonaparte se rend, comme il l'a décidé, à Saint-Cloud, où les Anciens et les Cinq-Cents tiennent séance. Dans la première de ces assemblées il parle, sans que son discours ait un bien clair résultat; dans la seconde, présidée par son frère Lucien, il est, malgré les efforts de ce dernier, insulté, menacé de poignards, si bien qu'il se résout à employer la force ouverte contre ceux qui parlent de le mettre hors la loi. Devant les baïonnettes des grenadiers envahissant l'Orangerie sous la conduite de Murat et de Leclerc, les parlementaires sautent par les fenêtres et cherchent asile dans les bois de Saint-Cloud : la constitution de l'an III a vécu.

Au cours de cet événement, Maxime Le Planté a trouvé moyen de jeter à la face de Bonaparte des injures qui l'ont fait arrêter; un ami, par bonheur, lui rend sur parole une liberté momentanée, dont il use pour se rendre dans la clairière où l'attendent Hautecœur et ses témoins. Deux balles sont échangées; Maxime, atteint dans la région du cœur, meurt en refusant d'absoudre Adrienne accourue et en léguant à son père le soin de venger la République. — Pendant que Bonaparte, maître de la situation, se fait Premier Consul assisté de deux collègues n'ayant que voix consultative, les Jacobins, conduits par le général Jourdan, le représentant du peuple Aréna, le sculpteur Cerrachi et le peintre Topino-Lebrun projettent, comme représailles du 19 brumaire, de conduire au Panthéon la dépouille mortelle de Maxime Le Planté. Un déploiement considérable de troupes les contraint

à suivre un autre itinéraire, pour ne pas exposer à la mitraille le corps de leur ami. Quand le cortège se met en marche, au chant du chœur des Girondins, Adrienne de Brillanne, dont la douleur et le remords ont troublé la raison, survient dans l'espoir de donner à Maxime le baiser d'adieu. — « Inclinez vous, citoyenne, lui dit solennellement le général Jourdan, laissez passer les funérailles de la Liberté! »

L'auteur s'est inspiré de Léonard Gallois et de la vicomtesse de Chamilly pour ce *Brumaire* où, comme dans *les Cent Jours* publiés en 1895, l'histoire et le roman marchent parallèlement; mais un roman plus pâle et une histoire moins vraie que dans son premier livre. Pour affirmer sans doute ses sentiments républicains, le dramaturge dote le fictif personnage de Maxime de la sérénité, du courage, de toutes les vertus qu'il conteste au personnage réel de Bonaparte, diminué sans raison et contre toute justice. Le coup d'Etat que la situation commandait et que les contemporains du héros ont absous, est, en ces tableaux, présenté comme le plus coupable et le plus funeste des attentats; c'est juger le 18 brumaire à travers les deux Empires, pour avoir un motif de pleurer bruyamment la Liberté, que nul ne tua, pour cette bonne raison qu'elle n'était, sous le Directoire, qu'une trompeuse étiquette.

Brumaire clôt, au 31 décembre 1899, la très longue liste des pièces de théâtre consacrées à Napoléon ou à l'Empire. D'autres suivront sans doute; que diront-elles, qui n'ait été plusieurs fois dit sur l'homme et sur son règne? Œuvres d'artistes ou de faiseurs, d'enthousiasme ou de spéculation, rien ne peut désormais grossir utilement la superbe moisson que nous avons inventoriée dans un esprit d'admiration sincère pour le puissant génie qui fit pendant quinze ans, de notre France, la reine invincible du monde.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES PIÈCES CITÉES DANS CE VOLUME

Achille plongé dans le Styx, ou l'Oracle de Calchas . . . 250
Adieux de Fontainebleau 394
Ah! la pau... la pau... la pau 471
A l'hôtel Chantereine 427
Amour et la Paix (l') 9
Anglais à Paris (l'), ou la Paix de 1802 89
Année qui passe (l') 487
Anniversaire du couronnement de S. M. l'Empereur Napoléon, ou les Deux mariages 169
Anniversaire d'un grand homme (l') 94
Apothéose du duc de Montebello (l') 223
A quelque chose malheur est bon, ou la Princesse de Wurtemberg 344
Arrivée des troupes françaises (l'), ou Il était temps . . . 181
Arrivée du héros (l') 97
Arsenal d'Inspruck (l'), ou les Drapeaux du 76e de ligne . 223
Artémise française (l'), ou les Heureux effets de la paix . 68
Asile du silence (l'), ou Gloire et Sagesse 251
Assassinat (l') 309
Assassinat de Bonaparte, ou la Journée de Saint-Cloud . 52
Auberge du Petit Caporal (l') 368
Augereau, ou les Volontaires de la République 459
Austerlitz 351
Auteur et sa servante (l') 241

Avant-poste en 1807 (Un). 352
Avant-postes (les), ou l'Armistice. 59
A 21 ans ! ou l'Agonie de Schœnbrunn 316

Barrière Clichy (la) 414
Bataille d'Aboukir (la) 431
Bataille d'Aboukir (la), ou les Arabes du désert 179
Bataille d'Austerlitz (la). 133
Bataille d'Austerlitz (la), ou la Journée mémorable des trois Empereurs 131
Bataille d'Austerlitz (la), ou (la) Mémorable journée des trois Empereurs 130
Bataille d'Austerlitz (le), où le Soldat français tel qu'il est . 125
Bataille de la Moskowa (la), ou l'Orpheline de la Bérésina . 370
Bataille de Marengo (la) 94
Bataille de Marengo (la), ou la Conquête de l'Italie . . . 54
Bataille de Montmirail (la) 376
Bataille de Roverbella (la), ou Buonaparte en Italie. . . . 3
Bataille de Wagram (la), ou l'Apothéose du duc de Montebello. 257
Bataille des Pyramides (la), ou Zanoubé et Floricourt . . 93
Bataille des trois empereurs (la). 121
Bateliers du Niémen (la) 164
Belle Espagnole (la), ou l'Entrée triomphale des Français à Madrid. 184
Belle Espagnole (la), ou les Deux Ermites blancs. 179
Berceau (le) 232
Berceau céleste (le), ou les Vœux de Rome 238
Berceau de Virgile (le), ou les Bergers de Mantoue . . . 59
Bienfait récompensé (le), ou la Suite de la Bataille d'Austerlitz. 128
Bienfaits de la paix (les) 83
Bientôt la paix, ou la Voiture cassée 56
Blagues et Bourdes 488
Blancs-Becs (les). 381
Bonaparte à l'Ecole de Brienne, ou le Petit Caporal 287, 426, 455. . . . . .
Bonaparte à Lyon, ou Mon rêve dans la nuit du 9 au 10 mars dernier. 269
Bonaparte à Malte. 40
Bonaparte à Milan 350

Bonaparte au siège de Toulon 490
Bonaparte en Egypte, par Labrousse et Fournier 417
Bonaparte en Egypte, par Battaille et Garnier 479
Bonaparte et Mademoiselle Clairon. 448
Bonaparte, lieutenant d'artillerie, ou 1789 et 1800. . . . 285
Bonaparte, ou les Premières pages d'une grande histoire . 404
Bon ménage de par l'Empereur (Un) 383
Bonne nouvelle (la), ou le Bouquet à Bonaparte. 96
Bonne nouvelle (la), ou le Premier arrivé. 227
Bourgeoises parisiennes (les), ou la Fête de la paix . . . 195
Braves morts pour la liberté en présence de Napoléon et de Louis XVIII aux Champs-Elysées (les). 283
Brevets (les), ou le Départ des élèves de Saint-Cyr pour l'armée 99
Bruits de paix (les). 6
Brumaire 518
Bulletin de la Grande-Armée (Un) 348
Buonaparte, ou la Bataille d'Arcole 33
Buonaparte, ou l'Abus de l'abdication. 269

Cadoudal, ou la Machine infernale 330
Café de la Paix (le), ou la Fin d'une partie de bataille . . 75
Café d'une petite ville (le) 80, 81
Café politique (le) 193
Cagotisme et Liberté, ou les Deux semestres 303
Canon et les cloches (le), ou l'Heureux carillon 240
Capitaine Floréal (le). 491
Caporal Schlag (le), ou la Ferme de Muldorf 188
Carnot l'Apothéose. 484
Cendres de Napoléon (les) 367
Cendres de Napoléon (les), ou le Retour en France. . . . 372
Cent Jours (les) 403
Cent un coups de canon, ou le Signal désiré. 244
Chansonnier de la Grande-Armée (le) 182
Chansonnier de la paix (le). 65, 76
Chant de victoire 147
Chant des vengeances (le). 38
Chantier du Petit Caporal (le). 463
Charles Martel, ou la France sauvée 262
Château des Sept Tours (le). 394
Chemin de Berlin (le), ou Halte militaire. 147

Chérubin, ou le Page de Napoléon 341
Chevaux du Carrousel (les) 360
Chute de l'Empire (la) 348
Cinq mai (le) 386
Cocher de Napoléon (le) 295
Code Napoléon (le) 388
Colonel Roquebrune (le) 499
Colonne de Rosbach (la) 227
Compagnons de Jéhu (les) 432
Congé (le) 271
Congé (le), ou la Fête du vieux soldat 89
Conseil des dieux (le) 225
Conseil des fées (le) 238
Conspiration de Malet (la), ou Une nuit de l'Empire . . . 403
Conspiration du général Malet (la) 463
Consulat et l'Empire (le) 425
Corneille au Capitole 247
Cosaque au village (le) 262
Couronnes (les) 215
Cousin d'un grand homme (le) 367
Cri de vengeance contre les Anglais (le) 28
Croyance d'un soldat (la) 389

Dame de l'Empire (Une) 331
Déjeuner de Napoléon (Un) 373
Dénouement impromptu (le) 126
Départ de Berlin du 2e corps d'armée pour la Pologne . . 152
Départ des Français pour l'Angleterre (le) 32
Départ du général français de l'île de Malte (le) 40
Dernier Bulletin (le), ou la Paix 128
Dernier vœu de l'Empereur (le) 372
Dernier vœu de l'Empereur (le), ou la Translation des cendres de Napoléon 380
Derniers efforts du génie du mal (les), ou la Fin politique de Buonaparte 274
Desaix 464
Descente de Bonaparte en Egypte (la) 91
Descente de Bonaparte en Egypte (la), ou la Conquête d'Alexandrie 42
Descente en Angleterre 25
Désirée, ou la Paix du village 70

Deux Empereurs 402
Deux n'en font qu'un (les) 138
Dialogue inconnu 497
Dîner d'un héros (le) 31
Dîner par victoire (Un) 157
Divertissement 123
Divorce sous l'Empire (Un) 411
Dix-huit brumaire (le), par Dumas et Maurice 82
Dix-huit brumaire (le), par la Vicomtesse de Chamilly . . 282
Dots (les), ou la Fête du 11 frimaire 112
Dragées (les), ou le Confiseur du Grand Monarque . . . 248
Duc d'Enghien (le) 322
Duc de Reischstadt (le) 321

Elle est faite, ou les Paris 76
Embarquement de Brest (l') 32
Empereur (l'), par Lepoitevin Saint-Alme 301
Empereur (l'), par Grandmougin 472
Empereur et la sentinelle (l') 504
Empereur et le soldat (l'), ou le 5 mai 1821 347
Empire (l'), par Jouy 327
Empire (l'), par F. Laloue et F. Labrousse 393
Emprunt contre l'Angleterre (l') 30
Encore un pas de fait, ou la Paix avec l'Empire 66
Enfant de giberne (l') 356
Enfant de Mars et de Flore (l'), ou le Camp de Cythère . 236
Enfant d'Hercule (l'), ou les Deux Temples 241
Enfin, nous y voilà! 62, 75
Entrée des Français à Madrid (l') 185
Entrée des Français au Kaire (l') 304
Entrevue de Buonaparte et du prince Charles (l') 8
Entrevue (l'), ou les Deux Impératrices 309
Epée (l'), ou le Général et ses soldats 20
Epopée (l') 461
Espagne régénérée (l') 183
Espoir réalisé (l'), ou la Suite du Mariage de La Valeur . 231
Esquisse d'un grand tableau (l'), ou le Café de la Réunion . 67
Evénements de l'Espagne (les), ou la Prise de Madrid par les Français 186

Famille des guerriers (la) 158

Famille Moscovite (la) 257
Ferme de Montmirail (la) 364
Fête civique célébrée à l'Odéon 10
Fête de la Paix (la) 17
Fête de la paix (la), ou les Elèves de Saint-Cyr à Marengo . 90
Fête de Mars (la) 194
Fête de Meudon (la) 220
Fête de Saint-Cloud (la) 163
Fête de village (une), ou Des bienfaits pour tout le monde . 213
Fête d'Oudenbourg (la) 107
Fête du château (la) 225
Fête du village (la), ou l'Heureux militaire 239
Fête impromptu (la), par De Rougemont 224
Fête impromptu (la), par Beauderette 241
Fêtes de Mars et de Vénus (les) 34
Fêtes françaises (les), ou Paris en miniature 218
Fils de l'Empereur (le), par Ch. Dupeuty, Fontan et Cogniard 319
Fils de l'Empereur (le), par Valory et Saint-Gervais . . . 320
Fils de l'Homme (le) 302
Fils de Napoléon (le) 489
Fils du grand homme (Un) 355
Fin de Murat (la) 310
Fin du monde (la), ou la Comète 31
Finis coronat opus 275
Flottille (la) 100
Folle de la Bérésina (la) 338
Folle de Waterloo (la) 362
Fortunas, ou le Nouveau d'Assas à la prise de l'île sous Dantzick 165
Français à Erfurth (les) 148
Français à Lisbonne (les) 452
Français dans le Tyrol (les) 134
Français en Angleterre (les) 41
Français en Pologne (les) 173
France et l'Italie au pied des Alpes (la) 196

Gaîté française (la), ou Il nous l'avait promis 160
Gaîtés de l'année (les) 488
Général*** (le) 398
Général Bonaparte (le) 435

Général chez le charbonnier (le) 29
Génie de la paix (le), ou la France et l'Autriche réunies . 210
Génie français (le), ou Amour et Reconnaissance 98
Georges le taquin, ou le Brasseur de l'île des Cygnes. . . 99
Girouette de Saint-Cloud (la) 49
Gloire et l'Amour (la), ou l'Anglais vaincu. 104
Grande conversion de Buonaparte 270
Grande famille (la), ou la France en miniature 253
Grandes manœuvres (les) 506
Grands siècles (les) 427
Grenadier de l'île d'Elbe (le) 312
Grenadier de Wagram (le). 311
Grenoble à tort et à travers. 458
Guerre de Russie (la). 357
Guerre pour la paix (la). 125
Guillaume-le-Conquérant 103
Guinguette (la), ou Réjouissances pour la paix. . . . 63, 139

Hercule Gaulois (l') 214
Hermann et Thusnelda. 216
Héroïnes de Belfort (les) 264
Héros à Bayonne (le) 175
Héros de retour d'Egypte (le). 46
Heure à la Malmaison (Une), ou le Page de Joséphine. . 340
Heureuse gageure (l') 234
Heureuse journée (l') 71
Heureuse nouvelle (l'), par Saint-Just 16
Heureuse nouvelle (l'), par Ruelle. 172
Heureux jour (l'), ou le 19 mars 174
Heureux jour (l'), ou les Cinq mariages 217
Heureux retour (l') 46
Heureux retour (l'), ou la Paix 73
Histoire des écoles (l') 390
Histoire d'un drapeau (l'). 436
Hommage de la Dyle (l'). 217
Hommage impromptu (l') 109
Homme du destin (l') 225
Homme du destin (l'), ou Huit époques de la vie de Napoléon 354
Homme du siècle (l') 327
Hommes comme il y en a peu (les), ou les Préparatifs . . 87

Honnête cosaque (l'), ou Croyez ça et buvez de l'eau . . 263
Hôtel de la Paix, rue de la Victoire (l') 156
Hymne sur la paix 14

Ile d'Elbe (l'), ou le Soldat de la vieille garde 314
Il ne faut point parler de corde devant un pendu. 345
Il ne partira pas 81
Impératrice Joséphine (l'). 311
Impromptu de Neuilly (l') 153
Impromptu du cœur (l'). 218
Inauguration du temple de la Victoire (l'). 152
Intermède 137

Jardin d'Olivier (le), ou le Jour des relevailles 249
Jardinier de Schœnbrunn (le), ou le Bouquet de noces . 214
Jeanne Hachette, ou le Siège de Beauvais 262
Jeune et la Vieille garde (la) 389
Jeune Russe (le), ou la Paix. 64
Joachim Murat. 310
Jocrisse à Saint-Cloud. 53
Jolies filles de Stilberg (les), ou les Pages de l'Empereur 382
Joséphine, ou le Retour de Wagram. 300
Joséphine d'Amiens, ou l'Arrivée du héros dans cette ville . 94
Journaliste (le), ou la Fête à l'impromptu. 145
Journée au camp de Bruges (Une) 107
Journée d'Austerlitz (la), ou la Bataille des trois empereurs 132
Journée de Saint-Cloud (la). 51
Journée de Saint-Cloud (la), ou le 19 brumaire 50
Journée de Saint-Cloud (la), ou les Projets à vau-l'eau. 53
Journée des trois Empereurs (la), ou la Bataille d'Austerlitz 131
Joyeuse entrée (la). 97
Juif-Errant (le) 332

Kléber. 456

Lac au père Guillaume (le), ou la Querelle de famille . . 74
Lady Vapora, ou l'Anglaise à Pantin 140

Lanterne de Diogène (la) 170
Lauriers-Rose (les), ou le Tribut du village 222
Légende de l'Aigle (la) 511
L'Epousera-t-il? ou la Prise de Vienne 117
Liberté des mers (la). 95
Lion amoureux (le). 450
Louis XIV et Napoléon, ou les Cloches et le Tambour . . 410
Lucas Mannequin. 272

Macaronis (les) 58
Madame Sans-Gêne 468
Madame s'enchaîne, ou l'Empois à la cour 481
Madame s'en gêne et Monsieur s'en fiche 481
Malet, ou Une conspiration sous l'Empire. 280
Malet, ou la Conspiration de 1812. 311
Malmaison et Sainte-Hélène 307
Malmaison, ou l'Empire et le Divorce. 308
Mamelucks (les), ou Napoléon en Egypte 429
Manie des trônes (la), ou les Rois et les Reines de contrebande 273
Manuella, ou les Français en Catalogne 407
Marceau, ou les Enfants de la République 398
Marché aux Fleurs (le) 201
Maréchal Brune (le), ou la Terreur de 1815. 308
Maréchal de l'Empire (le). 348
Maréchal de Villars (le), ou la Bataille de Denain 262
Maréchal Ney (le) 397
Maréchaux de l'Empire (les) 429
Marengo, par *** 394
Marengo, par A. d'Ennery 444
Mariage à la paix (le). 18
Mariage de Charlemagne (le) 221
Mariage de La Valeur (le). 201
Mariage de Mars et d'Astrée (le) 75
Mariage des Grenadiers (le), ou l'Auberge de Munich . . 162
Mariage inattendu (le) 112
Mariage sous l'Empire (Un). 342
Marie-Louise (les), ou la Champagne en 1814. 421
Mariniers de Saint-Cloud (les) 48
Mars au Parnasse, ou la Paix partout. 86
Martyr de Sainte-Hélène (le). 391

Martyre de Napoléon Ier 453
Masséna, l'enfant chéri de la Victoire 423
Matinée au camp (Une), ou les Petits bateaux 107
Mémorial de Sainte-Hélène (le) 418
Mère et son fils (Une) 314
Meunier et le Chansonnier (le) 205
1814 478
1814, ou le Pensionnat de Montereau 346
1815 502
1815 et 1840, ou les Deux Retours de Napoléon 385
1807 506
Milord Biftec, ou les Traités de Tilsitt 172
1796, ou Un thé chez Barras 391
Mines de blagues (les) 493
Mœurs de l'Empire (les), ou les Vices à la mode 272
Mon Empereur, ou la Leçon d'histoire du soldat 435
Monsieur Blome, ou la Suite de la Colonne de Rosback . 160
Monsieur Caponin 263
Monsieur Durelief, ou Petite Revue des embellissements de Paris 219
Montmirail 406
Mort de Napoléon (la) 371
Mort de Napoléon Ier (la), par *** 440
Mort de Napoléon Ier (la), par *** 449
Mort de Napoléon Ier (la), ou la Consécration du malheur . 455
Mort du duc d'Enghien (la), par *** 277
Mort du duc d'Enghien (la), par L. Hennique 462
Mort du Roi de Rome (la) 317
Murat 310
Mylord Go, ou le 18 Brumaire 110

Naissance du fils de Charlemagne (la) 241
Naissance et Convalescence 252
Napoléon, par Viennet 279
Napoléon, par Anicet Bourgeois et F. Cornu 289
Napoléon, par John Harriot 335
Napoléon, par Dumersan et Antony Béraud 358
Napoléon, par Martin-Laya 475
Napoléon, par Bernardi et Thalès 481
Napoléon, par André Chadourne 478
Napoléon, par F. Meynet et Gabriel Didier 488

Napoléon à Berlin 369
Napoléon à Berlin, ou la Redingote grise 290
Napoléon à Brienne 294
Napoléon à la bataille d'Austerlitz 382
Napoléon à Modène, ou Un mariage sous l'Empire . . . 439
Napoléon à Sainte-Hélène. 293
Napoléon à Troyes 490
Napoléon au bivouac d'Austerlitz 431
Napoléon aux Tuileries 305
Napoléon Bonaparte, ou Trente ans de l'histoire de France 305
Napoléon empereur 408
Napoléon en Egypte, ou la Bataille des Pyramides . . . 297
Napoléon en 1814 347
Napoléon en Paradis 298
Napoléon et Joséphine 401
Napoléon et l'Abbé Bonaparte 482
Napoléon et l'Empire 315
Napoléon et Talma. 325
Napoléon intime 482
Napoléon, l'Empire et la République 315
Napoléon malgré lui 497
Napoléon, ou Berlin, Paris et Sainte-Hélène 301
Napoléon, ou la Vie d'un grand homme. 296
Napoléon, ou l'Empereur et le Colonel 363
Napoléon, ou Schœnbrunn et Sainte-Hélène. 292
Nourrice du Roi de Rome (la) 333
Nous allons le voir, ou la Répétition générale d'une grande fête 176
Nous les revoyons, ou la Fête des braves. 267
Nouveau Réveil d'Epiménide (le) 139
Nouveaux bruits de paix (les), ou la Fête de village . . . 61
Nouvelle cacophonie (la), ou Faites donc aussi la paix . . 7
Nouvelle inattendue (la), ou la Reprise de l'Italie 54
Nouvelle pupille (la) 52
Nouvelle télégraphique (la) 230
Nouvelles réjouissances (les), ou l'Impromptu de Nanterre. 249
Nouvellistes de Pantin (les), ou le Retour inattendu . . . 46
Nuit de Waterloo (la) 380
Nuit d'Ulm (Une) 122
Nuit du Midi (Une) 309

Officier de quinze ans (l'). 242
Olympe (l'), Vienne, Paris et Rome 235
On en a mis partout 488
On parlera de sa gloire 448
Opéra au village (l'), ou la Fête impromptu 155
Oracle du destin (l'), ou le Présent des Dieux 243
Ordre de l'Empereur (Un) 388
Oriflamme (l') 261
Orpheline de Waterloo (l') 396

Pages de l'Empereur (les) 390
Paix (la), par Martainville 7
Paix (la), par Aude 15
Paix (la), par *** 16
Paix (la), par Dorvo 79
Paix (la), par D'Azzia 83
Paix (la), par Aude et Eugène 129
Paix (la), par Gouget et Bonnetty 159
Paix (la), par De Rougemont 192
Paix amenant le bonheur (la) 171
Paix avec les puissances du Nord (la) 172
Paix dans la Manche (la) 80
Paix en ménage (la) 192
Paix et l'Amour (la) 20
Paix et l'Hymen (la), ou le Guerrier récompensé 83
Paix (la), ou Il était temps 64
Paix (la), ou la Maison des honnêtes gens 6
Paix (la), ou la Soirée d'une guinguette 193
Paix (la), ou le Mariage de Rosine 84
Paix (la), ou le Retour 69
Paix (la), ou le Retour du bon fils 66
Paix (la), ou le Triomphe de l'Humanité 23
Paix (la), ou le Triomphe de Mars 84
Paix (la), ou l'Heureux retour 161
Pape allant en guerre (le) 5
Pape et l'Empereur (le) 517
Pari (le) 13
Paris 426
Paris en 1900 503
Paris illuminé, ou le Retour de Marengo 57
Paris-Trianon 487

Passage du Danube (le), ou la Déroute inattendue des Autrichiens 189
Passage du Mont Saint-Bernard (le) 196
Passage du pont de Lodi (le) 212
Passé (le), le Présent et l'Avenir, ou la France en 1804 . 448
Perruquier de l'Empereur (le) 376
Peste de Jaffa (la), ou les Français en Egypte 375
Petit Chapeau (le), ou le Rêve d'un soldat 353
Petit tambour (le) 241
Petit Tondu (le), ou Une réforme sous l'Empire 412
Petite-fille de la Grande-Armée (Une) 420
Petite répétition d'une grande comédie, ou Une matinée de Napoléon 266
Philippe-Auguste à Bouvines, ou la Valeur française . . 262
Pièce curieuse (la), ou Petit tableau d'un grand événement 56
Pied de nez (le), ou la Nouvelle de la Paix 17
Pierrot soldat 466
Plaine de Grenelle (la) 386
Plus que Reine 512
Poètes en voyage (les), ou le Bouquet impromptu 259
Poléon-Revue 488
Politique en défaut (le) 142
Pont d'Arcole (le), par *** 94
Pont d'Arcole (le), par Hapdé 198
Pont de Lodi (le) 24
Porte-drapeau d'Austerlitz (le) 419
Préliminaires de la paix (les) 60
Préliminaires de paix (les), ou le Conscrit français en Hollande 78
Préliminaires de paix (les), ou les Amants réunis 67
Préliminaires et la Ratification (les) 72
Premier rayon de soleil (le) 47
Présent du gouvernement aux guerriers pacificateurs (le) . 26
Prince de Hatzfeld (le), ou la Clémence du conquérant . . 455
Prince Eugène et l'Impératrice Joséphine (le) 387
Prise de la Bastille et le Passage du Mont Saint-Bernard (la) 284
Prise de Madrid (la) 183
Prise de Mantoue (la), ou les Français en cantonnement . 4
Prise de Passaw (la) 140

Prise de Passaw (la), ou le Médecin conquérant 141
Prise de Vienne (la). 119
Prise de Vienne (la), ou l'Ecrivain public 119
Prisonnier à Londres (le), ou les Préliminaires de paix. . 77
Prisonnier de 24 heures (le), ou l'Amour, la Victoire et la Paix. 163
Prisonnier d'Olmutz (le), ou le Dévouement conjugal . . 12
Prisonniers français en Angleterre (les) 34
Procès d'un Maréchal de France (le) 398
P'tites Binettes Champs-Elysées 498
Pupilles de la garde (les) 380
Pyramides d'Egypte (les) 226

Quart d'heure du calife Haroun le Grand (Un). 150
Quatorze ans de la vie de Napoléon, ou Berlin, Potsdam, Paris, Waterloo et Sainte-Hélène 299
Quatorze mars 1814 (le). 350
Quatre âges du Palais-Royal (les). 328
Quelques scènes Françaises 114

Rappel des dieux (le), ou le Conseil céleste 245
Reddition de Gaëte (la), ou la Défaite des Anglais et Napolitains 144
Reddition de Mantoue (la) 4
Reddition de Paris (la), ou la Chute de Napoléon du trône 324
Redingote grise (la). 489
Réjouissances autrichiennes (les) 200
Rendez-vous au temple de la Paix (le), ou la Suite de la bataille d'Austerlitz. 127
Représensation de la Chambre des Représentants sous Bonaparte (Une) 275
Reprise de Varsovie (la). 191
Reprise de Vienne par l'Empereur (la), ou l'Allemagne reconquise par les Français. 190
République (la), l'Empire et les Cent Jours 322
Respirons ! 65
Retour à l'espérance (le), ou l'Arrivée du général Bonaparte 45
Retour d'Astrée (le), ou l'Apothéose d'Alcide 145
Retour d'Autriche (le). 194

Retour de l'Aigle (le) 504
Retour de la paix (le) 72
Retour de la paix en France (le) 124
Retour de l'Empereur (le) 136
Retour de Paris (le) 250
Retour de Sainte-Hélène (le) 368
Retour de Trajan (le), ou Rome triomphante 167
Retour du ballon (le), ou la Dot des dieux 246
Retour du guerrier (le) 25
Retour du héros (le), ou Bonaparte à Lyon 45
Retour du soldat de l'armée d'Italie (le), ou la Fête de la paix au village 19
Retour (le), ou Ils arrivent 168
Rêve (le), ou la Colonne de Rosback 148
Révolution française et Bonaparte (la), ou les Guises du XVIII^e siècle 276
Revue de l'an XI par le Premier Consul à Rouen et au Havre (la) 92
Revue rétrospective (la) 516
Revue sans gêne 487
Richard Lenoir 446
Rivoli 498
Roger, ou le Curé de Champaubert 339
Roi de Rome (le), par Ch. Desnoyer et L. Beauvallet . . 408
Roi de Rome (le), par Pouvillon et D'Artois 507
Roman d'une conspiration (le) 465
Romanowski, ou les Polonais dans la Russie-Blanche . . 256
Rosière impériale (la) 111
Ruche céleste (la), ou le Secret de l'Hymen 234

Savonnette impériale (la) 342
Scène lyrique à l'occasion du traité de Campo-Formio . . 27
Scène lyrique en l'honneur de LL. MM. et du Roi de Rome 253
Scènes héroï-mythologiques à l'occasion de la naissance du Roi de Rome 253
Scènes lyriques sur la naissance du Roi de Rome 229
Scipion consul 109
Scipion l'Africain 27
Siège de Calais (le) 262
Siège de Dantzig (le) 196

Siège de Pavie (le), ou la Gloire de Charlemagne 182
Smolensk, ou les Filles d'un grenadier de la garde. . . . 380
Soirée de Fontainebleau (Une) 258
Soldat de Bonaparte (le) 435
Soldat de la garde (le) 416
Soldat de la Loire (le) 363
Soldat de l'Empereur (le). 435
Soldat de Marengo (le) 352
Soldat de Waterloo (le). 407
Souvenir d'Arcole (Un) 438
Souvenir de l'Empire. 396
Sylla. 278

Tableau du couronnement (le) 178
Tableau du sacre (le) 281
Tapisserie de la reine Mathilde (la) 101
Terme d'un règne (le), ou le Règne d'un terme 275
Thémistocle 11
Tout à la gaîté 487
Tout-Paris en revue. 488
Tout Rouen 467
Trasibule. 113
Tribut des cœurs (le). 96
Triomphe d'Alcide à Athènes (le) 143
Triomphe de Camille (le) 57
Triomphe de la paix (le), ou les Fêtes de Marseille. . . . 83
Triomphe de la raison et des armées républicaines 36
Triomphe de la vertu (le), ou l'Innocence opprimée . . . 105
Triomphe de Trajan (le) 166
Triomphe des armées françaises (le) 144
Triomphe des vertus (le) 115
Triomphe du Mois de Mars (le), ou le Berceau d'Achille . 237
Trois actes d'un grand drame. 282
Trois aigles (les), ou les Mariages lithuaniens 255
Trois moulins (les) 203
Trois nouvelles (les) 18

Un de ses Frères 336
Union des deux empires (l'), ou l'Auguste alliance 211
Union de Mars et de Flore (l'), ou les Bosquets de lauriers . 206

Vainqueur d'Austerlitz (le), ou le Retour du héros. . . . 135
Vainqueurs de Lodi (les) 430
Valétudinaire de Paris à Nice (le) 84
Variétés de 1830 (les) 303
Vatican (le), ou la Mort du général Duphot 39
Vaudeville au camp de Boulogne (le) 116
Veille de Marengo (la) 435
Veille de Wagram (la). 387
Veille d'une grande fête (la). 177
Veuve de la Grande-Armée (Une). 379
Victoire de Marengo (la) 54
Victoire et la Paix (la) 12
Vie de Napoléon racontée dans une fête de village (la) . . 334
Vienne et Schœnbrunn, ou 1826 et 1832 318
26 brumaire (le), ou le Bulletin de la Grande-Armée . . . 125
Vivandières de la Grande-Armée (les). 435
Volontaires anglais (les), ou la Démission forcée 100
Volontaires de 1814 (les) 441

Zélis et Valcour, ou Bonaparte au Caire. 43
Zut, encore une revue! 487

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — A. PICHAT.

P4
591
N3L4

Lecomte, Louis Henry
Napoléon et l'Empire

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY